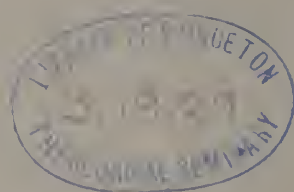


ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME ONZIÈME

LEIDE. — IMPRIMERIE DE E. J. BRILL.



Heliog Dujardin

KOUAN-YIN.

Statuette Chinoise porcelaine blanche Haut o 380



MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME ONZIÈME

LES FÊTES ANNUELLEMENT CÉLÉBRÉES à ÉMOUI (Amoy)

ÉTUDE CONCERNANT LA RELIGION POPULAIRE DES CHINOIS

PAR

J. J. M. DE GROOT
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, INTERPRÈTE POUR LES LANGUES CHINOISES AU SERVICE DU GOUVERNEMENT DES INDES ORIENTALES NÉERLANDAISES

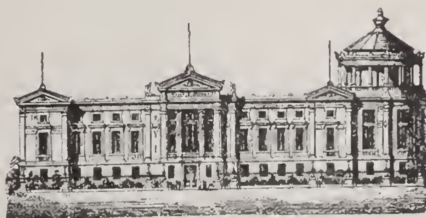
TRADUITE DU HOLLANDAIS, AVEC LE CONCOURS DE L'AUTEUR,

PAR

C. G. CHAVANNES.

ILLUSTRATIONS PAR FÉLIX RÉGAMEY

PREMIÈRE PARTIE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

樊遲問知。子曰、知人。

Fan Tch'i questionna au sujet de la science. Le Maître dit : « C'est connaître les hommes ».

Confucius, *Loun-yu*, XII, 22.

所謂知者知人也○○○知莫大於知人。

Ce que l'on appelle la science est la connaissance des hommes Parmi les sciences il n'y en a pas de plus grande que celle qui traite de l'homme.

Liou Ngan, *Houng-lieh-kiaï*, ch. XX.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE SECOND. — L'ÉTÉ.

INTRODUCTION.

Il s'est publié déjà un grand nombre d'ouvrages sur la religion de la Chine; mais presque tous ont pour point de départ les livres nationaux, surtout ceux qui datent des débuts de l'empire. Les auteurs pensaient ainsi saisir dans leur principe même les notions religieuses qui ont régné au sein de la nation et qui y règnent encore, et pouvoir de ces principes parvenir à la connaissance du système religieux dans son ensemble.

Cette méthode présente sans doute quelques avantages; cependant un peu de réflexion fera voir que, par la force des choses, elle ne peut fournir à la science des religions que des résultats insuffisants. Il faut qu'une race ait atteint un aussi haut degré de civilisation que celui où la nôtre n'est parvenue qu'au siècle passé, pour qu'elle éprouve le besoin de se formuler à elle-même d'une manière nette et un peu complète, dans les écrits qu'elle produit, les idées qui régissent sa vie sociale. Or les Chinois sont encore fort éloignés d'être entrés dans cette phase. Aussi leur littérature, quoique fort

riche en soi, est très pauvre en fait de données touchant leur pensée et leur vie religieuses, plus pauvre peut-être que notre littérature du moyen-âge, à nous, ne l'est pour ce même genre de questions. Par exemple, ce que l'on peut essayer d'y glaner par rapport à leur religion telle qu'elle se manifeste actuellement chez le peuple, équivaut à rien du tout. La méthode dont nous parlons a encore l'inconvénient de ne pas tenir compte des modifications apportées par le temps dans les idées populaires, durant les siècles qui se sont écoulés depuis l'époque des premiers philosophes et des premiers écrivains; elle oublie que toutes ces tribus, tous ces peuples, si nombreux, qui habitent l'immense territoire de l'empire chinois, sont fort loin d'avoir tous les mêmes conceptions religieuses; en un mot, elle généralise trop. En outre, elle part de la supposition tacite, mais fausse, ou en tout cas dénuée de toute preuve, que ce que les philosophes et les auteurs ont écrit n'a pas été seulement l'expression de leurs idées personnelles, mais encore un écho digne de confiance de la pensée nationale. Pour bien connaître une médaille, il faut en voir les deux faces. Or la méthode en question néglige des deux faces du sujet la plus importante, l'étude de la religion des Chinois telle qu'elle se pratique dans la réalité, pour ne s'attacher qu'à ce que les livres disent qu'elle est, ou plutôt qu'elle devrait être. Il résulte de là que les livres chinois sont une source tout à fait insuffisante pour apprendre à connaître leur religion; à quoi il faut ajouter que c'est un terrain fort glissant, où les faux pas sont fort à redouter; à chaque instant on est exposé à croire comprendre, quoique l'on ne comprenne pas, et à tirer d'une fausse interprétation et d'une mauvaise traduction des conclusions erronées.

Renversons l'ordre suivi par cette méthode, ce sera suivre une route plus sure. Du moins il vaut la peine de tenter l'entreprise. Il faudra donc prendre pour point de départ les coutumes et les notions

qui existent actuellement de fait, chercher à les comprendre à l'aide d'une connaissance suffisante des langues tant écrites que parlées, s'efforcer de saisir l'enchaînement logique qui relie le tout, et enfin consulter les données que l'on peut recueillir dans les livres chinois et qui sont de nature à jeter du jour sur l'origine et la raison d'être des coutumes et conceptions étudiées. L'ouvrage que nous offrons à nos lecteurs est sorti de l'application de cette méthode aux usages religieux des Chinois d'Émoui [1]. A ceux qui le parcourront de juger si la méthode est bonne.

L'auteur arrivait en 1877 à Émoui, chargé par le gouvernement des Indes orientales néerlandaises d'aller étudier la langue, les mœurs et les usages de la contrée, car c'est de là surtout que les émigrants viennent à Java. Armé des connaissances acquises, il devait remplir dans les colonies les fonctions d'interprête et d'aviseur pour les affaires des Chinois. Comme il s'agissait pour lui de connaître des êtres humains existant réellement, leur manière de penser, leur manière d'exprimer leurs pensées, et leurs coutumes, il avait devant lui un terrain encore inexploré, car ce n'est pas dans les écrits chinois qu'il pouvait trouver ce qu'il avait à voir de ses yeux et entendre de ses oreilles. Mais quel chaos à débrouiller que celui qui se présentait à lui dans ces mille pratiques religieuses observées par les Chinois d'Émoui et des environs dans d'innombrables circonstances! Fallait-il essayer de tout voir, de tout comprendre, de tout expliquer à la fois? Cet ouvrage gigantesque, pour s'accomplir d'une manière scientifique et utile, eût réclamé de longues années d'un labeur incessant. Il ne pouvait être question de l'entreprendre de cette manière, et le

[1] Par Émoui nous entendons la ville maritime dont les Anglais transcrivent le nom par Amoy, suivant en cela les règles de prononciation de leur langue. La langue française ayant de tout autres règles, nous devons absolument employer une autre orthographe que les Anglais pour représenter les mêmes sons qu'eux. L'orthographe adoptée pour les noms propres dans cet ouvrage sera exposée plus loin, p. XXII et suiv.

seul moyen d'arriver à une étude systématique de cet immense tout c'était de l'aborder par parties distinctes, nettement séparées les unes des autres.

De toutes les subdivisions de la matière à étudier, la première qui sembla à l'auteur de ces pages s'imposer à l'attention est celle qui renferme les usages et coutumes qui se rattachent à des dates fixes, revenant périodiquement chaque année. En effet l'étude qu'on en fera permettra d'examiner la religion populaire sous ses différentes faces, avantage que n'offre pas l'étude des cérémonies qui se rattachent à des circonstances accidentelles, comme les décès, les mariages, les épidémies, etc., et qui ne permettent de voir les choses que sous un aspect très spécial. Les cérémonies annuelles au contraire sont, par exemple, très souvent en rapport avec quelques-unes des principales divinités nationales, avec lesquelles par conséquent il faudra faire connaissance, puisque sans cela on ne pourrait pas se rendre compte du culte dont elles sont l'objet. De plus ces usages régulièrement périodiques ne sont pas tous exclusivement religieux, les notions qu'ils supposent ne se rattachent point toutes directement à la religion au sens exact du mot, et cela même est un grand avantage; car cela permet d'observer d'une manière bien plus complète la vie intellectuelle et morale du peuple, de bien mieux comprendre sa manière de concevoir et de sentir, et l'intelligence de sa religion ne pourra qu'y gagner énormément; non seulement on la comprendra mieux, mais, pour cela justement, on la jugera mieux et plus équitablement. Voilà pourquoi les fêtes et coutumes qui reviennent régulièrement chaque année fournissent des données qui, bien ordonnées, et complétées par les faits tirés de l'histoire générale de la religion en Chine, permettront, à notre avis, de se faire de la religion chinoise une idée plus juste que la seule étude des documents écrits que possède l'empire.

Tel est le programme qui a dirigé les études dont le présent ouvrage consigne les résultats. On trouvera dans les quatre premiers chapitres une étude, faite suivant l'ordre du calendrier, des jours de fête annuellement observés par les Chinois d'Émoui et des usages et coutumes qui se rattachent à ces différentes fêtes. Chaque jour férié est traité pour lui-même; cela a été fait de propos délibéré, afin de permettre de lire chaque article indépendamment des autres, sans que pour le comprendre il faille absolument étudier l'ouvrage entier. Il y a bien à cela des inconvénients; la forme que nous choisissions nous condamnait d'avance à des répétitions assez nombreuses, quoique courtes, et de plus, à mettre au bas des pages des renvois continuels. Au point de vue esthétique, cela est regrettable. Nous croyons cependant avoir eu pour en agir comme nous l'avons fait une raison excellente, qui nous garantit l'indulgence du lecteur. C'est que notre ouvrage n'est pas destiné aux seuls sinologues, mais aussi aux savants qui étudient l'ethnographie et la hiérologie générale, et à qui il fallait permettre de consulter notre travail sur les points qui les intéressent, en négligeant le reste; c'est ce qui nous a imposé la forme d'articles spéciaux, formant chacun un tout, pour chaque fête. Un second motif recommandait fortement cette forme. C'est que les fêtes qui sont décrites ici existent, plus ou moins modifiées, pour la plupart dans plusieurs contrées de la Chine, et qu'il devait être agréable aux voyageurs ou aux explorateurs scientifiques qui pourraient en observer les parallèles de trouver réuni en quelques pages tout ce que nous avons eu à dire sur chacune d'entre elles.

Notre cinquième chapitre est consacré à un exposé d'ensemble de la religion chinoise, tel qu'il résulte principalement des données fournies par les quatre premiers chapitres. Notre principale conclusion est que la base essentielle de la religion chinoise est ce que l'on a appelé l'evhémérisme, c'est-à-dire que les divinités sont pour la plupart des

hommes divinisés après leur mort. Nous ne nions point qu'à cet évhémérisme ne s'unisse une certaine dose de naturisme, qui probablement date d'une période déjà relativement avancée de développement; mais les notions naturistes se sont amalgamées avec l'évhémérisme au point de s'y fondre presque complètement, et en tout cas d'être éclipsées par lui. Nous avons donc dû appliquer aux Chinois les théories de l'éminent philosophe anglais Herbert Spencer, qui croit applicable à toutes les religions connues l'explication évhémériste, laquelle, il est vrai, a souvent été contredite, mais que nous ne croyons pas avoir été victorieusement réfutée.

Dans la description des fêtes et coutumes annuelles des Chinois d'Émoui, à laquelle une grande partie de cet ouvrage est consacrée, nous nous sommes avant tout proposé comme notre grand but de découvrir si possible l'origine des usages décrits et des notions qui s'y rattachent, et d'en expliquer la raison d'être. Dans ce but nous avons en premier lieu abondamment puisé aux sources chinoises, consultant tous les ouvrages qui font autorité et que nous possédions ou auxquels nous avons pu nous procurer l'accès [1], appuyant ainsi comme d'une charpente solide les résultats de nos observations personnelles et directes. En second lieu, nous avons largement fait usage d'une clef que l'on trouvera capable de faire pénétrer bien des mystères apparents dans les usages de presque tous les peuples. Cette clef merveilleuse est le calendrier.

Partout le calendrier a joué un rôle normatif capital dans le règlement des cérémonies religieuses. On n'avait pas encore inventé les almanacs pour la facilité des prêtres et des dévots, que déjà c'était l'état du ciel qui déterminait le moment des fêtes et des cérémonies, surtout si l'objet du culte était, ou le ciel lui-même, ou quelqu'une de ses parties. Dans d'autres cas, il fallait, pour célé-

[1] On en trouvera une liste à la suite de cet ouvrage.

brer la fête, attendre une époque heureuse, ce qui ne pouvait être indiqué que par la position des étoiles. Bref, les occupations des hommes en général, et, en particulier, leurs fêtes et cérémonies, ont toujours été réglées par l'aspect de la nature aux différentes périodes du cycle annuel. Ainsi, chez les peuples occidentaux, les plus grandes fêtes et les sacrifices les plus importants coïncidaient avec les solstices et les équinoxes. Noël et Pâques peuvent servir d'exemple parmi bien d'autres. Il en a été et il en est encore de même chez les Chinois. La position des astres, ou, ce qui revient au même, les saisons et les différents aspects de la nature terrestre qu'elles ramènent périodiquement, ont donné naissance à un grand nombre de leurs jours de fête et d'offrande. C'est donc dans la position des astres, et tout particulièrement dans celle du soleil, que nous trouverons l'explication de mainte coutume et la solution de maint mystère, incompréhensible sans cette clef.

Nous avons enfin souvent dans le cours de notre ouvrage cherché à jeter du jour sur les mœurs et les coutumes dont nous nous occupions, en les comparant aux usages analogues qui existent ou ont existé dans d'autres parties du monde, sans en excepter notre Europe. Il ne faut cependant pas voir dans ces essais des études ethnographiques; ce sont plutôt de simples notes, ramassées au courant de nos lectures, et placées ici dans l'unique but de rappeler que les analogies entre ce qui existe en Chine et ce qui peut s'observer ailleurs sont très réelles, et de prémunir ainsi contre les jugements précipités dont les Chinois pourraient être victimes. Ce n'est pas à nous, mais bien aux ethnographes de l'Occident à approfondir ces analogies, et à décider si les mœurs et les usages de la Chine dont il est traité dans cet ouvrage ont droit à une place dans le programme de l'ethnographie comparée.

Nous ne nous dissimulons en aucune façon qu'il pourra se faire plus

d'une fois que l'on découvre des parties faibles dans l'argumentation au moyen de laquelle nous nous efforçons de remonter d'un usage à son origine et à sa raison d'être. Nous avons cependant à plaider des circonstances atténuantes. C'est sous le climat étouffant des côtes basses de Java et de Borneo qu'ont été mis en œuvre par nous les matériaux que nous avions recueillis en Chine; nous avons dû ainsi travailler à plusieurs milliers de lieues de distance de l'Europe et de sa culture, ne disposant que des ouvrages chinois en nombre trop restreint que nous avions pu rassembler nous-même, sans avoir à notre portée de bibliothèque publique bien fournie d'ouvrages d'ethnographes occidentaux au courant de la science actuelle, forcé par conséquent de nous rabattre souvent sur des travaux vieillis. Il faut tenir compte aussi de l'impossibilité de tirer de la bouche des Chinois eux-mêmes rien de concluant sur l'origine et la vraie signification de leurs coutumes, puisque eux-mêmes sont parfaitement ignorants à ce sujet; il n'y a donc d'autres ressources que de glaner les renseignements épars dans leurs livres et de les compléter par l'observation et la comparaison des usages. Ajoutons que les voies ne se trouvent jamais frayées d'avance pour un sujet du genre du nôtre. Quant à notre sujet spécial à nous, il n'y a que Doolittle qui nous ait précédé; c'est dans les trois chapitres intitulés « Established annual Customs and Festivals » de l'utile ouvrage qui porte le titre de « Social Life of the Chinese ». Mais il est des plus superficiels, et de plus ce n'est pas des Chinois d'Émoui qu'il traite, mais de ceux du chef-lieu du Fouhkien, Fouh-Tcheoufou. Jamais il ne donne une explication plausible de ce qu'il avance; jamais il ne remonte jusqu'à l'origine des coutumes traitées, et ce défaut vient évidemment de ce qu'il ne connaît pas la littérature chinoise, car sans s'être quelque peu familiarisé avec elle il est clair qu'il ne peut être question de se *rendre compte* rationnellement des coutumes. Voici comment

un des collaborateurs de la «China Review»[1] s'exprimait au sujet de l'ouvrage de Doolittle: «The volume contains many inaccuracies «in details, and as all the social customs and religious ceremonies «described in the book are explained on the basis of popular «hearsay evidence, instead of tracing the phenomena of modern so-«ciety and religion back to their fountain-head as described in the «Li Ki[2] and the historical records, there is about the whole work a «noticeable lack of exactness and a want of historical comprehension». Nous souscrivons sans hésiter à ce jugement, espérant en même temps n'en avoir pas mérité un semblable; car nous avons fait notre possible pour remonter à l'origine des usages que nous avons décrits. Le lecteur jugera si nos efforts ont été couronnés de quelque succès. Ce n'est pas à dire que le travail de Doolittle soit sans ses grands mérites; mais il est clair que nous ne pourrons que rarement y avoir recours. Nous tirerons moins de chose encore de l'ouvrage remarquable du Dr. Gray intitulé «China», dans le onzième chapitre duquel se trouve une notice, fort courte et plus superficielle encore que ce que donne Doolittle, sur quelques fêtes et coutumes annuelles des habitants de Canton.

Nous avertissons tout particulièrement le lecteur de ne point s'attendre à trouver dans cet ouvrage la description de toutes les fêtes indistinctement qui se célèbrent régulièrement d'année en année à Émoui. Les fêtes patronales de divinités adorées uniquement par certains groupes d'habitants — par exemple celles du patron des charpentiers, du patron des comédiens, du patron des médecins, du patron des bouchers, etc. etc. — ont été toutes passées sous silence, d'un côté, parce qu'il est très facile de les faire rentrer dans un autre sujet, de l'autre côté, parce que nous n'aurions pas pu les traiter sans augmenter énormément le volume de cet ouvrage; probablement

[1] Vol. VII, p. 336.
[2] Voy. la page 9.

il aurait été doublé. On ne trouvera donc ici que les fêtes très générales, et celles auxquelles prennent part les membres de groupes très importants, fortement représentés dans la population, comme ceux des marchands, des agriculteurs, des lettrés, etc.

Il ne sera pas inutile, ces explications données, de dire ici quelque chose d'Émoui et de ses environs immédiats, puisque c'est des habitants de cette ville que parle notre ouvrage.

Émoui [1] est l'un des plus importants des ports ouverts en Chine au commerce étranger. On en écrit très souvent le nom, suivant l'orthographe anglaise, où l'*a* long a le son de l'*e*, « Amoy »; mais il est clair que cette orthographe ne vaut rien pour les langues où l'*a* conserve le son de cette lettre en latin, par conséquent pour le français. Nous avons suivi la prononciation dans l'orthographe que nous avons adoptée. Peut-être eussions-nous mieux fait d'écrire « Ē-mûng », ce qui représente la prononciation des habitants de la ville et de l'île sur laquelle elle est située, plutôt que « Émoui », qui représente celle des habitants du continent à l'entour de l'île; mais ce serait nous écarter plus que besoin est de l'orthographe généralement adoptée. Quelques cartes européennes donnent « Hia-mun », ce qui représente la prononciation de ce nom dans la langue mandarine.

La ville d'Émoui fait partie du district de Tʻoung-Ngan [2] — dont le nom est prononcé Tâng-Oaⁿ par les habitants — et elle est située un peu au sud-est du chef-lieu, qui porte le même nom et se trouve en terre ferme. Ce district fait à son tour partie du département de Tsʻuen-Tcheoufou [3], l'un des onze qui composent la province de Fouhkien [4].

[1] 厦門.
[2] 同安.
[3] 泉州府.
[4] 福建.

L'île qui porte la ville d'Émoui, par 24° 40′ de latitude nord et 118° de longitude est, environ, se trouve, en compagnie d'une multitude d'îlots, dans une baie formée, sur la côte méridionale du Fouhkien, par une belle rivière, appelée par les habitants Liông-k'e [1], « Rivière des Dragons ». Cette rivière se jette dans la baie par une embouchure si large, qu'elle mériterait le nom de bras de mer. Le tout forme un ancrage admirable, assez profond pour les plus grands navires, et à l'abri même des grandes tempêtes. On a dit parfois que la rade d'Émoui pourrait abriter en même temps les flottes marchandes du monde entier, et ce n'est pas une exagération aussi énorme qu'on pourrait peut-être le supposer.

Un si beau port, auquel aboutit une large rivière avec de nombreux affluents, c'est-à-dire d'excellentes routes naturelles pour communiquer avec l'intérieur du pays, a toujours été une place importante. Déjà au neuvième siècle on rencontrait les marchands d'Émoui, non seulement dans les principales villes maritimes de l'empire chinois, mais aussi dans l'Archipel des Indes orientales [2], dans l'Hindoustan et même en Perse, et les Européens ont commencé à faire le commerce à Émoui aussitôt que leurs vaisseaux sillonnèrent les eaux chinoises. Les Portugais, en grand nombre, y ont déjà fait leur apparition en 1544, et les Hollandais ont essayé d'y nouer des relations commerciales pour la première fois en 1622, semble-t-il. Dès lors il y a toujours eu des transactions passablement régulières; toutefois Émoui n'a été définitivement ouvert au commerce étranger qu'en 1842, comme conséquence du traité de Nankin.

[1] 龍溪.

[2] M. Groeneveldt, dans un travail très remarquable inséré, sous le titre de « Notes on the Malay Archipelago and Malacca », dans le volume XXXIX des Actes de la Société des Arts et des Sciences de Batavia, dit que les Chinois commencèrent à venir en nombre considérable à Java sous les premiers empereurs de la dynastie de T'ang, donc vers la première moitié du septième siècle (page 15).

L'île qui porte la ville d'Émoui a le même nom. Elle a une circonférence d'environ quarante milles anglais. La ville a été construite sur la pointe sud-ouest, droit en face de l'embouchure de la Rivière des Dragons, dont elle est séparée par un îlot, écueil formé de roche et de sable et appelé Kó-Lōng-Soū [1], «Ile des Vagues tonnantes». C'est sur cet îlot que les étrangers se sont établis, au nombre d'environ deux cents; il y a en outre, dispersés parmi les collines, des villages indigènes pouvant contenir environ trois mille habitants. Le port intérieur, qui est très profond, se trouve entre la ville et l'îlot. C'est un abri sûr, même contre les terribles typhons qui visitent souvent cette partie des côtes; il est fréquenté par une multitude de jonques et d'embarcations chinoises de tout genre, et de plus il n'y a presque pas de pavillon européen qui n'y flotte régulièrement toutes les années.

Les environs de la baie d'Émoui sont fort pittoresques, et les hauteurs sauvages qui enferment le golfe dans une ceinture de récifs altiers donnent au paysage un caractère d'imposante beauté. En revanche le sol est peu fertile. D'interminables rangées de collines granitiques ne présentent sur leurs pentes pour tout terroir que le sable provenant de la désaggrégation de la roche, et quoique un travail opiniâtre et un fumage énergique aient créé sur ces coteaux des champs et des jardins, la terre est fort loin de produire de quoi nourrir ceux qu'elle porte. La population de la campagne afflue à cause de cela pour une bonne part dans la ville, pour y chercher dans la navigation, l'industrie et le commerce les ressources que l'agriculture ne lui accorde que d'une manière insuffisante.

Émoui est devenu une vraie fourmilière toute grouillante d'habitants. On estime à plus de trois cent mille âmes la population de l'île,

[1] 鼓浪嶼.

dont les deux tiers appartiennent à la ville et à ses faubourgs, et dont le reste vit dans les nombreux villages et hameaux dispersés dans l'île. La pauvreté du sol n'a pas peu contribué à réveiller l'esprit d'entreprise des habitants. Ils ont de bonne heure essaimé, traversant même des mers lointaines; des milliers d'entre eux sont allés à Formose, aux Moluques, dans les Straits-Settlements, à Java, même, dans les temps modernes, au Pérou, à Cuba, en Californie et en Australie, où ils trouvaient de vastes champs où déployer leur génie entreprenant et laborieux, et où ils pouvaient organiser des relations commerciales avec leur littoral, si bien fait pour le négoce étranger. Il faut qu'une nation possède une grande énergie morale, doublée d'une remarquable puissance de résistance physique, pour que ses enfants puissent si aisément et en si grand nombre quitter l'admirable climat de leur patrie, pour se rendre sous les tropiques ou au delà de vastes océans, sous des climats dangereux, au milieu de peuples hostiles, chez lesquels ils ne trouvent ni congénères, ni dieux et autels semblables aux leurs. Quelque important que soit ce mouvement d'émigration, il ne se fait pas par grandes masses. Ce ne sont pas des colonnes de combattants, se nombrant par centaines et par milliers, qui les armes à la main vont conquérir la place qui leur manque chez eux; ce sont des individus isolés, de petits groupes conduits par les plus courageux, qui s'en vont chercher fortune, se reposant sur leur propre activité, leurs propres talents et leur propre énergie pour faire leur chemin. Ce phénomène ne trouve de parallèle qui l'égale en importance qu'à cette époque enfoncée dans la nuit du passé, où l'histoire ne saurait pénétrer et sur laquelle la philologie comparée peut seule verser quelques rayons de lumière, lorsque des motifs qui nous échappent firent émigrer vers l'Europe nos ancêtres aryens, alors vivant dans l'Asie centrale. Quelle que soit la cause qui les porta à abandonner leur patrie et à en chercher une nouvelle en s'avançant dans

l'inconnu vers des contrées de plus en plus froides, cette cause a été très puissante, comme maintenant est puissante la force magique qui pousse leurs descendants, les Anglais, les Allemands, vers les solitudes et les mines d'or de l'autre côté du monde, et celle qui pousse les Chinois à se hasarder au loin parmi des hommes qui les détestent, au milieu de dangers et de difficultés de toutes sortes.

On aurait tort cependant de considérer Émoui comme la patrie proprement dite des nombreux Fouhkiennois qui sont allés s'établir outre-mer. Sans doute l'île fournit son fort contingent à l'émigration; mais Émoui est simplement le port d'embarquement, la porte ouverte sur l'océan pour y verser l'excès de population du Midi du Fouhkien. Le courant principal du mouvement auquel Émoui sert ainsi d'embouchure est nourri par les campagnes qu'arrose la Rivière des Dragons et qui font partie du département de Tchang-Tcheoufou [1].

Ce que nous disions il y a un instant du caractère physique du littoral voisin d'Émoui, s'applique aussi tout particulièrement aux rives du cours inférieur du Liông-k'e. Elles sont très peuplées, les villages y sont nombreux; mais la qualité du sol y est plus que médiocre. Elle s'améliore toutefois à mesure que l'on s'avance vers l'intérieur des terres, si bien qu'au bout de deux jours de marche le voyageur se trouve au milieu d'un vrai paradis. Aussi le Fouhkien a-t-il la réputation d'être une des plus belles provinces de l'empire; il y a peu de pays au monde aussi bien traités par la nature. Avec son climat tropical modéré, qui peut rivaliser avec celui du Midi de l'Europe, avec un sol d'une fécondité qui n'a peut-être pas sa pareille, cette province est admirable de productivité; à elle seule, par exemple, elle exporte du thé pour une somme qui se chiffre par

[1] 漳州府.

millions. Elle a, pour mettre l'intérieur en communication avec les côtes, de magnifiques rivières, et pour mettre la côte en communication avec les pays d'outre-mer, des ports naturels excellents. Elle a tout, et ceux qui l'ont visitée ne s'étonnent aucunement de ce que, lorsqu'ils l'eurent annexée au moyen-âge, les Chinois du Nord en changèrent le nom, qui était Min [1], et la baptisèrent Fouhkien, ce qui signifie « Colonie heureuse ».

Comme nous l'avons dit, le berceau de l'émigration d'outre-mer est le département de Tchang-Tcheoufou, dont le chef-lieu, qui a le même nom, est situé sur la rive nord du Liông-k'e à environ trente-cinq milles anglais d'Emoui. Il y a une vingtaine d'années cette ville comptait encore, dit-on, six cent mille habitants; mais elle a bien déchu depuis; les T'aï-p'ings [2] l'ont brûlée en grande partie en 1864 après un carnage horrible, sa population s'est trouvée réduite des deux tiers, et sa prospérité a disparu, peut-être pour bien longtemps. Maintenant encore le voyageur qui parcourt les beaux coteaux des environs, plonge par dessus les remparts un regard mélancolique sur les immenses ruines qui subsistent, là où autrefois vivait en paix une population industrieuse, et où fleurissaient la production et le commerce. La dévastation a surtout été épouvantable du côté de la ville par où les rebelles pénétrèrent; les ruines s'y étendent sur une distance de plusieurs milles; il n'y resta littéralement pas une pierre sur l'autre, et tout fut brûlé et rasé.

Maintenant que le lecteur a une idée générale du pays dont nous décrirons en partie les mœurs et les coutumes, nous demandons la permission, avant d'entrer en matière, d'ajouter quelques explications touchant la transcription des mots chinois qui se trouvent dans cet ouvrage.

[1] 閩.

[2] Voy. la page 82.

Les lettres employées pour écrire ces mots conservent dans la règle la valeur qu'elles ont dans l'alphabet français. Il y a cependant quelques exceptions, nécessitées par la prononciation du chinois, qu'il fallait approcher d'aussi près que possible. Que le lecteur veuille donc bien prendre note des règles suivantes :

les voyelles *a* et *o* sont toujours longues, à moins qu'elles ne soient suivies d'une des consonnes *k*, *p*, *t* ou *ng*, ou que nous les ayons soulignées (a, o), auxquels cas elles sonnent comme dans *patte* et *orme* ;

la voyelle *e* se prononce toujours comme dans *thé*, qu'elle soit surmontée d'un accent ou non (ceci a été rendu nécessaire par l'usage que nous avons fait des accents, et que nous expliquerons tout à l'heure), excepté lorsqu'elle est soulignée (e) ; alors elle se prononce ouverte, comme dans *tes*, toujours sans tenir compte de l'accent dont elle est surmontée ;

la voyelle *i* est toujours longue, à moins qu'elle ne soit suivie de *k* ou *ng* ;

la voyelle *u* n'est brève que lorsqu'elle est suivie de *n* ou *ng* ;

les diphthongues se prononcent en tenant compte de la valeur des signes en français, sans oublier toutefois que tous les mots chinois sont monosyllabiques : ainsi *ouï*, *ao* doivent se prononcer d'une seule haleine, quoique chaque fois il y ait deux sons, *ou* et *i*, *a* et *o*. Dans la diphthongue *ouï* il faut toujours accentuer le son *ou* un peu plus que le son *ï*, à l'inverse de la coutume française ;

quant aux consonnes, le *g* est toujours dur, comme dans *Gabriel*, *guimauve* ; on a réservé le *j* pour les rares cas où se présente le son doux du *g*, comme dans *gite*, que nous écririons *jit*, si c'était un mot chinois ; nous avons ainsi évité de marquer d'un *u* la prononciation dure du *g* devant *e* et *i*, ce qui aurait eu le grave inconvénient de faire exception à une règle que nous voulions absolue, celle de n'avoir point de lettres muettes (donc *ge* et *gi* se prononcent comme s'il y avait *gué* et *guî*) ;

les aspirations doivent se faire complètement entendre après les consonnes; nous les avons pour cela indiquées au moyen du signe ^{c};

l'*h* au commencement des mots est toujours aspirée; elle ne devient presque muette, réduite à peu de chose de plus qu'un signe orthographique, qu'à la fin des mots; cependant elle y a sa valeur; elle brise brusquement le son de la voyelle, qu'elle termine comme par un *k*, un *p* ou un *t* indistincts, presque oblitérés;

les consonnes *m*, *n* et *ng*, imprimées en petits caractères, un peu en haut, à la fin d'un mot, ne se prononcent pas, mais elles indiquent que le son qui précède est fortement nasal. Elles prennent la place des consonnes représentées par ces mêmes lettres, imprimées comme le reste du mot, qui terminent les mots en question dans la langue littéraire, ou qui les terminaient anciennement. Par exemple on trouvera *ká*^{m}, «oser», à la place de *kám*; *pì*^{n}, «changer», à la place de *pièn*; *tsiou*^{ng}, «composition littéraire», à la place de *tsiang*. Cette modification des sons nasaux se rattache au travail d'oblitération qui s'effectue sur certaines articulations et qui est très sensible dans la langue parlée d'Émoui;

que l'on veuille bien remarquer enfin que, si nous donnons en règle générale aux lettres leur valeur de l'alphabet français, cela n'est vrai que des lettres prises chacune pour elle, mais non pas des associations de lettres, sauf pour *ou*, voyelle pour laquelle il n'existe pas de caractère en français; mais *in*, ou *at*, par exemple, ne doivent pas se prononcer comme dans *cousin* et *attentat*, mais comme s'il y avait *ine*, *atte*.

Les intonations jouent un rôle des plus importants dans tous les idiomes chinois, surtout dans la langue parlée d'Émoui. Cependant, comme nous n'écrivons pas un ouvrage de philologie, nous ne nous croyons point tenus à en exposer la nature et les fonctions, et nous pouvons nous contenter d'avertir que, pour les représenter, nous

avons suivi le système adopté par Douglas dans son admirable dictionnaire-modèle de la langue d'Émoui. On trouvera dans l'introduction de cet ouvrage un exposé détaillé du système d'intonations de cette langue, et nous pouvons d'autant mieux y renvoyer que le dictionnaire en question se trouve nécessairement entre les mains de quiconque s'occupe sérieusement de l'idiome parlé par les Chinois d'Émoui.

Outre les termes et les expressions empruntés à la langue d'Émoui, le présent ouvrage renferme un grand nombre de mots écrits d'après la prononciation mandarine. Ce sont principalement des noms d'endroits, ou bien des noms de personnages historiques, de dieux et de déesses qui n'appartiennent pas exclusivement à Émoui, mais bien à la Chine entière, et qui pour cela naturellement doivent être reproduits d'après la langue officielle des provinces septentrionales, qui joue en Chine un rôle analogue à celui du français en Europe, ou bien du latin pendant le moyen-âge, ou bien encore du malais dans les colonies hollandaises aux Indes orientales. Nous avons suivi presque complètement pour ces noms la prononciation adoptée par Williams dans son « Syllabic Dictionary », qui est le dictionnaire le plus complet de la langue chinoise écrite qui ait jusqu'ici été publié dans une langue européenne. Nous n'avons cependant pas fait usage des signes indicatifs des intonations, vu qu'ils ne présentaient aucune utilité dans cet ouvrage et qu'en revanche leur adoption aurait rendu plus pénible le travail des imprimeurs et des correcteurs. Pourtant, ce qui était facile, nous avons presque partout rendu visible au premier coup d'œil la provenance des mots chinois, en faisant imprimer ceux de la langue d'Émoui en italiques, et ceux de la langue mandarine en caractères ordinaires. En outre, nous avons placé à la suite de notre seconde partie des registres, dont l'un renferme les principaux mots mandarins cités, et l'autre la plupart de ceux de la langue d'Émoui; on pourra donc en cas de doute consulter ces

tables, qui auront de plus l'avantage de pouvoir rendre des services si l'on compose un jour un dictionnaire des religions de la Chine.

Nous avons autant que possible, dans tout le cours de cet ouvrage, rendu en caractères chinois les expressions empruntées à la langue parlée d'Émoui, afin d'offrir une facilité aux sinologues, dont plusieurs étudient loin de la Chine la langue écrite, sans connaître de langues parlées.

Relevons encore que, pour ne rien leur faire perdre de leur saveur, nous avons donné dans la langue originale les citations d'auteurs anglais et allemands que nous avons intercalées dans notre ouvrage; toutefois la traduction française de ces citations se trouve en appendice à la suite de la seconde partie.

Qu'il nous soit permis de terminer par l'expression de la vive reconnaissance que nous devons à M. Emile Guimet, grâce auquel cet ouvrage, qui a primitivement été publié en hollandais par les soins de la Société des Arts et des Sciences de Batavia, paraît maintenant dans la langue française, comprise de tous les hommes de science. Nous avons aussi à le remercier de ce qu'il nous a mis dans la possibilité de revoir notre ouvrage, d'y faire des adjonctions, et surtout de l'enrichir d'une foule de citations en chinois, qui étaient complètement absentes de l'ouvrage primitif et qui font presque de celui-ci un nouveau livre.

La Haye, 1885. D. G.

Le livre de M. De Groot sur les Fêtes annuelles des Chinois d'Émoui, très libre de pensée au point de vue religieux, a été traduit avec beaucoup de talent et la plus grande exactitude par M. C. G. Chavannes, pasteur protestant. L'Administration du Musée doit être d'autant plus reconnaissante à M. Chavannes d'avoir bien voulu se charger de cette tâche qu'il est loin de partager toutes les opinions de l'auteur. Nous le remercions de nous avoir mis à même de publier ce *document* si intéressant, plein de détails précieux tout à fait inédits en France sur le culte et les croyances populaires des Chinois.

CHAPITRE PREMIER.

LE PRINTEMPS.



LES SEIGNEURS DES TROIS MONDES

PREMIER JOUR DU PREMIER MOIS.

LA FÊTE DU NOUVEL-AN.

Division de l'année. Nettoyage avant le commencement du printemps. Parure du nouvel-an. Payement des dettes avant le dernier moment de l'année. Grand étalage dans les boutiques. Inscriptions et devises affichées aux portes sur papier rouge, blanc ou bleu. Le port au nouvel-an. Absence de mouvement sur l'eau et dans les rues. Mendiants. Compliments de nouvelle année dans la rue. Les dés. Veillée d'une année à l'autre.

Offrande au dieu du Ciel et aux Seigneurs des trois Mondes. Ce qu'il faut probablement entendre par ces seigneurs. Encens et encensoirs. Pétards; composition et fabrication; emploi. Dieux domestiques; leur culte au nouvel-an; offrandes de thé, d'encens et de cierges le premier et le quinze de chaque mois, ainsi que tous les soirs sans exception. Compliments de nouvelle année des enfants aux parents et des enfants entre eux. Visites du jour de l'an.

Culte des ancêtres; origine naturelle de ce culte. Les tablettes; manière dont on les «peint» sur les tombes. Cérémonie de l'ouverture des yeux des idoles. Grande tablette des âmes des ancêtres. «Evocation» de l'âme. Offrande bis-hebdomadaire d'encens et de cierges aux ancêtres. Grande et petite offrande du jour de l'an aux tablettes. Papier d'offrande; espèces diverses; fabrication.

Riz, gâteaux, légumes et canne à sucre employés comme symboles de bonheur et

d'abondance à l'occasion du renouvellement de l'année. Fleurs et oranges employées avec la même signification. Jeûne du jour de l'an. Superstition relative à l'emploi du riz à l'eau.

Il est à propos, avant de décrire comment les Chinois célèbrent le premier jour de l'année, d'indiquer comment ils le déterminent, et quelles divisions ils ont introduites dans le cours de l'année entière.

L'année chinoise se subdivise en mois; chacun de ceux-ci commence un jour de nouvelle lune et a donc 29 ou 30 jours. Il y a douze mois dans l'année ordinaire, à laquelle il manque par conséquent quelques jours pour coïncider avec l'année solaire. Cela rend nécessaire au bout de quelque temps l'intercallation d'un mois supplémentaire, qui est alors annoncé par l'almanac. L'année commence à la première nouvelle lune qui suit la sortie du soleil du dernier des trois signes hivernaux, c'est-à-dire du Capricorne; le jour de l'an tombe ainsi toujours entre le 21 janvier et le 19 février et ouvre la saison printanière, ce qui n'est pas le cas chez nous. La division du temps est, comme on le voit, très rationnelle chez les Chinois, puisqu'elle est fondée sur la marche des deux grands régulateurs de la Nature, le soleil et la lune, ce qui n'est plus le cas pour notre calendrier.

Il est clair que la manière dont les Chinois divisent l'année leur permet de toujours faire tomber l'équinoxe du printemps dans le cours du second mois, le solstice d'été dans le cinquième, l'équinoxe d'automne dans le huitième et le solstice d'hiver dans le onzième. Ainsi ces quatre centres véritables du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver, tombent en réalité dans les mois moyens des quatre saisons chinoises, de sorte que dans l'extrême Orient l'année civile se base absolument sur des règles astronomiques.

Nous passerons maintenant à la description du jour qui ouvre pour les Chinois la saison du printemps, et avec elle l'année [1].

Le jour de l'an est une très grande fête pour les Chinois. Il faut qu'un Chinois n'ait ni argent ni crédit, ou qu'il ait perdu le dernier vestige du sentiment des apparences, pour que le jour de l'an il se montre autrement qu'habillé de neuf; de plus c'est pour un grand nombre d'entre eux la seule occasion où ils se lavent le corps entier, car pour le reste de l'année ils bornent

[1] Pour d'autres divisions introduites dans l'année, voyez plus loin la description du 9e jour du 1r mois et celle du 3e jour du 3e mois.

en général leurs ablutions aux parties du corps qui sont toujours exposées. La crasse de l'année a été enlevée des meubles et des boiseries quelques jours déjà avant la fête; la maison même a subi un nettoyage quelconque. C'est comme si, avec ses vieux habits et sa vieille poussière, la population tout entière voulait mettre de côté la vieille année, de sorte que la propreté, qui n'est pas d'ordinaire la vertu cardinale des Chinois d'Emoui, devient une condition indispensable de la digne célébration du jour de l'an.

Le peuple en Hollande et dans plus d'une contrée de l'Europe a encore maintenant l'habitude d'acheter des «habits de pâques» et de faire passer aux habitations et aux meubles une grande revue de propreté vers l'époque où le soleil doit franchir l'équateur pour se rapprocher de nous. C'est ce même moment qui servait chez nous à déterminer le commencement de l'année il y a quelques siècles seulement. Nos habitudes sont ainsi conformes à celles des Chinois; on met des vêtements neufs et l'on nettoie la maison, pour se mettre en harmonie avec la nature qui commence à se parer, mais on ne va pas si loin que les anciens Mexicains, qui, à l'entrée d'une nouvelle année, détruisaient leurs vieux meubles et les remplaçaient par des neufs.

Les préparatifs du jour de l'an commencent en Chine plusieurs jours à l'avance. Les marchands exposent tout ce qu'ils peuvent en vente dans les boutiques, car il leur faut de l'argent; une coutume excellente voulant que toutes les dettes s'acquittent avant que l'année soit close. On vend donc autant que possible; l'argent roule ainsi et en même temps on trouve souvent l'occasion d'acheter à fort bas prix des articles de valeur. Un autre motif qui pousse les marchands à garnir très abondamment leurs étalages pendant les derniers jours de l'année, c'est que les emplettes se font alors très nombreuses, parce que la coutume veut que l'on fasse beaucoup de présents; les amis en font à leurs amis, les supérieurs à leurs employés, les parents à leurs enfants: —

The next to this is New-Yeare's day, whereon to every frende
They costly presents in do bring, and New-Yeare's giftes do sende.
These gifts the husband gives his wife, and father eke the childe,
And maister on his men bestowes the like, with favour milde;
And good beginning of the Yeare they wishe and wishe again,
According to the ancient guise of heathen people vaine, etc. [1]

[1] «The popish Kingdome», version faite par Barnabe Googe du «Regnum papisticum» (1559) de Thomas Naogeorgus, *alias* Kirchmayer. Brand, «Observations on popular Antiquities», p. 7.

Il va sans dire que pendant toute cette saison d'emplettes les rues présentent un aspect très animé; la gaieté en est rehaussée, non seulement par les étalages attrayants des boutiques, mais encore par les bandes neuves de papier rouge, munies d'inscriptions variées, que l'on colle aux portes des maisons. D'ordinaire on en affiche deux par maison, une de chaque côté de la porte. On les appelle *mûng-toùi* [1] ou *mûng-liên* [2], et les inscriptions sont dans la règle rédigées sous forme antithétique et se rapportent soit à l'année qui commence, soit à la famille ou à la vocation de celui qui habite la maison. On commence déjà le 24 du dernier mois de l'année à renouveller ces bandes de papier. On peut les acheter toutes prêtes dans les boutiques ou bien les écrire soi-même, et il se vend de petits livres qui donnent des indications pour les composer. Toutefois elles font beaucoup l'objet d'un petit négoce spécial; quelque pauvre lettré loue pour la saison une petite place dans la devanture d'une boutique au coin d'une rue, pour y vendre les papiers qu'il a écrits et se procurer de quoi avoir aussi sa fête. Souvent on colle un troisième papier au dessus de la porte; l'inscription fait aussi allusion, soit au printemps qui s'ouvre, soit au métier de l'habitant de la maison. Ainsi un hôtelier ou un boutiquier choisira pour devise: «Puissent les hôtes venir en nuées» [3]; un boutiquier écrira: «Puissent les riches chalands ne cesser de descendre jusqu'ici» [4], etc. Cependant l'inscription qui se voit le plus fréquemment sur les maisons de gens de toutes conditions et de tous rangs est celle-ci: «Puissent les cinq bénédictions descendre sur cette porte» [5]. Ces cinq bénédictions sont une longue vie, la richesse, la paix et le repos, l'amour de la vertu, et une fin qui couronne la vie [6]; du moins c'est ainsi qu'elles sont énumérées dans le *Chou-king* [7], le plus ancien des cinq livres que l'on appelle les livres sacrés des Chinois. Si dans le cours de l'année il y a eu un décès dans la maison,

[1] 門對. [2] 門聯. Voyez, pour l'origine de ces devises, notre article sur le dernier jour de l'année.

[3] 客如雲來. [4] 富客常臨. [5] 五福臨門.

[6] 壽。富。康寧。攸好德。考終命.

[7] 書經, dans le chapitre 洪範. A Emoui cependant le peuple entend d'ordinaire par les cinq bénédictions la richesse, l'honneur, les talents, une postérité et une longue vie: 富貴才子壽. Souvent on y colle sur le linteau de la porte cinq papiers sur chacun desquels se trouve une représentation symbolique de l'une des cinq bénédictions, par exemple un homme riche, un grand personnage, un gradué, une femme portant un enfant, et un vieillard.

on n'affiche pas de papier rouge, mais on en emploie du blanc, du jaune ou du bleu, suivant le rang et le sexe du défunt, car le rouge est partout en Chine symbolique du bonheur et de la joie, et on l'évite toujours quand on est en deuil [1]. Ces papiers dont la nuance tranche ainsi sur la couleur uniforme qui orne la devanture des maisons deviennent, au milieu de la gaieté générale, comme un discret *memento-mori* adressé aux passants; qu'ils se réjouissent, mais en même temps qu'ils donnent une pensée à plus d'un concitoyen, qui hier encore paraissait plein de santé, et qui maintenant déjà n'est plus sur la terre des vivants.

Mais, à Emoui, c'est le port avec ses jonques et ses barques innombrables, qui offre au nouvel-an le spectacle le plus bariolé. Les équipages ne se font pas faute de décorer leurs embarcations des indispensables devises sur bandes de papiers de couleur rouge; on les colle partout, sur la coque, sur les mats, sur les rames; on en fait flotter à la poupe; on y joint de grandes banderoles blanches fendues sur une grande partie de leur longueur, et une multitude de pavillons triangulaires ou carrés. Tout prend ainsi un grand air de fête. Toutefois, le matin du jour de l'an, la ville aquatique, autrement si vivante, est comme endormie sous sa parure; l'animation en a momentanément disparu, de même que dans les rues, qui pendant quelques heures restent à peu près désertes. C'est que les Chinois, qui ne connaissent pas de jour hebdomadaire d'inaction, fêtent le premier jour de l'année en cessant toute espèce de travail, et en font le premier d'une série de jours consacrés exclusivement au délassement et au plaisir. Naturellement toutes les boutiques restent fermées, ce qui contribue à la tranquillité des rues; mais, de même que chez nous, l'armée des mendiants se met en campagne au grand complet dès le point du jour, dans l'espérance de recueillir des aumones extra-abondantes. Vers le milieu de la journée les voies publiques commencent à se peupler de plus en plus. On voit les gens, en habits de fête, se hâter la mine affairée; c'est que chacun a toute une tournée de visites à faire, coutume qui, je crois, n'existe qu'en Hollande, si ce n'est que de ce pays elle s'est transplantée dans

[1] Peut-être le rouge est-il considéré comme la couleur du bonheur, parce que c'est celle des fleurs du pêcher, et que cet arbre est censé écarter les esprits malins et leur influence malfaisante. Voyez à ce sujet, dans l'article sur le dernier jour de l'année, nos remarques sur l'origine et la signification des inscriptions qui se mettent sur les portes.

quelques contrées de l'Amérique. Ces courses amènent de nombreuses rencontres entre amis et connaissances. Aussitôt on s'arrête et, joignant les mains devant la poitrine, on s'écrie *kiong-hí, kiong-hí* [1], ce qui, traduit librement, revient à «bien du bonheur et de la bénédiction». La scène est animée, mais n'aurait rien de passionné si l'on pouvait purger les coins des rues de multitudes de koulies qui se livrent avec ardeur au jeu des dés, ou se glissent dans les maisons de jeu qui ont échappé à la vigilance des mandarins.

Offrande au Ciel et aux Seigneurs des trois Mondes.

Passons de la rue dans les maisons et voyons comment les Chinois y fêtent le nouvel-an. Non seulement la jeunesse dans la plupart des familles veille pour attendre, comme c'est l'usage chez nous, que l'ancienne année ait fait place à la nouvelle [2], mais encore elle ne se couche pas du tout. En effet, il faut de très bonne heure, souvent c'est même longtemps avant le lever du soleil, faire une offrande au dieu du Ciel, *T*ᶜ*i*ⁿ*-Kong* [3], divinité par laquelle les Chinois entendent le ciel matériel lui-même, ou bien l'esprit qui l'anime. Dans ce but on dispose sur une table, placée devant la porte de la grande salle de la maison, de l'encens, des cierges, des tasses de thé et de petites boites remplies de sucreries; ces boites s'appellent *tsièn-áp* [4], ce qui signifie «boites d'introduction» ou «boites de recommandation». Celui qui présente l'offrande, d'ordinaire le chef de la famille, s'avance, prend dans ses mains jointes un ou trois petits bâtons d'encens, incline légèrement son buste à plusieurs reprises, puis dépose l'encens dans le cendrier [5]. Cependant, lorsqu'il y a une seconde personne présente, la première lui remet parfois les bâtons d'encens

[1] 恭喜. [2] Nous reviendrons sur cette coutume en décrivant le dernier jour de l'année.

[3] 天公. Nous parlerons plus en détail de cette divinité en traitant du 9e jour du 1r mois.

[4] 薦盒.

[5] Cet acte d'hommage s'appelle *tch*ᶜ*ioùⁿ-dziā* ou *íp-dziā*. Je n'ai pas réussi à trouver des caractères représentant *tch*ᶜ*ioùⁿ* et *dziā*; mais *íp* s'écrit ordinairement 揖. L'encens chinois se fait de bois de santal moulu ou d'une autre substance odorante; la poudre est mêlée à quelque matière collante. On l'emploie d'ordinaire sous forme de longs et minces bâtonnets, fixés à de petites tiges en bois. On allume par le haut ces bâtons d'encens, qui se consument alors lentement dans le cendrier où on les a placés, et n'y laissent que leur cendre et leurs tiges en bois. Les cendriers ou encensoirs sont en métal, en terre cuite ou en pierre creusée. Quand on en met un en usage, on commence d'ordinaire par y mettre un peu de cendre prise à un autre encensoir, de préférence à quelque cendrier qui ait servi devant une divinité en grande odeur de sainteté. Petit à petit l'encensoir ainsi mis en train achève de se remplir par l'usage qu'on en fait. La cendre sert souvent d'amulette, tant pour les enfants que pour les adultes. On la porte dans des sachets sur la poitrine.

pour les planter dans la cendre. Enfin celui qui accomplit le rite s'agenouille et touche au moins trois fois la terre de sa tête [1]. Cette cérémonie accomplie, on fait une offrande semblable, à laquelle les mêmes objets peuvent servir, aux esprits du Ciel, de la Terre et de l'Eau, qui sont connus sous le nom de *Sam-Kàï-Kong* [2] ou «Seigneurs des trois Mondes». Les Chinois eux-mêmes

[1] L'offrande au Ciel au jour du nouvel-an se pratique par le peuple de la Chine depuis une antiquité étonnamment reculée. C'est ce que prouve le très ancien «Livre des Rites» (voyez ci-dessous), où on lit que «le premier jour de l'année le Fils du Ciel pria l'Empereur Suprême pour avoir du grain» 天子乃以元日祈穀于上帝 (chap. des «Prescriptions mensuelles» 月令). Ma Twan Lin 馬端臨 citant ces paroles dans le chapitre 68 (f° 7) de son célèbre ouvrage intitulé «Examen exact d'Ecrits et de Rapports» 文獻通考, sur lequel nous aurons plus d'une fois à revenir dans le cours de ce travail ajoute: «Cela signifie qu'il offrit au Ciel pour que la prospérité en descendît» 謂以下幸郊祭天也. Il est donc probable que l'offrande du nouvel-an au Ciel n'a pas eu à l'origine d'autre but que celui d'obtenir la bénédiction céleste sur les travaux de l'agriculture, qui commencent en Chine peu de temps après le premier jour de l'an.

Continuellement, en parlant de l'origine des coutumes et usages traités par nous, nous devrons citer ce «Livre des Rites» auquel nous venons déjà d'emprunter un renseignement. Il ne sera donc pas superflu d'en dire quelque chose de plus. Il est généralement admis par les Chinois que le «Livre des Rites» a été rédigé par un certain Tcheou Koung 周公, frère de Wou Wang 武王 ou du fondateur de la dynastie des Tcheou. Il daterait ainsi du douzième siècle avant notre ère. Il a été commenté par Confucius avant que l'on procédât, en 213 av. J. C., sur l'ordre du célèbre Chi Hwang Ti, à livrer tous les livres aux flammes; c'est ce qui fait que lorsque, sous la dynastie de Han, on osa le produire de nouveau, le texte s'en trouva émaillé de nombreuses sentences du grand philosophe; Les fragments furent ensuite réunis, revisés et commentés dans le dernier siècle avant notre ère par un nommé Taï Tèh 戴德, dont le travail donna naissance à un livre intitulé *Ta-taï-li* 大戴禮, ou «Rituels de Taï aîné»; son neveu Taï Ching 戴聖 le remania, et produisit ainsi le *Chao-taï-li* 少戴禮 ou «Rituels de Taï cadet». Tous ces ouvrages ensemble ont fini par donner naissance à une compilation intitulée *Li-ki* 禮記 ou «Livre des Rites», qui a été conservée de siècle de siècle jusqu'à maintenant.

Ce Livre des Rites a pris rang parmi les cinq grands livres canoniques, déjà sous la dynastie de Han, et dès lors il s'y est maintenu. Il est divisé en un grand nombre de chapitres, qui renferment des renseignements extrêmement précieux sur mainte coutume très ancienne, et de plus toutes sortes de traditions des plus intéressantes relatives à la religion et à la vie sociale, aux cérémonies et aux rites de la première époque historique de la plus vieille des nations du globe. Enfin on y trouve de nombreuses maximes et sentences de Confucius, ainsi que le résumé d'entretiens de ce philosophe avec ses disciples sur l'étiquette et sur les rites de la religion, de sorte que le livre entier «forms a code of etiquette upon the polite behavior of men, their sitting, standing, eating, sleep«ing, talking, weeping, walking, etc., in all circumstances and for all periods of life. These regula«tions do not refer only to the external conduct, but are interspersed with truly excellent observations «regarding mutual forbearance and kindness in society, which is regarded as the true principle of eti«quette. The Board of Rites at Peking is established for the purpose of carrying out the instructions «of this work, and in it, too, are found the models for the Six Boards. The religion of State is «founded npon it, and children are early instructed in all the details it contains respecting their con«duct towards parents». Williams, «The Middle Kingdom», chap. XI.

[2] 三界公.

sont peut-être les moins au clair sur ce qu'ils entendent par ces trois divinités. Quelques uns disent que ce sont, 1°, l'esprit qui préside au ciel ou au firmament, le *t'ien-koan* [1]; 2°, celui qui préside à la terre et à l'enfer, le *tē-koan* [2]; et, 3°, celui qui préside à l'atmosphère et à l'eau, le *soúi-koan* [3]. Souvent, mais à tort, on remplace le troisième par le *djîn-koan* [4], ou esprit qui préside au destin des hommes. Les jours de fête spécialement consacrés au culte de chacune de ces trois divinités (jours de naissance, *si^ng-djít* [5], comme les Chinois d'Emoui les appellent) tombent respectivement sur le 15 du premier, du septième et du dixième mois [6].

Les objets qui servent pour les offrandes au dieu du Ciel et aux Seigneurs des trois Mondes sont plus ou moins abondants et de qualité plus ou moins précieuse suivant la richesse et le degré de dévotion des adorateurs. On offre souvent, outre les objets déjà mentionnés, des fruits et des pâtisseries; on orne de fleurs la table qui sert d'autel, et jamais on ne néglige d'y déposer un petit plat d'oranges. D'ordinaire on n'enlève la table que dans le cours du troisième jour, car les mêmes objets doivent être offerts aux mêmes divinités les deux jours après le nouvel-an. Ces deux fois cependant on supprime la génuflexion, et l'adorateur se contente d'accomplir le rite du *tch'ioùⁿ-dziā*, que nous avons décrit. La cérémonie se termine les trois fois en faisant partir des pétards, auxquels les étrangers en Chine donnent

[1] 天官. [2] 地官. [3] 水官. [4] 人官. [5] 生日.

[6] Il ne faut pas se laisser égarer par des ressemblances de noms et aller chercher dans le bouddhisme l'origine du culte des *Sam-Kàï-Kong*. Dans ce dernier, il est bien question aussi de trois mondes, appelés *sam-kàï* 三界 (*Traylokya*); mais ce sont les trois états par lesquels les saints doivent passer avant de parvenir, à force de méditations, au *Nirvâna*, ou au détachement de toutes choses. Le premier de ces trois états ou mondes s'appelle *Kama-vatchara*, *Khama-dhata* ou *Kama-loka*, le monde des voluptés 欲界, où existent encore la forme et la matière, et les satisfactions des sens. Notre terre en fait partie. Le second monde s'appelle *Rupa-dhata* ou *Rupa-vatchara*, le monde de la forme et de la matière 色界. Ici cesse toute sensualité et toute volupté, quoique la matière subsiste. La différence des sexes y a disparu. Ce monde embrasse les douze *Brahma-loka* ou cieux de Brahma, souverain de l'univers. Enfin l'âme arrive dans le troisième monde, dans lequel il n'y a plus ni matière ni sens, et où elle trouve par conséquent un état d'inconscience complète. Ce monde s'appelle *Arupa-dhata* ou *Arupa-vatchara*, le monde sans forme ni matière 無色界, et constitue comme le vestibule du Nirvâna.

L'idée de ces trois mondes est peut-être sortie de la conception purement cosmologique des trois mondes des brahmanes: le ciel, la terre et l'atmosphère ou l'eau. Il n'est pas impossible non plus que les Chinois aient emprunté cette division de l'univers au brahmanisme le plus antique. Voyez pour les détails du culte des *Sam-Kàï-Kong* notre description du 15e jour du 1r mois.

généralement le nom anglais de «crackers». On les fait d'ordinaire partir devant la porte ouverte et cet acte s'appelle en chinois *pàng-p'ào* [1].

Les «crackers» sont de petites cartouches en papier épais et solide, remplies de poudre. Anciennement on les faisait en bambou. Une petite mèche est introduite à l'extrémité, du reste fermée, de la cartouche; elle communique le feu à la poudre, qui fait éclater le papier avec bruit. Ils sont donc construits sur le même principe que les pétards et les serpenteaux qui font la joie de nos gamins. Toujours on en fait une guirlande en attachant les mèches à une ficelle inflammable, dont on fixe souvent une des extrémités au bout d'un bâton. On allume l'extrémité inférieure de la guirlande, le feu se communique successivement à tous les pétards, qui partent les uns après les autres avec une grande rapidité; cela fait comme une fusillade, dont le bruit remplit tout le quartier. Il ne s'accomplit guère de cérémonies religieuses sans qu'on les termine par ces feux d'artifice. Du reste, ils forment une partie indispensable des fêtes de toute espèce, et il arrive rarement qu'un Européen se mette en voyage pour rentrer dans sa patrie sans que son personnel fasse partir en son honneur une bruyante pétarade en guise d'adieux.

On a prétendu et on prétend encore que ces pétarades ont pour but d'effrayer les mauvais esprits qui errent par les rues et qui épient quelque occasion de se glisser dans les maisons. Une autre opinion veut qu'elles soient destinées à attirer l'attention des divinités sur les offrandes que l'on vient de leur présenter. Cependant dans les classes les plus cultivées de la société on n'y voit qu'une manifestation de joie. Chez nous aussi on tire le canon dans les réjouissances publiques; on fait partir des feux d'artifice à l'occasion de noces et d'autres fêtes, et l'on peut sans crainte admettre que les «crackers» des Chinois ont, en général, aussi cette signification [2].

[1] 放爆.

[2] On lit ce qui suit sur l'origine et l'emploi des «crackers» dans le calendrier de King-Tch'eou 荊楚歲時記, ouvrage que l'on dit avoir été composé vers l'an 500 de notre ère, et qui contient un aperçu des usages et des moeurs d'une partie des provinces actuelles de Hounan et Houpeh.

«Le premier du premier mois on fait premièrement éclater du bambou devant les chambres, afin d'écarter «les Chan-sao et autres démons malfaisants». 正月一日先於庭前爆竹、以辟山臊惡鬼。 Le «Livre des Esprits et des Miracles» 神異經, ouvrage qui date du IV[e] ou du V[e] siècle, nous apprendra ce que c'est que les Chan-sao. Au chapitre intitulé «les Déserts occidentaux» on y lit:

«Au fond des montagnes de l'Occident habitent des êtres dont la taille dépasse un peu un pied; ils

La pétarade est terrible dans les rues, surtout durant la nuit du jour de l'an. Chaque famille accomplit les cérémonies de l'offrande à l'heure qui lui convient, et comme il y en a beaucoup qui commencent déjà à minuit, tandis que d'autres attendent jusqu'au lever du soleil, il s'ensuit que plusieurs heures durant tous les bruits disparaissent au milieu de l'infernal con-

«errent tout nus et pêchent des crevettes et des crabes. Par nature ils ne craignent pas les «hommes. Quand ils s'aperçoivent que des gens se sont couchés en quelque endroit pour y dormir, «ils se servent dans l'obscurité de leurs feux pour y rôtir leurs crevettes et leurs crabes; ils «épient aussi les moments où ils sont absents, volent leur sel et le mangent avec leurs crabes. «Le peuple s'efforce d'effrayer les Chan-sao en jetant dans le feu du bambou, qui éclate avec «bruit. Si on essaye de les attaquer, ils font que l'on prenne la fièvre». 西方深山中有人焉、身長尺餘、袒身、捕蝦蟹。性不畏人。見人止宿、暮依其火以炙蝦蟹。伺人不在、而盜人鹽以食蝦蟹。人嘗以竹著火中、爆州而山臊皆驚憚。犯之令人寒熱。

Ces Chan-sao sont probablement les mêmes êtres fabuleux dont le nom se prononce Chan-siao et s'écrit 山魈. Dans le dictionnaire impérial de Khanghi 康熙字典, ces démons sont décrits comme ayant la taille d'un enfant et une seule jambe, et comme inoffensifs, pourvu que l'on prononce leur nom. Ils se trouvent surtout dans le département de Ting-Tcheoufou 汀州府 du Fouhkien. D'après le «Syllabic Dictionary» de Williams, les Miaotsz', restes de la population aborigène des provinces méridionales de la Chine, font en leur honneur des processions au nouvel-an.

Ainsi, à juger d'après les ouvrages que nous venons de citer, il faut conclure qu'au moins en principe l'emploi des pétards a uniquement pour but de chasser les esprits malfaisants. Le nom même que l'on donne encore maintenant à ces pétards: 爆竹, tend à prouver de son côté qu'ils n'ont fait que remplacer les morceaux de bambou que l'on jetait anciennement dans le feu pour les faire éclater avec force. En effet, ce nom veut dire bambou 竹, qui est violent 暴, dans le feu 火.

Enfin, pour corroborer ce qui est dit dans le texte, nous nous permettrons encore une citation, tirée de l'ouvrage intitulé «Explication étendue des Prescriptions mensuelles» 月令廣義, écrit par 馮應京. On y lit:

«La veille du jour de l'an on faisait éclater du bambou dans le feu, afin de mettre en mouvement «et de faire apparaître la lumière et la chaleur du printemps, et aussi afin de détourner et de dé«truire les mauvaises influences. Les hommes de maintenant en ont fait ensuite des jouets, sur la «signification primitive desquels — laquelle est entièrement perdue — ils se disputent et discutent." 除夕爆竹所以震發春陽、除消邪厲。今人遂以爲戲、而傾費爭雄殊失本意。 Voyez l'encyclopédie intitulée «Miroir et Source de toute Recherche» 格致鏡原, chap. 50.

On trouvera d'amples détails sur l'origine de ces pétards dans un important article de W. F. Mayers inséré dans le «Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society» (1869—70, pages 73 et suiv.), sous le titre de «On the introduction and use of Gunpowder and Fire-arms among the Chinese».

cert des explosions. Les Européens qui habitent une ville chinoise doivent renoncer au sommeil pendant cette nuit-là. Et ce n'est pas fini. La pétarade continue plus ou moins nourrie pendant les jours suivants, où se font encore des offrandes, et il se brûle une si immense quantité de ces cartouches dans certaines villes que les paysans de la banlieue y viennent balayer les débris restés dans les rues afin de les employer comme engrais.

Offrande aux dieux domestiques.

De même que les anciens Romains avaient leurs Lares, les Chinois ont leurs dieux domestiques. Leurs images se trouvent d'ordinaire dans une armoire ouverte, placée en face de l'entrée principale de la maison. Devant l'armoire se trouvent à demeure un encensoir et deux chandeliers, tout prêts à recevoir les bâtonnets d'encens et les cierges que l'on pourrait vouloir offrir aux dieux. Plus loin nous décrirons chacun de ces dieux en particulier en traitant du jour consacré à son culte. Il suffira ici de savoir qu'à Emoui on en distingue dans la règle quatre, savoir:

I. *Koan-Im-Póut-Tsó̱* 觀音佛祖, déesse de la Grâce (voy. le 19e jour du 2e mois).

II. *Keh-Sìng-Ông* 郭聖王, le saint prince Keh (voy. le 22e jour du 2e mois),

III. *Thó̱-Tī-Kong* 土地公, dieu de la Terre et aussi de la Richesse (voy. le 2e jour du 2e mois).

IV. *Tsaò-Koun-Kong* 灶君公, le duc-prince de la Cuisine, dieu de la Cuisine (voy. le 3e jour du 8e mois).

Il n'y a pour ainsi dire pas de demeure à Emoui où l'on ne puisse être sûr de trouver au moins un de ces quatre dieux, outre les dieux spéciaux que l'occupant de la maison adore en raison de son rang ou de son genre d'occupation. Nous reviendrons plus loin sur les principaux de ces dieux spéciaux. Lorsque les quatre dieux domestiques dont nous avons donné les noms se trouvent réunis, la déesse de la Grâce occupe le fond du tabernacle, et devant elle prend place *Keh-Sìng-Ông* avec le dieu de la Richesse et le prince de la Cuisine à sa droite et à sa gauche. L'image de la déesse de la Grâce est d'ordinaire un peu plus grande que celles des trois autres divinités.

On doit le jour de l'an faire une offrande commune à tous ces dieux do-

mestiques, afin d'obtenir leur bénédiction pour l'année qui commence. Une table-autel se place devant le tabernacle et l'on y dépose à peu près les mêmes objets que pour l'offrande au dieu du Ciel, seulement la quantité en est généralement moindre. Chaque membre de la famille à son tour, en commençant par le plus âgé, doit offrir de l'encens, s'agenouiller et toucher plusieurs fois le sol avec sa tête. Dans quelques familles on brûle des morceaux de bois de santal et l'on ajoute des fleurs et des oranges à l'offrande. De même que la table où se trouve devant la porte principale l'étalage en l'honneur du dieu du Ciel et des *Sam-Kàï-Kong*, celle qui a été dressée devant le tabernacle des dieux domestiques n'est pas desservie avant le troisième jour, l'offrande devant se répéter chacun des deux matins qui suivent le jour de l'an. Il n'est point nécessaire cependant, pour la seconde et la troisième offrande, de frapper le sol de la tête; il suffit d'incliner à plusieurs reprises le haut du corps en tenant dans ses mains jointes des bâtons d'encens, que l'on plante ensuite dans l'encensoir (*tch*^{c}*ioù*^{n}*-dziā*, voy. ci-dessus). On doit renouveler le second et le troisième jour le thé qui se trouve sur la table des offrandes. Les riches dressent souvent trois tables différentes, une pour le Ciel, une pour les Seigneurs des trois Mondes, et une pour les dieux domestiques; mais les pauvres ont ordinairement à se contenter d'une seule. Régulièrement après chaque offrande on fait partir des pétards.

Indiquons brièvement ici quelles offrandes périodiques se font collectivement en l'honneur des dieux domestiques, en outre des grandes offrandes spéciales qui se font à chacun d'entre eux au jour qui lui est consacré, et dont nous parlerons plus loin. Le matin du premier et du quinze de chaque mois on place devant leur autel trois tasses de thé avec des cierges et de l'encens allumés; le soir du même jour on brûle encore des cierges et de l'encens. Les bâtons d'encens se plantent dans le cendrier après avoir été présentés aux dieux par la cérémonie du *tch*^{c}*ioù*^{n}*-dziā* déjà décrite. On ne s'agenouille pas et on ne frappe pas le sol de la tête.

En outre, tous les soirs sans exception, on allume des cierges et de l'encens devant tous les dieux, mais on n'offre point de thé et il n'y a pas de cérémonie le matin, comme le premier et le quinzième jour du mois.

Compliments aux parents.

Suivant une règle dont on ne s'écarte pas, les enfants ne vont pas sou-

haiter la bonne année à leurs parents avant que l'on ait rendu hommage aux dieux; car les dieux sont plus grands que les parents et doivent prendre le pas sur eux. Mais quand l'offrande en l'honneur des dieux domestiques est achevée, les parents s'asseient, pour recevoir les compliments de leurs enfants, à côté de l'autel où sont placées les idoles et les tablettes ancestrales, qui sont décrites ci-dessus dans le présent chapitre. Les fils s'avancent, l'aîné le premier, et tour à tour ils s'agenouillent et se mettent en devoir de frapper le sol de leur tête; mais les parents ne leur permettent jamais d'aller jusqu'au bout et leur commandent de se lever avant qu'ils aient fini, — ce que l'étiquette chinoise veut que l'on fasse toujours à l'égard de celui qui se prosterne. En saluant leurs parents les enfants disent d'ordinaire: *Hō̱ sī-toā lâng tîng hè-sioū* [1] «je souhaite une longue vie aux grandes gens (parents)». Quand tous les fils se sont ainsi acquittés de leur devoir, les filles s'avancent à leur tour, et pendant ce temps les cadets présentent avec le même cérémonial leurs hommages à leurs aînés, qui, de même que les parents, les empêchent d'achever. Les deux époux sont égaux en rang et ne se font point de compliments l'un à l'autre; s'il y a une concubine ou une esclave, elle leur doit son hommage à tous deux. Après que la cérémonie des compliments est achevée, on commence les préparatifs pour les honneurs que l'on rendra aux tablettes ancestrales; pendant ce temps une partie de la famille se disperse pour aller faire des visites aux parents, aux amis et aux connaissances. En Chine comme en Hollande, on fait grand usage de cartes de visites, que l'on envoie à ceux que l'on ne peut pas visiter en personne.

Celui qui reçoit des visites dit *kiong-hí* à ses visiteurs et leur offre en même temps des sucreries de diverses espèces, rangées dans des soucoupes sur un grand plateau. Naturellement l'indispensable thé et la pipe à tabac ne font pas défaut. Il est de très bon ton de ne pas manger les sucreries offertes, mais que l'on se contente de soulever un ou deux bonbons et de les replacer dans une autre soucoupe que celle où on les a pris, et pendant ce temps de formuler un vœu de bonheur en faveur de la personne qui reçoit. Par exemple, si c'est un marchand, on lui dit: «J'espère que vous gagnerez beaucoup d'argent et deviendrez riche»; si c'est un lettré, on lui dit: «Je vous souhaite de monter en rang», et ainsi des autres,

[1] 與是大人長歲壽.

chaque fois suivant le cas. Pour qui connaît les Chinois, il va sans dire que la présentation des sucreries est de la part du maître de la maison l'expression silencieuse du vœu que, dans le cours de l'année, ses visiteurs puissent jouir de la *douceur* de la vie et que les amertumes leur en soient épargnées. Il convient de mettre une ou deux oranges, par manière de réciprocité de leurs vœux de bonheur, dans les mains des enfants qui viennent faire un compliment de bonne année [1]. Si l'on négligeait de le faire, tout garçon grandelet, victime de cet oubli, se considérerait comme malhonnêtement traité, et offensé dans sa dignité.

Offrande aux ancêtres.

Enfin une dernière offrande se fait, soit avant, soit après les compliments aux parents, en l'honneur des ancêtres défunts, représentés dans la demeure de la famille par ce qu'on appelle leurs tablettes, planchettes sur lesquelles sont inscrits leurs noms et qualités. Toutefois, avant de décrire cette cérémonie, il nous faut donner quelques détails sur le culte des ancêtres chez les Chinois; car ce culte a jeté de si profondes racines dans l'esprit du peuple que l'on peut dire qu'il fait partie de l'âme de la nation et qu'il constitue le fond même de son sentiment religieux.

C'est dans l'Asie orientale que le culte des ancêtres a pris le plus grand développement, mais il n'y a presque pas de contrée sur notre globe où il n'ait pas existé, ou n'existe même pas encore, dans quelque mesure. Ce n'est point surprenant. Les liens du sang — les plus solides que la Nature ait jamais forgés — ont produit ce culte. Combien aisément, cherchant une protection, les enfants n'ont-ils pas tout naturellement pensé à leurs parents défunts, aux parents de ceux-ci, aux grands parents? En cas de détresse et de danger, dans la maladie, dans le besoin, dans les soucis et

[1] Voyez plus loin dans le présent article ce qui sera dit de l'orange comme symbole du bonheur. Elle symbolise aussi une longue vie, et donner de ces fruits aux enfants revient à leur dire: «Bien des années après celle-ci!» On lit dans les «Traditions-extra de Hwang-ti» 黃帝外傳 que la Reine-mère de l'Occident 西王母, qui règne sur les esprits des monts Kwoun-loun (voy. Mayers, «Reader's Manual», No. 572) donna à l'empereur des fruits d'un oranger vieux de dix mille ans. Il faut croire qu'il a existé en Angleterre un usage analogue à celui qui est mentionné dans le texte; du moins Ben Jonson dit dans son «Christmas Masque»: — «He has an orange and rosemary, but not a clove to stick in it», d'où l'on peut voir qu'autrefois au nouvel-an on se donnait des oranges dans lesquelles se plantaient des clous de giroffle. Voy. Brand, «Observations on popular Antiquities», page 6.

la tristesse, ne devait-on pas supposer que les cœurs des ceux de qui on tenait la vie devaient être émus de compassion? N'est-ce donc pas auprès d'eux que l'on devait chercher secours et consolation? Là où le sentiment filial était très développé, le culte des ancêtres a jeté nécessairement de profondes racines. C'est le cas en Chine, où tout a servi à le maintenir en honneur et à l'étendre. La source en est donc respectable, et il est pour le moins étrange que ce culte soit l'objet du mépris de personnes qui elles-mêmes brûlent des cierges devant les images de soi-disant saints, d'origine douteuse ou fabuleuse, dont les mérites sont rarement les services qu'ils ont rendus à l'humanité souffrante, mais bien plus souvent le fanatisme qui leur avait fait chercher le martyre au nom de chimères enfantées par leur imagination surchauffée. Le culte des ancêtres chez les Chinois est plus noble de caractère que cela. En tout cas, que celui qui est sans péché d'idolâtrie leur jette le premier la pierre.

Que l'on cause avec des Chinois cultivés, on s'apercevra bientôt que le désir de trouver protection et secours ne se trouve pas seul à la base du culte des ancêtres, mais que des sentiments plus relevés contribuent à le maintenir. «Peut-être, disent-ils, ne s'est-on pas acquitté complètement du grand devoir national, qui dit: «Honore ton père et ta mère»; peut-être a-t-on laissé manquer de vêtements et de nourriture suffisants ceux à qui on doit l'existence; peut-être, sur leurs vieux jours, les a-t-on moins entourés de soins et de prévenance qu'on n'aurait pu et dû le faire. Eh bien! puisque maintenant nos bien aimés parents nous ont été enlevés par la mort, et que leurs âmes, cela est certain, voltigent autour de notre demeure et font tomber sur nous des regards de protection de même qu'ils veillaient sur nous lorsque dans la faiblesse de notre enfance leurs soins nous étaient indispensables, — faisons tous nos efforts pour compenser dans la mesure du possible les manquements volontaires ou involontaires dont nous nous sommes rendus coupables à leur égard. Bien plus, les années pendant lesquelles la faiblesse et les infirmités de l'âge les ont placés à leur tour sous notre garde, ont été trop courtes pour nous permettre de leur rendre complètement tout ce qu'ils ont fait pour nous dans notre jeunesse. Achevons donc après leur mort de leur rendre ce que nous leur devons; resserrons encore les liens qui nous unissent à eux, en prouvant que nos cœurs conservent un souvenir plein de gratitude de l'amour qu'ils nous ont porté». Comme nous l'avons

dit, ce sont surtout les Chinois dont l'esprit a quelque culture qui expriment avec force des sentiments de ce genre; mais il faut en tenir compte, lors même que pour la multitude plus grossière le culte rendu aux ancêtres a surtout pour mobile le désir égoïste de s'assurer de leur secours matériel. Le principe même d'où ce culte découle a conduit les Chinois à brûler de l'encens devant les tablettes de leurs ascendants défunts, et même d'y faire tout un étalage d'aliments, afin que leurs morts chéris ne manquent de rien.

On ne connaît pas l'origine de ces tablettes ancestrales *sîn-tsoú* [1] ou *bók-tsoú* [2] qui servent à représenter visiblement les âmes des défunts que l'on honore. Quelques anciennes traditions et certaines cérémonies qui se sont perpétuées jusqu'à maintenant [3] donnent lieu de supposer que dans une antiquité très reculée elles

[1] 神主. [2] 木主.

[3] Il serait trop long de détailler ici ce sujet, qui, de plus, ne rentre pas dans la matière proprement dite de cet ouvrage. Nous nous contenterons d'un seul exemple.

Quand on porte un cadavre dans la tombe, la tablette du mort, enveloppée d'une étoffe rouge, précède la bière dans un palanquin couvert. Dès que le corps a été descendu dans le tombeau, le fils aîné s'agenouille en baissant la tête à l'extrémité de la fosse où sont les pieds. Autonr de lui s'agenouillent ses frères dans la même attitude respectueuse. Alors il tourne son visage vers le soleil et reçoit des mains d'un ami ou d'un parent la tablette, qu'il tient alors des deux mains sur son dos, la tête inclinée. Le plus haut placé des parents, mandarin s'il y en a un dans la famille, venu exprès dans ce but avec le convoi, s'approche alors, prend un pinceau, enlève l'étofte rouge dont la tablette est enveloppée, et marque sur cette dernière des points avec du vermillon. Il en peint premièrement le haut et le bas, puis les deux côtés, à la moitié environ de la hauteur. Il fait ensuite encore deux points, aussi à la mi-hauteur, mais davantage vers le milieu de la tablette. Enfin il peint un point sur chacune des deux colonnes de caractères d'écriture. Tout en travaillant il marmotte les mots suivants :

tiém t'ien, t'ien tch'ing 點天天青
tiém tē, tē lîng 丨地地靈
tiém ní, ní ts'ong 丨耳耳聰
tiém bók, bók bîng 丨目目明, etc.

«Je peins le ciel; puisse le ciel luire serein sur le tombeau». (D'ordinaire le haut de la face antérieure de la tablette est orné d'un soleil au milieu de nuages: — voyez la page suivante).

«Je peins la terre; puisse la position géomantique de la tombe agir puissamment». (Ceci est une allusion au bonheur ou au malheur que l'on croit que le tombeau apportera aux descendants du défunt, suivant que la position du terrain choisi par le géomancien est favorable ou défavorable).

«Je peins les oreilles; puissent les oreilles bien entendre». (Afin que le défunt entende ses descendants quand ils lui rendront hommage, et que ses oreilles soient ouvertes à leur misère en cas de besoin).

«Je peins les yeux; puissent les yeux être perçants». (Ouverts aux besoins et aux offrandes des descendants); etc.

Les deux dernières phrases semblent indiquer fort clairement que l'on a ici le reste d'un très ancien usage, suivi lorsque les tablettes avaient encore la forme humaine. Actuellement encore les prêtres du Tao font une cérémonie analogue sur les idoles neuves, ou sur celles qui viennent d'être revernies, réparées ou sculptées à nouveau. On célèbre — si du moins il s'agit d'nne idole qni en

n'auraient pas été autre chose que des images; quoi qu'il en soit, la forme qu'on leur donne n'a plus rien qui rappelle l'apparence humaine. Elles sont composées d'un pied en bois supportant une planchette verticale où sont inscrits ou gravés le nom du défunt, celui de la dynastie sous laquelle il est décédé, et ceux des personnes qui ont érigé la tablette. A Emoui, les tablettes ancestrales ont rarement moins de vingt, ou plus de quarante centimètres de haut; la largeur est environ le tiers de la hauteur. La façon en peut naturellement varier beaucoup suivant le degré d'opulence, le rang, la classe sociale de la famille. Quelques unes sont artistement travaillées et ornées de dorures et de sculptures; d'autres sont en bois tout ordinaire, sans peintures ni ornements. Les emblêmes qui s'y trouvent le plus fréquemment sont, sur la face antérieure, un soleil au milieu de nuages, placé en haut, des dragons, placés à droite et à gauche, et une licorne sur le pied [1].

La tablette est refendue parallèlement aux deux faces. Les surfaces de contact des deux moitiés ne sont pas peintes; toutefois celle de la moitié de derrière porte les noms et titres, ainsi que l'indication de l'âge et des dates de la naissance et de la mort du défunt, enfin celle de l'emplacement où se trouve sa tombe. Chaque tablette forme ainsi comme une page de la généalogie de la famille.

Quoique d'ordinaire chaque tablette ne représente qu'une seule personne, il n'est pas rare que le père et la mère s'y trouvent réunis. Seul le fils aîné a le droit d'ériger la tablette d'un défunt et de la garder chez lui. Il hérite de toutes les tablettes que son père possédait, et, à son tour, il les laisse après sa mort à son fils aîné, ou, s'il n'a point de fils, à son fils adoptif. Le fils adoptif ne fait jamais défaut, car, si un chef de famille vient à mourir sans laisser d'héritier, ses plus proches parents adopteront toujours à son intention un garçon du même nom de famille et de parenté aussi

vaille la peine — en un jour heureux choisi d'avance, les messes connues sous le nom de *tsiò* 醮 dont nous parlerons plus loin (9e jour du 1r mois). Après les messes, le prêtre peint en vermillon un point sur les oreilles, les yeux, la bouche, les mains et les pieds de l'idole. Cette cérémonie s'appelle *k'aï-gán* 開眼 «ouvrir les yeux», et se pratique par les prêtres du Tao même pour des dieux et des déesses du panthéon bouddhique. Comp. le 23e jour du troisième mois, § 2.

Parmi les tribus mongoles on fait avec du feutre, de la toile ou d'autres matières des images des défunts, pour les suspendre dans les tentes. (Köppen, «Die Lamaïsche Hierarchie und Kirche», p. 88.) Il se pourrait que les anciens Chinois eussent fait de même.

[1] La licorne est un des animaux mythologiques des Chinois. Il n'est peut-être pas sans parenté avec la giraffe. Voyez ma démonstration dans la «China-Review», Vol. VII, page 72.

rapprochée que possible avec le défunt, afin que le culte des ancêtres ne subisse point d'interruption.

Il faut donc, lorsque les cadets d'une famille veulent présenter leurs hommages à leurs ancêtres, qu'ils se rendent pour cela dans la demeure de leur frère aîné. Il arrive très fréquemment néanmoins, par exemple lorsqu'un cadet va s'établir dans quelque autre localité, qu'il emporte avec lui un grand tableau sur lequel il a réuni tous les noms inscrits sur les tablettes dont son frère a la garde, afin de continuer au loin devant ce symbole le culte des ancêtres. Ce tableau porte le nom de *ke-sîn-pâï*[1] «planche des âmes de la famille», ou de *sîn-tsoú-pâï*[2] «planche des tablettes des âmes». De même, quand le nombre des tablettes conservées dans une maison devient encombrant, on en extrait souvent les inscriptions sur un de ces grands tableaux, puis on enterre ou l'on brûle les tablettes originales.

Il n'est pas toujours facile de décider si un Chinois considère les tablettes de ses ancêtres comme servant de demeure à l'une des trois âmes des défunts — les Chinois attribuent trois âmes à chaque être humain —; ou bien si elles ne sont à ses yeux qu'un souvenir visible de ceux que la mort lui a enlevés. Ce qui est certain, c'est que les Chinois ont la plus grande vénération pour leurs tablettes ancestrales et qu'ils ne les manient qu'avec respect; de plus, certaines cérémonies qui s'accomplissent lorsqu'un décès a eu lieu ont évidemment pour but d'inviter l'âme du défunt *à venir habiter* la tablette[3]. Pour la majorité du peuple c'est sans doute l'explication animiste qui est la vraie; la tablette renferme une des trois âmes.

La place ordinaire des tablettes est à droite des dieux domestiques, dans l'armoire dont nous avons parlé page 13[4]. Cependant il n'est pas rare qu'un tabernacle séparé soit affecté aux tablettes. On offre à celles-ci, le premier

[1] 家神牌. [2] 神主牌.

[3] Quand, au bruit assourdissant des gongs et de toutes sortes d'instruments, la tablette a été peinte comme nous l'avons dit page 18, note, et que le pinceau qui a servi à cet acte a été jeté du côté du soleil, le fils place avec les gestes les plus respectueux la tablette sur le couvercle du cercueil. Il invite à haute voix l'âme du défunt à sortir de la tombe 起來 et à passer dans la tablette; puis il place celle-ci debout au pied de la tombe devant une offrande qui a été préparée sur ces entrefaites. Cela fait, on comble la fosse. Dès cet instant la tablette est entourée d'égards; elle est devenue la demeure d'une des âmes du défunt, destinée à habiter de génération en génération avec les descendants du mort.

[4] La gauche est chez les Chinois la place d'honneur. Les dieux y ont droit, puisqu'ils sont supérieurs en rang aux ancêtres.

et le quinze de chaque mois, le matin et le soir, de l'encens et des cierges, de la même manière que cela se fait pour les dieux domestiques. Il y a encore une multitude d'autres jours, fixés d'après les dates de la naissance et du décès des défunts, qui sont consacrés au culte des tablettes. Mais il est clair que ces jours-là ne sont pas des fêtes du calendrier général, et par conséquent ils ne rentrent pas dans le cadre du présent ouvrage.

Il va presque sans dire que l'on n'oublie pas les ancêtres quand on fait les compliments du jour de l'an. On place en effet devant les tablettes une offrande composée à peu près comme celle des dieux, puis tous les membres de la famille, en commençant par l'aîné, doivent s'agenouiller devant la table et toucher la terre avec leur tête. Naturellement on allume aussi de l'encens. Dans le courant de l'après-midi a lieu une grande offrande de comestibles. Ceux des membres de la famille qui ne sont pas sortis pour faire des visites de nouvel-an exposent devant les tablettes le repas destiné à la famille; ils arrangent autour de la table autant de paires de bâtons à manger qu'il y a de tablettes, et ils accompagnent le tout d'une grande tarte au riz fermenté, appelée *hoat-ké* [1]. Cela fait, les personnes présentes font l'une après l'autre l'offrande ordinaire d'encens, et, agenouillées, touchent trois fois le sol de leur tête Ensuite on place sept tasses sur la table-autel et on les remplit de vin en s'y reprenant à trois fois — cette offrande s'appelle *sam-hièn-tsioú* [2], ou «triple libation de vin»; on allume du papier [3], et au moment où il est sur le point de se résoudre en

[1] 發粿. [2] 三献酒.

[3] Comme il sera souvent question plus loin du papier qui se brûle en guise d'offrande, nous donnerons ici un aperçu des espèces principales de ce papier qui sont employées en Chine.

I. *Goûn-á* 銀仔, littéralement «pièccettes d'argent», ou *goûn-tsoá* 銀紙, «papier d'argent». Ce sont des feuilles de papier sur chacune desquelles a été collée une feuille d'étain très mince. On les brûle surtout pour le culte des ancêtres et en l'honneur des âmes délaissées ou fantômes, *koùi* 鬼 (voy. le 2d jour du 1r mois); souvent cependant, dans ce dernier cas, on les remplace par l'espèce qui suit.

II. *Kim-á* 金仔 «pièccettes d'or», ou *kim-tsoá* 金紙 «papier d'or». C'est le même papier que le précédent, seulement que l'on a passé avec une brosse une couleur jaune d'or sur l'étain. On le brûle en l'honneur des idoles, pour lesquelles on fait très rarement usage de papier d'argent. Les deux sortes se désignent ensemble sous le nom de *kim-goûn* 金銀 «or et argent», ou aussi de *tsoá-tsîⁿ* 紙錢 «papier-monnaie». — Quand on brûle le papier d'argent, on y joint souvent une quantité plus ou moins grande de la troisième espèce:

en cendre, l'aîné des membres de la famille qui sont présents prend la tasse du milieu, et, après l'avoir agitée en rond, la vide dans le pot à feu, ou

III. *Péh-tsîn* 白錢 «monnaie blanche». Ce sont de petites feuilles de papier blanc, souvent ornées de cannelures parallèles qui y sont découpées. On les brûle pour l'usage d'esprits, qui, sous la forme de poupées en papier, sont brûlées en même temps, afin de porter dans l'autre monde du papier à ceux à qui il est destiné.

IV. *Kim-tsîn* 金錢 «monnaie d'or», semblable au précédent, mais de couleur jaune. Il se jette dans le feu lorsqu'on brûle le *kim-á*; l'intention est la même que lorsqu'on brûle le *péh-tsîn*; aussi ce dernier peut-il le remplacer.

V. *Sioū-kim* 壽金 «or d'une longue vie». Papier d'étain jaune sur lequel l'image d'un riche est primée en rouge ou en brun. D'ordinaire ce papier se vend en paquets d'une cinquantaine de feuilles, dont la première porte, à gauche et à droite de l'emblême de la richesse, deux figures représentant, l'une, un vieillard, l'autre, un personnage portant un enfant. Le paquet représente donc les trois bénédictions, la richesse, la postérité et une longue vie 財子壽. Ce papier se brûle en l'honneur des idoles, et le commerce en fournit de grandes feuilles destinées spécialement au dieu du Ciel, le jour de sa fête (9e jour du 1r mois).

VI. *K'ò-tsîn* 庫錢 «argent de trésor», paquets de papier blanc, orné de cannelures parallèles très fines. Chaque feuille est censée représenter la valeur de plusieurs milliers de pièces de monnaie. Au moment où le cercueil d'un mort doit être emporté hors de la maison, on place dans la rue plusieurs grandes boites en papier remplies de ce soi-disant argent et on les brûle, pendant que les femmes agenouillées tout autour se lamentent, et que le prêtre bouddhique marmotte ses prières. On recueille ensuite soigneusement les cendres et l'on en fait un paquet, pour l'enterrer avec le cercueil. Cette cérémonie est basée sur la croyance populaire qui veut que, pour naître, chacun ait dans sa vie précédente dû en acheter la permission au roi de l'empire des ombres. Il lui a fallu pour cela une très grosse somme, qu'il a empruntée aux autres âmes. A sa mort il retourne dans l'empire des esprits, où se trouvent ses créanciers. Ceux-ci lui redemanderont leur bien et le tourmenteront s'il n'est pas en mesure de s'acquitter. Ses parents le munissent donc à son départ d'une forte somme, afin de lui éviter les désagréments auxquels sans cela il serait exposé. Quelques familles toutefois renvoient l'incinération de l'argent pendant assez longtemps, parfois même pendant une centaine de jours après le décès, malgré le grave danger auquel elles abandonnent ainsi le défunt.

VII. *Kim-k'ò* 金鋯 et *goûn-k'ò* 銀鋯 «or et argent en lingots». Feuilles de papier d'or et d'argent (II et I) pliées de façon à ressembler à de petits lingots de métal. Ce papier se brûle presque exclusivement pendant les messes pour les morts qui se célèbrent dans les maisons après les décès.

VIII. *Ko-taï-tsîn* 高檯錢 «argent porté haut». Ce sont des feuilles de papier jaune entaillées parallèlement dans le sens de la longueur. Lors de représentations théatrales, pendant les fêtes en l'honneur des idoles, pendant les messes taoïques appelées *tsiò* (9e jour du 1r mois), on les suspend par paquets de cinquante et moins aux linteaux des portes, de telle sorte que les extrémités libres flottent en l'air. A la fin de la cérémonie, on les brûle.

IX. Autre sorte de monnaie blanche ou *péh-tsîn* (voy. le N° III). Ce sont des bandes de papier dans chacune desquelles on a découpé une dizaine de ronds, qui représentent des pièces de monnaie. On emploie aussi ce papier pour l'offrir aux esprits errants et aux âmes délaissées (2d jour du 1r mois).

X. *King-i-tsoá* 更衣紙 «papiers pour le change de vêtements»; images de vêtements faites en papier. On les brûle dans le septième mois (voyez l'article) à l'intention des âmes délaissées.

On ne fabrique guère à Emoui de papier pour les offrandes. L'étain nécessaire à la fabrication se

sur le sol à l'entour. Cette libation s'appelle *koàn-tōï* [1] ou *tiēn-tsioú* [2] ou, en language plus poli, *koàn-tiēn* [3]. On replace alors la tasse sur la table, on la remplit de nouveau, on tire des pétards, et enfin on enlève les mets et on les sert aux membres de la famille et aux convives invités pour la fête.

Quant aux sucreries qui ont été offertes aux tablettes, elles restent trois jours en place, parce que le second et le troisième jour après le nouvel-an on les présente de nouveau aux ancêtres, avec accompagnement de révérences faites en tenant de l'encens. Quant à la grande offrande du dîner, elle ne se répète que le second jour, et même beaucoup de familles ne la répètent pas du tout. Quand la cérémonie s'accomplit, c'est tout-à-fait dans la même forme que la veille; seulement ce sont de nouveaux mets, puisqu'on les mange après l'offrande.

Avant d'en finir avec le jour de l'an, nous mentionnerons certaines coutumes, qui, sans rentrer dans la catégorie des offrandes, n'en sont pas moins trop caractéristiques pour que nous les passions sous silence. Ainsi, la veille du jour de l'an, on fait une tourte au riz de forme conique, surmontée d'une orange dans laquelle est plantée une fleur. On y enfonce tout autour des fruits de toutes sortes, dattes sèches, œils de dragons [4] et autres — il y en a souvent plus d'une douzaine d'espèces — et on colle dessus des morceaux de papier rouge, sur lesquels sont écrits des caractères tels que 春 printemps, 福 bonheur, soit séparés, soit enlacés. Cette tourte porte le nom de *kè-nî^{n}-pūng* [5] ou «riz qui passe (de) la (vieille) année (dans la nouvelle)». On la place sur la table des dieux domestiques

bat en feuilles à la main, au moyen d'un lourd marteau, sur une pierre unie. Quand elle tire à sa fin, cette opération demande une grande habilité de la part de l'ouvrier, vu que les feuilles d'étain amincies, dont plusieurs se battent en même temps, se brisent facilement. Aussi l'étain passe-t-il successivement par les mains de plusieurs ouvriers différents, quelquefois même de six, dont chacun doit être plus habile que le précédent à mesure que l'ouvrage avance. On voit souvent dans les grandes villes ces batteurs d'étain s'acquitter de leur monotone tâche dans les maisons qui bordent les rues. On charge d'ordinaire des femmes et des jeunes filles de coller les feuilles d'étain sur le papier, et des milliers de familles trouvent leur soutien dans ce métier. Mais aussi les masses de papier qui se brûlent en l'honneur des dieux dans la Chine entière est vraiment incroyable. Il n'y a pas de famille si pauvre qui ne trouve pas le moyen de brûler du papier en l'honneur des dieux, et il n'y a pas de Chinois, si cultivé et éclairé soit-il, qui pût ou voulût abolir cet usage chez lui. Les cendres trouvent des acheteurs qui les chauffent pour en extraire l'étain; celui-ci se bat de nouveau pour servir de rechef à la fabrication du papier d'offrande

[1] 灌地. [2] 奠酒. [3] 灌奠. [4] *Nephelium longan.* [5] 過年飯.

et des tablettes, et on l'y laisse jusqu'au cinquième jour; alors on la mange en famille.

On expose aussi devant l'autel un grand gâteau de même forme que la tourte, et orné d'une manière analogue. Chaque chambre en reçoit un plus petit, et dans la cuisine on en place un à côté du foyer, spécialement en l'honneur du dieu de la Cuisine. Ces gâteaux s'appellent *kè-nî^{n}-ké* [1] ou «gâteaux qui passent (de) la (vieille) année (dans la nouvelle)». On les mange aussi le cinquième jour — si les rats n'ont pas pris les devants.

Enfin on prépare aussi un plat composé de trois sortes de légumes cuits à l'eau, et on place au-dessus une orange dans laquelle une fleur a été plantée. Dans presque toutes les familles sans exception on fait usage pour cela du *koah-ts^{c}àï* [2], qui est fort bon marché; la racine en est blanche et comestible, et la feuille palmée. On emploie toute la plante, racines et feuilles. Les deux autres légumes employés d'ordinaire sont le *pe-lîng-ts^{c}àï* [3], espèce d'épinard qui se rapproche du *Convolvulus reptans*, et le *péh-ts^{c}àï* [4], espèce de chou blanc. De même que la tourte et le gâteau, ce plat de légumes se prépare la veille de l'an et se garde jusqu'au cinquième jour de la nouvelle année. Partout dans les rues on entend des marchands ambulants les offrir verds au cri de *tńg-nî^{n}-ts^{c}àï* [5], «légumes pour toute l'année». En plat, ils portent le nom de *kè-nî^{n}-ts^{c}àï* [6] ou «légumes qui passent (de) la (vieille) année (dans la nouvelle)».

Les trois mets que nous venons de décrire ne sont pas des offrandes, mais des emblêmes, qui signifient que l'on a *épargné* quelque chose dans l'année écoulée pour la nouvelle, qu'il y a donc eu *abondance*, et que l'on espère transporter cette abondance d'une année à l'autre (*kè-nî^{n}*). On se présage ainsi à soi-même de la nourriture pour tout le cours de l'année qui s'ouvre, et c'est de là que vient le nom de *tńg-nî^{n}-ts^{c}àï*, «légumes pour *toute* l'année». C'est dans cette signification symbolique qu'il faut aussi chercher le motif pour lequel on emploie la plante de *koah* entière, c'est-à-dire racines, tiges et feuilles, et l'on dépose jusqu'au cinquième jour derrière chaque porte de la maison une ou deux tiges vertes de canne à sucre, avec

[1] 過年粿. [2] 葛菜. [3] 菠薐菜. [4] 白菜. [5] 長年菜.
[6] 過年菜.

les racines et les feuilles de la canne. Cette canne à sucre sert en même temps de symbole de la *douceur de la vie*, et de signe de l'espérance que l'on nourrit, que l'amertume sera épargnée à la famille durant toute l'année; toutefois on n'y rattache aucune idée de culte ou d'offrande présentée à quelque être supérieur. Les fleurs que l'on plante dans les oranges de la tourte, du gâteau et du plat de légumes, et que l'on dépose sur les tables-autels, ont aussi leur signification. Elles symbolisent le printemps qui commence et qui va répandre sur toute la nature ses vives couleurs et ses suaves parfums; elles portent pour cela le nom de «fleurs de printemps», *tch'oun-hoï* [1] ou *tch'oun-á-hoï* [2]. Comme toutefois le mot de *tch'oun*, printemps, signifie aussi «reste» ou «abondance» dans la langue d'Emoui, le nom de ces fleurs peut aussi se traduire par «fleurs d'abondance», et elles-mêmes prennent ainsi une signification emblématique semblable à celle de la tourte, du gâteau et des légumes. Enfin les oranges sont allégoriques comme le reste. Elles portent le nom de *kiet-á* [3]. Or le mot de *kiet*, écrit autrement [4], signifie «félicité», et les oranges deviennent par un jeu de mots tout indiqué l'emblême visible du bonheur. Si on analyse le caractère qui se lit *kiet* dans le sens d'oranger [5], on verra qu'on peut fort bien le traduire par «arbre 木 du bonheur 吉». En outre il faut remarquer que l'orange est un fruit tout rond et que la peau en reste plus souvent intacte que ce n'est le cas pour d'autres fruits. Nouvelle raison pour en faire un emblème, celui de la perfection. Enfin l'orange se recommande aux Chinois par sa couleur rouge vif, puisque cette couleur est pour eux celle du bonheur et de la joie [6]. On comprend ainsi fort bien pourquoi l'on donne des oranges aux enfants qui viennent faire leur compliment du jour de l'an [7].

Il est très-rare que l'on pratique le jour de l'an un jeûne spécial à cause de la fête; mais il y a des femmes qui ont la coutume de jeûner

[1] 春花. [2] 春仔花. [3] 桔仔 ou 橘仔. [4] 吉.

[5] 桔. Tel est ce mot d'après l'usage ordinaire de la Chine méridionale, quoique proprement il dût s'écrire 橘. Le mot japonais *daï-daï* signifie en même temps bonheur et orange; aussi ce fruit figure-t-il au Japon comme en Chine parmi les présents de nouvelle année. Clavel, «Histoire des Religions», I, chap. 11.

[6] Voy. page 7, note. [7] Voy. page 16.

régulièrement le premier de chaque mois, et qui pour ce motif s'abstiennent en partie de nourriture le premier jour de l'année [1]. Toutefois il existe une superstition en vertu de laquelle on ne doit pas manger ce jour-là de riz cuit avec beaucoup d'eau, parce que, dit-on, si on ne s'en abstient pas, on aura de la pluie toutes les fois qu'on sortira. Quand on trouve de la pluie en sortant dans la rue, on est presque sûr d'entendre quelque gamin moqueur crier sur vos talons: *sin-tsia*^{ng} *lí tsiáh ám* [2], «vous avez mangé du riz à l'eau au nouvel-an!»

[1] Sur le jeûne, voy. à la fin de l'article sur le 19e jour du 2d mois.

[2] 新正汝食泔.

DEUXIÈME JOUR DU PREMIER MOIS.

Répétition de l'offrande de sucreries faite le jour de l'an au Ciel, aux Seigneurs des trois Mondes, aux dieux domestiques et aux tablettes. Répétition de la grande offrande du nouvel-an faite en l'honneur des ancêtres.

Fermeture et ouverture des puits. Nourriture donnée aux âmes délaissées le 2 et le 16 de chaque mois.

Comme nous l'avons dit plus haut en passant [1], on offre de nouveau l'encens le matin du second jour, avec la cérémonie du *tchʿioù*^{n}*-dziā*, au dieu du Ciel, aux *Sam-Kàï-Kong*, aux dieux domestiques et aux tablettes, et cela se fait devant les tables où sont encore étalées les sucreries de la veille. On renouvelle le thé de chaque table, mais non pas les bonbons. Vers midi, dans quelques familles, on offre encore ce jour-là aux ancêtres ce que l'on a l'intention de manger pour le dîner, et l'on s'y prend de la même manière que nous l'avons déjà brièvement décrit [2].

Une cérémonie singulière du second jour consiste à ouvrir les puits», *kʿoui-tsí*^{ng} [3]. On prétend qu'aussi bien que les hommes, les esprits aiment à avoir au moins un jour de calme liberté, et qu'ils veulent se reposer le premier jour de l'année. Pour ce motif on ferme les puits la veille de l'an, de sorte que les esprits qui les habitent ne soient pas dérangés le lendemain, ce qui serait le cas si on puisait de l'eau. On se sert de préférence d'un grand tamis dans ce but, parce qu'il ne serait pas bien de pri-

[1] Voyez pages 10, 14 et 23. [2] Voyez pages 21 et suiv. [3] 開井.

ver les esprits de leur liberté ou de les tenir renfermés dans les ténèbres, et qu'il convient au contraire de leur laisser la possibilité de passer par les trous du tamis pour aller où bon leur semble. Au matin du second jour de l'an, on expose des sucreries [1] avec des cierges allumés à côté du puits pour se concilier les bonnes grâces de l'esprit du puits, on fait l'offrande d'encens avec le *tch^cioùⁿ-dziā*, et enfin l'on puise un peu d'eau, comme pour inaugurer le puits pour tout le cours de la nouvelle année.

D'après les croyances populaires de la Chine, le monde invisible est peuplé d'une multitude d'âmes qui errent affamées, soit parce que ceux auxquels elles ont appartenu n'ont pas de descendants, soit parce que ceux-ci négligent de leur offrir de la nourriture. C'est un devoir pour chacun de donner à manger, le 2 et le 16 de chaque mois, à ces esprits abandonnés. C'est pourquoi ces jours-là, dans presque chaque famille, on expose vers le coucher du soleil les mets destinés au souper sur une table placée devant la porte ou à côté; alors, agenouillé et touchant le sol avec la tête, et brûlant de l'encens, on invite les âmes à venir apaiser leur faim. Les négociants aiment à profiter de cette occasion pour faire servir un souper meilleur que de coutume et ainsi donner une petite fête à leurs commis et à leurs employés. La présentation de cette offrande s'appelle *tsòï-gé* [2] et l'on donne aux âmes errantes le titre honorifique de *mûng-k'áo-kong* [3] ou «seigneurs (que l'on traite) à la porte». Quelque honorable que soit ce titre, on l'applique parfois en plaisantant aux mendiants [4].

[1] *T'siên-áp*, Voy. page 8.

[2] 做牙.

[3] 門口公. Au sujet des grandes fêtes pour l'alimentation des âmes délaissées, voyez le 7e mois.

[4] Quelques Chinois prétendent que les esprits de la porte ne sont autres que les deux exorciseurs légendaires Chun T'ou et Youh Loui, qui entreront en scène quand nous parlerons du dernier jour de l'année, au § 3. Ils écartent de l'entrée de la maison les esprits méchants, et avec eux les mauvaises influences qu'ils apporteraient. «Deux esprits sont peints et placés à gauche et à droite de la porte; «Chun T'ou à gauche, et Youh Loui à droite. Le peuple les nomme *dieux de la porte*». 繪二神貼戶左右、左神荼、右鬱壘、俗謂之門神. Voyez le Calendrier de King-Tch'eou, *ap.* «Miroir et Source de toute Recherche», chap. XX.

TROISIÈME JOUR DU PREMIER MOIS.

Seconde répétition de l'offrande de sucreries faite le jour de l'an au Ciel, aux Seigneurs des trois Mondes, aux dieux domestiques et aux tablettes.

L'offrande faite la veille aux trois catégories de dieux indiquées et aux ancêtres, se répète pour la dernière fois le troisième jour de l'an, mais on ne fait plus aux tablettes ancestrales la grande offrande de ce que l'on compte manger au repas du jour. On verra dans la description du jour suivant ce qui se passe le soir du troisième jour pour «la réception des dieux domestiques».

QUATRIÈME JOUR DU PREMIER MOIS.

RÉCEPTION DES DIEUX DOMESTIQUES.

Réception des dieux domestiques à leur retour du ciel. On leur procure, en papier, chevaux, voitures, porteurs, etc. pour le voyage. Rafraichissements qui leur sont offerts à leur arrivée. Offrandes de chair en l'honneur des idoles.

Reprise des occupations journalières en partie interrompues par les fêtes du nouvel-an.

Ce jour s'appelle «jour pour la réception des dieux», *tsih-sîn-djít* [1]. On croit que le 24e jour du douzième mois (voy. l'article) les dieux domestiques, et spécialement le dieu de la Cuisine (voy. le 3e jour du 8e mois), montent au ciel pour aller faire le service du dieu du Ciel (voy. le 9e jour du 1r mois), et pour lui faire leur rapport sur ce qui se passe sur la terre en général, et en particulier sur la conduite de ceux qui se sont placés sous leur garde dans les maisons. Ils sont censés revenir de leur excursion le 4 du premier mois. Il est clair que l'on doit alors les recevoir, non seulement avec les honneurs dus à leur rang et à leur dignité, mais aussi avec la plus libérale hospitalité, afin de les disposer favorablement pour l'année qui commence. Dans ce but on brûle la veille au soir de petits morceaux de papier sur lesquels sont représentés des chevaux, des voitures, des palanquins et des porteurs, destinés à faciliter aux dieux la longue et pénible route qu'ils ont à franchir pour at-

[1] 接神日.

teindre la terre. Souvent aussi on y joint de l'argent en papier, pour leur donner de quoi subvenir aux frais du voyage Ces moyens de transport en papier s'appellent *hoûn-bé*[1] «chevaux-esprits», ou *hoûn-bé-tsoá*[2] «papiers de chevaux-esprits», et sur chaque feuille se trouve, soigneusement écrit dans un des angles, le nom du dieu à qui elle est destinée. Après les avoir allumées, on les jette dans un grand tamis qu'on agite en tous sens en plein air, de sorte que les cendres s'envolent et se dispersent dans l'atmosphère. Cela s'appelle *sio-hoûn-bé*[3] «brûler les chevaux-esprits».

Quelques personnes pensent qu'il convient d'abreuver les chevaux et de donner une réfection avant le départ à leurs conducteurs en papier. C'est pourquoi souvent, avant de brûler les papiers, on dépose devant la porte de la maison un seau d'eau, parfois avec de l'herbe ou des fèves, pour les chevaux, et des sucreries, du thé et de l'encens pour les porteurs et les conducteurs de chevaux; d'autres personnes cependant ne destinent des denrées qu'aux dieux, dont on attend le retour dans le cours de la nuit, et qui devront trouver à l'arrivée de quoi se reconforter un peu. En effet, ils auront encore à prendre patience jusqu'au jour suivant avant que l'on puisse leur offrir un repas vraiment substantiel. Du reste, quels que soient les personnages à qui on destine les sucreries, on brûle dans tous les cas à l'intention des porteurs une espèce inférieure de papier, qui leur procurera leur salaire et de quoi payer leurs frais de route.

Le lendemain, dans la règle avant midi, le plus souvent de bon matin, on convie les dieux fatigués à un repas abondant préparé devant le tabernacle où sont leurs images. Dans les familles pauvres on se contente de servir des sucreries, de petits gâteaux et d'autres menues friandises, mais chez les gens à leur aise on tient à présenter aux dieux les «trois offrandes de chair» ou *sam-sing*[4], c'est-à-dire un canard grillé ou rôti, une poule préparée de la même manière et une tête de porc. Parfois, si on a pour cela assez d'argent et de dévotion, on y joint des tripes et un foie de porc; alors il s'agit des «cinq offrandes de chair», *ngó̱-sing*[5]. Pour préparer le canard et la poule on ne les a pas coupés en morceaux ou éventrés, mais

[1] 魂馬. Il se pourrait pourtant qu'il fallût préférer les caractères 雲馬, qui signifient «chevaux-nuages», vu que dans la mythologie chinoise on représente souvent les dieux comme chevauchant sur les nuages.

[2] 魂馬紙. [3] 燒魂(雲)馬. [4] 三牲. [5] 五牲.

on en a retiré les intestins par l'anus, ou par une petite incision faite au cou. Il n'est point indispensable d'offrir de la chair précisément de ces trois espèces d'animaux; toute autre viande provenant d'animaux peut servir tout aussi bien; même il est admissible de remplacer par du maccaroni, du vermicelle ou des œufs un, ou même plus d'un, des plats de viande. Presque toujours il y a encore quelques autres plats, fruits, petits gâteaux, suivant la fantaisie de celui qui ordonne l'offrande.

L'offrande, soit des *sam-sing*, soit des *ngó-sing*, porte le nom «d'offrande animale» [1], et se présente aux dieux de la manière que nous avons décrite aux pages 21 et suivantes.

Beaucoup de Chinois regardent le jour du retour et de la réception des dieux comme le moment convenable pour reprendre leurs occupations ordinaires, suspendues en l'honneur des fêtes du nouvel-an. D'autres cependant, et c'est la majorité, attendent encore jusqu'au lendemain.

[1] 牲禮.

CINQUIÈME JOUR DU PREMIER MOIS.

Enlèvement de tous les emblèmes du nouvel-an qui sont dans la maison. Balayage. Légende qui se rattache à l'usage en vertu duquel on ne balaie pas pendant cinq jours. Clôture des fêtes du nouvel-an.

Au matin du cinquième jour de l'année, tout ce qui est encore mangeable parmi les denrées ayant servi aux offrandes, ou simplement aux emblèmes indicatifs du passage d'une année à l'autre (voy. p. 23 et suivantes), s'apprête et se mange. En outre on balaie, ce qui n'avait pas eu lieu depuis le commencement de l'année, un usage singulier voulant que l'on n'enlève pas les ordures avant le cinquième jour. Voici la légende que racontent les Chinois pour expliquer cet usage:

«Un homme du nom de Ngeou Ming, originaire de l'état de Chang [1], lon-«geait le «lac de l'Herbe verte,» lorsque l'esprit du lac vint à lui et l'in-«vita à l'accompagner dans sa demeure. L'esprit lui demanda ensuite de «quoi il avait besoin, sur quoi quelqu'un de côté souffla à cet homme: ««Demandez seulement Ju Yuen (c. à. d., littéralement, l'accomplissement de «mes désirs) et surtout rien de plus». Ming suivit ce conseil; le prince du «lac l'approuva, sortit et cria: «Ju Yen!» C'était une jeune esclave. Elle

[1] 商. Ce petit royaume a existé à l'époque de la seconde dynastie (1766—1154 av. J. C.) dans le département actuel de Koueï-Tehfou 歸德府, à l'orient de la province de Honan. Le chef-lieu du département est situé par 34° 28′ 40″ de latitude et 113° 31′ de longitude (Voy. Biot, «Dictionnaire des Villes de la Chine», et du Halde, «Description de l'Empire de la Chine», vol. IV, page 592).

«suivit (Ngeou Ming) chez lui, et en quelques années celui-ci devint fort riche. «Mais un jour, au nouvel-an, il la frappa de son fouet à cause du dîner «qu'elle avait servi; aussitôt elle se fourra dans les balayures et petit à petit «Ming redevint pauvre. C'est pour cela qu'à présent on n'emporte pas les «balayures hors de la porte au commencement de l'année» [1].

Le cinquième jour de l'année est généralement considéré comme mettant fin aux solemnités du nouvel-an. *Tchoï-gō-kè k'oui* [2], «le cinq du mois l'ouverture (de l'année) est passée», disent les Chinois d'Emoui. On peut encore faire des visites de nouvel-an le second jour sans choquer la bienséance, mais déjà le troisième jour, ce serait trop tard, à moins que la visite ne se fasse chez des intimes. La plupart des gens s'abstiennent après le cinquième jour de saluer du *kiong-hí* (voy. page 8) ceux qu'ils rencontrent fortuitement; cependant cette salutation s'entend encore souvent dans les rues jusqu'à la fin du mois.

[1] 有商人歐明過青草湖、湖神邀歸。問所須、旁有人私語曰、君旦求如願、不必餘物。明依其語、湖君許之、及出乃呼如願。是一少婢也。至家、數年遂大富。後歲旦如願起宴、明鞭之、鑽入糞帚中、明家漸貧。故今歲旦糞帚不出戶。Voyez le 搜神記 ou «Livre des Recherches touchant les dieux», *ap.* «Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu» 增補事類賦, chap. V, 元旦. En outre «le Livre des Histoires merveilleuses» 錄異記, opuscule du dixième siècle amplement cité dans le commentaire du Calendrier de King Tch'eou. Le calendrier lui-même dit que les gens du peuple des provinces de Hounan et Houpeh «enroulaient un chapelet «de pièces de monnaie au bout d'un bâton et le jetaient sur les balayures, pour contraindre, comme «ils disaient, Ju Yuen (c. à. d. tout ce que l'on souhaite)»: 又以錢貫繫杖脚廻、以投糞掃上、云令如願; et le commentaire ajoute: «Actuellement les gens du «Nord vont se placer le soir du 15 du premier mois vers les balayures et font frapper le tas avec des «bâtons», évidemment dans l'intention de forcer Ju Yuen à en sortir: 今北人正月十五日夜立于糞掃邊、令人執杖打糞堆.

[2] 初五過開.



YÛ-WANG SHANG TI

STATUETTE CHINOISE, BOIS SCULPTÉ, HAUT 0.486

(*Collection du Musée Guimet* N° 949).

NEUVIÈME JOUR DU PREMIER MOIS.

FÊTE DU CIEL.

§ 1. — Le dieu du Ciel. Le culte de la Nature, du Ciel et de la Terre existe chez les Chinois de même qu'il existait chez les anciens peuples de l'Occident. C'est le Ciel matériel qui est l'objet de leur culte. Légende allégorique sur la naissance du Ciel; Lao Tsz'. Explication de cette légende. Isis et Osiris. Apollon. Pourquoi c'est au commencement du printemps que l'on célèbre la naissance du Ciel. Canonisation officielle de l'Empereur de Jade. Les 24 périodes solaires de l'année.

§ 2. — Offrande domestique au Ciel. Gâteaux annulaires appelés *k'ien*; gâteaux en forme de tortues. Origine et signification de ces symboles. «Plats à offrandes». Invitation adressée au dieu. Joueurs de marionnettes. Distribution des denrées de l'offrande. Domestiques du sexe féminin. Représentations théatrales en l'honneur du Ciel. Les «lanternes du ciel». Offrandes de cierges et d'encens quotidiennes et bis-hebdomadaires en l'honneur du Ciel.

§ 3. — La messe taoïque. Les temples. Administration des temples. Transfert de l'administration. Petits blocs divinatoires. Indifférence du peuple à l'égard des temples. Souscriptions pour la célébration de la messe taoïque. Description de cette cérémonie. Vêtement sacerdotal comparé à celui qui était en usage chez les Juifs et à celui des chrétiens. Principes de la cosmogonie chinoise. Prières écrites. Présentation de l'offrande. Culte rendu au Ciel sur des autels spécialement destinés à cet effet. Pièces de toile suspendues dans les rues en l'honneur du Ciel.

§ 4. — Prières pour avoir la pluie. Le *siong-iông* comme présage de pluie. Le démon de la sécheresse. Défense de tuer faite aux bouchers par les autorités.

§ 5. — Tchang Tao Ling, premier pape taoïque. Aperçu de l'histoire de la papauté taoïque. Les rebelles T'aï-p'ing.

§ 1.

LE DIEU DU CIEL.

Nous sommes parvenus à l'un des points capitaux de la religion chinoise, le culte du Ciel adoré comme le symbole de l'esprit qui l'anime. Dans toutes les parties de l'empire sans exception, de siècle en siècle, aussi loin que remontent leur histoire et leur tradition, les Chinois ont adoré la Nature, de même que toutes les nations de l'antiquité. C'est au culte de la Nature, en particulier du Ciel, avec son soleil, sa lune et ses étoiles, qu'étaient adonnés les peuples qui entouraient le pays des Israélites, et ce culte avait pris assez de développement et faisait une assez profonde impression, pour que le législateur mosaïque crût nécessaire de faire entendre cet avertissement: «Veille sur ton âme, de peur que, levant les yeux vers le ciel, et voyant «le soleil, la lune et les étoiles, toute l'armée des cieux, tu ne sois en«traîné à te prosterner en leur présence et à leur rendre un culte» [1]. C'est qu'il savait bien que le spectacle que la Nature déroule devant les yeux des hommes est imposant, et que cela devait rendre plus dangereuse encore pour son peuple la tentation de suivre l'exemple de tous les peuples de l'Asie. Mais ce culte exerçait une si puissante attraction sur les Israélites que, malgré tous les avertissements, on en voyait toujours se presser au pied des autels dressés auprès des symboles des puissances de la Nature; tant est saisissant l'effet qu'elle produit sur l'homme. *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.*

Le culte du Ciel, d'Uranus, a surtout été florissant chez les Grecs. Semé d'étoiles étincelantes, servant de demeure au soleil et à la lune, où résident les sources de la vie, de la croissance, de la génération, il enveloppe la Terre nourricière et est joint à elle dans une fertile union, à laquelle les plantes, les animaux et les hommes sont redevables de l'existence. Fécondée par cet époux, qui envoie la pluie vivifiante pour l'arroser, et qui, réglant les saisons et les alternatives du

[1] Deutéronome IV, 19.

jour et de la nuit, fait revenir chaque année l'éclosion de sa fertilité, la Terre est mère de tout ce qui vit dans son sein. Uranus et Gea, le père et la mère, voilà les grandes puissances de la Nature, d'où vient tout ce qui se reproduit et qui vit [1], et comme tels ils étaient à la tête du monde divin adoré par les Grecs. De la même manière, ils ont reçu les hommages des Phéniciens, dont ils ont longtemps été les seules divinités, et qui les ont placés au rang de leurs premiers princes; les Romains en ont fait les chefs de la famille de leurs dieux; les Atlantes, les Crétois, les Celtes, avaient leur dieu du Ciel et leur déesse de la Terre, les Scandinaves leur Bur, dont le fils Furtur épouse la Terre [2]. Maintenant encore l'union mystérieuse d'Uranus et de Gea reçoit les hommages des Indous sous le symbole du Lingam, le Phallus et le Cteïs des mystères d'Eleusis [3]. Les anciens Perses offraient des sacrifices au Ciel sur le sommet de hautes montagnes [4]. Qui donc s'étonnerait de retrouver chez les Chinois un culte si naturel à l'homme, pour cela si généralement répandu, puisque partout où l'homme a vécu, il s'est aperçu qu'il était sous l'empire des forces qui règnent dans la Nature?

Le culte de la Nature a persisté jusqu'à présent en Chine et, malgré le voile de légende qui en masque la pureté primitive, celle-ci reste parfaitement reconnaissable. C'est contre ce culte que les missionnaires actuels dirigent leurs attaques les plus énergiques, mais leurs armes s'émoussent sans parvenir à entamer le vieux géant qu'ils s'efforcent d'abattre. Si l'on excepte un nombre infime d'adeptes des étrangers, qui se figurent, en répétant les formules importées par ces derniers, pénétrer ce que nul homme n'a jamais compris, la nation chinoise ne connaît pas d'autres dieux suprêmes que le Ciel et la Terre, et jamais les Chinois, avec l'esprit positif qui les caractérise, ne sont parvenus à concevoir au dessus de la Nature un être régnant sur l'univers. Le Ciel lui-même, ou plus exactement peut-être, l'énergie, l'être, qui l'anime, qui règle ses mouvements, qui féconde la Terre

[1] Il est dit dans le «Livre des Rites» (voy. page 9): «Quand le Ciel et la Terre s'unissent, alors toute la création est mise en mouvement». 天地合而后萬物興焉. Chap. 郊特牲.

[2] Dupuis, «Origine de tous les Cultes», Livre II, chap. 2, pages 132—135.

[3] Même ouvrage, page 127.

[4] Hérodote, Clio, chap. 131.

et fait naître tout ce qui vit, voilà ce qu'ils honorent sous le nom de *T'i^{n}-Kong* [1] «Seigneur du Ciel», ou sous celui de *Giók-Hóng Siōng-Tè* [2] «Monarque de Jade, Empereur suprême». Mais, de même que cela est arrivé chez les peuples occidentaux, le sens primitif du culte de la Nature s'est en grande partie perdu pour les Chinois, enveloppé et voilé par un tissu de récits légendaires. Le taoïsme, l'unique religion purement chinoise qui ait créé des dieux, s'est emparé du culte du Ciel, et l'a revêtu d'un réseau allégorique, comme l'ont fait tous les peuples antiques connus. C'est ainsi que les Grecs et les Phéniciens ont raconté l'histoire bien connue d'Uranus et de son fils Saturne [3], que les Phrygiens et les peuples du Nord ont eu leurs mythes touchant les Ases [4], bref qu'il a surgi partout une multitude de récits allégoriques fondés sur le culte du Ciel. Voici comment sont décrites la naissance et la carrière du Monarque de Jade dans l'ouvrage intitulé «Ecrits touchant les Recherches sur les Dieux» [5]:

«Dans les tout premiers siècles l'antiquité de passée existait un empire ap-«pelé «la Lumière éclatante et la Joie surnaturelle». Le roi de cet empire «se nommait Tsing Teh, c'est-à-dire «le Bienfaiteur pur ou immaculé». Il «avait dans ce temps-là une reine, nommée Pao Yueh Kouang, c'est-à-dire ««le Clair de Lune précieux». Le roi n'avait point alors d'enfants, et il y «pensait chaque jour pendant toute la journée de cette manière: «Je me «fais vieux à présent, et je n'ai pas encore d'héritier pour mon trône; à qui «donc, quand mon corps sera mort et détruit, sera confié le gouvernement «des neuf temples des dieux des Campagnes et du Blé (c. à d. de l'empire)?» «Un jour qu'il avait fait ces réflexions, il donna ses ordres et il commanda «à tous les prêtres du Tao de suspendre des banières et des couvertures; «de se purifier sévèrement de toute souillure et corruption; d'étaler partout «des mets d'offrande; d'accomplir six fois les cérémonies taoïques, et de «prier partout les vrais saints — tout cela à faire dans toutes les salles du «palais et suivant toutes leurs règles et leurs dogmes. Quand ils eurent

[1] 天公. [2] 玉皇上帝.

[3] Dupuis, «Origine des Cultes», Livre II, chap. 2, page 133.

[4] Même ouvrage, page 136.

[5] 三教源流聖帝佛帥㮴神記. «Ecrits touchant les recherches sur les Divinités de la source et des ramifications des trois religions (confucianisme, bouddhisme et taoïsme), sur les saints Empereurs et les principaux Bouddhas».

«continué ainsi pendant la moitié d'une année avec un zèle non ralenti, la «belle impératrice Pao Yueh Kouang rêva une nuit à l'improviste, que le «grand et suprême Lao Kiun [1], avec une nombreuse suite des plus hautes «divinités, arrivait dans des chariots de cinq couleurs, traînés par des dra-«gons, avec de grandes banières éclatantes, et abrités par des baldaquins «étincelants. Le grand et sublime prince du Tao, assis dans son chariot à «dragons, portait alors dans ses bras un jeune enfant, dont tout le corps «laissait échapper par les pores de la peau une lumière infinie, qui illumi-«nait toutes les salles du palais d'une multitude de couleurs précieuses. «Des banières et des baldaquins le précédaient, lorsqu'il arrivait ainsi flot-«tant dans le vide. L'impératrice fut alors remplie de joie, et, s'agenouil-«lant tout bas pour le recevoir pleine de respect, elle dit: «Le roi n'a main-«tenant point de postérité, et d'un désir ardent je te supplie que cet enfant «puisse devenir le souverain de nos autels consacrés aux dieux des Cam-«pagnes et du Blé. Courbée dans la poudre, j'espère que tu auras pitié de «moi, et je te prie avec instances de m'exaucer [2]».

«Alors le prince du Tao répondit aussitôt: «Mon désir spécial est de «te céder cet enfant». L'impératrice reçut l'enfant en le remerciant avec «politesse; puis après, s'étant réveillée de son songe, elle sentit qu'elle «était enceinte. Sa grossesse dura un an; puis elle accoucha la 43ᵉ

[1] 老君, fondateur sémi-mythique de la secte des taoïstes, plus connu sous le nom de Lao Tsz' 老子. Voy. notre chap. V, § 17.

[2] 往昔上世有國、名號光嚴妙樂。其國王者名曰淨德. 正有后名寶月光。王乃無嗣、常日一日作是思、惟我今將老而無太子、身或崩滅、社稷九廟委任何人。作是念已、卽使勑下詔諸道衆于諸宮殿依諸科教懸諸旛蓋、清淨嚴潔、廣陳供養、六時行道、徧禱眞聖。已經半載不退初心、忽夜寶月光華皇后夢太上老君與諸至眞駕五色龍輿、擁大景旌、蔭明霞蓋。是時太上道君安坐龍輿、抱一嬰兒、遍身毛孔放百億光、照諸宮殿作百寶色。旛蓋前道浮空而來。是時皇后心生歡喜, 恭敬接禮長跪道、今王無嗣、願乞此子爲社稷主, 伏願慈悲、哀愍欣許爾。

«année du cycle dans les appartements de derrière du palais, au midi «du 9e jour du premier mois. Lorsque l'enfant vint au monde, son ex«quis éclat remplit l'empire du roi. Toute sa personne était sur naturel«lement belle et l'on ne pouvait se rassasier de le contempler. Quand «il fut jeune garçon, il montra l'intelligence la plus lucide, jointe à un «esprit compatissant. Il prenait dans les trésors de l'empire l'argent «et les choses précieuses qu'ils contenaient et il les distribuait entièrement, «de sorte que les affligés et les gens sans ressources, les misérables, les «veufs et les veuves, les orphelins et les gens privés d'enfants, tous sans «exception se reposaient sur son secours surnaturel. Et il se montrait plein «d'humanité et de bienveillance pour les délaissés, les malades, les infir«mes et les estropiés, enfin pour tout ce qui a vie; aussi l'on chantait et «glorifiait ses vertus, et son influence régénératrice s'étendait jusqu'aux ré«gions les plus lontaines. L'univers terrestre mettait son espoir en lui et «se dirigeait d'après lui, et l'impératrice aussi bien que son impérial père «ne cessaient de se féliciter[1].

«Au bout de quelque temps, le roi décéda et le prince héritier commen«ça son règne; mais, considérant les vicissitudes de la vie et y réfléchissant, «il ordonna à son premier ministre de lui succéder sur le trône, puis il «abandonna son empire pour aller sur les belles collines de P'ou-Ming, c'est«à-dire «la lumière universelle», se vouer à la pratique du Tao. Quand son «mérite eut atteint la perfection, il monta au ciel; mais il en est revenu «huit cents fois après cette période, abandonnant à chaque fois de nouveau «son empire et ainsi, en faveur de tout ce qui a vie, se séparant de pro«pos délibéré de tout ce qu'il aimait, afin de pouvoir s'exercer à la pratique «du Tao. Après cela il revint encore huit cents fois, s'appliquant à la

[1] 時道君答曰、願特賜汝 。是時皇后禮謝道君、而乃收。皇后收已便從夢靈、覺而有孕。懷一年于丙午歲正月九日午時生于後宮。當生之時身寶光滿王國。色相妙好、觀者無厭。幼而敏慧而慈。即將其國中所有庫藏財寶、一切盡行散施、勞極困苦鰥寡孤獨無所不依靈。廢病癃殘一切衆生仁愛和遜。歌謠有道、化及遐方。天下仰從、太后父王加慶。

«médecine, guérissant les malades, toujours prêt à venir au secours de tout «être vivant et à lui procurer le repos et la joie. Et quand cette période «fut achevée, il eut encore une série de huit cents retours, répandit alors «partout les bienfaits, ouvrit tous les trésors du Tao, discuta partout «les écrits spiritualistes, propagea largement la véritable réformation, glorifia «les mérites répandus partout par les dieux, secourut la nation et sauva l'hu«manité. Cela eut lieu depuis le monde souterrain jusqu'à la pleine lumière «du soleil. Quand ceci à son tour fut passé, il revint de nouveau huit «cents fois, après quoi il mourut et, parce qu'il eut à endurer d'infames «traitements, se débarrassa de sa propre chair» [1].

Voyons si nous parviendrons à expliquer ces inventions en les comparant avec les récits cosmologiques d'autres peuples, et si nous pouvons y retrouver l'ancien culte de la Nature.

L'empereur Tsing Teh, le bienfaiteur pur, immaculé, n'est autre que le Soleil, le grand dominateur de la Nature, qui répand partout ses bienfaits, et sans lequel la vie des animaux et des plantes serait impossible. Le Soleil est le souverain absolu du firmament, de ce pays «de la lumière, de la beauté et de la joie» sur lequel Tsing Teh régnait, et il est «le purifié, l'immaculé» par excellence, uni par les liens du mariage à la Lune, la belle reine des cieux. On retrouve aussi ce mariage symbolique, par exemple, dans la mythologie des Egyptiens. Osiris, le dieu Soleil, s'unissait au printemps à Isis, et répandait dans son sein le germe de la fécondité, qui fait que dans cette saison la végétation se renouvelle pleine de sève et de vigueur et que toute la Nature se réveille et prend vie. De là en Egypte le culte du bœuf Apis, représentant du symbole de l'équinoxe du printemps, le Taureau du

[1] 自爾之後王忽告崩、太子治政。俯念浮生、告勅大臣嗣位。遂捨其國、于普明秀岩山中修道。功成超度。過是刧已歷八百刧、常捨其國、爲群生故割愛學道。于此後經八百刧、行藥治病、亟救衆生令其安樂。此刧盡已又歷八百刧、廣行方便、啟諸道藏、演說靈單、恢宣正化、敷神揚功、助國救人、自幽及晃。過此已後再歷八百刧、亡身殞命、行忍辱、故捨已肉。

zodiaque [1]. En revanche en Chine le symbole auquel on s'est arrêté est celui de la puissance céleste, du *Thiⁿ-Kong* lui-même, qui est le fruit de l'union du Soleil et de la Lune, auxquels il emprunte la plus grande partie de son pouvoir. C'est ce Ciel qui est le jeune garçon du mythe, le grand bienfaiteur du monde, qui étale ses dons les plus beaux et les plus aimables au printemps, à l'époque de sa jeune gloire, quand il *répand sur les hommes les trésors du pays, les objets précieux du trésor du Ciel.* Quelque temps après, quand l'été est venu, quand il a acquis toute sa force, qu'il a atteint l'âge viril, qu'ainsi sa puissance vivifiante s'exerce complète sur l'Univers: lors donc qu'il est monté sur le trône et que sa gloire éclate au sein de la Nature verdoyante, il commence, comme le fils de Tsing Teh, à s'apercevoir de l'instabilité de la vie — car son pouvoir s'exerce de plus en plus faible sur la terre, la puissance génératrice se manifeste de moins en moins, c'est comme si elle se cachait. Enfin il se retire tout à fait — lui, c'est-à-dire son pouvoir bienfaisant — dans le pays de la lumière solaire par excellence [2], dans le Midi, pour en revenir néanmoins tous les ans et pour apporter à chaque visite le bonheur à son peuple dans l'hémisphère nord.... On ne peut donc voir dans la légende taoïque de l'empereur de Jade autre chose que l'histoire cyclique de la Puissance céleste suprême, de sa naissance au printemps, de son règne pendant l'été et de son déclin en automne. De même l'union d'Isis et d'Osiris donne naissance au bel Apollon, plein de jeunesse et de grâce au printemps, qui en été devient le vigoureux Hercule [3], — mais, pour en revenir à l'empereur de Jade, il quitte en automne le théâtre de son activité, comme le fait le Ciel, ou plutôt son pouvoir fécondant; mais il redescend tous les ans sur la terre pour y faire régner sa domination bienfaisante, de siècle en siècle, jusqu'à quatre fois huit cents ans, brillant et régnant sur une race toujours plus heureuse, plus cultivée, plus développée, jusqu'à ce qu'enfin il monte au Ciel, pour goûter

[1] Dupuis, «Origine des Cultes», Livre III, chap. 2, page 370.

[2] P'ou-Ming, nom du pays où, suivant le mythe, l'empereur de Jade se retire, signifie «la lumière, la clarté universelle»; car le caractère 普 est composé de 並 «également» et de 日 «soleil», et signifie donc «éclairé également par le soleil», comme par un soleil couvert, qui ne produit point d'ombre. (Voy. le dictionnaire de l'empereur K'ang Hi). Il est clair que P'ou-Ming désigne les pays chauds du Sud.

[3] Dupuis, «Origine des Cultes», Livre III, chap. 15, p. 198.

la vie éternelle et être glorifié comme le Pur, l'Immaculé, le Monarque, l'Empereur suprême de l'Univers [1].

Il reste encore dans notre mythe plus d'un trait qui justifie l'assertion que l'empereur Tsing Teh représente le soleil, et l'empereur de Jade le pouvoir vivifiant universel du Ciel, né de cette céleste lumière. L'empereur ordonne aux prêtres taoïques — c'est-à-dire aux prêtres de la Nature — d'accomplir leurs rites et cérémonies pendant une demi-année; — or, une demi-année avant le renouvellement du pouvoir du soleil à l'équinoxe du printemps, les nuits deviennent plus longues que les jours. La végétation s'arrête alors de plus en plus, la terre se dépouille de sa parure de plantes et de fleurs, la lumière recule de plus en plus pour faire place au règne des ténèbres, en un mot, c'est le commencement d'une demi-année de deuil universel. Aussi presque tous les peuples de l'antiquité ont-ils célébré dans cette saison des solemnités religieuses pour fléchir le soleil, en tout cas pour le raviver; car sa bienfaisante chaleur allait de plus en plus abandonner la terre, qui sait, pour peut-être ne plus jamais revenir. C'est ainsi que les Grecs et les Egyptiens avaient leurs fêtes de deuil, mentionnées par Plutarque dans sa description d'Isis et d'Osiris [2], dont la conclusion se célébrait six mois plus tard, dans les Hilaria, fêtes joyeuses, qui servaient à saluer et à glorifier la résurrection du soleil à l'équinoxe du printemps [3]. Notre fête de Pâques est un faible reste de ces antiques réjouissances.

Ainsi il est probable que le culte primitif du soleil dans la religion taoï-

[1] Tous ces titres sont impliqués dans le nom 玉皇上帝 (v. page 38). Le caractère 玉, proprement «gemme, jade», signifie aussi pur, immaculé, comme la plus belle des pierres précieuses. Le signe 皇, composé de 自 «personel», et de 王 «prince», signifie donc «un prince qui existe par lui-même, un monarque, un souverain». Enfin 上帝 signifie littéralement «l'Empereur de ce qui est en haut», donc «le Gouverneur suprême du Ciel». Le caractère 帝, qui s'emploie presque toujours en Chine comme désignation d'êtres divins, et qui se prononce *té*, *ti* ou *taï*, n'est peut-être pas sans parenté avec le sanscrit *de*-va, le latin *di*-ovis et *de*-us, le grec *the*-os, le français *di*-eu, etc. Cependant Max Müller admet comme racine de tous ces mots le sanscrit *div*, qui signifie «lumière».

[2] Dupuis, «Origine des Cultes», Livre III, chap. 2, p. 66.

[3] Il est remarquable qu'aux îles Marquises les prêtres du soleil prenaient le deuil à l'équinoxe d'automne et cessaient alors toute cérémonie publique. Ils se retiraient dans la solitude pour déplorer l'absence du soleil et ils ne reparaissaient que lorsque l'astre était entré dans sa carrière printanière et leur donnait ainsi lieu de recommencer leurs cérémonies et leurs rites. «Revue des deux Mondes», 1864, I, p. 542.

que a égalé sous ce rapport celui des anciens peuples occidentaux. Les bases étant les mêmes, il est peu admissible que les structures qui se sont élevées au-dessus n'aient pas présenté des analogies de formes. Un trait caractéristique est cette tendance, fort apparente dans la légende de l'empereur de Jade, à fondre l'ancien mythe naturaliste dans l'histoire, elle-même devenue très légendaire dans le cours des siècles, du fondateur prétendu de la secte du Tao. Mais il est clair qu'il ne pouvait pas en être autrement; la secte a attribué toujours l'institution de son culte à Lao Tsz'; elle devait donc aussi lui attribuer son culte naturaliste, quoique celui-ci fût en réalité un héritage des siècles qui avaient précédé. C'est pour cela que la légende raconte que l'esprit du Ciel, ce qui veut dire ici le culte de cet esprit, a dû l'existence à son intervention. Il est facile de reconnaître dans sa brillante suite, sur laquelle flottent les bannières aux mille couleurs et les étincelants baldaquins, la foule des divinités de rang inférieur que l'on retrouve partout dans le culte de la Nature, le cortège des étoiles et des planètes; enfin l'enfant dont le corps entier rayonne d'une clarté infinie au moment de sa naissance, n'est autre que le Ciel serein du printemps, tout ruisselant de lumière. De même que le jeune prince distribue les trésors du royaume aux pauvres et aux misérables, le jeune Ciel printanier répand sur l'homme dans son indigence toute l'abondance de l'Univers, sous la forme des mille produits de la vie renaissante.

On faisait chez les Egyptiens, d'Osiris et d'Isis, une description analogue à celle que nous avons ici de l'empereur de Jade, le Ciel déifié. «C'est «à leurs vertus qu'ils durent l'empire de l'Univers, et pendant leur règne ils «rendirent une foule de services à l'humanité. On leur doit la civilisation, «la découverte de l'agriculture, les lois et les arts de toute espèce, l'éta«blissement du culte religieux, la construction des temples, l'invention des «lettres, les premières connaissances de l'astronomie, les arts gymniques, la «musique: leur règne fut celui de la bienfaisance universelle. Si Osiris voyage, «c'est pour civiliser tous les pays où il passe, et ses bienfaits le font par«tout recevoir comme un Dieu» [1] .... Et pour Isis: «Après avoir rendu les «honneurs funèbres à son époux, elle acheva son règne doux et juste, ne «cessant de combler ses peuples de bienfaits. *On vanta ses découvertes en*

[1] Dupuis, «Origine des Cultes», Livre III, chap. 2, pag. 368.

«*médecine*, et les malades, qui durant leur sommeil étaient assez heureux «pour avoir une apparition de cette Déesse, étaient sûrs de leur guérison. «Elle rendait la vue aux aveugles, guérissait les paralytiques et ressusci-«tait même des morts» [1].

«Osiris s'occupa du bonheur des hommes et du soin d'écarter d'eux tous «les maux. Les Dieux répandirent sur lui avec profusion les plus riches «dons de la Nature. *Il les distribua aux peuples*, ne se réservant que le «plaisir de faire des heureux. Il fit naître l'émulation des vertus par des «récompenses, et surtout par son exemple. Il protégea l'érudition et les ta-«lents oratoires, persuadé que l'instruction est la source des vertus. *On vit «surtout la piété et la religion fleurir sous son règne. Il méprisait les ri-«chesses pour lui-même*, *et ne les aimait que pour les verser dans le sein «des autres. Il allait au-devant des besoins des indigens*» . . . . [2]

Evidemment, les prêtres taoïques et ceux de l'Egypte n'ont eu d'autre intention que de décrire cette action bienfaisante, du Ciel pour les premiers, du Soleil et de la Lune pour les autres, par laquelle tout est fécondé, les plantes, les animaux, les hommes naissent, se reproduisent et meurent, accomplissant ainsi le grand cycle de la vie. De là s'explique aisément le motif pour lequel la fête de la naissance de l'esprit du Ciel, c.-à.-d. du Ciel printanier qui donne la vie à tout, se célèbre en Chine le neuvième jour du premier mois du printemps, ou plutôt, comme on le verra à la page 53, un peu avant ou après cette date. En effet, ce jour est fort rapproché de celui de *líp-tchʻoun* [3] ou «commencement du printemps», qui tombe près du nou-

[1] Op. et loc. cit.

[2] Ibid., pages 388—389.

[3] Les Chinois ne divisent pas l'année seulement en mois, mais encore en 24 périodes solaires d'un demi-mois chacune. On les nomme *tsiet* 節 «divisions», ou *kʻi* 氣 «esprit, souffle», c'est-à-dire le souffle de la Nature à ces divers moments de l'année. Ce sont:

			PRINTEMPS.	Le soleil se trouve dans
Février	5.	立春	Commencement du printemps.	le Verseau.
»	19.	雨水	Pluie.	Les Poissons.
Mars	5.	驚蟄	Résurrection des insectes.	
»	20.	春分	Equinoxe du printemps.	Le Bélier.
Avril	5.	清明	Pure clarté.	

vel-an, et l'on salue donc le dieu céleste nouveau né en lui consacrant une grande fête justement lorsque la Nature est en pleine activité de renouvellement, et que le pouvoir vivifiant du Ciel a commencé de se manifester dans sa jeune parure.

Disons encore, avant de passer à la description de la fête, que l'on assigne l'année 1116 comme date de la canonisation impériale de l'esprit du Ciel sous le nom emphatique d'empereur de Jade. A cette occasion son culte fut réuni à celui d'un certain Tchang Tao Ling, fondateur de la papauté

Avril	20.	穀 雨	Pluies sur le blé.	
			ÉTÉ.	le Taureau.
Mai	5.	立 夏	Commencement de l'été.	
»	21.	小 滿	Le blé commence à gonfler.	les Gémeaux.
Juin	6.	芒 種	Le blé en épis.	
»	21.	夏 至	Solstice d'été.	le Cancer.
Juillet	7.	小 暑	Chaleur modérée.	
»	23.	大 丨	Grande chaleur.	
			AUTOMNE.	le Lion.
Août	7.	立 秋	Commencement de l'automne.	
»	23.	處 暑	Limite des chaleurs.	la Vierge.
Septembre	8.	白 露	Rosée blanche.	
»	23.	秋 分	Equinoxe d'automne.	la Balance.
Octobre	8.	寒 露	Brouillard froid.	
»	23.	霜 降	Verglas.	
			HIVER.	le Scorpion.
Novembre	7.	立 冬	Commencement de l'hiver.	
»	22	小 雪	Légère neige.	le Sagittaire.
Décembre	7.	大 丨	Grandes neiges.	
»	22.	冬 至	Solstice d'hiver.	le Capricorne.
Janvier	6.	小 寒	Froid modéré.	
»	21.	大 丨	Grands froids.	le Verseau.

taoïque, sur lequel nous reviendrons au § 5. Le promoteur de la canonisation de ce premier pape fut un ancien prêtre bouddhique appelé Lin Ling Sou [1], favori de l'empereur Hwoui Tsoung [2] de la dynastie de Soung, par qui il fit mettre le dit pape au rang des dieux.

---

§ 2.

OFFRANDE DOMESTIQUE.

L'offrande domestique qui se fait en l'honneur de l'esprit du Ciel pour son jour de naissance est une des plus considérables de toute l'année. La veille, très tard, on dispose sur une table, dans l'appartement principal appelé *t'ia*^{ng} [3], devant la porte de la maison, toutes sortes d'objets propres aux offrandes. Dans le nombre ne doit pas manquer une tête de porc, parce que c'est la partie principale du porc, de même que *T'i*^{n}*-Kong* est la tête et le principal des dieux. Ce role symbolique attribué sur la table de l'offrande à la tête de porc, fait que parfois on lui donne, quand elle doit servir à l'offrande, le nom plus relevé de «origine de la chair de porc» [4], parce que le Ciel aussi est l'origine, le principe de tout ce qui existe. D'ordinaire la table de l'offrande est surélevée au moyen de quatre chaises, placées une sous chaque pied; c'est comme si on la rapprochait ainsi de l'esprit du Ciel à qui on la présente. Au milieu de la table est l'encensoir flanqué de chandeliers; devant l'encensoir on place des tasses de thé. En outre on dispose sur la table les cinq offrandes de chair [5] et des conserves de fruits secs fixés à de petits bambous; ceux-ci sont plantés perpendiculairement dans un pied peint avec soin, et sont ornés d'une fleur au sommet; la fleur est symbolique du printemps qui se renouvelle. Les confitures portent le nom de *bít-tsièn* [6] ou de *tâm-tsièn* [7], c'est-à-dire «moyens mielleux ou humides de recommandation» (auprès des dieux). Derrière l'encens et les chandeliers sont diverses espèces de tourtes et de gâteaux, parmi lesquels

[1] 林靈素 Voy. Mayers, «Chinese-Reader's Manual», 391, et ci-dessous le 10e jour du 1^{r} mois.
[2] 徽宗 1101—1126 ap. J. C.
[3] 廳. [4] 豚元. [5] Voy. la page 31. [6] 蜜薦. [7] 淡薦.

figure la grande tourte de riz fermenté appelée *hoat-ké* [1]; il y a aussi des *ti*ⁿ*-ké* [2] «gâteaux doux», au sucre, et des *k'ien* [3] «anneaux», gâteaux oblongs ainsi appelés parce qu'ils ont à la surface l'apparence d'anneaux de chaîne enlacés les uns aux autres.

S'il faut en croire les Chinois instruits, et si ce qu'ils en disent n'est pas une explication fabriquée par eux au hasard, ces gâteaux en forme de chaîne auraient une signification toute particulière. Ils prétendent que le Ciel, qui subsiste de siècle en siècle et a donné la vie à tout ce qui existe, doit toujours être considéré comme la source, l'origine, le gardien et le dispensateur de la vie et de la mort, disposant en cette qualité de la longueur ou de la brièveté des jours des hommes, et qu'on lui offre donc ces gâteaux-chaînes comme symbole de la longue vie que l'on espère obtenir du dieu du Ciel pour soi et pour les siens; la série d'années que l'on souhaite est figurée par les anneaux enlacés des gâteaux. On n'offre ceux-ci que lors de la fête du Ciel, et en outre exclusivement aux trois fêtes en l'honneur des *Sam-Kài-Kong* (v. page 10), le 15 du premier, du septième et du dixième mois; on leur donne pour cette raison le nom de *sam-kài-k'ien* [4] ou de *sam-kài-kong-k'ien* [5] «chaînons des trois mondes ou des Seigneurs des trois Mondes» [6].

Comme second symbole de la longue vie que l'on espère obtenir du Ciel, cette image la plus parfaite de l'éternité, on offre le jour de la naissance du dieu du Ciel une autre espèce de gâteaux appelés *kou-ké* [7], «gâteaux-tortue». Ils forment un ovale aplati et portent à leur surface une empreinte, faite avant la cuisson au moyen d'un moule en bois, et représentant une tortue. L'acte de faire cette empreinte s'appelle *ìn-kou* [8], «imprimer des tortues». Ces gâteaux se préparent d'ordinaire la veille de la fête, au soir, et ce soin regarde les femmes et les enfants. On les fait de différentes grandeurs; il y en a quelquefois même de deux pieds de long; souvent on en dépose sur la table d'offrande jusqu'à une quarantaine arrangés dans quatre plats, dont un à chaque coin de la table. On mêle à la pâte une matière rouge, de sorte que les gâteaux présentent dans toute leur

[1] Voyez la page 21.
[2] 甜粿. [3] 牽. [4] 三界牽. [5] 三界公牽.
[6] Voyez en outre, au sujet de ces gâteaux et de leur signification, le 15e jour du premier mois.
[7] 龜粿. [8] 印龜.

masse, en dehors et en dedans, la couleur du bonheur. En outre d'ordinaire on y a imprimé, avec la figure de la tortue, le mot de *sioū* [1], «longue vie», et on les appelle pour cela *sioū-kou* [2], «tortues pour une longue vie» [3]. Ils renferment donc l'idée du bonheur, symbolisé par la couleur rouge, et celle d'une vie prolongée jusqu'à la vieillesse; ainsi ils représentent les deux plus grandes bénédictions que l'on puisse implorer du Ciel.

Il n'est pas difficile de se rendre compte du motif pour lequel la tortue a été choisie comme symbole d'une longue vie. Cet animal atteint lui-même un grand âge; il y en a qui parviennent à 120 ans, ce qui n'a pas échappé à l'attention des naturalistes chinois. Ils ont même très fort exagéré cette longévité. Liou Ngan, deux cents ans avant notre ère, disait que «la tortue vit 3000 ans» [4]. On lui a attribué, à cause de la longue durée de sa vie, la connaissance du passé et de l'avenir, et maintenant la tortue est un des moyens de divination favoris des sorciers et magiciens. Il se pourrait bien, du reste, puisque anciennement on a sacrifié au printemps des tortues réelles au dieu du Ciel, que plus tard les gâteaux aient simplement remplacé ces sacrifices. On lit dans la Materia Medica des Chinois [5]: «La

[1] 壽. [2] 壽龜.

[3] On donne aussi, pour souhaiter une longue vie, des gâteaux-tortue à ceux dont on fête le jour de naissance. Ils diffèrent alors un peu de ceux que l'on offre au dieu du Ciel pour sa fête; d'ordinaire l'ovale en est plus allongé et, au lieu d'un dessin imprimé au moule, ils portent le mot de *sioū* dessiné au moyen de vermicelle et entouré de dessins, aussi en vermicelle. Ceux-ci forment de longs fils, qui sont aussi symboliques d'une longue vie. Celui dont c'est la fête offre de son côté des gâteaux-tortue au dieu du Ciel et à ses dieux domestiques; puis il les distribue à ses amis, pour réciproquer leurs bons vœux. Cet échange de gâteaux a aussi lieu entre les parents d'un enfant et leurs amis, lorsque l'enfant a trois jours, un mois, puis quatre mois. Dans les basses classes, les gâteaux-tortue d'anniversaire ne se donnent pas à tout le monde, seulement à l'aïeul.

[4] 龜三千歲. Liou Ngan 劉安 était au second siècle avant notre ère prince féodal de Kouang-Ling 廣陵, actuellement Hoaï-Nanfou 淮南府, dans la province de Kiangnan. Aussi lui donne-t-on le titre du Hoaï-Nan Tsz' 淮南子, ou philosophe de Hoaï-Nan. Il était des plus zélés pour le taoïsme, et a écrit un ouvrage intitulé 鴻烈解 «Explicateur de la Grande Lumière», où il expose le résultat de ses spéculations sur la marche de la création et sur les principes de l'Univers matériel. Cet ouvrage a été commenté par Kao Yeou 高誘 de la dynastie de Han, et est encore maintenant considéré comme une des principales œuvres classiques de la littérature taoïque. La citation ci-dessus est tirée du chap. 14.

[5] 本草綱目. C'est le plus grand ouvrage que les Chinois aient possédé jusqu'ici sur la zoologie, la botanique, la minéralogie, la pharmaceutique, etc. Il a été compilé au commencement du 16e siècle par Li Chi Tchin 李時珍, qui n'a pas consulté pour cela les ouvrages de moins de huit cents écrivains antérieurs.

«tortue se cache sous la terre pendant les mois d'hiver, mais au printemps, «en été et en automne, elle vient au jour et erre dans les vallées des pe- «tites rivières» [1]. Il se pourrait que la réapparition de l'animal après son sommeil hivernal ait donné lieu aux sacrifices de tortues qui se pratiquaient au printemps sous la dynastie de Tcheou (1122—255 av. J. C.) [2], et l'offrande actuelle pourrait être un reste de ces sacrifices, ou bien avoir la même origine qu'eux [3].

Faisons encore remarquer que l'offrande de gâteaux-tortue se renouvelle six jours après la fête de l'esprit du Ciel. C'est à la fête des *Sam-Kàï-Kong;* mais on ne la renouvelle pas le 15 du septième et du dixième mois.

Nous n'avons pas encore énuméré tout ce qui doit se trouver sur la table de l'offrande. On y place encore des plats de légumes, de vermicelle, de champignons, de petits gâteaux, de petits pâtés, bref on multiplie les mets comme pour un dîner prié; seulement la viande est exclue de cette sorte de plats, qui sont appelés *kìng-oán* [4], «plats d'offrande». Naturellement le nombre en dépend de la richesse et du degré de dévotion de ceux qui font l'offrande. Les oranges peuvent aussi faire partie de l'offrande, et on brûle souvent de petits morceaux de bois de sandal, ou bien d'une espèce particulière d'encens appelé *kàng-tsin-hiou*^{ng} [5], que l'on considère comme très puissant pour faire descendre les dieux. On emploie pour le fabriquer du bois de cèdre très résineux, dont il s'importe une grande quantité de la côte occidentale de Bornéo. Quelques personnes consacrent au commencement de l'année un porc au Ciel, et alors elles l'engraissent avec le plus grand soin pendant toute l'année qui suit, uniquement pour le tuer et en offrir la tête au jour de naissance du dieu du Ciel.

[1] 冬月藏土中、春夏秋卽出游溪谷. Chap. 45 秦龜.

[2] Voy. Biot, «Tcheou-li», Tome I, p. 90.

[3] Les sacrifices de tortues proviennent peut-être de cette antiquité extrêmement reculée, où, comme Schlegel a essayé de le démontrer dans son «Uranographie chinoise», aux Livres I et II, la constellation de la tortue s'étendait il y a 18000 ans sur un quart du firmament, et culminait aux minuits successifs de la saison hivernale. L'animal dont, d'après cet écrivain, le sommeil léthargique représentait l'arrêt dans la vie de la Nature, et qui pour cela avait pris place parmi les constellations en qualité de signe de la mauvaise saison, devint par là-même le symbole de tous les maux de l'hiver, et il est possible qu'on l'ait offert au Ciel au printemps pour remercier celui-ci de ce que l'on était enfin délivré.

[4] 供碗. [5] 降眞香.

Quand les plats sont tous disposés — quelquefois avec une abondance préméditée lorsqu'on se propose d'inviter et de traiter les gendres de la famille le lendemain de la fête [1] — quand donc la table d'offrande est prête, ou, s'il le faut, les tables, et que minuit est passé, on a la coutume dans mainte famille riche et pieuse de faire venir le prêtre taoïque, pour qu'il invite le dieu du Ciel. Le prêtre écrit sur une grande feuille de papier, pliée en carnet, que tel et tel jour de telle et telle année, le père de famille s'adresse à l'esprit du Ciel pour le complimenter pour son jour de naissance, et pour implorer sa protection sur lui et sur sa famille. Revêtu de ses habits de cérémonie et faisant tinter sa sonnette, le prêtre lit à haute voix cette prière, puis il brûle le papier, en accompagnant cet acte des gestes et mouvements voulus. Cette cérémonie s'appelle *tch'iáng-sîn* [2], «inviter l'Esprit». Quand elle est accomplie, le prêtre reçoit un salaire de quelque deux cents sapèques (environ un franc) enveloppées dans un papier rouge, puis disparaît. Alors tous les membres de la famille à tour de rôle, en commençant par le fils aîné, brûlent de l'encens, font une libation de vin et touchent le sol avec leur tête. On brûle des papiers et l'on tire des pétards devant la porte, et l'on suit pour le reste les mêmes formes que pour une offrande animale ordinaire [3]. Le papier employé est du *sioū-kim* ou «or pour une longue vie» [4], et sert, comme tant d'autres symboles, à obtenir une vieillesse avancée du Ciel éternel, source de toute vie et maître de la durée de la vie humaine. On vend dans les boutiques du papier de ce genre, mais de plus grand format, fabriqué exprès pour la fête du Ciel, et d'ordinaire avant de le brûler on le plie en forme de petits bateaux.

Beaucoup de personnes se retirent aussitôt après l'offrande; mais parfois aussi on fait entrer des joueurs de marionnettes ambulants, qui cherchent la pratique en parcourant les rues par couples et en annonçant leur présence au moyen d'un petit gong au son aigu. On les appelle; ils entrent, montrent pendant quelques moments leurs marionnettes, puis s'en vont chercher d'autres maisons où l'on soit trop pieux pour se coucher avant le matin, et où l'on sera bien aise d'avoir un passe-temps.

L'invocation du dieu du Ciel peut se faire à diverses heures de la nuit,

[1] Voy. notre description du 10e jour du premier mois.

[2] 請神.

[3] Voy. ci-dessus, page 21 et suiv., et 32.

[4] Voy. la note à la page 22, N°. V.

de sorte que souvent cet insupportable bruit des pétards ne cesse pas dans le quartier jusqu'au lever du soleil. On a vu que certaines gens croient religieux de veiller toute la nuit; au matin ils allument de nouveaux cierges sur la table de l'offrande, et brûlent de l'encens en faisant le *tch'ioùn-dziā* ordinaire. Vers midi, on apprête les mets de l'offrande et la famille les consomme en tout ou en partie, mais on réserve les friandises, *kó-piáng ê̱-míh* [1], pour les distribuer aux amis et parents, de même que la tête de porc, coupée en morceaux dans ce but. Les canards et les poules servent aussi quelquefois à faire des présents, mais seulement aux amis intimes. Naturellement ces présents sont réciproques de familles à familles, d'amis à amis. Les gens qui apportent ces cadeaux reçoivent une gratification, qui varie d'ordinaire suivant la longueur de la course qu'ils ont eu à faire et suivant la générosité des donateurs; à Emoui on donne rarement plus de cinquante sapèques (de vingt à vingt-cinq centimes). En général ce sont les domestiques femmes qui sont chargées de ces commissions. En effet, presque toutes les familles aisées ou appartenant aux rangs cultivés ont à leur service une ou plusieurs de ces personnes, que l'on appelle *boú-á* [2], «petites mères», auxquelles on confie le soin des enfants, le blanchissage, la cuisine et autres fonctions domestiques. On les paie de un à deux dollars par mois. D'ordinaire elles sont mariées et ont plus de quarante ans. Il y en a qui restent à coucher; les autres rentrent pour la nuit dans leur propre domicile. Leur position dans la famille est donc à peu près la même que celle des domestiques en Hollande, à cela près qu'elles se mêlent souvent de l'éducation des enfants d'une manière insupportable, et qu'elles sont très tyranniques pour toutes les choses du ménage.

Le jour de la grande offrande au dieu du Ciel, presque toutes les familles à qui leurs moyens le permettent considèrent comme un devoir d'offrir à cette divinité le divertissement d'une représentation théatrale. Souvent même on se lie par un vœu, dans le courant de l'année qui précède, à faire jouer des pièces le jour de la grande fête. Ces vœux ont pour but d'obtenir, par exemple, la guérison d'un enfant malade, la cessation de la stérilité de l'épouse, etc. [3]. Toutefois il ne serait guère possible à chacun

[1] 粿餅之物. [2] 母仔.

[3] On appelle cela *hí-hê̱* 許下, ou *hē̱-goān* 下愿. Aussi *kioû-hê̱* 求下: «supplier et déposer (un vœu)».

de trouver à engager une troupe d'acteurs précisément pour le 9 du mois, ce qui fait que l'on est bien obligé d'avancer ou de retarder de quelques jours l'accomplissement du vœu. Commé on tient à faire coïncider l'offrande domestique avec la représentation, la date peut aussi en être avancée ou retardée, et elle dépend en définitive de la troupe de comédiens que l'on loue. Pendant plusieurs jours de suite on voit donc des représentations théâtrales dans les rues; car les maisons sont d'ordinaire trop petites pour pouvoir contenir la scène, et l'on installe celle-ci dans la rue, devant la porte, ce qui du reste est fort à propos, puisque le dieu du Ciel pourra de cette manière beaucoup mieux voir la représentation. La circulation dans les rues se trouve naturellement fort mal de ces spectacles, qui obstruent la voie à chaque pas. Souvent toute la largeur de la rue est occupée, et les passants sont obligés de faire un détour ou de traverser la scène; mais les spectateurs, pressés les uns contre les autres en deux murailles vivantes à droite et à gauche du théâtre, ne se troublent pas pour si peu; ils jouissent complètement de la pièce, et ni eux, ni les acteurs ne font le moindre effort pour détourner le flot des passants. La pièce marche imperturbablement comme s'il n'y avait point d'intrus. Ces représentations se nomment *siā T'iⁿ-Kong* [1], «remerciements au dieu du Ciel» [2].

Qu'il nous soit permis de faire ici mention en passant des honneurs quotidiens et bis-hebdomadaires que dans chaque famille l'on rend au dieu du Ciel. On trouverait difficilement une maison qui n'ait pas sa lanterne en l'honneur du Ciel. Les marchands la suspendent volontiers en dehors de leurs boutiques; mais dans les maisons d'habitation ordinaires on la place le plus souvent à l'intérieur de l'habitation, au milieu de l'appartement principal. Les lanternes que l'on suspend dans la rue ont à peu près la forme d'un ballon et on leur donne jusqu'à un mètre de diamètre, même davantage. Elles sont en papier ou en toile mince colorié, collé sur une monture en bambou. D'un côté,

[1] 謝天公.

[2] On voit donc qu'en Chine les spectacles scéniques ont souvent un caractère religieux, de même que c'était le cas dans l'ancienne Grèce. Le principe de la liberté des cultes est trop ancré dans toute l'étendue de l'Empire du Milieu, pour que les mandarins essaient de réprimer l'obstruction des rues qui provient de ces représentations.

elles portent en grandes lettres rouges l'inscription «lanterne du Ciel» [1], et de l'autre côté le nom de la maison de commerce, de sorte que, lorsque le soir elles sont allumées, elles font aussi office d'enseignes. Actuellement à Emoui les lanternes suspendues à l'intérieur des maisons en l'honneur du Ciel, sont la plupart hexagonales et faites avec du verre importé de Canton; du moins c'est l'usage dans les familles un peu aisées. Elles portent aussi l'inscription «lanterne du Ciel», et de plus, à droite et à gauche, deux invocations au dieu: «Puisse la famille entière jouir de la paix et du repos» [2] et «Nous implorons le bonheur et la prospérité» [3]. Enfin la lanterne est flanquée de chaque côté d'une autre lanterne, consacrée aux *Sam-Kàï-Kong* [4].

Chaque soir de l'année on allume une bougie dans la lanterne du Ciel, ce qui sert en même temps, pour les boutiques, à éclairer l'entrée. Vers le coucher du soleil, un des membres de la famille prend entre ses mains jointes un ou trois bâtonnets d'encens; il les élève à la hauteur de sa poitrine en s'inclinant plusieurs fois légèrement vers le Ciel; puis il les plante dans le montant de la porte. Cet encensement se répète en outre le matin du 1 et du 15 de chaque mois.

Relevons encore que le jour de naissance du Ciel a ceci de commun avec la fête de St. Paul en Angleterre, qu'il sert à pronostiquer le temps qu'il fera. S'il pleut ou vente beaucoup ce jour-là, on peut être certain d'avoir du mauvais temps pour toutes les fêtes des dieux dans le cours de l'année. Un dicton populaire l'assure, «Quand le dieu du Ciel a mauvais temps, tous les autres dieux l'ont aussi» [5].

---

1 天燈. 2 合家平安.

3 祈求吉慶.

4 Voy. le 15e jour du 1r mois.

5 *T'in-Kong oū pō, tsiòng sîn oū pō* 天公有暴眾神有暴.

«If St. Paul's Day (25 Janv.) be fair and clear,
It doth betide a happy year;
If blustering winds do blow aloft,
Then wars will trouble our realm full oft;
And if it chance to snow or rain,
Then will be dear all sorts of grain».

Bourne, «Antiquities of the Common People».

§ 3.

LA MESSE TAOÏQUE.

Le jour de la naissance du dieu du Ciel se célèbre dans les temples taoïques par des cérémonies appelées *tsiò* [1]. Mais avant de les décrire, nous ferons bien de dire un mot des temples eux-mêmes.

Il n'y a presque pas de rue sans quelqu'un de ces temples, qui sont du reste la propriété commune de tout le quartier où ils se trouvent. Souvent on fait des souscriptions pour les ériger et l'on a recours au même moyen pour couvrir les frais d'entretien; cependant, dans ce dernier but, on fait aussi appel aux capitaux et aux biens-fonds que plusieurs temples possèdent, et qui sont parfois considérables. Les petits temples non dotés sont administrés par les habitants du quartier, qui se répartissent le service de surveillance par jours ou par mois. La personne de service doit avoir soin que le temple soit tenu propre et que l'on y brûle une quantité suffisante d'encens et de cierges. Elle est chargée aussi de la vente de ces articles aux dévots qui visitent le sanctuaire, ce qui, réuni à ce qu'il retire des bouts de cierges qu'il recueille, peut lui procurer un joli bénéfice lorsque le dieu à qui le temple est consacré est en grande odeur de sainteté et attire du monde. Si les habitants du quartier désirent se débarrasser du souci de cette administration, ils en chargent un fonctionnaire fixe, quelquefois salarié, quelquefois non, une espèce de sacristain appelé *kìng-kong* [2], «seigneur du temple»; mais si le temple a quelques biens, on préfère le confier à un prêtre bouddhique, qui administre les fonds et veille à ce que les dieux reçoivent le jour de leur fête les hommages qui leur sont dus [3]. Enfin, lorsque le temple est riche, la direction en est prise pour un an à tour de rôle par les bons bourgeois du quartier, de préférence par les négociants et les marchands, qui ont assez de commis et d'employés pour les assister au besoin. Ces administrateurs portent le titre de *lô̱-tsoú* [4], «maître de l'encensoir», parce

[1] 醮. [2] 宮公.

[3] Ce fait, que l'on choisisse si souvent des prêtres bouddhiques pour diriger les temples taoïques, est une preuve avec bien d'autres du peu d'importance des nuances qui distinguent l'une de l'autre les deux grandes sectes qui florissent sur le sol de la Chine. *Sam kaò it kaò* 三教一教, «les trois sectes (de Confucius, de Lao Tz' et de Bouddha) n'en sont qu'une», disent les Chinois.

[4] 爐主.

qu'on remet pendant que dure sa charge, comme signe de sa dignité, un encensoir du temple à celui qui remplit ces fonctions. Cet ustensile s'appelle alors *tᶜaó-ke̱-ló̱* [1], «encensoir des chefs».

Le *ló̱-tsoú* a l'administration des biens appartenant à l'institution, et il doit fournir les offrandes faites aux idoles au nom de tout le quartier. Il est assisté de plusieurs subordonnés, *tᶜaó-ke̱* [2], «chefs», choisis par lui souvent au nombre de six, sous réserve de l'approbation du dieu. A chaque choix, il présente l'élu au dieu et jette les blocs divinatoires [3]. D'ordinaire la transmission des fonctions de *ló̱-tsoú* coïncide avec la principale fête du dieu auquel le temple est consacré, et se fait en grande cérémonie. Le dignitaire dont les fonctions expirent se rend au temple revêtu des ses habits de gala, la tête couverte du chapeau conique à franges rouges, portant l'encensoir, signe de sa charge, et escorté de musiciens et de porteurs de lanternes et d'étendards. Quand il a pénétré dans le temple, on fait la grande offrande du jour, après quoi il présente au dieu celui qui a été désigné pour lui succéder. Mais il faut que le dieu l'accepte. On jette donc les blocs, et si la réponse est négative, le *ló̱-tsoú* présente au dieu un nouveau candidat, et il doit répéter les présentations jusqu'à ce que les blocs fassent connaître que le dieu agrée la dernière faite. Le nouveau dignitaire ainsi connu, on porte chez lui en procession, avec musique, lanternes et étendards, l'encensoir, les livres,

[1] 頭家爐. [2] 頭家.

[3] Les blocs divinatoires se font en racine de bambou, qui est très dure. On en façonne un morceau, qui peut avoir jusqu'à un pied de long, de manière à obtenir un œuf très allongé; puis on le refend dans le sens de la longueur pour obtenir deux morceaux égaux et semblables, chacun avec une surface plate et une surface convexe. Ces blocs s'appellent *poĭ-sìn* 盃信, ou *sìn-poĭ* 信盃, *sioū^{ng}-poĭ* 上盃, *poĭ-k'aò* 盃〇, ou *sìn-k'aò* 信〇. Quand on veut consulter la divinité, on commence par allumer de l'encens et des cierges devant son image, puis on expose son cas, et alors, tenant les deux blocs appuyés l'un contre l'autre par les surfaces planes, on les fait entrer à plusieurs reprises avec des mouvements giratoires dans la fumée de l'encens. Enfin on les laisse tomber, pour déduire la réponse de la position qu'ils prennent sur le sol. S'ils restent les deux surfaces convexes en-haut (*im-poĭ* 陰盃 «blocs négatifs»), ou tous deux avec les surfaces planes en-haut (*tch'iò-poĭ* 笑盃 «blocs riants»), la réponse est négative; mais si la surface convexe de l'un reste tournée contre le sol et celle de l'autre en-haut (*tsit-sioū^{ng}-poĭ* 一上盃 «un bloc en-haut»), la réponse est favorable. Cette manière de consulter l'oracle porte le nom de *kioû-poĭ* 求盃 «interroger les blocs», ou celui de *poáh-poĭ* 跋盃 «faire tomber les blocs».

la caisse et tous les documents relatifs à l'administration du temple.

Il faut se garder de se représenter les temples chinois comme des asiles du pieux recueillement ou comme abritant des assemblées d'édification. C'est tout le contraire. Constatons premièrement qu'ils sont en général mal entretenus et témoignent ainsi ouvertement de l'indifférence des Chinois à l'égard de leur propre religion. Ensuite, comme ils s'ouvrent d'ordinaire sur la partie la plus large des rues ou sur de petites places, ils offrent un refuge tout à portée, et dont il est fait largement usage, à tous les batteurs de pavé, fainéants, joueurs de dés, coulies, barbiers, cuisiniers ambulants, qui s'y établissent sans façons, pour peu que le mauvais temps ou le soleil trop ardent rende peu agréable le séjour en plein air. Les enfants y jouent et s'y bousculent, les porcs, les poules, les chiens y font bombance aux dépens des débris des cuisines ambulantes, les mendiants et les vagabonds en font leur dortoir pour la nuit, et le jour les coulies y goûtent les douceurs du far-niente en attendant la pratique. Du matin au soir des groupes de désœuvrés s'y livrent au jeu de cartes ou de dés avec force querelles et vociférations, jusqu'aux coups quelquefois. Les habitués les plus pacifiques sont encore les barbiers, les marchands de victuailles et les cochons; aussi bien des temples ressemblent-ils beaucoup plus à des cabarets de bas étage qu'à des lieux consacrés au culte.

Sans doute les temples ne sont pas tous profanés ainsi; mais cela dépend uniquement du site; s'ils sont à portée, la canaille s'en empare. Nous pouvons citer comme exemple frappant le temple de la déesse *Má-Tsó̱-Pó* [1], patronne des marins, situé à Emoui sur la rive. Quant aux prêtres ou aux gardiens des temples, ils semblent absolument indifférents à la profanation dont leurs sanctuaires sont l'objet; j'en ai même vu prendre part au jeu de dés et se mêler aux querelles. Dans la campagne et dans les villages, il n'en va guère autrement, car le peuple y a aussi les idées les plus extraordinaires sur le respect dû aux lieux de culte. Lors de nos voyages dans la province de Fouhkien nous prenions sans aucune gêne tous les soirs, si cela nous convenait, possession du temple du village où nous nous trouvions, et nous en faisions notre gite pour la nuit; car il n'y a pas partout d'auberges, et là où il en existe, on fait bien de les éviter comme

[1] 媽祖婆. Voy. le 23e jour du 3e mois.

la peste, tant elles sont sales et grouillantes de vermine. Quand nous étendions nos nattes sur la table des offrandes, et, enveloppés dans nos couvertures, nous nous y endormions comme sur un lit de parade sous les yeux mêmes des dieux et des déesses, les gens de l'endroit ne se faisaient pas faute d'accourir en foule et de suivre chacun de nos mouvements avec la plus intense curiosité; mais il n'est jamais venu à l'esprit de personne de nous défendre de bivouaquer dans le temple, ou de s'irriter de notre profanation de l'autel. Bien au contraire, dans tous les villages nous n'avons trouvé que prévenance et serviabilité, quoique probablement la majorité des habitants ne nous considérât que comme des vagabonds qui erraient sans but. Pour toute précaution, nous nous contentions de déposer quelque monnaie dans les cendres de l'encensoir, soi-disant pour payer des cierges et des bâtons d'encens, en réalité pour aller dans l'escarcelle du gardien; et cela suffisait pour laisser de notre visite un souvenir amical et pour préparer bon accueil aux voyageurs qui pourraient passer après nous. Si un Chinois parcourant nos campagnes se permettait de vouloir reposer son corps fatigué sur l'autel d'une église de village, il serait plus que mal reçu. Mais les Chinois ont si peu de respect pour leurs temples qu'il nous est arrivé, à la fin d'une journée de marche, de trouver l'édifice où nous comptions passer la nuit déjà occupé, non par des hommes, mais par des animaux; les villageois y avaient mis leurs bestiaux, faute de meilleure étable.

Que le lecteur veuille nous pardonner cette digression; nous en revenons aux cérémonies qui se célèbrent en l'honneur du dieu du Ciel pour son jour de naissance. Si le temple n'a pas de fonds sur les revenus desquels puissent se payer les frais, l'administrateur ouvre une souscription parmi les habitants du quartier. Les «chefs» sont chargés de faire circuler les listes. Le produit de la souscription sert à louer des prêtres et à acheter ce qu'il faut pour l'offrande; quand il est insuffisant, ce qui arrive souvent, les administrateurs du temple n'ont d'autre ressource que de compléter entre eux ce qui manque. Chacun se charge alors de la fourniture d'une partie de ce qui doit figurer sur la table de l'offrande, mais, la cérémonie achevée, ils reprennent ce qu'ils ont apporté. Souvent ils engagent à prendre part avec eux à cette œuvre pie quelques-uns des habitants les plus aisés du quartier, ou bien ceux-ci apportent de leur propre mouvement des denrées afin de suivre les inspirations de leur dévotion. On n'admet jamais

à souscrire ceux qui sont en grand deuil, parce que leurs noms pourraient causer les plus affreux malheurs aux personnes dont les noms figureraient en même temps sur la liste; en outre, le malheur s'est attaché à eux et à tout ce qu'ils possèdent, et par conséquent leur argent ne pourrait avoir qu'une influence néfaste.

Les denrées pour l'offrande ont donc été exposées dans le temple. Suivant la somme dont on dispose, on a engagé les services d'un, de trois, ou de cinq prêtres, d'ordinaire de trois, et il s'agit d'accomplir la cérémonie appelée *tsiò* [1], mot que l'on traduit habituellement par «messe». L'acte de la célébrer se nomme *tsòï-tsiò* [2]. Le caractère d'écriture qui se lit *tsiò*, 醮, renferme les éléments 酉 pot à vin, 隹 oiseau et 灬 feu, et réveille donc l'idée d'une libation jointe à un sacrifice de canards, de poules ou d'autres oiseaux, que l'on consumait peut-être autrefois par le feu, à moins que le signe du feu ne se rapporte à la combustion de papier d'offrande. On distingue plusieurs espèces de messes taoïques; non que le cérémonial extérieur diffère beaucoup de l'une à l'autre, mais on récite dans les divers cas des prières différentes, en se réglant sur le but particulier en vue duquel chaque messe est dite. Il y a, par exemple, le *hō̠-tsiò* [3], «messe de pluie», pour rendre grâce quand la pluie est tombée; le *hé-tsiò* [4] «messe de feu», qui se dit après un incendie pour préserver le quartier d'un renouvellement du sinistre; le *tsoúi-tsiò* [5], «messe d'eau», qui se célèbre sur l'eau à l'intention des âmes des noyés; le *hó̠-tsiò* [6], «messe de tigre», pour écarter les tigres de la localité, etc. Les messes qui se font le 9e jour du premier mois s'appellent *T'iⁿ-Kong-tsiò* [7], «messes du dieu du Ciel».

Sur la façade du temple on a affiché des listes élégamment écrites, renfermant les noms de ceux qui ont souscrit, afin que les hommes, les esprits et le dieu du Ciel puissent en prendre connaissance. A côté de chaque nom se trouve l'indication de la somme offerte, et la liste se termine par une invocation en faveur des généreux souscripteurs et par un avis de la date à laquelle les cérémonies auront lieu. Cette affiche s'appelle *tsiò-púng* [8] «liste de messe». Quand la cérémonie est achevée, on la brûle, ce qui est une manière de la remettre au dieu du Ciel, afin qu'il la lise.

[1] 醮. [2] 做醮. [3] 雨醮. [4] 火醮. [5] 水醮.
[6] 虎醮. [7] 天公醮. [8] 醮榜.

Pour empêcher des esprits étrangers de s'introduire dans le temple et de s'approprier subrepticement une partie de l'offrande, qui ne leur est pas destinée, on a la précaution de placer en sentinelles, un de chaque côté de la porte, deux grands mannequins en papier, quelquefois de la taille d'un homme fait, avec des figures à expression rébarbative et terrible. L'un de ces gardiens de l'entrée est assis sur un tigre, et l'autre sur un monstre à tête et à corps de licorne [1], à queue de dragon et à pattes empruntées, l'une à l'éléphant, et les autres au tigre, au léopard et au lion. Ce monstre est censé réunir les forces de tous ces sauvages animaux et par conséquent être très terrible aux démons; on le nomme *soù-pout-siōng* [2] «(monstre dont les) quatre (pattes sont) inégales». De même que la liste des souscripteurs, on brûle ces mannequins après la messe, en y joignant de l'argent en papier. Enfin on décore les linteaux des portes avec du *ko-taï-tsîⁿ* [3].

Généralement la messe commence le matin de bonne heure. La queue roulée autour de la tête et cachée sous un bonnet noir, les prêtres se mettent en marche vers le temple. Ils sont couverts d'un long vêtement de soie rouge, brodé avec du fil d'or, pendant jusqu'à terre, dont l'apparence générale rappelle fort la chasuble des prêtres catholiques romains. Le plus âgé parmi les prêtres joue le rôle principal dans les cérémonies qui ont à s'accomplir. Il porte sur le dos, entre les épaules, le dessin représentatif du T'aï-Kih ou Principe premier, entouré des huit diagrammes ou symboles fondamentaux de la cosmogonie et de la philosophie des Chinois [4]. Son vête-

[1] Voy. page 19, note. [2] 四不像.

[3] Voy. page 22, note, N° VIII.

[4] Sans entrer dans les détails, nous dirons, à l'intention de ceux qui ne connaissent pas le système cosmogonique des Chinois, que l'on y reconnaît, comme premier principe de la Nature, le T'aï-Kih 太極 «le grand Suprême», qui a donné naissance à Yang 陽 et à Yin 陰, principes mâle et femelle constituant «les deux régulateurs» 兩儀 de la Nature. De même que chez les Grecs et les Romains, le Ciel, père de l'Univers, représente le principe mâle, et la Terre, qui, fécondée par sa chaleur et sa pluie, enfante la Nature vivante, représente le principe femelle. On identifie le soleil avec Yang et la lune avec Yin, et l'on ramène à ces deux principes la chaleur et le froid, la lumière et les ténèbres, en un mot tous les phénomènes naturels. C'est l'antithèse fondamentale qui se retrouve dans toutes les mythologies: Ormuzd et Ahriman chez les Perses, Osiris et Typhon chez les Egyptiens, Boaz et Jachin chez les francs-maçons, Coyan et Potoyan chez les Papous, Christ et Satan chez les chrétiens, etc Dans notre figure, le symbole central du dessin du milieu est celui de la lutte entre les deux principes, et le cercle qui l'enveloppe est celui du T'aï-Kih.

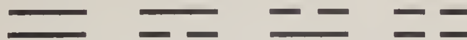
L'empereur fabuleux Fouh Hi 伏羲 (2800 av. J. C.), qui ouvre la liste des dynasties chinoises, fut, prétend-on, le premier qui représenta Yang et Yin au moyen de signes visibles. Pour cela il fit usage de deux lignes, l'une continue, l'autre brisée, dont les combinaisons représentèrent les «quatre for-

ment de cérémonie présente donc, d'ordinaire en riches broderies, à peu près le dessin que voici :



Il arrive cependant assez souvent que le dessin symbolique du Principe premier se remplace par les caractères 太極, qui servent à en écrire le nom, T'aï-Kih. De plus, les deux prêtres inférieurs qui accompagnent le prêtre prin-

mes» 四象, qui naissent de l'action de Yang et de Yin au dire des cosmologues chinois. On les dessine comme suit:



En ajoutant une troisième ligne aux deux premières, Fouh Hi obtint les huit symboles 八卦, tels qu'ils sont rangés autour de celui du T'aï-Kih dans notre figure. Ils représentent, en commençant par en haut et en allant de gauche à droite, le ciel, le vent, l'eau, les montagnes, la terre, le tonnerre, le feu, et la plaine, tous nés des «quatre formes», lesquelles peut-être ne sont au fond pas autre chose que les saisons, les quatre formes de la Nature, produites par l'action de la chaleur et du froid, de la lumière et de l'obscurité.

On attribue à Fouh Hi l'invention du système cosmogonique dont nous venons d'indiquer les grands traits. Son successeur Chun Noung 神農, patron de l'agriculture, est censé en avoir étendu les bases en portant le nombre des symboles de huit à soixante-quatre. Wun Wang 文王, vassal de Tcheou Sin 紂辛 ou du dernier empereur de la dynastie de Yin 殷 (12e siècle av. J. C.) consacra à l'étude des symboles le temps qu'il eut à passer en prison pour raisons d'Etat. Ses remarques, jointes à celles de son fils Wou Wang, premier empereur de la dynastie de Tcheou (voy. p. 9), et au commentaire de Confucius, constituent le «Livre des Métamorphoses», le *Yih-king* 易經, ou le premier des cinq soi-disant livres sacrés des Chinois. Cet ouvrage ne sert pas seulement de base à la philosophie orthodoxe des anciens temps et des temps plus récents, mais encore on le considère comme devant fonder toutes les sciences métaphysiques et toute connaissance des mystères de la Nature; seu-

cipal trahissent, eux aussi, leur caractère naturaliste, puisqu'ils portent sur le dos les signes 日 et 月, le soleil et la lune, preuve irrécusable de la place importante qu'occupe encore, dans le système taoïque, le très vieux, mais toujours vivace culte de la Nature.

Ces prêtres ne font évidemment qu'imiter ce que pratiquaient les princes chinois à une époque extrêmement reculée. En effet on lit dans ce Livre des Rites [1] dont nous avons déjà parlé à la page 9, que, lorsqu'on vénérait le Ciel, «le jour de l'offrande le prince se parait d'un vêtement pour «représenter le Ciel, et portait une couronne d'où pendaient douze chape«lets de pierres précieuses, d'après le nombre céleste [2] .... Les bannières por«taient douze chapelets pendants et des dessins de dragons, et l'on dressait «un soleil et une lune pour représenter le Ciel. Car c'est sur les lumières «suspendues au firmament que le sage se dirige, et il se sert de l'of«frande au Ciel pour enseigner (aux hommes) les voies du Ciel» [3].

Les commentateurs sont généralement d'accord pour admettre que ce vêtement sacerdotal, porté «pour représenter le Ciel», «faisait voir les images du soleil, de la lune, des étoiles et des constellations» [4]. Le vieux *Chou-king* a le plus contribué à accréditer cette conviction [5]. En effet, on y lit que l'empereur Choun (que la chronologie chinoise place vingt-deux siècles avant notre ère) aurait dit un jour à son ministre Yu: «Je désire contempler les

lement, quoique les commentaires qu'ils en ont écrits soient innombrables, les Chinois ne sont pas encore parvenus à trouver la clef de ce livre mystique.

Pour le reste, nous nous permettons de renvoyer ceux des lecteurs qui désireraient en savoir plus long sur les idées cosmogoniques des Chinois, à l'article sur la constellation de «l'homme» 人星, dans l'«Uranographie Chinoise» du Dr. G. Schlegel, pages 242 et suiv.; en même temps on y trouvera un essai fait par ce savant pour expliquer astronomiquement les traits principaux du *Yih-king*. Pour nous, il nous suffit d'avoir fait voir que dans l'accomplissement de leurs rites les prêtres taoïques portent sur leurs vêtements la représentation symbolique de l'Univers et de sa genèse, et qu'ainsi ils se désignent eux-mêmes comme prêtres de la Nature.

[1] Chap. V, «sur les animaux pour les offrandes au Ciel» 郊特牲.

[2] Nombre des mois, des signes du zodiaque, etc.

[3] 祭之日王被衮以象天、戴冕璪十有二旒、則天數也。。。旂十有二旒龍章而設日月以象天也。天垂象聖人則之、郊所以明天道也.

[4] 象天謂有日月星辰之章也. Voy. l'édition *Kiaï-tsz'-youen* 芥子園 du *Li-ki*, chap. V, f° 36; Ma Twan Lin, «Examen exact d'Ecrits et de Rapports», chap. 68, f° 6, 17 et suiv.; etc.

[5] Voy. dans le dit ouvrage de Ma Twan Lin le chap. 68, où cette question est longuement discutée.

«figures emblématiques des anciens, le soleil, la lune, les étoiles et constella-«tions, la montagne, le dragon, l'oiseau à fleurs, qui sont brodés; le calice du «temple des ancêtres, l'herbe aquatique, les flammes, les grains de riz, la hache, «et les raies noires et bleues, qui sont brodés: tous ces ornements distribués sur «cinq couleurs, et formant ainsi les vêtements officiels» [1]. Ce passage fait allusion aux vêtements sacerdotaux de l'empereur, qui portaient ces douze figures. Il était défendu à la plus haute noblesse elle-même de porter des images du soleil, de la lune ou des étoiles [2], le privilège de figurer le firmament sur ses habits appartenant exclusivement à l'empereur, parce qu'il était le seul représentant du Ciel sur la terre. Il est intéressant d'entendre Choun, qui lui-même appartient à une antiquité si reculée, parler de vêtements sacerdotaux *des anciens*.

Relevons en passant que, selon quelques auteurs, les anciens prêtres juifs se revêtaient aussi des symboles de la Nature pour accomplir leurs cérémonies religieuses; ils imitaient en cela la divinité suprême, dont le vêtement splendide est l'Univers. «La tunique du souverain sacrificateur», dit Dupuis [3], «signifie aussi la terre; l'hyacinthe, qui tire sur la couleur d'azur, repré-«sente le Ciel. L'éphod [4], tissu de quatre couleurs, représente de même toute «la Nature, et j'estime que l'or y a été ajouté pour représenter la Lumière. «Le Rational, qui est au milieu, représente aussi la terre, qui est au centre «du monde. Les deux sardoines, qui servent d'agraffes, marquent le Soleil «et la Lune, et les douze autres pierres précieuses, les mois, ou les douze «Signes, figurés par le cercle que les Grecs appellent Zodiaque» [5]. C'est Philon, dans son ouvrage sur Moïse [6], qui donne cette explication des ornements du grand-prêtre, ainsi que Clément d'Alexandrie [7]. Ainsi, à supposer que ces auteurs aient bien vu, les anciens prêtres juifs, de même que les prêtres taoïques actuels, s'habillaient comme pour devenir un Univers en petit lors-

[1] 予欲觀古人之象、日、月、星辰、山、龍、華蟲、作會、宗彝、藻、火、粉米、黼、黻、絺繡、以五采彰施于五色、作服. Chapitre 虞書, § 益稷.

[2] Legge, «Classics», III, p. 80.

[3] «Origine des Cultes», livre I, chap. III, p. 58.

[4] Vêtement de dessus.

[5] Josèphe, «de Antiq. Jud.», livre III, ch. 8.

[6] «De Vitâ Moysis», livre III.

[7] Clemens Alexandrinus, livre V, p. 563.

qu'ils entraient dans leur sanctuaire; ils se faisaient symboles vivants de la grande Nature dont ils étaient, ou dont leurs prédécesseurs avaient été les serviteurs. Les mages des anciens Perses se paraient des signes zodiacaux pour vaquer à leurs rites, et dans l'Eglise catholique les prêtres portent à certaines solemnités sur leur étole un agneau sur une croix entouré d'un soleil rayonnant, ce qui, à ce que pensent plusieurs personnes, est le symbole du soleil du printemps, qui, au commencement de notre ère, célébra à Pâques, (c'est-à-dire après l'équinoxe quand les jours commencent à devenir plus longs que les nuits) sa victoire sur l'esprit des ténèbres, ce qui eut lieu alors dans le signe du bélier, l'Agneau, où se coupaient (se croisaient) l'équateur et l'écliptique.

En se rendant au temple les prêtres taoïques s'arrêtent un moment devant la maison de chacun des souscripteurs, où ils distribuent des amulettes en papier, et se chargent des prières écrites au moyen desquelles chaque famille désire faire connaître au dieu du Ciel ses désirs et ses besoins. On doit avoir soin de noter exactement dans ces prières les noms et prénoms des membres de la famille, les dates de leur naissance et l'endroit où la maison est située, afin de faciliter au dieu la distribution de ses bénédictions. Souvent les prêtres se font accompagner d'un homme chargé d'un panier dans lequel on peut déposer les prières. Celles-ci sont destinées à être lues au dieu dans le temple, puis brûlées. On les nomme *sọ̀* [1] ou *siá-sọ̀* [2], ou encore, en style plus lettré, *sọ̀-boûn* [3]. Quand il arrive dans le temple, le prêtre les place parmi les offrandes disposées à l'avance en grand nombre sur la table-autel par les soins de l'administrateur du sanctuaire.

La messe commence par «l'invitation du dieu» *tchʿiáng-sîn*, cérémonie que nous avons déjà mentionnée à la page 51. Elle consiste principalement en prières récitées, marmottées et chantées avec accompagnement d'instruments de musique et de tambours. Les musiciens eux-mêmes ne battent pas la mesure ; ce soin regarde un des deux prêtres inférieurs, qui s'en acquitte en frappant avec un bâtonnet le *kʿók* [4], instrument en bois creux, de forme sphérique. On fait quelquefois aussi usage dans ce but d'un paquet de planchettes reliées ensemble par un bout, que l'on secoue de façon à les faire s'entrechoquer en mesure.

Tantôt les prêtres s'agenouillent, tantôt ils se relèvent, sans cesser leurs supplications passionnées, tantôt enfin ils se mettent sur la mesure de la

[1] 疏. [2] 寫疏 [3] 疏文. [4] 柝.

musique à parcourir le temple, à faire le tour de la table des offrandes, allant et revenant en zigzag, en rond, en exécutant des marches ondoyantes. La mesure s'accélère peu à peu et avec elle la marche des prêtres, qui finissent par se mettre presque au trot. De temps en temps ils se dépouillent de leurs vêtements sacerdotaux afin de prendre quelques moments de repos.

A un moment donné le principal prêtre produit, en s'accompagnant des incantations et des prières voulues, un grand document contenant les noms de l'administrateur du temple, des chefs, des dévots qui ont fourni les offrandes et des principaux souscripteurs pour la cérémonie; quelquefois on y joint la mention générale des habitants du quartier. On le lit en présence du Ciel et des autres divinités qui se trouvent dans le temple, on invoque les bénédictions d'en haut en faveur des généreux donateurs, puis c'est le tour des prières recueillies aux maisons des souscripteurs ou apportées par les habitants du quartier; les prêtres les lisent aussi, mais en se dépêchant, si bien qu'il peut arriver que plusieurs soient oubliées. Cette cérémonie se nomme *t'ák-sò̤* [1] ou *liām-sò̤* [2] «lecture ou récitation des prières écrites». Quand elle est achevée, les chefs du temple, dont toujours un au moins assiste à la messe, et qui pendant la lecture des prières sont restés agenouillés dans l'attitude de l'humilité, se relèvent et l'on procède à l'offrande proprement dite, qui, faite en l'honneur du Ciel, s'accomplit quand celui-ci est le plus brillant, c'est-à-dire entre onze et une heures.

C'est la partie principale de la messe. On la nomme *hièn-kìng* [3] «présentation des offrandes». Le prêtre principal, aux sons de la musique, prend un des plats et l'élève comme pour l'offrir au dieu du Ciel, ensuite il le donne à l'administrateur du temple, qui répète l'acte, puis replace le plat sur la table. Naturellement on récite ou chante en même temps les formules obligées et l'on s'accompagne de mouvements et de gestes bizarres, dont parfois ne peut s'empêcher de sourire le spectateur européen incrédule. Tous les mets sont offerts l'un après l'autre de la même manière, après quoi l'après-midi s'écoule au milieu d'un renouvellement de marmottages, de prières et de chants, qui se prolongent jusqu'au soir avec de courts intervalles de repos. D'ordinaire la messe entière se divise en sept actes, dont trois s'accomplissent le matin, trois l'après-midi, et un au milieu du jour. Nous retrouvons

[1] 讀疏. [2] 念疏. [3] 獻供.

donc ici peut-être ce nombre de sept, fondé sur le système planétaire tel que les anciens le connaissaient, qui a joué un si grand rôle dans toutes les théologies et religions de l'Orient et de l'Occident. Il n'est pas rare que les cérémonies ne soient pas encore terminées au soleil couché. Quand elles approchent de la fin, on brûle un grand nombre de papiers d'offrande, dont beaucoup ont l'apparence de petits paquets d'un doigt de long et de large et d'un à deux centimètres d'épaisseur. On les appelle à cause de leur forme «papiers en fonds de lanternes» *ting-tsō-tsoá* [1]. Enfin on fait un feu des gardes du temple, des listes de souscription et des prières écrites, à quoi on ajoute souvent une figure en papièr, qui est censée porter les prières dans l'autre monde pour les mettre sous les yeux du dieu du Ciel.

Enfin on joue encore le soir la comédie dans l'avant-cour de certains temples ou dans leur voisinage; toutefois ce n'est pas une règle. Les chefs du temple et ceux qui ont fourni des mets pour l'offrande les enlèvent, ou les font enlever, pour les apprêter et les consommer, à moins qu'on ne les distribue aux souscripteurs; pendant ce temps les prêtres se dépouillent de leurs vêtements de cérémonie, ramènent au jour leur queue, qu'ils avaient cachée sous leur bonnet, et reprennent en simples bourgeois le chemin de leurs demeures.

Quand un quartier a été visité par l'incendie, des inondations, quelque épidémie ou d'autres calamités, on offre dans les premiers jours de l'année un culte spécial au Ciel, outre celui qui a lieu dans les familles et dans les temples. Les habitants de la rue choisissent dans ce but quelque habitation un peu vaste, dont alors le propriétaire cède l'usage; on y dresse un autel, que l'on orne de paravents variés, de fleurs, de vases, de rouleaux d'images, en un mot de toutes les belles choses que l'on parvient à se procurer. Le soir on illumine l'appartement d'autant de bougies et de lanternes que possible. Bref on s'efforce de rendre le local des plus attrayants, pour que le dieu du Ciel y descende volontiers voir la comédie et entendre les prières. On y établit donc aussi une scène, sur laquelle, si possible, on donne tous les jours une représentation. Le 9 du premier mois, et en outre tous les jours où l'on joue, les personnes qui ont été désignées pour avoir le soin de l'autel réunissent une quantité d'ob-

[1] 燈座紙.

jets propres aux offrandes, sucreries, viandes des trois ou des cinq sortes (voy. page 31), gâteaux, pâtisseries et »plats d'offrande» (voy. page 50), assez souvent même un porc tout entier, et ils présentent le tout au Ciel en suivant le cérémonial que nous avons décrit aux pages 21 et suivantes. Naturellement les habitants de la rue ont à supporter les frais. On célèbre aussi le 9 du mois une messe taoïque; parfois même on ne s'en contente pas, et l'on en fait une de trois jours, *sam-tiao-tsiò* [1], le 8, le 9 et le 10. Il arrive souvent aussi qu'au lieu de dresser les autels dans l'intérieur des habitations, on les établisse en pleine rue, entre deux maisons qui se font vis-à-vis, assez haut pour que l'on puisse passer dessous, et que le Ciel puisse voir sans aucun empêchement tout ce qui se passe dessus. Souvent on peint, sculpte et dore fort élégamment la charpente de ces échafauds, qui portent le nom de *T'iⁿ-Kong-toâⁿ* [2] «autels du dieu du Ciel», ou de *tsiò-toâⁿ* [3] «autels pour offrir des messes».

Pendant toute la période de temps consacrée aux rites en l'honneur du Ciel, les rues restent tendues d'un côté à l'autre de pièces d'étoffe de mille couleurs, ornées de figurines, de fleurs et d'inscriptions, et entremêlées de lanternes brillamment colorées. On les appelle *pout-kièn-t'ien* [4] «(toiles) qui rendent le ciel invisible», et elles n'ont d'autre but que celui de décorer les rues en l'honneur de l'esprit céleste qui doit y descendre, de même qu'ailleurs on met des drapeaux aux fenêtres pour souhaiter la bienvenue à un prince. Peut-être aussi faut-il y voir un symbole de la parure aux multiples couleurs dont le printemps qui renaît revêt la Nature entière. En général on orne les rues de ces tentures toutes les fois que pour une raison ou pour une autre on célèbre une messe taoïque (voy. p. 59), et aussi à l'occasion d'une *tsòï-k'ìng-sîng* [5] ou «fête de félicitation pour l'achèvement (d'un temple nouvellement construit ou réparé)».

---

§ 4.

PROCESSIONS POUR OBTENIR LA PLUIE.

Lorsqu'il se produit des sécheresses prolongées, les mandarins adressent au Ciel des prières pour obtenir un changement de temps. Cela s'appelle

[1] 三朝醮. [2] 天公壇. [3] 醮壇. [4] 不見天. [5] 做慶成.

k'it-hō [1] «mendier pour la pluie», ou *kioû-hō* [2] «demander la pluie».
D'ordinaire cela se fait à la demande du peuple, qui adresse une pétition au premier magistrat du lieu, ou qui lui envoie une députation pour lui faire connaître son désir. Il n'est pas rare cependant que le magistrat prenne l'initiative; alors il fait afficher partout l'annonce du moment où il se rendra dans le temple afin d'obtenir la pluie des puissances supérieures.

Jamais un mandarin n'oserait se refuser à ce vœu de la population, car il s'agit de la moisson, du premier de tous les intérêts nationaux, devant lequel toute autre considération doit céder. Il jouerait gros jeu en refusant; car si la récolte venait à manquer en tout ou en partie, non seulement il risquerait que le peuple lui fît un mauvais parti, mais encore le gouvernement le rendrait responsable des conséquences de la calamité. La plus douce punition à laquelle il aurait à s'attendre, serait la destitution. Aussi ne refuse-t-on jamais, ne fût-ce que par prudence personnelle.

Pour obtenir la pluie on invoque l'intervention du dieu qui tient le premier rang dans la ville, du «père des Murs et des Fossés» *Sîng-Hông-Yâ* [3]. A Emoui son temple se trouve à l'intérieur de la citadelle *siâng* [4], située au centre de la ville. Dans les villages et bourgs non enceints de murailles, et privés par conséquent d'un dieu urbain, les anciens et les chefs désignent la divinité locale qui est première en rang.

La veille du jour fixé pour la cérémonie proprement dite, ou même plusieurs jours auparavant, le premier magistrat se rend au temple, accompagné de quelques mandarins inférieurs. En signe de deuil et pour marquer qu'ils s'humilient devant le Ciel, ils sont tous habillés de chanvre ou de coton, sans porter d'ornements ni d'insignes de leur dignité. Il est vrai qu'ils ont leur chapeau de gala conique; mais on en a enlevé les franges rouges, puisque, comme on l'a déjà dit à la page 7, le rouge doit disparaître dans le deuil. Ils font la course, chacun dans un simple palanquin à deux porteurs, ou même à pied. En tout cas, ils n'ont ni cortège, ni suite; on n'aperçoit près d'eux que quelques agents de police, revêtus de leurs sales

[1] 乞雨. [2] 求雨.
[3] 城隍爺. Voy. pour la description de ce dieu et de son temple notre article sur le dernier jour de l'année.
[4] 城.

costumes de tous les jours. Ils trouvent dans le temple, réunis pour les attendre, des prêtres bouddhistes ou taoïstes, suivant la secte à laquelle le sanctuaire appartient. Quand ils sont arrivés, les prêtres commencent aussitôt à marmotter des prières et à prononcer des formules pour conjurer la pluie, et pour émouvoir tout le panthéon des dieux et des déesses; pendant ce temps, chaque mandarin à son tour allume de l'encens et l'offre au dieu en faisant les révérences et les gestes obligés. Chacun, après avoir présenté au dieu ses bâtonnets d'encens, les fait planter dans le cendrier, puis fait trois génuflexions devant l'autel, en touchant chaque fois à trois reprises le sol de sa tête. Enfin on brûle une prière écrite demandant la pluie, après quoi chaque mandarin remonte dans sa litière et rentre sans apparat dans son Ya-mun [1].

Il arrive mainte fois que les mandarins retournent le même jour brûler de l'encens dans le temple, et parfois aussi qu'ils répètent la chose tous les jours, jusqu'à celui qui a été fixé pour faire la procession proprement dite pour obtenir la pluie. Ce jour arrivé, ils se rendent de très bon matin au temple, avec la simplicité d'appareil que nous avons décrite. Ils y sont attendus par des vieillards, députés des rues qui ont pris l'initiative, revêtus en signe de deuil profond de très grossière toile gris sale et la tête couverte de bonnets de même étoffe. Ils portent à la main la baguette de deuil [2]. La foule se rassemble peu à peu en silence dans le temple et devant le temple. Les prêtres répètent leurs incantations et leurs prières, les mandarins renouvellent leur offrande d'encens, on brûle de nouveau des prières écrites, puis tous les assistants sortent. Les vieillards en deuil ouvrent la marche dans l'attitude la plus humble. Derrière eux viennent les prêtres, puis la foule silencieuse; elle s'avance avec toutes les marques du respect et de l'humilité. Quelques-uns de ceux qui la composent portent un chapeau-parapluie de bambou à larges bords pour symboliser la pluie désirée, sur lequel ne se

[1] On donne le nom de Ya-mun 衙門 à la demeure d'un mandarin. Cet édifice sert souvent en même temps de bureau de police, de maison de ville, de tribunal, et même de prison.

[2] Quand ils accompagnent au tombeau le corps de leurs parents, les fils portent à la main une baguette le long de laquelle sont collées des bandelettes de papier blanc, dont les bouts flottent. Dès que la bière a été descendue dans la fosse, on jette ces baguettes. Elles s'appellent *k'ok-san-tiōng* 哭喪杖 ou *hà-t'ūng* 孝杖; parfois aussi, par manière de plaisanterie, on les appelle «queues de lièvre», *t'o̱-á-bé* 兎仔尾.

trouve aucun autre signe distinctif que le rameau de figuier [1] vert qui y est attaché en signe de deuil. D'autres tiennent des bâtonnets d'encens dans leurs mains jointes. Les mandarins n'accompagnent pas la procession, mais rentrent immédiatement et sans bruit à leurs Ya-mun, chacun pour y attendre la procession et, dès qu'elle passera, sortir pour fléchir le dieu du Ciel par leur encens et leurs génuflexions.

Près des vieillards marchent deux porteurs avec un seau d'eau suspendu à un bâton qui repose sur leurs épaules. De temps en temps celui qui marche le second trempe un rameau vert dans l'eau, et en asperge la foule à droite et à gauche en marmottant des incantations et des prières, et en poussant le cri *hō̤-lâï*, *hō̤-lâï* [2] «viens, ô pluie!» On porte dans le cortège un oiseau en papier, au cou long, à la tête petite, avec une seule patte, placé au bout d'un bâton levé, et une figure de nain monstrueux, aussi en papier. L'oiseau porte l'appellation de *siong-iông* [3] et présage la pluie; en revanche le

[1] *Tch'ing-tch'ioū* 榕樹. Quant au rôle important joué par le figuier chez les Chinois, voyez plus loin la description de la fête *tch'ing-miâng*.

[2] 雨來.

[3] 商羊, ou, suivant une manière plus moderne, 鷸鴹. C'est un oiseau fabuleux, mentionné dans les «Conversations familières de Confucius» 孔子家語, chap. II, art. 辯政. «A Ts'i (état qui s'étendait sur la partie septentrionale de la province actuelle de Chantoung et sur «une partie du Tchihli), un oiseau qui n'avait qu'une patte vint s'abattre dans la cour du duc; il «descendit devant la salle et se mit à sautiller en rond, en battant des ailes. Les nobles de Ts'i «s'en étonnèrent fort et envoyèrent un ambassadeur à Lou (état féodal, qui s'étendait sur les par«ties méridionales et orientales du Chantoung) pour consulter Confucius. «Cet oiseau s'appelle *siong*««*iông*», dit le sage, «et il présage l'eau. Il y a quelque temps un garçon sautait en rond sur une ««jambe, en remuant ses épaules, et il criait en chantant: 'Il va beaucoup pleuvoir, car le *siong*««*iông* s'excite'. Maintenant, puisque cet animal s'est montré à Ts'i, ces pluies doivent venir. Al««lez donc promptement avertir le peuple qu'il ait à mettre sans retard la main aux canaux et fos««sés, et à réparer les digues, car il va y avoir de grandes inondations qui causeront des calamités». «Bientôt après il tomba des pluies diluviennes; les pluies inondèrent tous les états et causèrent «beaucoup de dommage au peuple; ce ne fut qu'à Ts'i, où on s'était mis en mesure, qu'il n'y eut «pas de dommage». 齊有一足之鳥飛集於公朝、下至於殿前、舒翅而跳。齊侯大怪之、使使聘魯問孔子。孔子曰。此鳥名曰商羊、水祥也。昔童兒有屈其一脚振訊兩肩而跳、且謠曰。天將大雨、商羊鼓儛。今齊有之其應至矣。急告民趨治溝渠修隄防、將有大水爲災。頃之大霖、雨水溢泛諸國傷害民人。惟齊有備不敗.

mannequin représente le *hān-poát* [1], ou démon de la sécheresse. La procession avance lentement le long des rues; la foule qui la suit s'accroît de moment en moment, et pendant tout le temps les vieillards marmottent entre leurs dents: *hān-poát oūi tsaï, siong-iǒng pout-boú, hǒ tāï k͑ó̱* [2], etc., «le démon de la sécheresse cause des calamités et le *siong-iǒng* ne sautille pas; pourquoi (ô Ciel) cette grande misère!» et le cortège roule toujours lentement, de rue en rue, sans bruit, sans disputes, dans un profond silence, au milieu duquel s'entend seul le murmure des vieillards. Tout à coup l'un de ces derniers se jette à genoux: — le gong de l'avant-garde fait entendre trois coups sonores, auxquels répondent celui du milieu et celui de la queue du cortège. A ce signal tous se prosternent et les rues retentissent du cri: *Hǒng-T͑ien ā, k͑it hō̱ ā, kioù bān-bǐn ā* [3], «ô Ciel Impérial, nous te supplions de donner la pluie, viens au secours de ton peuple» etc. Chacun se relève ensuite et la marche se reprend; mais au bout d'une vingtaine de pas elle s'arrête de nouveau, on se jette encore à genoux et l'on répète la même prière. On passe devant la maison d'un mandarin; celui-ci sort, et allume des bâtonnets d'encens qu'il plante dans un cendrier placé, entre deux cierges allumés, sur une table que l'on a dressée devant la porte. Deux bannières avec l'inscription «nous te supplions de donner la pluie féconde» [4] flanquent la table des deux côtés. Dès qu'ils voient leur magistrat s'agenouiller trois fois en grande humilité et neuf fois

[1] 旱魃. L'ancienne mythologie chinoise assigne pour séjour aux démons de la sécheresse le Sud mystérieux, les contrées des chaleurs tropicales. D'après le «Livre des Esprits et des Merveilles» 神異經, qui passe pour avoir été écrit sous la dynastie de Han (de 202 av. jusqu'à 221 ap. J. C.), «ces lieux sont habités par des êtres hauts de deux à trois pieds, qui errent tout nus «et ont les yeux au sommet de la tête. Ils se meuvent avec la rapidité du vent, et il se produit des «sécheresses prolongées dans les états qu'ils visitent. Ils aiment à se mêler à la foule sur les places «publiques et dans les palais. Quand celui qui les rencontre les jette dans la fosse d'aisances, ils périssent et la sécheresse cesse». 南方有人長二三尺、袒身而目在頂上。走行如風、所之國大旱。善行市朝衆中。遇之者投著厠中乃死、旱災消.

Le *Chi-king* 詩經, le «Livre des Odes» dont la composition remonte très haut avant la dynastie de Han, fait déjà mention des démons de la sécheresse (chap. 大雅).

[2] 旱魃爲災、商羊不舞、何大苦.

[3] 皇天呵、乞雨呵、救萬民呵. L'ā se prolonge en traînant.

[4] 祈求甘雨.

toucher le sol de sa tête pour invoquer le Ciel, les gens de la procession se jettent à terre de leur côté et de nouveau éclate comme le grondement du tonnerre leur «ô Ciel Impérial, nous te supplions de donner la pluie». Après bien des tours et des détours la procession atteint enfin la mer. Alors on saisit et on tue le démon de la sécheresse, c'est-à-dire que l'on maltraite le mannequin comme s'il était vivant, qu'on le met en pièces et le jette à l'eau; mais on rapporte l'oiseau dans le temple d'où l'on est parti, et on le place devant l'idole jusqu'à ce que la pluie vienne et que donc les prières aient été exaucées.

Naturellement il arrive souvent que la pluie s'obstine à ne pas tomber malgré tout ce que l'on a fait. Il faut alors avoir recours à un autre moyen pour obtenir des divinités ce que l'on veut. On déshabille presque complètement l'image du dieu des Murs et Fossés, ou du dieu, si c'est un autre, auquel les mandarins ont adressé leurs prières, et on le place tête nue au soleil en dehors du temple, afin qu'il sente lui-même de quelle chaleur brûlante on souffre, et qu'ainsi il soit ému à pitié. On lui suspend même une chaîne de fer au cou, comme pour lui faire faire pénitence pour le mal qu'il fait au peuple, et on le laisse dans cette position jusqu'à ce qu'il pleuve. Parfois on fait subir ces traitements au dieu dès le premier jour où les mandarins se sont rendus à son temple pour offrir de l'encens. Si ce moyen échoue à son tour, il n'en reste plus qu'un, c'est de faire faire pénitence au peuple, qui devra s'abstenir de viande. Les magistrats défendent de tuer, et bientôt on voit de toutes parts afficher des proclamations avec le simple en-tête: «Il est interdit de tuer» [1]. Cette prohibition s'étend à un certain nombre de jours consécutifs, à l'expiration desquels on la renouvelle, s'il le faut; ou bien encore elle est destinée à rester en vigueur jusqu'à ce que la pluie tombe. Du reste, on l'observe fort mal; on se contente d'exposor et de vendre la viande moins ouvertement qu'en temps ordinaire, et les seuls qui profitent de la mesure sont les policiers, qui extorquent de l'argent aux bouchers, sous menace de les dénoncer aux magistrats. Quant au peuple, il mange sa viande, un peu plus cher que d'ordinaire, et laisse jeûner ses mandarins, bénévolement convaincus que la population entière se morfond avec eux dans le sac et la cendre.

---

[1] 禁止屠宰. Ces défenses s'appellent *kìm tô̤*, 禁屠.

§ 5.

LA PAPAUTÉ TAOÏQUE.

On n'en comprendra que mieux le développement de la religion des Chinois si nous mentionnons ici l'incarnation du dieu du Ciel dans la personne du pape des taoïstes, chef visible de la secte sur la terre. Un trait remarquable du système religieux des taoïstes consiste dans la tendance à identifier les dieux avec des êtres humains, afin de les rattacher plus intimement aux intérêts de la terre. Du reste, cette tendance existe aussi à divers degrés chez les peuples de l'Occident, et il n'y a guère de pays dont un ou plusieurs dieux n'aient foulé le sol terrestre sous une forme humaine. C'est un article de foi de l'Eglise catholique que Jésus a été une incarnation de Dieu même, et qu'il s'est expressément revêtu de la nature humaine afin d'entrer en contact direct avec l'humanité, et de pouvoir souffrir et mourir pour elle. La mythologie grecque a des récits analogues au sujet de ses dieux, de ses demi-dieux et de ses héros. Hercule, par exemple, n'est autre que le dieu-soleil parcourant les douze signes du zodiaque; l'imagination le représente dans sa course comme un héros vigoureux qui se distingue par l'accomplissement de douze grands travaux ou victoires. Il remplit de sa gloire tout le monde occidental, de Thèbe à la Bretagne, et de l'Egypte à l'océan Atlantique, et n'est venu sur la terre que pour la délivrer des monstres, des fléaux et des tyrans. Nous ne reviendrons pas sur Osiris, le dieu solaire égyptien, et sur son épouse, la lune; nous en avons déjà parlé dans le premier paragraphe de cet article, où l'on a vu qu'eux aussi ont parcouru la terre sous une forme humaine pour faire le bien. On voit de même descendre souvent du Parnasse des dieux et des déesses de moindre rang, et il n'y a pas jusqu'au bouddhisme, cette religion athée, ne reconnaissant comme êtres supérieurs que les hommes qui sont parvenus par leurs méditations à se détacher de la matière, qui n'incarne le plus élevé de ces bouddhas, Sakyamouni, fondateur de la religion, dans un Dalaï-Lama, chef visible de l'Eglise sur la terre. Le panthéon taoïque a sous ce rapport eu le même sort que les dieux de l'antiquité plus occidentale. On a déjà vu que le dieu du Ciel, l'Empereur de Jade, était représenté comme un fils de roi qui, de même qu'Osiris et Isis, comblait l'humanité de ses bienfaits (§ 1). Main-

10

tenant nous allons voir comment au premier siècle de notre ère cette divinité s'est entièrement incarnée, et, comme Hercule, est venue délivrer le monde des démons et des monstres. Celui à qui est échu le bonheur d'héberger dans son corps le dieu suprême du Ciel, est un certain Tchang Tao Ling [1], le premier pape taoïque, à la descendance duquel a passé la dignité de chef de l'Eglise, pour s'y conserver jusqu'à ce jour.

La légende le fait naître le 15 du premier mois de l'année qui répond à peu près à l'an 24 de notre ère. Sa mère, qui était vierge, rêva une nuit que le dieu de l'étoile polaire était descendu vers elle et lui tendait une herbe odoriférante; à son réveil, elle trouva, non seulement qu'elle était enceinte, mais encore qu'un suave parfum remplissait l'appartement. Elle mit au monde son enfant sur la «Montagne des Yeux du Ciel» [2] située au nord-ouest de Lin Ngan [3], chef-lieu de district dans la province actuelle de Tchehkiang.

Nous ne pouvons ici nous empêcher de faire remarquer que cette légende a quelque analogie avec ce que l'on raconte de la naissance de Jésus et de celle de Bouddha. Tous deux aussi sont mis au monde par une vierge, Marie et Mayâ-devî; Marie en effet conçoit par l'action du Saint-Esprit et Mayâ-devî par celle d'un rayon lumineux de cinq couleurs. Il faut encore relever que la naissance de Jésus et l'introduction du bouddhisme en Chine se placent dans le même siècle que la naissance de Tchang Tao Ling.

La jeunesse du prophète fut signalée par un si grand nombre de faits merveilleux que l'on pourrait en remplir des volumes. A l'âge de vingt ans il avait neuf pieds deux pouces de haut; sa tête avait la forme la plus extraordinaire; il avait d'épais sourcils et des cheveux rouges cramoisi. Ses yeux étaient triangulaires et avaient les pupiles vertes; l'os frontal était allongé et proéminent; il avait la barbe courte et hérissée et ses bras descendaient plus bas que les genoux. «De fait», dit le chroniqueur, «sa vue faisait trembler dans tous leurs membres tous ceux qui l'apercevaient» [4].

De même que Jésus dans son enfance était rempli de connaissances et

[1] 張道陵. [2] 天目山.
[3] 臨安縣; latitude environ 117° 22′, longitude env. 30° 16′.
[4] «China-Review», II, p. 226.

frappait d'étonnement les docteurs de la loi par sa sagesse [1]; de même que Sakyamouni surpassait tous les autres et que son maître le déclarait le plus grand des dieux, un génie incomparable [2]; Tchang Tao Ling se distingua par ses talents et sa haute intelligence. «Il connaissait à fond les cinq li- «vres canoniques; mais plus tard il lui arrivait de dire en soupirant: Tout «cela n'allonge en rien la durée des années de la vie. Alors il s'adonna à «l'étude de l'art de prolonger la vie, et il dépensa toute sa fortune en «plantes et en drogues, de sorte que sa famille fut plongée dans la «dernière misère. Une fois il apprit que les habitants de la contrée de Chouh — c.-à-d. la partie occidentale de la province actuelle de Sz'tch'ouen — «étaient encore pour la plupart des gens simples, qui avaient échappé à la «corruption et qui seraient facilement accessibles à la prédication pour se «convertir, et aussi qu'il y avait là beaucoup de montagnes célèbres. Il s'y «rendit donc avec ses disciples, et il s'établit sur la Montagne des Cris «des Cygnes, où il écrivit en vingt-quatre chapitres un livre sur la doctrine »taoïque. Il y raffina ses méditations et purifia ses pensées, jusqu'au moment «où soudain des êtres célestes descendirent vers lui avec des milliers de «chariots et des myriades de cavaliers, avec des chars en or et des balda- «quins ornés de plumes, des dragons attelés trois à trois et des tigres «harnachés, dont on ne pouvait pas même supputer le nombre. Ils gra- «tifièrent Tchang Tao Ling d'une doctrine nouvellement éclose, vraie, «une, claire et imposante. Il l'accepta et posséda dès lors la puissance »de guérir les malades. Alors le peuple accourut à lui et l'honora et le ser- «vit comme son Maître» [3].

Tel est le résumé de la mission que Tchang Tao Ling reçut du Ciel,

[1] Luc, II, 40 et suiv.

[2] Köppen: «Die Religion des Buddha», p. 79.

[3] 博通五經、晩乃歎曰、此無益於年命。遂學長生之道。用藥皆糜費錢帛、陵家素貧。聞蜀人多純厚、易可教化、且多名山。乃與弟子入蜀、住鵠鳴山、著作道書二十四篇。乃精思錬志、忽有天人下、千乘萬騎、金車羽蓋、驂龍駕虎，不可勝數。乃授陵以新出正一明威之道。陵受之能治病。於是百姓翕然奉事之以爲師。

telle qu'on la trouve rapportée dans le quatrième chapitre des «Traditions sur les Esprits et les Génies» [1] ouvrage du IVe siècle. Mais nous donnerons quelques autres détails, plus historiques, sur le compte du prophète.

Il paraît que vers l'an 60 de notre ère l'empire chinois fut en proie à des troubles si sérieux que l'empereur Ming Ti [2] résolut de demander à ses ministres et à ses savants de lui faire connaître leur avis. Tchang Tao Ling envoya un rapport, qui témoignait de tant de sagacité et de talent que l'on désigna l'auteur pour revêtir les fonctions de gouverneur de Kiang-Tcheou [3], partie sud-ouest de la province actuelle de Chansi. Mais bientôt après il donna sa démission et se retira dans les monts Poh-Mang [4], où il se livra de nouveau à la recherche de l'élixir de vie et à la magie.

A leur tour les empereurs Tchang Ti [5] et Ho Ti [6] lui offrirent de hauts emplois, mais Tchang Tao Ling refusa et fixa sa demeure sur la montagne du Dragon et du Tigre [7], située dans le département de Kouang-Sin [8] de la province actuelle de Kiangsi. Plus tard il se rendit de là à la «Montagne des Cris des Cygnes», où il reçut sa mission du Ciel selon le récit des «Traditions sur les Esprits et les Génies», dont nous avons donné le résumé.

D'autres légendes disent que, lorsque le prophète fut visité par les êtres célestes, il reçut encore une épée à deux tranchants pour l'extermination des démons, un sceau officiel qui possédait la propriété de laisser son empreinte sur cent feuilles de papier lorsqu'il était apposé à la première, et d'autres talismans qui lui conférèrent le pouvoir d'être présent partout.

Afin de soumettre et de détruire d'autant mieux les esprits malfaisants, Tchang Tao Ling fit choix de vingt-huit localités pour y siéger en même temps et y faire comparaître devant lui les démons et mauvais esprits. Un jour, dit-on, il anéantit un million d'esprits en une fois d'un seul trait de son pinceau, après quoi il les ressuscita, haut fait qui surpassa toutes ses autres actions merveilleuses.

L'an 147 il se rendit dans les monts de K'ou-T'ing [9], y remit sa mis-

[1] 神仙傳. [2] 明帝. [3] 絳州. [4] 北邙山.
[5] 章帝. [6] 和帝. [7] 龍虎山.
[8] 廣信. Le chef-lieu du département est situé par 28° 27′ 36″ de lat. et 115° 46′ de long.
[9] 渠亭.

sion à son fils Tchang Hung [1], lui donna le glaive miraculeux et le sceau surnaturel, et lui commanda de transmettre le tout à ses descendants et successeurs. Il but alors l'élixir de vie, qu'il avait confectionné d'après les indications de Lao Tsz' lui-même, et monta au ciel depuis la «Montagne de la Terrasse des Nuages» [2]. Il avait donc passé environ 123 ans sur la terre.

Les traditions sur le dieu du Ciel incarné restèrent vivantes [3] jusqu'à ce qu'en 424 un de ses sectateurs, nommé K'eou K'ien Tchi [4] fut proclamé son successeur sous le titre de «Maître du Ciel» [5]. Voici ce que rapporte à ce sujet le célèbre philosophe et historien Tchou Hi [6]:

«Le taoïste K'eou K'ien Tchi du mont Soung [7] s'adonna aux arts «magiques de Tchang Tao Ling. Il racontait lui-même qu'il avait eu une «entrevue avec Lao Tsz', qui était descendu pour lui ordonner de pren-«dre la succession de Tchang Tao Ling en qualité de «Maître ou Seigneur «du Ciel»; que Lao Tsz' lui avait donné la plante qui appaise pour toujours «la faim et le secret au moyen duquel on peut rendre le corps léger; «enfin il l'avait chargé d'épurer et de rétablir la doctrine taoïque. Il «avait aussi eu une entrevue avec un être divin appelé Li Pou Wun, »qui s'était dit l'arrière petit-fils de Lao Tsz' [8], et qui lui avait donné «des cartes et des recettes, ainsi qu'un livre authentique, avec l'ordre «de concourir à l'exécution des lois des roues silencieuses du Palais cé-«leste, que le divin Prince du grand équilibre du Nord avait promulguées [9].

[1] 張衡.

[2] 雲臺山, dans le Nan-Foung 南豐, partie septentrionale de la province de Kiangsi.

[3] Sa fête se célèbre encore tous les ans le 16 du cinquième mois. Comp. «Vocabulary and Hand-book of the Chinese Language», par Justus Doolittle, III, XXX.

[4] 寇謙之. [5] 天師.

[6] 通鑑綱目 «Miroir historique», ch. XXIV, 魏元明帝泰常八年.

[7] 嵩山. C'est la plus élevée des cinq montagnes sacrées 五嶽, sur lesquelles les empereurs sacrifiaient au Ciel. Elle est située dans la province de Honan, entre les fleuves du Hoang-ho et du Han.

[8] Lao Tsz' avait aussi le nom de famille de Li.

[9] Ceci demande à être expliqué. Le prince ne peut à notre avis être que le dieu du Pôle nord, du centre autour duquel tourne le ciel et tout ce qu'il contient; c'est ce dieu qui maintient le grand équilibre de l'Univers. Les roues silencieuses sont probablement les orbites des astres, dont le pôle est comme le moyeu. Dès les temps les plus anciens les Chinois se sont efforcés de reproduire dans la vie humaine le principe de règle invariable qui règne dans l'Univers, et de modeler leurs institutions politiques et leurs lois sur l'ordre périodique auquel la Nature est assujettie; cette tendance est maintenant encore visible dans maint détail de l'organisation de l'état, dans les coutumes religieuses et

«K'eou K'ien Tchi avait pris ce livre et le présenta au Seigneur de Weï [1], «mais il y eut encore à la cour et au dehors beaucoup de gens qui n'eu-«rent pas foi à ses paroles, et ce fut seulement (le favori du prince, le sa-«vant Ts'oui) Hao [2] qui crut en lui et accepta ses doctrines. Il (Ts'oui «Hao) présenta (au trône) un mémoire portant: »Quand les sages princes «(de l'antiquité) recevaient leur mission, il venait toujours du Ciel quelque «avertissement. Le dessin du Hoang-ho et l'écrit du fleuve Loh [3] ap-«portaient des messages en caractères d'écriture sur des animaux, mais «ce n'est pas comparable à ce qui est arrivé maintenant, que des dieux et «des hommes se rencontrent face à face. L'écriture est excellente et les «indications sont profondes et surnaturelles, il n'y en a point eu de sem-«blables depuis les temps les plus reculés. Comment est-il possible que «l'on ne cesse de s'occuper des hommes dans le monde et que l'on mé-«prise les ordres des pouvoirs d'en haut?» — Ceci plut à l'empereur. Il «envoya des fonctionnaires sacrifier du jade, de la soie et des animaux «d'offrande sur le mont Soung et se rendre à la rencontre de K'ien Tchi

les moeurs de la nation. Il est clair que K'eou K'ien Tchi a voulu être prêtre de la Nature, prophète des lois du grand équilibre de l'Univers, astrologue enfin, puisque ce sont les astres qui règlent l'alternative du jour et de la nuit, qui amènent l'été et l'hiver et qui par conséquent règnent sur le sort des hommes. Le dieu suprême de la Nature siège au centre du ciel, au pôle; voilà pourquoi K'eou K'ien Tchi affirmait que sa mission lui avait été révélée de là.

[1] L'an 386 de J. C. un empire, connu sous le nom de Topa ou Toba 拓跋, fut fondé dans le nord de la province de Chansi par des conquérants de la race des Huns. Cet empire s'étendit de plus en plus sur l'Ouest et le Nord de la Chine, jusqu'à couvrir près de la moitié du territoire de l'empire d'alors; mais il finit par disparaître en 535. Le nom de la dynastie était Weï 魏. Le prince auquel il est fait allusion dans le texte est Ming Youen Ti 明元帝 ou Youen Ming Ti 元明帝.

[2] 崔浩.

[3] 河圖 et 洛書. De vieilles légendes disent que l'empereur fabuleux Fouh Hi (2800 av. J. C., voy. p. 60) vit une fois sortir du Hoang-ho un monstre moitié cheval, moitié dragon (龍馬), qui portait sur le dos une combinaison de signes qui servirent plus tard à plusieurs philosophes chinois à construire leurs théories ontologiques et leurs systêmes de divination par les nombres. Il arriva quelque-chose d'analogue à l'empereur Yu 禹 (2205—2197 av. J. C.), lorsqu'il s'occupait de détourner les eaux du Loh (affluent du Hoang-ho), afin de mettre le pays à l'abri des inondations; dans ce cas ce fut une tortue qui se montra. Depuis la renaissance des lettres sous la dynastie de Han, il s'est rarement trouvé des Chinois qui osassent révoquer en doute l'origine divine de ces figures, et ils ont toujours essayé mille permutations et combinaisons de ces signes, pour en tirer l'explication des phénomènes naturels.

«et de ses disciples, pour lui rendre hommage comme Maître du Ciel» . . . [1].

Cette reconnaissance d'un pape taoïque par les empereurs chinois est la première dont j'aie pu découvrir la trace. Mais les chefs de l'empire allèrent plus loin. En 749 Huen Tsoung [2] de la dynastie de T'ang confirma les privilèges héréditaires des descendants de Tchang Tao Ling, et reconnut aussi officiellement la qualité de «Maître du Ciel" de ce fondateur de la papauté. Dès lors jusqu'à maintenant les papes ont conservé ce titre et ils sont restés établis sur la montagne du Dragon et du Tigre dans le Kiangsi, que nous avons déjà signalée comme ayant servi de séjour à Tchang Tao Ling.

En l'an 1016 l'empereur Tchun Tsoung [3] de la dynastie de Soung céda au Maître du Ciel d'alors l'usufruit de vastes terres dans le voisinage de la montagne du Dragon et du Tigre [4], et juste un siècle plus tard, donc en 1116, le dieu du Ciel, déjà alors complètement identifié à Tchang Tao Ling, reçut de l'empereur Hwoui Tsoung [5] un nouveau titre, celui de *Giók-Hông Siōng-Tè* [6] ou de Monarque de Jade, Empereur suprême. Cet acte fut dû principalement aux instances de Lin Ling Sou [7], favori de l'empereur, ancien prêtre bouddhique, converti ensuite au taoïsme, dont il était devenu l'ardent propagateur [8].

Il y aurait peu d'utilité à exposer dans toutes ses phases l'histoire de la papauté taoïque, et nous nous bornerons à quelques grands traits. On se tromperait si l'on s'imaginait qu'elle ait eu sur la société chinoise une in-

[1] 初嵩山道士寇謙之脩張道陵之術。自言嘗遇老子、降命繼道陵爲天師、授以辟穀輕身之術、使之清整道教。又遇神人李譜文、云老子之玄孫也、授以圖籙眞經、使之輔佐北方太平眞君出天宮靜輪之法。謙之奉其書獻於魏主、朝野多未之信、浩獨師受其術。且上書曰、聖王受命必有天應。河圖洛書皆寄言於蟲獸之文、未若今日人神接對。手筆粲然、辭旨深妙、自古無比。豈可以世俗常慮、而忽上靈之命哉。帝欣然使謁者奉玉帛牲牢祭嵩嶽、迎致謙之弟子以崇奉天師。

[2] 玄宗. [3] 眞宗. [4] Mayers, «Chinese Reader's Manual», 35.

[5] 徽宗. [6] 玉皇上帝. [7] 林靈素. [8] Voy. page 46.

fluence comparable à celle que la papauté catholique a exercée sur la nôtre, ou qu'elle ait été mêlée d'une manière sensible aux évènements politiques au sein de l'empire. Jamais l'Etat n'a été subordonné en Chine à l'Eglise, jamais un prince n'y a courbé le front devant les volontés d'un pape pour ce qui concerne les affaires du gouvernement. Les successeurs de Tchang Tao Ling sont toujours restés attachés à leurs autels, sans pouvoir être autre chose que les premiers des prêtres, exorciseurs impériaux des esprits et des démons, présentant, lorsque cela convenait au Fils du Ciel, des offrandes aux cinq montagnes sacrées de l'empire [1], conjurant des esprits lorsque cela leur était ordonné de haut lieu, brandissant au service de la nation le glaive miraculeux de Tchang Tao Ling. Il pouvait cependant arriver qu'ils fussent des personnages de poids. Ainsi, vers la fin de la dynastie de Ming (1368—1628 de J. C.), le Maître du Ciel d'alors eut la charge importante, ou du moins le titre, de tuteur du prince héritier du trône, dignité qui ne se confère jamais, ou presque jamais, à un mandarin de rang inférieur à celui d'un gouverneur de province; et les premiers empereurs de la dynastie actuelle, celle de Ts^cing, Choun Tchi [2] et le célèbre K^cang Hi [3], ont toujours admis les papes à leurs audiences et ont envoyé de somptueux cortèges à leur rencontre à leur arrivée à la cour. K^cang Hi même, du reste prince éclairé, donna la consécration impériale à la demeure du Maître du Ciel, et lui décerna le titre de «Palais de la Pureté suprême» [4]. Quand un temple obtient la consécration officielle de l'empereur, cela lui donne autant de relief qu'en Europe une bulle papale avec promesses d'indulgences peut en conférer à un pèlerinage.

La demeure du Maître du Ciel, demeure dont le nom est dans toutes les bouches, est, comme nous l'avons vu, située sur la montagne du Dragon et du Tigre. Elle est à 27 milles environ au sud du chef-lieu de district Koueï-K^ci [5], non loin par conséquent de la frontière nord de la province de

[1] Voy. ci-dessus, page 77, note 7.

[2] 順治, 1644—1662. [3] 康熙, 1662—1723.

[4] 上清宮. Ce nom appartient aussi, dans la mythologie taoïque, à la partie du firmament habitée par le dieu du Ciel. Comp. notre chap. V, § 17. C'est donc indubitablement parce que le Maître du Ciel était considéré comme le représentant sur la terre du dieu du Ciel, que l'on a donné à son palais le nom de la demeure de ce dieu.

[5] 貴溪; lat. 28° 16′ 48″, long. 114° 57′ 20″.

Fouhkien. Le Palais de la Pureté suprême, entouré de monastères qu'habitent des prêtres et des moines voués au célibat, a été construit entre deux hauteurs, qui ont fait donner à la montagne son double nom du Dragon et du Tigre. Une soixantaine de ces moines ont toujours fort à faire à fabriquer des amulettes et des papiers magiques et à les distribuer à la foule de ceux qui viennent chercher du secours contre les démons et esprits malfaisants qui les tourmentent. Souvent, quand il se présente quelque personnage assez riche pour payer un tel honneur; le Maître du Ciel lui-même fait le nécessaire pour conjurer les influences malignes qui hantent la maison du pélerin. Les couvents retirent de ces pratiques de grands revenus, moindres toutefois que le produit des terres considérables qu'ils doivent à la libéralité de divers empereurs. Les édifices sont néanmoins très mal entretenus, au point que plusieurs menacent ruine, tant est grande l'indifférence qui a pris la place de la vénération dont le chef de l'église taoïque a été une fois l'objet. On montre encore aux visiteurs un objet qui a servi, dit-on, à Tchang Tao Ling à fabriquer la pillule de l'immortalité.

Anciennement, dit le Père Damicourt dans les »Annales de la Foi» (vol. II, 30) la puissance du Maître du Ciel a été plus grande que celle de n'importe quel prince laïque ou ecclésiastique de l'Europe. On se pressait en foule pour toucher la bordure de sa robe, on recueillait la boue et la poussière sous ses pas pour en faire des préservatifs contre toutes sortes de maux; mais dans le cours du siècle dernier on lui a retiré le privilège de paraître à la cour et cela n'a pas peu diminué son prestige et son influence. Le pape qui occupait en 1856 le siège de Tchang Tao Ling était, au dire du même Père Damicourt, polygame, joueur, fumeur d'opium, en un mot adonné à tous les vices et méprisé de tout son entourage.

Quelque efficace que la magie des papes se soit montrée pendant des siècles contre les êtres surnaturels et les démons, il n'est pas fort surprenant qu'elle ait été impuissante contre les «démons aux longs cheveux» de Houng Siou Ts'uen [1]. Ce rebelle leva en 1850 l'étendard de la révolte contre la dynastie tartare, ravagea avec ses bandes innombrables les provinces méridionales de l'empire, pénétra toujours plus avant vers le Nord, et finit

[1] 洪秀全.

par se faire proclamer empereur à Nanking sous le titre de Roi céleste [1]. Sa marche apporta aussi le trouble dans les contrées où se trouve la résidence papale. De même que Pie IX a essayé de foudroyer de son excommunication les troupes de ses ennemis, le Maître du Ciel lança ses incantations contre les armées des rebelles T'aï-p'ing; mais ce fut aussi inutile dans un cas que dans l'autre. Le sceau et le glaive magiques, qui avaient servi à Tchang Tao Ling et à ses successeurs à détruire ou à chasser tant de millions de mauvais esprits, se trouvèrent sans force, et même le tonnerre et les éclairs que les Maîtres du Ciel peuvent, dit-on, faire sortir de leurs bras ne purent pas arrêter les démons aux longs cheveux. Malgré toute cette magie dépensée en leur faveur, les troupes impériales furent partout dispersées; et lorsque les rebelles approchèrent du Palais de Pureté, le Maître du Ciel n'eut rien de mieux à faire que de s'enfuir dans les montagnes, tout comme Pie IX à Gaète. Les fondateurs fabuleux de la papauté taoïque et de la papauté chrétienne, Tchang Tao Ling et St. Pierre, étaient, au dire des légendes, contemporains; la fuite momentanée du Maître du Ciel et celle du pape de Rome ont eu lieu à moins de six ans d'intervalle l'une de l'autre. Tous deux siègent maintenant sur un trône chancelant, mais l'histoire aura plus tard à apprendre sur laquelle *divina commedia* des deux le rideau tombera la première. Sans doute celle de la Chine approche rapidement du dénouement, car le Maître du Ciel a perdu à peu près tout son prestige, et avant longtemps le grand rôle qu'il a eu à remplir ainsi que ses prédécesseurs sera une chose du passé; le Palais de la Pureté suprême aura déchu de sa haute gloire historique pour devenir un simple couvent taoïque.

[1] 天王. La révolte de Houng Siou Ts'uen, plus connue sous le nom de révolte de T'aï-p'ing, 太平, est peut-être une des plus considérables dont la Chine ait été le théâtre. Elle débuta dans la province de Kouangsi, et sortit d'une secte chrétienne fondée par Houng Siou Ts'uen. Un conflit entre cette secte et les mandarins aboutit en 1850 à un soulèvement bien organisé. Quoique presque constamment entourés de troupes impériales qui accouraient de toutes parts, les rebelles n'en marchèrent pas moins de victoire en victoire dans la direction de Péking et se rendirent maîtres des provinces de Honan, de Houpeh, de Kiangsi et de Kiangsou. Nanking fut pris en mars 1853. De là partit une armée qui, abandonnant sa base d'opérations établie le long du Yangtsz'-kiang, marcha au nord, et parut au mois d'octobre devant T'ien-Tsin, qui sert de port de mer à Péking. Cette armée fut arrêtée par les troupes impériales; une seconde vint la soutenir et parvint à opérer sa jonction avec elle; mais l'ère des succès n'en était pas moins passée; de ce moment les T'aï-p'ings se virent progressivement refoulés vers le sud par les troupes tartares et mantchoues. Nanking fut repris en 1864, ce qui fut l'arrêt de mort de l'insurrection. Aussi, quand Houng Siou Ts'uen vit qu'il ne pouvait pas sauver la capitale où il s'était décerné le titre de Roi céleste, il se donna lui-même la mort.

Les Maîtres du Ciel, en qualité de successeurs de Tchang Tao Ling, ont porté jusqu'à maintenant son nom de famille, Tchang. Ils sont mariés et transmettent toujours leur dignité à un fils ou à un parent très rapproché. Beaucoup de Chinois affirment que l'âme du pape défunt transmigre dans son successeur, de sorte que ce serait Tchang Tao Ling lui-même qui actuellement encore vivrait dans l'héritier de sa dignité; il est probable que cette croyance a été empruntée à celle de la régénération du Dalaï-Lama au Tibet.

Une des principales fonctions du Maître du Ciel est de désigner des dieux tutélaires et des patrons pour les différentes villes de l'empire. Nous reviendrons là-dessus lorsque, à l'occasion du dernier jour de l'année, nous parlerons des divinités protectrices des Murailles et Fossés.

DIXIÈME JOUR DU PREMIER MOIS.

JOUR DE NAISSANCE DE LA TERRE.

Naissance de la Terre. La déesse de la Terre identifiée avec un être humain, Ku Loung, de même que le Ciel avec l'Empereur de Jade et Tchang Tao Ling. On invite et on traite ses gendres, de même que l'on traite au printemps le Ciel et la Terre à l'occasion de leurs noces en leur présentant des offrandes. Places des convives réglées par leur rang et leur classe. Grenades, oranges, huitres et canne à sucre, emblêmes d'une nombreuse progéniture, de la concorde dans la vie commune et de la douceur de l'existence. La plupart des mariages se célèbrent en Chine au printemps, en imitation de la Nature. Libations avec les coupes du mariage; pillules emblématiques du dualisme dans la Nature. Offrande des nouveaux mariés au Ciel et à la Terre. La corne d'abondance des Chinois.

Après le jour de la naissance, de la résurrection de la force vivifiante du Ciel, *T‘i*^{n}*-Kong*, vient celui de la résurrection de la Terre, *Tōï-Kong* [1]. On pourrait aussi traduire fort bien ce nom par «Force terrestre», ce qui désigne la force productrice qui se cache dans le sol et qui donne l'existence à tout ce qui vit, croît, est. Après ce qui a été dit au § 1 de l'article précédent sur le culte du Ciel et de la Terre, honorés comme les deux principales divinités de la Nature, il serait superflu de revenir sur leurs fonctions comme puissances créatrices de l'Univers; il est clair que

[1] 地公. Douglas, «Dictionary of the Amoy Vernacular», p. 525.

le renouvellement de la force céleste vivifiante au printemps a pour conséquence immédiate la fécondation, la nouvelle naissance, la résurrection de la Terre. Disons seulement que la célébration solennelle de ce jour de naissance, le *Tōï-Kong-si*ⁿᵍ [1], est tout à fait tombée en désuétude à la date à laquelle elle devrait proprement avoir lieu, et a été transportée au 2 du second mois (auquel nous renvoyons). Comme on le verra au § 1 de notre article sur ce jour, la déesse de la Terre a été identifiée avec un être humain appelé Ku Loung, et de plus ses attributs ont été répartis entre plusieurs dieux tutélaires des champs, auxquels s'adresse le culte du peuple; le culte de Gea, en qualité de seconde déesse de la Nature, de même que celui d'Uranus, son époux, est réservé à l'empereur, qui est Pontifex Maximus et représentant dans ce monde de tout ce qui est le plus élevé dans l'Univers. Le peuple n'offre donc son culte qu'aux substituts de la Mère Gea, et ne s'adresse pas à la divinité elle-même, de même qu'il n'adore pas non plus le Ciel en sa qualité de divinité de la Nature, mais sous sa personification sémi-humaine de l'Empereur de Jade. Le Ciel et la Terre ont été ainsi confondus avec des êtres humains légendaires, ou sémi-légendaires, la seconde avec Ku Loung, le premier avec Tchang Tao Ling, déifié comme *Giók-Hông* par l'empereur Hwoui Tsoung, et proclamé par lui chef de la secte taoïque [2]. Dans les deux cas les Chinois ont agi d'une manière analogue à ce que les chrétiens ont fait, en confondant, sciemment ou involontairement, le culte du Libérateur, du dieu-soleil, avec celui d'un être humain, d'un prophète, toutefois sans parvenir à débarrasser son culte de maints détails caractéristiques du culte du soleil, qui font maintenant encore partie du culte chrétien.

Il existe une coutume intéressante, peut-être d'origine très ancienne, qui est fondée sur l'union mystérieuse du Ciel et de la Terre, et que l'on continue actuellement à observer même dans les parties septentrionales de la province de Fouhkien [3]. On invite les gendres de la famille à un repas composé des mets qui ont été offerts la veille au Ciel. L'invitation se fait au moyen d'une carte de visite, par lettre, ou de vive voix; souvent on convie en même temps des amis et des connaissances. Cette fête prend sur-

[1] 地公生.
[2] Voy. du Halde, «Description de l'Empire de la Chine», vol. I, p. 428; et ci-dessus, page 79.
[3] Doolittle, «Social Life of the Chinese», p. 383.

tout de l'importance lorsque le gendre a été récemment marié, ou du moins l'a été dans le courant de l'année qui vient de finir, et que sa femme ne lui a point encore donné d'enfants. Alors on sert un festin extraordinairement copieux. Il va sans dire que la place d'honneur est réservée au gendre, puisqu'il est le principal convive [1].

Parmi les plats, il y en a de symboliques. Des grenades coupées en deux, de sorte qu'on en voie le cœur et les graines, indiquent que l'on souhaite au gendre qu'il ait beaucoup d'enfants, car le mot chinois de *tsoú* 子 signifie en même temps «graine» et «enfant» [2]. Il y a aussi des oranges. Dans la langue populaire d'Emoui elles se nomment *kam* 柑, c'est-à-dire «l'arbre 木 de la douceur 甘», et elles sont donc sur la table indicatives de la douceur de la vie, que l'on souhaite sans fin au gendre; en outre les compartiments où se trouvent les pépins symbolisent les ménages divers dont on espère que le gendre sera la souche, mais dont les enfants resteront toujours attachés à leur ancêtre, comme les pépins à l'axe du fruit. Le mot de *kiet*, qui est un autre nom de l'orange (voy. page 25), signifie aussi «lié ensemble, noué», ce que les membres de la famille doivent être entre eux, quoique *kiet*, dans ce sens, s'écrive 結. Enfin il a été parlé, à la page que nous venons de citer, de l'idée de bonheur parfait représentée par l'orange.

Dans les familles pauvres on voit aussi sur la table, avec une intention

[1] Jamais on ne place un convive sur un des côtés de la table, à l'extrémité des planches qui la composent; ce serait le comble de l'impolitesse. La première place se trouve à l'un des côtés parallèles à la longueur des planches, aussi près que possible de l'autel des dieux domestiques, et à la gauche de ceux-ci. La seconde place est en face de la première; la troisième est à côté de la première, et la quatrième en face de la troisième, et ainsi de suite. La table se dresse toujours de façon à ce que les planches qui la composent soient dirigées vers les images des dieux.

[2] On lit déjà dans les «Histoires du Nord» 北史, ouvrage de Li Yen Cheou 李延壽, qui traite de l'histoire des dynasties septentrionales de Weï, de Ts'i et de Tcheou, et de celle de la maison de Soui, (386—618) que «le prince Ngan Teh de Ts'i (576 de J. C.) prit pour concubine «la fille de Li Tsou Cheou de Tchao Kiun (dans la province actuelle de Tchihli), et que plus tard, «comme l'empereur prenait part à un repas dans la maison des parents de sa concubine, la mère de «celle-ci, qui portait le nom de famille de Soung, plaça devant lui deux grenades et que son mari «dit: «Il y a beaucoup de graines dans les compartiments de la grenade: maintenant que notre sou«verain est marié depuis peu, la mère de sa concubine souhaite que ses enfants et les enfants de ses «enfants soient nombreux». L'empereur eut une grande joie». 齊安德王納趙郡李祖收女爲妃、後帝幸李宅宴而妃母宋氏薦二石榴於帝前、收曰、石榴房中多子、王新婚妃母欲子孫衆多。帝大喜. «Miroir et Source de toute Recherche», ch. 76.

symbolique analogue, des grappes d'huitres, telles qu'on les trouve sur les bancs rocheux autour d'Emoui. Elles signifient: «Puissent les fils rester inséparablement attachés, comme ces huitres, aussi bien ensemble qu'à leur centre commun»! Les familles riches dédaignent d'employer ce symbole, parce que les huitres sont si abondantes à Emoui qu'on les a presque pour rien et que par conséquent on ne les trouve pas dignes d'être servies aux convives. Enfin, on met encore sur la table de la canne à sucre, qui signifie, parce qu'elle est de plus en plus sucrée d'un compartiment entre deux nœuds à l'autre: «Puisse le bonheur de la famille augmenter à l'adjonction de chaque nouveau membre».

L'époque de l'année pendant laquelle il est d'usage en Chine de célébrer les mariages s'étend du dixième au troisième mois, et embrasse donc l'hiver et le printemps. Parfois on en célèbre aussi en été; mais le printemps est la saison préférée par le plus grand nombre, comme chez nous; quant à l'automne, les mariages y sont si rares que l'on peut dire que c'est comme si jamais ils n'avaient lieu dans cette saison.

Cela vient de ce que «l'automne est la saison de la maturité des grains» [1]. La Nature ne produit plus rien, mais laisse tout parvenir à sa perfection, puis paisiblement mourir, ce qui fait que l'on dit que «l'influence de l'automne est tuante» [2]. Mais le printemps est l'époque de la fécondation, de la vie, de la naissance. «Il est cause de ce que les portes du Ciel et de la Terre «s'ouvrent, le principal auteur de toute nourriture et de toute production, et «les formes de la Nature (les saisons) proviennent de lui» [3]. C'est donc l'époque favorable pour conclure les mariages, à l'instar de cette mystérieuse union du Ciel et de la Terre qui produit au printemps tout ce qui existe. Les Chinois ont compris aussi bien que nous qu'il n'y a pas de moment plus propice pour obéir à la voix de la Nature qui dit: «Croissez et multipliez»! [4] Aussi, pour mieux signifier l'étroit rapport qui existe entre l'union

[1] 秋禾穀熟也. Voy. le *Chwoh-wun* 說文, dictionnaire de l'an 100 de J. C. environ.

[2] 秋氣殺也, voy. Liou Ngan, «Explicateur de la grande Lumière», ch. IX; 秋而殺, *ibid.*, ch. XIV.

[3] 春者天地開闢之端、養生之首法、象所出. Voy. le Dictionnaire de K'ang Hi. Quant à ces formes de la Nature, voy. page 61.

[4] L'ode intitulée 桃夭, qui se trouve dans le premier chapitre du *Chi-king*, le «Livre des Odes», prouve dans quelque mesure qu'anciennement les mariages se faisaient de même au commence-

du Ciel et de la Terre au printemps et celle de l'homme et de la femme, on fait participer les deux couples, pour sceller leur alliance, à un même repas sacrificiel. Il faudra bien ainsi que la Nature jette sur le nouveau couple, afin que sa richesse en enfants s'en accroisse, l'ombre d'une part de la fécondité de son propre mariage.

Certaines cérémonies actuellement en usage dans les mariages montrent bien que les Chinois reconnaissent ce rapport entre les unions que les êtres humains concluent et celle du principe mâle avec le principe femelle de la Nature. Aussitôt que la fiancée, accompagnée d'un cortège d'amis et de connaissances, est arrivée à la demeure du fiancé et que celui-ci l'a reçue, tous deux prennent place ensemble à une table. On y a servi une douzaine de plats, accompagnés de deux coupes de vin doux, symboles de la douceur de la vie nuptiale. Chacun des époux boit la moitié du contenu d'une coupe, puis ils échangent les coupes et boivent le reste. En général un fil rouge relie les deux coupes pendant cette cérémonie [1]. De cette manière se consomme l'union entre l'homme et la femme comme une sorte de réflexion de celle qui relie le couple nouveau à la Nature, et que la participation au même repas sacrificiel consacrera complètement le dixième jour de l'année. Quand les coupes du mariage ont ainsi été vidées, les époux s'inclinent l'un vers l'autre en tenant leurs mains jointes à la hauteur de la poitrine. Là-dessus on place devant eux deux plats, qui contiennent de petites pillules de farine rouges et blanches mêlées ensemble. Les rouges représentent le principe mâle de la Nature,

ment dn printcmps. Le poète chante une jeune fille qni est sur le point de se marier *lorsque le pêcher est en fleurs*, et dit: «Le pêcher est jeune et beau et ses fleurs sont éclatantes; cette jeune femme va dans sa future maison, et elle dirigera parfaitement son ménage» 桃之夭夭、灼灼其華。之子于歸宜其室家; voy. Legge, «Classics» IV, p. 12. Cette ode est du XIe siècle avant notre ère; voy. le même ouvrage, Prolégomènes, p. 82.

On lit aussi dans un des débris les plus intéressants de la plus antique littérature chinoise — c'est un calendrier de la dynastie de Hia intitulé *Hia-siao-tching* 夏小正, où se trouvent des traditions astronomiques remontant à 2000 ans avant notre ère — que le second mois «est l'époque dn mariage ponr les jeunes gens qui ont reçu le bonnet de virilité» 冠子取婦之時也.

[1] Anciennement les coupes étaient faites avec l'espèce de calebasse (*Lagenaria*) qui joue chez les Chinois le rôle de notre corne d'abondance. Maintenant elles sont en métal ou en porcelaine. La cérémonie décrite dans le texte s'appelle 酒婚 «*aviner* le mariage»; dans les livres 合卺 on 交卺 «réunir les conpes de mariage». Elle date de bien des siècles, et est par exemple déjà mentionnée au ch. X 昏義 du «Livre des Rites», le *Li-ki*.

le Yang, les blanches le principe femelle, la Yin [1]. Chaque époux prend ensemble avec une cuiller une pillule rouge et une blanche et les avale, après quoi on fait l'échange des plats qui les contiennent, chacun en avale de nouveau deux, l'époux et l'épouse s'inclinent une seconde fois l'un devant l'autre, et le mariage est estimé conclu en rapport avec le dualisme de la Nature. Tout se termine le surlendemain du mariage par une grande offrande au Ciel et à la Terre. De très bon matin on dresse devant la porte de la grande salle une table chargée des objets ordinaires, viandes et autres offrandes, les époux se prosternent et touchent la terre de la tête, selon le rite accoutumé, en l'honneur du double principe de la Nature, du Ciel et de la Terre. Ils se relèvent, puis se prosternent l'un devant l'autre et touchent le sol de leur tête en signe de respect mutuel. Remarquons qu'il était aussi d'usage à Athènes, et même que la loi ordonnait, que les nouveaux mariés offrissent un sacrifice à Uranus et Gea [2].

[1] Voy. p. 60, note 4.
[2] Proclus, l. V, p. 293, cité par Dupuis, «Origine des Cultes», l. II, ch. 2, p. 132.

RÉCEPTION DU PRINTEMPS.

Réception du printemps. Cette cérémonie est très ancienne en Chine. Vêtements bleus portés au commencement du printemps. Chun Noung, patron de l'agriculture. Le bœuf du printemps; notre bœuf de pâques.

La veille du 5 février, qui est «l'ouverture du printemps» [1], a lieu une cérémonie spéciale, qui a eu son analogue en Occident, quoique à un moment plus avancé de l'année, et qui s'y observe encore en quelques localités. Nous voulons parler de la réception faite au printemps à son arrivée, *ngiá*^{ng}*-tch*^{c}*oun* [2].

Cette cérémonie n'a pas toujours lieu à la même date de l'année civile des Chinois. Comme on s'en convaïncra en se reportant à notre liste des vingt-quatre phases de l'année [3], le «commencement du printemps» est déterminé par le moment où le soleil se trouve au quinzième degré du Verseau, et tombe donc sur le 5 février; et comme le premier jour de l'année civile varie du 21 janvier au 19 février (voy. p. 4), il s'ensuit que «l'ouverture du printemps» peut varier du 16e jour du 12e mois au 15 du 1^{r}

[1] Voy. page 45, note 3.

[2] 迎春.

[3] Page 45, note 3.

mois de l'année civile. La cérémonie peut donc avoir lieu aussi bien à la fin de l'hiver qu'au commencement du printemps.

Chacun connaît la belle page du «Harold» de Bulwer, dans laquelle on voit chez les anciens Saxons les jeunes gens des deux sexes se répandre dans la campagne le premier jour de mai, se parer gaiement de verdure et de fleurs au sein de la libre nature, et se former en cortège pour ramener en ville leurs bestiaux ornés de guirlandes.

«Thus they brought the summer home».

Dans le bon vieux temps, avant Edouard le Confesseur, princes et nobles n'avaient pas dédaigné de faire ainsi cortège au mois de mai; mais cette fête avait un parfum de paganisme qui scandalisait le pieux Edouard. Le peuple n'en continua pas moins à y répandre sa bonne humeur, et il faut avouer que les chants ne devinrent pas plus tristes et les rameaux moins verts pour l'absence du roi et de ses comtes dans la procession [1]. — C'est quelque chose d'analogue que l'on trouve en Chine. C'est un usage qui date d'une antiquité très reculée, et empereurs et magistrats y ont toujours pris part de la manière la plus officielle. C'était une des obligations positives dont l'administration avait à s'acquitter à l'égard du peuple. On lit dans le chapitre intitulé «Prescriptions mensuelles» [2] du Livre des Rites, le *Li-ki*:

«Trois jours avant le commencement du printemps le grand Annaliste «se rendit auprès du Fils du Ciel, disant: «Tel et tel jour sera le com«mencement du printemps et la force végétative sera présente dans les plan«tes». Alors le Fils du Ciel jeûna. Le jour du commencement du printemps «il se mit à la tête de ses ducs, de ses nobles, de ses ministres et des «grands de son empire, pour aller à la rencontre du printemps dans la «campagne orientale» [3]. Sous la dynastie de Han, chacun était habillé de

[1] «Harold, the last of the Saxon Kings», livre I, chap. I.

[2] 月令.

[3] 先立春三日太史謁之天子曰、某日立春、盛德在木。天子乃齋。立春之日天子親帥三公九卿諸侯大夫以迎春於東郊. De l'orient vient le soleil, la chaleur, la lumière, *ex oriente lux*; c'est pour cela que la nouvelle chaleur du printemps est saluée du côté de l'orient. Mais, comme le soleil, la chaleur et la lumière disparaissent à l'occident, ce sera dans la campagne occidentale que l'empereur ira à la rencontre de l'automne.

bleu pour cette fête [1], allusion à la belle couleur du ciel printanier et de la verdure dont la Nature entière se pare [2]. Cette antique cérémonie est restée en vigueur jusqu'à maintenant, et elle se célèbre encore dans sa pureté, quoique à Emoui, qui n'a pas même le rang de chef-lieu de district, on ne soit pas tenu à l'observer strictement. Un grand cortège part de la demeure du magistrat. Les autorités civiles et militaires en robes d'hiver, doublées et ornées de fourrures, sortent de la ville du côté de l'orient, en litières ou à cheval, et accompagnées de leur suite ordinaire. Derrière viennent des gens portant sur leurs épaules un bœuf ou un buffle en papier de diverses couleurs. On le nomme *tch'oun goû* [3] ou «bœuf de printemps», et il symbolise l'agriculture, dont les travaux vont recommencer, et la parure aux mille couleurs dont la Nature va se revêtir. Arrivé dans la campagne, le cortège se dirige vers un autel dressé en l'honneur des divinités des champs et du blé [4], ou en l'honneur du patron de l'agriculture [5]. Les man-

[1] Du moins c'est ce qni semble ressortir du «Supplément de l'Histoire de la dynastie de Han» 續漢書 (ch. IV, 立春), où on lit: «Le jour du commencement du printemps, cinq quarts «avant que la clepsydre de la nuit fût vide, tous les fonctionnaires de la capitale revêtirent des vête«ments bleus» 立春之日夜漏未盡五刻、京師百官皆衣青衣.
«Blne coats were formerly worn by people of fashion on St. George's Day (23 avril), — blne being «the national colour in honour of the national saint». Brand, «Observations on popular Antiquities», p. 106. D'après Mannhardt, «Baumkultus der Germanen», p. 317, on a la contume en Russie de faire choix le même jour d'un beau jeune homme entièrement habillé de vert; on lui met un gâteau sur la tête, pnis on le conduit dans les champs, où l'on enterre le gâteau. Serait là peut-être une offrande faite à la terre, un analogue de l'offrande aux dieux des cbamps dont nous parlerons dans notre article sur le 2e jour dn 2d mois?

[2] Faisons observer que les Chinois ne font guère de différence entre le bleu du ciel et le vert dn feuillage, et qn'ils désignent les deux conleurs par le même terme de 青. Ils ne sont pas le senl peuple qni ne distingue pas le bleu de ciel de certaines autres couleurs. Dans les anciens hymnes des Védas il est bien question de la coloration rouge du soleil et du ciel au matin, mais jamais de l'azur du ciel; il en est de même du Zend-Avesta, le livre sacré des Perses, adorateurs de la lumière. Il n'est question de l'azur ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament, ni dans Homère. L'allemand *blau* se rapporte étymologiquement à *blass* et *bleich* (pâle) et les langues romanes ont emprunté ce mot aux langnes germaniques, le latin n'ayant pas l'expression qu'il leur fallait. — Max Müller, «die Wahrnehmung des Unendlichen», dans la «Deutsche Rundschau», Mai 1878, p. 290.

[3] 春牛.

[4] Voy. le 2d jour dn 2d mois.

[5] 神農 Chun Noung, littéralement «l'agriculteur divin», est le second empereur fabuleux mentionné par les Chinois dans leur histoire. Il est désigné comme le successeur de Fouh Hi, dont nous avons déjà dit quelque chose p. 60, note 4. D'après les *Chi-ki* 史記 ou «Ecrits historiques» de Sz' Ma Ts'ien 司馬遷, l'Hérodote de la Chine, (chap. 三皇本記) il aurait eu pour mère la princesse Nu Ting 女登, fille de Nu Koua 女媧, sœur de Fouh Hi, laquelle

darins se prosternent, brûlent de l'encens, puis, lorsque le buffle du printemps a été brûlé ou mis en pièces, ils se retirent, chacun dans son Yamun. Alors, toujours en conformité de ce que fait la Nature ellemême, ils dépouillent leur costume d'hiver et mettent leurs habits du printemps.

L'origine de la coutume de porter le bœuf du printemps aux champs se perd dans la nuit des temps. On lit en effet dans le Livre des Rites, chap. «Prescriptions mensuelles», que, dans le dernier mois de l'année, sur l'ordre du Fils du Ciel,, «on portait dehors un bœuf de terre, afin de reconduire l'air froid» [1].

Nous ne croyons pas que le bœuf de pâques que l'on a l'habitude dans un grand nombre de villes de la Hollande de promener dans les rues, orné de fleurs et de verdure, puis d'abattre, ait quoi que ce soit en commun avec le bœuf du printemps des Chinois. Notre bœuf gras a probablement été primitivement un symbole du signe du Taureau, qui, il y a environ 4000 ans, se trouvait à la rencontre de l'équateur et de l'écliptique, et dans lequel le soleil célébrait alors à l'équinoxe du printemps sa victoire sur l'Esprit des ténèbres. Le dieu solaire, en entrant dans ce signe, le rendait invisible et ainsi tuait le taureau: — c'est aussi pour cela que Mithra, le dieu solaire des Perses, était représenté assis sur un taureau et lui plongeant un glaive dans le cou. Il est probable que l'abattage du bœuf de pâques est symbolique de cette victoire.

sœur, au dire de quelques auteurs, anrait succédé pendant un certain temps à son frère. Chun Noung fnt conçu par sa mère par le pouvoir d'nn dragon surnaturel. Il avait un corps humain, mais une tête de vache, et ayant été élevé sur les bords du Kiang 姜 (affluent du Hoang-ho dans la province de Chensi), il adopta comme nom de famille celui de ce fleuve. Il régna sous l'influence de l'élément fen et reçut pour cela le nom «d'empereur flamboyant» 炎帝. Il fabriqua des socs et des manches de charrue en bois, il enseigna an peuple l'ntilité de la charrue, et comme c'est ainsi lui qui fut le premier à enseigner l'agriculture au peuple, on lui donna le titre de Chun Noung, «l'agricultenr divin on surnaturel». C'est aussi lui qui a institué l'offrande à la Terre, qui, de même que le Chiron de nos anciens occidentanx, a découvert la vertu curative des plantes, et qui a inventé le luth à cinq cordes. Il établit en outre des marchés pour le commerce d'échange et il développa les huit symboles de façon à en tirer soixante-quatre (voy. p. 61). Il mourut après avoir régné 120 ans. Un des surnoms de Chun Noung est 烈山氏, «l'homme du mont Lieh», mont sur lequel on dit qu'il a fait sa résidence.

Voy. en outre «Chinese Repository» XI, p. 322 et sniv., et autres ouvrages.

[1] 出土牛以送寒氣.

Il est vrai que les Chinois donnent le nom de Bœuf [1] à une constellation, mais c'est celle qui correspond au Capricorne, et par conséquent il n'est pas admissible qu'on l'ait mise en rapport avec le printemps. Il est donc à peu près certain que leur bœuf du printemps n'est pas en rapport avec le ciel, nouveau motif de ne pas le rapprocher de notre bœuf de pâques. Voilà pourquoi nous inclinons à le considérer simplement comme un symbole de l'agriculture, dont le cycle recommence au printemps.

[1] 牛宿.



KOUAN-TI ENTRE TCHEOU-TSANG ET KOUAN-PIN

STATUETTES BRONZE CHINOIS DU XVIIIe SIÈCLE, HAUT 0,158

(*Collection du Musée Guimet* N°s 5351, 1643, 1636).

TREIZIÈME JOUR DU PREMIER MOIS.

FÊTE DE KOUAN TI[1], DIEU DE LA GUERRE.

Le *San-kwoh-tchi.* Décadence politique à la fin de la dynastie de Han. Les «mouchoirs jaunes». Liou Pi, Tchang Feï et Kouan Yu; leur serment dans le verger des pêchers. Défaite des «mouchoirs jaunes»; combat singulier de leur chef avec Kouan Yu. Jeunesse de Kouan Yu. On l'a fait dieu de la Littérature à cause de sa grande science. Nouvelles défaites des «mouchoirs jaunes». Ts'ao Ts'ao. Liou Pi à Ngan-Hi; aventures des trois alliés. Ils rentrent en grâce auprès de l'empereur. Nouveaux hauts faits des trois héros dans la lutte contre les révoltés.

Intrigues à la cour pour la succession au trône. L'empereur Hien Ti. L'usurpateur Toung Tchoh et sa lutte contre les trois héros. Kouan Yu remporte dans un combat singulier la victoire sur le géant Hoa Hioung. Défaites de Toung Tchoh; il change de capitale. Discorde entre les trois alliés. Toung Tchoh assassiné.

Nouvelle révolte des «mouchoirs jaunes»; ils sont vaincus par Ts'ao Ts'ao, qui s'empare ensuite de la capitale. Les trois alliés délivrent Poh-Haï et Kouan Yu pourfend le chef des assiégeants sur son cheval. Liou Pi décide de prétendre au trône et de résister à l'usurpateur Ts'ao Ts'ao. Les trois héros s'établissent dans ce but à Su-Tcheou.

La guerre recommence. Générosité de Liou Pi et de Kouan Yu à l'égard de Lu Pou. Lutte des alliés contre Youen Chouh. Quatrième combat singulier de Kouan Yu.

Les héros s'allient à Ts'ao Ts'ao contre Lu Pou; ce dernier est fait prisonnier et mis à mort. Trahison de Ts'ao Ts'ao contre Liou Pi déjouée par la bravoure de Kouan Yu. Le meurtrier tué de la main de Kouan Yu. Rupture et nouvelle guerre entre Ts'ao Ts'ao et Liou Pi. Kouan Yu, au siège de Su-Tcheou, fait prisonnier, dans un combat singulier, le commandant ennemi.

[1] 關帝.

Kouan Yu commandant de la forteresse de Hia-P'eï. Liou Pi vaincu par Ts'ao Ts'ao. Siège de Hia-P'eï; Kouan Yu refuse de se rendre. La ville est prise et lui-même fait prisonnier avec les femmes et les enfants de Liou Pi.

Captivité de Kouan Yu. Lâches tentatives de Ts'ao Ts'ao pour semer la division entre lui et Liou Pi. Héroïsme et fidélité de Kouan Yu. Il tue en combat singulier deux généraux de Youen Chao, allié de son frère d'armes. Sa fuite. Il traverse cinq postes ennemis de suite, tuant à chaque fois le commandant de sa propre main. Il rejoint ses deux alliés.

Renouvellement de la guerre. K'oung Ming. Revers de Ts'ao Ts'ao à Sin-Yé. Alliance entre les états de Chouh et de Wou. Destruction de la flotte de Ts'ao Ts'ao sur le Yang-tsz'. Générosité de Kouan Yu à l'égard de Ts'ao Ts'ao. Son expédition contre Tch'ang-Cha, et sa quatorzième victoire en combat singulier.

Ts'ao Ts'ao fait mettre à mort l'impératrice et ses deux fils, et est peu après revêtu de la dignité royale. Liou Pi se proclame roi du «pays entre les fleuves». Kouan Yu commandant à King-Tcheou; sa guerre contre Wou et Weï; son quinzième combat singulier. Il assiège Fan-Tch'ing et bat l'armée de secours, mais il reçoit une grave blessure devant les murs de la ville. Il est contraint de lever le siège et de se retirer à Meh-Tch'ing. Assiégé à son tour, il est enveloppé par l'ennemi dans une sortie, fait prisonnier et décapité avec son fils.

Reste de l'histoire des trois empires. Kouan Yu déifié par Hwoui Tsoung et Wan Lih. Kouan Ti, dieu des marchands et des lettrés. Ses images en cette qualité. Ses deux gardes Kouan P'ing et Tcheou Ts'ang. Jours destinés aux offrandes à Kouan Ti; ces offrandes.

Notre biographie du Mars chinois sera principalement tirée d'un roman historique populaire, intitulé «Histoire des trois Empires» *San-kwoh-tchi* [1].

On ne trouvera pas un grand nombre d'ouvrages littéraires qui aient conquis une popularité comparable à celle de ce livre, et quant aux récits historico-romanesques en particulier aucun certainement n'a jamais eu autant de lecteurs que celui-ci. Un Chinois sachant lire et qui n'ait pas parcouru cet ouvrage d'un bout à l'autre est un original rare; les personnages principaux sont connus de tout le monde, et chacun a ses sympathies et ses antipathies motivées à leur égard. De fait, c'est uniquement par «l'Histoire des trois Empires» que la grande majorité de la nation sait quelque chose de l'importante époque qui a vu tomber la célèbre dynastie de Han pour

[1] 三國志演義.



KOUAN-TI

BRONZE CHINOIS DU XVIII[e] SIÈCLE, HAUT 0.285

(*Collection du Musée Guimet* N° 1216).

faire place à la maison de Tsin [1]. Cette période va de 168 à 265 ap. J. C.

C'est parce qu'il est si populaire et qu'il est connu des Chinois de tout rang, que nous avons choisi cet ouvrage pour en faire notre source principale afin de raconter l'histoire de Kouan Ti, du héros dont non seulement la bravoure a fait le dieu de la guerre, mais dont la loyauté et la science ont encore fait un patron des marchands et des lettrés. Presque tout ce que le peuple sait de cette divinité, et ce qui par conséquent sert à expliquer le culte qu'il lui rend vient de ce roman historique, dans la composition duquel du reste l'imagination a eu si peu de part que l'on peut le mettre presque au rang d'une source historique. En outre, il n'existe peut-être pas d'ouvrage aussi riche que celui-ci en détails sur le compte de notre héros. Quant au style, il est simple, mais élégant et attachant. Les Chinois en font le plus grand cas et le considèrent comme à peu près inimitable. Ce mérite seul suffirait à rendre l'ouvrage digne de l'attention de chacun, surtout de celle des Européens qui s'occupent de littérature chinoise.

Dans la seconde moitié du deuxième siècle le relâchement des mœurs et la décadence politique minaient le pouvoir des représentants de la glorieuse dynastie de Han. Partout se manifestaient des symptômes de mécontentement; il éclatait sans cesse des révoltes, et les guerres civiles qui en résultaient ébranlaient de plus en plus le trône des empereurs. On vit s'ouvrir une période de luttes entre le pouvoir constitué et divers usurpateurs, période riche en incidents de toutes sortes, d'où sont sortis maints récits romanesques et dramatiques, comme cela est aussi arrivé chez nous pour les époques les plus agitées de notre histoire. L'auteur du chef-d'œuvre dont nous parlions il y a un moment s'appellait Lo Kouan Tchoung [2] et vivait, dit-on, sous la dynastie de Youen [3]. En décrivant la chûte de la maison de Han il s'est acquis une haute réputation littéraire, qui fera vivre son nom. Son ouvrage se compose de 120 chapitres, dont 44 ont été traduits en français par Théodore Pavie. Le reste n'a jamais été publié dans aucune langue européenne [4].

L'empereur Ling Ti [5] prit en 168 les rênes du pouvoir. La corruption

[1] 晉. [2] 羅貫中. [3] 元 1206—1368.

[4] Voy. en outre sur «l'Histoire des trois Empires»: «Notes and Queries on China and Japan», vol. I, p. 102; Wylie, «Notes on Chinese Literature», p. 161; etc.

[5] 靈帝.

des mœurs était très grande en haut lieu; l'administration s'en ressentait; l'empereur abandonnait à ses eunuques les affaires d'état les plus considérables. Le mécontentement croissait de jour en jour et du peuple passa à ceux des grands que la corruption n'avait pas atteints. On vit paraître des bandes d'insurgés qui dévastaient le pays; enfin un certain Tchang Kioh [1] en réunit un grand nombre, et lorsqu'il se trouva à la tête d'une armée formidable, déploya ouvertement l'étendard de la rébellion contre l'empereur. Il prétendait qu'un être surnaturel lui avait remis un livre magique au moyen duquel il devait rétablir la paix et le bonheur universel, et il parvint, avec l'aide de ses deux frères, à inspirer au peuple une confiance aveugle dans son pouvoir magique. Des milliers et des milliers de partisans accoururent sous ses drapeaux; il en forma trente-six corps sous un nombre égal de ses lieutenants, et réussit par leur moyen à mettre les provinces du Nord en pleine révolte. Ses hommes portaient un mouchoir jaune enroulé autour de la tête et avaient des bannières jaunes. Quand le Nord fut soulevé, ses bandes se massèrent pour attaquer les frontières de la partie de l'empire qui était encore restée fidèle à l'empereur.

Alors le préfet de Yeou-Tcheou [2], district de la province de Tchihli, fit afficher partout une proclamation destinée à appeler à combattre les rebelles les habitants des contrées fidèles au pouvoir légal. Un jour un Chinois nommé Liou Pi [3] lisait la proclamation à côté d'un nommé Tchang Feï [4], ce qui amena une conversation entre les deux personnages, et ils finirent par se promettre de travailler ensemble au salut de leur patrie. Ils entrèrent dans une auberge afin de concerter leurs plans, et virent tout à coup entrer un homme de taille gigantesque. «Il avait neuf pieds de haut et sa barbe était longue de deux pieds; sa figure ressemblait à une datte double et ses lèvres avaient l'air enduites de rouge de plomb; ses yeux étaient comme ceux d'un phénix rouge et ses sourcils comme des vers à soie étendus». Liou Pi l'invita à prendre place et lui demanda comment il s'appellait et d'où il venait. »Mon nom de famille est Kouan [5], dit-il, et mon nom à moi Yu [6]. Mon surnom est proprement Cheou Tch'ang [7], mais je l'ai plus tard changé en Youn

[1] 張角. [2] 幽州. [3] 劉備. [4] 張飛.
[5] 關. [6] 羽. [7] 壽長.

Tch'ang [1]. Je suis originaire du département de Kiaï-Tcheou [2] dans la province de Ho Toung [3], mais j'ai dû m'enfuir, parce que j'ai tué un grand qui abusait de son pouvoir pour opprimer le peuple. Il y a cinq ou six ans de cela. Maintenant j'ai appris que l'on enrôle des soldats contre les rebelles et je suis venu ici pour obéir à l'appel qui a été fait».

Quand il eut fini de parler, les deux autres lui exposèrent leurs projets, sur quoi tous les trois convinrent de se rencontrer le lendemain matin dans le verger des pêchers de Tchang Feï, pour s'y jurer fraternité les uns aux autres en invoquant le Ciel et la Terre, et pour s'engager à s'efforcer ensemble de sauver la dynastie. Il prêtèrent donc serment, après quoi ils appelèrent au combat les jeunes gens de l'endroit et se rendirent auprès du préfet de Yeou-Tcheou pour lui offrir leurs services. Bientôt les rebelles se montrèrent aux frontières. Liou Pi avec Tchang Feï et Kouan Yu, tous trois à cheval, marchèrent, suivis de leurs partisans, à la rencontre de l'ennemi; ils défièrent en combat singulier les chefs de leurs adversaires, et Tchang Feï perça de sa lance l'un d'entre eux, qui était de rang subordonné. Mais quant au chef suprême, Kouan Yu le coupa en deux sur son cheval, et cela répandit une telle panique dans les rangs des rebelles qu'ils se mirent à jeter leurs armes et à s'enfuir en désordre. Les vainqueurs se lancèrent à leur poursuite et en massacrèrent un nombre immense. Les trois frères d'armes rentrèrent alors en triomphe dans la ville.

Voilà comment notre roman met son héros en scène. On sait peu de chose de sa jeunesse. De même que ses deux frères d'armes, il était d'obscure extraction et il avait gagné sa vie en vendant de la bouillie aux fèves [4]. Plus tard il s'était mis à étudier, et il devint si savant qu'on finit par lui donner une place parmi les cinq divinités de la Littérature — mais nous reviendrons plus tard là-dessus. C'est en 184 qu'il jura fraternité à Liou Pi et à Tchang Feï, et eux à lui. Cette date est donc celle de son entrée dans la carrière militaire.

Poursuivons maintenant l'histoire de notre héros, telle que nous la trou-

[1] 雲長.

[2] 解州, 34° 59' de lat. et 108° 30' de long. Voy. Biot, «Dictionnaire des villes etc. de la Chine», p. 71.

[3] 河東, partie occidentale de la province actuelle de Chansi.

[4] Voy. Mayers, «Reader's Manual», 415, 10 et 297; «China Review», vol. V, p. 314, 315.

vons dans le *San-kwoh-tchi*. La ville de Tsᶜing-Tcheou [1] ayant été investie par les mouchoirs jaunes, le préfet écrivit à Yeou-Tcheou pour demander du secours, car le danger était pressant. On envoya cinq mille hommes, auxquels les trois amis se joignirent; il y eut un rude combat, mais l'armée de secours fut repoussée. Les impérialistes eurent alors recours à un stratagème. Kouan Yu occupa sans bruit les hauteurs qui se trouvaient sur un des flancs de l'armée ennemie, et Tchang Feï les hauteurs en face; Liou Pi, avec le commandant de l'armée de secours, attaqua de front; mais il se retira quand la lutte fut vivement engagée, l'ennemi poursuivit et tomba dans l'embuscade. Attaqués soudain de trois côtés à la fois, les mouchoirs jaunes furent mis en désordre; en même temps la garnison de Tsᶜing-Tcheou fit une sortie; les rebelles se trouvèrent complètement enveloppés et l'on en fit un grand carnage.

Après avoir ainsi contribué à faire lever le siège, notre trio marcha contre Tchang Kioh, chef suprême des rebelles, auquel le général Lou Tchih [2], à la tête de troupes impérialistes trois fois plus faibles en nombre que les siennes; avait bien de la peine à tenir tête dans la partie méridionale de Tchihli. Quand nos héros arrivèrent à l'armée avec les cinq cents hommes qui les suivaient, on leur adjoignit quelques renforts, et on les envoya à Ying-Tchᶜouen [3], au nord de la province de Honan, pour y attaquer les deux frères de Tchang Kioh, Tchang Pao [4] et Tchang Liang [5]. Liou Pi opéra sa jonction avec les troupes restées fidèles dans cette contrée, mit le feu au camp ennemi et sut si bien mettre à profit la confusion qui s'ensuivit, que bientôt l'armée rebelle toute entière fut dispersée ou détruite. Un carnage plus grand encore fut fait par les impérialistes commandés par un nommé Tsᶜao Tsᶜao [6], général d'origine obscure, qui débuta par ce haut fait dans une très glorieuse carrière, et qui figurera plus tard au premier rang dans l'histoire des trois empires.

Cette expédition menée à bonne fin, Liou Pi, Kouan Yu et Tchang Feï rebroussèrent vers le nord, attaquèrent Tchang Kioh, dispersèrent son armée et le tuèrent lui-même. Ensuite ils se retournèrent contre Tchang Pao, qui avait réussi à rallier les débris des armées rebelles mises en déroute,

1 青州. 2 盧植. 3 潁川.
4 張寶. 5 張梁. 6 曹操.

mais cette fois ils essuyèrent un revers, causé par un vent violent, des brouillards et des pluies que leur adversaire sut leur opposer par sa magie. Toutefois ils ne se laissèrent pas abattre. Ils occupèrent les hauteurs et de là ils jetèrent soudain sur leurs ennemis toutes sortes d'immondices et de déchets de boucherie, ce qui neutralisa les arts magiques des rebelles. Ceux-ci se virent attaqués de trois côtés à la fois et furent obligés de battre en retraite et de s'enfermer à Yang-Tch'ing [1], ville située sur la frontière sud de la province de Chansi. Les alliés les y pressèrent si vivement qu'ils tranchèrent eux-mêmes la tête à Tchang Pao et la livrèrent aux alliés avec la ville. Enfin le troisième frère, Tchang Liang, qui avait pris le commandement suprême des mouchoirs jaunes après la mort de Tchang Kioh, fut poursuivi par un autre corps d'impérialistes, essuya sept défaites successives, et fut enfin tué dans la bataille.

Mais la rébellion n'était pas encore réprimée pour cela. Partout surgissaient de nouveaux chefs à la tête de bandes de mouchoirs jaunes, et la guerre continuait acharnée. Il serait trop long d'en suivre toutes les péripéties. Disons seulement que Liou Pi et ses frères d'armes prirent part à l'investissement de la ville de Youen-Tch'ing [2] dans le nord de Chantoung, et qu'ils furent les premiers à y pénétrer. La lutte fut vive, et la ville enlevée et perdue à plusieurs reprises; enfin les trois chefs des rebelles furent tués, et leur armée dispersée et détruite. Cette grande victoire mit fin pour le moment à la révolte des mouchoirs jaunes. L'empereur récompensa Liou Pi en le nommant préfet du district de Ngan-Hi [3] dans la province de Tchihli, et le nouveau dignitaire se rendit à son poste, accompagné de ses deux amis, désormais ses aides et ses conseillers inséparables. Mais les eunuques de la cour virent avec grand déplaisir élever à des emplois importants les héros qui s'étaient distingués dans la guerre, parce qu'ils prévoyaient que cela aurait pour effet de diminuer leur propre influence. Ils surent empoisonner l'esprit de l'empereur et l'amener à envoyer des délégués, qui devaient recueillir des griefs contre les magistrats nouvellement nommés, afin que l'on en pût tirer prétexte de les destituer. Celui qui se présenta dans le district de Liou Pi se conduisit à son égard avec la dernière arrogance, et joignit à la grossièreté de ses procédés l'iniquité la plus criante, le privant systématiquement de tout moyen de

[1] 陽城. [2] 宛城. [3] 安喜.

se défendre contre les accusations que l'on s'empressait de recueillir parmi les employés subalternes. La fureur de Tchang Feï s'alluma. Il força, malgré la forte garde qui la défendait, l'entrée de la demeure du délégué impérial, pénétra jusqu'auprès de ce dernier, lui fit les plus vifs reproches de sa conduite, et, le saisissant par les cheveux, le traîna jusque devant le palais du préfet, où il se mit à le battre d'importance avec un bâton de saule. Liou Pi eut toutes les peines à lui arracher sa victime. Kouan Yu, attiré par la bagarre, donna à ses deux amis le conseil de mettre le délégué à mort, puis de rentrer dans la vie privée. Liou Pi se contenta de suivre la seconde partie de ce conseil. Il suspendit au cou du délégué battu les sceaux de la préfecture et le renvoya ainsi à l'empereur, ce qui signifiait qu'il ne désirait plus être considéré comme faisant partie de l'administration.

Le rechercheur de griefs s'empressa de faire usage de la liberté qui lui était généreusement rendue pour aller déposer une plainte auprès du premier magistrat de la province, lequel à son tour envoya des gens chargés d'arrêter le trio. On ne les avait pas attendus; nos trois aventuriers s'étaient réfugiés à Taï-Tcheou [1] dans le nord de la province de Chansi, où demeurait un parent de Liou Pi, Liou K'oueï [2], qui les cacha. Sur ces entrefaites une nouvelle rébellion éclata sur deux points à la fois, dans le midi de l'empire, et en même temps à l'extrême nord, à Yu-Yang [3] dans la province de Tchihli, et le général Liou Yu [4] ayant été chargé de pacifier cette dernière contrée, ce fut pour les trois amis une occasion de rentrer en grâce auprès de l'empereur. Liou K'oueï écrivit à Liou Yu pour lui recommander ses protégés, et le général, charmé de s'assurer les services de si glorieux champions, assigna à Liou Pi un haut rang dans l'armée et lui confia même le commandement des troupes qui furent chargées de détruire le repaire des rebelles. Il y eut pendant plusieurs jours de suite de rudes combats, mais Tchang Choun [5], un des principaux chefs des insurgés, se fit tellement haïr des siens par sa tyrannie et ses injustices, qu'ils finirent par le tuer; on livra sa tête, et son armée passa du côté de Liou Pi. Son frère Tchang Ku [6], qui s'était fait proclamer empereur, vit que sa cause était perdue,

[1] 代州. [2] 劉恢. [3] 漁陽. [4] 劉虞. [5] 張純. [6] 張舉.

tant les désertions se multipliaient, et s'étrangla. L'empereur apprit quels hauts faits avaient de nouveau été accomplis par les trois héros. Il leur fit complètement grâce pour les traitements qu'ils avaient fait subir à son délégué et il nomma Liou Pi préfet du district de P'ing-Youen [1], dans la partie septentrionale de la province de Chantoung.

Les intrigues n'en cessèrent pas pour cela à la cour; au contraire, l'empereur étant tombé malade, la question de la succession au trône leur fit redoubler d'intensité. L'empereur était tiraillé entre sa mère, qui voulait lui faire reconnaître comme héritier du trône le prince Hieh [2], qu'elle avait élevé, et le généralissime Ho Tsin [3], de la sœur duquel, sa seconde épouse, l'empereur avait eu un autre fils, le prince Pien [4]. Il inclinait en faveur de Hieh, mais il redoutait le mécontentement de Ho Tsin. Les eunuques, qui étaient aussi du parti de sa mère, lui inspirèrent la pensée de se débarrasser du généralissime en le faisant assassiner; mais Ho Tsin fut averti à temps et échappa à la mort. Le décès de l'empereur étant survenu (190 de J. C.), Ho Tsin jugea pouvoir se venger. Il usa si bien de sa haute position et fut si habilement secondé par ce Ts'ao Ts'ao, dont nous avons déjà dit un mot (page 100), et par un certain Youen Chao [5], qu'il parvint premièrement à faire proclamer empereur son neveu Pien, ensuite à faire mettre à mort la grand' mère du prince Hieh, enfin de faire signer par sa sœur, la nouvelle impératrice-mère, un décret qui destituait les eunuques des charges qu'ils occupaient. Il en arriva ainsi à exercer de fait le pouvoir suprême dans la capitale. Afin de se consolider encore, il rappela avec son armée le général Toung Tchoh [6], qui était en campagne contre les Tibétains [7]; mais avant que ce soutien lui arrivât, les eunuques parvinrent à l'attirer traîtreusement dans le palais, où ils le firent périr. Là dessus Youen Chao et Ts'ao Ts'ao attaquèrent le palais, afin de venger ce meurtre; ils mirent le feu aux bâtiments, mais le principal auteur du méfait, l'eunuque Tchang Jang [8], s'échappa, et de plus réussit à enlever l'impératrice-mère et ses deux fils. Youen Chao se mit aussitôt à sa poursuite, et le pressa si bien qu'il dut abandonner ses captifs et qu'il se noya dans une rivière pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

[1] 平原. [2] 協. [3] 何進. [4] 辨. [5] 袁紹.
[6] 董卓. [7] 姜. [8] 張讓.

Comme Ho Tsin était mort lorsque Toung Tchoh arriva dans la capitale avec ses troupes, ce dernier se vit en possession du pouvoir, mais il se fit haïr par ses cruautés et son arbitraire. Il déclara le jeune empereur Pien Ti incapable de gouverner, et il le remplaça par son frère cadet, le prince de Tch'un, Tch'un Liou Wang [1], qui fut proclamé sous le nom de Hien Ti [2]. Non content de cela, il fit peu après assassiner l'empereur déchu et sa mère, et commit de si atroces cruautés que Ts'ao Ts'ao, son propre partisan, ourdit une conspiration contre lui. Le plan échoua et Ts'ao Ts'ao dut chercher son salut dans la fuite. Youen Chao fit aussi défection. Dans une assemblée de chefs il se prononça si ouvertement et si vigoureusement contre la déchéance dont avait été frappé le jeune empereur Pien Ti, qu'il en résulta une rupture complète entre lui et Toung Tchoh. Il alla rejoindre Ts'ao Ts'ao, que rallièrent de leur côté Liou Pi et ses deux frères d'armes, et bientôt l'opposition contre l'usurpateur Toung Tchoh eut une forte armée en campagne.

Kouan Yu va sortir à cette occasion de la pénombre où il est resté quelque temps. Les deux armées sont en présence; celle de l'usurpateur est commandée par Hoa Hioung [3], guerrier de taille gigantesque, qui défie les chefs adversaires en combat singulier. Déjà il a triomphé de deux d'entre eux, dont les têtes sont tombées sous son sabre. Kouan Yu s'avance à son tour, monté sur son cheval de bataille. En un instant ses deux collègues sont vengés; le héros rentre au camp et jette à ses pieds la tête du géant.

Toung Tchoh envoie le valeureux Lu Pou [4] contre les alliés, et les deux armées se trouvent de nouveau en présence. Nouveaux combats singuliers; Lu Pou fait mordre la poussière aux trois premiers qui osent se mesurer avec lui; le quatrième quitte le champ-clos grièvement blessé. Ts'ao Ts'ao conçoit le projet de s'emparer de la personne de ce terrible adversaire, pensant qu'alors il aura facilement raison de Toung Tchoh. Notre trio s'offre pour exécuter le projet. Lu Pou sort une cinquième fois de ses lignes pour renouveler son défit et met en fuite le champion qui se présente le premier. Alors Tchang Feï pousse son cheval vers lui; le combat s'engage et reste indécis; soudain accourent Kouan Yu et Liou Pi, mais

[1] 陳留王. [2] 獻帝. [3] 華雄. [4] 呂布.

les trois amis réunis ne parviennent pas à faire leur adversaire prisonnier; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de le mettre en fuite. Pendant ce temps les deux armées s'attaquent; celle de Lu Pou est prise de panique; elle est chassée de ses retranchements et se retire dans la capitale Loh-Yang [1].

Pendant que les adversaires de Toung Tchoh tenaient ainsi vigoureusement tête à ses troupes, ce tyran commit un acte de violence dont l'égal est rarement mentionné par l'histoire. Ne se jugeant plus en sureté à Loh-Yang, sa capitale, qui, dit-on, renfermait plus d'un million d'habitants, il força ceux-ci de se transporter à Tch^cang-Ngan [2] dans la province actuelle de Chensi, où il voulait fixer le siège de son gouvernement. Ses soldats commirent à cette occasion tous les excès imaginables, violant les femmes et les jeunes filles, pillant et brûlant ensuite maisons, temples, palais, détruisant tout, sur l'ordre de leur cruel maître. Ils massacrèrent un nombre incalculable de personnes, et, pour mettre le comble à ses crimes, Toung Tchoh ordonna à Lu Pou de faire forcer l'entrée des tombeaux des empereurs et des grands, et il s'empara des immenses richesses que l'on y trouva en or et en pierres précieuses. Il va sans dire qu'il se fit suivre à Tch^cang-Ngan par le jeune empereur et par toute la cour.

Les alliés prirent possession des ruines de l'ancienne capitale, mais bientôt la discorde se mit parmi eux, principalement par suite de l'obstination de Youen Chao de n'agir qu'à sa tête. Ts^cao Ts^cao se sépara de lui, et, de son côté, Liou Pi quitta l'armée avec ses deux amis et s'en retourna dans le district de P^cing-Youen. Peu après, nous retrouvons le trio guerroyant dans l'armée d'un adversaire de Youen Chao et contribuant à lui infliger une défaite si complète qu'il ne resta plus d'autre ressource à cet ambitieux que de faire sa soumission à Toung Tchoh.

Ce tyran se plongeait toujours plus dans la volupté et les cruautés, lorsqu'enfin, en 192, Lu Pou en débarrassa le monde en l'assassinant. On pendit son cadavre en public, exposé aux insultes de la foule. Ses biens furent confisqués et les membres de sa famille mis à mort, sans distinction d'âge. Les mouchoirs jaunes profitèrent de ces troubles pour se soulever de nouveau. Ils mirent Ts^cing-Tcheou à feu et à flammes; mais Ts^cao Ts^cao mar-

[1] 洛陽. Cette ancienne capitale de la dynastie de Han était située par 34° 43′ environ de lat. et 110° 8′ de long., dans la province actuelle de Honan.

[2] 長安.

cha contre eux et fit si bien que le plus grand nombre d'entre eux passa de son côté, ce qui le mit à même de réunir une armée assez puissante pour marcher contre la capitale, Tchᶜang-Ngan. Il n'eut pas de peine à y prendre le pouvoir en mains, et il exerça l'autorité suprême, toutefois au nom du jeune Hien Ti.

Il restait cependant des bandes de mouchoirs jaunes qui parcouraient le pays en tuant et pillant. Elles investirent la ville de Poh-Haï [1], actuellement Weï [2], située dans le nord de la province de Chantoung. Liou Pi et ses amis, appelés au secours par les assiégés, tombèrent sur le dos de l'ennemi, à la tête de troupes peu nombreuses, mais choisies. Kouan Yu tua de sa main le chef ennemi sur son cheval, et une sortie des défenseurs de la place vint achever la victoire. Notre trio cueillit ainsi de nouveaux lauriers, mais tant de gloire enivra Liou Pi. Il était apparenté à la famille impériale régnante, car il descendait du septième fils de King Ti [3], qui était monté sur le trône l'an 156 av J. C, et il résolut de prétendre à la couronne. Il s'établit dans ce but dans la ville de Su-Tcheou [4], dans le nord de Kiangnan, pour ouvrir de là les hostilités contre l'usurpateur Tsᶜao Tsᶜao.

Ce fut le commencement d'une guerre interminable entre Tsᶜao Tsᶜao, Lu Pou, les trois frères d'armes et quelques généraux qui avaient su se créer des positions indépendantes. Il se fit et se défit des alliances, il se livra des batailles, il se noua des intrigues; c'est un dédale dont nous ne poursuivrons pas les complications. Nous nous arrêterons seulement aux grands faits auxquels notre trio a sa part active, ou qui le concernent directement. Tsᶜao Tsᶜao remporta succès sur succès. Il s'empara de la ville de Ting-Tᶜao [5] au sud de la province de Chantoung, dans laquelle Lu Pou s'était établi, dispersa l'armée de ce général et soumit toute la province; mais Lu Pou rallia ses troupes, et alla se mettre à Su-Tcheou sous la protection de Liou Pi. Tsᶜao Tsᶜao là-dessus voulut acheter Liou Pi, pour qu'il profitât de cette occasion de se défaire d'un rival redoutable; mais il avait compté sans le sentiment d'honneur du héros et de son ami et conseiller Kouan Yu. Car, quoique on lui envoyât l'investiture impériale du fief de Su-Tcheou, Liou Pi refusa de faire lâchement assassiner un homme qui s'en était remis à sa loyauté, et même, de concert avec Kouan Yu, il le défendit contre leur

[1] 北海. [2] 濰. [3] 景帝. [4] 徐州. [5] 定陶.

troisième ami, Tchang Feï, qui nourrissait contre Lu Pou une haine ardente et qui un jour leva sur lui son sabre nu.

Habile à «diviser pour mieux régner», Ts'ao Ts'ao intrigua si bien qu'il mit la discorde entre Liou Pi et un frère cadet de Youen Chao, Youen Chouh [1], qui avait aussi réussi à se rendre indépendant dans son territoire. Il en résulta une campagne dont Kouan Yu fut le héros. Il tua en combat singulier un des généraux ennemis, ce qui causa parmi les troupes de ce dernier une panique si grande qu'elles furent complètement mises en déroute. Pendant ce temps néanmoins, dans la place de Su-Tcheou, où Tchang Feï avait été laissé pour y exercer le commandement, l'ancienne animosité entre lui et Lu Pou avait de nouveau éclaté, et Tchang Feï avait été chassé de la ville. Pourtant, lorsque Liou Pi et Kouan Yu revinrent après leur victoire, Lu Pou leur ouvrit aussitôt les portes et céda modestement la place à Liou Pi. Plus tard il effectua entre Youen Chouh et le trio une réconciliation qui eut une trêve pour conséquence.

Ses bons rapports avec les trois frères d'armes ne durèrent pas longtemps, à cause de la rancune de Tchang Feï, qui lui en voulait plus que jamais depuis que Lu Pou l'avait forcé à quitter la ville. Ce dernier eut le dessus dans les luttes qui survinrent, et le trio alla se réfugier auprès de Ts'ao Ts'ao, qui se garda bien de repousser des héros dont les services pouvaient lui être si utiles, et qui investit Liou Pi du fief de Yu-Tcheou [2] au nord-ouest de la province de Honan.... Mais pourquoi suivre pas à pas toutes ces querelles? Disons seulement que Youen Chouh à son tour en vint aux mains avec Lu Pou, et qu'obligé de battre en retraite, il fut attaqué par Kouan Yu, qui le battit complètement. Plus tard la guerre se raluma entre Lu Pou, d'un côté, et, de l'autre, Liou Pi et Ts'ao Ts'ao. Après de longues hostilités Lu Pou fut fait prisonnier et mis hors d'état de nuire, car Ts'ao Ts'ao le fit étrangler sur le conseil de Liou Pi, qui pensait que, si on le laissait vivre, Ts'ao Ts'ao pourrait bien avoir le sort de Toung Tchoh.

Bientôt l'empereur nomma Liou Pi commandant de l'armée de gauche [3] et lui accorda le titre de T'ing-heou [4], ou Gentilhomme du Pavillon (impérial). Il resta, pour le moment du moins, sur un bon pied avec Ts'ao Ts'ao, ce

[1] 袁術. [2] 豫州. [3] 左將軍. [4] 亭侯.

qui fut dû surtout à sa fidélité à la famille impériale. Il eut bientôt après à commander en chef une campagne contre Youen Chouh, qui fut battu, s'enfuit et périt de misère.

Ts'ao Ts'ao était jaloux de Liou Pi et le craignait. Les lauriers cueillis par son rival dans cette dernière campagne l'aigrirent encore et il résolut de se défaire de lui. Il envoya donc un de ses généraux, nommé Tch'é Tcheou [1], avec un corps de troupes au camp de Liou Pi et lui ordonna de s'y faire admettre en qualité d'ami et alors de tuer le général en chef; mais les frères d'armes furent avertis de cette trâme et ce fut le valeureux Kouan Yu qui sauva la vie de son ami. Il laissa Tch'é Tcheou entrer librement dans la forteresse, mais ensuite il l'attaqua soudain de front et par derrière; surpris et enveloppé, l'ennemi n'eut d'autre ressource que de poser les armes et de se rendre. Tch'é Tcheou s'échappa d'abord; mais Kouan Yu se lança à sa poursuite, l'atteignit et le fit tomber de cheval à coups de sabre.

Il va sans dire que la rupture fut complète entre Liou Pi et Ts'ao Ts'ao. Le premier se rendit auprès de Youen Chao, qui accepta avec empressement ses offres de service; car Ts'ao Ts'ao avait mis sur pied contre lui une armée formidable, qui pénétrait déjà dans le Li Yang [2], l'arrondissement actuel de Siun [3] dans le nord du Honan.

Les deux armées restèrent pendant deux mois en face l'une de l'autre, chacune dans son camp retranché, sans qu'aucune des deux ôsât se résoudre à l'attaque, et Ts'ao Ts'ao profita de cette période d'inaction pour détacher un de ses généraux contre Su-Tcheou, où les trois frères d'armes se trouvaient encore. Ce fut de nouveau le valeureux Kouan Yu qui les sauva. Il fit une sortie vigoureuse, et, dans la furieuse mêlée qui s'ensuivit, il fit lui-même prisonnier le général ennemi et l'emmena en ville. Les assiégeants furent alors mis en fuite; quant au général prisonnier, Liou Pi lui rendit la liberté et le renvoya à Ts'ao Ts'ao.

Liou Pi ne se sentait plus en sureté à Su-Tcheou. Il fit donc occuper par Kouan Yu la forteresse de Hia-P'eï [4], dans le nord du Kiangnan, et lui-même, accompagné de Tchang Feï, se porta sur Siao-P'eï [5], dans le même département de la même province; mais Ts'ao Ts'ao vint bientôt l'y relancer, suivi de son innombrable armée. Liou Pi marcha courageusement

[1] 車冑. [2] 黎陽. [3] 濬. [4] 下丕. [5] 小沛.

à sa rencontre; mais il succomba sous le nombre, fut totalement battu, et s'enfuit auprès de Youen Chao, dont il invoqua la protection.

Tsʿao Tsʿao n'eut pas de peine alors à occuper Su-Tcheou, après quoi il alla attaquer Kouan Yu dans Hia-Pʿeï. Liou Pi n'avait pas seulement chargé ce dernier, comme on l'a vu, de la garde de ce poste important, mais encore il lui avait confié ses deux femmes et ses enfants, sachant bien qu'il pouvait se reposer absolument sur la loyauté de ce généreux guerrier. Les grandes vertus de Kouan Yu eurent ample occasion de s'exercer dans les évènements qui suivirent. Il résista sans hésiter aux offres les plus séduisantes que lui fit faire Tsʿao Tsʿao, afin de le détacher de la cause de Liou Pi et de le rallier à la sienne. Alors Tsʿao Tsʿao eut recours à la ruse et à la trahison. Lors de la prise de Su-Tcheou, il lui était venu un assez grand nombre de transfuges de la garnison; il leur donna l'ordre de se présenter en fugitifs à Hia-Pʿeï. Cela réussit; on les accueillit à bras ouverts et on les incorpora dans l'armée de défense. Alors Tsʿao Tsʿao fit mine de vouloir attaquer la ville; puis, Kouan Yu ayant fait une sortie, il feignit de se retirer et attira Kouan Yu dans une ambuscade. Au fort de la mêlée, il surgit tout à coup des essaims d'ennemis qui enveloppèrent Kouan Yu et ses hommes et leur coupèrent la retraite du côté de la ville. En même temps les faux fugitifs ouvrirent les portes et livrèrent la ville, avec les femmes et les enfants de Liou Pi, à Tsʿao Tsʿao.

Kouan Yu se défendit vaillamment. Un moment il résolut de tenir bon jusqu'à la mort; mais un envoyé de Tsʿao Tsʿao, venu pour l'inviter à se rendre, lui fit faire des réflexions qui changèrent sa détermination. N'avait-il pas juré dans le verger des pêchers de vivre et de mourir avec ses frères d'armes? Ne devait-il pas obéir à ce serment? Et, de plus, sa conscience ne lui disait-elle pas qu'il n'avait pas le droit de quitter sans nécessité une vie qu'il avait pour toujours vouée à la défense de la dynastie de Han? Enfin, ne devait-il pas à son ami intime Liou Pi de faire tout ce qui était en son pouvoir pour aider et assister ses épouses dans leur captivité? Après mure délibération, il se décida donc à se rendre, mais il fit la condition expresse que c'était à l'empereur qu'il se soumettait, et non pas à Tsʿao Tsʿao. Celui-ci accepta cette condition en riant, et dit: «C'est moi qui représente en ce moment la dynastie de Han; j'accepte».

Voilà donc Kouan Yu prisonnier; mais, même alors, il ne perdit ni son

intrépidité, ni sa fidélité à l'égard de ses frères d'armes. Il osa dire à Ts^cao Ts^cao lui-même qu'il n'hésiterait pas à s'enfuir, lui fallût-il pour cela traverser le feu et l'eau, dès qu'il aurait appris où Liou Pi se trouvait. Ts^cao Ts^cao là-dessus inventa une ruse infernale dans l'espérance de détruire l'amitié qui unissait les frères d'armes. Il fit enfermer une nuit Kouan Yu dans l'appartement où se trouvaient les deux femmes de Liou Pi, Kan [1] et Mi [2]; mais le héros sut montrer de nouveau dans cette délicate circonstance quelle était la force de son amitié et quel pouvoir il exerçait sur lui-même, car il passa toute la nuit en dehors de la porte, une lanterne à la main. Il faut dire à la louange de Ts^cao Ts^cao qu'il fut le premier à admirer cet acte de continence et de loyauté, et que dès lors il traita toujours Kouan Yu avec de grands égards, ce qui du reste s'accordait fort bien avec ses calculs. Mais tous ses efforts furent vains, il ne parvint jamais à ébranler Kouan Yu dans sa fidélité à Liou Pi. Ainsi Ts^cao Ts^cao lui ayant fait don d'un costume de guerre neuf, le vieux étant tout usé, Kouan Yu serra soigneusement les morceaux du costume mis de côté, et lui dit ouvertement qu'il voulait les garder en souvenir de son ami, qui les lui avait donnés. Une autre fois Ts^cao Ts^cao lui offrit un superbe cheval, qui avait appartenu à Lu Pou, et lui demanda pourquoi il en montrait une grande joie. Kouan Yu répondit sans hésiter: «Je sais que ce cheval est capable de faire cent cinquante milles par jour, et je me réjouis de maintenant pouvoir rejoindre en un jour mon frère aîné Liou Pi, dès que j'aurai appris où il se trouve».

Tout prisonnier qu'il était, Kouan Yu eut encore l'occasion de montrer, outre sa fidélité et son intrépidité, sa vaillance guerrière. Voici ce qui se passa. Youen Chao mit son armée en campagne et Ts^cao Ts^cao l'imita. Bientôt parut l'avant-garde ennemie sous les ordres de Yen Liang [3]. Suivant l'usage la bataille fut précédée de défits pour des combats singuliers, et Yen Liang ayant tué deux officiers de Ts^cao Ts^cao et en ayant mis un troisième en fuite, personne n'osait plus se mesurer avec lui. Ts^cao Ts^cao crut l'occasion excellente pour brouiller enfin Kouan Yu et Liou Pi, et même pour précipiter ce dernier dans sa perte. En effet, Kouan Yu ignorait que Liou Pi avait fait alliance avec ce Youen Chao, avec lequel lui et ses deux amis avaient

[1] 甘. [2] 糜. [3] 顏良.

été auparavant en guerre. «Il me faut», se dit donc Ts^cao Ts^cao, «exciter Kouan Yu contre Yen Liang et l'envoyer se battre avec lui. Premièrement, cela me débarrassera d'un adversaire redoutable, car Yen Liang est sûr d'avoir le dessous; ensuite, dès que Youen Chao apprendra ce qui s'est passé, il se méfiera de Liou Pi et le fera peut-être tuer, de peur d'être trahi par lui et ses deux amis». Il parla donc à Kouan Yu, qui promit de rapporter la tête de Yen Liang, et qui, en effet, fort peu de temps après, rentrait au camp avec son trophée. Comme cela arrivait souvent lors des combats singuliers, l'armée du chef vaincu se débanda, chacun cherchant son salut dans une fuite précipitée.

Cette partie de la machination de Ts^cao Ts^cao réussit donc, mais non pas le reste. Youen Chao comprit qu'il y avait un malentendu et il ne fit pas même mettre Liou Pi à mort lorsque de nouveau, dans une escarmouche qui suivit, notre héros renversa de cheval et tua un de ses officiers généraux. Enfin Liou Pi parvint à faire savoir par des espions à Kouan Yu qu'il faisait cause commune avec Youen Chao et se trouvait dans son armée. Il prévint ainsi de nouveaux actes de vaillance, qui auraient pu à la longue faire croire à la mauvaise foi des trois amis.

Kouan Yu savait donc où était celui qu'il appelait son frère aîné. Il ne s'agissait par conséquent plus que de saisir la première occasion de s'enfuir. Il y réussit, et parvint même à s'échapper de la forteresse en emmenant les femmes de Liou Pi et une vingtaine d'hommes. La présence de ces femmes le retardait beaucoup, et Ts^cao Ts^cao aurait pu le faire reprendre; mais il s'en abstint, persévérant ainsi dans la générosité qui avait toujours été sa règle de conduite à l'égard de Kouan Yu. Celui-ci, quoique il ne fût pas poursuivi, n'en eut pas moins à accomplir un voyage des plus périlleux à travers un pays ennemi, et il n'en serait pas venu à bout sans sa bravoure incomparable. Il en faut dire quelque chose.

Un jour il se trouvait sur la limite de la contrée de Loh-Yang [1] et avait à franchir un col de montagne occupé par un général de Ts^cao Ts^cao avec cinq cents hommes. On lui demanda son passe-port ou un congé de Ts^cao Ts^cao; il n'en avait pas et on lui refusa le passage. Il tua le général sur son cheval et passa de vive force. Le danger fut plus grand encore quand

[1] 洛陽.

il arriva à la ville même de Loh-Yang. Le préfet de l'endroit, Han Fouh [1], n'osa pas disputer ouvertement la route à un tel guerrier, mais il lui tendit un piège. Il posta ses soldats en haie derrière la porte de la ville, puis il envoya un de ses officiers à la rencontre de Kouan Yu comme pour le faire prisonnier, mais il lui donna l'ordre de fuir au milieu du duel et de rentrer; Kouan Yu, pensait-il, ne manquerait pas de le poursuivre et de tomber dans l'embuscade. L'officier suivit ses ordres, attaqua Kouan Yu, puis, au bout d'un moment, prit la fuite; mais il avait compté sans la vitesse du cheval de son adversaire; en un clin d'œil il fut atteint et abattu. Le héros cependant n'avait pu accomplir cette prouesse sans arriver à portée d'arc. Comme il allait revenir, il fut blessé au bras par une flèche lancée par le préfet, qui prit la fuite aussitôt; furieux, Kouan Yu se lança à sa poursuite, et d'un coup fit tomber sa tête avec une des épaules. Alors il força le passage à la tête de ses hommes. Il parvint ainsi à un troisième fort, où l'attendait un piège non moins dangereux que le précédent.

Le commandant, Pien Hi [2], informé de son approche, cacha dans un couvent deux cents hommes armés jusqu'aux dents, et se porta ensuite à la rencontre de Kouan Yu avec les dehors de la plus complète bienveillance; arrivés au couvent, il l'invita à s'y loger. Le héros accepta et ne dut son salut qu'à son incroyable vaillance; quoique pris presque au dépourvu, il se défendit si bien qu'il fit mordre la poussière à tous ses assaillants. Pien Hi lui-même ayant essayé de lui écraser le crâne de sa lourde masse d'arme, il para le coup avec son sabre, et, du revers, coupa son adversaire en deux.

Kouan Yu arriva au poste de Ying-Yang [3], dont le commandant, nommé Wang Tchih [4], était parent du préfet de Loh-Yang, tué par le héros lorsqu'il avait si vaillamment forcé le passage. Wang Tchih naturellement avait soif de vengeance; il accueillit avec des démonstrations d'amitié le terrible guerrier et les femmes qu'il escortait, et il leur offrit un logement pour passer la nuit. Kouan Yu, harassé des fatigues des jours précédents, accepta volontiers; mais lorsque le déloyal commandant crut qu'il était plongé dans le sommeil, il fit environner la maison par des soldats, avec ordre d'y mettre le feu et de la brûler avec tous ceux qui s'y

[1] 韓福. [2] 卞喜. [3] 滎陽. [4] 王植.

trouvaient. Ce lâche attentat échoua; Kouan Yu avait été averti à temps, et, quand la troupe arriva, il avait déjà quitté et la maison et la ville. Wang Tchih se mit à sa poursuite, ce qui lui coûta la vie; il n'atteignit notre guerrier que pour recevoir le digne prix de sa trahison; il fut coupé en deux sur son cheval. Il ne restait plus à Kouan Yu qu'à franchir le Hoang-ho pour arriver sur le territoire occupé par Youen Chao; mais le passage était gardé par un fort, dont le commandant, nommé Tsʿin Ki [1], voulut barrer la route au héros; c'était trop de témérité; sa tête tomba. Bientôt Kouan Yu et les femmes de Liou Pi se trouvèrent de l'autre côté du fleuve, en pays ami.

Heureux et confiants, ils arrivèrent dans la ville de Kou-Tchʿing [2]. Tchang Feï y commandait, et Kouan Yu croyait que son ami allait saluer sa venue avec des transports de joie, lorsque, à sa grande consternation, il se vit accueillir par les plus amers reproches. Tchang Feï refusait de le reconnaître comme ami et frère d'armes, et l'accusait d'avoir violé le serment du verger des pêchers en prenant délibérément fait et cause pour Tsʿao Tsʿao et en tuant les généraux de Youen Chao, l'allié de ses frères d'armes. Tout ce que put dire Kouan Yu fut inutile; les préventions de Tchang Feï semblaient indestructibles, et ce fut bien pis encore, lorsque parut un corps d'armée ennemi, lequel voulait ravager la contrée. Kouan Yu n'eut d'autre moyen de convaincre son ami que de pousser son cheval vers l'ennemi, dont un instant après le commandant tombait d'un côté, et sa tête de l'autre.

Là-dessus notre héros se rendit auprès de Liou Pi, qui avait pénétré dans la contrée de C̱hansi au nord du Hoang-ho. Ici, plus de déception. Les deux amis revinrent ensemble à Kou-Tchʿing; Tchang Feï reconnut son erreur, et le trio, de nouveau au complet, célébra sa réunion par une offrande solennelle au Ciel et à la Terre.

La guerre continua entre les différents partis, surtout entre Tsʿao Tsʿao et Youen Chao. Après mille péripéties, le plus clair succès fut pour Tsʿao Tsʿao, son adversaire étant mort sans être parvenu à se créer une position solide; pourtant il eut longtemps encore à guerroyer contre les fils de Youen Chao. Quant aux trois amis, la cause qu'ils persévéraient à soutenir était celle des prétentions de Liou Pi au trône impérial. Ils firent longtemps la

[1] 秦琪. [2] 古城.

guerre avec des alternatives de succès et de revers dans la partie méridionale de la province de Honan. Après quelques années, Liou Pi, aidé surtout de ses deux amis et des sages avis d'un conseiller qu'il s'était récemment attaché, K'oung Ming [1], parvint enfin à s'asseoir sur le trône qu'il convoitait.

Il n'y avait pas longtemps que Liou Pi avait pris à son service le célèbre K'oung Ming, lorsqu'une forte armée de Ts'ao Ts'ao marcha sur la contrée de Sin-Yé [2] sur les frontières méridionales de la province actuelle de Honan, où les trois amis avaient la base de leurs opérations. Un stratagème imaginé par K'oung Ming fut désastreux pour l'ennemi; il fut mis en fuite après que son train eut été brûlé. Alors Ts'ao Ts'ao mit sur pied une armée immense — on parle de cinq cent mille hommes — pour frapper un grand coup, qui mît fin à la résistance de ses rivaux. Il ne réussit pas; K'oung Ming fut de trop bon conseil pour Liou Pi. Il eut recours à quelque chose d'analogue à ce que les Russes ont fait en 1812 contre les Français. La campagne commença en 209. K'oung Ming fit évacuer Sin-Yé, la capitale, remplir les maisons de souffre et d'autres matières combustibles, et cacher quelques soldats à trois des portes, sur quoi on laissa Ts'ao Ts'ao entrer sans coup férir. Quand l'armée ennemie fut toute dans l'enceinte de la ville, l'incendie éclata sur trois points en même temps et se propagea avec une rapidité terrible, activé par un vent violent et nourri par les matières inflammables qu'on avait partout préparées. Trois portes brûlant, l'ennemi se précipita en désordre vers la quatrième, où l'incendie ne s'était pas encore propagé. Mais là il était attendu par l'armée de Liou Pi, qui en fit un carnage épouvantable. Des multitudes de fuyards couraient à la rivière, espérant trouver le salut de l'autre côté. Mais Kouan Yu avait fait construire

[1] 孔明. Son nom était proprement Tchou Koh Liang 諸葛亮. Il avait un grand renom de sagesse. Liou Pi, qui avait entendu parler de lui, eut beaucoup de peine à le décider à quitter sa chaumière pour entrer à son service (207 ap. J. C). Quand Liou Pi fut mort, K'oung Ming resta fidèlement attaché à son fils, qu'il ne cessa d'aider de ses conseils et de son bras. Il commanda même les troupes impériales lorsqu'elles pénétrèrent jusque dans les contrées inconnues du nord de la province actuelle de Yunnan; on dit qu'il porta aussi les armes de son maître jusqu'au cœur de l'empire de Birmanie. Il mourut dans une campagne contre l'état de Weï 魏 qui, avec l'empire de Chouh 蜀, fondé par Liou Pi, et celui de Wou 吳, fondé par Soun K'uen (voy. plus loin), forme les «Trois Empires» dont le *San-kwoh-tchi* raconte l'histoire.

On trouvera dans la «China-Review», vol. V, VI et VII, la biographie détaillée du guerrier et de l'homme d'état K'oung Ming.

[2] 新野.

à l'avance avec des sacs une digue qui avait retenu l'eau en amont; à un signal donné des milliers de mains se trouvèrent prêtes à enlever les sacs, l'eau fondit comme une trombe sur les fugitifs qui encombraient le gué; les noyés furent innombrables.

La guerre continua et fut sanglante. Nous n'en suivrons pas les péripéties. Il suffit de dire que ce grand désastre fut le commencement d'un amoindrissement graduel et continu de la puissance de Ts'ao Ts'ao, d'autant plus que, grâce à K'oung Ming, les opérations de Liou Pi furent dès lors conduites avec plus d'ensemble et de tactique. Nos trois héros se liguèrent avec Soun K'uen [1] qui avait fondé l'état de Wou (voy. la note à la page 114), et ils équipèrent de concert avec lui une flotte pour l'opposer à celle que Ts'ao Ts'ao avait sur le fleuve Yang-tsz'.

Sa supériorité était ici encore écrasante. Ses jonques étaient montées par un million de soldats. Mais l'intelligence et la tactique faisaient défaut, et cela rétablit l'équilibre en faveur de Liou Pi. Sur le conseil de K'oung Ming, on résolut de détruire la flotte de Ts'ao Ts'ao au moyen de brûlots; seulement il y avait une grave difficulté; il était à craindre que les bâtiments ennemis ne se dispersassent à l'approche des barques incendiaires et qu'ainsi le feu ne se propageât pas. Voici ce qu'on imagina pour parer à ce danger. Un certain P'ang T'oung [2] se fit admettre comme déserteur sur la flotte ennemie et réussit à persuader à Ts'ao Ts'ao qu'il connaissait un excellent moyen de prévenir le mal de mer, dont ses soldats souffraient très fort. Sur son conseil on relia les jonques les unes aux autres avec des chaînes, soi-disant pour en former une masse compacte, moins sensible aux oscillations. Ce beau conseil eut pour résultat l'anéantissement de la flotte. Pendant qu'on travaillait à le mettre à exécution, K'oung Ming avait érigé un autel en l'honneur des pleïades pour obtenir que le vent, qui soufflait du nord-ouest, tournât au sud-est. En réalité le vent changea, et les brûlots purent approcher secrètement de la flotte ennemie. En quelques instants cette vaste masse fut transformée en un océan de flammes. Des milliers de soldats trouvèrent la mort dans les flots, et il ne resta guère de la vaste armée de Ts'ao Ts'ao que quelques bandes dispersées, formées de ceux qui avaient réussi à s'enfuir. Cette bataille navale eut lieu dans la province

[1] 孫權. [2] 龐統.

actuelle de Houpeh, à l'endroit appelé «bouches des trois rivières» [1], par environ 30° 47′ de latitude et entre 108e et 109e degrés de longitude.

De sa personne, Tsaᶜo Tsᶜao échappa au désastre et s'enfuit accompagné d'une poignée de soldats, pour se voir barrer la route par Kouan Yu, à la tête d'un corps d'armée. Rien n'aurait été plus aisé à notre héros que de le tuer ou de le faire prisonnier, lui et toute sa troupe. Le fugitif le vit bien, mais, connaissant la générosité de Kouan Yu, il s'avança vers lui avec le plus grand sang-froid, lui rappela avec quelle prévenance il l'avait traité lorsqu'il était son prisonnier, et lui demanda si ce n'était pas le moment de montrer qu'à toutes ses vertus militaires il joignait celle de la gratitude. Il s'éleva un grand combat dans l'âme de Kouan Yu. Il avait juré d'être fidèle en tout à la cause de Liou Pi, devenue identique à celle de la dynastie de Han; pouvait-il violer ce serment en laissant échapper le plus redoutable ennemi de son frère d'armes? Malgré tout cependant la victoire resta à son sentiment de reconnaissance et à la générosité à laquelle il était naturellement porté quand il voyait devant lui un ennemi vaincu. Il oublia la ruse honteuse que Tsᶜao Tsᶜao avait inventée pour le faire manquer à ce qu'il devait aux femmes de Liou Pi et à cet ami lui-même; il oublia que Tsᶜao Tsᶜao lui avait fait tuer deux généraux de l'allié de son ami; bref, quoi qu'il lui en coûtât, il fit faire volte face à ses troupes et laissa Tsᶜao Tsᶜao suivre sa route. Quand il revint à l'armée de Liou Pi, Kᶜoung Ming l'accusa de trahison et voulait qu'on le mît à mort; mais Liou Pi s'interposa et lui sauva la vie.

La guerre n'était donc pas finie; au contraire, elle continua inextricable et monotone entre une multitude d'ambitieux et de prétendants, dont l'appétit des grandeurs était aiguillonné par l'état de décomposition où se trouvait l'empire. Continuons de relever les faits qui intéressent la carrière de Kouan Yu. Un jour Liou Pi l'envoya attaquer dans son fort le cruel Han Huen [2], préfet de Tchᶜang-Cha [3], avec un demi-millier d'hommes seulement; on jugeait que sa bravoure personnelle valait une armée. On ne l'avait pas surfait. Il commença par tuer en combat singulier un des lieutenants de Han Huen, puis il repoussa, malgré la faiblesse numérique de sa troupe,

[1] 三江口. [2] 韓玄.

[3] 長沙, au nord-est du Houkouang.

toutes les sorties que fit l'ennemi; Han Huen périt enfin dans la mêlée, et la ville fut prise.

Ts^{c}ao Ts^{c}ao perdait toujours plus de terrain, et, non sans que beaucoup de sang eût été répandu, Liou Pi finit par soumettre les uns après les autres tous les districts du pays de Chouh [1] dans la province actuelle de Sz'tch^{c}ouen. Il y fonda un empire qui, dans l'histoire, porte le nom de Chouh [1], et, avec la principauté de Wou [2], fondée par Soun K^{c}uen dans la province actuelle de Tcheh-kiang, et celle de Ts^{c}ao Ts^{c}ao, connue dans l'histoire sous le nom de Weï [3], forme la transition entre l'empire de la dynastie de Han et celui de la dynastie qui suivit, celle de Tsin [4]. Sur ces entrefaites l'empereur et son épouse Fouh Heou [5] trâmèrent à la cour une intrigue dont le but était de faire périr Ts^{c}ao Ts^{c}ao. L'impératrice écrivit à ce sujet à quelques-uns de ses parents une lettre qui fut interceptée. Ts^{c}ao Ts^{c}ao ordonna aussitôt d'arrêter la princesse; elle essaya de se cacher, mais on l'arracha à sa retraite, on la traîna par les cheveux, les pieds nus, jusque devant Ts^{c}ao Ts^{c}ao et on l'assomma sous ses yeux. Le tyran fit de même mettre à mort ses deux fils, ainsi que le messager qui avait été chargé de la lettre, et qui fut décapité en place publique avec plus de deux cents parents de l'impératrice. Cette sanglante tragédie de palais se jouait en l'an 215. Peu de temps après, la fille de Ts^{c}ao Ts^{c}ao, qui faisait déjà partie du harem impérial, fut élevée au rang d'impératrice, et enfin, deux ans plus tard, l'empereur investit Ts^{c}ao Ts^{c}ao lui-même de la dignité royale, avec le titre de «Roi de Weï» [6].

Toujours également opiniâtre, la guerre continuait entre les trois états de Chouh, de Wou et de Weï, mais, du côté de Liou Pi, grâce au talent de K^{c}oung Ming, avec une grande supériorité dans l'art militaire, et pour cela avec le plus de succès. Son territoire s'arrondissait de plus en plus, et enfin il céda aux instances de sa noblesse et de ses hauts fonctionnaires, qui le pressaient de prendre ouvertement le titre de roi. Il choisit pour cela l'appellation de «Roi du pays entre les fleuves» [7], c'est-à-dire de la partie de la province actuelle de Chensi qui est située entre le Hoang-ho et le Yang-tsz'; en même temps, il nomma ses deux frères d'armes, avec

[1] 蜀. [2] 吳. [3] 魏. [4] 晉. [5] 伏后.
[6] 魏王. [7] 漢中王.

trois autres officiers supérieurs, commandants en chef de toutes ses forces avec le titre de «généraux-tigres» [1].

Ce fut la dernière période de la vie de Kouan Yu, et elle ne fut pas longue. Il exerçait son haut commandement dans le pays de King-Tcheou [2], partie méridionale de la province actuelle de Houpeh, lorsqu'un jour le prince de Wou lui fit demander pour son fils la main de sa fille; il refusa d'une manière si hautaine que Soun Kʻuen en fureur contracta contre lui alliance avec Tsʻao Tsʻao. Kouan Yu prévint l'attaque de ses ennemis. Il marcha sur Siang-Yang [3], dans le nord de la province de Houpeh, y battit l'armée de Weï et en tua le commandant de sa propre main; ensuite il mit le siège devant Fan-Tchʻing [4], où s'étaient réfugiés les débris de l'armée vaincue. Il repoussa longtemps toutes les sorties; mais enfin parurent sept corps d'élite, venant de Tchʻang-Ngan, capitale de Weï, au secours des assiégés. Il fallut se retourner contre cette armée. Dans une des nombreuses escarmouches qui s'ensuivirent, Kouan Yu fut blessé d'une flèche qu'un des chefs ennemis, nommé Pʻang Teh [5], lui tira. Il se vengea quelques jours après; les deux armées en étant de nouveau venues aux mains et la fortune penchant de son côté, il réussit, dans un combat sur le fleuve, à envelopper ce Pʻang Teh avec plusieurs autres chefs; il en tua un certain nombre à coups de flèches, et Pʻang Teh tomba à l'eau; on le retira vivant et Kouan Yu le fit décapiter. L'armée de secours fut dispersée, mais la place tenait toujours. Elle ne fut jamais prise par notre héros; au contraire, elle fut cause de sa mort.

Un jour, comme il s'était témérairement approché des murailles, on en profita pour lui tirer des flèches empoisonnées, dont deux le blessèrent au bras droit. Il tomba de cheval, sur quoi les assiégés firent une sortie pour l'achever; mais son fils Kouan Pʻing [6] accourut à son secours et le dégagea. On le ramena au camp, où un habile chirurgien [7] lui fit subir une terrible opération qu'il endura héroïquement; il continua de manger, de boire ou de causer comme si de rien n'était, pendant qu'on fouillait, non seulement ses

[1] 虎將. [2] 荆州. [3] 襄陽. [4] 樊城.
[5] 龐德. [6] 關平.

[7] Le chirurgien s'appelait Hoa Tʻo 華陀. Maintenant encore les malades l'invoquent souvent. On le fête le 18 du 4e mois.

chairs, mais même ses os, pour couper et gratter toutes les parties où se trouvait du poison. Il fut bientôt suffisamment guéri pour pouvoir monter à cheval et même pour pouvoir quelque peu manier le sabre.

Pendant que le siège traînait ainsi en longueur, les troupes de Wou envahirent le pays de King-Tcheou, et Kouan Yu détacha son fils Kouan P'ing pour les repousser. Mais Ts'ao Ts'ao ne restait pas inactif de son côté, et il marcha en personne à la tête de son armée à Fan-Tch'ing. Kouan Yu se vit contraint de céder au nombre; il leva le siège et partit pour King-Tcheou, afin de réunir ses troupes à celles de son fils. Ils tinrent tête vaillamment à l'armée de Wou, mais leur étoile les abandonna; un jour, après de sanglants combats, ils se trouvèrent enveloppés et n'eurent plus d'autre ressource que de se retirer derrière les murs de Meh-Tch'ing [1]. Naturellement toutes les forces de Wou se concentrèrent autour de cette place, qui finit par être étroitement investie. Kouan Yu résistait néanmoins à tous les assauts, quoique sa garnison se fondît. Enfin, n'ayant plus que deux cents hommes valides, et voyant qu'il n'était pas secouru, il résolut de faire une trouée pour s'échapper. L'ennemi était sur ses gardes; quelque soudaine que fût la sortie, le héros se vit au bout de quelque temps enveloppé de toutes parts. De longs crocs et des lassos fendirent l'air; Kouan Yu fut tiré à bas de son cheval; son fils accourut pour essayer de le dégager, mais fut enveloppé à son tour, et, après une valeureuse résistance, ils furent pris tous deux. On les amena à Soun K'uen, qui voulut les décider à passer à son service; mais Kouan Yu déclara qu'il aimait mieux mourir que de violer le serment qu'il avait fait dans le verger des pêchers d'être fidèle à la maison de Han et à Liou Pi. Soun K'uen voulait malgré cela lui laisser la vie et se contenter de le garder comme prisonnier. Mais ses généraux lui remontrèrent avec instances combien il en avait coûté à Ts'ao Ts'ao d'avoir, par une générosité mal entendue, laissé en vie un ennemi, qui avait ensuite été l'auteur principal de ses désastres. Soun K'uen céda, et les têtes du vieux guerrier — il avait cinquante huit ans — et de son fils tombèrent. Cela arriva dans le dixième mois chinois de l'an 219 [2].

[1] 麥城.

[2] Voici, pour compléter ce récit, les faits principaux du reste de l'histoire des trois Empires. Ts'ao Ts'ao mourut en 220, laissant Weï à son fils, qui, après la mort de Hien Ti

Telle est en gros l'histoire du grand héros de l'époque des trois Empires, devenu le dieu de la Guerre des Chinois. Aucun guerrier peut-être n'a tué en combat singulier autant de chefs adversaires que lui, ni combattu dans autant de batailles; sa carrière forme une longue chaîne d'actes de bravoure et de hauts faits, et c'est ce qui lui a mérité le rang de Mars chinois. Il fut canonisé au commencement du douzième siècle, sous le titre de «Seigneur de la Fidélité et de la Générosité» [1] par le superstitieux empereur Hwouï Tsoung [2]. Il reçut en 1128 le titre plus élevé encore de «Roi de la Résistance intrépide, de la Guerre et de la Paix» [3]; mais ce ne fut pas avant 1594 qu'il fut formellement élevé au rang des divinités par l'empereur Chun Tsoung [4] de la dynastie de Ming, et qu'il reçut le titre de Ti [5]. Dès lors il a été de plus en plus vénéré comme dieu de la Guerre, surtout depuis l'avènement de la dynastie des Mantchous, grands adorateurs de Kouan Ti [6]. L'avant-dernier empereur a même rendu un décret qui le met sur le même rang que Confucius [7].

Il est aussi devenu patron des marchands, à cause de ces mêmes vertus qui l'avaient distingué en qualité de guerrier: l'intrépidité et le courage, la fidélité au serment juré et la générosité. En effet, ces vertus sont aussi nécessaires au parfait marchand qu'au parfait soldat. Le négociant doit avoir du *courage* dans ses entreprises, observer *loyalement* ses engagements, se montrer *généreux* dans tous ses actes; en un mot, il doit

prit le titre d'empereur et fonda ainsi la dynastie de Weï sous le nom de Wun Ti 文帝. — Liou Pi prit de même le titre d'empereur, en 220, et fonda la dynastie de Chouh 蜀, considérée généralement pas les historiens comme formant la succession légitime de celle de Han. Il mourut en 222 et laissa son trône à son fils Heou Tchou 後主 ou Heou Ti 後帝.

Soun K'uen prit à son tour en 229 le titre impérial et fonda de cette manière la dynastie de Wou 吳. Un général de l'empereur Youen Ti 元帝, de la maison de Weï, nommé Tchao 昭, mit fin à la coëxistence des trois empires en vainquant les armées de Heou Tchou et en annexant à Weï l'empire de Chouh. Enfin son fils Sz' Ma Yen 司馬炎 fonda en 265, sous le nom de Wou Ti 武帝, la dynastie de Tsin 晉, et réunit ainsi de nouveau l'empire chinois sous un seul sceptre.

[1] 忠惠公.

[2] Voy. la page 47.

[3] 壯繆武安王.

[4] 神宗 (Wan Lih 萬歷).

[5] Sur la signification de ce titre, voy. page 43, note 1.

[6] Voy. Mayers, «Chinese Reader's Manual», N°. 297.

[7] Voy. «Notes and Queries on China and Japan», vol. I, page 162, et Edkins, «Religion in China», p. 116.



KOUAN-TI

STATUETTE CHINOISE EN LARDITE, HAUT 0,110

(*Collection du Musée Guimet* N° 1658).

avoir le *gī* [1], vertu qui réunit toutes celles que nous avons énumérées. Aussi ne trouve-t-on pas l'image du dieu de la Guerre seulement chez tous les gens qui font le métier des armes, mais aussi chez la plupart des marchands et des négociants. On lui donne l'apparence d'un homme assez avancé en âge, à l'air en même temps intrépide et bienveillant, calme, assis, un livre à la main. Ce livre est la chronique du petit état de Lou [2], dans lequel Confucius vit le jour, et renferme les *Tch'oun ts'iou* [3], «Annales du Printemps et de l'Automne». On dit que Kouan Yu pouvait le réciter d'un bout à l'autre, aussi bien de la fin au commencement que du commencement à la fin, et que c'est là le motif pour lequel il est devenu l'un des cinq dieux des Lettres, dont nous parlerons à l'occasion du troisième jour du second mois. Le *Tch'oun-ts'iou* fait partie des cinq ouvrages canoniques des Chinois [4], et par conséquent tout lettré qui se prépare aux examens qui ouvrent les grands emplois de l'Etat, est obligé de l'étudier; ainsi Kouan Yu est avant tout le grand patron de ceux qui s'appliquent à la connaissance de cet ouvrage. Cependant on fera peut-être bien de voir dans sa qualité de dieu des Lettres spécialement celle de patron de la littérature militaire.

Son image se trouve, soit sous forme de tableau suspendu au mur, soit sous forme de statuette, dans le tabernacle domestique, ou dressée ailleurs. Il a presque toujours près de lui deux gardes ou écuyers. Ils représentent son fils Kouan P'ing, son fidèle compagnon jusqu'à la mort, dont la tête tomba en même temps que la sienne, et un certain Tcheou Ts'ang [5],

[1] 義. Si on l'analyse, on trouve que ce caractère signifie «ma 我 brebis 羊». Il provient probablement de l'antique époque où les Chinois étaient encore pasteurs. L'idée qu'il représente répond à ce qne nous appelons «le mien et le tien», d'où découle celle de «donner à chacun son dû», donc la probité, la justice, le dévonement aux bonnes causes, la fidélité, le patriotisme, etc. etc.

[2] Voy. p. 70, n. 3.

[3] 春秋.

[4] Les cinq ouvrages canoniqnes ou classiques (*king*) sont:

1. Le *Yih-king* 易經; — voy. p. 61.
2. » *Chi-king* 詩 | ; — » » 71.
3. » *Chou-king* 書 | ; — » » 6.
4. » *Li-ki* 禮記; — » » 9.
5. » *Tch'oun-ts'iou*, voy. la note précédente.

[5] 周倉.

qui avait aussi été un de ses compagnons dévoués. Il était resté chargé du commandement de Meh-Tch'ing lorsque Kouan Yu fit la sortie qui lui coûta la liberté, puis la vie, et il se coupa la gorge à la vue des têtes du père et du fils que les assiégeants vinrent étaler à ses yeux au pied des murs. D'ordinaire on le représente debout, une hallebarde ou un sabre nu à la main, derrière le dieu de la Guerre. Les lettrés d'Emoui ont un jeu de mots, qui fait allusion au tranchant aiguisé de son arme; ils disent: *K'àn poún tik lī* [1]: «en lisant le livre (le *Tch'oun-ts'iou*, que Kouan Yu tient à la main) on obtient une intelligence aiguisée». Mais les marchands appliquent de leur côté la même phrase à leur propre vocation, car elle peut signifier aussi: «En surveillant le capital on gagne rentes et profit». C'est donc une devise à double entente, fort bien appropriée au double caractère d'un dieu qui se trouve en même temps patron de deux choses aussi ennemies l'une de l'autre que la guerre et le commerce.

Les jours où se font les grandes offrandes au dieu de la Guerre sont les 13 du premier et du cinquième mois. Aucune de ces deux dates n'est celle de la naissance ou de la mort du héros, mais, à ce que dit l'opuscule intitulé «Explication du Canon du glorieux saint du verger des pêchers, Kouan Ti» [2], le 13 du cinquième mois serait le jour de naissance de Kouan P'ing, dont l'image accompagne presque toujours celle de son père. Or il n'est point impossible que l'offrande du cinquième mois soit au fond à l'intention de Kouan P'ing, quoique on la présente à Kouan Yu, car la chose s'explique fort bien par les idées des Chinois, d'après lesquelles le fils n'a aucuns droits tant que son père est en vie, et par conséquent il serait inconvenant de présenter une offrande au fils tandis que le père se trouve à côté de lui. On donne donc l'offrande au père, s'en remettant à sa politesse et à son affection du soin d'en faire part à son fils. C'est une règle de droit coutumier reconnue dans toute la Chine, le plus patriarcal des pays, que tout ce que les enfants possèdent appartient au père, ou plutôt que les enfants ne possèdent pas. «Tant que le père est en vie, l'enfant n'a pas de biens» [3], est un précepte répandu partout, qui date de très loin, car on lit dans le *Li-ki*, cet antique ouvrage dont nous avons

[1] 看本得利. [2] 關帝桃園明聖經解.
[3] 父在子無業.

parlé à la page 9, ces mots: «Si le père et la mère ne sont pas encore décédés, on ne doit point venger son ami, ni avoir du bien à soi» [1].

Quant à l'offrande du 13 du premier mois, voici le motif probable qui a fait choisir cette date pour le culte spécial du dieu de la Guerre. D'après l'opuscule que nous avons cité ci-dessus, la date de la naissance de Kouan Ti tombe sur le 24 du sixième mois, donc après celle de la naissance de son fils, qui est le 13 du cinquième mois. Il y aurait donc inconvenance, suivant les idées chinoises, à faire d'année en année précéder la fête du père par celle du fils. Il faut commencer par celui qui est le premier en rang, ce qui a entraîné un déplacement de la fête de Kouan Ti, sans quoi on ne lui aurait pas donné l'honneur qui lui revient. Mais le dieu de la Guerre étant adoré partout en Chine et prenant rang si haut dans la hiérarchie des divinités, il était naturel, du moment que l'on avait le choix du jour, de placer sa fête presque en tête de toute la série des fêtes annuelles, c'est-à-dire le 13 du premier mois, immédiatement après les offrandes consacrées aux divinités suprêmes de la Nature, le Ciel et la Terre.

Nous pouvons être bref en ce qui concerne les objets qui font partie des offrandes qui se présentent à Kouan Ti. Quiconque veut rendre hommage à ce dieu dispose devant son image, seules ou accompagnées d'autres plats, les trois ou les cinq espèces de viande qui servent à cet usage [2], et présente l'offrande suivant le rituel que nous avons décrit aux pages 21 et suivantes. En outre, pour célébrer ses fêtes dans les temples qui lui sont consacrés, les rues voisines se cotisent pour fournir aux administrateurs du temple de quoi acheter ce qu'il faut pour l'offrande et pour faire jouer la comédie en l'honneur du dieu. Souvent on voit les mandarins venir ces jours-là au temple avec leur cortège pour présenter leurs hommages à Kouan Ti. Enfin on lui fait aussi dans les écoles une offrande à chacune de ses deux fêtes, en sa qualité de dieu des Lettres; nous reviendrons là-dessus à la fin de notre article sur le troisième jour du second mois.

[1] 父母存不許友以死、不有私財。(註)不許友以死謂不爲其友報仇也. Edition *Kiaï-tsz'-youen* du *Li-ki*, ch. I, § 1, f° 10.

[2] Voy. la page 31.

QUINZIÈME JOUR DU PREMIER MOIS.

FÊTE DES LANTERNES.

Le *siōng-goân*; signification de ce nom. Autres noms. La fête se célèbre en l'honneur de l'esprit qui préside à la puissance céleste, le *t'ien-koan*. Ce que cette expression signifie. Offrande au *t'ien-koan*; gâteaux-tortues; prières. Célébration de la fête dans les temples. Origine et signification des gâteaux en forme de chaînons appelés *k'ien*. Lanternes et encensoirs des *Sam-Kàï-Kong*. Offrande de cierges et d'encens faite deux fois par mois à ces dieux.

Comment on va prendre dans les temples les gâteaux-tortues, et comment on les y porte. Lanternes de formes diverses qu'on allume le soir. Joyeux aspect des rues. Fête des lanternes des enfants en Belgique. Illumination des temples au moyen de cierges; les bouts de reste rapportés après cinq jours. La fête des lanternes est en l'honneur du soleil du printemps et a donc quelques rapports avec notre fête de Pâques. On allume aussi en Chine des feux du printemps, mais un peu plus tôt dans l'année. Marcher sur le feu. Signification emblématique du tigre. Baptème de feu des idoles. On met une partie de la cendre dans le foyer, afin que les animaux domestiques grandissent. Baptème de feu du tigre. Ce que, probablement, signifie cette cérémonie. Le tigre et le cheval à feu d'artifice. Comparaison de la fête des lanternes des Chinois avec la fête du printemps et des lanternes des anciens Syriens, des Grecs, des Egyptiens et des Romains. La Chandeleur chrétienne et la fête des lanternes des Juifs.

Processions aux lanternes et aux flambeaux en l'honneur des idoles. Jeux populaires,

carnavals. Culte de la déesse *Tsiá-Boú* et oracles des bâtonnets d'encens. Clôture des rites du nouvel-an. Renouvellement des fleurs artificielles dans la maison. Réouverture des boutiques.

Culte des Seigneurs des trois Mondes.

Le premier jour de pleine lune de l'année les Chinois d'Emoui célèbrent la fête qu'ils nomment *siōng-goân* [1], généralement connue des Européens sous le nom de fête des lanternes. On l'appelle aussi *tsáp-gō̤-mé^ng* [2], c'est-à-dire «(la fête de) la quinzième nuit»; mais ce nom est plus en usage sur le continent autour d'Emoui et dans le chef-lieu du département, Tchang-Tcheoufou [3]. Cette journée appartient au culte des *Sam-Kàï-Kong*, spécialement du *t^cien-koan* [4], ou de l'esprit qui préside au pouvoir céleste, et dont ce jour est censé être l'anniversaire de la naissance. De là un autre nom que porte ce jour, celui de *Sam-Kàï-Kong sing* [5], «(jour de) naissance des Seigneurs des trois Mondes». Cette désignation vient peut-être de ce que l'on a observé que la puissance créatrice du Ciel, née six jours auparavant (voy p. 45), commence à se manifester sous des formes multiples, à se diviser pour ainsi dire entre les créatures diverses qui peuplent la terre, plantes, animaux et hommes, comme si un esprit céleste spécial s'occupait de la distribuer et de la répandre en abondance.

Le nom de *siōng-goân* réclame un instant d'attention. D'après le Dictionnaire de K^cang Hi, le mot de *goân* signifie «la grande force du Ciel et de la Terre, par laquelle naît ce qui a vie» [6]. Il y a dans l'année trois moments particuliers qui marquent le cycle d'action de ce principe. Ce sont le commencement du printemps, où la puissance créatrice de la Nature entre en action; la fin de l'été ou le commencement de l'automne, où tout ce qui est né au printemps atteint la maturité et la perfection; enfin le commencement de l'hiver, où le pouvoir générateur de l'Univers dépérit pour ainsi dire et entre dans la période de la mort. C'est dans le premier mois de chacune des trois saisons du printemps, de l'automne et de l'hiver que les Chinois placent ces trois nœuds de la vie annuelle, chaque fois au 15 du mois, peut-être parce qu'alors la lune est pleine et que

[1] 上元. [2] 十五冥.
[3] Voy. l'introduction. [4] Voy. la page 10.
[5] 三界公生.
[6] 天地之大德所以生生者也.

la part qui lui appartient dans l'action productive de l'Univers se manifeste le plus complètement à cette phase. Ainsi le 15 du premier, du septième et du dixième mois sont consacrés à trois fêtes en l'honneur du principe créateur de l'Univers, un premier *goân*, *siōng-goân* [1], un moyen, *tiong-goân* [2], et un dernier, *hā-goân* [3]. Le premier est le principal des trois, puisque c'est celui où la force créatrice entre en action, et, soit à Emoui, soit ailleurs, c'est celui que l'on célèbre le plus brillamment. On le nomme parfois aussi *goân-siao* [4], «nuit du principe créateur de la Nature».

Au sein des familles ont lieu pour la célébration du *siōng-goân* des offrandes dont le cérémonial ne diffère guère de celui du jour de naissance du Ciel [5]. L'autel se dresse dans l'appartement principal vers minuit au plus tard, et l'on joint aux offrandes qui ont été énumérées pour la fête du Ciel les gâteaux en forme de chaîne et en forme de tortue, parce que c'est à l'entremise du *t'ien-koan*, dispensateur des bénédictions d'en-haut, que l'on espère redevoir le grand âge dont ces gâteaux sont l'emblème, et que l'on demande au Ciel. Il suit de là que les gâteaux-tortues ne devraient être offerts ni au *tiong-goân*, ni au *hā-goân*, puisque ces jours sont spécialement consacrés aux esprits qui président à la terre et à l'eau [6]. — Quand la table est prête et que le moment de faire l'offrande est venu, un prêtre taoïque, si la famille est assez à son aise pour engager ses services, commence la cérémonie en récitant des prières et des incantations, qui ont pour but «d'inviter le dieu» [7]. Cela s'appelle *liēm-sam-kàï-king* [8], «marmotter les canons des trois mondes». Cela fait selon les règles, l'offrande est présentée au dieu de la manière ordinaire [9] par les membres de la famille, après quoi l'on a parfois recours aux marionnettes pour passer le reste de la nuit.

[1] 上元. [2] 中元. [3] 下元. [4] 元宵.

[5] Voy. p. 47 et suiv.

[6] P. 10. Il arrive cependant que les gâteaux-tortues figurent ces deux jours sur les tables-autels; mais cela est tout simple, car le peuple a évidemment perdu le sens de ce que les *Sam-Kàï-Kong* représentent. En effet, on les considère généralement comme constituant une seule divinité en trois personnes, une espèce de trinité, et c'est pour cela qu'on les nomme toujours ensemble. Or, comme la loi de l'usage veut que l'on offre des gâteaux-tortues à la fête des *Sam-Kàï-Kong*, il arrive facilement que, sans distinguer entre l'esprit de la force céleste, et ceux de la force terrestre et de la force aquatique ou du destin des hommes, on se figure devoir les offrir toutes les fois qu'un de ces trois esprits est adoré. Cela n'empêche pas que la règle est de ne les mettre sur l'autel que le 15 du premier mois, à l'exclusion des deux autres *goân*. Les infractions à cette règle sont donc des exceptions et des méprises.

[7] *Tch'iáng-sîn*, voy. la page 51. [8] 念(誦)三界經.

[9] Voy. pages 21 et suiv.

Dans quelques localités on célèbre en outre dans les temples une messe taoïque [1]; mais ce n'est qu'une exception et point du tout la règle.

Il nous faut revenir ici sur un objet destiné aux offrandes dont il a déjà été question [2]; nous voulons dire les *kʻien*, gâteaux en forme de chaînons. Nous avons émis la conjecture que ce sont les symboles d'une longue vie, que l'on veut demander au Ciel, principe et source de toute vie (p. 48), et cette signification justifie complètement leur présence sur l'autel du *tʻien-koan*, ou de l'esprit qui dispense les dons du Ciel, et, dans le nombre, le privilège d'un grand âge. Mais il se trouve qu'on les offre aussi le jour du *tiong-goân*, le 15 du septième mois, et du *hā-goân*, le 15 du dixième mois. Cela porte à penser qu'ils doivent signifier encore autre chose, et le nom qu'on leur donne sur le continent autour d'Emoui et dans la ville de Tchang-Tcheoufou est de nature à confirmer ce soupçon.

Ce nom est *sam-kàï-tʻan* [3], «moules des trois mondes». Nous avons interrogé en vain plusieurs Chinois sur l'origine de cette expression; aucun n'a pu l'expliquer; un seul hasardait la subtile conjecture que ce serait une corruption de *sam-kàï-kʻan*, ce qui signifierait la même chose que *sam-kàï-kʻien*, puisque *kʻan* est la prononciation populaire du caractère *kʻien* 牽; mais le *k* ne se change régulièrement en *t* dans aucune langue, et s'il en existe des exemples, il sera en tout cas bien difficile d'en trouver dans le Fouhkien. Sans donc nous préoccuper autrement de l'assertion de notre Chinois, nous rechercherons si l'état du ciel, particulièrement l'aspect de la lune, ne peut pas expliquer autrement la raison d'être des gâteaux-chaînons.

Le *tʻan* est un mollusque marin, jaunâtre, très oblong, à double écaille, que l'on pêche partout sur les côtes méridionales de la Chine et dont il se mange des quantités énormes. La similitude des noms permet de supposer que les gâteaux en question sont les remplaçants plus modernes des animaux à écailles que peut-être on sacrifiait à une époque très reculée. Les anneaux représenteraient alors les dessins qui se trouvent sur les écailles de ces animaux. Maintenant encore les Chinois sont persuadés, en conformité de ce qu'enseigne leur ancienne philosophie, que la lune exerce une influence

[1] Pages 55 et suiv. [2] Page 48.

[3] 三界蟶.

qui fait croître les coquillages; cela vient probablement du phénomène de la marée, qui dépend de la lune, et qui recouvre d'eau à intervalles réguliers les rivages sur lesquels vivent et grandissent les coquillages les plus connus. Ainsi on lit déjà dans les importantes «Annales du Printemps et de l'Automne de Lu Pouh Weï» [1], qui datent du IIIe siècle avant notre ère:

«La lune est la source de toutes les actions du principe féminin (Yin, voy. «p. 60) de la Nature. Quand elle est pleine, les coquillages bivalves [2] sont rem«plis et toutes les influences du principe féminin existent complètes; mais pen«dant le dernier quartier de la lune, ces coquillages sont vides» [3]. Pline aussi assure que la lune exerce une influence sur les huitres et autres coquillages, et la plupart des anciens s'accordaient à reconnaître l'existence de cette singulière propriété de la lumière de la lune [4]. — Ces idées des Chinois sur l'influence exercée par la lune sur les coquillages nous font trouver admissible la supposition que l'on aurait sacrifié des moules (*tʿan*) à la première pleine lune du printemps, de l'automne et de l'hiver, c'est-à-dire justement à la date des jours actuellement consacrés aux *Sam-Kàï-Kong*. Dans ce cas, les gâteaux en forme de chaînons, qui figurent encore ces jours-là sur les autels, seraient les vestiges dénaturés ou les remplaçants des moules offerts anciennement à la lune à trois des principaux moments où elle est pleine, et où par conséquent elle agit le plus sur les coquillages. Le nom de *sam-kàï-tʿan* qui se donne à ces gâteaux, comme nous l'avons vu, dans la partie continentale sud du Fouhkien, serait un reste de cette origine.

Comme le reste des cérémonies et réjouissances qui servent à célébrer le 15 du premier mois n'ont plus pour objet le culte du *tʿien-koan*, nous complèterons, avant de quitter les *Sam-Kàï-Kong*, ce que nous en avons dit,

[1] 呂氏春秋. Elles ont été écrites par un grand nombre d'auteurs sous la direction de Lu Pouh Weï 呂不韋. On y trouve beaucoup de choses dont il n'est pas parlé ailleurs, ou dont il n'est parlé que d'une manière insuffisante. Cela donne à cet ouvrage une grande importance historique. Commentaire de Kao Yeou (voy. la page 49) du second siècle.

[2] 蚌蛤. «Bivalve shells, thin and marked, are called | |, a general name for those like «*Unio, Tellina* or *Donax*»: — Williams, «Syllabic Dictionary», page 428. — «It is supposed to con«tain pearls, which increase or diminish in size according to the age of the moon»: — Medhurst, «Chinese and English Dictionary».

[3] 月羣陰之本。月望則蚌蛤實羣陰盈、月晦則蜯蛤虛. Voy. «Miroir et Source de toute Recherche», ch. II, 月.

[4] Voy. le 15 du 8e mois, § 2, C, où ce sujet est traité plus en détail.

en indiquant quels hommages se rendent régulièrement dans les familles à ces divinités.

A droite et à gauche de la lanterne suspendue en l'honneur du Ciel dans la grande salle de chaque maison [1], se trouve souvent une lanterne suspendue en l'honneur des *Sam-Kàï-Kong*. Dans les familles aisées elles sont en verre venu de Canton, et de forme carrée. Sur une des faces d'une des lanternes se trouve l'inscription: «O les trois gouverneurs, grands dieux» [2] continuée sur la face opposée par: «puissions-nous recevoir les cent faveurs du Ciel» [3]. L'autre lanterne a, partagée d'une manière analogue, l'inscription: «O les trois gouverneurs, grands dieux, faites descendre vos bénédictions étendues» [4]. D'autres inscriptions semblables sont également en usage. De plus les vitres des lanternes sont ornées de fleurs et de dessins en couleurs. A côté des lanternes pend depuis le plafond un brûle-encens appelé *sam-kàï-lō̤* [5] ou *Sam-Kàï-Kong-lō̤* [6], «encensoir des trois mondes ou des Seigneurs des trois Mondes».

Le un et le quinze de chaque mois on allume, le matin et le soir, des bougies dans ces lanternes, et celui qui fait cette offrande place, après avoir fait quelques révérences, trois bâtons d'encens dans l'encensoir dont il vient d'être question. Les pauvres cependant ne brûlent que de l'encens; même il y en a dont l'indigence est telle que tout ce qu'ils peuvent faire dans tout le cours de l'année, en l'honneur des *Sam-Kàï-Kong*, est de brûler de l'encens, avec ou sans bougies, aux trois *goán* seulement.

Dans les temples.

Revenons à la fête des lanternes, et voyons ce qui se fait dans les temples au cours de la journée. Les administrateurs ou les prêtres y ont déposé des gâteaux de farine qui ont la forme de tortues. D'ordinaire ils ont en vermicelle sur le dos les dessins de l'écaille de la tortue et le caractère «longue vie» [7]. Parfois aussi on a figuré les pattes et la tête de l'animal; souvent on les laisse sans dessins ni caractères

[1] Voy. la page 53.

[2] 三官大帝. [3] 受天百祿.

[4] 降爾遐福. Cette prière et la précédente sont tirées du *Chi-king*, le «Livre des Odes», 小雅, I, ode 6.

[5] 三界爐. [6] 三界公爐. [7] 壽.

d'écriture. Il est libre à chacun d'emporter chez lui un ou plusieurs de ces pains; mais c'est à la condition que l'année suivante il en rapportera autant que le dieu le décidera dans le temple. On commence par en promettre deux, sur quoi on laisse tomber les blocs divinatoires; si ces derniers tombent mal, on promet trois pains, et à chaque épreuve on augmente d'un pain, jusqu'à ce que la réponse soit favorable [1]. Cela fait, le *king-kong* [2] inscrit dans un registre le nom de la personne et l'engagement qu'elle a contracté, puis celle-ci emporte les pains, qui se mangent par la famille pour qu'elle obtienne un grand âge, et la paix et le bonheur qui règnent dans le temple sous les yeux du dieu. Il reste toujours des pains dans le temple — il est aisé en effet de calculer que l'on en rapporte toujours plus que l'on n'en a emporté — et le *king-kong* les vend ou les consomme. On continue pendant environ cinq jours à apporter ou à emporter de ces pains, de sorte que tout n'est fini que vers le 20 du mois.

Illumination au moyen de lanternes et de bougies.

On voit d'ordinaire déjà dans la dernière semaine de l'année commencer l'étalage et la vente de lanternes de papier; toutefois au début il ne s'agit guère que d'articles de pacotille, destinés à l'amusement des enfants. Elles affectent toutes les formes. La marmaille promène suspendus à des bâtons, ou poussés sur des roues, des animaux de toute espèce en papier, illuminés à l'intérieur, chevaux, poules, poissons, chèvres, chiens [3]. Ces lanternes sont plates, rondes, sphériques, ovales, carrées, toutes bariolées, et il serait difficile d'imaginer une forme qui ne se trouve pas dans le nombre. Plus on se rapproche du grand jour de la fête, plus les lanternes deviennent splendides; le 15 la vente est fiévreuse, car chacun rivalise à qui suspendra la plus belle lanterne devant sa porte. Des marchands les colportent dans les rues, et le soleil est à peine couché que partout on les allume et que les promeneurs sortent par milliers. On se souvient que les rues sont tendues de draperies bariolées [4] en l'honneur du Ciel, et l'on conçoit qu'elles prennent un aspect des plus fantastiques quand en outre d'innombrables lanternes ont été allu-

[1] Comp. page 56, n. 3. [2] Voy. page 55.

[3] Il est à remarquer qu'en Belgique aussi les enfants promènent dans les rues, de Noël au jour des Rois, de petites lanternes de papier, affectant les formes d'un soleil ou d'une étoile, dans lesquelles est une lumière. Serait-ce une manière de fêter la naissance de la lumière solaire, qui se renouvelle et grandit depuis le 25 décembre, dès que le solstice est passé?

[4] Les *pout-kièn-t'ien*; voy. p. 67.

mées au milieu de toute cette bigarrure. On décore souvent aussi l'intérieur des maisons et on les illumine brillamment, et le tout ensemble est si féerique que l'on n'oublie plus cette fête quand on y a assisté. Parmi les lanternes les plus remarquables sont celles qui se nomment *tsáo-bé-ting* [1], «lanternes aux chevaux qui trottent». Elles renferment sur un pivot des chevaux et d'autres figures en papier que le courant d'air ascensionnel produit par la flamme de la bougie fait tourner plus ou moins rapidement, suivant que la brise du soir est plus faible ou plus forte, et permet à la flamme de monter plus ou moins droit. D'autres, que l'on appelle *sioù-kioû-ting* [2], «lanternes-balles ornées», sont en forme de boules et construites de façon que les enfants puissent les rouler sans qu'elles s'éteignent; c'est comme des balles de feu. Il serait tout à fait impossible de nommer toutes les espèces en vogue. Ajoutons seulement que les couleurs dominantes sont le rouge, couleur du feu et du bonheur, et le blanc, couleur de la lumière du soleil et de la lune; et cela est en harmonie complète avec le caractère de la fête, puisque celle-ci, comme nous allons le voir, est destinée à célébrer le nouveau feu solaire, la lumière et la chaleur printanière qui renaissent.

Il s'agit aussi de saluer dans les temples le retour de la lumière du printemps, et chacun y contribue suivant ses moyens. On offre des cierges, si l'on a l'argent et la dévotion, et parfois il y en a de si gros que ce sont comme des colonnes allumées; quand il y en a beaucoup, l'effet est fort brillant. On colle au pied des cierges des étiquettes portant les noms des donateurs. Très souvent ces cierges s'offrent en vertu de quelque vœu fait dans le cours de l'année, et on les fait allumer tous les soirs par le *king-kong* jusqu'au 20 du mois. Si à cette date ils ne sont pas entièrement consumés, l'administrateur du temple ou le prêtre met dans un panier les bouts qui sont restés, et les porte chez les donateurs avec ou sans cortège de musiciens. Cela s'appelle *sàng-tsik-bé* [3], «rapporter les bouts de cierges». Celui à qui on les rapporte donne au porteur, en guise d'étrennes de nouvel-an, quelques pièces de monnaie enveloppées dans un morceau de papier rouge. Ces bouts de cierge s'allument sur les autels domestiques, et l'on espère ainsi que la famille jouira de la lumière qui éclaire les dieux du temple dans les champs élyséens.

[1] 走馬燈. [2] 繡球燈. [3] 送燭尾.

Le but dans lequel on allume tant de lanternes, de cierges et de bougies pendant les premiers jours de l'année est, sans doute possible, de célébrer la lumière grandissante du soleil et la chaleur du printemps qui renaît. On comprend par conséquent que la fête des lanternes arrive à son apogée le jour de la pleine lune, lorsque l'astre joint son éclat à celui du soleil pour inonder de lumière la Nature qui se réveille. Les anciens peuples de l'Occident célébraient aussi le soleil printanier, quoique ils le fissent plus tard que les Chinois, c'est-à-dire à l'époque de l'équinoxe ou de la victoire de la lumière solaire sur les ténèbres. Quelque chrétien qu'il fût, l'empereur Constantin avait l'habitude de faire allumer pendant la nuit de Pâques des bougies et des lampes, qui la rendaient aussi brillante que le plus beau jour [1]. Mais il n'est pas nécessaire de remonter si haut, et nous pouvons voir tous les ans chez nous consacrer le samedi avant Pâques, dans toutes les églises catholiques, le grand et gros cierge de Pâques, que l'on allumera le lendemain sur l'autel en l'honneur du Christ, du soleil, qui «triomphe de l'esprit des ténèbres et de la mort». Le prêtre allume à la même occasion le «feu de Pâques» [2], mais les paysans de mainte localité ne font pas même appel pour cela à son intervention, et allument leurs feux solaires en rase campagne. Ce dernier usage existe ou a existé dans presque toute l'Europe, mais ce qui probablement est moins connu, c'est qu'à Emoui on allume aussi des feux du printemps le 15 du premier mois chinois en l'honneur du soleil printanier. Nous en parlerons dans un instant.

La fête des lanternes est donc pour les Chinois la fête du printemps par excellence, ce que Pâques est pour nous, la célébration et la bienvenue du soleil printanier victorieux et vivifiant. «La fête de Pâques», dit Dupuis [3], «est la plus gaie de toutes nos fêtes. Tous ses chants sont consacrés à la «joie: alléluia est un cri de joie, et ce cri est répété sans cesse. Les prê«tres sont vêtus de blanc, couleur favorite du Dieu de la Lumière [4]. On «multiplie les cierges; les temples brillent de nouveaux feux; enfin, tout «exprime la joie d'un triomphe. Et quel est ce triomphe? Parce que, dit

[1] Le Beau, «Histoire du Bas-Empire», vol. I, p. 611.

[2] Comp. ce que nous dirons à ce sujet dans l'article sur la période du «manger froid» et dans le § 2 de l'article sur le 23e jour du 3e mois.

[3] «Origine des Cultes», tome III, ch. 2, «Mort et Résurrection», p. 79.

[4] Ainsi que nous l'avons vu à la page 92, on s'habillait en bleu au printemps chez les Chinois.

«Macrobe, en ce moment le soleil assure au jour l'empire sur les nuits». — Ceci peut s'appliquer presque mot à mot à la fête des lanternes et aux jours qui la précèdent et la suivent; cela vient de ce que, malgré la différence des dates, les deux fêtes ont le même fondement; toutes deux constituent des réjouissances en l'honneur du soleil printanier, soit renaissant, soit vainqueur.

Feux du printemps.

Outre leurs cierges et leurs lampes, les Chinois ont aussi leurs feux du printemps, et ils les allument à l'occasion de leur fête du printemps à eux, lors de la fête des lanternes. La veille on voit des groupes de gens du peuple aller de maison en maison demander du combustible, et chacun donne ce qu'il a sous la main, du bois, des meubles hors d'usage, de vieux paniers, n'importe quoi, pourvu que cela se brûle. Les collecteurs vont partout, même aux jonques dans le port. On fait un grand amas du combustible recueilli et on le dispose sur une place ouverte, volontiers devant un temple, pour l'allumer le lendemain après le coucher du soleil. Remarquons en passant que les collecteurs portent avec eux dans leur tournée, dans un palanquin, une petite figure de tigre, comme on en trouve dans presque tous les temples. Que le lecteur fasse lui même ses conjectures sur le motif de cette coutume quand il aura parcouru les deux pages suivantes [1].

Le soir du quinze, dès que la pleine lune monte dans toute sa gloire dans le ciel, éclatent les sons étourdissants des cymbales et des gongs, et on allume le bûcher. Il est difficile de donner une idée de la scène de confusion et de bruit qui se déroule. La place grouille d'une multitude de gens du plus bas aloi, sans chapeaux ni chaussures, souvent tout le haut du corps

[1] Le tigre, qui est le roi des animaux pour les Chinois, a toujours été censé par eux être la grande terreur des esprits et des fantômes (comp., entre autres, le § 3 de notre article sur le dernier jour de l'année). C'est probablement pour cela que l'on place son image à l'intérieur et à l'entrée des temples; il doit servir aux dieux de gendarme et de bourreau contre les démons. Quand ont lieu des offrandes et d'autres cérémonies dans un temple, on place, dans le même but, un tigre en papier devant les portes, ainsi que nous l'avons vu plus haut (p. 60). On a aussi des amulettes, sur lesquels est représenté un homme d'aspect terrible monté sur un tigre, qui servent à éloigner les mauvais esprits d'une jeune mariée (voy. Doolittle, «Social Life of the Chinese», p. 66). Et dans les processions on porte presque toujours en avant une petite image de tigre pour chasser les démons malfaisants que l'on pourrait rencontrer en route. L'image de tigre qui se trouve si fréquemment dans les temples porte d'ordinaire les noms de *hó̱-iâ* 虎爺, *hó̱-tsiòng-iâ* 虎將爺, *hó̱-tsiòng-kong* 虎將公 etc., et celui qui accompagne la tournée du 14 et du 15 du premier mois, quand on recueille du combustible, est souvent appelé *hó̱-sìng-kong* 虎聖公, «saint seigneur tigre».

nu, qui se démènent, sautent, cabriolent, dansent, à la lueur fantastique du bûcher, et qui crient à tue-tête. Dès que le bûcher a commencé de s'effondrer, un prêtre taoïque, les pieds déchaussés, parfois nu jusqu'à la ceinture, prend dans les bras l'image du tigre et saute ainsi à travers les flammes. Le peuple redouble de cris, les joueurs de gongs frappent leurs instruments en possédés, une démence universelle s'empare de la foule. Tout ce qu'il y a d'idoles transportables dans le temple est enlevé en un clin d'œil, et les bienheureux qui ont réussi à s'en emparer se précipitent avec elles au travers du feu, deux, trois, quatre fois de suite, davantage encore; d'autres encore, ne se contenant plus, traversent à leur suite comme des fous l'élément destructeur sans s'inquiéter des terribles brûlures qu'ils se font. Quelques-uns, moins étourdis par le bruit des gongs et les excitations de la multitude, prennent un élan avant de sauter et ont la précaution de se mouiller le visage, les mains et les pieds; mais il leur arrive souvent de sauter trop court et de retomber à la renverse dans le feu. Des rires stridents saluent cette maladresse; celui qui est tombé se relève, revient, saute de nouveau, et continue tant que la douleur que lui causent ses blessures ne le rappelle pas à la réalité et ne le tire pas de l'espèce d'enivrement dans lequel il se trouvait. Cela dure des heures. Enfin la surexcitation de la foule s'épuise en même temps que le combustible commence à manquer; peu à peu, tard dans la soirée, la multitude s'éclaircit et se dissipe, abandonnant les cendres chaudes aux femmes, qui accourent de toutes parts avec des pots à feu et des pincettes, pour tâcher d'en avoir leur part.

Cette cendre, déposée dans les foyers, a la vertu de rendre florissants les animaux domestiques et de les faire grandir. Cette superstition a sa logique. Elle vient de ce que les feux allumés en l'honneur du printemps sont symboliques de la chaleur, du feu du soleil printanier, qui fait tout vivre et grandir; la cendre des feux doit donc renfermer aux yeux de femmes superstitieuses une part de la puissance solaire. Cela explique aussi pourquoi l'on allume de préférence les bûchers devant les temples du Grand Dieu Patron de la Production [1], dont la puissance et l'action naturellement sont

[1] 保生大帝. Voir au sujet de cette divinité, qui n'est peut-être rien de moins que l'ancien dieu solaire du Fouhkien, le § 2 de notre article sur le 23e jour du 3e mois. Nous reviendrons là plus en détail sur l'usage de marcher sur le feu en l'honneur du soleil.

les plus apparentes quand l'hiver est fini, que tout revient à la vie, et qu'il naît de nouvelles plantes et de nouveaux animaux.

Remarquons que le baptème de feu du tigre est une copie de ce qui se passe dans le ciel. En effet, au commencement du printemps chinois, le soleil entre dans le signe du Verseau ou dans celui des Poissons, pour traverser ensuite, dans les trois mois qui suivent, ceux du Bélier et du Taureau (v. p. 45); or c'est là justement la partie du ciel à laquelle les Chinois donnent le nom de Tigre blanc [1]. Cette constellation est donc au printemps inondée de feu par le soleil. Mais, s'il est ainsi très possible que le baptème de feu du tigre soit une imitation de celui que le tigre céleste subit à la même époque de l'année, il résulterait de là, vu la précession, que cette cérémonie serait d'origine relativement récente.

Disons en passant qu'à Emoui on appelle *t'iaò-hé-p'oûn* [2] l'acte de sauter à travers le feu.

Le 15e jour de l'année étant consacré, comme on l'a vu, au feu printanier, il va sans dire que l'on fait partir toutes sortes de feux d'artifice. Il y en a une espèce trop curieuse pour que nous la passions sous silence; c'est «le lion ou tigre de feu», *hé-saï* [3]. Il se fait d'une carcasse de bambou et de papier, qui renferme une provision de ces «crackers» que nous avons déjà décrits [4]; on le traîne par les rues, de telle sorte qu'il ait l'air de marcher, et en même temps le feu, accompagné de détonnations, sort de toutes parts de son corps. Cette pièce d'artifice est peut-être aussi un symbole du tigre céleste, qui reçoit en lui le soleil au printemps, et qui répand de tous côtés sur tout ce qui est au dessous de lui la chaleur de cet astre [5]. La

[1] 白虎.

[2] 跳火盆. On sait que dans plusieurs contrées du Nord de l'Europe, surtout en Angleterre, on a l'habitude d'allumer des feux dans la campagne au jour des Rois (6 janvier), à la St. Blaise (3 février) et à d'autres jours encore. Partout en Hollande les enfants dansent le jour des Rois autour des «chandelles des Rois»; mais cette gaieté n'est pas comparable au déchaînement de démence de la fête du feu chez les Chinois.

[3] 火獅. [4] Page 11.

[5] Le tigre est donc en quelque manière pour les Chinois ce que le bœuf Apis a été pour les Egyptiens, le symbole astronomique sous lequel on honorait le nouveau soleil du printemps et on saluait sa venue. Environ 2000 ans avant notre ère, le soleil, à l'époque de l'équinoxe, entrait dans le signe du Taureau du zodiaque occidental, mais, comme nous l'avons vu, c'est chez les Chinois dans le signe du Tigre; de là peut-être les honneurs rendus, en Egypte à Apis, en Chine au tigre, comme représentants de la force croissante et victorieuse du soleil du printemps.

place des tigres est quelquefois prise par des chevaux, appelés *hé-bé* [1], «chevaux de feu», que l'on fait cependant d'ordinaire beaucoup plus petits et moins beaux que les tigres.

Quoique nous ayons déjà brièvement attiré l'attention sur le fait que la Chine n'est pas seule à avoir ses cierges et ses feux symboliques du printemps, mais que cela existe aussi en Europe, il ne sera pas sans intérêt de relever que le parallèle de la fête du printemps des Chinois se trouve dans les usages religieux des anciens peuples de l'Occident. Voici, par exemple, une description de la manière dont les anciens Syriens, de même que les Chinois dans leur fête des lanternes, saluaient la chaleur printanière renaissante:

«La plus pompeuse des fêtes qu'on y célèbre, est celle qui a lieu *à l'en-«trée du printemps*, et qu'on appelle tantôt fête de Bachus, tantôt *fête des «lumières*.

«On coupe pour cette cérémonie une assez grande quantité d'arbres, *que «l'on rassemble dans l'avant-cour du temple.* On amène ensuite des chèvres, «des brebis et d'autres animaux vivants. On les suspend aux arbres avec «des oiseaux, des étoffes, des dons précieux en or et en argent, qu'on y «attache. Lorsque le tout est bien arrangé, *et qu'on a promené les images «des dieux autour du bûcher*, on y met le feu, et on brûle le tout. On s'y «rend en foule de toutes les parties de la Syrie, et des lieux circonvoisins. «Chacun apporte avec soi les images et les statues de ses dieux. A certains «jours marqués la multitude se réunit dans le temple; *les Galles et les «autres ministres du culte y font des sacrifices*» [2] . . . .

. . . . «Nous comparerons cette fête à celle qui se célébrait à Patras en «Achaïe, en honneur de Diane Laphrya, fête dans laquelle on environnait «l'autel d'arbres verts, tandis que dans l'enceinte on rassemblait du bois «très sec, auquel on mettait le feu. On jetait dans cette enceinte des ani-«maux vivants, des oiseaux, des sangliers, des daims, des cerfs etc. On «entassait aussi sur l'autel des grains de froment; on mettait ensuite le feu «au bois, qui consumait les offrandes et les animaux vivants, qui cherchaient «à s'élancer hors du bûcher, mais qu'on y ramenait de force» [3]. . . .

[1] 火馬.
[2] Dupuis, «Origine des Cultes», l. III, ch. 17, p. 224.
[3] Dupuis, ouvrage cité, p. 226.

Si donc, comme on vient de le voir, la fête du feu des Chinois existait aussi chez les Syriens et chez les Grecs, les Egyptiens de même la connaissaient [1], et en outre la fête des lanternes se célébrait chez eux avec beaucoup de pompe et à Athènes aussi. Voici ce qu'en dit l'illustre Dupuis:

«L'image symbolique de l'année elle-même était une femme appelée Isis. «C'était en l'honneur de cette même Vierge, image de la substance pure «et lumineuse dont le Soleil est émané, et qui enfantait le Dieu-Lumière, «que se célébrait à Saïs la fameuse *fête des lumières*, sur laquelle est cal-«quée notre Chandeleur, ou notre fête des lumières de la Purification [2]. . . «Ainsi le peuple en foule se rendait tous les ans à Saïs, au temple de la «chaste Minerve ou d'Isis, mère d'Horus, la même que Cérès, pour y célé-«brer les Mystères de la passion d'un Dieu mort, dont Hérodote nous a cru «devoir taire le nom. Lorsque le temps de l'anniversaire de cette fête était «arrivé, la plupart des Egyptiens s'embarquaient sur le Nil dans des barques «bien illuminées, et tout le fleuve, jusqu'à Saïs, était couvert de ces bateaux, «dont l'éclat dissipait les ténèbres de la nuit. Arrivés à la ville, ils allaient «rendre leurs hommages à la Déesse dans le lieu sacré qui conservait sa «statue, et ils allumaient des bougies autour du temple, et autour des tentes «où ils campaient eux-mêmes en plein air; *en sorte que toute la nuit Saïs «était illuminée de feux sacrés.* Ceux qui ne pouvaient point se rendre à la «solemnité, allumaient également des bougies dans leurs villes, *de façon que «non-seulement Saïs, mais l'Egypte entière était éclairée par une illumination «universelle.* Cette cérémonie nous est retracée à Eleusis dans *la fête des «flambeaux*, qui se célébrait le cinquième jour des Mystères, fête durant «laquelle les initiés éclairaient la route d'Eleusis d'une multitude de flam-«beaux [3] . . . .

. . . . «Joignons à cela que les Athéniens, chez qui se trouvent établis «les Mystères de Cérès, célébrés à Eleusis, étaient une colonie d'Egyptiens, «partis autrefois de Saïs, où le culte d'Isis était établi. Isis était la Déesse «de Saïs, que Plutarque dit être Minerve, divinité tutélaire d'Athènes, et «qu'Hérodote dit être Cérès, adorée également à Athènes sous le nom de «Déesse d'Eleusis. C'était en son honneur que se célébrait *la fameuse fête*

[1] Dupuis, «Traité des Mystères», I, p. 16 et 80.
[2] Dupuis, «Sur la Religion Chrétienne», ch. II, «sur la Réparation», p. 40.
[3] Dupuis, «Traité des Mystères», I, p. 10.

«*des lumières*, qui ressemble si fort à notre Chandeleur en honneur de la «Vierge, mère de Christ; comme la Minerve de Saïs l'était du Soleil, et «Cérès du jeune Jacchus, Cérès honorée pareillement par une procession aux «flambeaux durant la célébration des Mystères d'Eleusis [1]».

Enfin les Romains aussi avaient une fête des lumières, que les chrétiens leur ont probablement empruntée sous le nom de leur Chandeleur ou Purification de Marie. Voici ce qu'un auteur anglais dit de l'origine de cette fête: «Somtyme, when the Romaines by great myght and royal power con-«quered all the world, they were so proude that they forgat God, and «made them divers gods after their own lust. And so among all they had «a god that they called Mars, that had been tofore a notable knight in «battayle; and so they prayed to hym for help, and for that they would «speed the better of this knight, the people prayed and did great worship «to his mother, that was called Februa, after which woman much people «have opinion that the moneth February is called. Wherefore the second daie «of thys moneth is Candlemas Day. The Romaines thys night went about «the city of Rome with torches and candles brennyng in worship of this «woman Februa, for hope to have the more helpe and succoure of her «sonne Mars.

«Then there was a Pope that was called Sergius; and, when he saw «Christian people draw to this false maumetry and untrue belief, he thought «to undo this foule use and custom, and turn it unto God's worship and «our Lady's, and gave commandment that all Christian people should come «to church and offer up a candle brennyng, in the worship that they did «to this woman Februa, and do worship to our Lady and to her sonne our «Lord. So that now this Feast is solemnly hallowed thorowe all Christen-«dome. And every Christian man and woman of convenable age is bound «to come to church and offer up their candles» . . . . [2]

La fête dont il est ici question, la Chandeleur ou Purification de Marie, a encore lieu le 2 février, et l'on y célèbre des messes auxquelles, dans plusieurs pays, tous les catholiques sont tenus d'assister. L'intention primitive n'en a donc pas été autre que de supplier Februa, mère de Mars, le mois printanier dans le cours duquel la lumière du soleil assure au jour

[1] Dupuis, «Traité des Mystères», p. 5.

[2] Brand, «Observations on popular Antiquities», p 23.

l'empire sur les. nuits, de disposer son fils favorablement à l'égard de ses adorateurs. Les Juifs aussi avaient leur fête des lanternes, que l'on a prétendu avoir été instituée par Judas Maccabée en commémoration de la restauration du culte dans le temple et de la purification du saint lieu, après la défaite d'Antiochus Epiphane [1]. Ils la célèbrent maintenant encore le 25 du mois de Chisleu, c'est-à-dire en décembre, en allumant dans leurs maisons des bougies et des lampes, ce qui fait qu'ils l'appellent la «fête de la lumière». Le lecteur verra sans peine que selon toute probabilité cette fête, comme tant d'autres, a primitivement eu pour objet de fêter la lumière du soleil qui va renaître après le solstice d'hiver, et qu'ainsi elle a d'étroits rapports d'origine avec notre Noël et notre jour des Rois, où l'on illumine un arbre, ou danse en sautant par dessus les «chandelles des Rois». L'usage de parcourir les rues avec des lanternes, dont il a été question page 130, note 2, est sans doute aussi en relation de parenté avec toutes ces fêtes.

Processions, réjouissances populaires, carnaval.

Les Chinois ont, aussi bien que nous autres Occidentaux, un grand goût pour les processions, et ils dénouent facilement leur bourse quand il s'agit d'en organiser et de les faire belles. Aussi tout Européen qui a habité Emoui doit se rappeler quelqu'une de ces pittoresques processions que l'on voit s'y dérouler le jour de la fête des lanternes, avec bannières, musique, torches et lanternes, et qui ne manquent pas de ressemblance avec nos processions du carnaval. On les appelle *ngiâ^{ng}-ting* [2], «réception des lanternes». Les images de dieux divers figurent dans le cortège, car le but de la procession est de donner une sérénade aux divinités que l'on promène, et que l'on félicite de cette manière de ce que la lumière du printemps s'est ranimée. Le peuple du reste ne se préoccupe guère de cette intention religieuse, et ne voit dans la cérémonie qu'une bonne occasion de s'amuser.

Un des traits remarquables de ces processions est formé par des espèces de plateformes sur lesquelles on brûle de l'encens et où de jeunes filles en habits de fêtes, ou bien des garçons habillés en filles sont assis. On les nomme à Emoui *tsung-koh* [3] ou *koh-pî^{ng}* [4], ce qui revient à «échafauds de masca-

[1] Josèphe, «Ant. Jud.» l. XII, ch. 11, p. 415.

[2] 迎燈. [3] 粧閣. [4] 閣棚.

rades» ou «tentes de balcons». Sur le continent qui entoure l'île et dans la ville de Tchang-Tcheoufou, on les appelle plutôt *tsung-gē̱* [1], expression, du reste, qui signifie la même chose que *tsung-koh*. Nous nous bornons à les mentionner ici, parce que nous aurons l'occasion de les décrire en détail quand nous parlerons des processions qui ont lieu lors de la fête du Grand Dieu Patron de la Production [2].

Quant aux processions du 15 du premier mois, il faut surtout signaler celles où l'on promène un grand dragon de toile. Mais il vaut mieux n'en pas parler encore, parce que, pour en comprendre la signification, il faut premièrement être au courant de certains détails touchant le dragon et la signification symbolique qu'il revêt en Chine. Nous renvoyons donc ce que nous avons à dire de la procession du dragon jusqu'après ce qui regarde le monstre lui-même, dont nous nous occuperons à l'occasion du cinquième jour du cinquième mois [3].

Il n'y a pas seulement des garçons habillés en filles dans les processions des *tsung-gē̱*, mais en outre des masques de toutes sortes; dans quelques parties de la Chine on y joignit autrefois des jeux populaires, de même que cela a lieu au carnaval dans quelques-unes de nos contrées. On lit en effet dans les «Histoires du Nord», dont nous avons déjà parlé à la page 86: «(Liou) Youh «(de Soui) ayant remarqué que jusqu'à cette époque le peuple de la capitale «avait célébré le 15 du premier mois, pendant les derniers siècles, des «jeux d'escarmouche, et qu'en faisant des vanteries des deux côtés on «faisait des joutes, ce qui causait une dissipation d'argent et de forces, «adressa au trône un mémoire pour demander que cela fût prohibé et que «l'on y mît fin. Il y était dit (entre autres choses): «J'ai vu moi-même que «dans la capitale, et en outre aussi dans les districts extérieurs, au soir «de pleine lune de chaque premier mois, on plaçait des comédies les unes «près des autres et se promenait par groupes dans les rues remplies de «monde et dans les chemins obstrués, que des tambours ébranlaient le ciel «de leurs roulements et des flambeaux éclairaient la terre. On portait des «masques semblables à des faces d'animaux, des hommes s'habillaient en «femmes, des chanteuses et des comédiens se donnaient par toutes sor-

[1] 粧 ○.
[2] Voy. le 23e jour du 3e mois, § 2.
[3] Au § 2. sous la lettre A.

«tes d'inventions ingénieuses une apparence étrange et une forme bizarre. «Ils se faisaient un plaisir de propos obscènes et une joie de viles insultes, «et tous les spectateurs, tant dans les maisons que dehors, ne les évitaient «pas. De hauts échafaudages obstruaient les chemins et de larges rideaux «montaient jusqu'aux nuages; on s'habillait avec recherche et se parait et «s'ornait; des chariots roulaient et des chevaux hennissaient, et partout il «y avait des étalages de friandises et de vin. On voyait en grande abon-«dance de la soie et du bambou (des drapeaux, bannières, etc.); on gaspil-«lait ses biens et se ruinait, et l'on dépouillait à qui mieux mieux dans «cette seule heure sa femme et ses enfants. Les hommes et les femmes se «mêlaient sans ordre et sans que personne tînt compte des rangs et des «classes; on ne faisait point de différence entre le noir et le blanc: de là «prend naissance de l'inconduite, de là proviennent des voleurs et des bri-«gands. Si l'on va suivre de mauvais usages sans que personne s'en aper-«coive à l'avance, et si l'on ne fait donc rien pour les améliorer, ils seront «très certainement funestes au peuple. Je demande par conséquent qu'il soit «publié partout dans l'empire que tout cela est prohibé dès ce moment: ce »sera excellent!»» [1]

On trouve aussi dans le «Livre des Fleurs de Rève» [2] que «l'on chantait et «dansait dans la *goân-siao* des deux côtés des rues de la capitale et que l'on «y faisait toutes sortes de jeux, comme la paume, le «foot ball», la danse

[1] 彧見近代以來都邑百姓每至正月十五日作角抵之戲、遞相誇競至於糜費財力、上奏請禁絶之。曰、竊見京邑、爰見外州、每以正月望夜充街塞陌聚戲朋遊、鳴鼓聒天、燎炬照地。人戴獸面、男爲女服、倡優雜技詭狀異形。以穢嫚爲歡娛、用鄙褻爲笑樂、內外共觀曾不相避。高棚跨路、廣幕凌雲、袨服靚粧、車馬塡噎、肴醑肆陳。絲竹繁會、竭貲破產、競此一時盡室并孥。無問貴賤男女混雜、緇素不分、穢行因此而生、盜賊由斯而起。因循敝風曾無先覺、非益於化、實損於民。請頒行天下並卽禁斷、康哉。 Voyez «Livres de Souï» 隋書, ch. 62, art. 柳彧.

[2] 夢華錄.

«sur la corde tendue, les mats de cocagne» [1]. Toutefois, à Emoui, ces jeux populaires ont tout à fait disparu le 15 du premier mois, et l'on n'en trouve encore quelques restes que dans de rares localités du continent, surtout dans la petite ville de Tsióh-Bé [2] sur la rive sud de la rivière du Dragon. Les habitants de cette ville s'amusent ce soir-là à des luttes publiques, qui dégénèrent en batteries violentes. Pendant que les gongs remplissent l'air de leur bruit assourdissant, les deux partis se bombardent à coups de pierre; il y a bientôt mainte tête ensanglantée à panser; il arrive même que quelque malheureux soit assommé tout de bon. Il paraît que jusqu'ici les mandarins ne se sont pas sentis assez forts pour réprimer cette sauvagerie; le peuple raconte même qu'il y a quelques années un magistrat manqua d'être tué pour récompense des louables efforts qu'il faisait dans ce but. Il s'était fait porter dans sa litière entre les deux partis, espérant que sa présence leur imposerait et que les combattants se retireraient; mais, au lieu de cela, ils tournèrent contre lui seul leur fureur réunie, ses serviteurs l'abandonnèrent, et lui-même dut s'enfuir à pied, poursuivi des moqueries du peuple. Quand un usage est consacré par une tradition antique, le peuple le considère comme sacré, et le crédit des mandarins s'y brise.

Des combats simulés de ce genre sont en usage dans d'autres contrées encore de l'empire chinois. Ainsi, dans l'ouvrage intitulé «China» de John Henry Gray, on lit au ch. XI, p. 256 ce qui suit:

«One other custom by which the first month of the year is signalized in «the southern provinces remains to be noted. The peasants of neighbouring «villages meet in the open plains, form sides, and attack each other with «stones. These encounters are sometimes very serious affairs. In one which «I saw on the island of Honam (en face de Canton), so many peasants were «injured that the elders requested the police to prevent its renewal next «day. Next morning the police accordingly seized one of the ringleaders, «and bound him to a tree. The peasants, however, drove them back, loosed «the prisoner, and renewed the rough scenes of the day before. At Yim-Poo, «in 1865, I saw about seven hundred men, whose ages varied from eighteen «to forty, engaged in a contest of this sort. The high ground overlooking

[1] 元宵御街兩廊歌舞百戲、擊丸、蹴鞠、踏索、上竿。
Voyez «Trésor augmenté et revu de toutes sortes de Choses», ch. V, 上元.

[2] 石碼.

«the plain where they fought was crowded with spectators. Apparently think-«ing that I was a medical missionary, some of the combatants brought their «wounded comrades and laid them down before me. In the intervals of their «foolish sport, the men refreshed themselves at the soup and fruit stalls on «the ground. Like most Chinese customs, these conflicts have their origin «in a superstitious belief. They are occasionally attended with loss of life, «and the elders of villages frequently do their best to prevent them».

Le lecteur n'aura pu s'empêcher de rapprocher la citation des «Histoires du Nord», que nous avons traduite plus haut, de ce qui se passe dans nos carnavals et de la «fête des fous» qui existait anciennement en France. Elle se célébrait aussi au commencement de l'année. Le peuple s'y déguisait en femmes et avec toutes sortes de costumes burlesques, même en bêtes, comme cela avait lieu plus anciennement dans l'Inde et au Japon aux fêtes du renouvellement ou de l'expiration de l'année [1]. Les Romains fêtaient leur carnaval à l'approche de l'équinoxe du printemps, au jour consacré à Cybèle, déesse de la Terre, et les Juifs ont dû avoir quelque fête analogue, puisqu'on lit dans le Deutéronome, ch. XXII, v. 5, la défense suivante: «Une femme ne portera point un habillement d'homme, et un homme ne «mettra point des vêtements de femme; car quiconque fait ces choses est «en abomination à Yahvèh, ton dieu».

Maintenant encore, en Portugal, le carnaval dégénère en vrai combat, comme en Chine sur les bords de la rivière du Dragon. Il est vrai que ce ne sont pas des pierres que l'on se lance, mais des oranges; mais on n'y va pas de main morte et plus d'un borgne peut attester ce qu'il lui en a coûté de se trouver dans la bagarre. On assaille aussi les maisons, surtout s'il s'y trouve des jeunes filles; la défense se fait avec des seaux d'eau et le combat se prolonge quelquefois pendant trois jours consécutifs. On ne se masque pas à cette *festa de entrado*.

Le carnaval se retrouve jusque dans l'Hindoustan, où il se célèbre avec beaucoup de pompe, au printemps de même que partout ailleurs. Il tombe dans le mois de Phâlgouna, ce qui veut dire celui «des fautes vénielles», et l'on s'y jette de l'eau colorée et se joue d'autres niches analogues. De même que chez les catholiques, il est suivi d'une période de jeûne et d'expiation. Le carnaval existe aussi, paraît-il, dans la Birmanie [2].

[1] Clavel, «Histoire des Religions», l. I, ch. 11.
[2] Clavel, ouvr. cité, l. I, ch. 12.

Il y a des femmes qui le jour de la fête des lanternes offrent un culte à la déesse *Tsiá-Boú* [1] et qui consultent l'oracle de la manière appelée *t^{c}ia^{ng}-hiou^{ng}* [2], «écouter l'encens». Comme ces cérémonies seront décrites ailleurs (voir aux index), il suffit ici de les signaler.

On peut considérer la grande fête du printemps chez les Chinois comme terminant les solemnités du nouvel-an. De même que la Nature revêt la terre d'une parure nouvelle de verdure et de fleurs, on renouvelle les fleurs artificielles dans les maisons dans le cours de la première moitié du premier mois. Ce qu'on achète dans ce but dans une boutique, le marchand vous le livre enveloppé dans du papier rouge, par manière de bon souhait, puisque le rouge, comme nous l'avons dit surabondamment, est la couleur du bonheur. Enfin il nous reste à signaler un dernier usage qui se trouve en rapport avec le commencement de l'année; on l'appelle *k^{c}aï-tiong* [3] «ouvrir les étalages».

De même que pendant l'hiver la Nature se repose, et que les trésors de la vie restent fermés pour se rouvrir quand le printemps reviendra, de même l'homme, soumis à la Nature, doit suspendre son activité à la fin de l'année, pour la reprendre après le nouvel-an avec la Nature réveillée. Cette loi, consacrée par la tradition, concerne surtout les marchands. Comme nous l'avons vu à la page 7, toutes les boutiques restent fermées le jour de l'an. On ne les rouvre qu'après qu'un jour favorable a été désigné, car un Chinois règle presque toutes ses occupations sur les indications de l'almanac et n'entreprendra pas facilement quelque chose d'important sans avoir au préalable consulté cet indispensable livre. Mais il ne faut pas se figurer que la vente chôme pendant la durée de la fermeture. Toute la différence consiste en ce que, pendant qu'elle dure, la devanture des boutiques n'est pas comme d'habitude grande ouverte. Le marchand n'y perd donc rien, sans cela il n'y a pas de doute qu'on aurait depuis longtemps rompu avec cette coutume.

Le jour favorable a été déterminé. Quand il arrive, le marchand suspend

[1] 姐母. Voy. le 15e jour du 6e mois.

[2] 聽香. Voy. le 15e jour du 8e mois, vers la fin.

[3] 開張.

ou colle dans sa boutique un papier rouge avec une devise appropriée à la circonstance, soit au plafond vers la porte, soit près de l'autel des dieux domestiques. Les devises varient beaucoup. Nous ne citerons que les trois suivantes: «Puisse l'ouverture des étalages amener un commerce florissant» [1]; «que l'ouverture porte grand bonheur» [2]; «que l'ouverture donne une prompte prospérité» [3]. Après qu'on a fait partir un paquet de pétards, on ouvre portes et fenêtres, et la cérémonie est achevée.

Comme le 15 de chaque mois est toujours considéré comme un jour heureux, beaucoup de marchands attendent la fête des lanternes pour ouvrir leurs devantures et leurs portes. Le premier jour du mois est toujours heureux aussi, ce qui donne à bien des gens l'occasion d'éluder une coutume qui ne laisse pas de les gêner. Ils ouvrent toute grande au nouvel-an l'entrée de leur maison et font partir des pétards dans la rue; après cela ils referment portes et volets pour tout le temps des vacances qu'ils comptent s'accorder; mais «l'ouverture» a eu lieu, leur conscience est à l'aise, et ils peuvent rouvrir sérieusement quand il leur convient, sans s'inquiéter du calendrier. Ce sont surtout les petits boutiquiers et les particuliers qui ont recours à cette ruse.

[1] 開張利市. [2] 開張大吉. [3] 開張駿發.

DEUXIÈME JOUR DU SECOND MOIS.

JOUR DE NAISSANCE DE LA TERRE.

§ 1. — Le culte de la déesse-Terre est une conséquence naturelle de la dépendance dans laquelle l'homme se trouve à l'égard de l'Univers. Ce culte a existé chez presque tous les peuples de l'antiquité et existe encore chez les Chinois. Noms divers de la Terre considérée comme divinité non divisée. Ku Loung et son assimilation à la déesse-Terre. Différenciation de cette dernière en divinités tutélaires champêtres, à la tête desquelles se trouve Ku Loung. Description de ces dieux. Le dieu du Blé dérive aussi de la déesse-Terre. Son identification avec des êtres humains, Tchou et K'i.

§ 2. — Jour de naissance de la Terre ou des dieux tutélaires des champs. Pourquoi ce jour a été transporté du 10 du premier mois au 2 du second mois.

§ 3. — La déesse-Terre comme dieu de la Richesse et du Bonheur. Son culte en cette qualité et manière dont on la représente. Le dieu des voleurs.

§ 4. — Festivités en l'honneur du dieu du Sol et de la Richesse. Offrande domestique faite deux fois par mois. Célébration du jour de naissance de ce dieu. Offrande composée de riz et d'huitres. Les jours appelés *gê*; signification probable. Le dieu de la Richesse, patron des agents de police.

§ 5. — Légende concernant la répartition inégale de la richesse.

---

§ 1.

LA TERRE, SECONDE DIVINITÉ PRINCIPALE DE LA NATURE; SA DIFFÉRENCIATION EN DIEUX TUTÉLAIRES DES CHAMPS ET DU BLÉ.

La Terre a pris place immédiatement après le Ciel, en tête des divinités de la Nature, chez presque tous les peuples connus. Cela se comprend aisé-

ment; c'est la terre qui nourrit l'homme, c'est à elle qu'il voit produire tout ce qui l'entoure et à laquelle il attribue sa propre origine. Comment ne l'aurait-il pas adorée au premier rang, avec le principe fécondant qui vient d'en haut? Ce culte est tellement dans la force des choses que l'on serait en droit d'en supposer l'existence, si les preuves historiques en faisaient défaut. C'est la Nature elle-même qui a enseigné à l'homme, son enfant, le grand principe qui dit: Honore ton père et ta mère. Et l'homme le lui a appliqué. Il se sent, dans sa petitesse et sa fragilité, dans une dépendance si complète à son égard, que partout il l'a adorée, et il n'y a pas eu de l'océan Atlantique à la mer Pacifique un seul peuple qui n'ait rendu ses hommages au Ciel et à la Terre. Aux côtés du Père-Ciel, la Mère-Terre ne fait jamais défaut. Les Grecs dressaient des statues en l'honneur de Gea, lui érigeaient des temples, consultaient ses oracles; ce culte existait à Olympie, à Sparte, partout dans leur pays [1]. Tout le monde a entendu parler du célèbre temple de Tellus à Rome, qui a servi si souvent aux assemblées du sénat, lorsque celui-ci avait à discuter les intérêts terrestres de l'empire [2]. Les Scythes nomades de l'Asie et du Nord de l'Europe avaient pour principale divinité la Terre, qui les entretenait eux et leurs troupeaux [3], et il en était de même des Celtes [4], des Huns, des Tartares et des Carthaginois [5]. Même les anciens Mexicains n'ont point fait exception à la règle [6]. Actuellement encore ce culte est en pleine vigueur, sous une forme quelque peu corrompue par le temps, mais d'une manière très reconnaissable, chez les représentants de près d'un tiers de la population du globe, chez les Chinois.

La déesse-Terre, la Gea ou la Déméter des Grecs, a été adorée en Chine sous le nom de Ti K'i [7], «déesse de la Terre», et aussi sous celui de Heou

[1] Dupuis, «Origine des Cultes», l. I, ch. II, p. 14.
[2] Même ouvrage, p. 19—21.
[3] Hérodote, «Melp.», ch. 54.
[4] Peloutier, «Histoire des Celtes», vol. V, p. 58.
[5] Dupuis, l. II, ch. II, p. 135.
[6] Dupuis, l. I, ch. II, p. 38.
[7] 地祇. Le caractère 祇 est composé de la clef des choses religieuses 示 et du signe 氏, «famille». Ce dernier se plaçait anciennement, comme signe honorifique, après l'indication du nom ou de la fonction d'un magistrat, mais il avait aussi la signification de famille, ou de nom de famille, de la femme. Voy. le Dictionnaire impérial de K'ang Hi au mot 氏. Actuellement le signe 氏 placé après un nom propre désigne toujours une femme, ce qui fait que l'on pourrait fort bien traduire 祇 par «divinité féminine».

Tᶜou [1], «Impératrice-Terre». D'ordinaire son nom accompagne celui de son époux, le dieu du Ciel. On dit alors: «l'Empereur-Ciel et l'Impératrice-Terre» [2], et c'est en cette qualité, par laquelle on voit clairement qu'elle est aux yeux des Chinois la seconde divinité de la Nature, qu'elle porte à Emoui le nom de *Tōï-Kong* [3]. Nous avons traduit cette expression par celle de «puissance productrice de la terre» (v. p. 84), de même que par celle de *Tᶜiⁿ-Kong* [4] nous entendons la puissance fécondante du ciel. Les noms de Ti Kᶜi, de Heou Tᶜou et de *Tōï-Kong* renferment donc la même notion les uns que les autres.

Les empereurs chinois des anciens temps, comme ceux des époques plus récentes, se sont toujours modelés sur la Nature pour l'organisation de leur système de gouvernement, et c'est sans doute pour cela qu'à l'aurore de l'histoire de la Chine le fonctionnaire chargé de la branche la plus importante de l'administration, c'est-à-dire de tout ce qui concernait la protection du pays contre les inondations, portait le titre de Heou Tᶜou, ou de Heou Tᶜou Kouan [5], c'est-à-dire «fonctionnaire de l'Impératrice-Terre». «Heou Tᶜou était le nom du fonctionnaire de la terre» [6], lit-on dans le Dictionnaire de Kᶜang Hi [7]. Or cette conformité de noms a été un premier point de départ du phénomène intellectuel par lequel la déesse de la Terre a fini par être identifiée avec un être humain Quelle a été cette personne? Sur ce point, nous laisserons la parole aux écrivains chinois eux-mêmes.

D'après les «Traditions de Tso Kᶜiou Ming», les *Tso-tchᶜouen* [8], «le ministre «des travaux publics (de l'ancien empereur Yao [9]) avait un fils ap«pelé Ku Loung» [10]. «Celui-ci parvint à établir l'équilibre entre les eaux et

[1] 后土.

[2] 皇天后土.

[3] 地公.

[4] Voy. page 38.

[5] 后土官.

[6] 后土土官之名.

[7] *In verbo* 社.

[8] Nous avons déjà parlé à la page 121 des «Annales du Printemps et de l'Automne», ouvrage de Confucius, qui renferme des détails historiques concernant le petit état de Lou, où est né l'illustre sage. Cet ouvrage traite de la période qui va de 722 à 484 av. J. C. et a été commenté, à ce que l'on croit, par un disciple de Confucius, appelé Tso Kᶜiou Ming 左邱明, dont le travail, fort étendu, a été conservé jusqu'à ce jour, et porte le nom de «Traditions de Tso» ou *Tso tchᶜouen* 左傳.

[9] 堯, 2356—2255 av. J. C.

[10] 共工氏有子曰句龍; «29e année du duc Tchao».

«le pays (inondé) et fut Heou T'ou. Il fut pour ce motif déifié comme Sei-«gneur de la Terre, et on lui fit des offrandes en qualité de dieu champêtre. «Il n'est cependant pas la déesse de la Terre (Ti K'i)» [1].

Quelques explications sont ici nécessaires. La dignité de dieu champêtre à laquelle Ku Loung monta après sa mort s'appelle *siā* dans la langue des Chinois d'Emoui et s'écrit 社. Ce signe est composé du radical 示, indicatif des objets relatifs à la religion, et du radical 土, qui représente la terre Il pourrait se traduire donc par «dieu de la terre ou des biens-fonds». Cette dignité est échue en partage à un grand nombre de personnages, qui, de même que Ku Loung, l'avaient méritée par les services qu'ils avaient rendus à l'humanité. Ainsi surgirent une multitude de *rurales* ou de *lares rustici*, qui tous furent appelés *siā*. Ils sont, d'après le «Livre des Rites», «les formes sous lesquelles on déifie la nature de la terre» [2], ou bien, comme s'exprime «l'Investigateur des Mœurs et Coutumes», «ce sont les seigneurs des différentes contrées; car on a déifié la Terre «sous la forme de *siā* (multiples), vu qu'elle est trop étendue dans ses «parties composantes pour qu'on puisse l'adorer en son entier» [3]. Un autre «auteur dit: «Les *siā* sont les dieux des cinq espèces de terrain (le bleu, «le rouge, le jaune, le blanc et le noir). Avec ceux d'entre eux qui ont le «pouvoir de produire tout ce qui existe on a identifié des hommes très mé-

[1] 能平水土爲后土。故封爲土公、祀以爲社。非地祇. Voy. «l'Investigateur des Mœurs et Coutumes» 風俗通, ch. VIII, § 社神. Cet «Investigateur» donne un aperçu des mœurs et coutumes d'avant la dynastie de Han, et décrit un grand nombre d'anciennes pratiques superstitieuses. Il a été composé au second siècle par Ying Chao 應劭, appelé aussi Tchoung Youen 仲遠.

On peut aussi consulter sur le même sujet les «Livres de la dynastie de Han antérieure» 前漢書, ch. XXV, 郊祀志、上. En outre, les «Livres supplémentaires de la dynastie de Han» (page 92), ch. IX, f° 5; le 4e chapitre des «Récits touchant les Empires» *Kwoh-yu* 國語, ouvrage que l'on doit aussi à Tso K'iou Ming, et qui contient un grand nombre de détails sur les états de Lou, de Ts'i, de Tsin, de Tching, de Tch'ou, de Wou et de Youeh, qui ont existé en même temps que l'empire de Tcheou 周. Enfin le «Livre des Rites», ch. VIII, 祭法, etc. etc.

[2] 社所以神地之道也; ch. V, 郊特牲.

[3] 社者土地之主。土地廣博、不可徧敬、故封土以爲社; ch. VIII, § 社神.

«ritoires des anciens temps» [1]. Ainsi, dans les *siā*, la déesse-Terre s'est différenciée en une pluralité de dieux tutélaires des champs, de rang inférieur. D'après le «Livre des Rites» [2], ces *siā* étaient rangés en cinq catégories, suivant qu'ils avaient été institués par le prince ou par les grands, soit pour eux-mêmes, soit pour le peuple, ou enfin par le peuple pour lui-même. «Et le Grand dieu champêtre du Fils du Ciel a certainement en sa main le «givre, la rosée, le vent et la pluie, pour en pénétrer l'atmosphère du ciel et de la terre» [3].

Il faut donc positivement distinguer les *siā*, ou dieux champêtres des contrées différentes, de la Terre considérée en son ensemble comme déesse. Quant à Ku Loung, qui est le principal d'entre eux et que, «depuis la dynastie de Han, les lettrés disent être leur chef» [4], on fera bien de le considérer comme la personnification mi-historique, mi-fabuleuse, de la déesse-Terre, et de voir dans toute offrande qui lui est faite un hommage à Gea.

Presque toujours le culte du dieu tutélaire d'une contrée quelconque va de concert avec celui du dieu du Blé, le *tsik* [5], ce qui vient de ce qu'ils ont une origine commune, tous deux provenant de la même divinité principale, la Terre. Dans chaque contrée les champs, avec leurs différents produits, et particulièrement le blé, sont animés par des dieux d'une seule race. La souche commune, la Mère-Terre, ne s'est pas différenciée seulement en diverses branches représentant les *siā* des contrées différentes, mais encore elle existe dans tous les produits du sol, sous la forme du *tsik*. «Sans la terre, l'homme ne peut pas s'établir, et sans le blé, il ne peut «pas se nourrir», dit un auteur chinois du premier siècle; «mais la terre est «trop étendue dans ses parties composantes pour que l'on puisse l'honorer dans «son ensemble, et les espèces de blé sont en si grand nombre que l'on ne

[1] 社五土之神。能生萬物者以古之有大功者配之. Voy. le Dict. de K'ang Hi au mot 社.

[2] Ch. VIII, 祭法.

[3] 天子大社必受霜露風雨、以達天地之氣也. «Livre des Rites», ch. V, 郊特牲.

[4] 自漢諸儒論句龍即是社主. «Livres supplémentaires de la dynastie de Han», ch. IX, f° 5.

[5] 稷.

«peut pas faire des offrandes à chacune à part. C'est pourquoi l'on a déifié «la terre en instituant des dieux tutélaires (*siā*) des champs. Et comme le «*tsik* (*Panicum miliaceum*) est le principal des blés, pour cela on l'a aussi «déifié et on l'honore au moyen d'offrandes» [1].

Ce dieu du Blé était un être humain fabuleux ou mi-fabuleux. «Le fils de «l'homme du mont Lieh (c'est-à-dire de Chun-Noung, le patron de l'agri-«culture, dont nous avons parlé à la page 92), se nommait Tchou [2]. Il «s'entendait à cultiver toutes sortes de grains et de plantes, et il fut «honoré au moyen d'offrandes, comme dieu du Blé, avant la dynastie «de Hia (2205—1766 av. J. C.). Mais depuis la dynastie de Yin (1766—«1122), lorsqu'on jugeait que Tchou appartenait déjà à un passé lointain, «et qu'à l'époque de Yao (2356—2255) K'i [3] eut été ministre de l'agricul-«ture et eut aussi cultivé de nombreuses espèces de grain, on aban-«donna Tchou, et l'on donna à K'i des offrandes en qualité de dieu du «Blé» [4].

[1] 人非土不立、非穀不食。土地廣博、不可徧敬也、五穀衆多、不可一一而祭也。故封土立社。稷五穀之長、故封稷而祭之也. Voy. le *Poh-hou-t'oung* 白虎通, ch. I, § 社稷. L'histoire de la Chine rapporte que Hiao Tchang Ti 孝章帝, l'empereur de la dynastie de Han qui régna de 76—89 ap. J. C., convoqua plusieurs lettrés dans la salle de son palais qui portait le nom de «salle des tigres blancs» 白虎舘, afin d'entendre quelles étaient leurs opinions définitives sur divers passages des anciens livres classiques. La session dura plusieurs mois, après quoi le résultat des délibérations fut soumis à l'empereur, qui ordonna à Pan Kou 班固, le célèbre auteur des «Livres de la dynastie antérieure de Han», de faire imprimer et de publier les matériaux qui avaient été réunis. Telle fut l'origine des *Poh-hou-t'oung* ou «Communications des Tigres blancs», qui ont résisté jusqu'ici aux atteintes du temps. Voy. Wylie, «Notes on Chinese Literature», p. 127.

[2] 柱. C'est un nom parlant, qui signifie littéralement «maître 主 de ce qui croît comme bois 木», c'est-à-dire de tout ce qui végète.

[3] Sur les légendes touchant la naissance et la vie de K'i, on peut consulter Mayers, «Chinese Reader's Manual», 740.

[4] 烈山氏之子曰柱。能植百穀蔬、自夏以上祀以爲稷。至殷以柱久遠、而堯時棄爲后稷亦植百穀、故廢柱祀棄爲稷. «Livres supplémentaires de la dynastie de Han», ch. IX, f° 5.

Voir en outre les «Livres de la dynastie antérieure de Han», ch. XXV, 郊祀志、上; les «Récits touchant les Empires», ch. IV; les *Tso tch'ouen*, 29e année du duc Tchao; l'«Investigateur des Mœurs et Coutumes», ch. VIII, § 稷神; enfin le «Livre des Rites», ch. VIII, 祭法; etc, etc.

§ 2.

JOUR DE NAISSANCE DE LA TERRE ET DES DIEUX TUTÉLAIRES DES CHAMPS.

Comme nous l'avons fait remarquer à la page 84, le jour de naissance, le commencement de la résurrection de la déesse-Terre, tombe proprement sur le 10 du premier mois, immédiatement après que son époux, le Ciel, a recommencé le cycle annuel de la Nature, et repris vie. Toutefois, dans le cours du temps, lorsque son culte s'est comme partagé entre les dieux tutélaires de diverses contrées, ce jour de naissance a été reporté au 2 du second mois, donc une vingtaine de jours plus tard. Le motif de ce fait est facile à découvrir. C'est que lorsqu'on cessa d'adorer la Terre comme une divinité une et indivisible, et que chacun se mit à porter pour son compte ses hommages au *siā* de ses champs et des champs de ses voisins les plus rapprochés, l'on comprit que la naissance du dieu champêtre spécial d'un endroit devait se célébrer au moment où les pointes vertes du blé semé au printemps se montrent à la surface du sol, puisque c'est la preuve visible que la puissance végétative des dieux champêtres est entrée en action, est *née*. Mais le culte des *siā* ayant absorbé celui de la Terre, le jour de naissance de celle-ci se trouve le 2 du second mois, jour qui est appelé maintenant encore par le peuple d'Emoui *T'ó-Tī-Kong-si^{ng}* [1], «(jour de) naissance du Seigneur ou des Seigneurs de la Terre» [2].

On comprendra que les épis verts commencent à percer la terre dans les premiers jours du second mois de l'année chinoise, si l'on se rappelle que le nouvel-an, comme nous l'avons dit à la page 4, tombe toujours entre notre 21 janvier et notre 19 février. Le jour de naissance des *siā* arrive donc toujours entre le 20 février et le 20 mars, un peu plus d'un mois après les fêtes du nouvel-an, qui sont pour les agriculteurs chinois le signal de labourer et d'ensemencer leurs champs. «On doit retourner «et travailler la terre engraissée et ne pas rester oisif quand le nouvel-an est

[1] 土地公生.

[2] Les Romains aussi célébraient leur fête de Cybèle vers l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire à la même époque à peu près à laquelle les Chinois rendent leurs hommages à la déesse de la Terre.



THAI-SHIN

BRONZE CHINOIS DU XVIIIe SIÈCLE, HAUT 0,192

(*Collection du Musée Guimet* N° 1329).

venu, car les travaux de l'agriculture commencent alors» [1], dit le «Livre curieux pour devenir riche» [2].

§ 3.

LA DÉESSE-TERRE COMME DIEU DE LA RICHESSE ET DU BONHEUR.

Quoique la déesse-Terre soit dans chaque région de l'empire représentée par le *siā*, dieu champêtre tutélaire de l'endroit, le peuple la connaît et l'adore surtout en sa qualité de dieu de la Richesse. Ce dieu s'appelle *T'ó-Tī-Kong* [3], «Seigneur de la Terre», à Emoui. Cette forme qu'a prise la déesse est des plus faciles à expliquer. Les Chinois, qui se sont fait la réputation d'être le peuple le plus agricole du monde, n'ont pas été sans remarquer depuis infiniment longtemps que la seule vraie source de la richesse, la seule inépuisable, est le sol, à la condition qu'on lui rende sous forme d'engrais ce qu'on lui a pris sous forme de produits. Ils se sont en réalité toujours conformés à cette bonne règle, et ils en ont été récompensés, car leur pays possède toujours la même fertilité virginale qu'il avait au temps d'Abraham, et il est en état de nourrir un beaucoup plus grand nombre d'habitants que l'Europe. Maintenant encore les Chinois placent les agriculteurs dans la classe sociale la plus élevée après celle des lettrés; et ils ont raison, l'agriculture étant une des principales assises de la société, qui ne peut pas subsister si l'alimentation n'est pas régulièrement assurée. «Ce n'est que lorsque chacun a suffisamment à manger que la richesse est possible et permise; car à quoi servent houille, machines, fer, si l'on manque de la nourriture et du vêtement, qui tous deux viennent de l'agriculture?» Voilà comment raisonnent les Chinois, qui estiment l'agriculture par dessus tout, et qui la considèrent comme l'unique source sure de la richesse nationale et de ses progrès. Il n'est donc point surprenant qu'ils aient identifié les dieux tutélaires de leurs champs avec le dieu de la richesse.

Comme tel, *T'ó-Tī-Kong* est peut-être la divinité qui reçoit le plus

[1] 糞壤要鋤理、新歲不敢閒、農事自玆始.

[2] 致富奇書, ch. 正月.

[3] 土地公.

d'hommages parmi toutes les classes de la population. Aucun membre du panthéon bouddhique ou taoïque ne jouit d'autant d'offrandes de chair, d'encens et de papier que lui, car, aussi bien que chez nous, le désir d'amasser et de devenir riche est le plus puissant mobile d'activité chez les Chinois. Les agriculteurs, les marchands, les marins, les mandarins, les artisans, même les mendiants et les voleurs sont intéressés à se concilier le dieu du Sol et de la Richesse, quoique les voleurs possèdent le luxe d'un dieu spécial, au lieu de se contenter comme les Grecs de faire cumuler tout simplement par le même individu les fonctions de dieu des marchands et de dieu des voleurs. Le dieu de la Richesse étant si populaire, on trouve presque dans toutes les maisons son image parmi les idoles domestiques. C'est ou une statuette, ou une peinture. En outre son portrait, ou au moins les caractères écrits qui représentent son nom et son titre, se voient presque toujours dans les boutiques, les bureaux et autres locaux consacrés au commerce et au lucre.

D'ordinaire on représente le dieu de la Richesse comme un vieillard très âgé, d'aspect extrêmement bienveillant, assis sur une chaise et tenant à la main une barre d'argent. Parfois il a un bâton dans l'autre main. Quand on remplace son image par son titre suspendu à la paroi de l'appartement, on fait ordinairement usage de l'inscription «le véritable dieu du Bonheur et des Bienfaits» [1], car le dieu de la Richesse doit être par cela même le dieu du Bonheur aux yeux d'un peuple pour qui richesse et bonheur sont à peu près synonimes. Aussi le nom de «dieu du Bonheur», *hok-sîn* [2], se donne-t-il souvent à *T'o̤-Tī-Kong*.

§ 4.

CULTE DU DIEU DE LA TERRE ET DE LA RICHESSE.

Après avoir indiqué quels sont les attributs et comment s'est développé l'histoire du dieu de la Terre, de la Richesse et du Bonheur, il nous reste à parler des jours consacrés à son culte et de la manière dont ce culte se pratique. D'ordinaire — excepté dans le premier mois — chaque famille,

[1] 福德正神.
[2] 福神.

surtout chez les agriculteurs et les marchands, a la coutume de placer devant son image, le 2 et le 16 de chaque mois, l'offrande de chair que nous avons décrite à la page 31, et qui est toujours accompagnée de vin, d'encens et de papier d'or, comme il est dit aux pages 21 et suivantes. Les négociants un peu considérables ont en outre l'habitude de faire servir l'offrande à un repas qu'ils offrent à leurs commis et employés; ceux-ci ont de cette manière deux fois par mois un meilleur dîner que d'ordinaire.

Ainsi que nous venons de l'indiquer, le culte du dieu du Sol et de la Richesse chôme presque complètement pendant le premier mois de l'année. Cela s'explique par le fait que pendant ce mois la terre est en repos et que sa force productive ne se manifeste pas encore dans la végétation. De son côté, le commerce n'a pas encore repris son activité accoutumée, puisque la plupart des boutiques ne se rouvrent définitivement, du moins en théorie, que vers le milieu du mois, et qu'ainsi l'on peut dire que le commerce et la production renaissent seulement une trentaine de jours après le nouvel-an. Voilà pourquoi l'on fête au commencement du second mois le jour de naissance du dieu de la Terre et de la Richesse. A ce moment les semailles sont achevées et les épis verts commencent à percer, la tâche de l'agriculteur est finie pour quelque temps, et il n'a plus provisoirement qu'à invoquer la bénédiction de son dieu tutélaire. Aussi d'après les «Mémoires concernant Emoui» [1], l'offrande qui se fait à la Terre «au printemps a-t-elle pour but de supplier, et celle de l'automne de rendre grâce» [2]. Nous parlerons plus tard, naturellement, de l'offrande d'automne dont il est ici question [3].

On peut voir par le «Livre des Rites» que la coutume des habitants d'Emoui de faire une offrande au commencement du second mois de l'année remonte à une haute antiquité, car on y lit qu'au mois moyen du printemps «on choisissait le premier jour pour ordonner au peuple de sacrifier aux dieux champêtres» [4]. Cette assertion est répétée au ch. V de l'«Interprétation de la Grande Lumière» de Liou Ngan, avec une note ex-

[1] 厦門志, ch. XV, 歲時.
[2] 春祈而秋報也.
[3] Dans notre article sur le 15 du 8e mois, § 1.
[4] 擇元日命民社; ch. III, «Prescriptions mensuelles».

plicative disant «que l'on présentait cette offrande à la Terre pour demander du blé pour le peuple» [1].

On célèbre généralement à Emoui la naissance du dieu de la Richesse d'une manière assez simple. L'offrande de chair se fait comme le 2 et le 16 de chaque mois et se termine par une pétarade; seulement les principaux négociants et les riches marchands augmentent ce jour-là le nombre des plats, parce qu'ils en font un jour de régal spécial pour leurs employés. En outre dans mainte rue les habitants se cotisent pour faire représenter une pièce de théâtre, qui procure au dieu un divertissement agréable pour son jour de naissance.

Il nous faut mentionner un plat spécial qui fait partie de l'offrande de ce jour; c'est du riz cuit avec des huitres, que l'on appelle *ô-á-bê* [2] ou *ô-á-pūng* [3], «riz aux huitres». L'explication s'en fait toute seule. C'est une espèce de prière par laquelle on supplie le dieu de la Terre de vouloir accorder à son adorateur les trésors de la *mer* comme de la *terre*, dont il dispose souverainement.

Comme consacrés au culte du dieu de la Richesse, le 2 et le 16 de chaque mois s'appellent chez les habitants d'Emoui les jours *gê* [5]. La signification de cette expression est assez obscure et nous donnons pour ce qu'elle vaut la conjecture suivante. Le mot de *gê* signifie proprement une dent, et renferme par conséquent les notions de ce qui a des dents, de ce qui peut se défendre en mordant, de ce qui sait se servir de sa bouche, toutes qualités fort importantes dans le commerce [4]. Nous n'hésitons donc pas à le traduire par «aptitudes commerciales», et puisque l'on espère acquérir cette vertu en faisant les offrandes du 2 et du 16 de chaque mois au dieu de la Richesse, on a appelé ces jours *gê-djít* [5], et nous croyons ne pas pouvoir

[1] 社祭后土、所以爲民祈穀.

[2] 蠔仔糜. [3] 蠔仔飯.

[4] Ces significations dérivées ne sont point imaginaires, ainsi que le prouvent des expressions comme celle de *gê-lắng* 牙郎, littéralement «un homme armé de dents» et qui désigne un intermédiaire de commerce, un courtier. On dit aussi 花牙利嘴, litt. «dent fleurie et bouche acérée» pour rusé compère, beau parleur, et à Emoui *nńg-gê* 軟牙, litt. «amollir les dents» pour «le prendre un ton plus bas». Le mot de *gê* désigne même une sorte de magasin où l'on dépose ses marchandises pour les faire vendre, et c'est ainsi que l'on dit un *ti-á-gê* 猪仔牙 pour une boutique où un courtier vend et achète des porcs pour le compte d'autrui.

[5] 牙日.

mieux traduire cette expression que par «jours des avantages commerciaux», que l'on se procure en même temps par l'habileté ou la ruse commerciale (*gé*) et par le culte du dieu de la Richesse.

Parmi les jours *gé* il y en a deux de particulièrement importants. Ce sont le 2 du second mois, dont il est question dans le présent article, et le 16 du douzième mois. Le premier s'appelle *t'âo-gé* [1] ou premier *gé*, et le second *bé-gé* [2], dernier, ou *toā-gé* [3], grand *gé*. Avec le 15 du huitième mois, ce sont les trois grands jours de culte du dieu de la Richesse, et nous y reviendrons aux dates indiquées pour ce qui n'a pas été déjà dit ici.

Il a été dit à la page 69, note 1, que les résidences des mandarins servent souvent en même temps de bureau de police, de tribunal et même de prison. Les deux grands jours *gé* s'y célèbrent avec beaucoup d'animation, avec accompagnement de représentations théâtrales. C'est que le dieu de la Richesse est aussi le patron des bourreaux, des geôliers et autres employés de la police et de la justice, et tous ces gens l'honorent avec beaucoup de pompe, afin qu'il les aide avec d'autant plus de zèle à extorquer autant d'argent que possible à la population, et ainsi à s'enrichir par tous les moyens, justes ou iniques.

§ 5.

EXPLICATION LÉGENDAIRE DE LA DISTRIBUTION INÉGALE DES RICHESSES.

Les Chinois aiment les légendes et les fables. Ils ne sont jamais à court pour en trouver, lorsqu'il s'agit d'expliquer les phénomènes saillants de leur vie nationale, leurs mœurs et leurs coutumes. En outre, comme les Grecs l'ont fait dans leur mythologie, ils attribuent à leurs dieux les sentiments et les passions des hommes, ils les marient, ils les représentent même comme mortels. On en a vu un exemple dans la légende du Monarque de Jade, que nous avons racontée à la page 38. C'est ainsi encore que le peuple peu lettré donne au dieu de la Terre et de la Richesse une épouse, qui a ceci de particulier, qu'à l'exemple d'Eve, elle entraîne son mari à

[1] 頭牙. On donne cependant aussi ce nom au 2e jour du 12e mois.

[2] 尾牙.

[3] 大牙.

une démarche qui devient pour le monde une cause de grand malheur. Le peuple l'appelle *T^{c}ó̱-Tī-Pó̆* [1], ou *T^{c}ó̱-Tī-Má* [2], ce qui veut dire «Femme ou Mère-Terre». Voici ce que la légende raconte à son sujet.

T^{c}i^n-Kong, le Seigneur du Ciel, ordonna à l'impartial dieu de la Richesse de descendre sur la terre afin d'en partager également les biens entre les hommes. Sa femme toutefois lui déconseilla fortement d'obéir à cet ordre, alléguant que, s'il le faisait, chacun aurait à subvenir à ses propres besoins, ce qui rendrait impossible l'existence d'une société organisée. Il suivit son conseil, et c'est pour cela qu'il y a des riches et des pauvres. Le peuple en veut à cause de cela à l'épouse du dieu de la Richesse, qui est l'ennemie de l'accumulation des biens; il veille avec un soin jaloux à ce que le culte de son époux se maintienne, mais quant à elle, il la néglige et la laisse sans offrandes.

Disons encore, en terminant ce chapitre, qu'à Emoui on donne généralement au 2 du second mois le nom de *dzī-géh-tsoïh* [3], «le terme du second mois».

[1] 土地婆. [2] 土地媽. [3] 二月節.

TROISIÈME JOUR DU SECOND MOIS.

FÊTE DES DIEUX DES LETTRES.

Introduction. — Les Chinois ont aimé les lettres depuis des temps forts reculés. Premières institutions d'instruction. Mencius exhorte les princes à veiller à l'enseignement. Examens officiels. Les cinq dieux des Lettres.

§ 1. — Le dieu stellaire Wun Tch'ang. Pourquoi les Chinois ont créé des dieux stellaires. Influence supposée des astres. Emplacements pour les examens officiels. Le *giók-pîn* à Emoui. Temples et pagodes consacrés à Wun Tch'ang. Souvent il s'incarne dans les savants.

§ 2. — Le dieu Kouan.

§ 3. — Le patriarche Lu. Les génies des taoïstes; comment on les décrit. On prétend qu'il y en a qui habitent les îles inconnues du Grand Océan. Les îles de Ying-Tcheou et de Tsou-Tcheou. Echec d'un voyage de découverte au troisième siècle av. J. C.. Classification des génies.

Noms divers et histoire légendaire du patriarche Lu. Pourquoi on a fait de lui un des dieux des Lettres. Il est aussi le patron des barbiers. Légende à ce sujet. Signe distinctif des barbiers en Chine, et la ressemblance frappante qu'il a avec celui de leurs collègues d'Europe.

§ 4. — Le dieu stellaire K'oueï Sing. C'est un garde, un satellite de Wun Tch'ang. Explication de son nom. Comment on le représente généralement. Ses attributs et la devise qui s'applique à lui. Sa canonisation. Légende touchant son séjour sur la terre. Il est sauvé par un monstre marin. Son rang par rapport aux autres dieux des Lettres. Ses pagodes. Inscriptions en l'honneur de Confucius et de K'oueï Sing. Principal jour de fête de K'oueï Sing.

§ 5. — «L'habit rouge», patron de la chance. Légende qui lui a donné naissance.

Conclusion. — Où se trouvent les images des dieux des Lettres. Jours qui leur sont conjointement consacrés. Les écoliers font alors à leurs instituteurs un cadeau en argent.

INTRODUCTION.

Aussi haut qu'on remonte dans leur histoire, même jusqu'aux débuts crépusculaires, toujours on voit les Chinois être amis des lettres. Les plus anciens documents que l'on possède à leur sujet témoignent de leur amour de l'étude et du prix qu'ils attachaient à l'enseignement. Le «Livre des Rites», document important qui a 30 siècles de date, mentionne des institutions pour l'entretien des vieillards et l'instruction de la jeunesse, qui existaient du temps de l'empereur Choun, 23 siècles avant notre ère [1], institutions que l'on dit avoir été le commencement de ce qui plus tard devint les grands collèges de la capitale [2]. Déjà le grand Mencius (300 ans av. J. C.) exhortait les princes à entretenir quatre catégories d'écoles, qu'il énumère, et qu'il assure avoir déjà existé sous les dynasties de Hia, de Chang et de Tcheou [3] (2205—300 av. J. C.). «Veillez à l'enseignement dans les écoles», s'écrie-t-il, «et étendez-le en prêchant les devoirs de l'amour filial et fraternel; «alors les vieillards ne porteront pas sur leurs épaules et sur leur tête des fardeaux «le long des rues et des chemins» [4]. Le lecteur désireux d'en savoir plus long sur l'histoire ancienne de l'enseignement en Chine pourra consulter, entre autres ouvrages, l'excellent travail de Biot sur les chapitres du Compendium

[1] «Yeon Wou (c.-à-d. Choun) entretenait les vieillards de l'Etat dans le haut collège, et ceux du «peuple dans le bas collège» 有虞氏養國老於上庠、養庶老於下庠; ch. III, § 王制. La légende veut que des écoles publiques aient déjà été instituées par l'empereur Ti K'ouh 帝嚳, que la chronologie chinoise place encore deux cents ans avant Choun. Voy. Richthofen, «China», I, p. 427.

[2] Voy. à ce sujet l'«Examen exact d'Ecrits et de Rapports» de Ma Twan Lin, ch. 40.

[3] Mencius, livre 滕文公, I, ch. 3. Ces quatre sortes d'écoles s'appelaient 庠,序,學 et 校 et ont peut-être répondu à ce que l'on pourrait appeler des écoles de villages et de districts et des académies de l'Etat, ces dernières destinées à l'enseignement supérieur. Comp., entre autres ouvrages, «l'Explication étendue de l'Edit sacré de Young Tching» 雍正聖諭廣訓, ch. VI.

[4] 謹庠序之教、申之以孝悌之義、頒白者不負戴於道路矣. Mencius, livre 梁惠王, I, ch. 3 et 7.

de Ma Twan Lin relatifs à ce sujet, publié sous le titre d'«Essay sur l'histoire de l'Instruction publique en Chine».

Actuellement encore l'instruction populaire est prise fort à cœur en Chine, et quoique il soit permis à quiconque veut de se livrer à l'enseignement et que le gouvernement n'intervienne dans les affaires scolaires que par ses sages conseils et ses exhortations, il y a relativement peu de gens qui ne sachent pas lire et écrire. Les charges honorables dans l'empire ne se confèrent qu'à ceux qui ont passé avec succès les examens littéraires officiels, de sorte que les citoyens ambitieux, donc *l'élite* de la nation, s'appliquent continuellement à l'étude et s'efforcent de se pénétrer de tous les principes de philosophie et de politique, de législation et de vertu gouvernementale, que l'antiquité a légués et qui sont très vénérables à leurs yeux. Cette étude est donc ce qui gouverne l'empire, et le trône en est entouré, au moins en théorie. Il est donc naturel que les Chinois, qui mettent des êtres divins dans tout, aient aussi des esprits protecteurs de l'étude et des lettres.

Ils ont plus d'une Minerve. Nous n'énumérerons pas toutes ces divinités, et nous nous bornerons aux cinq principaux dieux des Lettres auxquels on rend hommage dans le Fouhkien. Ce sont:

I. Wun Tchʿang 文昌, qui porte d'ordinaire à Emoui le nom de *Boûn-Tsʿiong-Kong* | | 公.

II. Le Philosophe Kouan 關, à Emoui *Koan-Hou-Tsoú* | 夫子.

III. Lu Sien Tsou 呂仙祖, le Patriarche Lu; à Emoui *Loū-Sien-Tsó̱*.

IV. Kʿoueï Sing 魁星, à Emoui d'ordinaire *Kʿoï-Sing-Kong* | | 公.

V. L'Habit rouge, à Emoui *Tsou-I* 朱衣.

Tel est l'ordre dans lequel on les place généralement d'après le rang que chacun d'entre eux occupe parmi les dieux. Wun Tchʿang est leur chef, et son nom s'emploie pour cela très souvent à Emoui pour désigner la collectivité des cinq. On dit alors *ngó̱ Boûn-Tsʿiong* [1], c'est-à-dire «les cinq Wun Tchʿang». Nous allons rapidement les passer tous les cinq en revue.

[1] 五文昌.

§ 1.

WUN TCH^cANG.

Cette divinité, qui porte aussi à Emoui le nom de *Boûn-Tè* [1], «Empereur de la Littérature», ou de *Boûn-Tsʿiong Tè-Koun* [2], «Prince impérial *Boûn-Tsʿiong*», appartient à la catégorie des divinités de l'Etat, c'est-à-dire de celles dont le culte est prescrit par décret impérial et est pratiqué par l'empereur lui-même avec ses mandarins. Elle est censée habiter la constellation de Wun Tchʿang, située tout près du quadrilatère de la grande Ourse dans la direction du Cocher, et contenant, d'après le «Canon astronomique» [3], sept étoiles rangées en croissant. Le Dr. G. Schlegel [4] identifie six de ces étoiles avec ϑ, υ, φ, e et IX^h 201 et 104 de la grande Ourse, d'après le catalogue de Piazzi. Cependant l'ancien historien Sz' Ma Tsʿien [5] n'admet que six étoiles, et d'autres auteurs enfin affirment que α (Dubhe) de la grande Ourse porte seule le nom de Wun Tchʿang. Quoi qu'il en soit, le dieu des Lettres en question, dont le nom signifie «gloire ou éclat littéraire», est généralement considéré comme habitant la constellation du même nom, qui, d'après les anciens ouvrages que nous avons cités, porte aussi celui de Tʿien Fou [6], «Bibliothèque ou Encyclopédie céleste». Tʿien Fou signifie cependant aussi «Palais céleste», ce qui est conforme à un autre nom donné à cette constellation, celui de Wun Tchʿang Koung [7], qui signifie «Palais de la Gloire littéraire».

1 文帝. 2 文昌帝君.

3 星經. Cet opuscule fait partie de la «Collection des Livres des dynasties de Han et de Weï» 漢魏叢書 (206 av.—265 ap. J. C.).

4 «Uranographie chinoise», p. 530.

5 Voy. ses «Ecrits historiques» *Chi-ki*, déjà mentionnés par nous à la page 92; ch. 27, «Livre des agents du Ciel» 天官書.

Il n'existe pas un seul ouvrage d'histoire, datant d'avant notre ère, qui puisse soutenir la comparaison avec cet essai, fait il y a nombre de siècles, de rédiger une histoire aussi complète que possible des premiers temps de l'empire chinois. L'ouvrage commence au règne de l'empereur sémi-fabuleux Hoang Ti (2700 av. J. C.) et se termine un siècle environ avant notre ère, de sorte qu'il embrasse une période plus étendue qu'aucune traitée d'une manière également exacte et complète dans quelque ouvrage de l'antiquité. L'auteur, Sz' Ma Tsʿien, était originaire de la province actuelle de Honan. Il a vécu, dit-on, de 163 à peu près à 85 avant l'ère chrétienne; il entreprit à l'âge de vingt ans de parcourir toutes les régions de l'empire et passa une grande partie de sa vie au service de l'empereur Wou Ti 武帝 de la dynastie de Han.

6 天府. 7 文昌宮.



WEN-SHANG-TI-KIUN

BRONZE CHINOIS DU XVIIIe SIÈCLE HAUT, 0.268

(*Collection du Musée Guimet* N° 5347).

Wun Tch'ang, ainsi que ses quatre collègues, fait partie du panthéon taoïque. Nous avons déjà signalé à la page 38 le fait que le taoïsme est la seule religion d'origine purement chinoise qui, de même que presque toutes les sectes religieuses de l'Occident, a fait très large la place qu'il accorde au culte du Ciel. Nous avons vu aussi que le firmament y est glorifié et adoré sous la personnification de l'Empereur de Jade; mais il faut ajouter maintenant que le taoïsme n'a pas seulement adoré le Ciel, considéré comme divinité indivisible, mais qu'il a aussi peuplé de divinités ses parties constituantes, comme le soleil, la lune [1] et les étoiles. Ce même taoïsme s'est ainsi créé un Olympe à la manière des Grecs, lesquels, de leur côté, ont fait du ciel le théâtre des exploits de leurs héros mythologiques, de leurs dieux et de leurs déesses. Les peuples primitifs, ignorants des causes véritables qui régissent les phénomènes naturels, s'imaginent qui ce sont les étoiles, par les diverses positions qu'elles prennent dans le ciel par rapport au soleil et à la lune, qui influencent souverainement la naissance et le sort de tout ce qui vit sur la terre. Ce sont elles qui procurent la succession régulière de la chaleur et de la froidure et qui annoncent les saisons annuelles des pluies et de la sécheresse, des vents et de la neige; elles déterminent donc la production et avec elle le bonheur ou le malheur des hommes; en un mot, elles sont les puissances supérieures qui gouvernent le monde et règlent tout ce qui s'y passe. L'observation de la succession des périodes naturelles a ainsi donné naissance au culte des astres et à l'astrologie; c'est ce qui est arrivé chez tous les anciens peuples de l'Occident, et il n'en a pas été autrement chez les Chinois. Maintenant encore il n'est pas difficile de découvrir dans nos religions modernes les traces de l'antique culte de la Nature, et nous avons déjà eu l'occasion d'en citer quelques exemples; mais cette recherche est bien plus facile encore en ce qui concerne les Chinois, car ils ont conservé dans beaucoup de cas sans modifications les anciennes formes dictées par l'adoration de la Nature et des astres. La divinité qui nous occupe peut en servir d'exemple, car il n'y a pas un seul Chinois cultivé qui la cherche ailleurs que dans le ciel [2].

[1] Le soleil et la lune ont été adorés par les empereurs dès les temps les plus reculés.

[2] Nous n'avons pas réussi à découvrir le motif pour lequel c'est précisément la constellation de Wun Tch'ang, et nulle autre, qui a eu l'honneur d'être élevée au rang de dieu des Lettres. Sans doute, cela tient aux arcanes astrologiques de l'antiquité.

Comme patron de l'étude, dispensateur des connaissances et protecteur de la science, Wun Tchᶜang est l'objet d'un culte fort répandu. On le place presque aussi haut que Confucius, et d'ordinaire le gouvernement fait ériger en son honneur un temple à côté de celui qu'il entretient en l'honneur du plus grand philosophe de la Chine dans chaque chef-lieu de province, de département et de district. D'ordinaire les temples de Confucius se trouvent aux endroits où se font les examens officiels, et où par conséquent se réunissent de toutes les parties du pays ceux qui veulent tâcher de conquérir un grade; c'est donc là aussi qu'il faut chercher les temples de Wun Tchᶜang. Mais comme Emoui n'est chef-lieu ni de département, ni de district, il ne s'y fait pas d'examens pour les grades conférés par l'Etat, et les temples de Confucius et de Wun Tchᶜang y ont été érigés dans le *giók-pîn* [1], institution fondée par le gouvernement pour l'encouragement des études. Il s'y tient jusqu'à trois fois par mois, sous le patronage des mandarins, des joutes littéraires auxquelles la jeunesse studieuse est conviée; les concurrents y passent la journée entière, nourris au frais de l'institution, et soumettent leurs travaux au jugement d'un lettré ou gradué de haut rang, désigné à cet effet avec ou sans l'intervention du magistrat. Le vainqueur reçoit d'ordinaire une petite somme d'argent, sous le nom de subside pour l'aider à ses études. Les dépenses sont couvertes par des contributions volontaires ou par le produit d'un fonds, qui consiste en maisons et en terres, et qui est alimenté principalement par les amendes prononcées par les mandarins dans les tribunaux et cédées dans ce but à l'institution. Celle-ci se trouve sous la surveillance d'une sorte de secrétaire, appelé *táng-soū* [2], «directeur d'affaires», qui tient les registres, paie les sommes allouées pour prix et remplit d'autres fonctions administratives.

On peut voir en outre un peu partout dans les provinces méridionales de l'empire, en l'honneur du premier dieu des Lettres, des pagodes à trois étages, qui s'appellent «pagodes des pinceaux littéraires» [3], c'est-à-dire des talents littéraires Ces pagodes sont très souvent consacrées en même temps au quatrième dieu des Lettres, Kᶜoueï Sing, dont nous parlerons au § 4 et

[1] 玉屏, litt. «le paravent de jade».

[2] 董事.

[3] 文筆塔.



Heliog. Dujardin

LIU-TONG-PING.

Statuette Chinoise, Buis sculpté Haut. 0,440

(Collection du Musée Guimet. N° 5358)

qui de fait — du moins dans le Fouhkien — a relégué au second plan son collègue et son chef. — On prétend que pendant une suite de générations Wun Tchᶜang est descendu à fois réitérées sur la terre pour s'incorporer dans des hommes de grand talent et dans des savants renommés, et plusieurs légendes ont été édifiées là-dessus [1]; de là vient que l'on donne parfois à des lettrés de talent l'appellation flatteuse de Wun Tchᶜang, comme s'ils étaient des incarnations de cette divinité. C'est ainsi encore qu'à Emoui on donne à une assemblée de lettrés le nom peu modeste de *Boûn-Tsᶜiong hōï* [2], «assemblée de Wun Tchᶜangs».

Nous aurons encore quelques détails à donner sur les incarnations de Wun Tchᶜang au § 12 du cinquième chapitre de cet ouvrage.

§ 2.

LE PHILOSOPHE KOUAN.

On honore sous ce nom, comme dieu des Lettres, le héros de l'époque des trois Empires dont nous avons raconté l'histoire dans notre article sur le treizième jour du premier mois. On a vu aux pages 99 et 121 ce qui lui a procuré les honneurs de la divinité littéraire, de sorte qu'il suffit ici d'y renvoyer.

§ 3.

LE PATRIARCHE LU.

Cette divinité, que l'on désigne dans la règle à Emoui par le nom de *Loū Sien-Tsó̱* [3], «Génie-Patriarche du nom de famille de *Loū*», est l'un des huit génies (Sien [4]) de la secte du Tao. Il sera donc utile de dire ce que c'est que ces génies avant de passer à ce qui regarde Lu en particulier. Outre la légion de dieux et de déesses qui sont censés peupler toutes les parties de l'Univers, animer et diriger toutes les forces de la Nature,

[1] Edkins, «Religion in China», p. 107.
[2] 文昌會. [3] 呂仙祖. [4] 仙.

les anciens Chinois croyaient encore à l'existence d'une race de demi-dieux, êtres humains parvenus par leur sagesse et leur vertu à la possession de certains pouvoirs surhumains, possédant en particulier celui de se rendre invisibles et l'immortalité. Ce sont donc des espèces d'esprits qui tiennent le milieu entre les dieux et les hommes, répondant à peu près à ce que les Javanais et les Balinois appellent *badan alous* [1], êtres éthérés, fées. Plusieurs d'entre eux sont d'origine historique. Il y a eu, surtout dans les derniers siècles avant l'ère chrétienne, une multitude de récits et de légendes qui circulaient sur le compte de ces génies. Ils habitaient, disait-on, plusieurs îles inconnues dans la mer Pacifique, où ils avaient découvert l'élixir de vie et où ils vivaient en dehors de l'atteinte de tous les maux et de tous les accidents auxquels les hommes sont sujets. On était si fermement persuadé de la chose que l'empereur Ts'in Chi Hoang [2], le célèbre fondateur de la grande muraille, équipa une expédition pour aller à la recherche de ces îles merveilleuses. Donnons la description chinoise de deux d'entre elles.

Prenons premièrement Ying-Tcheou [3], «l'Ile de l'Océan». Il en est traité dans un ouvrage intitulé «Ecrits sur les dix Iles» [4], qui fait partie de la «Collection des Livres des dynasties de Han et de Weï» [5]. «Elle est située «dans la mer orientale, a quatre mille milles de circonférence et se trouve «en majeure partie vis-à-vis de Hwouï-K'i [6]. Elle est à 700,000 milles de «la côte occidentale; il y croît une mousse divine et une plante des gé«nies; il s'y trouve en outre un rocher de jade haut de plus de mille bras«ses. De ce rocher jaillit une source qui a un goût doux ressemblant à «celui du vin, et que l'on appelle source de vin de jade. Si l'on en boit quel«ques pintes, on est soudain ivre et l'on obtient une vie prolongée. Il y «a dans l'île plusieurs demeures de génies, et les mœurs et usages y

[1] Roorda, «Javaansch Woordenboek», p. 60. *Badan alous* pourrait se traduire par personnages éthérés. «Ce sont, à ce qu'il paraît», dit Raffles, «des êtres dans lesquels les éléments matériels et «immatériels se trouvent mélangés, de sorte qu'ils participent en même temps à la nature des hom«mes et à celle des esprits. J'ai vu un homme que l'on prétendait avoir été marié à un être féminin «de cette espèce et en avoir eu des enfants monstrueux; mais comme personne n'avait jamais vu un «de ces enfants, je suppose que ceux-ci auront ressemblé à leur mère».

[2] 秦始皇, 221—209 av. J. C.

[3] 瀛洲. [4] 十洲記.

[5] Voy. ci-dessus, p. 162.

[6] Partie méridionale de la province actuelle de Kiangnan, avec le Tchehkiang et la partie septentrionale du Fouhkien.

«sont semblables à ceux du peuple de Wou (c'est-à-dire de la partie orien-«tale des provinces actuelles de Kiangnan et de Tchehkiang). Les mon-«tagnes et les fleuves ressemblent à ceux de l'Empire du Milieu» [1].

Passons à Tsou-Tcheou [2], « l'Ile des Patriarches », qui est décrite dans le même ouvrage. «Elle a cinq cents milles de pourtour et est située à 70,000 «milles de la côte occidentale. Il y croît une plante d'immortalité qui res-«semble à de l'herbe aquatique, et qui fait immédiatement revenir à la «vie tous les gens morts déjà depuis trois jours, si on en place sur eux «quand les brins ont atteint de trois à quatre pieds de long. Si on la con-«sume, elle prolonge la vie. Lorsque, sous l'empereur Ts'in Chi Hoang, «beaucoup de gens tués violemment étaient couchés dans les grandes plai-«nes, il apparut soudain des oiseaux en forme de corbeaux, qui apportèrent «de cette herbe dans leurs becs et en couvrirent la figure des morts, en «conséquence de quoi ceux-ci s'assirent aussitôt et revinrent à la vie «Les fonctionnaires l'apprirent et firent leur rapport, sur quoi Chi Hoang en-«voya un député pour aller porter cette herbe au docteur de la vallée «des fantômes, située vers les murs du nord de la ville [3], et lui en deman-«der des nouvelles. Le docteur dit:

««Cette herbe est l'herbe d'immortalité qui croît dans l'Ile des Patriarches «dans la mer orientale, dans le champ du jade rouge. Quelques-uns «l'appellent la mousse qui nourrit les dieux. Les feuilles en ressem-«blent à de l'herbe aquatique et les brins croissent fortement entrelacés «les uns aux autres, et une seule pousse peut faire revenir un homme «à la vie». Alors l'empereur dit en soupirant: «Peut-on aller cueillir «de cette herbe?» Ensuite il envoya un député, Su Fouh, pour pren-«dre la mer avec cinq cents jeunes gens des deux sexes, à la tête d'une

[1] 瀛洲在東海中、地方四千里、大抵是對會稽。去西岸七十萬里、上生神芝仙草、又有玉石高且千丈。出泉如酒味甘、名之爲玉醴泉。飲之數升輒醉、令人長生。洲上多仙家、風俗似吳人。山川如中國也.

[2] 祖洲.

[3] Il s'agit d'un solitaire fabuleux de la secte du Tao, qui, dit-on, avait reçu personnellement les instructions de Lao Tsz', et qui passa ensuite sa vie dans la «vallée des fantômes», comme on l'appelait. On le place au quatrième siècle avant notre ère. Son nom était proprement Wang Hu 王詡. Mayers, «Reader's Manual», 798.

«flotte de vaisseaux pontés, et d'aller à la recherche de l'Ile des Patriar-«ches; mais ils ne revinrent pas» [1].

On trouve dans les «Ecrits sur les dix Iles» la description de plusieurs autres de ces pays merveilleux de l'Océan oriental; mais ces deux exemples suffiront. Il n'est pas tout à fait impossible qu'il y ait un fond de vérité derrière ces récits, et qu'ils soient l'amplification de quelques vagues données que l'on possédait sur le Japon; il se pourrait même fort bien que l'expédition équipée sur les ordres d'un empereur si entreprenant que Chi Hoang soit historique et ait eu pour but l'établissement d'une colonie dans les îles du Japon. C'est en tout cas difficile à décider, et ceci est bien certain, que jusqu'à présent on n'a pas réussi à découvrir les îles merveilleuses. Revenons par conséquent aux génies.

On en distingue deux espèces principales, celle des génies *terrestres* [2], qui habitent les solitudes des montagnes, d'où est venu le nom de Sien 仙, c'est-à-dire hommes 亻 des montagnes 山, et celle des génies *célestes* [3], qui résident en haut dans le ciel, dans les étoiles, et dont aussi la supériorité sur tout ce qui est humain est plus grande que celle des autres. Mais il y a encore des espèces intermédiaires. Ainsi, on croit à l'existence de ce qu'on appelle des génies *humains* [4], qui se sont affranchis de tout ce qui est charnel et jouissent de la parfaite paix de l'âme, sans

[1] 地方五百里、去西岸七萬里。上有不死之草、草形如菰、苗長三四尺、人已死三日者以草覆之、皆當時活也。服之令人長生。昔秦始皇大苑中多枉死者、橫道有鳥如烏狀、啣此草覆死人面、當時起坐而自活也。有司聞奏、始皇遣使者齎草以問北郭鬼谷先生。鬼谷先生云、此草是東海祖洲上有不死之草、生瓊田中。或名爲養神芝。其葉似菰、苗叢生、一株可活一人。始皇於是慨然言曰、可採得否。乃使使者徐福發童男童女五百人、率攝樓船等入海尋祖洲、遂不返。

[2] 地仙. D'après les légendes taoïques, ils habitaient surtout les monts merveilleux de Kwoun-loun, soit l'Hindou-kouh, et étaient gouvernés par la Mère royale de l'Occident. Voy. page 16, note.

[3] 天仙.

[4] 人仙.

toutefois posséder l'immortalité. Il y a aussi les génies *divins* [1], qui ont acquis l'immortalité et qui habitent les îles merveilleuses; enfin, les génies *fantômes* [2], qui se sont dépouillés de toute chair, mais qui ne vivent ni parmi les hommes, ni parmi les génies des quatre autres classes. Ces derniers sont donc comme les parias du peuple des génies. On trouvera encore d'autres détails à ce sujet au § 17 du chapitre cinq.

Parmi tous les génies il y en a huit qui jouissent d'une considération spéciale de la part des taoïstes, et le Patriarche Lu est du nombre; de plus il est un de ceux qui sont de date relativement récente. Son nom est proprement Lu Yen [3], et se prononce *Loū-Giêm* à Emoui; mais il y est plus connu sous son titre de *Loū-Tōng-Pin* [4], c'est-à-dire *Loū*, hôte de la grotte. On le dit né en 755. Zélé sectateur du Tao, il se livra à l'étude et conquit le second et le troisième grade littéraire [5], après quoi il fut nommé préfet du district de Teh-Hoa [6] au nord-ouest de la province actuelle de Kiangsi. Là, dans la solitude du Lou-chan [7], chaîne de montagnes qui s'étend le long du Yang-tsz' au sud du chef-lieu départemental actuel de Kiou-Kiang [8], il eut une apparition de Tchoung Li K^cuen [9], le principal des huit génies, qui, sous la dynastie de Tcheou, avait réussi à composer l'élixir de vie. Lu Yen, qui brûlait de zèle pour les principes du taoïsme, exprima immédiatement à son visiteur le désir ardent dont il était animé de contribuer de tout son pouvoir à convertir les autres hommes à la vraie doctrine. Malgré cela, il eut encore à sortir victorieux de dix épreuves et tentations, et alors il lui fut remis un glaive miraculeux, et il reçut le pouvoir de prononcer des formules magiques. Armé de ces puissants moyens d'action, il parcourut l'empire d'un bout à l'autre, tua des dragons et d'autres monstres, et pendant plus de quatre siècles travailla à débarrasser la terre de toutes sortes de maux et de fléaux. Les mystères de l'alchimie lui furent révélés, l'élixir de vie lui fut donné, et bientôt il fut admis parmi

[1] 神仙. [2] 鬼仙.
[3] 呂嵒. [4] 呂洞賓.
[5] Voy. l'encyclopédie intitulée «Trésor augmenté et revu de toutes sortes de Choses», ch. 63, 仙、上.
[6] 德化. [7] 廬山.
[8] 九江. [9] 鍾離權.

les génies célestes, pour habiter les étoiles et le firmament infini qui s'étend sur nos têtes.

Au douzième siècle surtout on a élevé un grand nombre de temples en l'honneur du Patriarche, et on l'adore principalement sous le titre de «l'Ethéré immaculé» [1]. Il est presque superflu de dire ce qui lui a valu sa haute position de dieu des Lettres. Le taoïsme, voulant que ses dieux reçussent aussi les hommages des lettrés, a choisi, pour en faire le patron de ces derniers, celui de ses huit saints principaux qui avait acquis la plus grande renommée par la possession de la science mondaine; ce ne pouvait être que *Loū-Tōng-Pin*, le lettré parvenu à conquérir le troisième grade et qui s'était signalé par d'excellents écrits sur le taoïsme, parmi lesquels son commentaire sur le *Tao-teh-king* [2] ou bible taoïque on vante surtout. Cependant cela n'empêche pas que les quatre autres dieux des Lettres n'appartiennent aussi au parnasse taoïque; seulement la chose n'est pas si évidente que pour le Patriarche. Toujours fera-t-on probablement bien de voir dans ce dernier la divinité de la littérature spécialement taoïque, de même que le philosophe Kouan est le patron de la littérature militaire [3].

Loū-Tōng-Pin se trouve aussi, pour quelque raison peu claire, être le patron des barbiers. Voici comment le peuple explique la chose. Le culte qui lui était rendu en qualité de divinité taoïque n'avait pas encore été officiellement reconnu par décret impérial, et il n'avait donc pas encore pris rang parmi les dieux de l'Etat, lorsqu'il imagina une ruse pour y parvenir. On ne pouvait pas raser sans lui faire mal un certain empereur, appartenant, dit-on, à la dynastie de Ming; mais un jour on vint lui annoncer un personnage qui prétendait pouvoir pratiquer cette opération sur sa Majesté sans lui causer de douleur. L'empereur voulut tenter l'épreuve, qui réussit parfaitement, de sorte que le prince voulait donner à l'habile artiste une magnifique récompense; mais celui-ci refusa, se fit connaître comme étant *Loū-Tōng-Pin*, réclama pour prix du service rendu la confirmation of-

[1] 純陽. Voy. Mayers, «Chinese Reader's Manual», 467.

[2] 道德經. Nous parlerons de ce livre célèbre au chap. V, § 17. Les œuvres de Lu Yen se publient en Chine en 32 chapitres sous le titre de «Livres complets du Patriarche Lu» 呂祖全書.

[3] Voy. la page 121.

ficielle de son culte et sa propre admission parmi les dieux reconnus de l'Etat, puis il disparut. Là-dessus il fut canonisé sous le titre de «Patriarche des Génies», Sien Tsou [1], et dès lors il a toujours été le patron de tous les barbiers. D'autres Chinois cependant disent qu'il a guéri l'empereur du mal de tête, ce qui détruit une parcelle de l'invraisemblance de la légende, puisque les Chinois ne portaient pas encore de queues sous la dynastie de Ming et qu'ils ne se rasaient pas encore la tête.

Ce qui précède fera comprendre pourquoi en Chine la plupart des barbiers fixent, au petit fourneau cylindrique sur lequel ils font chauffer leur eau, une barre verticale peinte en rouge, avec deux petits receptacles carrés. C'est en souvenir du mérite littéraire de leur patron. Il faut en effet savoir qu'en Chine ceux qui ont acquis un haut grade littéraire ont le droit de faire planter devant leur demeure, comme marque de leur rang, deux grands mâts peints en rouge, à mi-hauteur desquels se trouve, traversé par le mât, une sorte de baquet carré, en forme de pyramide tronquée renversée, où l'on peut planter de petits drapeaux. Les lettrés qui ont le troisième grade [2] ont le droit de faire placer deux de ces boites à drapeaux à chaque mât, mais ceux qui n'ont que le second grade [3] doivent se contenter d'une boite par mât. Comme donc le patron des barbiers était lettré de troisième ordre, ceux-ci ont pris pour signe distinctif le mât à double boite.

Il est fort curieux de constater que le blason des barbiers anglais a une grande analogie avec celui de leurs confrères de l'Empire du Milieu. Voïci ce qu'on lit à la page 512 des «Observations on popular Antiquities» de Brand:

«*A barber's shop is generally distinguished by a long pole*, the singular- «ity of which arrests the attention of the passenger. It is the historic me- «morial of the time when barbers practised phlebotomy, and patients «undergoing the operation had to grasp the pole, in order to accelerate «the discharge of blood. As the pole was thus liable to be stained, «*it was painted red*; and, when not in use, the owner suspended it out- «side the door with the white linen swathing bands twisted around it. In «later times, when surgery was dissociated from the tonsorial art, the pole «was painted red and white, or black and white, or even with red, white

[1] 仙祖. [2] 進士. [3] 舉人.

«and blue lines winding about it, emblematic of its former use; and the «soap-basin was appended thereto».

L'auteur cite à ce propos quelques vers, d'autorité douteuse, extraits du «British Apollo» (1708), où il est dit que les médecins de l'ancienne Rome avaient un long mât devant leurs maisons, et qu'ils conservèrent cette enseigne lorsque plus tard ils se mirent à joindre à l'exercise de l'art de guérir les nobles fonctions du barbier. Il semble que l'on retrouve en Europe l'analogue même des petits drapeaux assujettis en Chine aux mâts des lettrés gradués, dont la marque de métier des barbiers est une imitation. Du moins, voici ce qu'on lit dans l'ouvrage de Brand que nous venons de citer:

«Opposing the Surgeons' Incorporation Bill in a speech delivered in the «House of Peers on 17th July 1797, Lord Thurlow stated that by a statute «then in force, both barbers and surgeons were required to use poles, the «former painting them with blue and black stripes, without any appendages, «and the latter adding thereto gallipots and *flags* by way of denoting the «particular nature of their vocation».

La ressemblance est si frappante que nous nous empressons d'avouer que nous n'osons pas baser là-dessus un rapprochement véritable. Cela nous semblerait d'autant plus risqué, qu'en réalité nous ignorons l'origine de la coutume signalée par Brand chez les barbiers anglais, et que l'explication qu'il en donne nous semble forcée, tandis que, d'autre part, nous n'avons pas la certitude historique que le blason des barbiers chinois dérive du mât littéraire du Patriarche Lu. Nous préférons nous abstenir de conjectures et ne mentionnons cette rencontre qu'à titre de jeu curieux du hasard.

§ 4.

K'OUEÏ SING.

Comme son nom déjà l'indique, cette quatrième divinité protectrice de la littérature est un dieu stellaire, et ne doit probablement sa haute dignité qu'à sa proximité du dieu principal des Lettres, Wun Tch'ang (§ 1), dont il est dans le ciel comme qui dirait l'adjudant ou le satellite. Généralement on lui assigne sa demeure dans la grande Ourse, dans le carré formé par les étoiles α, β, γ et δ. Or, comme la grande Ourse, en raison de la forme de cette constellation, porte en chinois le nom du «Boisseau» 斗,



K'OUEI-SING

BRONZE CHINOIS, HAUT 0.315

(*Collection du Musée Guimet* N° 5348).

on a donné au dieu des Lettres qui l'habite le nom de K'oueï 魁, c'est-à-dire fantôme 鬼 du Boisseau 斗 [1].

K'oueï Sing est donc dans le ciel le satellite inséparable de Wun Tch'ang, ainsi qu'un simple coup d'œil jeté sur une carte du ciel suffit à le faire voir; aussi le peuple place-t-il d'ordinaire son image à côté de celle de son chef. On le représente le plus souvent sous la forme d'un homme à visage horrible, ce qu'il doit à sa qualité de *fantôme* de la grande Ourse. Il a sur la tête deux excroissances semblables à des cornes, et dans la main droite, qu'il tient levée au dessus de sa tête, il a un pinceau à écrire, emblême de sa dignité de dieu des Lettres. De la main gauche étendue il tient un bonnet d'honneur, tel qu'a le droit de le porter celui qui, aux examens officiels, est en tête de ceux qui ont réussi;

[1] Ce nom du dieu fait comprendre en quelque manière comment le caractère 魁 a pris la signification de *chef*, *guide*, *principal*. En effet, les quatre étoiles dont est composée la constellation de K'oueï Sing forment le *corps*, la *partie principale* du boisseau, et la poignée, que chez nous on appelle la queue de l'ourse, ne constitue qu'une partie secondaire. Ces significations se trouvent en rapport étroit avec les titres honorifiques décernés en Chine à quelques gradués. Ainsi les lettrés de seconde classe, les Ku-jnn (voy. p. 171, n. 3), ont le droit de placer au-dessus de leur porte une enseigne avec l'inscription 文魁, «K'oueï littéraire»; ainsi encore, les cinq premiers sur la liste de ceux qui ont réussi aux examens officiels s'appellent 元魁, ou premiers K'oueïs, les six suivants 亞魁, ou seconds K'oueïs, etc. On veut dire au moyen de ces titres que l'on considère un lettré un peu marquant, non pas comme un quatrième dieu des Lettres en herbe, mais bien comme un *guide*, un *chef*, un *maître* de ses concitoyens.

Une autre cause peut avoir contribué à faire donner ces significations au caractère 魁. C'est qu'il y a 45 siècles environ le pôle du ciel se trouvait dans la grande Ourse, et qu'ainsi la constellation de K'oueï se trouvait être le *centre*, la *tête*, autour de laquelle le firmament entier tournait. Il se pourrait donc qu'alors déjà, pour cette raison, le nom de K'oueï ait pris la signification de *chef*, *guide*, *directeur*, qu'il a conservé jusqu'à maintenant.

Enfin il y a une troisième cause à signaler. A l'époque où le pôle du ciel se trouvait à l'intérieur ou près du carré de la grande Ourse, la queue de la constellation tournait autour du pôle et faisait toutes les années le tour du firmament, comme une aiguille d'horloge, placée là pour annoncer et régler les saisons. Il serait facile de démontrer au moyen d'un globe céleste à pôles mobiles comment, il y a 5000 ans environ, la queue de la grande Ourse était, le soir, tournée vers l'orient dans la saison du printemps, vers le sud en été, en automne vers l'ouest, et dans le courant de l'hiver dans la direction du nord. Les anciens Chinois avaient remarqué ce phénomène, car le fait se trouve consigné dans l'ouvrage de Hoh Kouan Tsz' 鶡冠子, «le philosophe au bonnet de plumes de faisan», solitaire taoïste, dont le nom est resté inconnu, mais qui a vécu environ quatre cents ans avant l'ère chrétienne. Ainsi la grande Ourse, ou plutôt l'esprit K'oueï qui l'habitait, marquait, de son trône élevé au pôle du ciel, les saisons comme au doigt; il réglait par là les fonctions du Ciel et par une conséquence nécessaire la production, c'est-à-dire les fonctions de la Terre, et se trouvait donc être le régulateur et le régent de l'Univers entier, sans en excepter l'homme, qui en est si absolument dépendant. Il se peut donc que pour cela on l'ait appelé le *régulateur*, le *chef* (de l'Univers), signification que le caractère 魁 a dès lors conservée.

parfois aussi il tient de la main gauche un lingot d'argent, pour indiquer que la plume — chez les Chinois le pinceau — n'est pas sans procurer des avantages matériels. A Emoui les adorateurs du dieu rattachent à ces symboles une devise qui a une double signification, de la même manière que cela a lieu pour le dieu de la guerre Kouan Ti (voy. la page 122). *Pit tīng tch^cout sin* [1], disent-ils, ce qui signifie «le pinceau et le lingot lui sortent du corps»; mais la même phrase, écrite autrement [2], signifie «certainement et surement on brillera» (dans la science et dans l'exercise des fonctions publiques). Mais achevons la description de l'idole. K'oueï Sing est toujours représenté debout, un des pieds relevé en arrière, l'autre placé sur un objet ressemblant à un boisseau, symbole de sa dignité de divinité de la grande Ourse. Cependant, si son image est peinte au mur, ou sur du papier, le boisseau se trouve souvent à côté ou au dessus de lui, entouré de sept points, qui représentent les sept étoiles de la constellation.

La canonisation officielle de K'oueï Sing a eu lieu en 1314, sous l'empereur Jun Tsoung [3] de la dynastie de Youen [4]. On raconte à son sujet, comme cela se fait pour d'autres dieux, qu'il a fait à différentes époques des séjours sur la terre, où il venait habiter dans le corps de gens savants et illustres. Une fois, lors d'une de ces visites ici-bas, dit-on, comme il avait remporté aux examens officiels le plus haut grade, celui de Han-lin [5], l'empereur, à la vue de son visage hideux, lui refusa la fleur d'or à laquelle il avait droit. De désespoir il se jeta dans l'eau, mais ne se noya pas, parce qu'un ngao [6] le repêcha, ce qui lui permit de monter aussitôt au ciel. Cela explique peut-être l'attitude comme qui dirait flottante dans laquelle on le représente d'ordinaire. Il se fait aussi des images dans lesquelles le pied du dieu, au lieu de s'appuyer sur un boisseau, repose sur la tête du monstre marin.

1 筆錠出身.
2 必定出身.
3 仁宗.
4 元.
5 翰林.
6 鼇. Tortue fabuleuse qui joue un grand rôle dans la mythologie des taoïstes. Il arriva un jour dit-on, que cet animal emmena d'un bloc l'île de P'ung-Laï 蓬萊, située dans la mer Pacifique et habitée par des génies de même que les deux dont nous avons parlé au § 3. Cette île a donné lieu à mainte spéculation et à de nombreuses histoires merveilleuses.



TSOU-WEN

BRONZE CHINOIS DU XVIIIe SIÈCLE, HAUT 0,190

(*Collection du Musée Guimet* N° 1388).

Quoique K'oueï Sing ne soit que le quatrième des dieux protecteurs des Lettres et que son rang normal parmi eux ne soit que subalterne, de fait c'est son culte qui est le plus en honneur, au point qu'à Emoui on néglige Wun Tch'ang pour lui. Il serait difficile de trouver un temple de Confucius ou un endroit où se font les examens officiels, sans y découvrir aussi une pagode érigée en son honneur avec son image [1]; bien plus, on ne peut pénétrer dans une école, ou bien dans une maison où demeure quelqu'un qui ait des prétentions à faire partie de la classe des lettrés, sans qu'aussitôt le regard tombe sur quelque image du dieu faite de bois, de plâtre, de pierre, ou bien peinte sur la paroi. Très souvent cependant on se contente, au lieu d'image, d'une feuille de papier rouge, sur laquelle se trouve le caractère 魁, K'oueï, et devant laquelle on allume tous les soirs de l'encens et des cierges. Souvent, chez les grands admirateurs de Confucius — et c'est ce que sont sans exception tous ceux qui se livrent à l'étude — on voit, collée à côté ou au-dessus de ce papier, une seconde feuille, sur laquelle on lit: «Siège de l'âme du sage philosophe Confucius» [2], ou bien: «Siège de l'âme du grandement parfait sage des sages, notre maître défunt, le philosophe Confucius» [3], ou quelque autre inscription analogue. Ces feuilles de papier jouent un rôle semblable à celui des tablettes que l'on érige en l'honneur des ancêtres, et que nous avons décrites aux pages 18 et suiv. On brûle aussi le soir de l'encens et des cierges devant les inscriptions de Confucius.

Le principal jour consacré à Emoui à fêter K'oueï Sing ou *K'oï-Sing-Kong* tombe sur le 9 du neuvième mois, et est marqué par l'offrande dont nous parlerons dans la «Conclusion» du présent article. Quant aux jeux littéraires et aux autres cérémonies qui accompagnent cette offrande, il en sera parlé à la date indiquée.

§ 5.

L'HABIT ROUGE.

Ce cinquième dieu des Lettres n'est pas d'origine astronomique, comme Wun Tch'ang et K'oueï Sing, ou historique, comme le philosophe Kouan,

[1] Ces pagodes portent à Emoui le nom de *K'oï-Sing-laô* 魁星樓, «tours de K'oueï Sing».

[2] 孔聖夫子神位.

[3] 大成至聖先師孔夫子神位.

ou sémi-historique, semi-mythologique, comme le Patriarche Lu, mais entièrement imaginaire, et c'est évidemment de la fantaisie des lettrés qu'il est éclos. Il n'a ni nom, ni titre, et n'est connu à Emoui que sous le sobriquet de *Tsou-I* [1], «l'Habit rouge». Voici la légende que l'on entend d'ordinaire si l'on s'enquiert de l'origine de son culte. Un examinateur de province, dont on ne dit pas le nom, était justement occupé à parcourir les travaux qui avaient été faits pendant les examens officiels qui venaient de se terminer. Il en mit un de côté comme indigne d'entrer en ligne de compte, mais le papier, comme mu par une main invisible, vint se replacer sous ses yeux sur la table. Son attention ayant ainsi été éveillée, il aperçut un vénérable vieillard à longue barbe, tout vêtu de rouge vif, assis derrière le foyer, qui lui faisait signe de la tête d'un air fort sérieux, comme pour l'avertir que le travail en question pouvait hardiment être revêtu de son approbation. L'examinateur crut comprendre, et s'enquit auprès de son visiteur si c'était bien là ce qu'il voulait dire. Le vieillard fit de nouveau signe de la tête, puis disparut. Naturellement l'examinateur suivit un avis venu des pouvoirs supérieurs; il laissa passer le candidat, et dès lors l'Habit rouge reçoit les hommages de ceux qui ne se sentent pas bien sûrs d'eux-mêmes et qui comptent sur leur bonne étoile pour réussir aux examens. Il est donc devenu le patron de la chance et a donné naissance au dicton populaire *Tsou-I àm t'ìm t'aó* [2], «l'Habit rouge a fait en cachette signe de la tête», ce qui veut dire qu'un candidat a eu de la chance et a passé par bonheur et non par mérite.

CONCLUSION.

Ainsi que nous l'avons indiqué plus d'une fois en passant, les dieux dont nous venons de faire la revué se rencontrent dans les lieux consacrés à la science où à ce qui s'y rapporte. On les voit aussi, soit tous ensemble, soit séparément ou groupés de diverses manières, dans les maisons des gradués et chez les candidats à un grade; enfin ils ne font jamais défaut dans les écoles. Le 3 du deuxième mois, que l'on regarde en générale comme la fête annuelle spéciale de Wun Tch'ang; le 13 du premier mois et le 13 du cinquième mois,

1 朱衣.
2 朱衣暗點頭.

jours de fête principaux du second dieu des Lettres, le Philosophe Kouan [1]; le 9 du neuvième mois, fête annuelle de K'oueï Sing; enfin le 5 du cinquième mois, le 7 du septième et le 15 du huitième, beaucoup d'adorateurs des dieux des Lettres font à ces divinités une offrande de sucreries, accompagnées de cierges, de papier d'or et d'encens [2]. Il est presque superflu d'ajouter que chacun ne fête pas tous ces jours sans exception, mais que beaucoup de personnes se contentent d'en observer un, deux ou trois; cela dépend entièrement de la richesse et du degré de dévotion des adorateurs, c'est-à-dire des deux grands facteurs qui déterminent aussi la qualité et la quantité des objets qui composent les offrandes. Il y a des dévots qui vont jusqu'à faire ces jours-là une grande offrande de chair. Dans la règle on donne congé aux écoliers les jours de fête des dieux des Lettres. A ces occasions ils apportent à leur maître une papillotte rouge contenant un petit présent en argent, et la lui présentent agenouillés, après avoir touché à plusieurs reprises le sol avec leur front.

[1] Voy. la page 122.
[2] Quelques Chinois, qui vénèrent d'une manière spéciale le Patriarche Lu, font à ce saint une offrande extraordinaire le 14 du quatrième mois, qui est l'anniversaire de sa naissance, au dire de certains almanacs.

DIX-NEUVIÈME JOUR DU SECOND MOIS.

FÊTE DE KOUAN YIN, DÉESSE DE LA GRÂCE DIVINE.

Kouan Yin et la vierge Marie. Ressemblance sur quelques points entre le bouddhisme et le catholicisme. Noms et titres divers de Kouan Yin.

Caractère du bouddhisme et de ses saints. Le bouddhisme est métaphysique et le taoïsme matérialiste. Caractère des divinités du taoïsme. Le catholicisme est un mélange des principes représentés par le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme. Place occupée par Kouan Yin dans le bouddhisme septentrional comme Avalokiteçvara.

Le bouddhisme se divise en branche septentrionale et branche méridionale. Combinaison de la déesse chinoise Miao Chen avec Avalokiteçvara. Double sexe de Kouan Yin. Légende concernant Miao Chen. Notions des bouddhistes de la Chine sur l'enfer et le ciel. Le paradis de l'Occident; Yama, dieu de l'enfer.

L'île de P'ou-T'o. Le Roi-dragon des mers, le Neptune chinois.

Images de Kouan Yin. Jours destinés aux offrandes et jours de jeûne en l'honneur de Kouan Yin. Elle est la patronne des filles publiques.

---

§ 1.

Cette déesse est généralement considérée en Chine comme tenant le premier rang dans le panthéon bouddhique, et c'est celle de toutes les divinités étrangères dont le culte est le plus répandu dans ce vaste empire. Quelques auteurs européens ont cru reconnaître en elle un double de la vierge Marie des chrétiens. Elle a souvent captivé l'attention des Européens



Héliog. Dujardin

KOUAN - YIN

Bronze Chinois du XVI[e] Siècle; Haut. 0. 780

et a donné lieu à mainte spéculation, dont l'idée fondamentale est que ces deux personnes sont, chacune dans une partie du monde différente, des formes représentant une seule et même notion, celle de la grâce. Mais il n'est pas étonnant que l'on se soit efforcé de découvrir une sorte d'identité entre les deux saints principaux du catholicisme et du bouddhisme, si l'on tient compte du fait que ces deux systèmes religieux présentent pour le reste des ressemblances surprenantes, à tel point que l'on a parfois émis la conjecture que le christianisme pourrait être sorti peut-être du bouddhisme, qui est de plusieurs siècles plus ancien que lui. Notons quelques-uns de ces points de ressemblance. Les deux religions prêchent l'ascétisme. Les héros et les héroïnes célébrés par elles ne sont point toujours des personnages qui se soient consacrés au bonheur de leurs semblables, ou qui aient donné leur vie pour leur prochain, qui a plus besoin de dévouement que quelque dieu ou être surnaturel que ce soit; au contraire, ce sont très souvent des gens qui ont usé leur existence dans les couvents, cherchant dans le célibat, les macérations, le jeûne et la prière, à atteindre un idéal d'invention purement humaine. C'est ainsi que le bouddhisme met le salut des individus dans le Nirvâna, état d'inconscience, que l'on s'imagine devoir être le bonheur suprême dans une autre vie pour ceux qui l'auront mérité ici-bas, et que le catholicisme de son côté le place aussi dans une autre vie, dans un ciel imaginaire, où l'on parvient par les mérites. Bouddhistes et catholiques adorent une trinité, canonisent des saints, vénèrent des reliques [1], et s'appuient sur des miracles; — leurs prêtres se rasent la tête, pratiquent le célibat, reçoivent la confession auriculaire des pénitents, ont un enfer et un purgatoire lucratifs, dont eux seuls sont en état de délivrer les âmes en peine, et dans ce but ils célèbrent leurs messes et récitent leurs litanies et leurs prières [2]. Chacune des deux églises possède une hiérarchie, à la tête de laquelle se trouve, ici un Dalaï-Lama, là un Pape avec ses cardi-

[1] Une des reliques bouddhiques les plus vénérées dans le Fouhkien est une soi-disant dent de Bouddha, que l'on conserve, non loin du chef-lieu Fouh-Tcheoufou, dans le célèbre monastère de la « Fontaine qui sourd », situé en face de la colonie européenne sur le versant de la colline du Tambour (Kou-chan 鼓山). Les étrangers qui séjournent dans le port aiment fort à faire des parties de plaisir à ce monastère. Ayant non sans peine obtenu d'un des prêtres principaux qu'il nous laissât voir les reliques, on nous montra dans un tabernacle grillé une dent molaire à moitié rongée, qui évidemment n'a pu appartenir qu'à un éléphant.

[2] On trouvera dans notre article sur le septième mois la description détaillée des rites qui ont pour but de délivrer de l'enfer les Prêtas, ou esprits affamés.

naux et ses évêques. Les prêtres bouddhiques et les prêtres catholiques font usage d'eau bénite, récitent heures et litanies, emploient des chapelets et se servent d'une langue morte dans l'accomplissement de leurs rites. Ils brûlent cierges et encens, sonnent les cloches, ont des sonnettes qui tintent au cours des cérémonies, prêchent l'abstinence de viande; sur ce dernier point cependant les serviteurs du Bouddha sont les plus conséquents, car ils prohibent, du moins en théorie, l'usage de toute nourriture animale; mais il faut avouer que le sacrifice n'est pas très pénible pour les Chinois qui, sans cela déjà, mangent peu de viande. La ressemblance du catholicisme avec le bouddhisme, surtout avec le bouddhisme tel qu'il se pratique au Tibet, est si frappante que, ne pouvant la nier, le Père Prémare s'écriait que le diable avait imité d'avance notre sainte mère l'Eglise, afin de mieux la profaner [1], et, de son côté, le Lazariste Huc n'a point caché cette conformité. « On ne peut s'empêcher, dit-il, d'être frappé de leur rapport (des usages «bouddhiques et lamaïques) avec le catholicisme. La crosse, la mitre, la «dalmatique, la chape ou pluvial, que les grands Lamas portent en voyage, «ou lorsqu'ils font quelque cérémonie hors du temple; l'office à deux chœurs, «la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir soutenu par cinq chaînes et pou«vant s'ouvrir et se fermer à volonté; les bénédictions données par les La«mas en étendant la main droite sur la tête des fidèles; le chapelet, le cé«libat ecclésiastique, les retraites spirituelles, le culte des saints, les jeûnes, «les processions, les litanies, l'eau bénite: voilà autant de rapports que les «bouddhistes ont avec nous» [2].

On ne peut nier que la déesse chinoise de la Grâce ne forme en quelque sorte un pendant de la vierge Marie, puisque l'Eglise catholique vénère dans la vierge, de même que les Chinois dans Kouan Yin, la mère de la

[1] C'est un vieux thème sur lequel on a chanté bien des variations. En voici un autre exemple. Les Mexicains célébraient au mois de mai une fête très pompeuse en l'honneur de leur principal dieu, Vitzliputzli. Il avait des espèces de Vestales, des vierges, qui pétrissaient son image avec une pâte de farine et miel; on le revêtait d'habits magnifiques, on le plaçait sur son trône, et le peuple venait en foule l'adorer. On le promenait ensuite triomphalement en procession, après quoi les prêtres consacraient les morceaux de la pâte qui avait servi à faire l'image, on amenait les victimes humaines et on les égorgeait, et enfin on distribuait au peuple le pain mystérieux. Chacun recevait pieusement la chair de son dieu des mains des prêtres, fumantes encore du sang des victimes humaines. Ceci est raconté par le Père Acosta, qui, frappé de la ressemblance de ce qui se faisait à la fête de Vitzliputzli avec la consécration de l'hostie dans l'Eglise catholique, ajoute: «On voit par là com«bien Satan s'efforce pour s'emparer des hommages qui sont dus à Dieu seul, quoiqu'il y mêle tou«jours ses cruautés et ses ordures».

[2] Huc et Gabet, II, 110.

Grâce divine, la vierge miséricordieuse, l'appui et la consolation des affligés. D'ordinaire on considère la déesse chinoise comme provenant du bouddhisme; mais plusieurs faits portent à croire qu'avant l'introduction de cette religion en Chine, notre déesse y existait déjà sous une autre forme, sur laquelle la divinité bouddhique a été pour ainsi dire greffée. Nous tâcherons de le montrer au cours de cet article. A Emoui et généralement dans le Fouhkien méridional, on l'invoque d'ordinaire sous le nom de *Koan-Im* [1], rendu dans la plupart des ouvrages européens d'après la prononciation du Nord, qui est Kouan Yin. Au Japon, on prononce «Kouan Non». Ce nom est une traduction du sanscrit *Avalokiteçvara*, c'est-à-dire le prince (*içvara*) qui regarde (*âlokia*) en bas (*ava*); mais les Chinois, peut-être exprès, ont confondu ce mot avec *Avalokita-svara*, c'est-à-dire «celui qui regarde (Kouan 觀) les sons, les voix (Yin 音, *svara*)», ou les prières. Ils ont donc remplacé *içvara*, prince, seigneur, par *svara*, son, voix. Un autre nom fort employé, qui signifie «celui qui contemple et (comme un prince) subsiste par lui-même» [2], est donc plus correct. On trouve enfin souvent dans les ouvrages bouddhiques chinois une autre appellation, dont le sens ne diffère pas beaucoup; c'est «celui qui existe par lui-même, et jette les yeux sur les prières du monde» [3]. Il serait possible d'en citer d'autres, d'exactes et de corrompues, qui sont fort en usage. Quant au vulgaire à Emoui, il ne se sert dans la règle que de l'expression *Koan-Im-Poút-Tsó̱* [4], «Ancêtre Bouddha *Koan-Im*», nom qu'en outre on abrège souvent simplement en *Poút-Tsó̱*.

On donne aussi à Kouan Yin un grand nombre de titres honorifiques. Par exemple, «celle qui accorde l'éloignement de la crainte» [5]; «dont l'essence (*sattva*) a atteint la qualité de *bôdhi*» [6], c'est-à-dire la capacité d'être admis dans le Nirvâna [7]; «le Roi ou la Reine auguste» [8], etc. Ce dernier titre est celui qu'elle porte surtout en qualité de patronne de ceux qui ont commis quelque crime et qui sont poursuivis de ce chef; quant à ceux

[1] 觀音. [2] 觀自在.

[3] 觀世音自在, [4] 觀音佛祖.

[5] 施無畏者. Sanscrit *Abhayamdada*.

[6] Bodhisattva, abrégé et corrompu dans la langue d'Emoui, qui dit *p'ô̱-sat* 菩薩.

[7] Voy. page 10, note 6. [8] 高王.

qui sont privés d'enfants et désirent laisser après eux une postérité, ils l'invoquent sous le titre de «grande Maîtresse à la robe blanche» [1]. Justement parce qu'elle est patronne des gens sans enfants, on la représente souvent avec un enfant sur les bras, ce qui la fait ressembler très fort à la vierge Marie avec l'enfant Jésus. Elle porte enfin aussi le titre de «grande Compatissante et Miséricordieuse» [2], sans compter nombre de surnoms, dans le détail desquels nous n'entrerons pas.

Quoique les légendes qui circulent chez les Chinois sur la naissance et la vie de Kouan Yin, et dont nous donnerons un aperçu au § 2, démontrent clairement qu'il s'agit ici d'une divinité *personnelle*, cela ne prouve pas encore qu'il faille la considérer ainsi, si l'on se met au point de vue bouddhiste; car la plupart des divinités du bouddhisme ne sont point des personnages historiquement connus, qui aient fini par être canonisés; ce ne sont que des abstractions déifiées. La doctrine bouddhique est foncièrement *métaphysique*. C'est par la méditation et l'abstraction qu'elle veut faire le salut des hommes, en les détachant du monde et en les conduisant au Nirvâna. Elle déclare vain, illusoire, notre monde, où existent la conscience de soi, les sens et les passions, ne reconnaît pas l'existence réelle de la matière, et toutes ses divinités sont plus ou moins des personnifications des idées qu'elle prêche, sans qu'Avalokiteçvara fasse exception à cette règle. Relevons en passant que le taoïsme envisage le monde d'une manière presque diamétralement opposée à celle-là. C'est une secte complètement *matérialiste*. Ainsi que nous l'avons plus d'une fois constaté et que nous aurons encore l'occasion de le faire, ses dieux sont des personnifications de choses existant réellement, comme le ciel, la terre, la Nature avec les forces qui s'y déploient. Elle a en outre des centaines de divinités qui ont historiquement existé, ou que du moins on croit avoir existé, et dont le culte à toutes a été institué en vue de la prospérité *matérielle* des hommes, comme un moyen de leur procurer aide et secours dans les différentes circonstances de la vie. Le catholicisme ne contient-il pas un mélange des deux éléments? Avec le bouddhisme il enseigne que le chemin de la perfection se trouve dans l'abnégation, l'abstinence et les jeûnes, le reniement du diable, du monde et de la chair. De même que le bouddhisme fait du Nirvâna le but suprême de la dévotion, il

[1] 白衣大士. [2] 大慈大悲.

a son ciel auquel l'homme doit tendre par dessus tout, et dont il se rapproche d'autant plus qu'il se sépare plus complètement du monde et s'identifie mieux avec Dieu en se plongeant dans la méditation; la vie monastique et solitaire est sortie de là. Mais cela n'empêche pas l'Eglise catholique d'avoir, en même temps que cette tendance métaphysique, son matérialisme, qui ne le cède guère à celui des sectateurs du Tao. Non seulement ses rites et ses usages conservent de nombreux restes du culte de la Nature, mais en outre elle s'est créé, et continue de recruter, tout un peuple de dieux et de déesses qui, sous le nom de Saints, sont chargés de veiller aux besoins matériels de ceux qui les invoquent. Elle a son dieu de la Guerre, St George, son dieu protecteur contre la peste et les contagions, St. Roch, sa déesse chargée de préserver de mort subite, Ste. Barbe, son dieu puissant à aider à retrouver les objets perdus, St. Antoine, ses patrons de villes, de rues, de paroisses [1]; nous n'en finirions pas si nous voulions tout dire, mais ces exemples suffisent. Toutefois le catholicisme, que l'on pourrait appeler la religion éclectique par excellence, représente encore à sa manière la troisième grande secte qui existe en Chine. C'est du confucianisme que nous voulons parler, auquel répond la partie *morale* de la religion catholique, partie, hélas! beaucoup trop reléguée à l'arrière-plan par la métaphysique, d'un côté, et par la tendance matérialiste, de l'autre. Le confucianisme s'occupe exclusivement de ce monde, et se renferme pour cela dans le domaine du bon sens, comprenant qu'en dehors de ces limites l'homme ne peut que s'égarer et cherche en vain de solides bases pour sa vertu et sa moralité. « Que chacun cherche la vertu en soi seul, car c'est la Nature elle-même qui a déposé au dedans de chaque homme les principes de la moralité », tel est le principe fondamental qui règne partout dans les ouvrages des deux plus grands philosophes de la Chine, Confucius et Mencius. Aussi n'ont-ils fait presque aucune mention de prêtres, de dieux et de déesses, et l'on pourrait croire qu'ils ont déjà senti qu'il est honteux d'avoir besoin de dieux et de prêtres pour posséder de la vertu. On trouve ainsi réunies dans le catholicisme les trois tendances représentées par les trois grandes sectes de la Chine, la tendance métaphysique du bouddhisme, la tendance matérialiste du taoïsme, et la tendance éthique du confucianisme, et cela nous explique comment,

[1] Qui servent de pendant aux dieux urbains des Chinois, dont nous parlerons à propos du dernier jour de l'année.

malgré l'étrangeté apparente de la chose, il est possible qu'un seul et même Chinois appartienne en même temps aux trois sectes, et que celles-ci ne se maudissent pas, ne se persécutent et ne s'exterminent pas l'une l'autre. C'est une synthèse analogue à celle du catholicisme. Les Chinois disent: « Trois doctrines, une doctrine » [1].

Nous pouvons revenir à Kouan Yin. On a vu qu'au point de vue bouddhiste, il ne faut pas la considérer comme une divinité personnelle, mais comme la déification d'une notion abstraite, celle de la grâce miséricordieuse; mais comme le bouddhisme pur, primitif, ne connaissait pas la grâce divine, la naissance d'Avalokiteçvara doit appartenir à une époque subséquente d'abâtardissement doctrinal. Le vrai bouddhisme est athée, du moins dans le sens que l'on donne ordinairement à ce mot. Il reconnaît bien l'existence de certains êtres supérieurs, bodhisattvas [2], qui par leur sagesse et leur vertu se sont élevés au-dessus de l'humanité; c'est une classe intermédiaire de personnes, qui ne sont pas encore entrées dans le Nirvâna, où l'on est affranchi de tout ce qui est matériel et donc de tout ce qui est humain, et qui, placées entre les bouddhas et le monde, emploient en faveur de l'homme la puissance surnaturelle dont elles sont revêtues; toutefois ce ne sont pas des dieux, et le vrai bouddhisme n'a rien qui réponde à la notion que nous exprimons par le mot *Dieu*. Chacun peut devenir bodhisattva ou bouddha; mais c'est par ses actes et ses œuvres à lui, sans intervention d'une grâce divine. Du reste, comment aurait-on pensé à une telle intervention, puisque l'on n'admettait pas de divinité régnant en souveraine sur le monde, qu'on aurait pu supplier de l'accorder?

Dans le bouddhisme septentrional cette doctrine s'est corrompue, et les bodhisattvas et bouddhas sont devenus des dieux et des déesses, revêtus de fonctions et d'attributs semblables à ceux des divinités du panthéon taoïque. Les Chinois actuels s'adressent à ces dieux, et cherchent auprès d'eux refuge, protection, salut, comme les chrétiens le font auprès de Dieu. Mais nous ne pouvons aller plus loin sans avoir donné quelques détails sur cette séparation du bouddhisme en deux branches, celle du Midi et celle du Nord, à la seconde desquelles, la plus dérivée des deux, la déesse de la Grâce divine doit l'existence.

[1] 三教一教.

[2] Voy. p. 181.

Les livres sacrés du bouddhisme se conservent en sanscrit, ou en traductions faites directement sur le sanscrit, dans le Népaul, le Tibet, la Mongolie, ainsi que dans la Corée et le Japon, où le bouddhisme a été importé depuis la Chine. Il en est toutefois autrement en Birmanie, à Siam et à Ceylan, où règne ce que l'on appelle la branche méridionale de cette religion. Là les livres sacrés sont en pali, langue plus récente que le sanscrit, et que l'on peut considérer comme fille de ce dernier. Or entre ces deux branches, celle du Nord et celle du Midi, il existe des différences importantes, dues au développement particulier que chacune a pris, quoique toutes deux sortent du même tronc, le bouddhisme primitif. Tandis que la branche méridionale a conservé la doctrine originale à un état beaucoup plus pur et est restée très fidèle aux traditions hindoues touchant la cosmogonie et la mythologie, le bouddhisme du Nord s'est développé, ou, si l'on veut, abâtardi, de façon à devenir une secte ritualiste, où la plus grande importance est attachée à mille cérémonies et pratiques, et où a fleuri toute une végétation de préceptes et de sentences apocryphes, attribués au Bouddha, mais sortis du cerveau de ses sectateurs dégénérés. On a en outre dans cette secte un nombre considérable de dieux et de déesses, à l'existence desquels le peuple croit fermement, parce qu'il en est fait mention dans l'Ecriture sainte. On le voit, il y a deux écoles bien distinctes architecturalement, quoique toutes deux soient élevées sur le même fondement.

Kouan Yin appartient à l'école septentrionale et est complètement inconnue au sud du Népaul. Il n'est question de son culte, ni au sein du bouddhisme méridional, ni dans le brahmanisme; et même il n'en est fait mention dans aucun soûtra, ou canon bouddhique, de la branche du Nord, avant le troisième siècle avant notre ère. Le plus ancien écrit qui en parle est le *Saddharma Poundarika*, «le Lotus de la vraie Loi», un des neuf dharmas, ou livres canoniques du Népaul; il consacre un chapitre à Avalokiteçvara. Ce chapitre, publié à part, est maintenant encore le principal canon des adorateurs de Kouan Yin. C'est enfin l'Ecole du *Mahâyana* «du Grand Véhicule» ou du Grand Développement [1] du Nord, qui a iden-

[1] Cette école a été fondée par Nagârdjouna, solitaire de l'Inde occidentale, qui demeurait sous un Ardjouna (*Pentaptera arjuna*), auquel il a emprunté son nom de «dragon (*naga*) de l'Ardjouna». C'est peut-être le plus grand philosophe que le bouddhisme ait produit, et sa doctrine a exercé une influ-

tifié Avalokiteçvara comme personnification de la notion de la Grâce divine et de la Miséricorde avec Mandjouçri ou Mandjouçvara, célèbre bodhisattva, sur l'origine et la vie duquel on ne sait rien de précis. Il était devenu l'une des personnifications de la sagesse et de la bienfaisance, et portait à cause de cela le titre de «Prince de la doctrine, avec mille bras et mille bols à recevoir des aumônes» [1], comme pour dire que la sage doctrine du Bouddha saisit les hommes comme avec mille bras et fournit partout l'occasion de se rendre méritoire par la charité. C'est peut-être pour cela que maintenant encore on représente Avalokiteçvara avec trois visages, ou bien avec onze visages rangés en trois groupes, et qu'on lui donne le titre de *içvara*, prince. En effet, il a emprunté ces attributs à Mandjouçvara [2]. On l'a confondu encore, au cours du temps et dans différentes contrées, avec d'autres divinités des deux sexes, mais il serait trop long d'exposer cela dans le détail. Nous nous contenterons d'ajouter à ce que nous avons dit pour mettre brièvement en lumière l'origine bouddhiste de Kouan Yin, l'histoire légendaire d'une déesse avec laquelle Avalokiteçvara a été identifiée, et qui, paraît-il, était déjà honorée en Chine avant que le bouddhisme y pénétrât.

Dans sa mythologie originelle Avalokiteçvara a exclusivement des attributs mâles, et, en revanche, Kouan Yin chez les Chinois est presque sans exception considérée comme une divinité féminine. Il est vrai que certaines désignations chinoises de la déesse témoignent d'une origine mâle, par exemple le nom de «Grand Seigneur oncle» [3] que l'on donne à Emoui à son incarnation adorée lors des fêtes du septième mois (voy. l'article, II, 2); mais il faut admettre que dans la règle les Chinois voient en Kouan Yin une déesse, et en cette qualité le chef de l'Eglise bouddhique. On se demande comment ceci doit s'expliquer, ainsi que le fait que, lorsque le culte d'Avalokiteçvara fut importé en Chine, on a évidemment exprès évité de lui donner son vrai titre *içvara* «Prince», et qu'on y a substitué le mot de Yin, *svara*, «voix, prière», qui y ressemble pour l'oreille, mais non pas pour le sens. Nous tâcherons, en donnant un court aperçu de quelques traditions

ence plus ou moins considérable dans l'église entière, surtout dans la branche septentrionale. Il est mort au second siècle avant notre ère, ou au second siècle après notre ère.

[1] 千臂千鉢教王.

[2] Eitel, «Handbook of Chinese Buddhism», p. 18 et suiv.

[3] 大士伯,



Héliog. Dujardin.

KOUAN-YIN

Bois doré du XVIIIe Siècle Haut 0,450

(Collection du Musée Guimet N° 5862)

chinoises, de fournir la solution du problème. Si l'on accorde à ces traditions un peu plus de confiance qu'au premier coup d'œil elles ne semblent en mériter, on verra que primitivement il y a eu en Chine une espèce de déesse de la Grâce de sexe bel et bien féminin, et beaucoup plus ancienne que l'Avalokiteçvara des bouddhistes. On verra aussi qu'il y a lieu de supposer que les missionnaires hindous, quand ils arrivèrent en Chine, cherchèrent un équivalent indigène de leur Avalokiteçvara; qu'ils furent aussitôt frappés de l'analogie entre son nom et ses attributs, d'une part, et, d'autre part, ceux de la déesse du pays; qu'ils résolurent donc de faire passer celle-ci pour le prototype de leur dieu, dont ils espéraient ainsi rendre plus aisément le culte populaire; qu'ils réussirent en démontrant, par un genre de tour de force qui n'a rien de surprenant, que le nom ou le titre de la déesse, Kouan Yin, qui, traduit littéralement, aurait été Avalokita-*svara*, était identique à celui d'Avalokita-*içvara*, et que par conséquent la déesse chinoise était une incarnation de leur dieu à eux; et enfin qu'ils expliquèrent la différence des sexes au moyen de la doctrine de la métempsychose, en vertu de laquelle chaque divinité peut à sa volonté s'incarner dans n'importe quels êtres mâles ou femelles. Il serait difficile de dépeindre plus fortement et clairement cette aptitude du bouddhisme à s'assimiler des divinités étrangères, que ne l'a fait Köppen dans le passage suivant. «Unwillkürlich und unmerklich sind von Anfang an, so scheint «es, die Volksgötter der Hindu und der priesterliche Brahmâ in die buddhis«tische Weltanschauung übergegangen; denn schon in den ältesten einfachen «Sûtras und Legenden spielen sie ihre Rolle. Und was anfangs natürlich «und absichtslos geschah, ward später das Werk hierarchischer Berechnung. «Um recht viele Laien anzulocken, duldete man, dass der nicht-geistliche «Bekenner des Buddha die gewohnten Gegenstände seiner Andacht auch ferner «verehre und sorgte dafür, dass er sie in der neuen Lehre und Kirche «wiederfinde. Aber auch abgesehen von der priesterlichen Politiek, lag in der «toleranten Tendenz und im Universalismus der Buddhadoctrin die Möglich«keit, die verschiedensten religiösen Elemente sich anzueignen. Denn nach «der buddhistischen Ansicht giebt es nur *eine* Lehre, *ein* Gesetz, *eine* Offen«barung — den *Dharma*, welchen für unser Zeitalter der Sohn der Çâkja in «seiner Reinheit wiederhergestellt hat; die Glaubenssätze, Philosopheme, «Priesterlehren und Cultusformen aller Völker des Erdballs sind folglich nur

«Ausflüsse, mehr oder weniger dunkle Erinnerungen, Entstellungen und «Entartungen des *einen* und nämlichen Dharma, den vor dem Buddha «Çâkjamuni tausend und abertausend Buddhas verkündigt haben. Sämmtliche «Religionen sind daher an sich und ursprünglich im Dharma, d. h. im «Buddhismus enthalten, wurzeln in ihm und sollen, von ihren Irrthü-«mern und Auswüchsen gereinigt, wieder in ihn zurückkehren. Daher die «Geneigtheit der Buddhisten, was der reinen Lehre nicht schnurstracks «zu widersprechen scheint, in allen Religionen als Wahrheit anzuerkennen; «daher das Bestreben dieselben sich theoretisch unterzuordnen und ihnen «innerhalb des Systems ihre Stellen anzuweisen. Auch für das Christenthum «würde der Buddhismus Platz gehabt haben, wenn er in früheren Jahrhun-«derten mit demselben in lebendige Berührung gekommen wäre. Und der «Christus würde zu einem buddhistischen Heiligen, zu einem Bôdhisattva «oder auch zu einer früheren Geburt Çâkjamunis gestempelt worden sein» [1].

Ce qui est dit ici généralement par rapport à des dieux étrangers au bouddhisme est réellement arrivé en Chine à l'égard de Kouan Yin. Lorsque, peu après l'ère chrétienne, la doctrine fut importée en Chine, Avalokiteçvara fut pour ainsi dire greffée sur une déesse indigène, une certaine Miao Chen, dont nous allons donner l'histoire dans le paragraphe suivant. Nous puisons nos renseignements à ce sujet essentiellement dans un opuscule qui circulait à Makao à une époque où nous y séjournions, et qui a pour titre «Traditions complètes sur la Kouan Yin de la mer méridionale» [2].

§ 2.

Dans la onzième année de l'époque du Ciel d'or [3], c'est-à-dire en 2587 av. J. C., vivait en Occident un roi appelé le Spirituel et Excellent [4]. Son nom de famille était P'o [5], son nom K'ié Piao [6] et son titre Lo Youh [7].

[1] Köppen, «die Religion des Buddha», p. 249, «von den Classen der Wesen».

[2] 南海觀音全傳. [3] 金天.

[4] 靈優. [5] 婆. [6] 伽表.

[7] 羅玉. Tous ces noms sont évidemment empruntés au bouddhisme. Si l'on réunit le nom de ce roi à ce qui est dit être son nom de famille, on obtient 婆伽表, abréviation manifeste de 婆伽婆表: «celui qui étale (表) *bhagavat*», en d'autres termes, celui qui possède

Son royaume s'appelait la Forêt de la Prospérité [1] et son titre royal était Miao Tchoang [2], c'est-à-dire le Majestueux admirable. Voici quelles étaient les frontières de son royaume: à l'occident, il s'étendait jusqu'à l'Inde [3], au nord, jusqu'à Siam [4], à l'est, jusqu'à Sumatra [5], et au sud, jusqu'à T'ien-Tchun [6]. Le roi était intelligent, les fonctionnaires vertueux, et le peuple jouissait de la paix et du bonheur. La reine s'appelait Pao Teh [7], ou la Vertu précieuse. Il y avait déjà quarante ans que son époux occupait le trône, qu'elle ne lui avait encore point donné d'héritier, et, comme elle en éprouvait un vif chagrin, elle conseilla au roi de se rendre avec elle aux collines de l'Occident, au mont des Fleurs [8], où se trouvait l'image d'une divinité douée d'une puissance miraculeuse si grande que jamais on n'y avait recours inutilement. Ils y allèrent en grande pompe, y présentèrent beaucoup d'offrandes pendant toute une série de jours depuis le 19 du second mois, puis revinrent dans leur royaume, non sans avoir promis aux prêtres une récompense magnifique au cas où la reine deviendrait enceinte.

les vertus et les mérites que l'on attribue à l'homme qui a su parvenir au rang de bouddha (voy. Eitel, «Handbook of Chinese Buddhism», p. 23). Si l'on réunit de la même manière le titre du roi à son nom de famille, on obtient 婆羅玉, abréviation très probable de 婆羅賀磨玉, c'est-à-dire «Brama (婆羅賀磨) -jade (玉)». Dans les ouvrages chinois l'expression de Brama s'emploie pour désigner «quelqu'un dont la conduite est pure», et le jade est de même aux yeux des Chinois le type de la pureté; aussi pourrait-on traduire le titre du roi par «le pur, l'immaculé par excellence» (comp. Eitel, ouvr. cité, p. 27). Ainsi les toutes premières lignes de l'histoire de Miao Chen sont émaillées d'expressions bouddhiques, et l'on peut s'attendre à ce que ce phénomène continue à se produire dans le cours de l'ouvrage.

[1] 興林. [2] 妙莊.

[3] 天竺國. [4] 暹羅國.

[5] 佛齋國. Le nom proprement dit, tel qu'on le trouve dans les histoires chinoises officielles, est 三佛齋, Sam-Fouh-Tchaï, ou San-Bo-Tsaï, qui ne peut être que le Sarbaza des voyageurs arabes du IXe siècle. — Voy. Groeneveldt, «Notes on the Malay Archipelago and Malacca», dans les «Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen», vol. XXXIX, p. 62.

[6] 天眞國, litt. «l'empire de réalité céleste ou de perfection naturelle»; très probablement c'est un pays imaginaire. Au point de vue du taoïsme, la signification de ce nom revient à «empire de l'immortalité céleste», ou bien aussi «empire des génies célestes», qui possèdent cette immortalité. Notre opuscule contient donc un mélange de taoïsme, au panthéon duquel Miao Chen appartient, et de bouddhisme, d'où procède Avalokiteçvara. Quant au pays, sans doute imaginaire, où est placée la naissance de Miao Chen, l'auteur, malgré le vague des frontières qu'il indique, veut qu'on le cherche à l'orient de l'Inde et au sud de Siam. Voilà pourquoi l'opuscule appelle notre déesse Kouan Yin «de la mer méridionale».

[7] 寶德. [8] 華山.

En réalité, la reine conçut trois fois et donna successivement le jour à trois filles, Miao Ts'ing [1], la Belle Pureté, Miao Yin [2], le Beau Son, et Miao Chen [3], la Belle Vertu. C'est cette dernière, la cadette, qui devint plus tard Kouan Yin. Or le roi vieillissant de plus en plus et n'ayant toujours pas de fils, il résolut de marier ses filles et de laisser son trône à l'un de ses gendres. Les deux aînées furent unies chacune à un fonctionnaire des plus distingués, mais Miao Chen refusa de se marier et déclara qu'elle préférait passer sa vie dans la réclusion, pour se perfectionner par la méditation et la spéculation, afin de parvenir à l'état de bodhi [4]. Mais son père l'entendit avec un grand courroux et voulut la forcer à lui obéir, sur quoi elle le supplia, s'il voulait absolument la marier, que ce fût du moins à un médecin; car, dit-elle, « je veux guérir le monde de fonctionnaires in« capables et stupides, des fléaux du froid et du chaud, des passions égoïs« tes et sensuelles, des infirmités de l'âge et de la maladie, de la diffé« rence entre les grands et les petits, de l'humiliation de l'indigence et de « l'intérêt personnel. — Oui, Bouddha est vraiment bodhi!» s'écria-t-elle enfin.

La fureur du roi ne connut plus de bornes quand il entendit ce langage. Il ordonna que l'on arrachât les vêtements du corps de la princesse, qu'on la chassât dans le parc à coups de fouet, et qu'on l'y enfermât pour qu'elle y mourût de froid et de faim; mais elle ne perdit rien de sa constance. Elle remercia son père de la sentence qu'il avait prononcée et se soumit avec joie aux privations et aux souffrances auxquelles on la condamna. En vain les dames de la cour s'efforcèrent de lui persuader de revenir au palais; ni leurs instances, ni rien d'autre ne put la réconcilier au monde, et elle résolut enfin de se retirer dans le monastère des Moineaux Blancs [5] pour y vivre dans la réclusion. Ce monastère était situé dans le district de Loung-Chou [6], dans le département de Ju-Tcheou [7]. Le roi n'empêcha pas la prin-

[1] 妙清. [2] 妙音. [3] 妙善.

[4] Le degré de perfection qui permet d'entrer dans le Nirvâna; c'est donc, aux yeux des bouddhistes, la sagesse et la perfection suprême, Voy. la p. 181.

[5] 白雀寺. [6] 龍樹縣.

[7] 汝州. Il y a dans la province de Honan un département de ce nom; mais c'est trop loin du royaume supposé du père de Miao Chen pour qu'il soit admissible que l'auteur ait voulu le désigner. En outre, pour autant que nous avons pu nous en assurer, il n'y a pas là de district de Loung-Chou. Peut-être l'auteur a-t-il pensé au département de Koueï-Yang-Tcheou 桂陽州,

cesse de s'y rendre, parce qu'il espérait que sa fille serait bientôt dégoûtée des austérités de la vie monastique, et reviendrait alors d'elle-même aux agréments et aux jouissances du palais.

Dans le couvent on lui imposa, de propos délibéré, les travaux serviles les plus pénibles; mais elle était aidée par des esprits de toute sorte, même par des tigres et des oiseaux. Sa soumission et son activité firent soupçonner à l'abbesse ce qui se passait; elle communiqua ses suppositions au roi, et celui-ci imagina un moyen cruel pour remplir sa fille de tant de terreur que cela pût la décider de revenir au palais. Un jour le monastère fut soudain environné par un corps d'armée qui mit le feu aux quatre coins du bâtiment. Folles d'épouvante, les nonnes couraient de côté et d'autre en invoquant le Ciel et la Terre, mais Miao Chen s'adressa au Prince des Monts spirituels et du Monde [1], qu'elle avait choisi pour lui servir de modèle, et elle le supplia de venir à son secours. En même temps elle prit une épingle qui était plantée dans sa chevelure, s'en piqua la gorge et en cracha le sang vers le ciel; aussitôt s'amoncelèrent de grandes masses de nuages et il tomba des pluies telles qu'en quelques instants l'incendie fut éteint. Les soldats allèrent en hâte rapporter au roi ce qui était arrivé; mais ce miracle ne put pas disposer le prince à la douceur, et il ordonna au commandant de la troupe d'aller chercher Miao Chen et de l'amener au palais.

On organisa des fêtes de toute beauté afin de réconcilier la princesse avec la vie du monde; mais tout fut en vain, et même les menaces de mort ne purent pas l'ébranler. Alors son père résolut de la faire véritablement décapiter. Il la fit traîner hors du palais pour subir le supplice; mais le dieu tutélaire de la contrée [2] avait déjà fait connaître au Seigneur du Ciel [3] la situation où elle se trouvait, et il avait reçu l'ordre de veiller à ce que son corps ne fût pas mutilé et à ce que son âme fût conduite dans les lieux infernaux. Lors donc que le bourreau brandit son sabre pour lui couper la tête, l'arme se brisa soudain; il voulut alors la transpercer d'une lance,

dont le chef-lieu se trouve tout au sud de la province de Houkouang et portait sous la dynastie de Tsin (IIIe siècle ap. J. C.) le nom de Ju Tch'ing 汝城. Voy. le 廣輿記, ch. 15, et Biot, «Dictionnaire des Villes etc. de la Chine», p. 92.

[1] 靈山世王.

[2] Voyez le 2 du second mois, p. 149.

[3] Voyez le 9 du premier mois.

mais une main invisible fendit celle-ci en deux; il ne resta donc au bourreau d'autre ressource que d'étrangler la victime. Pendant l'exécution, il souffla tout à coup un grand vent d'orage; le ciel fut obscurci et une lumière éclatante parut autour de Miao Chen; — alors le dieu tutélaire de l'endroit, ayant pris la forme d'un tigre, bondit hors de la forêt; les spectateurs épouvantés s'enfuirent dans toutes les directions, et le tigre emporta sur son dos le cadavre dans la montagne. Les bourreaux et les soldats consternés accoururent auprès du roi pour lui apprendre ces évènements; mais le prince ne s'effraya pas; il considéra cet enlèvement comme un châtiment d'en haut qui continuait à s'appesantir sur sa fille même après sa mort, pour la punir de son manque d'amour filial et de sa désobéissance.

Le corps de Miao Chen était donc resté parfaitement entier, de sorte qu'il ne s'était pas non plus perdu la moindre parcelle de son âme. Elle avait un sentiment semblable à celui d'un rève, comme si elle avait flotté sur les nuages, et elle s'étonna fort de se trouver en un lieu où il n'y avait ni soleil, ni lune, ni étoiles, ni montagnes, ni plantes, ni hommes, ni bêtes. Soudain elle vit paraître devant elle un jeune homme revêtu d'azur. Il rayonnait de lumière tout en s'avançant vers elle, une longue banderole à la main, et il lui dit qu'il lui était envoyé par Yama, le dieu des lieux infernaux [1].

[1] Pour aider à l'intelligence des épisodes de la vie de Miao Chen qui vont suivre, nous donnerons ici quelques détails sur les idées des bouddhistes chinois au sujet de la vie future. «Die Wesen wan«dern — das ist die Voraussetzung — kommen und gehen, steigen auf und nieder auf der Stufen«leiter des Lebens. Dieser unaufhörliche Wechsel des Daseins und der Form, dieser ewige Kreislauf «der Geburt und des Todes ist der *Sansâra.* Nichts in ihm ist dauernd als der Wechsel, nichts be«ständig als die Unbeständigkeit» (Köppen, «die Religion des Buddha», p. 290). Ainsi, d'après les idées bouddhistes, rien ne dure éternellement, pas même l'existence dans le ciel ou en enfer, comme l'affirme l'Eglise chrétienne. En outre, quant au ciel, les bouddhistes entendent par là les trois mondes ou sphères, dont nous avons parlé à la page 10, note 6, et que les âmes doivent traverser pour s'affranchir de l'existence mondaine et entrer dans le Nirvâna, où elles se fondent dans l'état de bouddha. Il n'est point ici question d'un jugement dernier, car il n'y a pas de juge suprême possible dans un système qui ne connaît point de Dieu, souverain de la vie et de la mort. Chacun, d'après la pure doctrine bouddhique, a le pouvoir de se créer pour lui-même cet état bienheureux du Nirvâna. Mais, comme il y a beaucoup de gens d'espèce inférieure, qui ne savent pas s'élever à l'état de bodhi, le bouddhisme septentrional a inventé à leur intention une sorte de paradis, situé dans la partie occidentale de l'Univers, où règne Amitabha, ou «la Lumière illimitée». C'est là que vont les âmes de ces gens médiocres, et leur sort est arrêté par Yama, le Rhadamant des Chinois et le dieu des Morts chez les Aryens, dont les brahmanes ont transporté le séjour du ciel en enfer. Ce ciel où il a demeuré autrefois est encore considéré par les bouddhistes comme le Dêvaloka, ou le troisième des six cieux qui séparent le Brahmaloka (voy. page 10, note 6) de la terre. En chinois on trouve souvent son nom sous la forme défigurée de Yen Mo Lo 閻摩羅, ou bien de Roi Yen Lo 閻羅王, et les gens du peuple s'en servent constamment quand on parle de la vie

Il la pria poliment de le suivre en enfer pour y être témoin de toute la misère et des tortures auxquelles les pécheurs sont en proie après leur mort. Mais partout où elle se montra, sa puissance miséricordieuse se manifesta, et les âmes torturées, assistées de ses prières et de ses bénédictions, purent retourner en foule sur la terre. Les princes de l'empire infernal désirèrent entendre aussi ces prières si puissantes. Elle déféra à ce vœu, en y mettant la condition qu'alors toutes les âmes seraient délivrées de l'enfer; on consentit, et en un clin d'œil le lieu de tourments fut transformé en un paradis de délices. Toutes les âmes retournèrent sur la terre, mais Yama, voyant qu'elle détruisait son empire, se hâta de renoncer aux droits qu'il avait sur son âme et la fit reconduire sur la terre sans perdre une minute.

Quand Miao Chen se réveilla, elle fut fort embarrassée, ne sachant pas où aller; mais Sakyamouni, l'illustre fondateur du bouddhisme, vint à elle sur un nuage et lui proposa de se rendre à la montagne de P'ou-T'o [1], dans l'île de l'Encens, où elle pourrait suivre sa vocation; et comme elle avait, pour y arriver, à franchir trois mille milles, il lui donna une pêche du jardin du plus haut ciel, qui devait la préserver pendant un an de la faim

fnture. Au dire de la légende, Yama a été primitivement nn roi. Une fois qu'il avait à soutenir une gnerre sanglante, il exprima le désir de devenir prince de l'enfer, et en réalité il naquit de nouveau comme Yama et dix-huit de ses généraux se rendirent avec lni en enfer. Chacun de ces derniers fut mis à la tête d'une subdivision des lieux infernaux, où ils ont été suivis par leur armée tout entière de 80,000 hommes; cenx-ci leur servent de bourreaux. La sœur de Yama juge les criminels du sexe féminin, car lui-même ne s'occupe que des hommes. Mais trois fois par jonr on lui verse à lui et à tous ses serviteurs du cnivre fondu dans la bouche, et nn démon le leur enfonce dans la gorge en châtiment de leurs fautes passées; senlement cela ne doit pas dnrer tonjonrs; quand il aura expié tons ses crimes, il renaîtra comme bouddha, sons le nom de Roi Universel 普王. — Eitel, «Handbook of Chinese Bnddhism», p. 173.

[1] L'île de P'ou-T'o 普陀 fait partie de l'archipel de Tcheou-Chan 舟山 (qu'on écrit d'ordinaire Chnsan), sur les côtes de la Chine, en face de Ningpo dans la province de Tchehkiang. Kouan Yin y demeura neuf ans d'après la légende, et cette île est devenne un pélerinage fameux, où accourent les dévots de la Chine, de la Corée et du Japon, même du Tibet, pour y implorer sagesse et grâce de la part de Notre Dame de P'ou-T'o. Une montagne de nom semblable, mais dont le nom complet doit s'écrire 普陀洛迦, Potaraka on Potala, c'est-à-dire (la montagne des) fleurettes blanches, fait partie de la chaîne des monts Nilghirri, et passe chez les bouddhistes pour l'une des résidences favorites d'Avalokiteçvara. Enfin, l'on donne aussi le nom de P'ou-T'o à une montagne du Tibet, située près de Lhassa, où réside le Dalaï-Lama, qui est, de même qu'Avalokiteçvara, le chef de l'Eglise bouddhiqne. Il est inutile de démontrer que nous avons ici trois variations sur un même motif.

On trouvera dans Huc et Gabet, «l'Empire chinois», ch. XVI, nne description pittoresque du P'ou-T'o chinois, où dit-on, demeurent 5000 moines. Dans le «Chinese Recorder and Missionary Jonrnal», vol. X, n° 2, se trouve un aperçn historique touchant cette île célèbre, sous le titre de «Pootoo ancient and modern», de la main de Butler.

et de la soif, et de plus lui procurer la vie éternelle [1]. Elle se mit en route, mais, voyant sa fatigue, la planète Vénus ordonna au dieu local de l'île de se changer en tigre et d'aller à sa rencontre. Le dieu obéit et porta Miao Chen sur son dos à l'île de P'ou-T'o, avec la rapidité du vent.

Quand elle y eut passé neuf ans dans la contemplation, un bouddha rédempteur dit au dieu de l'île: «Maintenant elle a conquis un degré de «perfection plus élevé que celui qu'aucun bouddha ait atteint jusqu'à ce «jour, et déjà elle domine et gouverne tous les bodhisattvas: — c'est «aujourd'hui le 19 du second mois, et il nous faut lui faire prendre une place «élevée, pour le bonheur et le salut des peuples». Là-dessus le dieu de l'île convoqua toute l'armée des dieux et des déesses, qui vinrent présenter leurs hommages à Miao Chen, assise pour les recevoir sur son trône de fleurs de lotus. Quand elle eut ainsi été élevée au rang de bouddha, on jugea nécessaire de lui adjoindre un disciple pour l'aider et la seconder, mais la difficulté était de trouver quelqu'un qui fût digne d'elle. Alors se présenta un jeune homme appelé Hoan Chen Tsaï [2], c'est-à-dire «celui qui prie pour avoir la vertu et le talent». Il déclara qu'étant devenu orphelin, il s'était adonné à la sainteté bouddhique, mais qu'il n'était pas encore parvenu à la perfection, et qu'il avait franchi des milliers de milles uniquement pour venir se mettre au service de la déesse. Miao Chen ne voulut toutefois pas le prendre sans épreuve. Elle ordonna donc au dieu de l'île de se changer avec les autres dieux en bande de brigands et d'assaillir la montagne. On lui obéit, et Miao Chen, affectant une grande terreur, appela au secours à grands cris, se mit à fuir, et se laissa choir dans un profond précipice, comme par malheur. Mais Chen Tsaï n'hésita pas à sauter après elle, et Miao Chen lui sauva la vie par sa puissance miraculeuse. Un instant plus tard, il se trouvait sain et sauf au bord du précipice à côté de la déesse qui lui montrait un cadavre étendu par terre: — c'était son corps à lui; il en était débarrassé et affranchi, et, avec lui, de toute matière terrestre. Dès lors Chen Tsaï seconda fidèlement sa maîtresse dans toutes ses bonnes œuvres, accomplies pour le bien de l'humanité.

[1] On retrouve ici le mélange du taoïsme et du bouddhisme. Voyez, au sujet de ces pêches miraculeuses, notre description de la célébration des offrandes aux morts, dans le septième mois, II, 2; voy. de plus à l'index.

[2] 喚善才.

Bientôt Miao Chen acquit un second disciple, cette fois du sexe féminin; c'était une petite-fille du Roi-dragon des mers [1]. Le troisième fils de cette divinité parcourait un jour les flots sous la forme d'un poisson, lorsqu'il se trouva enfermé dans les filets d'un pêcheur, qui le prit et le mit en vente au marché. L'œil qui voit tout de Miao Chen découvrit le danger qu'il courait, et elle ordonna à Chen Tsaï de revêtir la forme humaine, d'aller acheter le poisson, et de lui rendre la liberté. Il obéit, et pour marquer sa reconnaissance, le Roi-dragon offrit à Miao Chen une perle qui éclairait pendant la nuit, afin qu'elle pût lire les saints livres quand il faisait obscur. Il avait chargé de son message la propre fillette du prince racheté, Loung Nu [2], et celle-ci, gagnée à son tour par le désir d'acquérir la sainteté bouddhique, pria Miao Chen de lui permettre de la suivre. Bien loin de lui refuser sa demande, la déesse l'unit à Chen Tsaï, de sorte qu'ils furent comme frère et sœur [3].

Quant au roi Miao Tchoang, qui avait eu la cruauté de faire mettre le feu au monastère, puis de faire étrangler sa fille, le Ciel, pour le punir, lui envoya une maladie terrible. Son corps tombait en pourriture, il endurait des souffrances atroces et était couvert de pustules et d'ulcères. Miao Chen aperçut son état sans qu'elle eût quitté son île, et le malade ayant fait publier un édit pour convoquer à la cour tous les meilleurs médecins du royaume, elle prit la forme d'un vieux prêtre et se fit annoncer auprès de son père. Dès qu'elle eut été admise en sa présence, elle déclara que le seul remède capable de le guérir était la main et l'œil d'un de ses proches; tous deux, dit le vieux prêtre, se trouvaient dans l'île de P'ou-T'o, et devaient procurer une guérison immédiate, si on les

[1] 海龍王. C'est le Neptune des Chinois et il se rattache au panthéon bouddhique. Son nom en sanscrit est Sagara, ce qui signifie l'Océan (litt. l'eau salée). Son palais est étincelant d'or et de pierres précieuses et se trouve au fond de la mer, au nord du mont Mérou, que l'on considère comme étant l'axe de l'univers. Cet axe a la forme d'une pyramide tronquée incommensurable; il élève sa pointe à une immense hauteur au-dessus des eaux de l'océan, qui le recouvrent jusqu'à la moitié de sa hauteur, et il est fait d'or, d'argent et d'autres matières précieuses. Le Roi-dragon fait partie des vingt-quatre grands dieux des Brahma-loka (comp. la page 10, note 6), les Deva Arya des Hindous. Voy. en outre le 5 du cinquième mois, § 2, A.

[2] 龍女. Litt. «fille de dragon».

[3] Il faut probablement rattacher cette fable à la branche septentrionale du bouddhisme; car celle-ci a une légende d'après laquelle une fille du Roi-dragon parvint déjà à l'âge de trois ans à l'état de bodhi, grâce à l'influence divine de Mandjouçri, personnification de la sagesse, qui a été confondue avec Avalokiteçvara, ainsi qu'on l'a vu page 186.

appliquait sur le malade avec des plantes médicinales. Sur le champ le roi envoya deux de ses ministres à la recherche des deux bizarres médicaments, mais ses deux gendres furent très mécontents de ce qui se passait, et résolurent d'assassiner le prêtre et d'empoisonner le roi, afin de se rendre du coup maîtres du trône. Miao Chen avait l'œil ouvert sur ces menées. Un complice des gendres apporta le poison au roi en prétendant que c'était un remède préparé par le prêtre ; mais elle avait fait prendre à Chen Tsaï la forme d'un serviteur, et celui-ci reçut la coupe empoisonnée et en répandit le contenu par terre. En même temps, un assassin ayant pénétré dans l'appartement du prêtre pour le tuer, il fut soudain comme paralysé; il perdit momentanément l'usage de tous ses membres, et il fut aisé de le garotter. Les deux gendres, se voyant sur le point d'être démasqués et condamnés à une mort ignominieuse, s'empoisonnèrent; les deux princesses, leurs épouses, avaient trempé dans leurs méchants dessins et furent reléguées dans les appartements intérieurs pour y vivre dans la réclusion. Alors elles se repentirent de leur crime et résolurent de suivre l'exemple de leur sœur. Elles se vouèrent à la sainteté pour parvenir au Nirvâna, si bien qu'au bout de quelque temps Miao Chen et Chen Tsaï leur apparurent sous la forme d'un tigre bleu et d'un éléphant blanc et les emportèrent dans des régions meilleures, pour les mettre hors de l'atteinte de tout ce qui est de ce monde.

Lorsque les ambassadeurs du roi arrivèrent à l'île de P'ou-T'o, Chen Tsaï les reçut et les présenta à Miao Chen. Celle-ci leur offrit immédiatement son œil gauche et sa main gauche ; un des envoyés en prit possession et les apporta sur un plat à la cour. La reine fut consternée, car elle crut aussitôt reconnaître la main de sa fille ; mais le prêtre la rassura, mélangea cette chair avec ses remèdes et guérit avec cet onguent tout le côté gauche du roi. Comme l'autre côté du malade était resté dans le même état qu'auparavant, les envoyés du roi, sur le conseil du prêtre, retournèrent à l'île pour aller chercher aussi l'œil droit et la main droite. Le prêtre s'en servit pour achever la guérison commencée, puis il monta sur un nuage et disparut.

Personne à la cour ne doutait que ce ne fût la propre chair de Miao Chen qui avait servi à guérir le roi; car une petite tache que la reine avait découverte à la main gauche et la description que les ambassadeurs firent

de la personne à qui ils avaient été présentés, ne permettaient pas la moindre incertitude. C'est pourquoi le couple royal, plein de gratitude, résolut de se rendre dans l'île pour y remercier sa divine fille et lui faire hommage.

Nous laisserons à l'imagination du lecteur le soin de se figurer mille embuches tendues sur la route au roi et à la reine par les esprits et les fantômes, embuches chaque fois déjouées par Miao Chen, et nous passerons de même sur les innombrables luttes soutenues par la déesse contre une multitude de ces êtres malfaisants, qu'il va sans dire qu'elle vainc toujours et qu'elle détruit. Le couple finit par arriver dans l'île, où il aperçoit aussitôt Miao Chen, sans bras et sans yeux, assise sur son trône. Cette mutilation n'empèche pas ses parents de la reconnaître du premier coup d'œil; tout bouleversé et profondément repentant, le prince exprime son ardent désir de pouvoir rendre la vie à sa fille, et avec la vie « les bras et les yeux complets » [1]; à peine a-t-il manifesté ce vœu, qu'en réalité Miao Chen se trouve devant lui, saine et avec tous ses membres. Ce miracle achève la conversion du couple royal, qui se décide, à l'exemple de Miao Chen, à renoncer au monde et à se vouer à la vie ascétique.

— Quoique cette biographie légendaire de Kouan Yin soit un vrai tohubohu d'éléments bouddhiques et taoïques, elle fournit des arguments en faveur de notre thèse, que Kouan Yin a existé comme divinité en Chine avant l'introduction du bouddhisme dans cet empire. La date à laquelle sa naissance est placée, c'est-à-dire 25 siècles avant notre ère, quoique sans valeur positive, est tout-à-fait favorable à notre opinion. Il est vrai que quelques écrivains chinois rejettent cette haute antiquité et veulent identifier le roi Tchoang avec un empereur du même nom qui appartient à la dynastie de Tcheou, et qui a régné au sixième siècle avant notre ère; mais cela ne va point à l'encontre de notre thèse, puisque le règne de l'empereur Tchoang précède encore de sept siècles l'introduction du bouddhisme en Chine. Rappelons encore que notre hypothèse explique d'une

[1] 全手全眼. D'après Eitel («Handbook of Chinese Buddhism», p. 20) cette phrase aurait été mal comprise, comme s'il y avait «mille bras et mille yeux» 千手千眼, ce qui aurait donné lieu à représenter la déesse avec plusieurs bras et plusieurs faces. Cependant nous préférons, comme évidemment plus juste et plus acceptable, l'explication que nous avons donnée à la page 186 en nous fondant sur la confusion qui a été faite de Miao Chen avec Mandjouçri.

manière satisfaisante les attributs féminins de la Kouan Yin, *alias* Miao Chen, de la Chine, attributs que ne possède pas l'Avalokiteçvara du bouddhisme, et qu'elle explique aussi la fausse interprétation, évidemment intentionnelle, du nom du dieu hindou; tout cela a été développé page 187. Il y a encore une autre chose dont la biographie légendaire de Miao Chen donne l'explication, c'est la manière dont on représente la déesse et les attributs qu'on lui donne. D'ordinaire elle a une attitude méditative, debout ou assise soit sur un nuage, soit sur une fleur de lotus, avec une auréole autour de la tête. A côté d'elle, devant ou derrière elle, Loung Nu tient à la main une grosse perle d'où jaillit une flamme lumineuse; de l'autre côté, Chen Tsaï élève vers elle ses mains jointes comme pour la prière. Kouan Yin tient un rouleau de papier ou un livre, symbole des prières qu'elle a récitées et qui lui ont valu la sainteté bouddhique, comme elles peuvent la valoir à tout autre mortel et lui faire conquérir le Nirvâna. D'autres fois on lui met à la main un rameau vert, avec lequel elle est censée faire autour d'elle des aspersions de nectar divin. Cette sainte liqueur, l'Amrita des Hindous, porte chez les Chinois le nom de «douce rosée» [1]; les prêtres en font dans certaines circonstances des aspersions dans l'air, afin de désaltérer les esprits et les fantômes; cela a lieu en particulier dans le septième mois [2], le jour de l'alimentation des âmes qui sont en enfer. C'est pourquoi l'on voit souvent aussi à côté de l'image de Kouan Yin un vase, qui est censé contenir le nectar. Enfin elle a souvent près d'elle un oiseau qui lui apporte dans son bec un collier de perles, signe de sa dignité.

Le lecteur devine que tous ces attributs et accessoires n'accompagnent pas nécessairement chaque image de la déesse. Il arrive même souvent que pour la représenter on se contente tout uniment d'un morceau de papier, sur lequel se trouvent son nom ou l'un de ses titres. Quand son image est peinte sur la paroi, elle n'est presque jamais sans acolytes ou sans attributs; mais quand c'est une statuette de métal, de porcelaine ou d'argile, on place rarement à côté l'oiseau ou l'un des deux disciples. L'histoire légendaire de Miao Chen explique aussi pourquoi on représente souvent Kouan Yin assise

[1] 甘露水. Comp. la note relative au figuier qui se trouve vers la fin du § 2 de notre article sur la fête des tombeaux.

[2] Voyez à ce mois, II, 2.



Héliog. Dujardin

KOUAN-YIN.

Bronze Chinois du XVIIIe Siècle Haut. [illegible]

(Collection du Musée Guimet N° 112[illegible])

sur un tigre. En effet, dans la légende, un dieu local changé en tigre l'emporte sur son dos après que le bourreau lui a ôté la vie; un autre dieu, déguisé de la même manière, l'emmène à P'ou T'o; enfin elle-même, sous la forme d'un tigre, transporte sa sœur dans les régions meilleures. On a vu à la page 182 comment l'on représente aussi Kouan Yin avec un enfant sur les bras, en qualité de patronne que l'on invoque pour faire cesser la stérilité. Il y a cependant des personnes qui voient dans cet enfant l'image de son jeune disciple, Chen Tsaï.

Pour terminer, qu'il nous soit permis de dire un mot du culte qui se rend régulièrement dans le cours de l'année à la déesse de la Grâce divine dans le Fouhkien méridional. Ses trois fêtes principales se célèbrent le 19 du second mois, du sixième mois et du neuvième mois. Le premier de ces trois jours est en premier lieu celui où, d'après la légende, les parents de Miao Chen ont accompli auprès de l'image miraculeuse le pélerinage qui a amené la grossesse de la mère de la déesse, et, en second lieu, le jour où dans l'île de l'Encens tous les dieux et les déesses ont consacré Miao Chen comme chef de tous les bouddhas. Quant aux deux autres jours, les Chinois sont embarrassés à expliquer pourquoi on les fête. Quelques-uns prétendent que ce sont les jours de naissance des sœurs de la déesse; d'autres veulent que ce soient les anniversaires de sa propre naissance, de sa mort, du jour où elle reçut le collier de perles qu'elle porte au cou; bref, ils ne semblent pas bien certains eux-mêmes de la signification qu'il faut donner à ces fêtes. Toutes les trois se célèbrent à peu près par les mêmes offrandes. On place les «plats d'offrande» ordinaires, dont il a été parlé à la page 50, devant les dieux domestiques, parmi lesquels, comme on sait [1], elle a sa place, et on présente l'offrande avec les cérémonies d'usage, en brûlant du papier d'or et de l'encens. Toutefois on n'offre point de chair à Kouan Yin, parce qu'elle est une déesse de la secte bouddhique, qui défend sous peine de péché mortel de tuer aucune créature vivante et de faire usage d'aucune nourriture animale. Les pauvres se contentent de présenter l'offrande de sucreries, *tsièn-àp*, dont nous avons parlé à la page 8.

En sa qualité de patronne des femmes mariées, les femmes d'Emoui jeûnent à la façon bouddhique en son honneur. Quelques-unes s'abstiennent

[1] Voy. page 13.

dans ce but de toute nourriture animale le 3, le 6 et le 9, le 13, le 16 et le 19, le 23, le 26 et le 29 de chaque mois; cette manière de jeûner s'appelle *tsiáh sa^{m}-lák-kaó* [1], «manger le 3, 6 et 9», parce que ces chiffres reviennent dans les trois séries de jours de jeûne. D'autres se réduisent aux aliments végétaux le 1 et le 15 de chaque mois, et appellent cela *tsiáh tch'oï-it tsáp-gō̤* [2], «manger le 1 et le 15»; mais il y en a aussi qui s'abstiennent absolument de chair et de poisson, et cela s'appelle *tsiáh tûng-tsaï* [3], «manger le long jeûne». D'autres s'en abstiennent tous les jours au repas du matin, *tsiáh tsá-tsaï* [4], «manger le jeûne matinal», ou enfin ne prennent rien du tout le matin, *kiém toā-tùng* [5], «rester sans grand repas» (repas du matin). Les Chinois m'ont assuré qu'à Emoui, où les femmes se distinguent par leur dévotion à Kouan Yin, soixante-dix pour cent au moins d'entre elles jeûnent en son honneur suivant quelqu'une de ces méthodes, et en outre beaucoup d'entre elles lisent des livres de piété et marmottent des prières, après s'être lavées et avoir changé de linge, les jours où elles jeûnent. Les hommes se préoccupent fort peu du culte de la déesse de la Grâce divine; ils abandonnent le soin d'invoquer les bénédictions d'en haut aux femmes, qui, du reste, considèrent la chose comme formant un élément indispensable de leurs devoirs domestiques.

Kouan Yin est aussi la patronne des filles publiques et des prostituées. Il est rare cependant que celles-ci osent placer ouvertement son image dans leurs maisons, peut-être pour ne pas faire honte à leur patronne; elles vont l'adorer dans quelqu'un de ses temples, que l'on trouve dans toutes les villes chinoises.

1 食三六九. 2 食初一十五.
3 食長齋. 4 食早齋.
5 減大頓.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DU DEUXIÈME MOIS.

FÊTE DE KEH-SING-ONG.

Cette divinité appartient en propre au Fouhkien, et elle s'y est fait sa place parmi les dieux domestiques qui y sont vénérés. On peut sans hésiter l'appeler le saint tutélaire de la province. Nous renverrons son histoire et les légendes qui ont cours sur son compte à notre article sur le 22 du huitième mois, parce que nous pourrons décrire là en même temps les pèlerinages qui se font dans ce mois à son temple de An-K'oï.

TROISIÈME JOUR DU TROISIÈME MOIS.

FÊTE DU TROISIÈME MOIS.

Prémices du blé offertes aux dieux domestiques. Prototype de cette offrande dans le «Livre des Rites». Offrande qui se fait sur le continent en mémoire de ceux qui périrent dans la guerre contre Koxinga. Opérations militaires de Koxinga dans cette partie du Fouhkien. Il s'établit à Formose.

Offrande qui se fait aux ancêtres, le 3 du troisième mois, à Emoui. Le *siōng-soù*. Les douze mois de l'année chinoise. Noms du jour de fête.

Ce jour n'est pas consacré au culte d'une divinité particulière, mais plusieurs familles, du moins à Emoui, ont l'habitude de le célébrer par une offrande en l'honneur des dieux domestiques pris collectivement. Il est probable que l'idée fondamentale qui a donné lieu à cet usage est celle d'invoquer la bénédiction des dieux sur le blé qui murit. En effet, quand s'ouvre le troisième mois, le blé d'hiver a déjà été en partie moissonné, ou du moins il est presque prêt à être coupé [1], et il est donc convenable d'en offrir quelque chose aux puissances supérieures. On fait dans ce but de petits gâteaux de farine, que l'on offre aux dieux de la maison, en compagnie des trois ou des cinq offrandes de chair ordinaires et des autres objets habituels (voy. la page 31). Quelques personnes — pas du tout tout le monde — font en

[1] L'ouvrage intitulé «Ecole de la Jeunesse» 幼學, dit: «Toutes les espèces de blé germent au printemps et se récoltent en hiver, le froment seul est *mûr* dans le quatrième mois»: 百穀皆生於春而收於冬、惟麥四月則熟. Voy. le chap. I, 歲時.

outre une offrande aux ancêtres. Mais il faut tenir compte de ceci : comme on le verra quand nous parlerons du déblaiement des tombeaux, on fait le jour de cette cérémonie une offrande générale aux tablettes ancestrales ; à Emoui on ne célèbre dans la règle que ce seul jour d'offrande, ce qui fait que, tandis que sur le continent on présente en outre *généralement* une offrande aux ancêtres le 3 du troisième mois, à Emoui cela n'a lieu qu'*exceptionnellement*. On verra tout à l'heure pourquoi.

Il est probable que l'offrande que nous venons de mentionner a eu pour prototype celle dont, dans une haute antiquité, l'empereur s'acquittait dans le dernier mois du printemps. C'est encore au *Li-ki*, ce document inappréciable des temps les plus anciens, que nous devons de connaître l'existence de cette antique offrande impériale. On y lit dans le chapitre des « Prescriptions mensuelles » :

« Au dernier mois du printemps l'empereur présente des vêtements couleur d'aster aux empereurs défunts »[1]. Les commentateurs disent que la couleur jaune de l'aster est ici symbolique des feuilles bourgeonnantes du murier, car l'offrande en question avait pour but la prospérité de la culture de la soie. Ensuite, continue le *Li-ki*, « l'empereur se rend premièrement « dans un bateau, offre un esturgeon dans le temple ancestral et prie pour « que le froment soit plein »[2]. On peut conclure de cela avec une certitude presque absolue que cette prière pour le froment était accompagnée de l'offrande des prémices de la moisson, car, lisons-nous, l'empereur offrait des vêtements pour la prospérité de la culture de la soie et du poisson pour celle de la pêche ; n'aurait il donc point offert de froment lorsqu'il priait pour la prospérité de cette plante ?[3] On lit aussi dans le *Hia-siao-tching*, cet antique calendrier de la dynastie de Hia dont nous avons parlé à la page 88, que dans le troisième mois « on prie pour que le froment soit plein »[4].

Nous avons dit déjà que sur le continent autour d'Emoui on a généra-

[1] 是月也、天子乃薦鞠衣于先帝.

[2] 天子始乘舟、薦鮪于寢廟、乃爲麥祈實.

[3] Il n'est toutefois pas impossible que cette offrande impériale ait été le prototype de celle que l'on offre maintenant encore aux ancêtres le jour du *tch'ing-miâng*. Voyez la page 232.

[4] 祈麥實. Comp. le ch. II du *Ta-taï-li*, mentionné à la page 9.

lement la coutume de faire deux offrandes aux ancêtres dans la seconde moitié du printemps. L'une des deux se rapporte à la fête des tombeaux et nous y reviendrons par conséquent à l'occasion de cette fête; mais l'autre, celle du 3 du troisième mois, peu pratiquée à Emoui, et au contraire très en usage sur le continent, semble se rattacher aux évènements militaires dont cette partie de la province a été le théâtre dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Le célèbre Koxinga, dont beaucoup d'auteurs hollandais font à tort un pirate vulgaire, refusait de reconnaître la dynastie tartare, qui s'était emparée du trône de la Chine et qui avait déjà réussi à soumettre toutes les provinces; mais Koxinga, maître encore de la partie méridionale des mers chinoises, continuait à y soutenir énergiquement la cause de la dynastie légale, celle de Ming. Il fit en 1653 une descente à Emoui et assiégea Hâï-Tîng [1], forteresse située sur la rive méridionale de la rivière des Dragons. Il remporta une sanglante victoire navale sur les Tartares; Hâï-Tîng tomba en son pouvoir et il pilla et ravagea tout le Midi de la province. Cependant, après d'innombrables combats, qui coûtèrent la vie à des multitudes d'êtres humains, il fut forcé d'évacuer le continent. Enfin, ayant fait sans succès quelques tentatives sur les côtes situées plus au nord, il alla tenter la fortune à Formose, en face du Fouhkien. On connaît trop bien les détails de cette entreprise, qui aboutit à l'expulsion des Hollandais, pour que nous nous y arrêtions.

Au dire des Chinois, l'offrande du 3 du troisième mois a été instituée en souvenir des combattants tombés à cette époque de trouble et de sang. Mais, comme la situation insulaire d'Emoui la mettait à l'abri des coups de main et par conséquent des scènes de meurtre et de carnage, on n'y célèbre pas ce jour de commémoration des victimes de la guerre. Ajoutons néanmoins qu'il y a un assez grand nombre de personnes qui ce jour-là font une offrande aux ancêtres; seulement cette offrande se rapporte au déblaiement des tombeaux et non pas aux guerres de Koxinga.

Du reste, ce n'est que sous réserve que nous donnons cette explication du fait que l'offrande ancestrale se fait deux fois à si court intervalle, car en Chine il ne faut jamais faire grand fond sur les dires des gens. Dès qu'on demande aux Chinois l'explication de quelque trait de leurs usages,

[1] 海澄.

ils sont embarrassés, ou bien ils vous font un récit les trois quarts du temps tellement tiré par les cheveux qu'il est impossible d'y attacher quelque importance. Ce n'en est pas moins un fait que la seconde moitié du printemps est particulièrement réservée pour le culte des défunts. En même temps on accorde une grande attention au feu solaire, qui remporte, après l'équinoxe du printemps, la victoire sur la nuit et les ténèbres, et nous aurons amplement l'occasion de nous en occuper dans les articles qui nous séparent encore de l'été. On a déjà pu voir, lorsqu'il était question de la fête des lanternes, que l'on rend hommage dans les premières semaines du printemps à la lumière solaire grandissante; de même, les dernières sont consacrées au soleil, qui maintenant rend les jours plus longs que les nuits, et triomphe ainsi de l'esprit des Ténèbres. Cette période s'appelle à Emoui *siōng-soù* [1], ou « première partie de la période de perfection (de l'énergie solaire) ». Cette expression s'emploie cependant souvent, dans

[1] Outre les 24 périodes annuelles dont nous avons parlé à la page 45, les Chinois ont une autre division en 12 périodes, dont les noms semblent se rapporter à l'aspect que présente la Nature dans chaque mois. Ce sont:

1. 子 l'enfant, onzième mois de l'année chinoise, dans lequel tombe le solstice d'hiver. Dès que le soleil a dépassé, le 25 décembre, cet important point de sa carrière, il renaît pour ainsi dire, et va croître et se fortifier de jour en jour; de là peut-être ce nom de *l'enfant* donné à ce mois. Les anciens Egyptiens aussi représentaient symboliquement sous la forme d'un enfant le soleil du solstice d'hiver; on célébrait à cette époque les mystères de sa naissance. Entre autres cérémonies, on exposait à l'adoration du peuple un nouveau né, que l'on apportait du fond du sanctuaire ou de celui de la grotte sacrée où il était venu au monde. Les Perses observaient un rite analogue en l'honneur de leur dieu solaire Mithra, et à l'heure qu'il est l'enfant Jésus joue souvent un rôle du même genre à la fête de Noël célébrée par les chrétiens.
2. 丑 l'enfant, douzième mois. D'après le Dictionnaire impérial de K'ang Hi, « ce caractère représente un enfant nouveau né qui lève les bras »: 丑象子初生舉手, ce qui montre que c'est une représentation symbolique du jeune soleil.
3. 寅 le panier à herbe, premier mois de l'année. D'après le dictionnaire *Chwoh-wun* 說文, (environ 100 ap. J. C.), ch. 14, 丆, ce caractère représentait anciennement deux paniers à herbe superposés, de sorte qu'il signifie peut-être que dans le premier mois de l'année on sarcle les champs avant de les labourer.
4. 卯 la porte ouverte, deuxième mois, dans lequel tombe l'équinoxe du printemps. Le *Chwoh-wun*, au même chapitre, dit que ce nom signifie que les portes du ciel s'ouvrent au milieu du printemps (pour répandre sur la terre la chaleur, et avec elle tous les produits de la Nature): 卯象開門之形、故二月爲天門。
5. 辰 le tonnerre, troisième mois. Le *Chwoh-wun* définit ce caractère par 震, c'est-à-dire trembler, se mouvoir, être secoué, comme pendant un tremblement de terre ou lorsqu'il tonne, et dit

un sens plus restreint, pour désigner le troisième jour du troisième mois, parce que cette date coïncide à peu près avec l'équinoxe, lorsque le nouvel-an se célèbre aussi tôt que possible, le 21 janvier. Alors, à l'équinoxe,

que «dans le troisième mois la force du soleil entre en activité, et qu'alors le tonnerre et les éclairs roulent»: 三月陽气動、雷電振。

6. 巳 l'achèvement ou l'accomplissement, quatrième mois. C'est le premier de l'été. «Dans le quatrième mois», dit le *Chwoh-wun*, «le principe de la lumière s'est déjà (已) manifesté, et le principe des ténèbres (comp. page 60 note 4) s'est déjà (已) caché»: 四月陽气已出、陰气已藏. C'est pour cela que l'on appelle ce mois celui de «l'achèvement» de l'énergie du soleil. En effet, presque tous les dictionnaires chinois définissent le caractère 巳 au moyen du caractère presque identique 已, qui signifie «déjà, parfait, achevé». Cependant, comme nous le disons dans le texte, ce nom s'applique aussi au troisième mois, mais alors avec la préfixe *siōng* 上 «premier, suprême», parce que le troisième mois est le commencement de la perfection à laquelle l'énergie solaire va parvenir.

7. 午 la résistance, cinquième mois, solstice d'été. Le *Chwoh-wun* dit «que ce caractère signifie résister, parce que dans le cinquième mois le principe des ténèbres (recommence après le solstice d'été à gagner du terrain et) se révolte contre le principe de la lumière, (qu'il veut s'efforcer de soumettre)»: 午啎也、五月陰气午逆陽.

8. 未 l'arbre chargé, sixième mois. D'après le *Chwoh-wun*, «ce caractère représente les lourdes branches et le feuillage des arbres»: 未象木重枝葉也, intention qui est encore reconnaissable jusqu'à un certain point dans la forme hiéroglyphique du caractère. Le rapport de ce signe avec le mois de juillet est évident.

9. 申 la maturité, septième mois. Le dictionnaire intitulé «l'Interprête des Dénominations» 釋名 (chap. I, 釋天) rend ce caractère par le signe 身, corps, qui se prononce presque de la même manière, parce que dans le septième mois «les produits de la Natnre ont tous perfectionné leur corps»: 申身也、物皆成其身體:

10. 酉 le pot à vin, huitième mois. Le *Chwoh-wun* dit au chapitre déjà cité: «Le millet est mûr dans le huitième mois, et l'on peut donc s'en servir pour distiller du vin»: 八月黍成、可爲酎酒. Comme on le voit du premier coup d'œil, le caractère indicatif de ce mois présente les linéaments d'une cruche à vin.

11. 戌 la destruction, neuvième mois, le dernier de l'automme. D'après le *Chwoh-wun*, «le nom de ce mois signifie destruction (滅, composé de 氵 eau, 火 feu, et 戈 lance), parce que dans le neuvième mois le principe de la chaleur s'est caché et tous les produits de la Nature sont parvenus à leur fin»: 戌滅也、九月陽气微、萬物畢成.

12. 亥 le refuge, dixième mois. D'après le Dr. Schlegel («Uranographie Chinoise», p. 48), ce caractère représente trois hommes 人 qui se cachent sous un toit 亠, et signifierait que dans ce premier mois d'hiver les hommes se retirent dans leurs demeures pour s'y abriter contre le froid.

les trois premiers mois de la croissance du soleil, qui est né au solstice d'hiver, sont écoulés, et l'astre entre dans la seconde phase de son accroissement de force, pour parvenir au bout de trois nouveaux mois à son maximum. C'est pourquoi, lorsque l'expression de *siōng-soù* est appliquée au troisième jour du troisième mois, on pourrait la traduire par «(commencement de) la plus grande perfection (de l'énergie solaire)».

Ajoutons en terminant qu'à Emoui la fête du 3 du troisième mois porte le nom de *sa^m djít-tsoïh* [1], «époque du troisième jour», ou *sa^m géh-tsoïh* [2], «époque du troisième mois».

Le même auteur propose dans l'ouvrage que nous venons de citer de désigner les mois de l'année chinoise par les douze noms caractéristiques suivants:

1. Le Génital.
2. Le Germinal.
3. L'Aréal.
4. L'Initial.
5. L'Agitataire.
6. Le Clotural.
7. Le Collisal.
8. Le Fructidor.
9. Le Messidor.
10. Le Vendémiaire.
11. Le Sicaire.
12. Le Refugiaire.

[1] 三日節.   [2] 三月節.

EPOQUE DU MANGER FROID.

§ 1. — Extinction et renouvellement des feux, usage généralement répandu chez les peuples qui adoraient le soleil. Renouvellement des feux des Vestales, au printemps, à Rome; fête du feu au printemps en Syrie, en Perse, en Egypte et en Grèce. Défense de faire du feu en Chine, et prescriptions y relatives sous la dynastie de Tcheou. Miroirs employés pour emprunter le nouveau feu au soleil. Le *Tcheou-li*, «Livre des Rites de la dynastie de Tcheou». Emploi de miroirs ardents pour allumer au moyen des rayons du soleil les feux des sacrifices au Pérou, lorsque florissait l'empire des Incas.

Légende relative à la défense de faire du feu en Chine. L'empire de Tsin. Opinion de Li Feou sur le renouvellement des feux au printemps. Cet usage est fondé sur le culte du soleil, qui se célébrait au printemps chez les Chinois, de même que chez les anciens Egyptiens, Perses, Grecs et Romains. Renouvellement du feu la veille de Pâques dans les églises catholiques romaines et grecques. L'époque du manger froid peut en quelque mesure se comparer à notre carême et aux fêtes de deuil qui précédaient dans l'antiquité le moment où le soleil franchit l'équinoxe du printemps.

§ 2. — Œufs de Pâques en Europe et en Chine, dans les temps anciens et maintenant. Ils procèdent de l'œuf du Monde des mages, des Egyptiens, des Grecs, des Japonais et des Chinois. Le coq, symbole du soleil et du printemps, et placé pour cela en Chine au-dessus des portes au nouvel-an. Le coq expulse les démons et esprits malfaisants. On mange des œufs de poule en Chine au nouvel-an. Généralité de l'usage des œufs de Pâques. Pourquoi on les fait cuire. Abolition de la période du manger froid.

---

§ 1.

EXTINCTION ET RENOUVELLEMENT DES FEUX.

Dans sa Dissertation sur Elie et Enoch [1] Boulanger dit que tous les adorateurs du Soleil éteignaient leurs feux sacrés à certaines époques

[1] Page 286. Voy. Dupuis, «de la Sphère et de ses Parties» p. 322

de l'année. Cela se faisait en particulier avant l'équinoxe du printemps, afin de pouvoir rallumer les feux d'autant plus brillants, dès que le soleil aurait passé le point équinoxial et aurait par conséquent remporté sa victoire annuelle sur les ténèbres. «C'était, dit Dupuis[1], à l'entrée du printemps «que le Pontife à Rome allait prendre le feu nouveau sur l'autel de Vesta: «*Adde, quod arcana fieri novus ignis in aede dicitur, et vires flamma re-«fecta capit*[2]; et Macrobe[3]: *ignem novum Vestae aris accendebant, ut inci-«piente anno cura denuo servandi novati ignis inciperet.* C'était à l'Equi-«noxe qu'on allumait en Syrie des feux, où les peuples venaient de toutes «parts, suivant le témoignage de Lucien[4]. Les fêtes du Neurouz ou du «Printemps sont les plus fameuses de la Perse. Enfin le jour de l'Equinoxe, «en Egypte, on célébrait une fête, suivant St. Epiphane, en mémoire du fa-«meux embrasement de l'univers, que nous allons expliquer: voici le passage «de ce Père. *Quin et oviculae in Ægyptiorum regione mactatae ad huc «apud Ægyptios traditio celebratur, etiam apud Idolatras. In tempore enim «quando Pascha illic fiebat, (est autem tum principium veris, cum primum «fit aequinoctium), omnes Ægyptii rubricam accipiunt per ignorantiam, et «illinunt oves, illinunt ficus et arbores reliquas, praedicantes, quod ignis «in hac die combussit aliquando orbem terrarum: figura autem sanguinis «ignicolor,* etc. Le sang, dont on marquait les arbres et les troupeaux, «était donc le symbole du feu céleste, qui fécondait la nature, à la fin de «l'année révolue, et au retour du Soleil à l'Equinoxe, au lever Héliaque du «Bélier. Cette tradition et cette fête se conservèrent jusques chez les Ro-«mains: ces peuples célébraient une fête pastorale, sous le nom de Pali-«lies, au lever du Bélier et à l'entrée du Soleil au Taureau[5], dans laquelle «l'eau et le feu étaient honorés d'un culte particulier ...... Parmi les dif-«férentes raisons qu'on donnait de cette fête, il en est une qui est la même «que celle qu'en donnaient les Egyptiens:

«*Sunt qui Phaëtonta referri credant*»[6].

Nous avons déjà donné dans notre article sur la fête des lanternes quelques détails sur les feux du printemps que les Grecs et les Romains allu-

[1] «De la Sphère et de ses Parties», Sect. II, le Cocher.
[2] Ovidii Nasonis Fastorum, livre III, 143.
[3] Saturnales I, 12.
[4] Voyez ci-dessus, page 136, la description de cette fête syrienne.
[5] Ovid. *op. cit.*, livre IV, 715.
[6] Ovid., *op. cit.*, livre IV, 794.

maient [1]; on verra plus loin [2] que c'est aussi l'usage de l'Eglise chrétienne. Il ne faut cependant pas s'imaginer que cela ne se soit fait que chez les anciens peuples de l'Occident; au contraire, dans l'extrême Orient aussi on éteignait les feux pour les rallumer plus tard et les rendre d'autant plus brillants. Et quoique cet usage, qui appartient au Nord de la Chine, n'ait pas pénétré jusqu'à Canton et au Fouhkien [3], qui n'ont été soumis au pouvoir chinois qu'à l'époque de notre moyen-âge, il forme un parallèle trop frappant avec ce qui se faisait anciennement en Europe et dans d'autres contrées, il se trouve trop étroitement en rapport avec certaines coutumes populaires très remarquables qui règnent à Emoui et aussi chez nous, pour que nous ne nous y arrêtions pas un moment.

«Le cent-cinquième jour après le solstice d'hiver», dit le calendrier de King-Tchᶜou que nous avons déjà cité plus d'une fois, «s'appelle le man-«ger froid [4]; il est alors défendu pendant trois jours d'avoir du feu, et l'on «fait alors de petits gâteaux avec du sucre dedans, et de la bouillie «d'orge» [5]. Une encyclopédie chinoise dit: «Toutes les années, à la fin «du printemps, on s'abstenait d'allumer du feu. On appelait cela la défense «de fumée, et si on la violait, les champs étaient endommagés par la pluie «et la grêle» [6]. L'ouvrage appelé le *Tcheou-li* [7], «Rites de la dynastie de

[1] Voy. les pages 136—8. [2] Page 216.

[3] 禁烟不到粤人國 dit le peuple.

[4] 寒食; à Emoui on dit *hân-sít*.

[5] 去冬節一百五日謂之寒食。禁火三日、造餳大麥粥.

[6] 每歲春暮不舉火。謂之禁烟、犯之則雨雹傷田. «Trésor augmenté et revu de toutes sortes de Choses», ch. V.

[7] 周禮. C'est une espèce de code, où sont décrites maintes institutions politiques de la Chine ancienne, ainsi que les fonctions de plusieurs sortes d'employés. La tradition en attribue la rédaction à Tcheou Koung, frère cadet de Wou Wang ou du fondateur de la dynastie de Tcheou, qui régna de 1122 à 1115 av. J. C. L'auteur du *Tcheou-li* serait donc, toujours d'après cette tradition, le fils de ce Wun Wang avec qui nous avons fait connaissance page 61, comme ayant contribué à la rédaction du «Livre des Métamorphoses»; en outre, il passe pour avoir été le premier rédacteur du *Li-ki*, comme nous l'avons dit en note à la page 9.

Confucius, Mencius et tous les historiens et philosophes ont tenu en grande estime les deux frères Tcheou Koung et Wou Wang. On les cite continuellement comme des modèles de vertu et de sagesse, de sorte qu'il est naturel que les institutions qui viennent d'eux aient continué à être grandement respectées par les princes et hommes d'état. Maintenant encore, après plus de trois mille ans, il y a dans l'empire chinois maint fonctionnaire et maint emploi dont la sphère d'action est décrite dans

Tcheou», peut nous apprendre qu'anciennement cette défense venait positi-«vement de haut lieu. On y lit: «Les employés de l'ardeur du feu sont «chargés de prendre au soleil un feu éclatant au moyen d'un miroir ar-«dent.... afin de fournir les torches allumées des sacrifices [1].... Et au «milieu du printemps ils prennent la cloche à battant de bois, et font «observer dans l'empire la défense touchant le feu» [2].

le *Tcheou-li*, seulement sous d'autres noms et avec d'autres attributions qu'actuellement, pour autant que des modifications se sont dans le cours du temps trouvées nécessaires sous ce rapport, par suite des changements survenus dans les circonstances.

«Aucune nation occidentale ne nous a laissé un document pareil. La Bible seule s'en rapproche par «les nombreux souvenirs de faits, de lois, d'usages antiques qu'elle nous retrace; mais, dans sa subli-«mité religieuse, elle présente un tableau historique plus étendu et moins détaillé. Le traité de «Codinus sur les offices de la cour de Constantinople, le recueil intitulé *Notitia dignitatum utriusque «imperii Orientis et Occidentis*, le livre de Constantin Porphyrogénète sur les cérémonies de la cour «byzantine, offrent bien quelques traits analogues pour une époque incomparablement plus moderne; «mais, dans les deux premiers, les offices sont plutôt énumérés par leurs titres que mis en action; et «l'on n'y voit aucunement leurs rapports avec la condition générale du peuple. L'ouvrage de Con-«stantin nous montre les dignitaires de l'empire occupant certaines places, certains rangs, ou remplis-«sant certaines fonctions dans plusieurs grandes solennités; mais ils figurent seulement comme partie «du cortége; et l'écrivain couronné veut plutôt vous montrer dans quel ordre ils accompagnent sa «personne, qu'il ne songe à spécifier les particularités de leurs charges individuelles, ou le rôle qu'ils «remplissent dans l'ensemble du mécanisme administratif et militaire. Ces spécifications, si importantes «pour nous, ne peuvent qu'être inférées de ces données disjointes, au moyen d'un travail de restitu-«tion très-difficile, qui exige beaucoup d'érudition et de critique, sans qu'on puisse éviter qu'il ne laisse «encore beaucoup de résultats incomplets et de points douteux.

«Dans le *Tcheou-li*, au contraire, il n'y a aucun nuage de ce genre. Tous les rouages politiques «et administratifs y sont exposés avec une entière évidence, tant leurs spécialités propres, que leurs «rapports d'action. Tous les offices qui concourent au mécanisme général du gouvernement, depuis «celui du souverain, jusqu'à celui du dernier magistrat du peuple, y sont individuellement décrits, «réglés, fixés, jusque dans les moindres particularités de leurs attributions et de leurs devoirs. C'est «ce qui donne à ce livre une si grande importance historique, et le rend si instructif pour nous, «quand nous le reportons à son temps, ainsi qu'à l'état social qu'il a pour but d'ordonner».

(«Le Tcheou-li, traduit par E. Biot»; Avertissement, page 7).

[1] Il y a une conformité des plus remarquables entre cet usage des anciens Chinois et ce que Clavel («Histoire des Religions», livre III, ch. 6) dit dans sa description des cérémonies religieuses des Péruviens. On lit dans son ouvrage: «Les plus solennelles (des fêtes) étaient celles du soleil, celle de «l'initiation des jeunes Incas, celle des semailles, celle enfin de la purification. La première avait lieu «au solstice d'été. On offrait alors au soleil, père de la lumière, une multitude de victimes. Il fallait, «suivant Garcilasso de la Véga, *que le feu dont on se servait dans ces sacrifices émanât directement «du soleil.* On prenait un «chipana» ou bracelet, qui portait pour ornement un vase concave, du «diamètre d'une orange, luisant et poli à l'intérieur. *On dirigeait ce vase du côté du soleil; les rayons «de l'astre venaient se réunir dans le centre, et de là se refléchissaient sur une mèche de coton, qu'ils «enflammaient en un instant.* «On brûlait les victimes avec ce feu ainsi allumé; on s'en servait pour «faire rôtir toute la chair qui se consommait ce jour-là; on en portait au temple du soleil et à la «maison des vestales, où l'on avait grand soin de le conserver toute l'année».....»

[2] 司烜氏掌以夫遂取明火于日…以共祭祀之明燭…中春以木鐸修火禁于國中. Ch. «Fonctionnaires de l'Automne» 秋官.

De même, on retrouve en Chine, dans la plus haute antiquité, cet usage de renouveler périodiquement le feu, dont parle Boulanger. Voici textuellement ce que dit le *Tcheou-li*: «Le fonctionnaire chargé d'allumer les feux change dans les quatre saisons les feux de l'empire». Un commentateur dit qu'il se servait pour cela de bois d'ormeau ou de saule [1]. Le *Tcheou-li* continue: «Dans le dernier mois du printemps, il porte le feu de-«hors et tout le peuple l'imite, et dans le dernier mois de l'automne «il le porte dedans [2].... A chaque offrande, il offre au Kouan» [3] — c'est-à-dire à celui qui le premier a fait du feu. La plupart des commentateurs chinois sont d'accord pour admettre que le mot de «Kouan» désigne ici l'inventeur du feu; peut-être il ne signifie que le soleil, qui est la source, le principe de tout feu.

Sur l'origine de la défense de faire du feu, nous laisserons la parole à deux écrivains chinois. Le commentateur du calendrier de King-Tch'ou dit qu'un certain K'in Ts'ao [4] rapporte ce qui suit: «Lorsque le duc Wun de «l'état de Tsin [5] et Kiaï Tsz' Soui étaient tous deux sur le point de périr «(de faim pendant leur fuite), Tsz' Soui se coupa un morceau de la cuisse «et le donna à manger au duc. Lorsque celui-ci fut revenu dans ses états, «Tsz' Soui fut le seul qui ne reçut rien (en récompense de sa fidélité). Il «se retira pour cela (dans les bois) et ne voulut pas en sortir, quoi-«que le duc Wun l'en priât. Alors on mit le feu aux arbres de droite «et de gauche, mais Tsz' Soui tint un arbre embrassé et perdit la vie. «Le duc, déplorant cela, ordonna que l'on n'allumât pas de feu le

[1] Voyez l'article suivant, qui traite de la fête des tombeaux, § 2; on y trouvera une conjecture, fondée sur la signification symbolique du saule, que nous hasardons pour expliquer cet usage.

[2] Peut-être cette double cérémonie rappelle-t-elle, au printemps, que les chaleurs viennent et rendront inutile le feu dans la maison, et en automne, que les frimats s'approchent et qu'il faudra recommencer de se chauffer.

[3] 司爟四時變國火...季春出火、民咸從之、季秋內火...凡祭祀則祭爟. Ch. «Fonctionnaires de l'Été» 夏官.

[4] 琴操.

[5] 晉. Ce puissant état embrassait sous la dynastie de Tcheou la moitié méridionale de la province actuelle de Chansi, et le Nord-Ouest du Honan. Il a existé approximativement de l'an 1107 à l'an 436 avant notre ère. Avant de monter sur le trône, le duc Wun dont il est question dans le texte avait été obligé de chercher son salut dans la fuite, son père ayant été décidé à le faire périr par les intrigues d'une de ses concubines, qui voulait faire échoir le trône à son propre fils. Il resta dix-neuf ans en exil, après quoi il réussit à faire valoir ses droits et régna de 635 à 628 av. J. C.

«cinquième jour du cinquième mois»[1]. — Le commentateur ajoute: «Les écrits de Louh Hwoui sur l'état de Yeh[2] disent aussi que la défense «de faire du feu dans la période du manger froid date de Tsz' T^coui; ce «(Tsz') T^coui c'est le Tsz' Soui dont parle K^cin Ts^cao. Ils disent en outre «que le cinquième jour du cinquième mois ne diffère de la date actuelle (de «la défense de faire du feu) que parce que c'est seulement l'habitude populaire «inconstante qui a transmis cet usage[3]. Si l'on s'en rapporte aux «Traditions «de Tso» et aux «Ecrits historiques»[4], il n'y aurait point eu du tout de «mort par le feu de Kiaï Tsz' T^coui[5].

Déjà à elle seule cette dernière phrase nous porterait à refuser d'en croire la légende qu'on vient de lire, quant à l'origine de la défense de faire du feu; car il n'est pas douteux que, si réellement la mort de Kiaï Tsz' Soui en avait été l'occasion, les plus grands historiens de la Chine ancienne en auraient dit quelque chose. Mais nous avons en outre un motif péremptoire de renvoyer au domaine des fables cette prétendue origine de la coutume qui nous occupe. C'est que, tandis que la légende attribue la première promulgation de la défense à un prince qui a vécu au septième siècle avant notre ère, le *Tcheou-li*, ouvrage composé probablement au douzième siècle, comme on l'a vu plus haut, prescrit déjà la publication de cette défense. Ce qui a pu se passer à l'égard de Kiaï Tsz' Soui est donc entièrement étranger à la naissance de cette coutume. Il faut chercher plus profond que ce que

[1] 晉文公與介子綏俱亡、子綏割股以啖文公。文公復國、子綏獨無所得、而隱、文公求之不肯出。乃燔左右木、子綏抱木而死。文公哀之、令人五月五日不得舉火.

[2] Situé au Nord de la province actuelle de Honan. Il a existé entre les années 481 et 255 avant notre ère.

[3] Ceci pourrait bien être une erreur de notre auteur, car le cinquième mois de la dynastie de Tcheou, sous laquelle la mort tragique de Kiaï Tsz' Soui aurait eu lieu, coïncidait à peu près avec le troisième du calendrier actuel. A l'époque de cette dynastie, l'année civile commençait au solstice d'hiver.

[4] Ouvrages classiques pour l'histoire de cette époque. Nous les avons déjà cités, l'un à la page 148, l'autre à la page 162.

[5] 陸翽鄴中記並云、寒食斷火起於子推、琴操所云子綏卽推也。又云、五月五日與今有異皆因流俗所傳。據左傳及史記並無介子推被焚之事.

peut donner une légende populaire, et nous allons de nouveau commencer par donner la parole à un Chinois. Voici ce qu'on lit dans un opuscule intitulé « l'Effaceur des Erreurs »[1] par un certain Li Feou[2]:

« Le renouvellement général des feux aux quatre saisons est peu à peu « tombé en désuétude depuis les dynasties de Ts'in et de Han (255 av. J. C. « jusqu'à 220 ap. J. C.), et l'on se contentait d'employer le miroir ardent « une seule fois, au printemps, qui est le commencement de toute l'année. « Le moment où l'on devait renouveler les feux était après le temps du « manger froid. Le soleil était renouvelé alors, et on jetait ses vieux (feux) « aussitôt après; et que les gens de maintenant renouvellent encore spé- « cialement le feu, disant qu'il ne doit pas voir l'ancien feu, c'est la même « chose..... Les traditions du peuple fondent toutes le motif de la dé- « fense de faire du feu sur Kiaï Tsz' T'oui; mais cela vient de ce qu'il est « ignorant de l'antique motif, que l'on peut prouver par le miroir ardent »[3].

Cette explication de l'auteur chinois est sans aucun doute la bonne, et elle montre que l'on peut parfaitement appliquer à la Chine le mot d'Ovide, *sunt qui Phaëtonta referri credant*. On voit ainsi clairement que les Chinois, pour ce qui concerne le culte printanier du soleil, ne font point exception à ce qui se remarque chez les autres peuples connus de l'antiquité. Outre ce que nous avons à en dire dans cet article, nous reviendrons, dans celui qui traitera du 23 du troisième mois, sur les feux que l'on allume en Chine dans la seconde moitié du printemps, en l'honneur de la lumière solaire renouvelée, dont parle l'écrivain chinois que nous venons de citer

A notre avis, on ne saurait douter que l'usage d'éteindre les feux, puis de les rallumer après les trois jours où l'on mange froid, ne provienne de

[1] 刋誤.

[2] 李涪.

[3] 四時皆改其火自秦漢已降漸至簡易、惟以春、是一歲之首、止一鑽燧而適。當改火之時是爲寒食節之後。旣日就新、卽去其舊、今人特新火、曰勿與舊火相見、卽其事也...俗傳禁火之因皆以介子推爲據、是不知古故、以鑽燧證之. Voy. « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 50, 火.

l'ancien culte du feu, spécialement du culte du soleil, et donc du culte que tous les peuples connus de l'antiquité sans exception célébraient au printemps. Les Egyptiens avaient leurs fêtes pompeuses en l'honneur d'Osiris, le dieu-soleil, représenté symboliquement par le Taureau, le signe du zodiaque dans lequel il y a environ quarante siècles le soleil remportait à l'équinoxe du printemps la victoire sur Typhon, l'esprit des Ténèbres. De la même manière, les Perses glorifiaient Mithra, leur dieu solaire, qu'ils représentaient comme un homme vigoureux agenouillé sur un taureau, qu'il tue de son glaive; symbole des ardeurs solaires qui, il y a quatre mille ans, semblaient au milieu du printemps détruire, tuer l'éclat de la constellation du Taureau. Nous avons dit à l'occasion de la fête des lanternes [1] que les Chinois d'Emoui figurent par le baptême de feu d'une image de tigre le soleil printanier, dont la chaleur s'accroît, et qui absorbe la constellation du Tigre blanc. On voit ainsi que, de même que les peuples dont nous avons rappelé les usages, ils célèbrent le soleil sous le symbole de la constellation sur laquelle il trône comme roi du ciel; mais on voit, indépendamment de cela, se manifester en Chine au printemps un magisme encore beaucoup plus simple. On a vu par les extraits que nous avons donnés du code des institutions officielles de la dynastie de Tcheou, qu'un fonctionnaire spécial était chargé de recueillir la chaleur solaire, d'allumer avec elle du bois d'orme ou de saule et de procurer ainsi le feu nécessaire aux offrandes. Ils faisaient donc la même chose que les disciples de Zoroastre, qui allumaient aussi du feu au moyen des rayons du soleil et le conservaient pieusement dans leurs bûchers, comme un symbole de ce feu céleste éternel qui est la vie universelle. C'était, disait-on, Persée, qui avait apporté en Perse la connaissance des mystères et des merveilles du magisme. Par la puissance de son art il fit descendre le feu du ciel sur la terre, le fit garder avec le plus grand soin dans un temple comme feu sacré et immortel, et il choisit des hommes vertueux pour être chargés de l'entretien des feux. Cependant le peuple était obligé d'éteindre chaque année, au printemps, ses foyers, ce qui devint pour les mages une riche source de revenus, car ils faisaient payer le feu nouveau que les dévots ne pouvaient obtenir que d'eux [2]. — Les Grecs entretenaient de même à Delphes un feu sacré,

[1] Page 135.
Clavel, «Histoire des Religions», livre IV, ch. 1.

allumé au moyen des rayons du soleil, et tout le monde a entendu parler des vierges de Vesta, chargées de la garde du feu sacré dans le temple de cette déesse à Rome. Les Juifs aussi avaient dans leur temple le feu perpétuel de leurs lampes saintes [1].

On ne saurait douter que la cérémonie de l'extinction et du renouvellement du feu qui est en usage à la même époque de l'année dans les églises catholiques romaines et grecques, ne tire son origine de quelqu'une de ces formes du culte du soleil. Le samedi avant Pâques le principal prêtre attaché au sanctuaire se rend de grand matin dans le porche ou dans le chœur; car, à ce qu'il paraît, le rite qu'il va accomplir ne peut avoir lieu ni dans la nef, ni sur l'autel. Il tire quelques étincelles de deux cailloux, s'en sert pour allumer un peu de bois, bénit là-dessus le nouveau feu et éteint l'ancien. Quand il a aspergé le nouveau feu d'eau bénite et qu'il y a répandu un peu d'encens, on y allume un cierge, avec lequel on se rend en procession à l'autel, pour y passer immédiatement à la consécration du grand cierge pascal. C'est à ce dernier, qui a reçu la flamme du nouveau feu, que l'on allume ensuite tous les autres cierges.

Une légende prétend qu'aux premiers siècles du christianisme un feu du ciel descendait toutes les années le samedi de Pâques pour rallumer miraculeusement les lampes qui brûlaient sur le saint sépulcre et que l'on avait éteintes la veille, le vendredi saint. Ce miracle, dit-on, avait continué à se produire jusque dans le douzième siècle, mais Dieu l'avait alors fait cesser, afin de punir les croisés des crimes qu'ils commettaient en terre sainte. Les chrétiens du rite grec sont néanmoins persuadés que le miracle a continué jusqu'à ce jour de s'accomplir, et naturellement leurs popes font tout ce qu'ils peuvent pour les maintenir dans cette croyance. Aussi la foule se presse-t-elle serrée le samedi saint dans l'église du saint sépulcre à Jérusalem. «En attendant», dit Thévenot, «que le feu sacré descende, ils font milles farces indécentes dans l'église. «Ils y courent comme des insensés, poussant des cris et des hurlements affreux, «se jetant les uns sur les autres, se lançant des coups de pieds: en un mot, «donnant toutes les marques d'une véritable folie. Ils ont en main des bou- «gies, qu'ils lèvent de temps en temps vers le ciel, comme pour lui demander

[1] Dupuis, «Origine des Cultes», tome I, ch. I, «Ancienne Religion en Europe».

«le feu saint. Sur les trois heures du soir, on fait la procession autour du «saint sépulcre. Après trois tours, un prêtre vient avertir le patriarche de «Jérusalem que le feu est descendu du ciel. Alors ce prélat entre dans le «saint sépulcre, tenant dans chaque main un gros paquet de bougies, et «suivi de quelques évêques. Il en sort peu de temps après, les mains gar-«nies de bougies allumées. Dès qu'on le voit paraître, chacun s'empresse «de s'approcher de lui, pour allumer sa bougie aux siennes. Dans ce tu-«multe on n'épargne pas les coups pour s'ouvrir un passage: c'est un «désordre effroyable, et le patriarche court souvent le risque d'être écrasé, «malgré les efforts des soldats musulmans, gardiens du saint sépulcre, qui «frappent à droite et à gauche pour écarter la foule. L'église est dans un «instant illuminée d'un nombre prodigieux de bougies» [1].

On a aussi la coutume d'allumer dans la nuit de Pâques une multitude de cierges dans les églises russes, en l'honneur du Christ ressuscité. Nous empruntons une description de cette cérémonie aux «Etudes sur la Russie» de von Haxthausen. On y lit [2]: «Nous quittâmes la mai-«son sur les 11 heures et demie. Les rues étaient illuminées, comme je ne «l'ai vu qu'à St. Pétersbourg et à Moscou: indépendamment des réverbères, «il y avait des deux côtés de la rue, le long des trottoirs, une rangée de «lampions. Leur lumière répandait sur les objets environnants une clarté ma-«gique et impossible à dépeindre. Les rues étaient pleines de monde, se «rendant aux différentes églises. Nous allâmes à celle qui se trouve dans «l'hôtel de la poste et nous nous plaçâmes dans les galeries du chœur, «d'où le regard embrassait tout l'intérieur. Peu à peu la nef se remplit de «fidèles, tenant à la main chacun un cierge non allumé; l'enceinte était «sombre et silencieuse; l'ikonostasse seul était éclairé par quelques cierges «et deux ou trois lampes suspendues devant les images. A minuit moins «un quart un diacre sortit du sanctuaire; il fut suivi de plusieurs autres, «et bientôt après commença le chant grave et imposant des litanies, inter-«rompues, de moment en moment, par le Gospodi pomilouï (Seigneur ayez «pitié de nous) du chœur. Ce chant simple et majestueux, exécuté par de «belles voix d'hommes, sans accompagnement d'aucun instrument et dont les «accords harmonieux remplissaient la nef, plongée dans l'ombre, produisait «un effet grandiose, que je ne pourrais rendre.

[1] Clavel, «Histoire des Religions», livre I, ch. XI.

[2] Au vol. I, page 3.

« Les prêtres sont occupés près du Saint-Sépulcre, qu'ils emportent dans « l'intérieur du sanctuaire. Tout d'un coup le grondement lointain du ca- « non annonce l'heure de minuit, et aussitôt commence l'imposante céré- « monie de la résurrection. La voix du prêtre fait entendre le *Christosse* « *voskresse* (le Christ est ressuscité); la porte du sanctuaire s'ouvre; le prêtre « en sort, tenant à la main un cierge allumé; celui qui se trouve près de lui « y allume le sien, passe la flamme à son voisin; l'étincelle semble courir « en se multipliant, et dans un instant l'église entière s'illumine de mille feux.

« Le Jeudi saint, à l'office du soir, chacun porte un cierge à la main. « Dès que commence la lecture des Evangiles, celui qui se trouve le plus « en avant allume son cierge à celui du diacre, et passe la flamme à son « voisin, qui à son tour la transmet à celui qui se trouve près de lui ». La même cérémonie se fait aussi dans les églises catholiques des Pays-Bas, à l'office du matin; l'auteur de ces lignes en a été mainte fois témoin.

En Chine, la cérémonie consistant à rallumer les feux pour célébrer le triomphe du soleil du printemps avait lieu dans tout l'empire le lendemain du dernier des trois jours du « manger froid » [1], le jour appelé à Emoui *tch'ing-miâng* [2], qui coïncide avec le 4 ou le 5 avril. En même temps que ce jour correspond à notre Pâques et aux Hilaries de nos anciens, la période du manger froid forme un parallèle de notre carême et des fêtes lugubres des anciens. Chez tous les peuples anciens, avant de célébrer le triomphe du dieu solaire sur l'esprit des Ténèbres, on menait pendant quelque temps le deuil sur la mort du dieu, afin de pouvoir ensuite le faire ressusciter d'autant plus glorieusement. C'est quelque chose d'analogue que faisaient les Chinois en éteignant leurs feux pour trois jours en souvenir de la mort temporaire du dieu soleil. En Syrie, le peuple célébrait des fêtes de deuil qui duraient sept jours et formaient une espèce de semaine sainte, ressemblante à celle que célèbrent actuellement encore les chrétiens. Ces fêtes avaient en effet pour objet Adonis, le dieu-soleil, mis à mort, puis ressuscité, et on l'ensevelissait solennellement pour ensuite célébrer son retour à la vie et son ascension [3]. On menait de la même manière en Phé-

[1] On comprend que le temps pendant lequel était en vigueur la défense de faire du feu, s'appelle l'époque du « manger froid » (*hân-sít*, voy. page 210), puisqu'il fallait bien se contenter d'aliments froids tant que les feux restaient éteints.

[2] Voy. l'article suivant, § 1.

[3] Lucien, « de Deâ Syriâ », 878.

nicie le deuil de ce même dieu. Soit en Perse, soit en Asie Mineure et en Arménie, on montrait aux initiés le cadavre de Mithra, et ensuite on annonçait sa résurrection et invitait les initiés à se réjouir de ce que le dieu était ressuscité et avait opéré leur salut par sa passion. Enfin en Egypte Osiris, le dieu de la Lumière, après une lutte de six mois contre son ennemi mortel Typhon, le dieu des Ténèbres, perdait la vie, et il se faisait des cérémonies funéraires prolongées pour célébrer ce mystère, après quoi il ressuscitait, et le peuple se réjouissait de son retour à la vie avec toutes les marques d'une allégresse délirante. Les Hilaries étaient de même précédées d'un certain nombre de jours de deuil, et il en a été ainsi chez toutes les sectes religieuses qui adoraient le soleil; les usages chrétiens eux-mêmes sont sortis de là. Toutes ces légendes parlant de mort et de résurrection, toutes ces fêtes passant du deuil à la joie la plus exubérante, ont eu un seul et même but, la reproduction symbolique de l'histoire de la lumière solaire et des péripéties par lesquelles elle passe sur la terre. Ce que l'on adorait, c'était ce feu sacré de la Nature, qui est l'âme, la vie de l'univers, et qui se trouve engagé dans une lutte toujours renaissante contre le dieu des Ténèbres, de la Mort, qui s'efforce sans cesse de l'empêcher de dispenser ses bienfaits aux hommes. Or dans cette histoire, c'est-à-dire dans le cycle solaire, la péripétie capitale est celle où le soleil, parvenu à l'équinoxe du printemps, remporte la victoire sur l'obscurité, et les jours deviennent plus longs que les nuits. Tout sur la terre prend alors une vie nouvelle; l'apreté de l'hiver a disparu et avec elle les peines qu'il impose aux hommes; ceux-ci sortent de la torpeur, tout les enivre, les surexcite, et comme ils mesurent toutes choses au degré de jouissance qu'ils en éprouvent, ce sont les fêtes par lesquelles ils marquent ce moment qui sont pour eux les plus importantes de tout le calendrier [1]. C'est pour cela que les Hilaries des Romains et la Pâque des Juifs étaient les fêtes les plus brillantes de l'année; c'est encore pour cela que la fête de Pâques est restée la principale fête des chrétiens; c'est pour cela enfin, ainsi qu'on le verra dans l'article suivant, que le jour *tch'ing-miang* est encore maintenant pour les Chinois une fête de si grande importance.

[1] Dupuis, «Origine des Cultes», tome II, 3e partie, section I.

§ 2.

ŒUFS DE PAQUES.

Il nous faut toutefois, avant de passer à la description de ce grand jour du calendrier chinois, mentionner un usage, très populaire presque partout en Europe, qui existe aussi en Chine; c'est celui de manger des œufs de Pâques et de s'en envoyer en cadeau. Chacun d'entre nous se souvient de ces œufs cuits durs et teints de mille manières, que cependant notre civilisation actuelle tend à remplacer de plus en plus par des imitations en sucre ou en chocolat, en bois, en nacre, qui souvent même servent de boites où se mettent des surprises. Les missionnaires chrétiens qui pénétrèrent en Saxe à l'époque de Charlemagne, y trouvèrent l'usage des œufs de Pâques déjà partout établi. L'origine en est donc païenne; mais comme cet usage n'était en opposition avec aucun dogme et avec aucun commandement de l'Eglise, et comme alors les missionnaires avaient la sagesse d'exercer le plus de tolérance qu'il leur était possible à l'égard de leurs néophites, on ne se mit pas en devoir de l'extirper coûte que coûte et il a subsisté jusqu'à maintenant. On ne s'est pas encore mis d'accord sur la signification primitive des œufs de Pâques; mais il n'est pas impossible de trouver une explication plausible, car la philosophie des Chinois et celle des autres anciens peuples connus peut nous mettre sur la bonne voie. Cependant, avant de donner l'explication qui nous semble probable, nous désirons dire un mot du rôle que les œufs de Pâques ont rempli autrefois en Chine et de celui qu'on leur fait actuellement encore jouer à Emoui. Pour ce qui concerne le premier point, c'est de nouveau aux Chinois que nous donnerons la parole, et nous commencerons par consulter ce vieux « Calendrier des Usages annuels de la contrée de King-Tch'ou », qui nous a déjà rendu de si grands services pour composer cet ouvrage. Le commentateur du calendrier dit ce qui suit:

« A juger d'après le « Canon précieux du Cierge de Jade », qui dit qu'il se « fait à cette époque (celle du manger froid) beaucoup de joutes avec des œufs « de poule dans les rues marchandes des villes, cet usage nous est venu de « temps lointains. Les gens riches de l'antiquité mangeaient ce que l'on appelait « des œufs peints, et la génération actuelle (le commentateur, Tou Koung

«Tchen [1], a vécu vers la fin du sixième siècle) les teint de même en bleu, «en rouge et dans toutes sortes de couleurs, les orne encore de ciselures et «de gravures, et les envoie de l'un à l'autre, ou bien aussi les dépose «dans des assiettes et des plats. Kouan Tsz' parle de «graver des œufs et «de les faire cuire ensuite»: c'est ce que l'on faisait pour faire apparaître «les trésors cachés de la Nature qui s'étaient amoncelés et pour en répandre «tous les produits. L'origine de la joute aux œufs est inconnue» [2].

Le philosophe Kouan Tsz' est un auteur qui vivait il y a 25 siècles [3], de sorte que l'allusion qu'il fait dans son livre aux œufs de Pâques [4] est certainement le plus ancien renseignement écrit qui existe dans le monde sur ce sujet. Comme il était ministre de l'état de Ts'i, qui s'étendait sur le Chantoung et le Tchihli, et comme le calendrier de King-Tch'ou traite des mœurs et coutumes du Hounan et du Houpeh, il est permis de conclure qu'avant l'an 500 de notre ère les œufs de Pâques jouaient un rôle au moins dans ces quatre provinces. Actuellement on voit à Emoui pendant les premiers mois de l'année des marchands ambulants colporter de maison en maison des œufs de canard teints de couleurs brillantes, que les enfants jouent aux dés. Cela s'appelle *poáh-ah-nūng* [5], «jouer pour des œufs de canard». Quelques personnes invitent aussi des enfants à venir avec les leurs se divertir à ce jeu. Quand tous les œufs sont gagnés, ceux qui en ont pris possession les ouvrent avec précaution, les vident et en font de

[1] 杜公瞻.

[2] 按玉燭寶典曰、此節城市尤多鬭雞卵之戯、其來遠矣。古之豪家食稱畫卵、今代猶染藍茜雜色、仍加雕鏤、遞相餉遺、或置盤俎。管子曰、雕卵然後瀹之、所以發積藏散萬物。其鬭卵則莫知所出.

[3] C'était un homme d'état renommé. Son nom complet était Kouan I Wou 管夷吾 ou Kouan Tchoung 管仲. Il vivait au septième siècle avant notre ère Il a été premier ministre dans l'état de Ts'i 齊, qui a existé de l'an 1122 à l'an 244 av. J. C. et qui s'étendait sur la partie septentrionale du Chantoung et sur la partie méridionale du Tchihli. Cet état atteignit l'apogée de sa prospérité sous l'administration de Kouan. Cet homme d'état consacra de longues années au service de sa patrie, et il exposa ses principes de gouvernement et de législation dans un ouvrage qui existe encore, et que l'on publie sous le titre de *Kouan-tsz'* 管子, «le philosophe Kouan».

[4] Elle se trouve au chap. 12, § 35, folio 5.

[5] 拔鴨卵.

petites lanternes, où l'on place une lumière, et que l'on promène dans les rues. Ce divertissement enfantin a surtout lieu sur une grande échelle à la fête des lanternes qui, nous l'avons vu, sert à célébrer le soleil du printemps, de même que le temps du «manger froid». Probablement on se sert d'œufs de canard et non pas de poule, parce que les premiers se prêtent mieux par leurs dimensions à en faire des lanternes. Mais ce n'est pas seulement lors de la fête des lanternes que les œufs de Pâques font leur apparition en Chine; ils se montrent de nouveau à l'époque du «manger froid». On lit dans les Mémoires concernant Emoui»[1]: «Pen-«dant le manger froid on voit dans les rues marchandes de la ville beau-«coup de joutes qui se font avec des œufs de canard. On y peint et y grave «des figures d'hommes, d'animaux, de fleurs et d'oiseaux, et l'on prend «l'exécution comme mesure de l'habilité. C'est un reste de la joute des «œufs de poule pendant la période du manger froid, dont parle le «Canon «précieux du Cierge de Jade»[2]».

Notons, avant d'entrer dans l'examen de l'origine des œufs de Pâques ou du *hân-sít*, que les lumières que les enfants chinois allument dans leurs coquilles d'œufs et le fait que c'est surtout à la fête des lanternes qu'ils se livrent à ce jeu, c'est-à-dire à une fête certainement destinée à la célébration du jeune soleil printanier, justifient déjà la supposition que les œufs de Pâques ont quelque rapport avec le culte du soleil et de la Nature, parée par cet astre, au printemps, de verdure et de fleurs. Mais nous pouvons aller plus loin.

La philosophie de presque tous les peuples de l'antiquité a représenté l'univers comme étant un œuf. De même que dans l'œuf le principe mâle et le principe femelle venant du coq et de la poule se sont unis pour que la chaleur en fasse éclore un individu nouveau, de même l'œuf du Monde dont on sait que parlaient les Mages était censé renfermer le principe mâle et le principe femelle de la Nature, donc le ciel et la terre, la lumière et les ténèbres, la chaleur et le froid, le bien et le mal, bref la dualité universelle sous toutes ses formes. Thalès et après lui les autres philosophes de l'école ionique considéraient le firmament comme une boule creuse, enveloppant

[1] Ouvrage cité à la page 155; chap. XV.

[2] 寒食城市多鬬鴨卵之戲。繪鏤人物花鳥、以工爲能。卽玉燭寶典寒食鬬雞卵遺意.

le globe terrestre comme la coquille contient l'œuf. C'est de l'œuf du Monde que les Egyptiens faisaient naître leur Osiris, et les Hindous leur Brahmâ, puis le ciel et la terre [1]; les Japonais veulent qu'un taureau le brise, car la constellation de ce nom occupait il y a environ quatre mille ans dans le ciel la place de l'équinoxe du printemps, et c'est à elle, quand le soleil s'y trouvait, que l'on attribuait la sortie de tous les produits printaniers de l'œuf cosmogonique. On voit du premier coup que ce taureau est ainsi proche parent du Bacchus grec, dieu solaire à cornes de taureau, aux pieds duquel on plaçait l'œuf d'Orphée, et aussi du bœuf Apis des Egyptiens. L'œuf orphique est, au dire de Plutarque, une image de l'univers, qui engendre tout et renferme tout dans son sein. Le dieu-soleil lui-même, Osiris ou Bacchus, en est né, et lorsque, dans sa course annuelle, l'astre entrait dans le signe du taureau, l'œuf du Monde s'ouvrait et tout ce que la Nature produit en sortait. C'est, dit-on, Orphée qui apporta cette conception de l'Egypte en Grèce; il en déduisit son système cosmogonique, à la base duquel il admit un chaos organisateur qui finit par se transformer pour devenir l'œuf [2]. La philosophie des Chinois est tout à fait conforme à cette manière de concevoir l'univers. Un de leurs auteurs dit: «A l'époque où il n'y avait encore ni ciel, ni terre, le chaos était «comme un œuf de poule. Les masses obscures de l'eau commencèrent «à se séparer, le chaos nuageux se condensa et se divisa, et le cycle «annuel (de la Nature) commença [3]» «L'Interprétation des Lois des Sphères célestes» [4] dit de même que «le ciel est comme un œuf de poule et que «la terre se trouve isolée au dedans des cieux, comme le jaune au milieu «de l'œuf» [5]. N'est-ce donc pas dans ces conceptions cosmogoniques si

[1] «Ein Ei war es, wie Gold glänzend, leuchtend dem Tausendstraler gleich (semblable au soleil). «In dem lebte durch eigne Kraft Brahma, Ahnherr des Welten-Alls. In dem Ei sass nun ein Jahr «lang nichtsthuend jener Göttliche, selber dann durch des Geistes Sinnen hat er das Ei entzwei ge«theilt; aus den getheilten Stücken dann bildete Erde und Himmel er». Voir la traduction des lois de Manou de M. von Schlegel.

[2] Comp., entre autres ouvrages, Dupuis, «Traité des Mystères», 3e partie, sect. I.

[3] 未有天地之時混沌如雞子。溟涬始判、濛鴻滋分、歲起. Voy. les «Annales des trois et des cinq Dynasties» 三五歷紀, par Sou Tching 徐整, citées dans l'encyclopédie intitulée «Miroir et Source de toute Recherche», ch. I.

[4] 渾天儀注. Voy. les «Livres de la Dynastie de Tsin» 晉書.

[5] 天如雞子、地如雞子中黃孤居於天內.

concordantes qu'il faut chercher l'explication de l'usage des œufs de Pâques?

Mais le commentateur du calendrier de King-Tch'ou nous a mis la clef dans les mains en nous disant « que l'on teint des œufs et qu'on les fait « cuire pour faire apparaître les trésors cachés de la Nature qui se sont « amoncelés, et pour en répandre tous les produits ». En réalité la Nature est restée comme en léthargie durant toute la saison d'hiver. Arbres et plantes semblaient privés de vie; le soleil était descendu à l'hémisphère sud, au Tartare, et rien de ce que la terre recelait dans son sein ne pouvait croître et pousser. Mais le printemps est enfin là. Le soleil se rapproche de plus en plus des contrées du Nord; les jours grandissent petit à petit, la lumière solaire gagne du terrain et refoule pied à pied, mais toujours plus vivement, son ennemi juré, l'esprit des ténèbres. Enfin, à l'époque de l'équinoxe, le soleil entre dans le signe du Taureau (nous parlons des observations qui se faisaient plus de 2000 ans avant notre ère). C'est en ce moment que l'éclat du jour remporte la victoire sur les ténèbres nocturnes; Typhon, Ahriman, Satan, Yin — c'est toujours le même, comme qu'on l'appelle — est mis en déroute et succombe. De son trône lumineux le soleil triomphant verse sur la terre entière des flots de vie, et la revêt d'un manteau de verdure et de fleurs C'est que le Taureau céleste, qui garde l'entrée de l'hémisphère nord au point où le zodiaque coupe l'équateur, brise de ses cornes l'œuf cosmogonique et en fait sortir le nouvel Osiris. On comprend ainsi parfaitement pourquoi les Japonais placent dans leurs temples du soleil l'image d'un taureau qui brise un œuf avec ses cornes, et les Grecs plaçaient l'œuf du Monde aux pieds de leur dieu solaire, Bacchus aux cornes de taureau.

Les œufs de Pâques doivent être ainsi la représentation, le symbole de cette naissance nouvelle de la Nature, dans laquelle le célèbre œuf du Monde joue un si grand rôle. Les couleurs rouges, vertes et jaunes dont Chinois et Européens teignent leurs œufs du printemps ne peuvent être que l'image emblématique du vêtement de verdure et de fleurs nouvelles dont la terre se couvre dans cette saison [1]. On joue en Europe une espèce de jeu dans lequel deux personnes choquent par le bout deux œufs dont chacune d'elles tient un à la main, et l'œuf le plus dur brise celui qui est

[1] Hyde dit que dans le Nord de l'Angleterre on colore les œufs, après les avoir cuits durs, *with the juice of herbs, broom-flowers etc.* Dans les environs de New-Castle on les colore en jaune *with the blossoms of furze.* Comp. Brand, « Observations on popular Antiquities », p. 91.

le moins résistant; c'est encore une imitation de l'œuf du Monde brisé par le taureau céleste. Enfin, nous avons déjà vu comment les enfants en Chine font de petites lanternes avec leurs œufs et y allument une lumière lors de la fête des lanternes, c'est-à-dire lors de la fête du soleil; et cela corrobore tout à fait notre opinion, d'après laquelle les œufs du printemps, les œufs de Pâques, ont un rapport de parenté très étroit avec le culte de la lumière solaire née de l'œuf cosmogonique, et par conséquent aussi avec les feux de Pâques.

Mais il reste encore à savoir pourquoi, comme on le voit par les ouvrages chinois que nous avons cités, c'étaient anciennement des œufs de poule exclusivement qui figuraient au printemps, et non pas des œufs de canard, comme maintenant. Nous croyons aussi pouvoir en donner une explication rationnelle. Le coq a été dès les temps les plus reculés en Chine un symbole du soleil, parce qu'il en annonce la venue à haute voix. «Le coq», dit un auteur chinois, «est l'image de l'énergie solaire accumulée et du «Sud, et c'est pour cela qu'il chante vers le lever du jour, pour s'y assi«miler et pour l'animer»[1]. Et il n'est pas le symbole seulement du soleil matinal qui revient chaque jour, mais aussi du soleil annuel, qui s'élève au printemps, pour décliner en automne. Le printemps est le matin de l'année, et le coq, symbole du matin, est donc aussi symbole du printemps; c'est pour cela qu'anciennement on plaçait un coq au-dessus de la porte le premier jour de l'année, c'est-à-dire le jour qui ouvre le printemps. C'est de nouveau au calendrier de King-Tch'ou que nous devons la connaissance de cet usage, qui n'existe pas à Emoui, pour autant que nous avons pu nous en assurer. Ce livre dit que le but qu'on se proposait était d'éloi-

[1] 雞爲積陽南方之象、故陽出雞鳴以類感也. Voyez les «Discussions sur le Printemps et l'Automne» 春秋說題辭, citées dans le «Miroir et Source de toute Recherche», chap. 80, 雞. Il est très probable que chez les Grecs aussi le coq était consacré au soleil, puisque Socrate offrit un coq à Esculape, le dieu solaire à l'attribut du serpent. C'était aussi le cas chez les anciens Perses, et c'est pour cela que ces adorateurs du feu solaire s'abstenaient de manger la chair du coq (voy. Clavel, «Histoire des Religions», livre IV, chap 1). D'après le chap. VIII de «l'Investigateur des Mœurs et Coutumes», cet ouvrage du deuxième siècle que nous avons déjà cité à la page 149, c'était la coutume dans la contrée de Lou, où est né Confucius (voy. la page 70), «de toujours sacrifier un coq rouge au soleil lorsque l'on faisait l'offrande au Ciel»: 魯郊祀常以丹雞祀日.

gner les mauvais esprits[1], et de fait, de même que chez nous les gens du peuple croient que le chant du coq à l'aurore chasse les esprits malins, parce que ceux-ci ne peuvent pas supporter la lumière du jour[2], les Chinois croient aussi que le coq effraie les fantômes. Nous reviendrons sur ce sujet au § 3 de notre article sur le dernier jour de l'année. L'explication que « l'Investigateur des Mœurs et Coutumes » donne de cet usage populaire est aussi très rationnelle. On y lit: « Le peuple dit que lorsque le coq chante, « le matin va venir, et qu'ainsi il règle les occupations et le repos de « l'homme. Les portes se ferment aussi le soir et s'ouvrent le matin, et pour « cela on applique un coq à la porte. Et le coq est un animal de sacri- « fice, consacré à l'Orient. On recommence à la fin de l'année de préparer « et de régler les travaux agricoles, et tout ce qui a vie enfonce les portes « (de la production) et en sort; c'est pour cela que l'on offre alors un » coq »[3]. « Aussi le jour de l'an était-il identifié à cet animal et l'on

[1] « On affiche (au nouvel-an) des coqs peints au dessus des portes, car tous les fantômes en ont peur »: 帖畵雞戶上、百鬼畏之. Et le commentateur ajoute: « On tue des coqs et on les fixe aux portes; usage qui a pour but de chasser les maladies contagieuses »: 殺雞著門戶、逐疫禮也. Ainsi qu'on le verra plus d'une fois encore dans le cours de cet ouvrage, c'est toujours encore un article de foi des Chinois des basses classes que les maladies et les calamités sont causées par des esprits malfaisants.

[2] *Bernardo:* « It was about to speak, when the cock crew.
Horatio: « And then it started, like a guilty thing
Upon a fearful summons. I have heard,
The cock, that is the trumpet to the morn,
Doth with his lofty and shrill-sounding throat
Awake the God of day; and, at his warning,
Whether in sea or fire, in earth or air,
The extravagant and erring spirit hies
To his confine. . . . .
Marcellus: « It faded on the crowing of the cock.
Some say that ever 'gainst that season comes,
Wherein our Saviour's birth is celebrated,
This bird of dawning singeth all night long:
And then, they say, no spirit dares stir abroad. . . . . .
Shakespeare, « Hamlet », I.

Dans la nuit de la naissance du Christ, à laquelle il est ici fait allusion (25 décembre), le solstice d'hiver est dépassé et la lumière du soleil renaît, cette lumière dont le coq est un symbole; de là la crainte des fantômes dont parle Marcellus.

[3] 俗說雞鳴將旦、爲人起居。門亦昏閉晨開、故門戶用雞也。雞者東方之牲也。歲終更始辨秩東作、萬物觸戶而出、故以雞祀祭也. *Foung-souh-t'oung*, ch. VIII.

« ne tuait alors point de poules; même, anciennement, pendant les sept pre-« miers jours de l'année l'usage de la chair de la poule était tabou » [1]. Tout à fait en harmonie avec ces idées sur les rapports entre le coq et la lumière solaire et le printemps, il y a eu un autre usage, dont le souvenir comme celui de tant d'autres a été conservé par le Calendrier de King-Tch'ou, et qui nous ramène en quelque sorte aux œufs de Pâques; nous voulons dire l'usage de manger au nouvel-an un œuf de poule. Le commentateur de cet ouvrage dit, en citant la « Description des Usages locaux »: « Lorsque l'aurore du jour de l'an va paraître, on avale un œuf de poule « et on appelle cela « cuire le corps » » [2], de même que l'on fait cuire la soie brute pour la rendre propre à être mise en œuvre [3]. Ne se cacherait-il pas là de nouveau quelque imitation de la Nature? Celle-ci aussi reçoit une chaleur nouvelle de la lumière solaire, que l'on identifie au coq et qui met dans l'œuf du Monde une nouvelle force de végétation, de vie, de floraison; ne se pourrait-il pas que l'homme eût voulu s'assimiler cette vie et cette croissance, en avalant un œuf de poule, symbole de l'œuf du Monde qui recèle toute vie et toute production?

Ainsi l'usage des œufs du printemps ou de Pâques s'étend à plus d'un tiers du monde, des bords de l'Océan Atlantique à ceux du Pacifique [4].

[1] 正月一日爲雞、今一日不殺雞、舊以正旦至七日諱食雞. Voy. le commentaire du « Calendrier de King-Tch'ou ».

[2] 風土記曰、正旦當生呑雞子一枚、謂之鍊形.

[3] Le caractère 鍊 est indicatif de la cuisson que l'on fait subir aux cocons pour les dévider.

[4] Les extraits suivants, tirés d'un chapitre sur les œufs de Pâques des « Observations on popular Antiquities » de Brand (p. 89), donneront une idée de l'immense extension que l'usage de ces œufs a prise dans le monde. « Hutchinson, in his History of Northumberland, speaking of *Pasche eggs*, says: « Eggs were held by the Egyptians as a sacred emblem of the renovation of mankind after the « Deluge. The Jews adopted it to suit the circumstances of their history, as a type of their departure « from the land of Egypt; and it was used in the feast of the Passover as part of the furniture of the « table, with the Paschal Lamb » . . . .

« Le Brun, in his Voyages, tells us that the Persians, on the 20th of March 1704, kept the Festival « of the Solar New Year, which he says lasted several days, when they mutually presented each other, « among other things, with coloured eggs . . . .

« Father Carmeli, in his History of Customs, tells us that, during Easter and the following days, « hard eggs, painted of different colours, but principally red, are the ordinary food of the season. In « Italy, Spain, and in Provence, says he, where almost every ancient superstition is retained, there « are in the public places certain *sports with eggs*. This custom he derives from the Jews or the Pa-« gans, for he observes it is common to both.

« The Jewish wives, at the Feast of the Passover, upon a table prepared for that purpose, place

La supposition, en elle-même si naturelle, que les œufs de Pâques se rapportent à la naissance du nouveau soleil au printemps, trouve ainsi un appui considérable dans ce que nous avons rapporté au sujet des œufs de poule et de canard du nouvel-an chinois et du temps du « manger froid ». M. Schlegel, qui, croyons-nous, a été le premier à attirer l'attention sur l'existence en Chine des œufs de Pâques [1], dit, pour expliquer pourquoi on fait cuire ces œufs au lieu de les manger crus, que cela vient de ce que durant la période du manger froid, pendant laquelle il n'était pas permis de faire du feu, on ne pouvait conserver que des œufs cuits durs, les autres aliments étant exposés à se gâter. Nous ne saurions accepter cette explication, car un peuple assez intelligent pour savoir faire cuire les œufs a certainement dû connaître d'autres aliments préparés au moyen du feu, comme la viande bouillie ou rôtie, qui peuvent se conserver quelques jours tout aussi bien que des œufs. Du reste, que l'on ouvre l'encyclopédie intitulée « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », au chapitre cinq, qui traite de la période du manger froid, et l'on y trouvera la mention

« hard eggs, the symbols of a bird called Ziz, concerning which the Rabbins have a thousand fabulous « accounts.

« Hyde, in his Oriental Sports (1694), tells us of one with eggs among the Christians of Mesopo-« tamia on Easter Day and forty days afterwards, during which time their children buy themselves as « many eggs as they can, and stain them with a red colour in memory of the blood of Christ, shed as « at that time of his crucifixion. Some tinge them with green and yellow. Stained eggs are sold all the « while in the market. The sport consists in striking their eggs one against another, and the egg that « first breaks is won by the owner of the egg that struck it. Immediately another egg is pitted against « the winning egg, and so they go on, till the last remaining egg wins all the others, which their « respective owners shall before have won.

« On Easter Eve, in Cumberland and Westmoreland, and other parts of the north of England, « continues Hyde, boys beg eggs to play with, and beggars ask for them to eat. These eggs are har-« dened by boiling, and tinged with the juice of herbs, broom flowers, etc. The eggs being thus prepared, « the boys go out and play with them in the fields ....

« Chandler, in his Travels in Asia Minor, gives the following account of the manner of celebrating « Easter among the modern Greeks: « A small bier, prettily deckt with orange and citron buds, jasmine, « flowers, and boughs, was placed in the church, with a Christ crucified, rudely painted on board, for « the body. We saw it in the evening, and, before daybreak, were suddenly awakened by the blaze « and crackling of a large bonefire, with singing and shouting, in honour of the Resurrection. They « made us presents of *coloured Eggs* and Cakes of Easter Bread ».

« Easter Day, says the Abbé d'Auteroche, in his Journey to Siberia, is set apart for visiting in « Russia. A Russian came into my room, offered me his hand, and gave me, at the same time, an « egg. Another followed, who also embraced, and gave me an egg. I gave him, in return, the egg « which I had just before received. The men go to each other's houses in the morning, and introduce « themselves by saying: « Jesus Christ is risen ». The answer is: « Yes, he is risen ». The people then « embrace, give each other eggs, and drink a great deal of brandy ».

[1] Voy. « Notes and Queries on China and Japan », vol. II, p. 21, et Schlegel « Chinesische Bräuche und Spiele in Europa », p. 5.

de gâteaux et d'autres mets préparés avec du froment et du riz pour le *hăn-sít*; mais il n'y est pas dit un mot d'œufs cuits durs dans le même but. Cette cuisson ne serait-elle pas plutôt symbolique de la chaleur solaire, qui doit couver l'œuf du Monde pour en faire éclore la végétation dont la Nature se pare? Que le lecteur reprenne les paroles du commentateur du Calendrier de King-Tch'ou que nous avons reproduites deux fois plus haut, et qu'il juge lui-même.

Nous pourrons prendre ici congé de l'époque du manger froid, non toutefois sans avoir ajouté qu'elle a commencé à tomber quelque peu en désuétude après la dynastie de Han, et qu'enfin, au cinquième siècle de notre ère, l'empereur Wou Ti [1] de la dynastie de Weï [2] en prohiba l'observation par un édit exprès, alléguant qu'elle avait des conséquences hygiéniques défavorables [3].

[1] 武帝.
[2] Aussi appelée dynastie de Toba ou de Topa. Il en a été parlé à la page 78, note 1.
[3] Mayers, «Chinese Reader's Manual», 253.

FÊTE DES TOMBEAUX.

§ 1. — Signification du nom de *tch'ing-miâng* ou de « ts'ing-ming ». Caractère de la fête. C'était anciennement le jour où l'on rallumait les feux après qu'ils étaient restés éteints pendant le temps du «manger froid».

Offrande domestique aux âmes des défunts. Son prototype dans le *Li-ki*. Cérémonies auprès des tombeaux. Excursions dans les montagnes. Déblaiement des tombeaux, petits morceaux de papier que l'on y répand, offrandes au dieu tutélaire des tombeaux et aux morts. Pique-niques dans les montagnes. Restauration des lieux de sépulture; dépôt des ossements dans des urnes; bonnes œuvres de ce genre. Antiquité de la fête des tombeaux. Les femmes et les enfants rapportent des fleurs à la maison et se mettent des épis verts dans les cheveux.

Conduite observée par les Jésuites à l'égard de la fête des tombeaux. Leur tactique missionnaire condamnée par les papes. Mésintelligence entre Pékin et Rome et décret d'expulsion promulgué contre tous les missionnaires. Fête des tombeaux chez les chrétiens, les Perses, les Javanais et les Balinois.

§ 2. — L'usage d'orner les maisons avec de la verdure rentre dans la coutume répandue dans la Chine d'aller avec de la verdure et des fleurs à la rencontre du printemps. Légende de Hoang Tch'ao. Les peuples de l'Europe font aussi usage de verdure et de fleurs pour saluer le printemps.

Le saule et son rôle allégorique en Chine. C'est le symbole du soleil printanier du second mois, et en même temps de la force vitale et de l'éternité. Son rôle dans le culte des morts.

Le figuier. Sa signification symbolique en Chine ainsi que dans les pays brahmani-

ques et bouddhistes. L'Amrita ou Soma. Pins et cyprès, symboles de l'immortalité et de l'éternité. Plantes qui jouent en Europe un rôle analogue dans la commémoration des morts.

---

§ 1.

CÉRÉMONIES EN L'HONNEUR DES MORTS.

Nous avons déjà dit à la page 218 que le jour qui porte à Emoui le nom de *tch'ing-miâng* et qui suit immédiatement le temps du manger froid, a, comme la Pâque et comme les Hilaries des anciens, pour but de fêter la lumière du soleil qui au printemps revêt la terre de verdure et de fleurs nouvelles. Nous avons aussi déjà indiqué qu'anciennement on célébrait ce jour dans tout l'empire en rallumant les feux, que l'on avait laissés éteints pendant trois jours, devenus par là des jours de jeûne et d'abstinence. Voici ce que chante un poète à ce sujet:

« Au *hân-sít* les arbres par milliers sont comme couverts de neige par les fleurs qui s'épanouissent,

« Au *tch'ing-miâng*, quand le soleil se lève, les maisons fument par dizaines de mille » [1].

Tch'ing-miâng (清 明) signifie littéralement « pur et serein », parce qu'à cette époque l'atmosphère est pure (清) et sereine (明). Ce nom toutefois devient dans la langue mandarine, par une petite modification de la prononciation, « ts'ing-ming », et c'est sous cette forme qu'il est le plus connu en Europe. Ce jour ouvre la cinquième des vingt-quatre périodes solaires que nous avons énumérées dans la note de la page 45, et il coïncide toujours avec le moment où le soleil arrive au quinzième degré du Bélier, c'est-à-dire avec le 4 ou 5 avril. Ce n'est pas un jour observé par une partie seulement du peuple; au contraire, il a un caractère éminemment national,

[1] 寒食花開千樹雪、
清明日出萬家烟. « Poèmes de Weï Tchoang » 韋莊詩, dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. V.

et il n'y a, croyons-nous, pas de coin si perdu de l'empire où l'on n'en tienne pas compte. Il présente un mélange étrange de deuil et d'allégresse; car, d'un côté, le monde se répand en foule au dehors pour jouir de la verdure printanière et pour respirer le bon air pur qui vient des montagnes, et, d'un autre côté, c'est un jour de culte en l'honneur des morts, et l'on y prend soin des tombeaux. Suivons pas à pas pendant cette journée une famille d'habitants aisés d'Emoui.

Offrande aux tablettes.

Dès que l'on a appris par l'almanac que le *tchʻi^{ng}-miá^{ng}* est là, on dispose sur une table devant les tablettes ancestrales une offrande composée de mets divers. On y joint d'ordinaire, soit les trois, soit les cinq offrandes de chair que nos lecteurs connaissent déjà, et le tout est présenté aux âmes des défunts avec le même cérémonial et les marques de respect que l'on observe le jour de l'an [1]. Certaines personnes commencent par présenter quelques raffraichissements au dieu de la Terre et de la Richesse [2], pour le disposer favorablement à l'égard des tombeaux, qui, se trouvant dans son domaine, sont confiés à sa garde. Nous reviendrons un peu plus loin à cette divinité en sa qualité de protectrice des tombeaux.

Nous avons déjà émis à la page 203 l'idée que peut-être l'offrande que les empereurs des anciens temps faisaient à leurs ancêtres défunts dans le dernier mois du printemps, offrande dont le souvenir a été conservé par le « Livre des Rites », a été le prototype de celle que l'on fait actuellement le jour du *tchʻi^{ng}-miá^{ng}* dans toutes les familles en l'honneur des ancêtres. Le « Livre des Rites » fait encore mention d'une offrande qui avait lieu au milieu du printemps, dans le second mois; l'empereur offrait alors de la chair d'agneau dans le temple de ses ancêtres [3]. Il se peut fort bien aussi que ce soit de là qu'est sortie l'offrande qui sert maintenant à la nation chinoise entière à commémorer les défunts le jour du *tchʻi^{ng}-miá^{ng}*. Quoi qu'il en soit, du reste, ce qui semble certain, c'est que cette coutume date de bien des siècles avant l'ère chrétienne, à moins qu'on ne veuille refuser toute autorité au *Li-ki*, ce document capital de l'antiquité chinoise, dont les si-

[1] Voyez les pages 21 et suiv.
[2] Voyez le 2 du second mois.
[3] 天子乃鮮羔、先薦寢廟. Chapitre des « Prescriptions mensuelles » 月令.

nologues les plus renommés n'ont pas songé jusqu'à ce jour à contester la haute valeur.

Auprès des tombeaux.

Après l'offrande domestique, les membres mâles de la famille se rendent aux tombeaux de leurs plus proches parents décédés, pour y témoigner à qui mieux mieux de leur affection pour eux. Les fils se rendent au tombeau de leur père, les frères à ceux de leurs frères, le mari à celui de son épouse. Chacun apporte quelques objets destinés à être offerts au défunt, petits gâteaux et tartes, viande et légumes, encens et papier; cependant d'ordinaire on ne prend que les objets qui ont figuré dans la maison devant les tablettes. Les femmes les plus rapprochées du défunt par le sang font seules partie de la troupe, et cela encore seulement dans le cas où la tombe existe depuis moins d'un an et où par conséquent il n'y a pas encore eu de *tch^{c}i^{ng}-miâ^{ng}* depuis la mort du défunt, ou bien aussi lorsqu'il n'y a pas de membres mâles de la famille qui puissent s'acquitter des devoirs que prescrit la piété filiale. On voit donc de véritables foules déboucher des portes de la ville et se diriger vers les hauteurs; mais ce n'est pas uniquement dans le but d'accomplir auprès des tombeaux les cérémonies du jour; le désir de s'ébattre au bon air du printemps a sa grande part à cet exode général. En Hollande il se passe quelque chose de semblable à Pâques et surtout à la Pentecôte; une multitude de gens se mettent en campagne de si grand matin que cette coutume a pris un nom populaire qui signifie « marcher sur la rosée ». Les Chinois d'Emoui donnent à leur exode printanier un nom analogue, *tàh-tch^{c}i^{ng}* [1], qui signifie « marcher sur la verdure ».

Emoui est entouré de hauteurs de tous les côtés, excepté vers la mer. C'est le jour du *tch^{c}i^{ng}-miâ^{ng}* une joyeuse promenade à entreprendre, car tout y est vie et animation. Partout on rencontre des troupes plus ou moins considérables de jeunes hommes dans la force de l'âge, suivis de serviteurs qui portent des paniers remplis de ce qu'il faut pour les offrandes. De vieilles femmes, avec leurs pieds déformés, chaussés de souliers qui ne sont parfois pas plus longs que le doigt, s'avancent en chancelant, appuyées sur un

[1] 踏青.

long bâton ou sur l'épaule d'un fils ou d'un petit-fils, le long des sentiers pierreux des collines. Des jeunes filles en toilettes aux mille couleurs, le noir brillant de leur chevelure relevé par l'éclat de fleurs voyantes qu'elles y entremêlent, s'en donnent à cœur joie de rire et de faire des malices; elles savent trop bien, les pauvrettes, que ce sera probablement la seule occasion qu'elles auront de toute l'année d'échanger pour un instant la lourde atmosphère des appartements intérieurs contre un air plus pur que celui qu'elles respirent parfois dans les étroites rues de la ville. On se rappelle involontairement ces vers du poète:

« Doucement tombe la pluie de feu en petites gouttelettes,
« Nombreux sont les promeneurs qui foulent la verdure » [1].

Mais les échos de ces hauteurs n'ont pas seulement à répéter les accents de l'allégresse et de la gaieté; voici des lamentations et des chants mortuaires qui frappent notre oreille; c'est une pauvre veuve, au milieu des plats qu'elle a apportés pour son époux défunt, qui chante sur son tombeau sur des notes déchirantes, entourée de ses enfants, qui pendant ce temps goûtent aux mets à la dérobée. Mais ces plaintes aiguës ne troublent en rien la joie qui règne ailleurs. Personne n'y fait attention; on considère ces bruyantes manifestations du deuil comme un devoir prescrit par la coutume bien plus que comme l'expression d'une douleur véritablement sentie. Mais les plaintes durent longtemps. Souvent celle qui s'acquitte de ce devoir ne quitte pas le tombeau du défunt depuis le grand matin jusque tard dans la soirée, et passe toute la journée à redemander son époux en l'appelant à haute voix par son nom.

Revenons à notre famille en chemin pour le tombeau. Dès qu'on est arrivé, on commence par débarrasser le tertre mortuaire de l'herbe et des saletés qui peuvent s'y trouver; on le répare s'il est besoin, on repasse en rouge les lettres de l'inscription et enfin l'on enlève la mousse des pier-

[1] 微微潑火雨、
草草踏青人。 Poésies de T'ang Yen K'ien 唐彥謙, dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. V. La « pluie de feu tombant en gouttelettes » 潑火雨 est le nom que l'on donne dans certaines contrées de la Chine à la pluie qui tombe à l'époque du *tch'ing-miáng*. Voy. dans le « Trésor etc. », ch. V, « l'Explication étendue des Prescriptions mensuelles », ouvrage que nous avons cité dans la note de la page 12.

res et des dalles de la tombe. Cela fait, on place des cierges et des bâtons d'encens allumés devant la pierre verticale qui porte l'inscription tumulaire, et l'on sème sur le tertre de petites feuilles de papier jaune ou blanc à découpures dentelées parallèles, pour servir de preuve que les descendants du défunt se sont acquittés de leur devoir et n'ont rien négligé des prescriptions relatives à la piété filiale. Ces papiers servent aussi de sauvegarde au tombeau; s'il arrivait que les parents d'un mort négligeassent pendant plusieurs années de déblayer sa tombe et d'y répandre des morceaux de papier, il serait très possible que le propriétaire primitif du terrain s'en emparât de nouveau, ou que d'autres personnes ne se gênassent pas pour y établir un nouveau tombeau, ou même pour y bâtir. Il est clair que ces morceaux de papier, qui, par parenthèse, donnent aux collines couvertes de tombeaux une apparence toute particulière, seraient bientôt enlevés par le vent; pour prévenir cet accident, on dépose sur chaque feuille un peu de terre ou une petite pierre. Cela s'appelle *teh-tsoá* [1], « déprimer le papier ».

Tous ces préliminaires achevés, on a rangé dans l'ordre voulu les objets qui ont été apportés pour l'offrande devant la pierre verticale sur laquelle se trouve l'épitaphe, et pour une part aussi devant le petit autel consacré au dieu de la contrée, qui se trouve sur presque chaque tombeau de quelque apparence. Nous avons, dans notre article sur le 2 du second mois, dit le nécessaire sur le compte des dieux tutélaires de chaque contrée, et n'avons donc pas à y revenir ici, sauf pour mentionner que les autels en question sont d'ordinaire formés chacun d'une pierre plate verticale, rarement haute de plus d'un ou deux pieds, placée contre une seconde pierre, qui est cubique, ou plate aussi, mais horizontale, et qui représente la table de l'autel. La pierre verticale porte l'un des nombreux titres du dieu du Sol, dont nous avons énuméré la plupart dans l'article qui vient d'être rappelé; ceux que l'on voit le plus souvent sont « Impératrice-Terre » [2], « dieu du Bonheur » [3] ou simplement « Bonheur » [4]. Il est aisé de comprendre pourquoi le culte du Seigneur de la Terre joue un rôle dans les cérémonies qui se font sur les tombeaux, puisque ce dieu, en sa qualité de divinité tutélaire de la contrée, a nécessairement le patronage des tombeaux qui s'y

[1] 擲紙.

[2] Voy. page 148, note 1.

[3] Voy. page 154, note 2.

[4] 福.

trouvent, et qu'il est par conséquent tout naturel qu'on lui présente des offrandes afin de le porter à protéger l'être aimé que l'on a confié à son soin. On dépose donc une partie de l'offrande devant son autel, et on la lui présente avec toutes les marques de respect qui sont dues aux dieux, et en brûlant du papier d'or. Ce devoir accompli, la compagnie s'agenouille aussi devant le tombeau, ceux qui la composent touchent le sol avec leur tête et accomplissent tous les rites qui doivent s'observer chaque fois que l'on fait une offrande aux ancêtres. Ensuite l'on brûle quelques paquets de papier d'or et d'argent et l'on tire des pétards pour écarter les démons faméliques qui pourraient vouloir s'emparer des aliments destinés au mort, et finalement on emballe de nouveau les objets qui ont servi à l'offrande, on les remporte à la maison, et on les consomme en famille, souvent avec quelques convives invités pour la circonstance.

Il y a pourtant beaucoup de personnes qui ne sont point disposées à rentrer aussitôt que leur devoir est accompli sur le tombeau, et qui, au lieu de remporter l'offrande chez elles pour l'y manger, en font le menu d'un pique-nique, qui se consomme dans les champs ou dans quelque temple voisin; mais il va sans dire que ces pique-niques sont un luxe que tout le monde ne peut pas se permettre. En tout cas il faut dire à l'honneur des Chinois que la gaieté qui règne dans ces fêtes champêtres n'a jamais pour conséquence que le spectateur assiste à des scènes d'ivresse ou de désordre. Sous ce rapport, la manière dont les Chinois « marchent sur la verdure » se distingue très avantageusement de celle dont en Hollande le peuple « marche sur la rosée ».

On ne se contente pas de faire des offrandes sur les collines et d'y déblayer les tombeaux, ce qui s'appelle « sacrifier et balayer » [1], mais on a encore la coutume de restaurer les anciennes tombes, soit peu avant, soit peu après le *tch'ing-miâng*, soit ce jour-là même. La période pendant laquelle doivent s'accomplir toutes les cérémonies dont les tombeaux sont l'objet, embrasse les dix jours qui précèdent et les dix jours qui suivent celui que l'almanac désigne pour la fête même, et, comme cet espace de temps compte toujours comme ne renfermant que des jours heureux, personne n'est embarrassé pour choisir le jour qui conviendra le mieux pour l'accomplissement des rites,

[1] 祭掃.

quoique dans la règle les Chinois soient scrupuleux à ne rien entreprendre d'important sans consulter auparavant l'almanac ou le devin. Il y a même des gens qui considèrent comme heureux le mois tout entier dans lequel tombe le *tch'i^{ng}-miá^{ng}*, en y joignant encore les dix premiers jours du mois suivant; mais cette facilité n'est pas reconnue valable que pour les personnes que quelque cas de force majeure, par exemple la maladie, met dans l'impossibilité de faire pendant la période proprement dite de la fête leur visite au tombeau.

Les tombeaux dégradés se réparent et se déblaient dans cet intervalle de temps; on en exhume les ossements et on les dépose dans des urnes, si les parents jugent que la bière n'est plus en état de résister aux infiltrations et à la poussée de la terre. On commence par rassembler soigneusement ces restes et par les nettoyer, après quoi on les range dans un grand vase de terre cuite dans leur ordre naturel, en commençant par les os des pieds et en terminant par le crâne, que l'on enveloppe dans une feuille de papier sur laquelle on peint le nez, les yeux et la bouche. D'ordinaire on jette la queue et les cheveux. A Emoui les urnes se nomment *kim-tāng* [1], «pots de métal», ce qui donnerait à penser qu'anciennement on y faisait usage de vases en métal, et non pas, comme maintenant, en terre cuite. On enterre ces urnes, tantôt isolées, tantôt par groupes, dans une nouvelle fosse, ou bien, en attendant que l'on ait trouvé un moment propice ou un emplacement heureux, on les dépose dans la montagne dans quelque caverne ou fente de rochers ou sous quelque pierre qui surplombe, et elles restent là au sec sans que personne y touche. On appelle l'enfouissement des urnes *tsòng-kim* [2], «enterrer du métal».

Le transfert des ossements dans des urnes a un double but. Premièrement, comme un vase de terre cuite est plus durable qu'un cercueil de bois, on n'a pendant longtemps plus à s'inquiéter des restes mortels d'un défunt, une fois qu'ils sont dans l'urne. Ensuite, on s'épargne ainsi les frais qu'il faudrait faire pour construire un nouveau tombeau, et on le fait sans néanmoins se rendre coupable de sacrilège, ce qui serait le cas si l'on jetait les ossements ou si on les enterrait dans une fosse commune. C'est là aux yeux des Chinois le plus grand crime que l'on puisse commettre contre un

[1] 金甗. [2] 葬金.

mort, et ils ne doutent pas que l'esprit du défunt n'en prît une vengeance exemplaire. Aussi est-ce une œuvre méritoire que de rassembler dans une urne les ossements d'un tombeau que l'on voit négligé ou qui s'est effondré, et il arrive souvent que l'on se cotise pour accomplir en commun cette bonne œuvre sur une grande échelle. Lorsque l'on a construit le bâtiment du Club dans la petite île de Kǫ́-Lōng-Soū [1], où est établie la colonie étrangère d'Emoui, on a eu à démolir plusieurs tombeaux, et l'on en a retiré beaucoup d'os; les habitants firent alors une collecte au moyen de laquelle ils enterrèrent ailleurs ces ossements avec toutes les cérémonies voulues.

Quand on s'aperçoit qu'un tombeau menace ruine au point qu'il ne soit pas possible d'en renvoyer la restauration jusqu'à l'époque annuelle du déblaiement, on juge que nécessité n'a pas de loi, et l'on choisit sans plus tarder un jour heureux quelconque pour l'opération, toujours à l'aide de l'almanac ou du devin. Il faut pour que l'on s'y décide que le *tch*^{c}*i*^{ng}*-miá*^{ng} soit encore assez éloigné; si au contraire il n'y a plus longtemps à attendre, on se contente de fermer provisoirement tant bien que mal les brèches du tombeau avec des pierres et des tessons, et l'on pousse ainsi jusqu'au moment où l'on pourra reconstruire le monument sans se préoccuper ni d'almanac ni de devin.

Les anciens ouvrages chinois que nous avons consultés sont des plus maigres en renseignements directs ou indirects sur le degré d'antiquité qu'il faut attribuer à la fête des tombeaux. Nous avons trouvé uniquement dans les écrits du philosophe Kouan Tsz' [2], sous forme d'une exhortation qu'il adresse à son souverain, une phrase dans laquelle l'auteur nous semble faire allusion à l'usage de visiter au printemps les demeures des morts pour les tenir en ordre. Ainsi cet usage aurait existé à l'époque de Kouan Tsz', c'est-à-dire au VIIe siècle avant J. C. Voici la phrase en question: «Si, au «printemps, on ne serre pas les ossements vermoulus et les colonnes vertébrales en décomposition, et si l'on n'abat et n'éloigne pas les arbres morts, «la sécheresse de l'été atteindra sa dernière limite» [1]. Nous tâcherons, dans

[1] Voy. l'introduction.
[2] Voy. la page 221.
[3] 春不收枯骨朽脊、伐枯木而去之、則夏旱至矣· *Kouan-Tsz'*, ch. 18, § 57.

le cinquième chapitre de cet ouvrage, au § 4, de déterminer la place que très probablement la fête des tombeaux doit occuper dans l'histoire de l'évolution des mœurs nationales des Chinois.

Quand le jour de la fête approche de sa fin et qu'à la vue du soleil qui s'abaisse vers l'horizon la foule joyeuse prend en hâte par les collines et par les champs la direction de la ville, les femmes et les enfants qui rentrent se mettent des épis fleuris dans les cheveux et cueillent des fleurs le long du chemin. « Deux années », dit un poète [1], « je me suis trouvé dans « la magnificence de la capitale à l'époque du manger froid. Partout où mes « yeux reposaient il y avait des maisons sans nombre caressées par le vent du « printemps. Les chevaux harnachés de métal et de soie hennisaient sur « l'herbe de la plaine, et de belles femmes cueillaient des fleurs le long « du chemin » [2]. On veut rapporter chez soi le printemps, la vie, la croissance, la jeunesse, ce qui remplit la Nature; on espère avoir part ainsi à cette beauté et à cette sève de jeunesse. La Nature est née de nouveau; les fleurs, la verdure, traduisent la fraiche activité qui circule en elle, et on transplante chez soi avec ses belles fleurs ce qui rend la Nature si splendide et si vivante. « Si l'on se met des épis dans les cheveux, on peut devenir gras et luisant », dit le peuple [3].

« Such are the harmless, if not meritorious forms of respect for the dead », dit Sir John Davis, « which the Jesuits wisely tolerated in their converts, « knowing the consequences of outraging their most cherished prejudices » [4]. C'est l'habile missionnaire Ricci qui, au XVIIe siècle, a frayé la voie aux missions des Jésuites; après lui, le savant Schaal réussit à se faire confier la direction de l'observatoire impérial, ce qui lui permit d'ouvrir plus grande encore la porte de la Chine à la propagande; puis vinrent Magaillans, Ver-

[1] Hou Hwoui 胡會.

[2] 二年寒食在京華、
寓目春風萬萬家、
金絡馬嘶原上草、
玉顏人折路旁花. « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. V.

[3] *Ts'ah béh t'ang poûi péh* 插麥可肥白. On verra dans le paragraphe suivant que l'on orne aussi les portes des maisons avec de la verdure, usage très répandu aussi en Occident.

[4] Wells Williams, « The Middle Kingdom », ch. XVIII.

biest et une trentaine d'autres, qui travaillèrent avec un succès étonnant le vaste champ encore en friche qui s'étendait devant eux. Mais les Franciscains et les Dominicains pénétrèrent après eux par la brèche qu'ils avaient faite, et leur fanatisme et leur esprit mesquin de rivalité détruisirent les fruits de longues années de patiente habileté. Ricci avait prescrit à ses confrères jésuites de laisser provisoirement subsister le culte des ancêtres, afin de faciliter le passage des Chinois au christianisme. C'est cette sage mesure qui servit de prétexte principal aux divisions entre les Jésuites et les autres missionnaires et qui donna lieu à une accusation portée à Rome contre les premiers. Le pape Innocent X fut assez aveugle pour se prononcer en faveur des plus bigots de ses serviteurs. Il confirma en 1645 une condamnation de la conduite des Jésuites par rapport au culte des ancêtres, prononcée par la Congrégation de la Propagande, et cette décision, sans exercer d'influence immédiate fort sensible sur la marche de la mission, n'en a pas moins été une arme redoutable dans les mains des ennemis des Jésuites, dont les procédés tolérants en fait de prosélytisme restèrent désormais connus. En 1704 fut promulguée une nouvelle décision papale, cette fois de Clément XI, dans laquelle la manière de voir des disciples de Loyola en fait de propagande était de rechef condamnée et où il était interdit aux Chinois chrétiens de continuer à observer des coutumes ou usages sur lesquels le pape aurait prononcé l'anathème. Un légat nommé Tournon fut envoyé en Chine pour y mettre en vigueur l'édit pontifical; mais on avait compté sans l'empereur Ching Tsou (K'ang Hi), homme de caractère, très peu tolérant à l'égard de tout ce qui pouvait ressembler à un empiètement sur son autorité. Ce prince trouva fort mauvais qu'un pape de Rome se mêlât de faire la loi à son peuple, et il promulgua un contre-édit, déclarant qu'on ne tolérerait que les missionnaires qui suivaient les principes de Ricci, et que l'on sévirait contre tous ceux qui obéiraient à l'édit de Clément. Tournon de son côté menaça d'excommunication tout chrétien qui oserait enfreindre les décisions papales, sur quoi l'empereur, en 1718, interdit le séjour dans son empire à tout missionnaire qui ne serait pas muni de sa permission spéciale; car il prévoyait bien qu'à l'avenir on n'enverrait plus un seul missionnaire en Chine que sous la promesse solennelle de se conformer aux vues du pape. C'est pour le même motif que l'empereur suivant, Chi Tsoung (Young Tching) prohiba en 1724 complètement la prédi-

cation du christianisme comme opposée au *hào* [1], c'est-à-dire à la doctrine de la piété filiale. Tous les missionnaires, sauf ceux à la présence desquels on tenait à Pékin, furent bannis de l'empire et un grand nombre de leurs prosélytes, dont il y avait déjà des centaines de mille, furent, dit-on, punis de mort, comme coupables d'avoir résisté aux édits impériaux. Telle fut la fin misérable d'une mission fondée avec tant de labeur et d'intelligence. Il est difficile de comprendre ce qui a inspiré au pape et à la Congrégation de la Propagande une si forte aversion contre le culte des ancêtres et contre les cérémonies que les Chinois accomplissent sur les tombeaux. On sait que ce culte est inspiré pour une bonne part par le désir de maintenir le lien qui existe entre les générations qui se succèdent; les descendants désirent n'être point entièrement séparés de leurs pères, et ils espèrent après leur mort continuer à leur tour à vivre au milieu de leurs enfants. On se demande donc pourquoi l'Eglise, qui elle-même prêche l'immortalité des âmes, ne pourrait pas laisser subsister les hommages que l'on rend aux âmes de ses ancêtres en même temps que ceux qu'elle prescrit pour des saints et des bienheureux, et qu'elle encourage même au point que ce culte finit souvent par prendre presque complètement la place de celui de Dieu. En outre, l'Eglise catholique a, elle aussi, sa fête des tombeaux; c'est le jour des Morts, qui se célèbre le 2 novembre, et à l'occasion duquel des milliers de personnes se pressent dans les cimetières pour déposer des fleurs sur les tombes des morts et prier pour leurs âmes. Les prêtres chantent alors leurs litanies et leurs requiems et aspergent les tombes d'eau bénite; les personnes qui pleurent quelque perte récente sont naturellement celles qui prennent le plus de part à ces cérémonies. Vraiment l'analogie est plus réelle qu'on ne le penserait peut-être au premier abord entre le jour des Morts et le $tch^{c}i^{ng}$-$mi\hat{a}^{ng}$; les différences touchent presque uniquement la forme; les Chinois offrent de l'encens au lieu de fleurs odorantes, et ils ajoutent des plats pour le raffraichissement des âmes On verra dans notre article sur le septième mois [2] que les prêtres bouddhiques ont aussi un jour des Trépassés, où ils font des aspersions d'eau bénite, de même que leurs collègues chrétiens le 2 novembre, et cela doit raffraîchir, désaltérer les âmes des morts.

[1] 孝. Ce caractère représente un vieillard 老, soutenu par son enfant 子.

[2] II, 2.

Les chrétiens n'avaient donc pas grand' chose à reprocher aux Chinois; mais l'étroitesse et la rivalité semèrent la division entre les missionnaires, et l'œuvre péniblement cultivée pendant près d'un siècle fut si bien détruite que les missions catholiques en Chine ne se sont pas encore à l'heure qu'il est relevées du coup qui les atteignit alors La pape reçut en même temps une leçon, qui aurait pu lui apprendre qu'il y a des souverains dans le monde qui ne sont pas disposés à se soumettre à ses prétentions au gouvernement universel des esprits.

Les Parses convertis au mahométisme ont aussi leur fête annuelle des tombeaux, de sorte qu'il se trouve que cette coutume est presque aussi répandue que celle des œufs de Pâques. Pendant les dix premiers jours du mois de Moharram, on célèbre des pompes funéraires en souvenir des deux premiers martyrs de l'Islam, Hassan et Hussein. On fait des processions, dans lesquelles on porte les Tazias, symboles du deuil, et le Dhal-Dhal, cheval de Hussein, ainsi que d'autres objets, que l'on enterre ensuite; on érige aussi des Tabuts, ou mausolées temporaires, où l'on brûle de l'encens et accomplit des cérémonies funéraires. Ces Tabuts proviennent évidemment de religions plus anciennes, sur les ruines desquelles l'Islam s'est établi, car ils ne sont pas mentionnés dans le Coran et on ne les connaît pas en Arabie; les musulmans orthodoxes les condamnent et les méprisent.

Enfin le Farurhardin Yasan, ou jour des morts des Parses restés adorateurs du feu, offre plus de points de ressemblance encore avec la fête des tombeaux des Chinois. Non seulement les adeptes de Zoroastre, de même que les habitants de l'empire du Milieu, ont des cérémonies périodiques au moyen desquelles on entretient soigneusement au sein de la famille le souvenir des défunts; mais ils font aussi des offrandes annuelles aux âmes délaissées, offrandes très analogues à celles qui se font en Chine dans le septième mois et que nous décrirons en son temps. On fait de petits gâteaux ronds, appelés daruns, que les prêtres bénissent ainsi que les autres objets destinés à l'offrande; on présente ensuite le tout aux âmes des morts et l'on va processionnellement dans les montagnes offrir sur les tombeaux et prier pour le repos des morts.

La fête des tombeaux qu'observent les Javanais peut aussi se rapprocher sous plusieurs rapports de celle des Chinois. Elle se célèbre dans le huitième mois de l'année musulmane, « le mois de Saban, qui en a même

«pris à Java un nouveau nom, celui de mois de Rouwah. Ce mot est une cor-«ruption du mot arabe arwahh, pluriel de rouhh, esprit. L'influence maho-«métane se montre ici en ce que l'on a choisi pour la fête un mois de l'an-«née musulmane, et en ce que le nouveau nom de ce mois n'est pas tiré du «javanais, mais de l'arabe. On voit par là que ceux qui ont introduit l'Islam «à Java ont facilité la transition pour les indigènes en s'accommodant à leurs «idées et à leurs usages [1]. Les honneurs que l'on rend aux morts au mois de «Rouwah consistent pour une part dans le déblaiement de leurs tombeaux, et «pour une part en festins de sacrifice, qui sont probablement considérés par «les indigènes, suivant les différents points de vue où ils se placent, tantôt «comme des offrandes faites aux âmes des défunts, tantôt comme des offrandes «faites à leur intention [2]. Il y a, comme on a vu, un mois spécial pour ces «offrandes, mais il n'y a pas de jour spécial dans le mois [3]. Les formes que «l'on observe semblent différer beaucoup d'une partie de l'île à l'autre, de même «que les noms que l'on donne à la cérémonie. Suivant M. Poensen, elle s'ac-«complit dans la résidence (province) de Kediri dans la demeure du chef de «la dessa (commune), où les habitants se rassemblent, d'ordinaire le soir, «apportant chacun leur offrande de sĕkoul pounnĕl (riz cuit d'une façon «particulière) avec assaisonnements. Ces provisions se partagent en huit am-«bĕngs (portions servies pour trois ou quatre personnes sur un seul plat), «dont quatre sont consacrées à Adam et à Eve et quatre à l'esprit protec-«teur de la dessa [4], pour obtenir leur intercession et leur bénédiction. . . . «Tout le reste de la soirée est consacré à des festivités . . .» [5], car les Javanais en agissent comme les Chinois avec les mets qui ont servi aux offrandes; ils les mangent, ou en envoient à leurs amis et connaissances. Un auteur mahométan dit: «Chez tous les autres peuples on consume les «offrandes par le feu, de sorte que ni bons, ni méchants n'en profitent;

[1] Voici donc la même politique qu'ont suivie les Jésuites en Chine, et qui aurait peut-être mis ceux-ci en état d'acclimater dans l'empire du Milieu un christianisme accompagné du culte des ancêtres, si l'intervention du pape n'avait pas tout gâté.

[2] C'est la première interprétation qui est la bonne en ce qui regarde les Chinois. Ce n'est pas pour le mort, mais au mort qu'ils offrent sur son tombeau.

[3] Tout de même donc qu'en Chine.

[4] Les Chinois font aussi cette offrande au dieu tutélaire de la contrée. Leur but, comme nous l'avons vu, est d'obtenir sa protection sur le tombeau, et l'on peut se demander si les Javanais n'ont pas une intention analogue à l'égard du dieu de la dessa.

[5] Veth, «Java», I, p. 322.

« mais d'après notre loi, elles restent dans la possession de celui qui les « offre » [1]. Pour être exact, cet auteur aurait dû excepter, en même temps que les mahométans, les Chinois, et maint autre peuple avec eux.

Les habitants de l'île de Bali, dont la religion est restée l'Hindouisme, célèbrent leur fête des tombeaux au nouvel-an, qu'ils appellent galoungan. « Parmi les cérémonies de la matinée de ce jour se trouve celle d'après « laquelle les femmes portent au cimetière et servent aux esprits des morts « une partie des offrandes — consistant principalement en riz cuit, auquel « on donne dans ce cas le nom de poundjoung . . . . On ne sert le festin du « jour que lorsque ce devoir a été rempli » [2].

§ 2.

LES MAISONS ORNÉES DE VERDURE.

Nous avons dit à la page 239 que lorsque le moment de rentrer est venu, les excursionistes du *tch'i^ng-miá^ng* se parent avec des épis verts et cueillent des fleurs le long du chemin, comme s'ils voulaient rapporter le printemps chez eux; nous avons à donner ici quelques détails supplémentaires sur cette coutume, et en particulier à la rattacher à une autre coutume très suivie dans la contrée continentale qui entoure Emoui, quoique à Emoui même on ne l'observe qu'exceptionnellement; nous voulons parler de l'habitude de décorer les portes des maisons avec des rameaux verts. Elle semble remonter haut, mais, comme cela ressort de certains ouvrages, ne pas avoir été partout observée à la même date, ni de la même manière. Ainsi on lit dans l'« Histoire des cinq Dynasties » [3], ouvrage qui traite du Xe siècle, que « entre le Yang-tsz'-kiang et le Hoaï », donc dans la partie centrale de la province de Nganhwoui, « chaque famille coupait un

[1] Dozy, « de Israëlieten te Mekka » 143, cité par Veth, p. 323.

[2] R. van Eck, « Schetsen van het eiland Bali », VIII, dans le « Tijdschrift van Nederlandsch Indië », 1880, p. 410.

[3] 五代史. Cet ouvrage raconte l'histoire des cinq maisons éphémères qui remplissent l'intervalle entre la dynastie de T'ang et celle de Soung; elles vont donc à peu près de l'an 907 à l'an 960 ap. J. C.

«rameau de saule pendant les jours du manger froid et le plantait dans la «porte» [1]. Un autre ouvrage permet de voir que la forme de cette coutume variait suivant les localités. On y lit en effet: «Dans le troisième mois, «lorsque les fleurs du pêcher s'épanouissaient, le peuple de Tching [2] sur «les eaux du Tchun et de la Weï invoquait, en portant des orchidées à «la main, les manes et les âmes, afin de détourner les malheurs» [3]. Les «Livres d'histoire de la dynastie de Soung» [4] ajoutent que depuis l'époque de la dynastie de Weï [5] cette coutume avait été fixée au troisième jour du troisième mois, et que l'on n'y consacrait plus, comme auparavant, la période entière du *siōng-soù* [6]. A Fouh-Tcheoufou, chef-lieu de la province de Fouh-kien, on suspend en dehors des maisons, le 3 du troisième mois, une plante qui ressemble fort au mouron [7]; mais d'après le Calendrier de King-Tch'ou, «on plantait (dans la contrée de King-Tch'ou) un rameau de saule «dans la porte le 15 du premier mois, et ensuite on prenait un repas de «vin et de viandes à l'endroit que le rameau indiquait» [8]. Il ressort de tout cela que la coutume de décorer les maisons avec de la verdure et de se parer le corps avec de la verdure et des fleurs n'était pas primitivement restreinte à un jour déterminé, mais caractérisait, ou caractérise encore, plutôt une certaine période de temps dans la première saison de l'année. De plus, le saule semble avoir joué un rôle important dans ces usages, ce qui est encore confirmé par l'ouvrage intitulé «les Saisons de Kin-Mun» [9], où on lit même que «les habitants du Loh-Yang [10] préparaient, pendant la période

[1] 江淮間寒食日家家折柳插門. Voy. le «Trésor de toutes sortes de Choses, angmenté et revu», ch. V, 寒食.

[2] Partie septentrionale de la province actuelle de Honan.

[3] 三月桃花出之時、鄭俗於溱洧水上執蘭招魂續魄祓除不祥. Voy. le 韓詩章句, cité dans le «Trésor etc.», ch. V, 上巳.

[4] 宋書, ch. 禮志. La dynastie de Soung a occupé le trône de l'an 960 à l'an 1280 de notre ère.

[5] Nons avons déjà parlé à la page 78, note 1, de cette dynastie, qui se rattache aux Huns.

[6] Voy. la page 205.

[7] Doolittle, «Social Life of the Chinese», ch. XX.

[8] 正月十五日以楊枝插門、隨楊枝所指仍以酒脯飲食.

[9] 金門歲節.

[10] Partie septentrionale du Honan actuel.

du manger froid, une bouillie avec des fleurs de saule» [1]. Voyons si ces usages s'expliquent par l'aspect que la Nature prend au printemps, et en même temps si le saule a des propriétés qui fassent comprendre le rôle que l'on réservait de préférence à cet arbre dans les coutumes printanières.

La plupart des Chinois se contentent d'une fable ou d'une légende pour expliquer l'usage de décorer au printemps les maisons avec de la verdure. Une fois, raconte-t-on, il arriva qu'un rebelle du nom de Hoang Tchʿao [2] mit à feu et à sang la province de Fouhkien. Tout fuyait à son approche. C'est ce que firent les habitants du petit village de Chih-Pih [3], qui allèrent cacher dans la montagne tout ce qu'ils avaient de précieux. Parmi les fugitifs se trouvait une femme avec deux petits garçons. Elle portait l'aîné sur son dos et donnait la main au cadet. Malheureusement, dans la confusion d'une fuite précipitée, elle se trompa de chemin et vint directement tomber entre les mains du chef des rebelles. Hoang Tchʿao ordonna de l'arrêter, et lui demanda pourquoi elle portait le plus grand des garçons et faisait marcher le plus petit. «Hélas», répondit-elle, «l'aîné est le frère de mon mari, mais le cadet est mon enfant à moi. Si j'ai le malheur de perdre mon fils, il reste possible que je donne le jour à un autre; mais je ne pourrais pas compenser la perte d'un beau-frère, et il me faut donc avoir le plus de soin de ce dernier». — «Retourne tranquillement dans ton village», dit alors Hoang Tchʿao, «mets un rameau de *Dolichos tuberosus* (?) [4] au-dessus de ta porte, et j'ordonnerai à mes soldats d'épargner ta demeure». Cette femme fit ce qui lui avait été recommandé; mais ses voisins, devinant son but, imitèrent son exemple, et bientôt chaque porte de maison dans le village eut arboré un rameau de *Dolichos*. Peu après arriva un détachement de l'armée des rebelles; mais comme les soldats avaient des ordres stricts de ne point faire de mal là où ils verraient un rameau de *Dolichos* au-dessus de la porte de la maison, ils n'osèrent toucher à aucune des habitations du

[1] 洛陽人家寒食煑楊花粥. Voy. le «Miroir et Source de toute Recherche», chap. XXII, 粥.

[2] 黃巢.

[3] 石壁; dans le district de Ning-Hoa 寧化, département de Ting-Tcheou 汀州府, province de Fouhkien.

[4] 葛籐.

village. Bientôt dans les environs l'on sut que ce village offrait un sûr asile contre le glaive des rebelles, et l'on vint en foule s'y réfugier. Il y séjourna ainsi pendant quelque temps un grand nombre de Hakkas [1], ce qui signifie émigrants ou hôtes, dont les descendants continuent jusqu'à ce jour à être appelés ainsi. Au rétablissement de la paix, ils quittèrent le village où ils avaient trouvé un asile temporaire, et ils se dirigèrent vers le sud, pour s'y créer une nouvelle patrie dans les montagnes qui sont au nord-est de la province de Canton [2]. Telle est, suivant la légende, l'origine des Chinois appelés maintenant Hakkas.

C'est un fait historique que, vers la fin du règne de la dynastie de Tᶜang, un révolté du nom de Hoang Tchᶜao trouva un très grand nombre de partisans dans la province actuelle de Kouangsi, ravagea à leur tête une partie considérable de l'empire et s'empara même en l'an 880 de la résidence impériale Tchᶜang-Ngan [3], où il se fit proclamer monarque de la Chine. Il se maintint jusqu'en 884; les troupes tartares que l'on employa contre lui le vainquirent alors et ses propres partisans le mirent à mort [4]. L'histoire de cette rébellion est racontée dans les «Mémoires de la destruction de la Maison de Tᶜang et des cinq Dynasties» [5].

C'est depuis lors, dit le peuple, que la coutume s'est établie de mettre de la verdure sur les portes en signe de sécurité et de paix et afin de faire que le malheur passe devant la maison sans y entrer. Il est clair cependant que cette explication est très forcée, car on ne comprend pas comment un évènement tout à fait local aurait pu donner naissance à une coutume aussi enracinée, dont de plus, comme on l'a vu, on trouve déjà des traces dans le Calendrier de King-Tchᶜou, ouvrage composé trois siècles avant la révolte de Hoang-Tchᶜao. Les Chinois sont toujours prêts à rattacher à quelque légende les coutumes dont ils ne se rendent pas compte; cela explique tout à leurs yeux; mais, quelque commode que soit un passe-partout de ce genre, nous ne saurions nous en contenter, et il nous faut chercher mieux.

Il faut en tout premier lieu tenir compte du fait, que nous avons con-

[1] 客家.

[2] «China Review», vol. II, p. 223: «on the Origin and History of the Hakkas», par Ch. Piton.

[3] Voy. la page 105.

[4] Mayers, «Chinese Reader's Manual», 213.

[5] 殘唐五代志. «China Review», article cité. Quant aux cinq dynasties, voy. page 244, note 3.

staté en nous appuyant aussi sur diverses citations tirées d'ouvrages chinois, que la coutume d'attacher des rameaux verts aux portes des maisons n'est pas restreinte à un seul jour fixe, mais qu'elle a été observée, ou est encore observée, aussi bien le 15 du premier mois que le 3 du troisième mois, en outre pendant la durée du manger froid, et enfin le jour de la fête des tombeaux. Cet usage se rattache donc clairement à la *saison printanière.* Ce n'est pas non plus une seule espèce de plante qui sert exclusivement à décorer les portes; car nous avons vu que les orchidées jouaient un rôle aussi bien que le saule, et que maintenant encore on suspend du mouron ou des plantes analogues devant les maisons. On fait même dans la province de Fouhkien grand usage de rameaux d'un figuier (*Ficus indica* ou *Ficus religiosa*); nous y reviendrons. L'existence de ces formes variées d'un même usage en rend l'interprétation beaucoup plus facile, et nous croyons ne point trop nous avancer en affirmant que la coutume en question se rattache étroitement à celle dont nous parlions à la page 239, de rapporter des épis de blé et des fleurs lors des excursions du *tch'ing-miâng*. La Nature entière, vaincue, tuée durant l'hiver par l'esprit des ténèbres, se réveille au printemps, animée d'une vie nouvelle par le jeune soleil; tout, hommes, animaux, fleurs et produits des champs, est pénétré d'une nouvelle énergie vitale; la joie circule partout, et les hommes, heureux de cette résurrection, rapportent dans leurs demeures le printemps sous forme de verdure et de fleurs, afin que la puissance germinatrice, et le bonheur et l'allégresse qui en émanent, se communiquent à leurs familles. En Angleterre, nous l'avons vu [1], on faisait avec de la verdure et des fleurs une entrée triomphale au mois de mai; on s'y parait à divers moments de la jeune saison avec ce que la Nature faisait épanouir, ou bien l'on en décorait les fenêtres, les portes, les églises. Cette coutume se retrouve sous diverses formes dans mainte contrée de l'Europe. Il paraît qu'en Angleterre on portait à la Saint David (1 Mars) de l'ail sur la tête ou dans les habits; du moins, dans le Henri V de Shakespeare [2], Gower demande-t-il à Fluellen: « But why wear you your leek to-day? Saint Davy's day is past ». Les Irlandais se parent de trèfle le jour de leur patron St. Patrick (17 Mars) [3]. En Hollande les enfants

[1] Page 91. [2] Acte V, scène 1.
[3] Brand, « Observations on popular Antiquities », p. 53 et 54.

fêtent le printemps, sans trop savoir ce qu'ils font, quand ils s'arment le dimanche des rameaux de leurs palmes vertes [1]; car l'ancien paganisme s'est mêlé au judaïsme dans les cérémonies catholiques, et tous les ans on peut le constater lorsque l'on consacre les rameaux verts qui doivent servir à la décoration de l'autel et de l'église, et qu'on les distribue aux fidèles. Mais on n'a pas fait usage seulement de palmes, mais aussi de fleurs et de verdure variée, comme de celle de l'orme, de l'olivier, et même du saule [2], qui joue un rôle si considérable dans les usages printaniers des Chinois. Dans beaucoup d'endroits on décore à Pâques une seconde fois les églises avec de la verdure et des fleurs. A Wolverhampton et dans d'autres contrées de l'Angleterre le clergé faisait, à l'approche de l'Ascension, des processions dans lesquelles on portait de longues perches enguirlandées de fleurs [3]. Il paraît aussi qu'en Angleterre on a eu autrefois la coutume de décorer les rues, pendant la semaine des Rogations, avec des rameaux de bouleau [4]; mais le point culminant de toutes ces réjouissances se trouve dans les fêtes si gaies de mai, avec leurs arbres de mai, leurs reines de mai, leurs chants et leurs danses Ainsi Bourne raconte [5] que de son temps la jeunesse des deux sexes des villages du Nord de l'Angleterre se levait de très bonne heure le premier jour de mai, et se rendait avec de la musique et des cors dans quelque bois voisin pour y ramasser du feuillage et y faire des guirlandes de fleurs. La joyeuse troupe rentrait vers le lever du soleil au village avec ses innocents trophées, dont elle parait portes et fenêtres [6]. La journée s'achevait au milieu de rondes joyeuses qui se faisaient autour de l'arbre de mai, tout enguirlandé, érigé dans le village [7]. Des coutumes tout-à-fait analogues existent toujours en France, où les paysans dansent encore autour de l'arbre de mai.

[1] La palme a toujours été le symbole de la victoire, ici probablement de la victoire du soleil sur les ténèbres et le froid de l'hiver.

[2] Brand, p. 61 et suiv.

[3] Brand, p. 109. Dans son «History of Staflordshire», Shaw dit à ce sujet: «This ceremony, innocent at least, and not illaudable in itself, was of high antiqnity, having probably its origin in the «Roman offerings of the Primitiæ, from which it was adopted by the first Christians, and handed «down, through a succession of ages, to modern times. The idea was, no doubt, that of returning «thanks to God, by whose goodness the face of nature was renovated, and fresh means provided for «the sustenance and comfort of his creatures. It was discontinued about 1765».

[4] Brand, p. 111.

[5] «Antiquities of the common People», ch. 25.

[6] Brand, p. 117 et sniv.

[7] Strutt, «Sports and Pastimes of the People of England», livre IV ch. 3, XV.

Les anciens Romains avaient une double fête du printemps. La première, mise sous l'invocation d'Anna Perenna, se célébrait en mars. On s'y faisait mutuellement des vœux de longue et heureuse vie, *annos perennes*, on y buvait à la santé les uns des autres et l'on se réjouissait à la campagne; car en Italie on peut déjà au mois de mars avoir toutes les jouissances de la vie en plein air [1]. On peut voir par la description qu'Ovide fait de cette fête combien elle ressemblait au *tch'ing-miâng* des Chinois, qui rallumaient les feux ce jour-là et qui maintenant encore ornent alors leurs maisons de verdure et vont se réjouir aux champs. « On enlève les rameaux de laurier « qui durant toute l'année ont orné la porte des Flamines, et on les remplace par des rameaux fraichement cueillis. De même la porte du roi « des sacrifices et celle de l'ancienne Curie se parent du branchage de l'arbre « toujours vert de Phébus. On suspend des guirlandes fraîches autour de « l'autel de Vesta, et l'on remplace aux foyers d'Ilion le laurier qui s'est « flétri. On dit encore qu'au fond du sanctuaire le feu a été renouvelé, et « que la flamme sacrée revit . . . .

« On célèbre aux ides de ce mois sur les rives du Tibre la joyeuse fête d'Anna « Perenna. Le peuple s'y rend en foule; les vertes prairies se remplissent de « groupes couchés dans l'herbe, qui se désaltèrent en buvant à grands traits, « chacun aux côtés de sa compagne. Les uns campent à ciel ouvert; d'autres dressent des tentes; il y en a qui se font des huttes de branchages; « d'autres enfin plantent des piquets dans le sol et construisent un abri en « étendant sur ces rustiques colonnes leurs vêtements de dessus. Ensemble « le soleil et le vin versent leur feu dans les veines des joyeuses troupes. « On boit coup sur coup, se souhaitant les uns aux autres de vivre autant « d'années que l'on vide de coupes; et il y en a qui boivent ainsi jusqu'à « l'âge de Nestor et jusqu'aux années de la Sybille. On chante ensuite les « vers que l'on a entendus au théâtre, et les mains accentuent avec ardeur les inflexions de la voix. Enfin les coupes se déposent et l'on se lève « pour la danse, qui devient si passionnée que mainte jeune amante, parée « de ses plus beaux atours, finit dans son ardeur par faire voler sa chevelure tout autour de sa tête. Ils reviennent alors à pas chancelants; ils se

[1] Court de Gebelin, « Histoire du Calendrier ».

«donnent en spectacle au peuple qui, à la vue de leur ivresse, s'écrie qu'ils «sont heureux» [1].

Les Romains avaient une seconde fête du printemps, qui se célébrait en l'honneur de Flore pendant les quatre derniers jours d'avril et le premier jour de mai, et qui jusqu'à ce jour a résisté aux atteintes du temps. Brand cite un ancien calendrier de l'Eglise romaine, dans lequel on lit au 30 avril: *Maii arbores a pueris exquiruntur*, et maintenant encore en Italie les jeunes gens des deux sexes vont le premier mai à la campagne cueillir des rameaux verts qu'ils rapportent pour les placer au-dessus des portes, chantant tout le long du chemin [2]. On voit par ces exemples, qu'il aurait été facile de multiplier, que les Chinois sont loin d'être seuls à aller chercher le printemps sous forme de verdure et de fleurs. Mais c'est extrêmement naturel. Avec le printemps s'ouvre une phase si importante du cycle annuel de la vie humaine, que la seule chose dont on pût s'étonner serait qu'il se trouvât un seul peuple qui n'en eût pas célébré le retour. La Nature entière est transformée au printemps; les frimats ont disparu et ont fait place à une agréable tiédeur, les premiers rudes travaux agricoles sont achevés, et déjà se balance le vert des jeunes épis, promettant au laboureur une riche récompense de ses sueurs. La neige odorante des vergers présage l'abondance des fruits savoureux; la gratitude et l'espérance remplissent le cœur de l'homme; il répand ses actions de grâce devant le dieu-soleil qui fait sortir tant de trésors du sein de la terre. Ces sentiments s'expriment naturellement sous les formes de l'allégresse, et la verdure et les fleurs en sont les symboles tout indiqués. C'est pour cela que les habitants du Honan se rendaient sur l'eau en tenant des orchidées, dont le parfum pénétrant représentait pour eux les mille senteurs qu'exhale la Nature printanière; c'est pour cela encore que dans tant d'autres contrées de l'empire chinois on revêt les portes et les fenêtres de verdure et de fleurs, afin que le manteau nouveau dont la terre se revêt s'étende aussi sur les hommes et sur leurs demeures.

Quelque clair que soit tout cela, on n'y trouve pas encore l'explication de la préférence que l'on donne en Chine aux rameaux de saule pour la décoration printanière des maisons. Il nous faut donc entrer dans quelques

[1] Fastorum, livre III, 137—145, 523—540.
[2] Braud, p. 120 et 128.

détails au sujet de cet arbre et du rôle symbolique qu'il joue. Nous prendrons de nouveau les paroles de quelques auteurs chinois pour nous servir de principal fil conducteur; mais auparavant nous chercherons ce que peut nous apprendre l'analyse des noms chinois du saule.

Le saule porte en Chine deux appellations principales, celle de Yang 楊 et celle de Liou 柳. Il est vrai que la première s'applique dans les différentes parties de l'empire à des espèces d'arbres très différentes, par exemple au tremble ou au peuplier, mais au sud du Yang-tsz', où le peuplier est rare, le peuple considère Yang et Liou comme représentant un seul et même arbre, le saule vulgaire, et pour cela les deux s'écrivent presque toujours ensemble [1]. Le nom de Yang se prononce de même, sans en excepter l'intonation, que le nom du principe mâle de la Nature, dont le soleil est le siège principal, recèle l'énergie suprême [2]; les deux noms s'écrivent même d'une manière semblable. En effet le soleil, en qualité de représentant du principe mâle, se nomme 陽, ou anciennement 昜, caractère qui, placé après la forme hiéroglyphique indicative de l'arbre 木, donne le caractère 楊; l'analyse de celui-ci donne donc le sens d'arbre du soleil, ou d'arbre consacré au soleil. Mais pourquoi le saule était-il consacré au soleil? Nous avons déjà fait voir, à propos du quinzième jour de l'année, que le premier mois du printemps appartient au culte du soleil, qui dans ce mois s'anime d'une nouvelle force créatrice; or c'est dans le même mois que le saule s'anime aussi et commence à se couvrir de jeunes feuilles. «Dans le premier mois éclosent les feuilles du saule» [3], dit le «Livre des Rites de Taï l'aîné» [4]. Cet arbre renaît donc en même temps que le soleil. En outre, comme il vit longtemps et reverdit de printemps en printemps même lorsqu'il est tout décrépi par l'âge, il se prêtait tout à fait à devenir un symbole de la vie impérissable de la Nature, et par conséquent à représenter la puissance solaire, puisque c'est dans le soleil que se trouve la source de toute vie, l'origine de toute croissance et de toute fécondité. Le saule possède en réalité une vitalité étonnante. La hache a beau le dépouiller de ses branches; il pousse de nouveaux jets chaque fois que

[1] Voy. Williams, «Syllabic Dictionary», *sub voce.*

[2] Comp. page 60, note 4.

[3] 正月柳荑.

[4] Déjà cité à la page 9.

l'on a mis sa tête à nu. Chaque blessure devient un centre de vie. Il se forme comme un énorme crâne rugueux au sommet de l'arbre, jusqu'à ce que l'écorce finisse par éclater en commençant par le haut; peu à peu la fente descend et s'élargit, si bien qu'enfin l'arbre s'ouvre sur toute sa longueur, jusqu'aux racines, et que la lune peut plonger ses curieux regards entre ses flancs béants. Le bois pourrit, sert de pâture à des plantes parasytes qui activent sa décomposition; le pâtre abrite son foyer dans ce tronc désormais creux, et réduit en charbon tout ce qui restait du bois. L'arbre est-il mort? En aucune façon. L'écorce s'obstine à vivre, et chaque printemps elle se couronne d'une touffe de rameaux dans lesquels les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids. Le dictionnaire chinois qui porte le nom de *P'i-ya* [1] dit: «Le saule est très flexible et tendre et c'est un «arbre qui croît facilement; qu'on le plante de travers et en biais, ou bien «la tête en bas, dans tous les cas il pousse» [2]. Ces propriétés en ont fait, comme le soleil, un symbole de l'immortalité et de la vie éternelle; et c'est pour cela que l'on représente si souvent les saints [3] du taoïsme, ces personnages si ardents à la recherche de l'élixir de vie, comme se livrant à leurs travaux sous un saule. Il se pourrait bien aussi que ce fût la raison pour laquelle partout en Europe on plante des saules sur les tombes.

C'est surtout au printemps que le saule joue en Chine son rôle de symbole de l'énergie vivifiante du soleil [4]. Mais maintenant nous pouvons passer à l'analyse du nom de Liou.

On a vu à la page 205 que le second mois de l'année chinoise, dans le cours duquel tombe l'équinoxe, porte le nom de «porte ouverte» 卯, parce que dans ce moment s'ouvrent pour ainsi dire les portes de l'hémisphère septentrional, situées à l'intersection de l'équateur et de l'écliptique, et qu'el-

[1] 埤雅. Ce nom signifie «Supplément du *'Rh-ya* 爾雅», c'est-à-dire d'un dictionnaire composé probablement au cinquième siècle avant l'ère chrétienne par un disciple de Confucius. Le *P'i-ya* a été écrit par un nommé Louh Tien 陸佃, qui a vécu de 1042 à 1102. Il traite successivement des poissons, des mammifères, des oiseaux, des insectes, des chevaux, des arbres, des herbes, des plantes, des noms du ciel, des météores, etc. Plusieurs chapitres de cet ouvrage sont perdus.

[2] 柳柔脆易生之木。雖縱横顛倒植之、皆生.

[3] Les Sien ou génies, sur lesquels nous avons donné des détails dans notre article sur le 3 du 2e mois, § 3.

[4] On le verra refaire son apparition en cette qualité dans la fête de la mi-été, que nous décrirons au § 1 de notre article sur le 5e jour du 5e mois.

les livrent passage au soleil, au dieu bienfaisant, qui apporte les biens dont la surface de la terre va se parer. Or, en examinant le caractère 柳 Liou, saule, on voit qu'il se compose du caractère 木, arbre, et de 卯, porte ouverte, dont nous venons de parler, de sorte qu'on peut le traduire par «arbre des portes de l'équinoxe» ou par «arbre du second mois». Il y a là une indication assez claire qu'anciennement le Liou a été consacré au printemps, de même que le Yang au soleil. Réunissant les deux notions, nous croyons pouvoir conclure qu'à l'époque où l'on a commencé à écrire les noms du saule, cet arbre était probablement le symbole «du soleil victorieux du deuxième mois, qui entre par les portes de l'équinoxe»[1]. Il est sans doute permis de se demander si la signification symbolique attachée à cet arbre n'a pas été la principale cause qui a donné naissance à l'usage de décorer les portes avec des rameaux de saule en commémoration du moment le plus important dans la carrière que parcourt le soleil. Ces rameaux symbolisent en quelque sorte ce soleil du printemps, dont on célèbre pendant le *tch'ing-miâng* la victoire qu'il remporte sur les ténèbres en traversant le nœud équinoxial. On rend à la même époque ses hommages aux morts, qui sont entrés dans l'éternité et qui, à ce que l'on espère, y jouissent de l'immortalité; ne se pourrait-il donc pas que l'on voulût symboliser cela aussi, en assujettissant des rameaux de saule aux portes des maisons dans lesquelles on évoque leur souvenir, de même qu'en Europe on plante des saules sur leurs tombes? On trouve dans le calendrier de King-Tch'ou la preuve que l'on a déjà eu dans des temps très anciens un usage semblable. On y lit en effet: «Le 15 du premier mois, on cuisait du riz «avec des pois et on mettait de la graisse dessus, afin d'en faire une of«frande près des portes. Mais auparavant on plantait un rameau de saule «dans la porte et, à l'endroit qu'il indiquait, on prenait un repas de vin «et de viandes; quant à la bouillie aux pois, on y plantait des bâtonnets à «manger, et on l'offrait»[1]. Cette cérémonie n'aura probablement pas répondu

[1] Ceci permet de comprendre aussi pourquoi le fonctionnaire chargé d'allumer les feux, dont nous avons parlé dans notre article sur la période du manger froid (page 212), se servait au printemps de bois de saule.

[1] 正月十五日作豆糜、加油膏其上、以祠門戶。先以楊枝插門、隨楊枝所指仍以酒脯飲食。及豆粥插箸而祭之.

à d'autre intention qu'à celle de servir un repas aux âmes des morts, que l'on a maintenant encore à Emoui l'habitude de traiter deux fois par mois à la porte des maisons, ainsi que nous l'avons vu à la page 28.

Une autre preuve de ce que l'idée d'éternité est attachée au saule du *tch*^{c}*i*^{ng}*-miá*^{ng} se trouve dans le fait que, dans la partie du continent qui entoure Emoui et où le saule est plus rare, on le remplace par des rameaux de figuier [1]. C'est que cet arbre aussi est pour les Chinois un des symboles auxquels ils aiment à rattacher l'idée d'une longue vie, et de là celle de l'immortalité et de l'éternité. Le motif en est facile à découvrir. Premièrement, en Chine comme ailleurs, ce figuier devient très vieux et atteint des proportions colossales. J'en ai souvent vu moi-même, dans mes voyages dans la province de Fouhkien, de si épais que douze personnes ne pouvaient pas en embrasser le tronc; la tête était en proportion. En outre, ils restent aussi verts en hiver qu'en été. Enfin ils se replantent eux-mêmes au moyen de rameaux qui descendent des branches, prennent terre, y poussent des racines et deviennent de nouveaux troncs. Ce dernier trait les rend tout particulièrement propres à servir d'emblêmes, non seulement de l'immortalité, mais aussi d'une postérité nombreuse et indestructible. Il ne croît pas dans les contrées septentrionales de l'empire; on ne commence à le rencontrer qu'à

[1] *Ficus indica* ou *Ficus religiosa*, déjà mentionné à la page 70. Il est très fréquent aussi dans l'Archipel des Indes orientales, où il est connu sous le nom de waringin. Peut-être y a-t-on emprunté aux Hindous l'habitude de le planter; en tout cas on le trouve partout dans l'Hindoustan dans le voisinage des temples et des pagodes, ainsi que dans tous les endroits qui servent de lieux de réunion et où il faut s'abriter contre les rayons du soleil. C'est sous un figuier que Sakyamouni devient Bouddha. « Der Bôdhibaum », dit Köppen (« Religion des Buddha », p. 529) — « an dessen Stamm « sich der in Beschauung versunkene Einsiedler Gâutama gelehnt, und unter dessen Schatten er sich « zum Buddha verklärt hatte, muss gleichfalls den Gegenständen des Cultus beigezählt werden. Er « hat in der buddhistischen Kirche eine ähnliche Bedeutung wie die Baniane für die brahmanische: « er ist das Symbol ihrer Verbreitung und ihres Wachsthums; er ist mit den buddhistischen Missionen « gewandert, wie die Baniane mit den brahmanischen Colonien. Wo die Buddhalehre Wurzel zu « schlagen begann, da pflanzten sie den Bôdhibaum, und noch jetzt erhebt sich derselbe, häufig von « einer gemauerten Platform umschlossen, in den Höfen oder in der Umgebung der Klöster und Tempel. « So in Ceylon und Hinterindien, und all diese heiligen Feigenbäume gelten für Absenker dessen, « unter welchem Çâkjamuni die höchste Intelligenz, die Bôdhi erlangt hat. Im Norden dagegen, « z. B. in China und Tibet, scheint man ihn, da das Klima sein Wachsthum nicht gestattet, durch « andere Baumarten, namentlich Platanen, Cypressen, Pistacien u. s. w. ersetzt zu haben »...

On lit dans les « Essays » de Max Müller, XXI: « Ausser dem irdischen Soma erkennen die « Hindus auch einen himmlischen Soma oder Amrita an, der aus dem unzerstörbaren Asvattha oder « Peepul (*Ficus Religiosa*) tröpfelt, aus welchem die Unsterblichen den Himmel und die Erde ge- « stalteten. Unterhalb dieses Baumes, der seine Aeste über den dritten Himmel ausbreitet, wohnen « Yama und die Pitris und schlürfen den Trank der Unsterblichkeit mit den Göttern. An seinem « Fusse wachsen mit allgemeiner Heilkraft begabte Pflanzen, Incorporationen des Soma ».

la latitude environ de Fouh-Tcheoufou, chef-lieu du Foubkien, ce qui a fait donner à cette ville son poétique nom de «ville des figuiers»[1].

Dans les provinces du Nord de la Chine c'est le pin[2] avec le cyprès ou le cèdre[3], son congénère, que l'on affectionne comme symbole de l'éternité. Ces arbres aussi, dont le bois est presque indestructible[4], et dont la verdure résiste aux atteintes de l'hiver et n'a pas besoin de se renouveler au printemps, parviennent, comme on le sait, à un âge étonnant. Ce grand âge a très fort frappé l'imagination des auteurs chinois, et ils se livrent à toutes sortes de spéculations à ce sujet; mais ils n'exagèrent sans doute pas quand ils parlent de pins de mille et de trois mille ans, comme le font, par exemple, les philosophes Pao P'oh[5] et Liou Ngan[6]. Il est dit dans la description du

[1] 榕城. [2] 松 *Pinus sinensis.* [3] 柏.

[4] Pline a déjà remarqué que le pin et le cyprès ne sont nullement sujets à la pourriture ni aux vers: *pinus et cupressus adversus cariem tineasque firmissimae.* Historia Naturalis, livre XVI, 43, *de materiis architecti.*

[5] 抱朴子 ou Koh Houng 葛洪, taoïste, auteur des «Traditions sur les Esprits et les Génies», mentionnées à la page 76. Il a vécu au quatrième siècle de notre ère et a écrit sur l'alchimie, l'immortalité, la sorcellerie etc. Il dit par exemple: «Quand un pin a 3000 ans, une substance graisseuse s'amasse dans son écorce»: 松樹三千歲其皮中有聚脂; voy. «Miroir et Source de toute Recherche», ch. 64, 松.

[6] Déjà connu du lecteur (voy. page 49). Voy. à la page suivante la note concernant le «fouh-ling».

Quand on lit ce que ces anciens auteurs chinois disent du pin, on ne peut s'empêcher d'en rapprocher ce que l'on sait de ces arbres géants de Californie (*Sequoia gigantea*), dont la découverte attira il y a une trentaine d'années l'attention du monde civilisé tout entier. Ces arbres sont des conifères aussi bien que les pins et les cyprès et se rapprochent beaucoup du cèdre. Il se pourrait donc que les arbres géants de l'extrême Occident eussent eu une fois leurs congénères dans l'empire chinois. Dans son ouvrage sur la Californie, Schlagintweit dit à la page 152:

«Professor Whitney hatte Gelegenheit an einem im Calaveras Haine umgehauenen Riesenbaume «durch Zählung seiner Jahresringe das Alter zu erkennen, das sich auf etwa 1300 Jahre belief. «Wenn auch manche der Riesenbäume zur Zeit kaum viel älter sein dürften, so scheint es doch «ausser allem Zweifel, dass einzelne ein Alter van über 2000 Jahren haben, und daher zur Zeit, als «Christus auf Erden wandelte, schon ganz stattliche Bäume waren. Die Annahme, dass einzelne «dieser Kolosse 3000 Jahre alt seien, ist eine Hypothese, die sich nicht leicht beweisen lässt; sicher «ist nur, dass wir in verschiedenen Theilen der Welt Bäume antreffen, die entschieden ebenso alt wie «die californischen Riesenbäume sind. So gibt es in England Eiben, die aller Wahrscheinlichkeit nach «das ehrwürdige Alter von 2500 bis 3000 Jahren haben».

On voit que l'on aurait tort de rejeter comme incroyable tout ce que les auteurs chinois disent au sujet de pins qui auraient atteint un âge colossal; au contraire, il semble fort possible que leurs affirmations aient un fond de vérité. Pourquoi ces arbres n'auraient-ils pas existé en Chine aussi bien qu'en Californie?

Quant à la grande vitalité de ces arbres, qualité à laquelle les cèdres, les pins et les cyprès sont d'une part redevables du caractère symbolique de l'immortalité et de l'éternité qu'ils ont aux yeux des Chinois, on lit encore à la page 158 de l'ouvrage de Schlagintweit: «In der Absicht Geld zu «verdienen, hat im Jahre 1854 ein unternehmender Yankee einen Baum von seinem Boden bis zu «einer Höhe von 116 Fuss seiner Rinde beraubt, sie gegen Eintritt in verschiedenen Städten Ame-

Soung [1], l'une des cinq montagnes sur lesquelles les anciens empereurs de la Chine sacrifiaient au Ciel [2], qu'il y croît des pins dont les fruits communiquent la vie éternelle à ceux qui en mangent. Il en est dit autant, dans la description du Lou-chan [3], des aiguilles des pins qui y croissent dans les cols de la partie occidentale de la chaîne de montagnes. Ces fables et maintes autres analogues viennent toutes du fait que ces arbres deviennent réellement très vieux, et que non seulement ils peuvent vivre des dizaines de siècles, mais encore qu'ils restent toujours verts, résistant par conséquent à l'esprit de la mort, qui règne pendant l'hiver. «Quand les grands froids «sont venus, et que le givre et la neige sont tombés, alors c'est le mo«ment où nous sommes frappés par la verdure des pins et des cyprès» [4], dit avec grande raison Liou Ngan. Et il y a un proverbe qui dit de son côté: «De même que les pins et les cyprès peuvent braver la neige et «le givre, de même une intelligence lucide peut se frayer la voie à tra«vers les difficultés et les dangers» [5]. Après tout, il n'est pas étonnant

«rika's zur Schan ausgestellt und schliesslich dem Crystal Palace zu Sydenham bei London verkauft, «wo sie während einer Feuersbrunst ihren Untergang fand. Der Baum bewährte jedoch eine so grosse «Lebenskraft, dass er ungeachtet der ihm beigebrachten, scheinbar tödtlichen Verwundung bis heute «noch nicht abgestorben ist».

[1] Voy. page 77, note 7.

[2] On lit dans le *Chou-king* (comp. la page 121, note 4), que l'empereur Choun 舜 (2255—2205 av. J. C.) entreprit des voyages d'inspection des quatre côtés de son empire, et qu'il fit une offrande au Ciel sur chacune des montagnes qui servirent de termes à ses excursions. Ces montagnes sont désignées en détail dans la traduction du *Chou-king* de Legge, p. 35 et suiv., et dans Mayers, «Chinese Reader's Manual», II, nos 117 et 176.

[3] Voy. page 169.

[4] 大寒至、霜雪降、然後知松柏之茂也: «Explication de la grande Lumière», ch. II.

[5] 松柏可以耐雪霜、明智可以涉艱危: Davis, «Chinese moral Maxims», 110. Confucius dit: «Quand l'année est devenue froide, nous observons que les pins et les cyprès sont les derniers à perdre leur feuillage»: 子曰、歲寒、然後知松柏之後彫也. Voy. les *Loun-yu* 論語 ou «Discussions et Allocutions» du philosophe, IX, 27.

C'est probablement à la longévité du pin que le parasyte qui croît sur ses racines, le «fouh-ling» 茯苓 (*Pachyma Cocos?*), est redevable de sa réputation de plante médicinale. En effet, les Chinois croient que cette plante est produite par la sève de pins qui ont plus de mille ans, et que par conséquent elle renferme comme la quintescence de cet arbre de la vie. Cette idée est évidemment fort ancienne, car déjà Liou Ngan dit dans le chapitre XVI de son «Explication de la grande Lumière»: «Le fouh-ling se trouve au pied de pins qui ont mille ans»: 千年之松下有茯苓. Les Hindous pensent de même au sujet des plantes qui croissent au pied du *Ficus indica*; voy. la fin de la note, page 255.

que dans le Midi de la Chine, où le pin est fréquent aussi, cet arbre serve très souvent, lors de la fête des tombeaux, à décorer les maisons, comme symbole de la vie éternelle [1].

De même qu'aux yeux des Chinois, le cyprès (*cupressus sempervirens*) et d'autres plantes toujours vertes sont aux yeux des chrétiens des symboles de l'immortalité. « The carrying in our hands of ivy, sprigs of laurel, rose- « mary, *or other evergreens*, is an emblem of the soul's immortality », dit Bourne, parlant des convois funèbres [2]. Presque partout en Europe, surtout en France et en Belgique, on dépose des couronnes d'immortelles sur les tombes de ceux que l'on a perdus, et, quand l'enterrement a lieu, on jette du romarin dans la fosse avant qu'on commence à la combler; les Grecs modernes vont plus loin encore: ils disposent au fond de la bière, avant d'y placer le cadavre, un lit de romarin, car cette plante n'en fleurit que mieux au printemps si on l'a dépouillée de ses rameaux, et l'on y a vu aisément l'image du corps qui se relève et qui s'anime de nouveau à la résurrection. « Vos os reprendront de la vigueur comme de l'herbe », dit le prophète [3].

On porte des rameaux de cyprès dans les processions funèbres [4], et cet arbre a été pour la plupart des peuples connus de l'antiquité le symbole préféré pour exprimer l'idée de l'éternité. D'après Layard [5] on le considérait comme sacré dans l'Iran, en Chine, en Babylonie, en Assyrie, en Phénicie, en Arabie, en Egypte, dans toute l'Asie mineure, en Grèce, à Rome et dans l'empire romain tout entier, parce qu'on le considérait comme un symbole de la vie, de l'immortalité et de l'éternité, et partout pour cela

[1] Il est remarquable que la pesse ou une variété du pin, si non cet arbre lui-même, a joué un rôle tout-à-fait analogue chez les anciens Romains, puisqu'on lit dans Pline: *picea feralis arbor, et funebri indicio ad fores posita.* Natur. Histor., livre XVI, 10, *de picea.* Voy. aussi chez Virgile la description des funérailles de Misène, Enéide, livre VI.

[2] Brand, «Observations on popular Antiquities», p. 451.

[3] Esaïe, LXVI, 14.

[4] « Come you whose Loves are dead,
And whilst I sing
Weepe and wring
Every hand and every head:
Bind with *Cypresse* and sad Ewe
Ribbands black and Candles blue,
For him that was of Men most true».

The Marrow of Compliments: « a Mayden's Song for her dead Lover ».

[5] « Recherches sur le Culte du Cyprès pyramidal », citées par Schlegel, « the Hung-League », Introd. XXXV.

on le plantait sur les tombeaux. On en mettait les rameaux verts aux portes et aux fenêtres des maisons mortuaires [1] avec la même intention dans laquelle maintenant encore en Europe on plante des saules pleureurs et des cyprès dans les cimetières, et les Chinois décorent pendant la fête des tombeaux leurs demeures avec des branches de cyprès, de pin et de saule: — on voulait exprimer la confiance que l'on avait que le défunt, quoique il eût quitté la terre, continuait à vivre dans un autre monde, d'où il veillait avec amour sur sa parenté.

[1] Brand, «Observations on popular Antiquities», p. 449 et suiv. *Ideo funebri signo ad domos posita:* Pline, Nat Hist., livre XVI, 33, *de cupresso.*

VINGT-TROISIÈME JOUR DU TROISIÈME MOIS.

JOUR DE NAISSANCE DE MA-TSO-PO, PATRONNE DES MARINS.

§ 1. — Histoire demi-légendaire de *Má-Tsó-Pô.* Pourquoi elle est devenue la patronne des marins. Ses noms et titres. Son culte. Elle est aussi patronne des marchands et des bateliers des rivières, des émigrants et des gens sans enfants. Ses images. La « tablette à faire des rapports au trône ». Les deux acolytes ou écuyers de *Má-Tsó-Pô.*

§ 2. — Cérémonies qui se font dans les temples les jours consacrés aux dieux qu'on y adore. Les « va-nus-pieds ». Soldats et généraux célestes. Procession pour faire donner une âme à une idole neuve. Transfert de la cendre de l'encens d'un temple dans l'autre. Cendre de l'encens portée en guise d'amulette. Comment on ouvre les yeux et autres organes des idoles.

Transport d'une idole dans le temple de la divinité de laquelle elle tient son âme. Le Grand Dieu-Patron de la Production; il est peut-être l'ancien dieu solaire du Fouhkien. Esculape, St. Roch. On marche en Chine sur le feu, dans le troisième mois, en l'honneur du soleil. Jet du sel et du riz dans un but de purification. Feux allumés au printemps aussi en France, en Angleterre, etc. Le feu foulé aux pieds en été en France, en Alsace, en Lorraine, dans l'Hindoustan, etc. Signification de cette cérémonie. Moloch et Apollon, dieux solaires. Crémation des cadavres. Suttiisme.

Procession en l'honneur du Grand Dieu-Patron de la Production. Les exorcistes et leurs tortures volontaires. Consultation des exorcistes en cas de maladie grave; remèdes que l'on va chercher avec une idole. Le pinceau divinatoire. Ascension de l'échelle de couteaux et passage du pont de couteaux. Nécromanciennes servant en Chine de medіums pour consulter les morts.



MA TSO PO

BOIS LAQUÉ ET DORÉ, HAUT 0.296

(*Collection du Musée Guimet* N° 1411).

Considérations touchant l'exorcisme comparé au chamanisme de la Sibérie, des îles Fidji, de Bali, des deux Amériques, du Grœnland, etc. Fétichisme et totémisme en Chine.

---

§ 1.

MA-TSO-PO.

Parmi les divinités qui sont nées dans le Fouhkien il y en a, par dessus toutes, deux qui ont conquis une grande réputation, *Keh-Sìng-Ông*, dieu tutélaire de la province, et *Má-Tsó-Pô*, patronne des marins. On verra, quand nous parlerons du vingt-deuxième jour du huitième mois, que le premier est dans le Fouhkien l'objet d'une vénération qui n'est accordée qu'à bien peu d'autres divinités; mais son culte ne dépasse guère les frontières de cette province, tandis que celui de sa compatriote *Má-Tsó-Pô* s'est répandu dans tout l'empire. Ces deux divinités sont nées dans des contrées qui confinent immédiatement l'une à l'autre ; elles sont donc sorties des conceptions de gens parlant une même langue et adonnés à des coutumes très semblables; *Keh-Sìng-Ông* appartient au département de Ts'uen-Tcheou [1], dont Emoui fait partie, et *Má-Tsó-Pô* à celui de Hing-Hoa [2]. De plus, les miracles auxquels tous deux doivent leur réputation se rapportent à la même époque, celle de la dynastie de Soung [3], qui est en même temps celle du plus grand épanouissement de l'empire chinois, et aussi, à ce qu'il semble, des superstitions religieuses des habitants. Voici ce qu'on lit sur le compte de *Má-Tsó-Pô* dans les «Ecrits touchant les Recherches sur les Dieux», ouvrage que nous avons cité à la page 38.

Non loin de la côte du département de Hing-Hoa, à quatre-vingts milles de Po-Ts'ân [4], chef-lieu de district, se trouve la petite île de Bî-Tsiou [5]. C'est là que la déesse est née. Le nom de famille de son père était Lin [6]

[1] Voyez l'Introduction.

[2] 興化府. Le chef-lieu du département porte le même nom, et est situé par 116° 57′ 20′ de longitude et 25° 25′ 22″ de latitude, donc à peu près à égale distance de la ville de Ts'uen-Tcheoufou et du chef-lieu de la province, Fouh-Tcheoufou.

[3] 宋. A. D. 960—1280.

[4] 莆田. [5] 湄洲. [6] 林.

et celui de sa mère Tch'un [1]. Cette dernière rêva une fois qu'elle recevait de la déesse Kouan Yin [2] une fleur de lotus qu'elle mangeait; peu de temps après elle devint enceinte, puis, après une gestation de quatorze mois, elle mit une fille au monde. Cela arriva le 23 du troisième mois de l'an 742, sous la dynastie de T'ang. A la naissance de l'enfant, il se répandit jusqu'à plus d'un mille à la ronde un parfum suave, qui dura plus de dix jours. L'enfant montra une intelligence extraordinaire; même, lorsqu'elle n'avait qu'un an et qu'on la portait encore sur le dos dans une écharpe, elle agitait déjà ses mains vers les images des dieux comme pour les saluer. A l'âge de cinq ans elle récitait les livres sacrés en l'honneur de Kouan Yin. Il y avait à cette époque dans cette partie de la province un jeune homme de haute condition, appartenant à la famille de Wou [3], qui désira l'épouser; mais elle refusa et vécut depuis lors dans la retraite. Ses quatre frères étaient marchands et naviguaient sans cesse d'une île de l'océan à l'autre. Une nuit la déesse future éprouva soudain une sensation comme si ses mains et ses pieds lui refusaient le service; elle resta plus de deux heures couchée, les yeux fermés, et ne se réveilla que par les efforts de ses parents qui, remarquant son état, crurent à un évanouissement ordinaire, et cherchèrent à rappeler ses sens. Elle se réveilla alors et leur dit avec dépit: « Pourquoi ne m'avez-vous pas laissée à ce que je faisais? J'assistais mes frères et je les protégeais dans leur danger ». Ses parents ne comprirent rien à ces paroles et ne dirent plus mot; mais peu de temps après les frères arrivèrent avec leurs vaisseaux tout chargés et racontèrent tristement ce qui suit. Trois jours auparavant un terrible typhon avait fondu sur eux; les vagues s'élevaient jusqu'au ciel et les vaisseaux avaient été séparés les uns des autres; l'aîné avait été saisi par un tourbillon et avait sombré avec son vaisseau et tout ce qu'il portait. Au moment où l'ouragan s'était soudain déchaîné, une jeune femme était apparue aux yeux de tous. Elle saisit avec les mains les cordages et le gréement des mats et marcha ainsi sur les vagues comme si elle eût eu le sol sous les pieds. En entendant ce récit, les parents comprirent ce qu'ils avaient

[1] 陳.
[2] Voy. le 19 du 2e mois.
[3] 吳.

pris pour une défaillance de leur fille. Son âme avait quitté son corps pour courir au secours de ses frères; mais elle n'avait pas pu sauver l'aîné, parce qu'on l'avait réveillée trop tôt. Les parents, accablés de douleur, se reprochèrent amèrement leur précipitation.

Quand *Má-Tsó-Pô* eut atteint l'âge nubile, continue notre auteur, elle jura de ne jamais se marier, et peu de temps après elle s'assit et mourut. De même qu'au moment de sa naissance, un parfum se répandit à sa mort à plusieurs milles à la ronde, et dès lors tous ceux qui n'avaient point de postérité et qui avaient recours à elle ont été aussitôt exaucés.

Il arriva sous la dynastie de Soung que deux personnages, appelés Lou Youn Tih [1] et Li Fou [2], partirent pour la Corée. Quand ils se trouvèrent par le large de Bî-Tsiou, il se leva soudain un orage furieux; leur vaisseau fut jeté sur le flanc et se trouvait sur le point d'être englouti par les flots. Tout à coup une vive lueur apparut dans l'air, les nuages s'ouvrirent et une forme humaine se montra sur le mat; elle s'y occupa quelque temps, puis prit le gouvernail et ne disparut que lorsque le danger fut passé. Quand l'empereur apprit ce qui s'était passé, il éleva *Má-Tsó-Pô* au rang de déesse avec le titre de Notre Dame du Secours puissant [3]. Il fit construire à Bî-Tsiou un temple pour perpétuer son culte, et les habitants ont dès lors mis beaucoup de zèle à l'agrandir et à le décorer.

Enfin il arriva aussi sous l'empereur Wun [4] de la dynastie de Ts'ing, actuellement régnante, la septième année de son règne, que Tching Ho [5] ayant fait ses prières dans un temple de la déesse lorsqu'il marchait contre les barbares du Sud-Ouest, vit son expédition couronnée d'un succès complet. Le culte de *Má-Tsó-Pô* reçut pour ce fait la confirmation de l'empereur, qui lui décerna le titre pompeux de « Reine du Ciel, Protectrice de l'Empire et Gardienne du Peuple, qui, douée d'une force miraculeuse mystérieuse, exauce les invocations, est infiniment bienfaisante et accorde de tous côtés son secours » [6]. L'empereur lui érigea même un temple dans la capitale, et depuis lors l'empire est rempli de ses adorateurs.

1 路允迪. 2 李富.
3 靈惠夫人. 4 文 (1627—1644).
5 鄭和.
6 護國庇民妙靈昭應宏仁普濟天妃.

Tels sont les détails, bien suffisamment amples, que les « Ecrits touchant les Recherches sur les Dieux » donnent sur l'origine de notre déesse [1]. Il va sans dire qu'il existe des variantes; mais elles ne diffèrent en rien d'essentiel les unes des autres. On place parfois sa naissance deux siècles plus tard, sous l'empereur T'aï Tsou [2], qui a régné dans la seconde moitié du dixième siècle [3].

Le nom sous lequel cette déesse est le plus connue en Chine, est celui de « Femme-ancêtre » [4] qui se prononce *Má-Tsó-Pô*, à Emoui et dans la contrée où elle a vu le jour. Mais à Emoui on abrège d'ordinaire son nom, et l'on dit *Má-Tsó*. Une conjecture peut-être un peu hasardée, mais qui ne nous semble pas tout à fait impossible, serait de voir dans le mot de *Pô*, qui signifie « vieille femme », une adjonction faite de propos délibéré à son nom, parce que ce mot se compose de « vagues » 波 et de « fille » 女, et qu'ainsi il rappelle le secours miraculeux apporté par elle à ses frères en s'avançant sur les flots, secours pour lequel on l'a élevée au rang de patronne des marins.

Si dans le cours du temps on a fini par lui décerner des titres très pompeux, cela est dû sans aucun doute à sa grande popularité, et à la remarquable extension que son culte a prise en Chine. Quelques-uns de ces titres rappellent ceux de la Vierge Marie; par exemple ceux de « Sainte Mère des Cieux » [5] et de « Reine des Cieux » [6]. On trouve son image sur presque chaque vaisseau [7]; on la place dans un petit tabernacle ouvert, à babord, puisque la gauche est le côté honorable chez les Chinois. Tous les matins et tous les soirs on brûle de l'encens et des cierges devant elle, et il n'est pas rare, lorsqu'un navire doit prendre la

[1] L'auteur de cet ouvrage dit qu'il a puisé ses renseignements dans les « Mémoires concernant Hing-Hoa »: 興化郡誌, donc dans la source la plus rapprochée de l'origine de la déesse. C'est pour cela que nous avons donné à ce récit la préférence parmi d'autres traditions qui existent sur *Má-Tsó-Pô*.

[2] 太祖 (960—976).

[3] Voy. Douglas, « Dictionary of the Amoy Vernacular », p. 582, et Doolittle, « Social Life of the Chinese », ch. X.

[4] 媽祖婆.

[5] 天上聖母.

[6] 天妃.

[7] Cela rappelle le dieu tutélaire des anciens marins grecs, placé sur chaque trirème, et la *Tutela* des Romains, qui se trouvait aussi sur tous les navires, tantôt peinte, tantôt sculptée.

mer, qu'on lui fasse auparavant une grande offrande à bord. Il va sans dire que, le jour de naissance de la déesse, les ports de mer se décorent de gais pavillons et de verdure. On fait jouer la comédie en son honneur sur les grands vaisseaux, et les petits se cotisent pour en faire autant; en outre, sur tous les bâtiments sans exception on célèbre une offrande, plus ou moins fastueuse suivant la richesse et le degré de dévotion des équipages. Mais *Má-Tsó̱-Pố* n'est pas vénérée seulement des marins; elle reçoit aussi les hommages de tous ceux qui naviguent sur les eaux intérieures, de sorte que l'on ne trouverait pas, sur les côtes ou le long des canaux et rivières, un seul endroit servant de station, même insignifiante, aux embarcations, où ne se trouve pas aussi un temple en son honneur. Quiconque se trouve dans quelque rapport avec l'eau, même les négociants qui trafiquent de marchandises transportées par mer, lui rend un culte; de là vient qu'elle est aussi déesse des marchands [1]. Les émigrants, avant de se mettre en route, consultent son oracle au moyen des blocs divinatoires [2], qu'ils font tomber devant son image dans son temple, et ils se suspendent au cou un sachet de cendre provenant de l'encens brûlé en son honneur; c'est ainsi qu'un grand nombre des Chinois qui arrivent dans les colonies néerlandaises sont munis de ces amulettes. *Má-Tsó̱-Pố* est encore la patronne des femmes en couche et elle est tout particulièrement invoquée par les personnes qui désirent une postérité; cela vient de ce que la légende lui attribue divers miracles accomplis en faveur de gens privés d'enfants.

On la représente d'ordinaire debout sur les flots ou sur les nuages et souvent avec une couronne, symbole de sa dignité de Reine du Ciel. Elle a fréquemment dans les mains une tablette oblongue, légèrement courbée, appelée *tsào-pán* [3], « planche à faire des rapports au trône », qui est l'insigne de sa dignité de grande divinité possédant le privilège de pénétrer jusque dans la présence du souverain même du Ciel. Antérieurement à la dynastie de Ming [4], les grands dignitaires de l'empire tenaient des deux mains devant leur poitrine un objet semblable, en bois, en jade ou en ivoire, quand ils se rendaient

[1] Ainsi les Chinois n'ont pas moins de trois divinités du commerce; mais aussi ils ont le génie du trafic. Ces trois divinités sont le dieu de la Terre, source principale de la richesse, le dieu de la Guerre, type de l'intrépidité, de la loyauté et de la fidélité, enfin la déesse des Mers, protectrice du transport par eau.

[2] Voy. page 56, note 3.

[3] 奏板. Dans la langue écrite cette tablette s'appelle 笏.

[4] 1368—1644.

à l'audience. Primitivement il servait à noter ce que l'on avait à dire, car on aurait considéré comme un acte d'extrême témérité de se reposer uniquement sur sa mémoire jusque sous les yeux mêmes de sa Majesté, et de risquer ainsi d'avoir à rester court devant le trône. Plus tard, cette tablette ne fut plus qu'un signe d'hommage, et la dynastie actuelle en a complètement aboli l'usage.

Má-Tsǿ-Pó, de même que la plupart des divinités de rang quelque peu élevé, est accompagnée de deux acolytes, satellites, sortes d'écuyers à son service. Ils s'appellent Oeil de Mille Milles [1] et Oreille de Bon Vent [2], et sont probablement simplement des symboles nautiques, derrière lesquels il ne faut point chercher de personnages historiques. On en trouve déjà la mention au dix-septième chapitre de l'« Explication étendue des Divinités officiellement reconnues » [3], ramassis de toutes sortes de légendes et mythes se rapportant à la vie de Wou-Wang, premier prince de la maison de Tcheou, qui renversa du trône l'empereur Tcheou Sin de la dynastie de Yin [4]. Ils y portent les noms de Kao Ming [5] et de Kao Kioh [6], et sont représentés comme deux frères horribles d'aspect, qui vinrent offrir leur aide à Tcheou Sin, lorsque ce dernier commençait à chanceler sur son trône. Oeil de Mille Milles, dit l'« Explication », avait la figure bleu d'indigo, les yeux comme des lumières brillantes, une bouche énorme d'où sortaient des défenses, et une stature de géant; on y donne à l'autre une figure comme une écale de citrouille, une bouche comme un pot de sang, des dents comme des épées courtes, des cheveux rouges comme du vermillon et deux cornes sur la tête. Les images que l'on en fait actuellement sont assez conformes à ces descriptions, sauf les défenses, qui manquent. L'« Explication » est un ouvrage de l'époque moderne, et Kao Ming et Kao Kioh y sont présentés au lecteur comme deux idoles douées d'une âme qui se trouvaient dans un certain temple; il est permis d'en conclure que l'auteur a fondé sa description sur l'apparence ordinaire des acolytes de *Má-Tsǿ-Pó* et qu'il a lui-même inventé ce qu'il raconte à leur sujet, dans l'idée que ce serait un agréable ornement de son œuvre fantastique.

Comme nous l'avons dit, il ne faut pas chercher trop loin l'origine

[1] 千里眼. [2] 順風耳.

[3] 封神演義. Ouvrage composé par un certain Tchoung Poh King 鍾伯敬.

[4] Voy. page 61.

[5] 高明. [6] 高覺.

de ces deux êtres. Il est très probable que ce sont des personnifications, assez bizarres, des deux principales qualités par lesquelles le bon marin se distingue, celle de faire attention au moindre souffle de vent pour l'utiliser, et celle de voir fort au loin devant soi, c'est-à-dire de savoir choisir la route la plus courte et la plus avantageuse et de faire voile en pleine connaissance des parages où l'on navigue. D'ordinaire ils sont armés de hallebardes, ce qui pourrait bien être un fruit de la légende qui leur fait offrir leurs services à l'empereur Tcheou Sin. Oreille de Bon Vent tourne un peu la tête et porte la main à son oreille comme quelqu'un qui écoute attentivement; Oeil de Mille Milles abrite ses yeux de sa main comme quelqu'un qui interroge l'horizon. — Il se pourrait aussi que ces deux idoles fussent simplement des représentations symboliques, l'une, du vent favorable que *Má-Tsó̱-Pŏ́* est censée accorder, l'autre, de la vue protectrice dont elle commande la mer à d'immenses distances. Enfin il se pourrait qu'elles représentassent des espèces d'anges tutélaires des marins au service de la déesse, dont l'un, Oeil de Mille Milles, est toujours sur le qui-vive pour lui signaler les cas où les navigateurs ont besoin de secours, et l'autre est chargé de leur donner un vent favorable.

§ 2.

CÉRÉMONIES QUI SE FONT DANS LES TEMPLES DES DIEUX.

Il va sans dire que, le jour de la naissance de *Má-Tsó̱-Pŏ́*, on place une offrande devant son image et on la lui présente sans rien omettre du cérémonial d'usage, dans toutes les familles et dans tous les établissements commerciaux où son culte est en vigueur. Il va de même sans dire que ce jour-là ses temples surtout sont le théâtre d'un grand déploiement de pompe. Nous allons profiter de cette occasion pour donner un aperçu de ce qui se fait dans les temples les grands jours de fête des dieux qu'on y adore; mais il doit être bien entendu que ces rites ne s'accomplissent pas indistinctement à tous les jours de fête de tous les dieux, et qu'au contraire leur célébration dépend de la richesse des temples, de la piété des habitants du lieu et du zèle des administrateurs du sanctuaire.

La veille de la fête, l'après-midi ou le soir, une dizaine ou une douzaine

de jeunes garçons se rendent dans le temple du dieu. Ils portent des chapeaux de cérémonie coniques à franges rouges [1], et des jaquettes d'une espèce de nankin brut jaune qui descendent jusqu'au-dessus des genoux; les jambes et les pieds restent nus. C'est, semble-t-il, un costume que veut l'usage; aussi les gens du peuple donnent-ils souvent à ces garçons le sobriquet de *lō-hàn-k'a* [2], qui, traduit librement, signifie à peu près « va-nus-pieds ». Leur véritable désignation est *lṓ-hàn-sê* ou *lṓ-yén-sê*, et la première de ces deux expressions a pu être corrompue par manière de plaisanterie pour faire le sobriquet. Autant que nous avons pu nous en assurer, les Chinois n'écrivent ni l'une ni l'autre des deux, parce qu'il n'y a pas de caractères qui y répondent; elles sont pour cela difficiles à traduire ou à expliquer [3]. Cela donnerait lieu de penser qu'elles proviennent des temps antiques et que les garçons à pieds nus sont un reste de la religion primitive du Fouhkien; car, si les *lṓ-hàn-sê* avaient été importés par les Chinois proprement dits, ceux du Nord, dans les provinces méridionales, lors de la conquête au moyen-âge, ils seraient sans aucun doute arrivés avec un nom écrit, la littérature chinoise ayant à cette époque déjà atteint un grand degré de développement. On comprend en revanche que les conquérants n'aient pas fait entrer leur nom dans la langue littéraire, s'ils l'ont trouvé déjà existant chez les vaincus; car ils méprisaient les usages particuliers de ces derniers et ne les jugeaient dignes d'aucune attention. Leurs lettrés et ceux qui se formèrent dans les provinces conquises firent sans doute à l'égard de ces usages ce que les lettrés du temps présent font à l'égard de la religion populaire, c'est-à-dire qu'ils auraient cru déroger en décrivant les *lṓ-yén-sê* et autres sujets analogues. On comprend ainsi qu'on n'ait pas imaginé de caractères pour désigner leur nom, et que celui-ci n'ait survécu que dans la bouche des gens des classes inférieures. Les idiomes des provinces méridionales fourmillent d'expressions que l'on ne peut pas rendre par l'écriture et qui sont des restes des anciennes langues parlées dans ces contrées.

[1] Ces chapeaux se portent toujours dans les cérémonies religieuses et officielles. Ils font aussi partie du costume des mandarins.

[2] 裸漢脚.

[3] Dans son « Dictionary of the Amoy Vernacular », Douglas dit que la syllabe *sê* est imitative du son des instruments que tiennent les garçons à pieds nus dans les cérémonies des temples; mais il n'appuie cette assertion d'aucune preuve.

La veille donc du jour de fête les garçons à pieds nus se rendent dans le temple du dieu. Chacun d'entre eux tient à la main un anneau de métal, dans le bord creux duquel se trouvent de petits morceaux de fer, ou bien auquel sont assujettis des grelots en métal; ils l'agitent, ce qui produit un petit bruit grésillant [1]. On passe cet anneau sur quatre doigts, et la main qui le porte est ornée d'un mouchoir de couleur. Quand tous ces garçons sont arrivés, ils se mettent sur deux rangs le long des murs latéraux de l'édifice, et marmottent et chantent en mesure des prières et des formules magiques, en agitant leurs anneaux; tous les quatre ou cinq mots, leur chef frappe un coup sur le gong Voici à quelles idées se rattache cette simple cérémonie. Le peuple croit que toutes les fois que l'on organise une fête en l'honneur de l'un des dieux principaux, celui-ci envoie pour aider ses adorateurs des messagers surnaturels appelés *koun-tsiòng* ou *koan-tsiòng* [2], c'est-à-dire « généraux d'armée ». Ces généraux ont sous leurs ordres des légions de soldats, appelés *t'ien-ping* [3] ou *sîn-ping* [4], « soldats célestes ou divins », dont, semble-t-il, les garçons à pieds nus doivent figurer visiblement la présence, puisque, de même que les soldats célestes, ils doivent sans cesse s'appliquer à faire réussir la fête aussi bien que possible. Or leurs prières et leurs incantations ont, dit-on, pour but d'attirer l'attention du dieu dont on veut célébrer la fête, afin qu'il envoie ses généraux et qu'il ordonne à ses soldats de le suivre et de former sa garde partout où son image sera processionnellement portée. Cette cérémonie de la veille de la fête s'appelle *tiao-koun-tsiòng* [5], ce qui signifie « bien disposer les généraux ».

Les garçons à pieds nus servent d'acolytes dans les cérémonies religieuses et portent, de même que les enfants de chœur catholiques, des sonnettes, des bannières et des lumières. Mais, outre cela, on les considère comme n'étant rien de moins que les remplaçants des gardes du corps surnaturels du dieu, lesquels viennent habiter leurs corps. Ils n'appartiennent du reste à aucune classe spéciale de la population; rien n'empêche quelque garçon que ce soit de remplir leurs fonctions. Cependant c'est toujours la lie du peuple

[1] Ces anneaux se nomment *pa-lê*, mot que l'on ne peut pas non plus rendre en caractères chinois.

[2] 軍將. [3] 天兵.

[4] 神兵. [5] 調軍將.

qui les fournit, ce qui, du reste, est la règle pour toutes les personnes attachées directement au service des idoles en Chine; car il est frappant, quand on assiste à quelque cérémonie ou à quelque procession en l'honneur d'un dieu, de constater à quel point les lettrés y brillent par leur absence. C'est parmi ceux qui ont fonctionné comme garçons à pieds nus que se recrutent les exorcistes, dont nous parlerons plus loin.

Pour la fête, les garçons à pieds nus font acte de présence dès le point du jour pour réciter des incantations, marmotter des prières et chanter des hymnes en l'honneur du dieu. Ils se démènent, agitant leurs anneaux pendant que leur chef frappe le gong, avec quelques intervalles de repos, jusqu'au moment de porter processionnellement le dieu dans le temple de son ancêtre. Pour bien comprendre ceci, il faut remonter à ce qui s'est fait lorsque a été fondé le temple où se célèbre la fête. Quand l'édifice a été achevé, quand le nouveau dieu a reçu la dernière main, qu'on l'a peint et doré, il a fallu le conduire dans un autre temple consacré à la même divinité, et cela afin de lui faire recevoir du dieu qui l'habite une âme, sans laquelle naturellement il serait une simple poupée, privée de toute puissance. Cette cérémonie se fait ordinairement avec tant de pompe et une telle accumulation de formes, qu'il n'est guère possible à l'ancien dieu de se refuser à céder une âme au nouveau; mais, comme il ne possède lui-même qu'une quantité limitée de la substance de l'âme, il en emprunte souvent quelque peu à l'un de ses amis ou de ses adorateurs, qui, désireux d'être encensé et que l'on se prosterne devant lui, consent à vivre dans le temple et à y exercer le pouvoir du dieu. Le peuple accepte parfaitement cette substitution; car il sait que le nouveau dieu ne fait rien que sur l'ordre de l'ancien, et qu'en s'adressant au vicaire, c'est toujours, quoique indirectement, au dieu lui-même qu'on s'adresse. Si en outre on parvient à obtenir la ratification impériale de la nomination du vicaire, la pièce est complète et personne ne fait la moindre objection au culte du nouveau dieu. On place en grande cérémonie son image dans le temple qu'on lui a érigé et l'on termine son inauguration en déposant dans son encensoir quelque peu de la cendre de l'encensoir de l'ancien dieu, rapportée sous un dais par la procession qui est allée chercher l'âme de l'idole. On croit généralement en Chine que la cendre de l'encens brûlé devant une idole puissante peut faire des miracles, superstition aussi innocente que celle de ces Européens qui

attribuent un pouvoir miraculeux à un osselet de saint ou à un lambeau de la robe de la Sainte Vierge; de même que ceux-ci portent sur eux des reliques et autres amulettes protecteurs, les Chinois se suspendent sur la poitrine de petits sachets brodés ou teints, dans lesquels il y a de la cendre d'encens. Ils ne vont cependant pas jusqu'à s'agenouiller devant leur amulette comme pour l'adorer.

Aller en grande procession chercher la cendre de l'encens s'appelle *tch'iáng-hioung-hé* [1], « demander du feu d'encens ».

Quand le nouveau dieu a ainsi reçu une âme de l'ancien et qu'on l'a ramené solennellement dans son temple avec la cendre d'encens, il faut encore lui ouvrir les yeux, les oreilles, le nez et la bouche, afin de le rendre accessible aux prières, à l'encens et aux offrandes. Cela s'appelle *k'aï-gán* [2] « ouvrir les yeux ». C'est une grande affaire. Si les propriétaires du temple peuvent en couvrir les frais, un prêtre taoïque célèbre au préalable, parfois pendant plusieurs jours de suite, une messe *tsiò*, telle que nous l'avons décrite en détail aux pages 58 et suivantes. On passe enfin à la cérémonie, pour laquelle on a eu soin de choisir un jour heureux. Le prêtre, avec l'accompagnement obligé de prières et de formules, de musique, de pompe, marque d'un point les yeux, la bouche, le nez, les oreilles, même les mains et les pieds de l'idole; il se sert pour cela de sang ou de cinabre. Ce rite appartient exclusivement à la religion du Tao; mais les prêtres taoïques le pratiquent aussi sur des dieux et des déesses du panthéon bouddhique.

Quand il s'agit de procurer une âme à un nouveau dieu, la procession se rend si c'est possible dans un temple primitif de la divinité, par exemple, pour *Má-Tsó-Pô*, on aime à aller chercher l'âme à Bî-Tsiou, et pour *Keh-Sìng-Óng*, à An-K'oï [3]. Ce serait cependant quelquefois une course trop lointaine, et alors on se contente d'un temple quelconque consacré au dieu en question, en ayant soin toutefois de choisir autant que possible le plus renommé des environs; avec la nouvelle âme, on en rapporte la cendre d'encens.

Revenons aux cérémonies qui se pratiquent généralement dans les temples pour célébrer la fête d'un dieu. Nous disions que souvent l'on porte le dieu dans le temple de son ancêtre, et le lecteur comprend maintenant qu'il

[1] 請香

[2] Voy. la page 19, note. Une autre expression très usitée est celle de *k'aï-kong* 開光 : « ouvrir la clarté ».

[3] Voy. l'article sur le 22e du 8e mois, § 1.

s'agit du temple où il a reçu son âme. On veut qu'il puisse présenter ses hommages au dieu de qui il la tient, et en même temps faire une nouvelle provision de force psychique. On organise dans ce but une grande procession avec tous les accessoires, bannières, lanternes et musique; naturellement les garçons à pieds nus en font partie en vertu de leur dignité de gardes du dieu; en queue du cortège se placent les administrateurs du temple et les dévots des environs. Quand on est arrivé, les chefs de la procession se prosternent devant l'ancien dieu dans la supposition que le dieu plus jeune qu'ils ont amené en fait autant, et ils donnent aux prêtres de l'argent, qui est considéré comme un tribut payé à l'ancien dieu, mais qui s'en va naturellement dans l'escarcelle de ses serviteurs humains. Enfin on offre aux membres de la procession du thé et d'autres rafraichissements, après quoi elle se remet en route pour le temple d'où elle est venue, rapportant avec elle une nouvelle provision de cendre et des bâtons d'encens allumés. Ceci s'appelle *tch'iáng-hé* [1] « demander le feu ».

Dans le cours de la journée on célèbre en outre dans l'édifice une messe taoïque, et l'on a soin de faire figurer en abondance parmi les mets de l'offrande des plats spécialement destinés aux soldats et généraux célestes, parce qu'ils ont à faire un service pénible pendant lequel il ne faut pas qu'ils aient à souffrir de la faim ou de la soif. Pendant que s'accomplissent ces rites, on joue en l'honneur du dieu des pièces de théâtre sur la place qui est devant le temple, de sorte que d'ordinaire la procession à son retour y trouve déjà un grand rassemblement de curieux. Il n'est pas rare que l'on aille en grande pompe à la rencontre de la procession pour lui faire un retour solennel, surtout si le temple de l'ancêtre est assez éloigné pour que le voyage qu'on y a fait ait été un véritable pélerinage, prenant quelques jours. Après midi on organise d'ordinaire une seconde procession pour promener le dieu dans le ressort du temple avec une suite nombreuse de divinités de moindre rang; de cette manière il peut faire parvenir ses bénédictions jusque dans les derniers recoins, chasser de partout les esprits malfaisants et détourner ainsi les malheurs. Cela s'appelle *ngiáng-hioung* [2], « porter de l'encens en procession ».

Ces processions religieuses des Chinois permettent mieux que toute autre

[1] 請火. [2] 迎香.

chose de se rendre compte des idées curieuses, on peut dire bizarres, qui semblent propres à ce peuple en matière de religion. On y peut constater un mélange d'indifférence et de foi dans les exorcismes, l'amour du grotesque, la passion de l'amusement et des distractions; quant à l'esprit vraiment religieux, à ce qui mérite de s'appeler de la piété, on n'en trouvera pas vestige. La plus brillante des processions de ce genre faites à Emoui en 1877 a eu lieu, dans la seconde quinzaine du troisième mois, dans la petite île de Kó-Lōng-Soū [1], en l'honneur du Grand Dieu-Patron de la Production [2], dont un temple se trouve dans cette île à côté du terrain où l'on joue au cricket, et dont la principale fête se célèbre le 15 du troisième mois. Comme nous y avons assisté, nous en donnerons une courte description; mais auparavant il faut dire un mot du dieu qui en était le héros.

Son culte a pris de grandes proportions à l'entour d'Emoui, et il y a sur le continent plusieurs temples consacrés à son service. Nous ne saurions nous prononcer avec certitude sur son origine et les Chinois eux-mêmes n'ont pas grands récits à ce sujet; de plus ce dieu ne semble pas jusqu'ici avoir attiré l'attention des auteurs européens. Les gens du Fouhkien méridional affirment tous que c'était primitivement un prêtre taoïque, appelé *Gô-Tsin-Djîn* [3] dans la langue du Sud de la province, et qu'il s'acquit tant de renom dans la pratique de l'art de guérir qu'il mérita par là d'être mis au rang des patrons des esculapes chinois. Il a un beau temple dans le voisinage de Hâï-Tsʿung [4], dans le village de Péh-Ta [5] tout près de l'embouchure de la rivière des Dragons, où l'on prétend qu'il est né. C'est le célèbre « temple de Péh-Ta », *Péh-Ta-king* [6], dans son genre un des plus beaux monuments de la province, orné sur toutes ses façades de sculptures, de fresques et d'autres peintures, et tout à fait digne d'être visité par ceux qui viennent dans cette contrée. Cependant, ce qui rend le Grand Dieu-Patron de la Production surtout remarquable à nos yeux, c'est que son culte a gardé des traces évidentes de l'adoration du soleil, ce qui permet de supposer qu'il pourrait bien lui-même

[1] Voy. l'Introduction.
[2] 保生大帝, *Pó-Sing-Tāï-Tè* dans la langue d'Emoui.
[3] 吳眞人, ce qui revient à *Gô* l'Excellent. *Gô* (mand. Wou) est un nom de famille très répandu.
[4] 海滄. [5] 白礁. [6] 白礁宮.

être un ancien dieu solaire du Fouhkien que l'on aurait fini par identifier avec l'homme *Gǫ́-Tsin-Djîn*. Nous avons déjà vu dans le cours de cet ouvrage comment l'on a fait du dieu du Ciel, premièrement l'Empereur de jade, enfin le pape taoïque [1]; nous avons ensuite constaté une incarnation semblable de la déesse de la Terre dans le personnage sémi-fabuleux de Ku Loung [2]; enfin nous avons rappelé en divers endroits [3] que maint héros mythologique des anciens peuples de l'Occident présente les traits distinctifs du dieu soleil, et est évidemment un remplaçant humain ou sémi-humain du soleil. Il n'est donc point absurde de supposer que dans le Fouhkien un ancien dieu de cet ordre eût fini par se cacher sous la figure d'un célèbre médecin. En Occident aussi les anciens ont toujours considéré le soleil comme le grand médecin de l'univers, qui guérit toute la nature des maux de l'hiver et ferme les blessures que les rigueurs des frimats ont faites. Esculape, par exemple, est le dieu solaire de la Phénicie, de la Grèce et de Rome, et en même temps le célèbre guérisseur. C'est le soleil traversant les signes du zodiaque de l'automne et de l'hiver, c'est-à-dire les constellations prises dans les replis de l'Hydre [4], symbole de Typhon, de Satan, ou de l'esprit des Ténèbres, qui domine la lumière solaire pendant l'automne et l'hiver [5]. C'est pour cela que l'on représentait Esculape comme un vieillard, de même que l'on donnait au soleil du solstice d'hiver la figure d'un nouveau-né [6], à celui du printemps celle d'un adolescent, et à celui de l'été celle d'un héros, d'un Hercule. Esculape est accompagné du serpent, comme symbole de sa puissance thérapeutique; ce serpent est encore l'Hydre céleste. En effet, c'est surtout en automne et en hiver, à l'époque où défaillent les forces de la Nature, que l'on a besoin de l'action bienfaisante du soleil médecin; aussi les légendes attribuent-elles à Esculape, au soleil personnifié, des guérisons d'aveugles, des résurrections de morts et toutes sortes d'autres actions miraculeuses. Les Juifs avaient

[1] Voy. le 9e jour du 1e mois, §§ 1 et 5.

[2] Voy. le 2e jour du 2e mois, § 1.

[3] Par ex. pages 44 et suiv., 73, 85, etc.

[4] Cette constellation, appelée Ophis par les Grecs, embrassait toute la partie du ciel qui s'étend de la Couronne boréale jusqu'à l'Aigle.

[5] La fête de St. Roch, l'Esculape catholique, est fixée par le calendrier au 16 août, c'est-à-dire au commencement de l'automne, soit au moment où le soleil vient d'entrer dans les signes automnaux du zodiaque.

[6] Voy. la page 205, note.

une légende d'après laquelle Moïse dans le désert avait placé sur une perche, qui sent fort le bâton d'Esculape, un serpent d'airain dont la vue guérissait ceux qui avaient été mordus par des serpents venimeux [1], et les chrétiens ont vu dans ce serpent un type de leur Christ [2], auquel ils ont aussi attribué des guérisons miraculeuses, et que souvent ils représentent suspendu à une croix au pied de laquelle s'enroule un serpent. Les Grecs ont encore attribué l'art médical à Bacchus, dieu solaire, et les Egyptiens à Osiris. Jusque dans les Védas [3] le poëte invoque le dieu solaire pour que celui-ci guérisse les maladies et écarte les mauvais rèves. Voilà des exemples assez nombreux pour que l'on ne s'étonne pas de ce qu'en Chine un dieu solaire ait pu être identifié avec un médecin, et de ce que les malades se rendent en foule dans son temple, comme en Grèce ils allaient chercher la guérison dans le temple d'Esculape.

Comme nous avons eu soin de le dire, nous ne donnons que comme une hypothèse l'identité de l'Esculape chinois avec un dieu solaire; les preuves complètes manquent encore; mais la question vaut que l'on fasse des recherches pour l'éclaircir. Il serait en effet fort intéressant de ramener à la lumière un ancien dieu du soleil, oublié depuis longtemps, mais qui, en prenant la figure de *Gộ-Tsin-Djîn*, a peut-être réussi sous ce déguisement à vivre pendant des siècles caché sur le parnasse du taoïsme. Voici quelques-uns des motifs qui nous ont suggéré cette hypothèse.

Le premier est tiré du nom du dieu, *Pó-Sing-Tāï-Tè*, qui signifie « Grand Dieu-Patron de la Vie » ou « Grand Dieu-Protecteur de la Production », et qui convient au dieu-soleil mieux qu'à tout autre, puisque c'est lui qui est la source de toute vie et qui en avançant dans sa carrière fait sortir du sein de la terre tout ce qui existe; il est le « Grand Dieu » sans lequel rien ne peut pousser et croître. Chaque année il fait le salut du monde, le protégeant contre la stérilité; c'est le *Salvator mundi* des chrétiens, le *Saotes* des adorateurs de Bacchus. Un autre nom de ce dieu est *Tāï-Tō-Kong* [4], « Seigneur du grand principe de la nature ». Dans ce principe, *tō*, dans la langue mandarine *tao*, d'où vient le nom du taoïsme, il faut voir la force mystérieuse, impénétrable de l'univers, à

[1] Nombres XXI, 8 et 9.
[2] Jean III, 14 et 15.
[3] I; 115, 6.
[4] 大道公.

laquelle tout ce qui est doit son existence; on pourrait ainsi l'appeler l'âme universelle de la nature [1]. Le soleil est le premier, le principal agent de ce principe de tout, et l'on ne pouvait donc lui donner de nom mieux approprié que celui de *Tāï-Tō-Kong*, «Seigneur, Chef du principe universel de la nature». Ce nom semble donc indiquer clairement qu'il s'agit d'un ancien dieu solaire.

Une indication non moins positive se trouve dans la fête principale qui se célèbre en l'honneur de *Pó-Sing-Tāï-Tè*. C'est le 15 du troisième mois, donc vers la fin du printemps. Quand cette époque arrive, le Grand Dieu-Patron de la Production et de la Vie de la nature s'est acquitté de ses plus importantes fonctions, c'est-à-dire que tout est né, que tout fleurit, que dans toute la nature la fécondation des arbres et des plantes a eu lieu. Les hommes le célèbrent alors, ils allument des feux printaniers; ils s'y jettent afin d'être purifiés par la flamme du dieu, dont celle du bûcher est l'emblème. Ces feux, que l'on allume dans le troisième mois, de préférence devant le temple du Grand Dieu-Patron de la Production, nous semblent constituer, si ce n'est une preuve absolue, du moins une très forte présomption en faveur de notre hypothèse.

Disons un mot de cette cérémonie. Prêtres, garçons à pieds nus, exorcistes, se trouvent dans le temple dès l'aube du grand jour. On fait un bûcher qu'on allume, puis, tandis qu'une partie du personnel s'occupe activement à entretenir les flammes avec du charbon de bois, le reste place dans les palanquins qui leur sont destinés les idoles appartenant au temple, après quoi on les transporte dehors, sur la place, déjà remplie de monde Les garçons à pieds nus et les exorcistes [2], ceux-ci à moitié nus, se rangent des deux côtés du feu. Ils récitent leurs incantations et leurs prières et font tinter leurs anneaux; mais le son de leurs voix se perd bientôt dans le bruit assourdissant des tambours et des gongs, accompagnés d'instruments criards, qui se mettent soudain de la partie pour allumer la démence religieuse de la foule. C'est alors qu'un prêtre taoïque, couvert d'une robe de cérémonie trainante, sort des rangs des assistants et jette dans le feu un mélange de sel et de riz [3]

[1] Comp. notre chapitre V, § 17.

[2] Nous reviendrons aux pages 285 et suiv. à cette classe intéressante de gens.

[3] Cette cérémonie s'appelle *iā-yêm-bí* 敥鹽米: «épandre le sel et le riz». Pourquoi ces deux ingrédiens? C'est difficile à dire. Peut-être est-ce une espèce de tribut en nature que l'on paye aux démons pour modérer leur malignité. Il est à remarquer que les exorcistes d'Europe se servent de pois

pour le purifier et pour en éloigner les mauvais esprits et les influences malfaisantes. Ce rite accompli, quand les exorcistes voient que le bûcher commence à s'effondrer, ils se plantent de courts couteaux dans les joues et dans la chair des bras, et, le sang ruisselant sur leurs corps demi-nus, les cheveux en désordre, ils se jettent dans le feu; les gongs redoublent d'ardeur, et bientôt prêtres et garçons à pieds nus suivent l'exemple des exorcistes. Pendant ce temps un prêtre frappe de toutes ses forces le sol autour du feu avec une natte roulée, en prononçant tout le temps des formules magiques, afin de disperser et de chasser les esprits invisibles accroupis autour du feu et dont la méchanceté pourrait occasionner des brûlures [1]; les assistants soulèvent sur leurs épaules les litières des idoles et forment une sorte de farandole, qui traverse le feu à plusieurs reprises, jusqu'au moment d'organiser la grande procession qui doit parcourir le territoire du temple. La cérémonie du feu s'appelle *táh-hé* [2], «marcher sur le feu». Dès qu'elle prend fin, les assistants s'empressent autour du bûcher afin d'en recueillir la cendre pour leurs foyers. Nous avons déjà essayé d'expliquer cette coutume à la page 134.

Nous n'avons pas grand'chose à ajouter à ce que nous avons déjà dit aux pages 133 et suivantes au sujet d'une cérémonie analogue. C'est évidemment un reste de l'antique culte du soleil, un rameau de l'arbre d'où est sorti aussi cette pyrolatrie, qui a joué un si grand rôle dans les systèmes religieux des Perses et des Syriens, des Grecs et des Romains, des Juifs et des chrétiens [3]. Aussi bien le moment de la journée où elle

pour chasser les mauvais esprits. «In the Lemuria, which was observed on the 9th of May, every «other night for three times, to pacify the ghosts of the dead, *the Romans threw beans on the fire* «*of the altar* to drive them out of the houses» (Brand, «Observations», Mid-Lent Sunday). On invite dans certaines circonstances les prêtres taoïques à venir purifier avec le riz et le sel une maison ou une propriété; cela se fait par exemple immédiatement après un enterrement, quand le cortège est de retour à la maison mortuaire. Le peuple a une grande confiance dans cette lustration, et il arrive fréquemment, quand une personne en deuil est venue dans une maison, qu'à son départ on jette après elle une poignée de riz et de sel. La pire insulte que l'on puisse faire à un propriétaire ou à un créancier qui sont venus réclamer leur argent, c'est de saluer leur départ de la même manière. Cela revient à dire: «Vous êtes un porte-malheur, l'empoisonneur de mon bonheur domestique», et les Chinois s'en formalisent très fort.

[1] Quand ils voient quelqu'un se donner beaucoup de peine, les gens du peuple disent souvent par dérision: *saï-kong sak tch'ióh* 師公撒席, «le prêtre taoïque frappe avec la natte». C'est une allusion moqueuse aux prêtres qui se donnent tant de mal pour que la cérémonie du feu s'achève sans laisser de brûlures à ceux qui y ont pris part.

[2] 踏火.

[3] Voy. pages 136 et suiv., 215 et suiv.

a lieu, le matin, que la saison où elle se célèbre, le printemps, indique une relation étroite entre le feu qui y joue le grand rôle et le feu du soleil printanier [1]. Il est vrai que ce rite se pratique encore devant les temples de divers autres dieux lorsqu'on célèbre leur fête; mais c'est un fait qu'il a lieu presque exclusivement au printemps et qu'il est beaucoup plus rare qu'on puisse en être témoin dans d'autres saisons; du moins c'est là notre expérience personnelle. C'est par excellence devant le temple du Grand Dieu de la Production qu'il s'accomplit, de préférence le 15 du troisième mois; et là est le fait sur lequel nous insistons, parce qu'il donne un grand appui à la conjecture qui fait de ce dieu le dieu solaire de la contrée, identifié avec un médecin célèbre, comme cela a été le cas pour l'Esculape des Grecs. Quelques détails de la procession que nous allons bientôt décrire tendent de leur côté à confirmer cette hypothèse.

Peut-être Clavel est-il dans l'erreur lorsqu'il dit que la fête des lanternes des Chinois [2] tire son origine de la fête du feu qui se célèbre presque dans le monde entier à l'époque du solstice d'été [3]. Il aurait été certainement plus exact de dire que, soit la fête des lanternes, soit celle de la St. Jean, soit la fête du feu célébrée à la fin du printemps par les Chinois, appartiennent au même tronc, c'est-à-dire au culte de la lumière du soleil. Réellement, il y a des ressemblances frappantes entre la fête du feu qui sert en Europe et dans l'Inde à glorifier au milieu de l'été le soleil parvenu à l'apogée de sa force et de son éclat, et celle par laquelle les Chinois saluent leur soleil vivifiant du printemps. Pour mettre le lecteur à même de juger, nous transcrirons ici un passage de l'ouvrage de Clavel [4], dans lequel cet auteur donne une vivante description de la manière dont la nuit de la St. Jean se célèbre en France tous les ans dans les campagnes. On

[1] «At Dijon, in Burgundy, it is the custom upon the first Sunday in Lent to make large fires in «the streets, whence it is called Firebrand Sunday. This practice originated in the processions for«merly made on that day by the peasants with lighted torches of straw, to drive away, as they call«ed it, the bad air from the earth»: — Brand, «Observations on popular Antiquities», page 51.

«In the month of May the citizens of London of all estates, generally in every parish, and in «some instances two or three parishes joining together, had their several mayings, and did fetch «their may-poles with divers warlike shows; with good archers, morrice-dancers, and other devices «for pastime, all day long; and towards evening they had stage-plays and *bonfires* in the streets»: — Stow, «Survey of London», p. 80; cité dans Strutt, «Sports and Pastimes», livre IV, ch. III, 15.

[2] Voyez pages 130 et suiv.

[3] «Histoire des Religions», livre I, ch. II, p. 226.

[4] Page 225.

pourra comparer ce qu'il dit avec ce que nous avons avancé au sujet de la fête du feu chez les Chinois.

« Cette fête continue d'être en pleine vigueur dans le midi de la France, « et dans les campagnes de la Lorraine et de l'Alsace. Le 23 Juin, après « le coucher du soleil, sont amoncelés, au milieu de la place du village, « des fagots, des bourrées ou des sarments, élevés en pyramide, et sur- « montés d'une touffe d'herbes odoriférantes, appelées communément « les « herbes de la Saint-Jean ». Le curé et le maire, et, à défaut de celui-ci, « le plus ancien du village, suivis d'un grand nombre d'habitants, viennent « processionnellement, précédés de la croix, du sacristain et des enfants de « chœur, mettre le feu au bûcher. Pendant que le feu pétille, et que la « flamme s'élance dans l'air, le cortège rustique fait plusieurs tours en ré- « citant des prières; *puis le curé bénit le feu*, et se retire avec son clergé « dans l'ordre où ils sont arrivés. A peine se sont-ils éloignés, qu'une foule « d'hommes, de femmes et d'enfants s'empressent autour du feu, y passent « et y repassent plusieurs fois des couronnes de fleurs, des rameaux verts, « *et arrachent les morceaux de bois à demi brûlés*. Ces couronnes, ces ra- « meaux, ces morceaux de bois sont précieusement conservés. Le lendemain, « les couronnes et les rameaux sont attachés au-dessus des portes extérieu- « res des habitations [1], au sommet des cheminées, ou portés dans les champs « de blé ou de vignes, comme des préservatifs contre le tonnerre et la grêle. « Autrefois, en Angleterre, le jour de cette fête, toutes les maisons étaient « illuminées [2]; le lendemain, elles étaient parées de bouquets et de guirlan- « des, de branches et de feuillages. Ces bouquets et ces guirlandes, ou, si « l'on veut, ces herbes de Saint-Jean, se composaient de lis blancs, de « pourpier sauvage, de bouleau vert, du grand fenouil, et de la fleur jaune « du millepertuis. « Il est à remarquer, dit un écrivain, que le nom vulgaire

[1] Nous ferons voir plus tard, en décrivant la fête de la mi-été (5 du 5e mois, § 1), qu'un usage analogue est aussi en vigueur en Chine vers la même époque, et c'est là un des motifs pour lesquels nous avons donné dans le texte cette citation étendue de l'ouvrage de Clavel.

[2] On fait aussi dans le Fouhkien des illuminations dans le cours du cinquième mois, et l'adoration du soleil du solstice d'été n'y est sans doute pas pour rien. Pendant les jours qui suivent la fête des bateaux-dragons (5 du 5e mois), on voit souvent des embarcations illuminées au moyen de lampions sillonner l'eau dans tous les sens au clair de la lune; des groupes joyeux les remplissent, mangeant, buvant et faisant de la musique. Il y en a même où il se donne des représentations dramatiques. Ces illuminations nautiques sont simplement aux yeux du peuple des parties de plaisir. On les appelle *ioû-kang* 遊江, « errer sur les rivières », ou *ioû-tsoûn* 遊船, « se promener en bateau ».

«latin de cette dernière plante est *fuga daemonum*, c'est-à-dire l'herbe qui «met en fuite les démons»».....

Clavel ajoute que l'on ne se contentait pas de passer dans les flammes des plantes et des fleurs douées de propriétés médicinales, *mais encore que beaucoup de personnes se jetaient elles-mêmes dans le bûcher* en tenant de ces plantes à la main. Brand, de son côté, dit [1] que l'on allumait partout en Angleterre des feux de la St. Jean, ou «bonfires», *que l'on sautait au travers, dansait tout autour et emportait chez soi des morceaux du bois à demi consumé; que même en Irlande on les faisait traverser par les jeunes gens des deux sexes et par le bétail.* Les Hindous aussi célèbrent une fête du feu vers le moment du solstice d'été. Les dévots qui veulent y prendre part se préparent à l'avance en s'abstenant pendant fort longtemps du commerce des femmes et en jeûnant, et durant les dix-sept derniers jours ils doivent coucher sur la terre nue. Quand le jour de la fête est arrivé, ils s'enduisent de bouse de vache et se parent avec des fleurs; on allume le feu, et les prêtres, portant les idoles, suivis d'une grande foule de peuple, font processionnellement le tour du bûcher en récitant des prières et incantations appropriées à la circonstance. Alors les tapaswi se jettent dans le feu; plus leur dévotion est grande, plus ils le traversent lentement; il y en a même qui portent leurs enfants dans leurs bras ou sur leur dos à travers les flammes. Quand cette espèce de pénitence ou de purification est achevée, les assistants se disputent la cendre du bûcher et les fleurs dont étaient parés les saints hommes qui ont marché dans le feu, bien persuadés que ces reliques, religieusement conservées dans leurs demeures, en éloigneront tous les maux et les influences malignes [2].

On voit ainsi que l'usage d'allumer des feux en l'honneur du dieu solaire et de se jeter dans les flammes, règne depuis les bords les plus éloignés de la Chine jusque dans les contrées que nous habitons. Il existe en Espagne et en Portugal, en Italie et en Allemagne, chez les peuples slaves et les peuples scandinaves, et il se retrouve en Hindoustan, témoin irréfragable de la parenté des coutumes populaires entre elles, et du caractère général du culte de la Nature, et de celui du Soleil, qui en est le principal agent.

[1] «Observations on popular Antiquities», p. 167 et suiv.
[2] Clavel, ouvrage cité, livre I, ch. 11.

Un mot encore sur la signification de la cérémonie qui consiste à marcher sur le feu. Outre qu'en y prenant part l'on espère se pénétrer de la force, de la vie solaire, les Chinois la considèrent, à ce qu'ils disent eux-mêmes, comme une sorte de purification du corps; et il est remarquable qu'une pensée semblable semble avoir existé dans les contrées qui entourent la Palestine. Du moins on lit dans le second livre des Rois [1] que le roi de Juda *souilla* le Topheth de la vallée de Hinnom, et cela afin d'empêcher que qui que ce soit fît encore passer son fils ou sa fille par le feu en l'honneur de Moloch. Or ce Moloch est l'ancien dieu solaire en l'honneur duquel les Syriens, de même que les Irlandais des temps modernes [2], faisaient traverser le feu à leurs enfants pour quelque motif religieux [3], et dont les Carthaginois adoraient une image creuse, à tête de taureau, symbole du soleil de l'équinoxe du printemps, marquée il y a environ quarante siècles par le signe du Taureau. Les bras de la statue étaient disposés de telle façon que les offrandes que l'on y plaçait roulaient d'elles-mêmes dans un feu allumé dans l'intérieur de l'image. C'étaient des êtres humains que l'on condamnait ainsi à une mort affreuse, et ceux qui les sacrifiaient dansaient autour de la statue en poussant de grands cris et en faisant une musique bruyante pour dominer les gémissements des victimes. Ainsi, lorsque Agathocle se disposait à faire le siège de Carthage, les citoyens de la ville jetèrent eux-mêmes deux-cents enfants des meilleures familles dans l'intérieur de la statue de Moloch, afin de s'assurer dans la guerre qui s'annonçait le puissant secours de ce dieu. C'est en l'honneur de ce même dieu solaire, de Moloch, que les enfants des Syriens et des Ammonites avaient à traverser le feu, de même qu'en Chine les exorcistes et les garçons aux pieds nus le font maintenant encore. Toutefois les Chinois n'ont jamais ravalé leur culte des dieux au point d'en faire un motif de meurtre; du moins ne trouve-t-on dans aucun de leurs livres la moindre trace de l'existence chez eux de sacrifices humains en l'honneur des divinités. D'après Pline, la ter-

[1] XXIII, 10.

[2] Ci-dessus, p. 280, 9e ligne. Dans son « Essay on the Antiquity of the Irish Language » (1772), Vallancey dit que les Druides faisaient traverser le feu à tout le bétail le 1 mai, afin de le mettre à l'abri des maladies pour tout le cours de l'année. Cet usage païen subsiste toujours à Munster et à Connaught, où il n'y a pas un paysan qui ne l'observe pour le même motif. — Chez les anciens Parses on tenait un instant chaque enfant nouveau né au-dessus du feu de l'autel, afin de le purifier. (Clavel, ouvr. cité, livre IV, ch. 1).

[3] Maimonide, III, 38.

ritoire des Falisques, non loin de la ville de Rome, renfermait un petit nombre de familles, nommées les Hirpiens, qui marchaient, sans se brûler, sur un bûcher embrasé, lorsque s'offrait un sacrifice qu'on faisait chaque année sur le mont Soracte, en l'honneur d'Apollon, le dieu-Soleil [1]; c'était, à ce qu'écrit Strabon, Feronia, une sorte de divinité des montagnes à qui le bois du mont Soracte était consacré, dont l'esprit possédait ces adorateurs du Soleil et les mettait ainsi en état de marcher sur le feu sans se faire aucun mal. Mais il sera superflu de signaler d'autres analogies entre l'ancien culte du feu qui a été en vigueur en Occident et celui qui se célèbre actuellement en Chine, pour faire voir que tous deux font sans aucune doute partie du culte du soleil, par les rayons immaculés duquel on veut se purifier en se jetant dans les flammes d'un feu allumé comme symbole de ce feu céleste. Il n'est même point impossible qu'il faille chercher dans ces idées touchant le feu solaire l'origine de l'usage de brûler les morts, qui a été si fort pratiqué chez un grand nombre de peuples anciens, et qui était considéré comme si honorifique que parfois on le réservait aux princes et aux grands. Sans doute les peuples primitifs auraient vu dans la crémation un sacrilège plus encore que ce n'est maintenant encore le cas pour beaucoup de personnes, si leurs préjugés à cet égard n'avaient pas cédé devant de puissantes considérations, qui n'étaient autres que celles provenant du désir de faire rentrer le défunt dans le sein de la divinité suprême de la Nature, c'est-à-dire du dieu solaire, de qui émane toute vie sur la terre. Kirker [2] considère comme probable que le suttiisme, si profondément enraciné dans les mœurs surtout des Hindous, se rattache au même ordre d'idées. Les femmes et les esclaves du défunt se jettent dans les flammes de son bûcher pour la même raison pour laquelle les Carthaginois se jetaient volontairement dans les bras de leur Moloch ardent : ils veulent être purifiés avec le défunt et être recueillis avec lui dans les bras du dieu-Soleil, au sein de l'empire supérieur de la Lumière, dans lequel les ténèbres et la mort n'exercent plus le moindre pouvoir. — Revenons maintenant à la procession, que cette digression nous a fait quitter à la page 273.

Elle était ouverte par une bande de gamins affreusement sales et une demi-douzaine de garçons aux pieds nus, parés de chapeaux de céré-

[1] Natur. Histor., livre VII, cap. 2, *de Scythis*.
[2] Œdip. I, 412—415.

monie crasseux et portant des bannières et des lanternes. Il y a presque toujours de ces garçons dans les processions qui se font en Chine en l'honneur des dieux [1]. Il y avait en outre des porteurs de drapeaux et de bannières répandus dans tout le cortège, sans ordre ni symétrie aucune, et l'on portait une multitude de lanternes, quoique il fît grand jour et que le soleil brillât au ciel dans toute sa gloire. De distance en distance se distinguaient des groupes de musiciens, les uns à gages et enveloppés de manteaux rouges, les autres volontaires et revêtus de leurs plus beaux habits. Avec ces troupes alternaient des enfants à cheval et en habits de fête et des chariots ornés de verdure, de fleurs et de branchages, au milieu desquels étaient placées des jeunes filles, et aussi des garçons habillés en filles, tous vêtus d'azur [2]. En voyant ces chariots, il était impossible de ne pas penser à la verdure et au beau bleu virginal du printemps, enfants du grand Dieu-Patron de la Production, auquel on voulait par la procession rendre grâce pour avoir achevé sa grande tâche créatrice de la première saison. Le gracieux effet produit par ces jardins mouvants — offerts pour la plupart par des confréries dévotes — était malheureusement gâté par la vulgarité des attelages; nous voulons parler des coulies sans uniforme ni signe distinctif quelconque, vêtus de leurs sales habits de travail, qui, tête nue, jambes nues, traînaient les chariots. Après les chariots venaient des exorcistes, à demi nus, entourés de leurs acolytes, les garçons aux pieds nus. Plusieurs d'entre eux s'étaient planté des couteaux dans les bras et les joues, et se frappaient le dos, au travers de leurs longs cheveux épars, avec des sabres courts qui faisaient de profondes blessures. Quelques-uns portaient de grands serpents qui s'enroulaient à leur cou et autour de leur corps; d'autres étaient étendus dans des litières dont le fond était hérissé de clous, ou bien assis sur des chaises à porteurs dont le siège et le dossier étaient formés de couteaux. D'autres encore se flagellaient avec des martinets garnis de balles ou de boules armées de pointes, ou se faisaient au front des incisions d'où le sang ruisselait sur leur figure et leur poitrine. Il y en avait qui s'avançaient à cheval, la

[1] Pline rapporte que dans les occasions solennelles, où l'Apis paraissait en public, ce dieu aussi était accompagné d'un cortège d'enfants qui chantaient des hymnes en son honneur et qui soudain étaient saisis par les transports d'une frénésie qui les faisait prophétiser. «Naturalis Historiae», livre VIII, ch 46, *de Api bove*.

[2] Nous avons déjà donné, à propos du 15 du premier mois (page 139), les noms de ces chariots, que souvent l'on remplace par des tréteaux portatifs sans roues.

figure noircie, pour effrayer les esprits malfaisants. D'autres enfin s'étaient planté une grosse aiguille à travers la langue et crachaient de temps en temps leur sanglante salive sur des morceaux de papier, qu'ils distribuaient aux assistants empressés de s'emparer de ces amulettes. Les gens superstitieux attribuent à ces morceaux de papier, collés au-dessus de l'entrée de la maison, une grande vertu pour écarter les démons et mauvais esprits, dont la divinité qui inspire l'exorciste est l'ennemi naturel.

Rien de disparate comme cette procession. Le grotesque turbulent y avait sa part en même temps que les sanglantes exhibitions dont nous venons de parler. Farces, drôleries, grosses facéties, y jouaient un rôle peu en harmonie avec l'idée que nous nous faisons d'un cortège religieux [1]. On voyait des gens portant sur des perches un long dais fait de planchettes réunies par des charnières, et formant un immense scorpion. Le monstre avait tête et pattes. La partie supérieure en était abritée sur toute sa longueur par une tente d'étoffe rouge, sous laquelle étaient assis des enfants et des jeunes filles habillés de bleu de ciel. Des joueurs de gongs marchaient devant cette machine, dont l'approche était saluée par des cris assourdissants. Ensuite venaient plusieurs chars, dont chacun portait une balançoire tournante, aux cordes desquelles étaient suspendus, au lieu de sièges, des garçons si bien emmaillotés dans des pièces de vêtements et des morceaux d'étoffe que la figure seule apparaissait encore. Plus loin un masque obtenait beaucoup de succès. On aurait cru voir à s'y méprendre un homme portant une femme à figure de mégère, celle-ci souffletant de temps en temps sa monture à tour de bras. C'était un seul individu, avec un faux buste pour l'homme et de fausses jambes pour la femme, qui avait évidemment inventé ce déguisement, fort habilement exécuté, pour persiffler la colonie européenne de l'île; car les Chinois trouvent que les Européens accordent trop d'influence à leurs femmes.

Un peu plus loin s'avançait, en grand costume sacerdotal, le principal prêtre taoïque. Mais il ne faut point se le figurer marchant avec la pieuse gravité que les prêtres du reste du monde aiment à affecter quand ils sont en fonction. Au contraire, il manifestait la plus familière aménité, prodi-

[1] Il se passait en Grèce quelque chose d'analogue le sixième des neufs jours consacrés aux mystères d'Eleusis. Il se faisait alors en l'honneur de Iacchus une procession au cours de laquelle les initiés se livraient à des bouffonneries. Dupuis, « Traité des Mystères », 3e partie, 2e section.

guant à droite et à gauche ses sourires et ses signes de tête aux connaissances qu'il apercevait dans la foule, pinçant paternellement les joues des enfants sur le dos de leurs mères et leur distribuant même des friandises. Quant aux dieux qui le suivaient, il ne s'en préoccupait en aucune façon. Ces dieux fermaient la marche, portés dans une longue file de palanquins sculptés, dorés, peints de brillantes couleurs. Chaque palanquin était porté par huit de ces sales coulies que nous avons déjà vus attelés aux chars des jeunes filles. Ils s'arrêtaient de temps en temps pour laisser se former un vide dans la procession, puis tout à coup ils repartaient de toute la vitesse de leurs jambes pour rejoindre la queue du cortège, comptant par leurs hurlements et cette soudaine apparition du dieu effrayer les esprits qui pouvaient errer sur la route, et en débarrasser ainsi les environs. C'est peu édifiant pour des yeux européens; c'est de plus fort ridicule. Ces pauvres coulies font tant de hâte pour mieux terrifier les démons que parfois l'un d'entre eux trébuche et entraîne les autres porteurs dans sa chute, et voilà le dieu et son palanquin dans la poussière, à la grande jubilation des spectateurs. Tel est le manque de respect des Chinois pour leurs divinités, ce qui ne les empêche pas d'aller ponctuellement dans leurs temples leur offrir de l'encens et les consulter sur l'avenir.

Il va sans dire que toutes les processions ne sont pas composées d'une manière identique à celle que nous venons de décrire. Il y a de grandes différences suivant la divinité en l'honneur de laquelle chaque procession se fait et aussi suivant le caprice et la fantaisie des organisateurs. Il faudrait un volume pour décrire d'une manière complète toutes les sortes de processions qui se font en Chine, et nous n'avons voulu qu'en citer un exemple, qui peut donner au lecteur une idée générale de la chose. Il ne sera toutefois pas superflu d'ajouter quelques détails au sujet des exorcistes que nous avons vus y jouer un si grand rôle.

Ces gens rentrent dans la même classe de personnages que les garçons aux pieds nus, que l'on peut considérer comme leurs auxiliaires; de même que ces derniers, ils sont censés être des incarnations de la milice céleste et même d'êtres positivement divins. Il semble que si, dans certaines circonstances, comme dans la procession que nous avons décrite, ils se soumettent à toutes sortes de tortures volontaires, c'est pour démontrer la puissance du dieu qui habite en eux et qui les met en état de supporter ces

souffrances. Ainsi que nous l'avons vu, ils se plantent des couteaux en travers des joues, se percent les bras avec des poinçons [1] et se frappent par dessus les épaules le dos, qui est nu, avec des sabres ou avec des boules de bois armées de clous [2]. Il est vrai que les garçons aux pieds nus se donnent beaucoup de mouvement comme pour parer en quelque mesure les coups au moyen de drapeaux noirs assujettis au bout d'un bâton, mais cela n'empêche pas les exorcistes de se faire de sérieuses blessures; en même temps ils font des mouvements comme pour refuser la protection qu'on leur offre. Naturellement ces sanglants spectacles ne sont pas sans faire quelque impression sur la foule. L'effet est cependant moins profond qu'on ne pourrait le supposer. Ces exhibitions sont trop fréquentes, le peuple s'y habitue et finit par y assister avec plus d'indifférence que de terreur ou d'horreur.

La plupart des exorcistes font métier de prendre part aux fêtes célébrées en l'honneur des dieux, et les administrateurs des temples les payent largement. Le tarif ordinaire est un demi-dollar pour chaque couteau qu'ils se plantent dans quelque partie du corps; les autres tortures qu'ils s'infligent se payent en proportion. On prétend même que les temples riches ont des exorcistes à demeure à leur solde. Le peuple est convaincu que le dieu qui habite en eux guérit avec une rapidité miraculeuse les blessures qu'ils se font. Mais cela n'empêche pas qu'il les méprise, et tout inspirés qu'il les croit, il les range parmi les gens de rien. On les appelle d'ordinaire *ki-tông* [3], « garçons-devins », parce qu'ils jouent le rôle de voyants dans certaines circonstances, par exemple auprès des malades (voyez les pages 289 et suiv.). Quelquefois on les appelle simplement *tâng-tsí* [4], « garçons ».

Il n'est pas facile de dire pourquoi les tortures volontaires semblent faire partie intégrante du métier des garçons-devins ou exorcistes. On sait, il est vrai, que dans l'antiquité les prêtres d'autres peuples se mutilaient eux-mêmes dans les cérémonies religieuses; mais cela ne jette guère de jour sur cette

[1] Cela s'appelle *ts'ah koun-tsiòng-t'aô* 插軍將頭: « cogner la tête du général (céleste) », peut-être parce que le manche de ces conteaux est sculpté en forme de tête à l'aspect terrible, probablement pour représenter ces guerriers surhumains.

[2] On les nomme *tch'ì-kioû* 莿毬: « balles à épines ». Quelquefois on les fait en paille empelotée très serré.

[3] 乩童.

[4] 童子.

question. Dans les mystères de Bacchus, le dieu solaire à cornes de taureau, les prêtres, de même qu'en Chine les exorcistes de la procession du Grand Dieu-Patron de la Production, tenaient des serpents qu'ils laissaient se tordre au-dessus de leur tête; et en Phrygie les prêtres célébraient leurs fêtes avec leur chevelure flottante, et tenant des épées avec lesquelles ils se pratiquaient des entailles dans le corps. Les prêtres d'Isis, les prêtres Syriens, ceux de l'ancienne Grèce, avaient des coutumes semblables [1], sans parler des prêtres de Baal de la Bible [2], qui se faisaient des incisions avec des épées et des fers de lance, pour émouvoir leur dieu, «selon leur coutume», est-il dit expressément. On rapporte la même chose au sujet des prêtres mexicains [3]. Mais si l'on peut supposer que ces prêtres de divers peuples ont voulu par leurs souffrances volontairement endurées s'attirer la pitié et la faveur de leurs dieux, il n'est guère admissible, quand on considère le caractère de la religion populaire dans la Chine méridionale, que jamais idées semblables y aient présidé aux pratiques dont nous parlons. L'esprit religieux est trop matérialiste pour cela; le peuple met trop exclusivement le bonheur dans le bien-être pour s'occuper beaucoup de macérations ou de mutilations; il n'est guère ascétique. Il semble donc qu'il faut voir dans les exorcistes des individus exploités par les prêtres, afin de faire croire à la populace imbécile que des êtres surnaturels prennent la forme humaine pour escorter visiblement le cortège du dieu qu'ils fêtent. Cela rehausse le prestige religieux de la procession; on y voit de ses yeux des dieux incarnés, que l'on pourra consulter dans mainte difficulté, lorsque la sagesse des hommes se trouvera insuffisante. Nous ferons voir par exemple tout à l'heure comment les Chinois, parfois par trop pratiques, ont recours au pouvoir des exorcistes pour se tirer d'affaire en cas de maladie désespérée. Nous dirons ensuite un mot des inspirées du sexe féminin, qui parfois jouent le rôle de somnambules ou de mediums.

Il faudrait ainsi admettre que toutes ces incisions et ces supplices volontaires ont pour but de faire croire à la multitude qu'une divinité a véritablement élu domicile dans le corps de l'exorciste, de sorte que celui-ci ne sent pas la douleur et est à l'abri de toute conséquence funeste des blessures qu'il

[1] Dupuis, «Traité des Mystères», 3e partie, 2e section.
[2] I Rois, XVIII, 28.
[3] Clavel, «Histoire des Religions», livre III, ch. 5.

s'est faites. Maint martyr chrétien s'est de même montré comme insensible à la douleur physique ; c'est que le délire religieux est fort puissant. Les exorcistes chinois vont pourtant plus loin que les martyrs chrétiens ; ils prétendent que leurs blessures se guérissent avec une rapidité merveilleuse. Pour cela, ils les couvrent d'un amulette en papier, où se trouve une écriture mystérieuse, et boivent en guise de médecine de l'eau ou quelque autre liquide auquel on a mélangé de la cendre de ces amulettes. Il est à supposer qu'ils ne dédaignent pas en même temps de faire usage d'onguents et d'emplâtres plus efficaces.

Nous n'avons toutefois pas encore indiqué le principal motif des pratiques sanglantes des exorcistes. Il se trouve dans le but principal de leur métier, but auquel nous avons déjà plus d'une fois fait allusion en passant, et qui a déterminé le choix du nom d'exorcistes que nous employons pour désigner ces gens. Ils ont surtout à purger les rues et les places publiques de la présence des esprits et démons malfaisants. Comme on le verra plus en détail dans notre article sur le cinquième jour du cinquième mois (§ 1, II), et plus tard encore dans différentes parties de cet ouvrage, les Chinois se croient continuellement environnés d'une multitude d'êtres invisibles, dont la plupart sont hostiles à l'homme et causent toutes les maladies, les malheurs et les accidents funestes. Ces esprits cependant ne peuvent soutenir la vue épouvantable des exorcistes animés d'une divinité qui se présentent à eux sanglants, échevelés, frappant à tort et à travers avec leurs sabres et leurs boules à pointes. A cet aspect ils prennent tumultueusement la fuite, la localité est débarrassée de la peste de leur présence, et la paix et la tranquillité leur succèdent.

Cette explication sera confirmée par la description que nous allons donner de la manière dont à Emoui le peuple cherche à se rendre pratiquement utiles les exorcistes, ou plutôt les divinités que l'on croit incarnées en eux, lorsque quelqu'un est gravement malade, c'est-à-dire, pour exprimer la chose à la chinoise, quand un mauvais esprit est entré dans son corps. Souvent on rencontre dans les rues un groupe de quatre exorcistes portant une litière où est placée une idole. Parfois ils s'arrêtent soudain et restent immobiles, comme cloués au sol ; puis ils agitent le palanquin d'avant en arrière et vice-versa par un mouvement de la partie supérieure de leur corps, mais sans avancer d'un pas ; puis tout à coup ils partent au trot,

aussi vite que leurs jambes s'y prêtent. Ces allures bizarres viennent, à ce que l'on prétend, de ce qu'ils ne sont pas maîtres de leurs mouvements, le dieu qu'ils portent et les divinités qu'ils ont eux-mêmes dans le corps les poussant à leur fantaisie. Il est curieux souvent de les voir se précipiter vers la mer, comme poussés par une force irrésistible, et entrer dans l'eau à plusieurs reprises jusqu'à la hauteur de la poitrine. Quand ils sont revenus sur la rive, on les voit de temps en temps tomber sur leurs genoux, comme si le dieu était tout à coup devenu trop lourd pour eux et qu'ils ne pussent plus avancer en le portant. Enfin ils s'arrêtent devant une boutique d'apothicaire, font toutes sortes de mouvements indicatifs de l'hésitation et finissent par entrer, après avoir assez longtemps prolongé cette comédie [1].

C'est une manière de chercher des remèdes pour un malade. Il arrive continuellement en Chine, lorsque les médecins ne savent plus que faire pour quelqu'un qui est gravement malade, qu'un ami ou un parent de ce dernier court au temple, expose à la divinité qui s'y trouve la nature désespérée du cas, et lui offre des cierges et de l'encens afin de la disposer à se laisser emporter. Quelquefois, sous la direction d'un prêtre taoïque, on récite des incantations et des prières, et l'on brûle en même temps de l'argent en papier, dans le but de faire passer l'âme du dieu dans une petite image qui se trouve dans une litière exposée exprès en face de lui. Cela s'appelle *koan-lién* [2], ce qui revient à «disposer l'esprit à se rendre dans la litière». Lorsque cela a continué quelque temps, on laisse tomber les blocs divinatoires. Si la réponse se trouve négative, le suppliant allume encore des cierges et de l'encens; on recommence les conjurations et laisse de nouveau tomber les blocs, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait un *oui*, qui montre que le dieu a cédé. Aussitôt quatre hommes, dont quelques-uns, si ce n'est tous, passent pour exorcistes, prennent la litière sur leurs épaules et portent le dieu auprès du patient, afin qu'il puisse constater personnellement son état. Il ne faut pas croire cependant que le respect que l'on porte au dieu soit assez grand pour que l'on se donne la peine de lui procurer des porteurs

[1] Pour désigner ces mouvements bizarres, accomplis sous l'influence d'un être supérieur, on se sert à Emoui des expressions de *lôï-lién* ○ 輦 «ballotter la litière», de *tiő-tâng* 投 童 ou de *thiaò-tâng* 跳 童 «se remuer et sauter en exorciste», *tch'iaoh-tch'iaoh-tiô* ○ ○ 投 «se remuer furieusement ou en extase», etc.

[2] 關 輦.

décemment vêtus. Il n'en est rien; les premiers venus sont bons, quelque sales qu'ils soient. Si la famille du patient a l'intention, outre le dieu, de consulter un exorciste sur la nature de la maladie et sur les remèdes à employer, on emporte en quittant le temple un couteau à courte lame et à manche représentant une tête d'aspect farouche [1], dont l'exorciste se percera les joues près du lit du malade, afin de décider à parler la divinité qui s'est emparée de lui pour quelque temps, à moins que ce ne soit pour effrayer, et ainsi chasser, le mauvais esprit qui cause la maladie. On emporte aussi parfois un sabre, dont l'exorciste pourra se frapper le dos s'il le croit utile. Arrivé près du malade, l'exorciste se livre donc à peu près aux mêmes exercices frénétiques que nous lui avons vu pratiquer dans la procession; il se perce les joues, se fait des entailles au dos; au cours de sa démence il marmotte toutes sortes d'indications touchant la maladie et les remèdes à employer. On préfère cependant consulter le dieu lui-même. Dans ce but, on fait reposer sur une table où l'on a mis une couche de sable, de cendre ou de son, l'extrémité d'une des barres de bois qui servent à porter la litière; celle-ci reste sur les épaules des porteurs, et le dieu leur imprime des mouvements tels que les sacades font dessiner sur la table le nom de la maladie en caractères mystérieux. On en conclut quels remèdes il faut employer. Souvent aussi le dieu écrit le nom des remèdes. Mais si ce n'est pas le cas, ou si l'on ne parvient pas à déchiffrer les caractères formés sur la table, les porteurs retournent dans la rue, pour se faire conduire par le dieu à la boutique d'un apothicaire ou à quelque autre maison où ils pourront se procurer des remèdes. Le dieu les trompe rarement, ce qui vient de ce que presque partout en Chine on a sous la main quelque espèce de remèdes domestiques, quand ce ne serait que du thé ou du sucre, et jamais on ne refuse d'en céder quand c'est un dieu qui en demande.

Quand on va ainsi à la recherche de remèdes en s'abandonnant à l'inspiration d'un dieu, les porteurs sont toujours accompagnés d'un de ceux qui ont pris l'initiative dans l'affaire. Il met pour cette occasion son chapeau de cérémonie. Devant marche un joueur de gong accompagné du porteur d'un drapeau noir, sur lequel se trouve l'image d'un tigre ou quelque symbole mys-

[1] Comp. page 285, note.

térieux pour effrayer les mauvais esprits et les écarter de la route que l'on suit. Souvent on place dans la litière, devant le dieu, des bâtons d'encens allumés, et l'on fiche derrière lui, dans le dossier de son siège, cinq petits drapeaux de cinq couleurs, bleu, rouge, blanc, noir et jaune. La marche est fermée par un individu qui porte un panier pour les remèdes.

Nous avons dit que les porteurs n'entrent pas tout droit dans la boutique de l'apothicaire, mais font toutes sortes de mouvements comme s'ils hésitaient. Enfin, pas à pas, ils entrent, poussés par le dieu. Le maître de la boutique leur demande ce qu'ils veulent. Ils ne répondent rien, ce qui signifie qu'ils ne le savent pas eux-mêmes, que c'est le dieu qui les a amenés, et que c'est au dieu qu'il faut demander ce qu'on désire. Alors le parent ou l'ami du malade s'avance, et dit les symptomes et, s'il se peut, le nom de la maladie. L'apothicaire prend les remèdes usités dans le cas qu'on a décrit, les pose sur le comptoir et suit alors avec attention les mouvements des porteurs. S'il a trouvé ce qu'il faut, la litière avance; si ce n'est pas cela, elle recule, et il cherche autre chose jusqu'à ce que le dieu accepte. Enfin l'apothicaire demande si ce qu'il a donné suffit et la réponse se donne par les mêmes mouvements en avant ou en arrière, et le résultat est souvent que l'on emporte plus d'une douzaine de médicaments. Heureusement pour le patient ces drogues sont pour la plupart inoffensives. Quant à l'apothicaire, il se dit que si l'un des remèdes administrés ne fait point de bien, peut-être dans le nombre quelque autre sera efficace, et il empoche le prix de ses denrées. Il va sans dire qu'on est assez poli pour reporter ensuite le dieu dans son temple, afin que son âme puisse, sans se fatiguer, passer de nouveau dans l'image qu'elle occupait primitivement. Si le malade en revient, le dieu reçoit une riche offrande de cierges, de papier d'or et d'encens, et son prestige reste entier. Si le malade meurt, on ne l'en accuse que rarement.

Il existe une autre méthode d'agir en cas de maladies désespérées. On n'invite point de dieu à se faire porter auprès du patient et dans une boutique d'apothicaire, mais on se contente d'une couple d'exorcistes. Ceux-ci se sont soumis au préalable aux cérémonies nécessaires pour être possédé par une divinité; ils ont donc passé quelques jours dans la retraite en observant un jeûne sévère, et chacun d'entre eux a prié à plusieurs reprises l'âme de quelque idole réputée très puissante de venir habiter son corps; ces prières

sont accompagnées des incantations voulues. Ceci s'appelle à Emoui *tch^{c}iá^{ng}-poút* [1], «inviter le dieu», et *koan-ki* [2] ou *koan-tâng* [3], «ramener l'esprit à entrer dans le devin ou dans l'exorciste». Fort souvent en même temps on brûle de petits papiers jaunes, appelés *k^{c}aï-gán-tsoá* [4], «papiers pour ouvrir les yeux», sur lesquels sont représentés des chevaux et des chars, et qui doivent servir à faciliter le voyage des divinités que les exorcistes attendent dans leurs corps. Ces pratiques se continuent jusqu'à ce que les exorcistes tombent en convulsions et se mettent à gesticuler avec violence, ce qu'on considère comme une preuve absolue que les dieux «sont venus sur les devins» *tsioū^{ng}-tắng* [5] ou *tsioū^{ng}-ki* [6], ou qu'ils «se sont emparés d'eux» *liáh-tắng* [7], ou qu'ils «sont descendus vers eux» *kàng-ki* [8], ou, enfin, qu'ils «se sont incorporés en eux» *hoū-ki* [9].

Quand ces possédés ont été introduits auprès du malade, chacun d'entre eux saisit fortement une des extrémités d'une branche de pêcher ou de saule, pliée par le milieu de façon à former un coude marqué. Alors, comme si une force supérieure et l'influence de la branche les y contraignaient, ils commencent à courir en tout sens, de ça, de là, du haut en bas de la maison, jusque dans la rue, mais finissent toujours par revenir vers le malade, auprès duquel pendant ce temps on a préparé une table sur laquelle on a étendu une couche de sable fin, de cendre, de farine ou de son. Chacun retient son souffle pour ne pas troubler ce qui va se faire. Les possédés, toujours les mains crispées à leur branche, en font porter le coude sur la table; il y trace des caractères et les assistants se pressent autour pour mieux voir. Un initié les déchiffre, et l'on en déduit des renseignements sur la maladie et sur les remèdes qu'elle requiert. Cette méthode de faire parler l'oracle s'appelle *k^{c}an-ki tch^{c}out-dzī* [10], «produire des caractères en tenant la baguette divinatoire».

Le poinçon on pinceau magique employé de cette manière s'appelle *ki-pit* [11], «pinceau divinatoire». Il est d'ordinaire en bois de pêcher ou de saule, et cela pour une raison fort simple à saisir. Ces deux arbres symbo-

1 請佛. 2 關乩. 3 關童. 4 開眼紙. 5 上童.
6 上乩. 7 掠童. 8 降乩. 9 附乩.
10 牽乩出字.
11 乩筆.

lisent une longue vie [1] aux yeux des Chinois, et sont ainsi tout désignés pour servir de moyens magiques à employer auprès du lit de mourants que l'on aimerait conserver à la vie. Mais il y a plus que cela. Comme on le verra dans notre description du cinquième jour du cinquième mois (§ 1, II) et dans celle du dernier jour de l'an, le saule aussi bien que le pêcher inspire une grande terreur aux mauvais esprits, et leur bois est donc ce qu'il y a de plus efficace pour chasser du corps des mourants les démons malfaisants qui veulent les tuer. Il ne faut en effet pas oublier qu'en Chine on attribue la plupart des maladies, et surtout celles qui se montrent opiniâtres, à l'influence d'êtres surnaturels et méchants [2], contre lesquels on ne saurait lutter qu'au moyen d'amulettes, d'incantations et de recettes magiques.

Dans le cas que nous venons de décrire il n'est point indispensable que deux possédés en même temps tiennent le pinceau magique. Le premier venu peut tenir une des extrémités, car le dieu qui réside dans le possédé est si puissant que le non-initié qui voudrait influencer les caractères tracés par la branche n'y parviendrait en aucune façon.

Hâtons-nous de dire, pour que l'on ne prenne pas une trop mauvaise opinion des Chinois, que ce n'est que le petit peuple qui a recours à des méthodes aussi absurdes de médication, et encore n'est-ce que lorsque les malades sont possédés de mauvais esprits qui résistent à tous les traitements, à moins que les remèdes n'aient été indiqués par un dieu dont le pouvoir est supérieur au leur. Il suffit du reste qu'un Chinois possède quelque culture pour qu'il n'ait plus que du dédain pour les exorcistes, auxquels il n'accordera pas même de place dans quelqu'un des quatre ordres sociaux, qui sont ceux des lettrés, des agriculteurs, des artisans et des marchands. Leur métier est ainsi ravalé à la catégorie des métiers infimes et méprisables, comme sont ceux des prostituées, des mendiants, des avocats, des bourreaux, des tortureurs attachés aux tribunaux et autres gens de rien.

L'intervention des exorcistes dans les maladies n'est pas restreinte aux Chinois. On retrouve des pratiques analogues chez les habitants de Ceylan et

[1] Nous avons déjà fait remarquer la chose, en ce qui concerne le saule, aux pages 252 et suiv. et nous pourrons encore le faire dans celui que nous consacrerons à la fête de la mi-été (§ 1, II). Quant au pêcher, on verra dans notre article sur les fêtes du septième mois (II, 2) et dans celui sur le dernier jour de l'année, comment et pourquoi cet arbre est pour les Chinois l'arbre de la vie.

[2] Comp. notre article sur la fête de la mi-été, dans lequel ce sujet sera traité en détail.

chez les Papous. « The Singhalese », dit Spence Hardy [1], « have a great « dread of their power (du pouvoir des Yakas, ou démons), and in times « of distress the Yakadura or devil-dancer is almost invariably called upon « to overcome their malignity by his chaunts and charms; but these prac- « tices received no sanction from Gotama » . . . . . « Les Australiens ont foi « à l'influence des songes, aux charmes et aux sortiléges; et ils leur attribuent « les malheurs qui les frappent, les maladies dont ils sont affligés. Ils emploient, « soit pour se garantir de leurs effets, soit pour les tourner contre leurs en- « nemis, le ministère des kerredei, des kinedou et des malgaradock, espèce « de sorciers qui remplissent parmi eux l'office de prêtres et de médecins » [2].

L'explication que nous avons donnée des tortures volontaires des exorcistes, d'après laquelle ces gens se proposent d'effrayer les mauvais esprits, ne jette pas de lumière sur certaines cérémonies bizarres que l'on peut souvent voir s'accomplir par eux devant les temples des dieux le jour de leur fête, et que nous mentionnerons ici pour être complet. Nous avons en vue « l'ascension de l'échelle de couteaux », *tsioūng to-tᶜoui* [3], et « le passage du pont de couteaux », *kè to-kiô* [4]. Il nous semble que la raison d'être doit s'en chercher dans ce que nous avons indiqué comme un des motifs des tortures volontaires, c'est-à-dire dans le désir des exorcistes de bien persuader au peuple qu'ils servent de résidence à une divinité.

L'échelle de couteaux, qui atteint quelquefois jusqu'à six mètres de hauteur, est formée de deux montants de bambou, réunis, en guise d'échelons, par des couteaux ou des sabres disposés le tranchant en haut. Souvent on a eu soin de coller sur chaque lame un amulette en papier, soi-disant parce qu'il renferme une vertu préservatrice, probablement en réalité pour empêcher les spectateurs de voir que le tranchant est émoussé. Les possédés qui ont à monter cette échelle doivent auparavant, comme dans toutes les occasions importantes où ils figurent, se soumettre à un jeûne de quelque durée. Dans ce but, ils se retirent dans une maisonnette destinée spécialement à cette préparation, et ils y restent deux ou trois jours sans rien prendre d'autre que du thé ou de l'eau, passant leur temps à marmotter leurs invocations et leurs formules. Ils n'en sortent que le jour de la fête,

[1] « Manual of Budhism », p. 44.
[2] Clavel, « Histoire des Religions », livre III, ch. 1.
[3] 上刀梯.
[4] 過刀橋.

quand le moment est venu où, presque épuisés par le manque de nourriture, ils doivent monter l'échelle. Chacun naturellement, peut-être sans les excepter eux-mêmes, croit qu'un dieu est entré en eux. Souvent couverts d'amulettes de papier sur tout le corps, ils montent l'échelle d'un côté, excités par les tambours et les gongs, jettent au peuple des morceaux de papier couverts de caractères et de signes mystérieux, et redescendent par l'autre côté. Ceux des spectateurs qui réussissent à s'emparer d'un des morceaux de papier jetés par ces gens s'estiment fort heureux, parce qu'ils y attribuent un grand pouvoir pour écarter les mauvais esprits, et, avec eux, les maladies et les malheurs.

Le pont de couteaux n'est au fond qu'une échelle de couteaux horizontale. Il est rare à Emoui qu'on l'exhibe. Les deux cérémonies, celle du pont et celle de l'échelle, n'ont du reste presque jamais lieu dans une même fête.

Puisque nous en sommes aux inspirés, nous dirons aussi un mot d'une espèce de spirites femmes que l'on trouve partout dans les provinces méridionales, et que le sexe faible a l'habitude de consulter surtout sur le sort de parents défunts. On croit que ces femmes ont le pouvoir de faire sortir leur âme de leur corps pour aller dans l'autre monde s'entretenir avec les morts. On peut donc les appeler les medium femmes du spiritisme chinois, et elles ont peut-être existé dans l'extrême Orient fort longtemps avant que la religion des esprits frappeurs fît son apparition en pleine civilisation occidentale au dix-neuvième siècle, se donnât pour une science, et attirât par sa nouveauté l'attention générale.

Les femmes qui servent d'intermédiaires entre les vivants et les morts portent généralement à Emoui le nom de *ang-î* [1], « tantes aux poupées », qui leur vient d'un marmouset en bois qu'elles portent quelquefois avec elles dans l'exercise de leurs fonctions (voyez plus bas). Elles sont très nombreuses dans le Midi de l'empire et y jouent un rôle semblable à celui de la nécromancienne d'Endor, qui évoqua pour Saül l'âme de Samuel et lui demanda de pronostiquer le sort du royaume d'Israël [2]; peut-être aussi pourrait-on les rapprocher des femmes romaines qu' Horace nous décrit dans sa

[1] 尪姨.
[2] I Samuel XXVIII.

huitième satire, et qui se servaient également de poupées dans leurs évocations des morts. On les consulte à Emoui surtout quand une famille est inquiète du sort d'un mort qui lui appartient. Par exemple, on désire savoir si dans l'autre monde il n'a pas besoin d'argent ou d'habits, afin, si c'est le cas, de les lui procurer en brûlant du papier qui représente ce qu'il lui faut; ou bien on veut s'assurer que le tombeau du défunt a été construit entièrement à sa satisfaction, et qu'il ne souhaite pas qu'on le modifie ou qu'on le déplace. Enfin on consulte souvent une *ang-i* quand il s'agit d'une affaire de famille où l'on croit que le parent défunt continue à prendre un vif intérêt et qui pourrait porter malheur, tout aussi bien que du bonheur, aux descendants.

Dès que le medium est là, on place sur l'autel des dieux domestiques des sucreries, des gâteaux et une tasse à thé remplie de riz cru. L'un des membres de la famille prend entre ses mains jointes de l'encens allumé, incline plusieurs fois le haut du corps, puis plante les bâtons d'encens dans le riz. Après ces préliminaires, le medium se met à l'œuvre. Il faut premièrement s'assurer qu'aucun homme n'est présent et ne peut même épier ce qui se fait. Ensuite il faut enlever soigneusement de l'appartement tous les classiques qui pourraient s'y trouver, surtout la « Grande Doctrine » [1] de Confucius, ouvrage qui semble être tout particulièrement le cauchemar des *ang-i*. Enfin, toutes ces précautions prises, la nécromancienne s'assied vers la table. Elle marmotte d'une manière inintelligible, d'une voix sépulcrale, quelques formules magiques afin que son âme puisse se transporter dans le royaume des ténèbres, pour y entrer en relations avec le défunt; bientôt ses yeux se ferment et elle entre en convulsions, pendant que la sueur perle sur son front. C'est le moment pour les femmes qui l'entourent de lui poser leurs questions. Elle reste encore quelque temps comme inanimée, puis elle se redresse soudain, comme si son âme, après sa visite au pays des morts, était revenue avec la rapidité de l'éclair prendre possession de son corps. Elle tremble et se trémousse sur son siège, fait des grimaces convulsives, tambourine nerveusement la table avec un petit bâton qu'elle tient à la main,

[1] *Ta-hioh* 大學. Cet ouvrage n'est autre que le 10e chapitre, § 42, du « Livre des Rites », si souvent cité dans le cours de ce travail. On ne l'étudie, ne le lit et ne le vend actuellement en Chine qu'in- séparablement réuni au commentaire de Tchou Hi, célèbre philosophe et historien du 12e siècle, dont le principal ouvrage a été nommé par nous à la page 77.

et pousse des sons aigüs et inintelligibles. On écoute avec la plus grande attention pour recueillir ce qui semble offrir un sens, et si l'on en conclut qu'elle s'est réellement entretenue avec le défunt, on multiplie les questions; en même temps l'assistance fond souvent en larmes au souvenir du mort, qui revient pour ainsi dire soudain au milieu des siens. Cette émotion vient fort à propos pour le medium, car il est aisé d'imaginer que toutes ces femmes poussent maintes exclamations dont leur rusée nécromancienne fait son profit pour en tirer des indications pour ses réponses. Le medium fait comme Eraste quand il persuade à Monsieur de-Pourceaugnac qu'il connaît tous ses parents et aboutissants.

Quand, au milieu des questions qui pleuvent, le medium ne sait plus que répondre ou qu'il craint de se tromper, il se lève tout à coup, même au milieu d'une phrase qu'on lui adresse. Elle donne à croire que l'âme avec laquelle elle a causé dans son extase l'a soudain quittée, et prend l'apparence de quelqu'un qui revient à soi et ne sait pas où il se trouve. Mais elle ne tarde pas à montrer qu'elle sait ce qu'elle fait; elle joue son vrai rôle, c'est-à-dire qu'elle tend la main et réclame son salaire sur un ton impérieux; en même temps l'enfant qui d'ordinaire l'accompagne (surtout si elle est aveugle, cas très fréquent) ne manque pas de prendre à la dérobée le riz qui pendant tout ce temps est resté sur la table de l'offrande.

Il arrive très fréquemment que les femmes présentes interrogent successivement la somnambule sur le compte de différents morts; mais alors il faut, pour chaque mort, renouveler l'encens et le riz de l'autel, ce qui augmente les émoluments du medium. Dès qu'il est tombé dans son sommeil apparent, une femme s'approche tout doucement et lui plante dans les cheveux une aiguille à laquelle un long fil est enfilé, ce qui, dit-on, a pour but de rendre le temps de la communication du medium avec le mort *long*, comme est le fil, dont on étend l'extrémité sur le sol. Quand la somnambule se réveille on enlève, toujours secrètement, l'aiguille de ses cheveux.

Pour «chercher les âmes» *tch'ē-sîn* [1], ou «introduire les morts» *k'an-bóng* [2], comme les Chinois d'Emoui appellent ces pratiques, certains mediums font usage d'une petite image de bois, à laquelle nous avons déjà

[1] 尋神. [2] 牽亡.

fait allusion pour expliquer le nom de « tantes aux poupées » donné à ces femmes en général. La poupée renferme l'âme d'un enfant. Voici comment. La sorcière a eu soin d'enterrer secrètement, dit-on, une branche de saule ou de pêcher sous le seuil d'une maison habitée par une femme enceinte, de sorte que la future mère passe et repasse au-dessus sans le savoir. Quand l'enfant est né, la sorcière reprend son morceau de bois et y sculpte un petit garçon ou une petite fille, suivant le sexe du nouveau né. Elle attend que l'enfant commence à parler, et se glissant alors dans un temple où se préparent des cérémonies en l'honneur des idoles qui s'y trouvent, elle cache son marmouset dans l'autel, de sorte qu'il y soit pendant que les prêtres y prononceront leurs formules. Il n'est point nécessaire que ceux-ci aient connaissance de la présence de l'image ; le résultat n'en est pas moins que l'âme de l'enfant le quitte pour entrer dans la poupée — le pourquoi n'en est pas clair. Armé du marmouset ainsi préparé, le medium se rend chez les personnes qui le font appeler pour consulter un mort. Pour répondre, cette femme cache le marmouset sous ses habits à la hauteur de l'estomac, prétendant qu'elle va en envoyer l'âme dans l'autre monde pour y chercher les renseignements que l'on réclame. C'est à elle directement que l'on adresse les questions, mais cela n'empêche pas que l'on attribue les réponses au marmouset, ce qui nous porte à croire que le tout n'est qu'une mise en scène de ventriloquie. Il est assez curieux de constater que les devins et les évocateurs des anciens Israélites semblent avoir eu recours à des supercheries analogues ; en effet ils attribuaient aux spectres une voix caverneuse [1], et il est bien connu qu'ils avaient des nécromanciens [2]. Il faut donc bien que ceux-ci leur aient fait *entendre* la voix des morts qu'ils évoquaient.

L'emploi du bois de saule ou de pêcher se rapporte sans doute au fait, déjà connu de nos lecteurs, que ces arbres sont des symboles de la vitalité; on a pu croire que leur bois était pour cela plus propre que d'autre à recevoir l'âme du petit enfant. Tous les soirs il faut mettre le marmouset dehors pour qu'il passe la nuit à la rosée. Sans cela, dit-on, il se sècherait et perdrait son pouvoir.

Les Chinois d'Emoui croient généralement — ce qui prouve qu'ils n'ont pas

[1] Esaïe XXIV, 4. [2] Deut. XVIII, 11.

les somnambules en bien haute estime — que celles qui ont préparé un marmouset comme nous venons de le dire seront punies du Ciel, pour le meurtre qu'elles ont ainsi commis sur un petit enfant, de ces trois châtiments-ci, la stérilité, la pauvreté et une mort prématurée. Et ce qui prouve encore qu'ils n'ont que du dédain pour les supercheries des nécromanciennes, c'est qu'ils ont toujours à la bouche l'expression *lí teh k'an-bŏng* [1], « tu t'occupes à évoquer les morts », quand ils accusent une femme de mentir effrontément.

Sir John Lubbock [2] donne le nom de chamanisme à la forme de conception religieuse dans laquelle l'homme commence à admettre l'existence d'êtres plus puissants que lui et d'une nature différente de la sienne. Leur demeure est fort éloignée et n'est abordable que pour les prêtres ou chamans, qui reçoivent des visites de ces êtres supérieurs, ou se rendent parfois eux-mêmes dans les régions d'en-haut. Le nom de chamans vient de la Sibérie, où cette sorte de gens s'excitent jusqu'à entrer dans une sorte de démence, qu'ils attribuent ou que les assistants attribuent à l'influence d'un esprit, au nom duquel ils parlent et qui les met en état de répondre aux questions qu'on leur pose et de prédire l'avenir. Le chamanisme accuse ainsi un premier degré de culture religieuse, supérieur au fétichisme, dans lequel l'homme croit pouvoir forcer la divinité à accomplir ses vœux, et au totémisme, dans lequel on adore des arbres, des pierres, des animaux, des cours d'eau et n'importe quels objets. Il existe encore en Chine des traces fort reconnaissables de ces trois phases de développement. Nous avons déjà mentionné un exemple frappant de fétichisme à la page 72, où nous avons décrit la manière dont les Chinois maltraitent leurs dieux, les exposant au soleil et leur suspendant une chaîne de fer au cou, lorsqu'ils n'en obtiennent pas assez promptement la pluie. Et quant au totémisme, il n'est pas mort, puisque le peuple adore des astres, des montagnes et des collines, des animaux, des arbres, des pierres, des rivières et des sources, et que même les cinq grandes montagnes et les quatre grands fleuves de l'empire, sans compter les hauteurs et les courants d'eau les plus connus, et enfin les étendards et plusieurs autres objets, font partie de la religion de l'Etat et sont l'objet du culte impérial [3].

[1] 爾〇牽亡.
[2] « Origin of Civilisation and primitive condition of Man », ch. V, p. 199; ch. VII, p. 331.
[3] Williams, « the Middle Kingdom », ch. XVIII; — Edkins, « Religion in China », ch. II, p. 30.

Le chamanisme, la forme de religion dans laquelle on admet l'existence d'êtres inaccessibles au commun des hommes, et avec lesquels on ne peut donc entrer en communication que par l'intermédiaire d'une classe de personnages privilégiés, est en pleine vigueur dans l'empire chinois. En effet, nous avons vu que les puissances supérieures viennent habiter le corps des exorcistes et que les somnambules exécutent des excursions dans l'autre monde; ces gens sont donc de vrais chamans. « Shamanism », dit Wrangel [1], « has no « dogmas of any kind; it is not a system taught or handed down from one « to another; though it is so widely spread, it seems to originate with each « individual separately, as the fruit of a highly excited imagination, acted « upon by external impressions, which closely resemble each other, through- « out the deserts of Northern Siberia ».

Dans son ouvrage intitulé « Fiji and the Fijians » [2], Williams décrit une scène qui ressemble d'une manière si frappante à ce que nous avons raconté des clairvoyantes chinoises, que nous ne résistons pas à la tentation de citer ce passage textuellement. Le voici. « Unbroken silence follows; the « priest becomes absorbed in thought, and all eyes watch him with unblink- « ing steadiness. In a few minutes he trembles; slight distortions are seen « in his face, and twitching movements in his limbs. These increase to a « violent muscular action, which spreads until the whole frame is strongly « convulsed, and the man shivers as with a strong ague fit. In some in- « stances this is accompanied with murmurs and sobs, the veins are greatly « enlarged, and the circulation of the blood quickened. The priest is now « possessed by his god, and all his words and actions are considered as no « longer his own, but those of the deity who has entered into him. Shrill « cries of « Koi au, Koi au! It is I, It is I! » fill the air, and the god is « supposed thus to notify his approach. While giving the answer the priest's « eyes stand out and roll as in a frenzy; his voice is unnatural, his face « pale, his lips livid, his breathing depressed, and his entire appearance like « that of a furious madman; the sweat runs from every pore, and tears « start from his strained eyes; after which the symptoms gradually disappear. « The priest looks round with a vacant stare, and, as the god says « I « depart », announces his actual departure by violently flinging himself down

[1] « Siberia and the Polar Sea », p. 123.
[2] Vol. I, p. 224.

«on the mat, or by suddenly striking the ground with his club. The convul-«sive movements do not entirely disappear for some time»[1].

M. R. van Eck, dans la quatrième partie de ses «Esquisses Balinoises»[2], donne une description des possédés de l'île de Bali et de leurs pratiques, qui montre qu'ils sont les dignes collègues de leurs congénères chinois. On verra par la traduction de la citation suivante que Bali a aussi une espèce de «garçons aux pieds nus».

«Un rôle important revient aussi, dans le culte populaire, aux wêwa-«lèn, appelés aussi daratan, et aux prêmas et prêmadé, personnages «des deux sexes qui, lors des grandes cérémonies religieuses, se trouvent «soudain, dit-on, possédés par une divinité et révèlent alors la volonté du «ciel. Les sangyang (sanghyang = le sublime = dieu) font partie de «cette classe. Ce sont d'ordinaire de petits garçons et de petites filles qui, «de même que les wêwalèn, entrent en transport par l'emploi de moyens «artificiels, fumée de l'encens, chants monotones, assez fréquemment même «l'arak, et qui servent alors de medium aux dieux. Nous avons souvent «été témoin de l'exhibition de ces personnages, très vénérés par le peuple, «et nous n'avons pu encore surmonter la vive répugnance que nous a fait «éprouver ce qu'il y a souvent de démoniaque dans ces scènes. Dans leur «extase, il y a de ces possédés qui accomplissent des tours rappelant très «fort ceux des magiciens d'Egypte. Pour augmenter l'effet, on produit d'or-«dinaire ces exhibitions le soir ou la nuit, à la lueur de lampes, dont la «flamme, dans l'obscurité, fait l'effet de clous rougis au feu. On choisit de «préférence pour cela la partie la plus reculée d'un temple....

«Il est très honorable aux yeux des Balinois d'être un bon wêwalèn «ou sangyang, c'est-à-dire de pouvoir de temps en temps prêter son «corps à une divinité. Mais c'est un honneur qui se paie d'ordinaire fort «cher. La plupart de ceux qui y parviennent y perdent leur santé et meu-«rent prématurément après avoir langui quelque temps.

«Les paroles qui tombent des lèvres des wêwalèn, des sangyang et «autres possédés, sont considérées et respectées comme des oracles par le «peuple. Il peut arriver que les oracles se contredisent, mais il n'y a

[1] Lubbock, «Origin of Civilisation and Primitive Condition of Man», chap. VII, page 333.

[2] Publiées en hollandais, sous le titre de «Schetsen van het eiland Bali», dans le «Tijdschrift voor Nederlandsch Indië», 8e année, p. 36.

« point là de difficulté. « *A vous* », dit alors l'une des divinités à l'autre, « et tout est parfait. Nous avons plus d'une fois vu se terminer de cette « manière un différend ».

Tout ceci ne démontre pas que les chamans, les magiciens, exorcistes et gens de cet acabit soient purement et simplement des imposteurs. Rien n'est moins vrai.

Les chamans de Sibérie, dit Wrangel [1], *ne sont point du tout des imposteurs ordinaires*; ils présentent un phénomène physiologique digne d'attention. « Whenever I have seen them operate, they have left me with a long-continued « and gloomy impression. The wild look, the bloodshot eyes, the labouring « breast and convulsive utterance, the seemingly involuntary distortion of « the face and the whole body, the streaming hair, even the hollow sound « of the drum, all contributed to the effect; and I can well understand « that the whole should appear to the uncivilised spectator as the work of « evil spirits ».

Sproat [2], parlant des « Aths » de l'Amérique du Nord, dit que c'est un fait hors de doute *que beaucoup de sorciers sont eux-mêmes parfaitement convaincus qu'ils possèdent un pouvoir surnaturel*, ce qui fait que, soit pour se préparer à leurs pratiques, soit pour les exercer, ils peuvent supporter des fatigues excessives, de longues abstinences, et une tension de l'esprit des plus violentes et très prolongée. De son côté Dobritzhoffer [3] arrive au même résultat pour les sorciers des Abipones de l'Amérique du Sud; il dit *qu'ils se figurent eux-mêmes être doués d'une sagesse supérieure*. Müller [4] est de même convaincu *qu'ils croient sincèrement à leur propre pouvoir* [5].

Nous ne saurions, à notre tour, admettre que les possédés et exorcistes chinois soient des imposteurs, trompant leur monde de propos délibéré. Pourquoi, si c'était le cas, se prépareraient-ils à l'exercise de leurs fonctions par une réclusion, des jeûnes et des austérités parfaitement réels? Ces pratiques ascétiques ont pour but, d'aprés les Chinois eux-mêmes, de purifier le corps afin de le rendre plus apte à recevoir l'hôte divin qui doit y entrer. Ils se livrent probablement pendant leurs longs jeûnes à une contemplation non

[1] Ouvr. cité, p. 124.
[2] « Scenes and Studies of Savage Life », p. 170, cité dans « Origin of Civilisation », ch. V, p. 244.
[3] « History of the Abipones », v. II, p. 68.
[4] « Geschichte der Amerikanischen Urreligionen », p. 80.
[5] Lubbock, ouvr. cité, ch. V, p. 244.

interrompue, dont le résultat est que leurs idées deviennent confuses, qu'ils entrent dans un état de demi-inconscience si réellement anormal qu'ils croient que la divinité qu'ils évoquent est entrée en eux. Ils sont les premiers trompés. Il en serait de même, à en croire Cranz [1], pour les angekoks du Grœnland. «The Greenlander», dit-il, «who would be an angekok, must re-«tire from all mankind for a while into some solitary recess or hermitage, «must spend the time in profound meditation, and call upon Torngarsuk «to send him a torngak. At length, by abandoning the converse of men, by «fasting and emaciating the body, and by a strenuous intenseness of thought, «the man's imagination grows distracted, so that blended images of men, «beasts, and monsters appear before him. He readily thinks these are real «spirits, because his thoughts are full of spirits, and this throws his body «into great irregularities and convulsions, which he labours to cherish and «augment».

Au Brésil, si un jeune homme aspire à devenir pajé, il se retire dans la montagne ou dans quelque autre lieu à l'écart, et il y passe deux ans dans le jeûne, après quoi on l'admet solennellement dans l'ordre [2]. Les «hommes-médecine» des Indiens du Rio de la Plata se préparent à leur métier par des jeûnes prolongés [3], et de même chez les Lapons les futurs sorciers ont à se soumettre à une sévère abstinence [4]. — Nous reviendrons aux inspirés de l'empire chinois dans le cinquième chapitre de cet ouvrage, où nous essaierons d'esquisser rapidement la marche qu'a suivie le développement de l'animisme et de la religion chez les Chinois. Nous chercherons ainsi à assigner au chamanisme chinois la place qui lui revient dans l'histoire de l'évolution des conceptions nationales par rapport au surnaturel.

[1] «History of Greenland», v. I, p. 210, cité par Lubbock, ouvr. et chap. cités.
[2] Martius, «von dem Rechtszustande unter den Urbewohnern Brasiliens», p. 30.
[3] Lafitau, «Mœurs des Sauvages américains», v. I, p. 335.
[4] Klemm, «Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit», v. III, p. 85. Lubbock, ouvr. et chap. cités.

CHAPITRE SECOND.

L'ÉTÉ.

HUITIÈME JOUR DU QUATRIÈME MOIS.

FÊTE DU BAPTÈME DE BOUDDHA.

Offrande aux dieux domestiques. Fête bouddhique des images. Le pélerin chinois Fah Hien et le livre qui raconte ses aventures. La fête du baptème de Bouddha dans le Fouhkien. La trinité bouddhique.

Le baptème dans l'Asie centrale, en Chine, en Europe, en Australie et dans l'ancien Mexique. Investiture des prêtres ou moines bouddhiques.

Nous passerions ce jour entièrement sous silence, si ce n'était que dans quelques maisons on le célèbre en faisant aux dieux domestiques une offrande de petits gâteaux et d'autres comestibles. Nous disons dans *quelques* maisons, car la plupart des habitants d'Emoui n'accordent aucune attention quelconque à cette journée; il y en a même beaucoup qui ne savent pas seulement qu'il existe un anniversaire du baptème de Bouddha. Bien des gens font l'offrande aux pénates le premier jour du quatrième mois [1].

La désignation que l'on donne d'ordinaire à Emoui au huitième jour du premier mois de l'été, et qui se trouve souvent aussi indiquée par les almanacs, est celle de «jour de naissance ou fête des vénérables bouddhas des trois mondes» [2]. Très probablement il y a là une sorte de Toussaint bouddhi-

[1] Voy. les «Mémoires concernant Emoui», mentionnés à la page 155. On y lit au ch. XV: «Le 1r jour du 4e mois chacun prépare de l'encens et des gâteaux pour les offrir aux dieux»: 四月初一日各辦香餅祭神.

[2] 三世尊佛生. Au sujet de ces trois mondes, voy. la p 10 n. 6.

que, la même peut-être dont le célèbre pélerin chinois Fah Hien fait mention dans la relation de son voyage [1]. Pendant un séjour qu'il fit à Khotan en se rendant en Inde, on y célébra du 1 au 14 du quatrième mois chinois une fête qu'il appelle «la procession des images» [2], pendant laquelle on conduisait en grande cérémonie une image de Bouddha sur un chariot à quatre roues. Le saint des saints était placé entre deux bôdhisattvas et suivi des autres dieux; il arrivait ainsi à la porte de la ville, où on le recevait avec les plus grands honneurs, pour le conduire ensuite à travers les rues décorées.

Aussi bien la description que Fah Hien donne de la fête des images, dit Köppen [3], que l'époque de l'année à laquelle il la vit célébrer, rend extrêmement vraisemblable qu'il a en vue la même fête que celle dont il fut témoin quelques années plus tard à Patalipoutra, celle de la conception ou de la naissance de Sakyamouni. Actuellement les Kalmouks et dans la règle aussi les lamaïstes ont une fête des images, qui se célèbre toujours chez les premiers au commencement de juin, mais que les Mongols renvoient à ce qu'il semble au mois de juillet, et dans laquelle on place sur des échafaudages les images des dieux avec celle de Bouddha, pour les dévoiler au moment culminant de la cérémonie. Du reste, la signification bouddhiste de cette fête est tout à fait incertaine, quoique l'on puisse conjecturer qu'elle se rattache à quelque évènement survenu immédiatement après la naissance du fondateur de la religion. Cela est en harmonie avec

[1] Les «Ecrits touchant les Royaumes bouddhistes» 佛國記 forme une des sources les plus estimées de l'histoire ancienne de l'Eglise de Sakyamouni. Fah Hien 法顯, dont les aventures y sont rapportées, était un prêtre bouddhiste, qui fit l'an 399 ap. J. C. le voyage de l'Inde, afin de réunir des ouvrages concernant la nouvelle doctrine. Il resta quinze ans absent et rentra alors dans sa patrie en passant par Ceylan et par Java. Le récit de ce qui lui était arrivé et de ce qu'il avait vu se consigna dans un ouvrage qui s'est conservé jusqu'à maintenant sous le titre indiqué ci-dessus, et dont une traduction française a été pour la première fois publiée en 1836 par M. de Rémusat.

Cette publication inaugura en Europe une nouvelle période de l'étude de l'histoire du bouddhisme. On ne put désormais traiter ce sujet sans puiser largement dans les «Ecrits touchant les Royaumes bouddhistes»; aussi tous ceux qui font autorité en cette matière, les Lassen, les Burnouf, les Hardy, les Köppen, ont-ils fait plus ou moins usage des renseignements fournis par Fah Hien. Son ouvrage a été de nouveau traduit en 1869, en anglais, par Beal, puis de rechef, quelques années plus tard, par Giles. Enfin toutes les traductions existantes ont été passées en revue et soumises à une critique sévère dans une série d'articles de M. Watters, insérés dans le huitième volume de la «China Review».

[2] 行像.

[3] «Die Religion des Buddha», ch. «die Kirche und der Cultus», p. 578.

le fait qu'à Siam et au Cambodje on célèbre une «fête du baptème de Bouddha», qui évidemment se trouve en rapport avec sa naissance.

Sans aucun doute les fêtes des images dont nous venons de parler, et cette fête du baptème célébrée en Indo-Chine, ont d'étroites analogies avec la Toussaint observée dans le Fouhkien par les prêtres de la secte le 8 du quatrième mois, c'est-à-dire justement dans le cours de la période de temps pendant laquelle Fah Hien a été témoin des processions à Khotan. De même que le célèbre pélerin a vu dans cette ville reculée exposer l'image de Bouddha au milieu de celles d'autres bôdhisattvas et dieux, de même que les Kalmouks et les Mongols font avec les images de leurs saints un cortège au «Très glorieux accompli»; de même, dans un grand nombre de couvents bouddhiques du Midi de la province de Fouhkien, on peut assister le 8 du quatrième mois à l'exposition de l'image de Bouddha, que les prêtres placent dans un grand vase d'eau en vue du peuple en avant des images de la Trinité [1]. Qui veut, laïque aussi bien que prêtre, peut là-

[1] Parmi les nombrenx rapprocbements que l'on peut faire entre le christianisme, surtout sous sa forme catholique, et le bouddhisme, on cite souvent en premier lieu la doctrine de la trinité. En cela on n'a pas tout à fait raison, car la trinité des chrétiens et celle des partisans de Bouddha u'ont guère en commun que le uom, et elles diffèrent tellement, soit par leur origine, soit par leurs attributs, que l'on ne pent pas même les comparer ensemble.

Exposons à grands traits ce qu'est la *Triratna* ou trinité bouddhique. Il est vrai qu'il plane encore quelque mystère sur son origine, mais on est pourtant généralement d'accord qu'il faut l'eutendre comme désignant une triple manifestatiou du fondateur historiqne de la doctrine bouddhiste. Il est fort probable que primitivement elle a tout simplement été une représentatiou des éléments constitutifs de l'Eglise bouddbique, c'est-à-dire du Bouddha, qui l'a fondée, de la loi, qui la gouverne, et du sacerdoce, qui la sert, la propage et la maintieut. On pouvait aisément prévoir qu'à peine mort Sakyamouni deviendrait uu objet de vénératiou. C'est en effet arrivé; mais ses paroles, sa loi, son *Dharma* (法) ne devaient pas se perdre plus que le souveuir de sa personne; cette loi a douc été divinisée comme lui. «Ananda», dit-il uu jour à l'uu de ses disciples, «qnand je serai mort, ne te figure pas qu'il «n'y a plus de Bouddha. Les leçous que j'ai données, les préceptes que j'ai distribués, doivent me «remplacer et vous servir de Bouddba» (Hardy, «Easteru Monachism», p. 230; Rhys Davids, «Buddhism», ch. III, p. 82). Voilà donc la loi bouddhique élevée au rang de bouddha par le grand fondateur lui-même. Mais parmi les sept préceptes impérissables donnés par Sakyamouni à ses disciples peu de temps avaut sa mort, celui qui ordonne de tenir des réunions, *Sangha* (僧 伽), occupe le premier rang. Il est donc fort naturel que les sectatenrs de la doctrine aient fini par prendre pour devise *Bouddha*, *Dharma* et *Sangha*. Leur confession de foi, leur *Credo*, est donc devenu: «J'ai mon recours en Bouddha, Dbarma et Sangha». On se sert maintenaut encore de cette formule pour la consécration tant des laïques que des prêtres.

La branche méridiouale du bouddhisme s'eu tint là; mais sa sœur abâtardie dn Nord alla plus loin. Les adeptes de l'école du Mahayana (comp. la page 185), sous l'influence de notions provenant de la *Trimourti* des brahmanes, formée par Brahma, Vichnou et Siva, lâchèrent la bride à leur amonr des spécnlations philosophiques et concentrèrent la trinité en un seul et indivisible Sakyamonni. Dn Dbarma ils firent sa sagesse, sa parole, son logos, sa doctrine, et du Sangha le produit de sa

dessus s'avancer et arroser la tête de Bouddha, avec de l'eau qu'il puise dans le vase au moyen d'une cuillère, aussi souvent qu'il le désire. Toutefois l'exercice de ce droit est soumis à la condition tacite, qu'avant de baptiser ainsi la statuette avec de l'eau, l'adorateur lui fera tomber sur la tête le baptême d'une poignée de pièces de cuivre. Naturellement cet argent ne reste pas dans l'eau où il est tombé. Les prêtres ont soin plus tard de le recueillir, et ils sont censés en acheter de l'encens et des cierges pour les brûler devant l'image à l'intention du donateur; toutefois, on le comprend, cela ne se fait qu'en théorie, mais pas en réalité, d'autant plus que chaque dévot qui a baptisé l'image a eu soin d'allumer lui-même encens et cierges, comme de besoin, lorsqu'il a laissé tomber les marques de sa vénération aux pieds du saint des saints.

Cette cérémonie s'appelle en Chine « laver le crâne »[1]. On ne la pratique pas seulement à l'égard des images de Bouddha et de ses dix-huit disciples immédiats, mais aussi à l'égard de personnages haut placés, lorsqu'on les admet dans son Eglise et qu'ils désirent être consacrés solennellement comme adeptes et protecteurs de sa doctrine. Appliqué ainsi, le baptême bouddhi-

sagesse, c'est-à-dire son Eglise, sans tontefois entendre par là tellement son Eglise militante snr la terre que son Eglise triomphante dans nne autre vie. Cette Eglise triomphante est l'ensemble de tous cenx qni à l'aide de la doctrine et de l'Eglise ont triomphé de la nature humaine, et sont parvenns à la félicité bouddhique. Ainsi, à bien dire, le Sangha est formé des bouddhas, des bôdhisattvas, en un mot de toute la légion de saints qui ont fait quelqne chemin pour se rapprocher dn Nirvâna.

Il est presqne snperflu d'ajouter qne cette doctrine trinitaire, acceptée et confessée, tantôt dans sa pureté, tantôt plus ou moins modifiée, par certaines écoles, a été rejetée par d'autres. Il est encore moins nécessaire de faire ressortir qne de là sont nées des trinités de plnsienrs sortes, ce qni a causé beaucoup de confusion et de mésintelligence. Cependant il reste probable que la forme de cette croyance que nous avons décrite se trouve à la base de toutes les autres. Bouddha (佛寶), Dharma (法寶) et Sangha (僧寶) sont donc les vrais *Triratna* on *Ratnatraya*, c'est-à-dire les San Pao 三寶 on les « Trois Précieux », comme on les appelle chez les Chinois, ce qni n'empêche pas qne l'on rencontre chez ce peuple encore d'autres combinaisons qni passent pour des trinités, mais qui ne le sont pas réellement. Ainsi on tronve souvent le chef féminin de l'Eglise bonddhique, Kouan Yin (voy. l'article sur ce 19 du 2e mois), représentée avec Amitabha, régent du Paradis occidental (voy. la page 192) d'un côté, et, de l'autre, avec Mahasthâma, qui fait au fond partie de la suite d'Amitabha. Ailleurs c'est Sakyamouni lni-même que l'on voit en compagnie de Kouan Yin et de Maïtreya, le Messie attendu par les bouddhistes. Mais la première de ces combinaisons est aussi peu la vraie trinité que la seconde, qui ne fait que réunir les bonddhas du passé, du présent et de l'avenir. Dans les images de la trinité formée de Bouddha, de Dharma et de Sangha on représente d'ordinaire Dharma ou la loi avec quatre mains, dont deux sont jointes comme ponr la prière, et, des deux antres, l'une tient nn rosaire et l'autre un livre. Sangha, ou le clergé, a une main appnyée snr son genou et tient dans l'autre une fleur de lotus.

[1] 灌頂, en sanscrit *Murdhâbhichikta.*

que se rapproche du sacrement chrétien, puisque celui-ci, d'après la doctrine de Rome, ouvre l'entrée de l'Eglise à ceux qui le reçoivent. Au Tibet et dans les autres contrées de l'Asie centrale dans lesquelles le bouddhisme a pénétré, on baptise de la même manière les petits enfants aussi [1]; et cet usage s'est étendu même à la Chine, quoique ici il ne soit pas très généralement observé. Il s'y trouve cependant des prêtres de Bouddha qui baptisent les enfants. On rencontre, surtout dans le cours du premier mois de l'année chinoise, de ces saints hommes qui parcourent les rues deux à deux, l'un portant dans ses bras une espèce de petit tabernacle où se trouve une idole et l'autre frappant de temps en temps un gong ou un bassin de métal au son aigre, pour avertir les habitants de leur présence. Leur clientèle se trouve principalement parmi les dévotes. Quelque bonne âme les a-t-elle invités à entrer pour baptiser les rejetons de la famille, ils placent sur la table leur image bouddhique, prennent de l'eau dont ils aspergent le sommet de la tête des enfants, et marmottent en même temps des formules qui doivent assurer aux petits un avenir heureux. On leur donne là-dessus quelque argent en récompense de leur peine et ils vont plus loin voir si quelque autre mère superstitieuse ne les appellera pas à son tour. En effet en Chine, tout comme chez nous, ce sont les femmes qui tiennent surtout à ce genre de pratiques religieuses. Si les prêtres ont le malheur, en entrant, de rencontrer dans la boutique ou dans le vestibule le père de famille, ils sont presque sûrs de n'avoir point de baptême à administrer, et d'être tout simplement renvoyés, comme des mendiants, avec une aumône de quelques sapèques [2]. Dans la langue du peuple, le baptême se nomme *sói-hoút* [3], «laver pour faire des bouddhas».

Dans plusieurs grands couvents bouddhiques les moines considèrent le jour du baptême de Bouddha comme se désignant lui-même à leur choix pour

[1] Eitel, «Handbook of Chinese Buddhism», p. 78.

[2] Nom souvent donné par les étrangers anx petites monnaies rondes en cuivre, avec un trou carré an milieu, dont il faut environ 1100 ponr faire la valeur d'nn dollar.

[3] 洗佛. Dn reste, la pratique dn baptême semble être beauconp plus générale qu'on ne le suppose d'ordinaire. Non senlement elle existe dans l'Europe entière et dans la plus grande partie de l'Asie, mais même en Australie les femmes aspergent le front de leurs enfants en se servant pour cela d'un rameau vert. Dans l'île de Rotouma, où le chef de tribu est en même temps grand-prêtre, ce dignitaire enduit la figure des petits enfants avec de l'huile et du sel et lenr donne en même temps nn nom. De même le baptême des enfants est en usage dans la Nouvelle-Zélande et se pratiqnait aussi chez les anciens Mexicains. Voy. Clavel, «Histoire des Religions», livre III, ch. 1,2 et 5.

consacrer de nouveaux prêtres et les admettre dans le Sangha. Quand les cérémonies en l'honneur des dieux présents dans l'édifice ont été accomplies dans les règles et que les candidats se sont pieusement préparés à leur consécration, l'abbé leur place sur la tête des pelotes de feuilles sèches, qu'il allume ensuite. Le feu entame naturellement la peau du crâne du patient, et souvent si profond que la graisse en fondant lui dégoutte le long du visage et que l'édifice est rempli d'une horrible puanteur; cela arrive surtout si, ce qui est fréquent, l'opération se répète plus d'une fois sur une même tête. Après cela, les nouveaux adeptes reçoivent une espèce de certificat en toile; c'est la preuve de la dignité qui leur a été conférée, et ils n'ont qu'à l'exhiber, pour voir s'ouvrir devant eux les portes de tous les couvents bouddhiques de l'empire [1]. Cette consécration porte à Emoui le nom de *sioū-kàï* [2], « embrasser la (vie d')abstinence. »

[1] Doolittle, « Social Life of the Chinese », ch. XX.

[2] 受戒.

CINQUIÈME JOUR DU CINQUIÈME MOIS.

GRANDE FÊTE DE L'ÉTÉ.

Introduction. — La fête de l'été est un des jours les plus importants du calendrier chinois. Elle se rapporte certainement au solstice. Noms qu'elle porte.

§ 1.

I. Offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres. Gâteaux de riz ou de millet appelés *tsàng.* Offrande d'été pour avoir la pluie dans le Livre des Rites. Il est probable que la fête des bateaux-dragons vient de ce que le second mois chinois de l'été se distingue par la sécheresse. Offrandes impériales aux ancêtres et à la Terre.

II. Temps sec et insalubre de la mi-été. Croyance populaire aux êtres invisibles qui causent des malheurs et des maladies. Cette croyance se retrouve chez d'autres races encore peu cultivées. En Chine les lettrés s'arment par le jeûne et l'abstinence contre les incommodités qu'apportent les chaleurs de l'été; le bas peuple a recours aux remèdes et aux amulettes. Le *hîn-hông.* Sachets de parfums que l'on suspend au cou. Couteaux en miniature, bijoux, bracelets etc. que l'on porte sur soi à la recommandation de Confucius et du *Li-ki.* Calebasses et sabres en bois de saule servant d'amulettes.

Soie rouge attachée au poignet des enfants, anciennement et actuellement. Poupées en papier que l'on brûle et dans lesquelles passent les maux et les malheurs de la famille.

III. L'acore, l'armoise et l'ail placés aux portes, aux fenêtres et sur le toît. L'acore comme symbole du soleil et de la force vitale. Le cerf, symbole de la prospérité pécuniaire, et la grue, symbole du bonheur. Rôle de l'armoise et de l'ail le jour de la fête de l'été. Purification du corps avec une infusion de plantes odoriférantes. Rameaux de saule ou de figuiers fichés dans les portes. Inscriptions sur papier rouge servant de conjurations. Moulins et drapeaux à prières des lamaïstes.

IV. Exorcismes prononcés sur des palmes dans l'église catholique. Usage de décorer en Europe les maisons avec de la verdure et des fleurs le jour de la St. Jean. L'arbre de l'été des peuples celtiques et germaniques dans ses rapports avec l'arbre de mai, la verdure de Pentecôte, etc. L'armoise en qualité d'herbe de la St Jean, comparée avec l'armoise de la fête de l'été des Chinois. L'orpin ou la grassette joue en Angleterre à la mi-été le même rôle que le saule en Chine. La croyance que certaines plantes protègent contre les démons malfaisants est répandue aussi bien en Europe qu'en Chine. L'ail dans la mythologie occidentale.

§ 2.

Courses des bateaux-dragons. Comment on réunit les fonds nécessaires, se procure les prix et règle la joute. Les bateaux. Les spectateurs. Manœuvres dans les rues avec les bateaux-dragons.

Légende de K'ouh Youen. Ce qu'on appelle les élégies de Tch'ou. Légende de Tsz' Sou et de Ts'ao Ngo. Origine des gâteaux d'offrande appelés *tsàng*. Offrandes aux esprits des eaux dans diverses parties du monde. La fête des bateaux-dragons tire son origine de l'invocation du dragon pour obtenir la pluie.

A. Le dragon en Chine. Il ne faut pas le confondre avec l'esprit du mal de la mythologie de l'Occident. D'après les descriptions chinoises, il faut y voir un saurien gigantesque. Les crocodiles de la Chine méridionale. Origine du culte du dragon comme dieu de la Pluie. Le Roi-dragon des mers. Constellation du dragon azuré. Théorie de M. Schlegel sur l'ancienneté de la race chinoise. Processions du dragon dans le premier mois de l'année chinoise. La perle dans la gueule ou sur le front du dragon. Le dragon comme blason des empereurs de la Chine.

Rôle du dragon à la mi-été. La croyance que des dragons en lutte font venir la pluie est peut-être à la base des joutes de bateaux-dragons. Celles-ci ont aussi pour but de faire sortir les dragons de leur élément aquatique. De rechef procession des bateaux-dragons dans les rues. Emploi d'images du dragon pour obtenir la pluie.

B. Le dragon en Europe. Problème d'une antique parenté entre les Ariens et les Chinois. Le dragon dans l'Edda. Dragons considérés en Europe comme causant la pluie et l'orage. Processions de la St. Jean et des jours qui s'en rapprochent, dans lesquelles on porte des dragons et des géants. Fête des bateaux-dragons au Japon.

INTRODUCTION.

Les Européens donnent ordinairement le nom de «fête des bateaux-dragons» à la grande fête estivale qui se célèbre presque sans exception dans tout l'empire chinois avec un enthousiasme plus ou moins grand de la part

de la population. Nous n'hésitons pas à la considérer comme une des fêtes les plus importantes de tout le calendrier, soit parce que l'origine en est recouverte par la poussière de nombreux siècles et peut néanmoins se retrouver, soit aussi parce que cette fête possède maintenant encore un degré de popularité qui n'est le partage que d'un petit nombre de coutumes. Nous nous empressons néanmoins dès les premiers mots de reconnaître que cette même haute antiquité de la fête qui la rend si intéressante, est cause aussi que plus d'un point reste obscur, de sorte que nous aurons parfois à recourir aux conjectures. Notre excuse, et, nous l'espérons, la consolation du lecteur, sera que les écrivains chinois eux-mêmes, dans leurs efforts pour expliquer convenablement la fête des bateaux-dragons, sont d'une insuffisance désespérante et que leurs éclaircissements ne détruisent aucunement les ténèbres du sujet. Comme on le verra au § 2, ils tirent de fables et de légendes ce qu'ils disent de l'origine de la fête et négligent entièrement d'en rechercher les causes naturelles.

La célébration de cette journée se divise naturellement en deux parts, ce qui se fait dans les maisons, et ce qui se fait en dehors. Nous rangerons donc ce que nous avons à décrire dans deux paragraphes, dans chacun desquels nous réserverons quelque espace à certains usages et à certaines notions qui existent en Europe et qui nous semblent présenter des analogies avec ce qu'on observe en Chine.

Il ne faut du reste pas s'attacher littéralement au titre de cet article, « cinquième jour du cinquième mois », comme si cette date avait toujours été celle de la fête et l'était maintenant d'une manière absolue. Il faut étendre à beaucoup plus qu'à un seul jour la période de temps qu'embrassent les usages et les habitudes qui se rattachent à cette fête; en réalité le cinquième mois tout entier y est intéressé, et il faut en considérer le cinquième jour comme y constituant le point culminant. Ainsi c'est à tort que quelques Chinois d'Emoui parlent d'une « fête du cinquième jour », *gō̤ djít-tsoïh* [1]; car il est beaucoup plus exact de dire « fête du cinquième mois », *gō̤ géh-tsoïh* [2], ce qui revient à fête générale du mois moyen de l'été. Cette dernière expression est aussi celle qui est généralement, nous pourrions presque dire exclusivement, employée en Chine. Il est même fort possible qu'autrefois

[1] 五日節. [2] 五月節.

la fête eût eu lieu à l'époque du solstice d'été et qu'elle ait été dans le cours du temps transportée à sa date actuelle; car on ne se figure pas que les Chinois aient pu laisser passer sans célébration un moment aussi important du cycle annuel que le milieu de l'été, de sorte que, célébrant le printemps, l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver par de grandes festivités, ils auraient oublié le moment où le soleil atteint son plus grand éclat au cœur de l'été. Il est bien vrai que l'on ne prête à Emoui presque aucune attention au jour du solstice d'été, mais la « Description des Usages locaux » [1] dit : « Le cinquième jour du mois du milieu de l'été a aux yeux du peuple la même importance que le solstice d'été » [2]. Ces paroles nous autorisent aussi à traiter du jour de la fête des bateaux-dragons comme si c'était le plus long jour de l'année.

On trouve encore une preuve de la justesse de cette manière de voir dans le nom de *toan-ngó̤* [3] que l'on donne généralement en Chine au cinq du cinquième mois. Ce nom signifie littéralement « le point ou l'instant précis de la résistance ou de l'opposition », c'est-à-dire des ténèbres, Yin, contre la lumière, Yang; mais, comme les Chinois emploient le mot de « résistance ou opposition » pour désigner le solstice d'été [4], parce qu'alors l'esprit des ténèbres commence à regagner du terrain et se lève pour ainsi dire contre le principe Yang pour s'efforcer de le faire reculer, cela fait que le nom de *toan-ngó̤* prend le sens d'« exact solstice de l'été ». Sans aucun doute cette expression démontre donc que jadis la fête des bateaux-dragons et le jour du solstice n'étaient pas séparés l'un de l'autre.

Si, comme nous l'avons dit, les étrangers appellent généralement le 5 du cinquième mois la fête des bateaux-dragons, c'est qu'il se fait ce jour là des joutes de bateaux; nous les décrirons au commencement de notre deuxième paragraphe.

---

[1] Voy. page 227.

[2] 仲夏五日俗重之與夏至同; dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI, 夏.

[3] 端午.

[4] Voy. la note de la page 206, sous 7.

§ 1.

CÉLÉBRATION DE LA FÊTE DANS LES MAISONS.

I. *Offrande aux dieux domestiques, aux ancêtres et au dieu de la Richesse.*

Dès que luit le matin du jour de fête, on fait activement tous les préparatifs d'une grande offrande aux dieux domestiques et aux tablettes ancestrales. On place les trois ou les cinq plats ordinaires de viande [1] sur la table qui se trouve devant l'autel domestique; on y joint ensuite encens et cierges, tasses de thé et de vin, confitures, petits gâteaux et autres friandises, puis, dans le cours de la matinée, on présente le tout, de la manière ordinaire, premièrement aux dieux, ensuite aux ancêtres [2]. Jusque là l'offrande ne diffère pas de celles qui sont en usage pour d'autres jours de vénération; mais c'est que nous n'avons pas encore mentionné un objet qui fait son apparition ce jour-là en particulier, qui se voit alors partout sur les tables d'offrande, et sur lequel nous voulons spécialement attirer l'attention. C'est un mélange de riz cuit et d'autres aliments, enveloppé de feuilles de bambou de façon à former de petites pyramides triangulaires. Le peuple d'Emoui les appelle *tsàng* [3]. Elles renferment, outre le riz, des fruits, de la viande ou des confitures; parfois aussi le riz est remplacé par du millet. Ces *tsàng* ne font défaut nulle part le 5 du cinquième mois sur les tables d'offrande, et ils ont une signification qui remonte à la plus haute antiquité; nous nous proposons d'y revenir en détail dans le second paragraphe de cet article.

Il est probable que cette offrande de millet et de riz aux dieux domestiques et aux manes a été jadis instituée dans le but d'obtenir la pluie et la bénédiction pour les récoltes encore sur pied. Le «Livre des Rites» porte à le penser. Dans ce vieux document, qui nous a déjà si bien servi à découvrir l'origine de plus d'une coutume nationale, on lit au chapitre des «Prescriptions mensuelles»: «Alors (au second mois de l'été) il (c'est-«à-dire le Fils du Ciel) ordonne que dans ses domaines on présente l'offrande «*pour obtenir la pluie*, et que l'on sacrifie aux centaines de princes, de «nobles et de sages qui apportent l'abondance au peuple (c'est-à-dire aux «hommes méritants de l'antiquité qui ont été promus au rang de divinités

[1] Voy. page 31. [2] Voy. page 21.

[3] 粽.

« du Sol et du Blé — voy pages 149 et suiv.), et qu'ainsi l'on fasse des sup-« plications pour la plénitude des épis. Et dans ce mois les laboureurs « fournissent du millet et Le Fils du Ciel mange alors des poulets et « goûte le millet; on fournit aussi des cerises, dont il offre les prémices « dans le temple ancestral »[1]....

Les commentaires ajoutent ici par manière d'éclaircissement que par le millet il faut entendre de vieux millet, cette plante n'arrivant pas avant l'automne à sa maturité, et que l'empereur en goûtait pour encourager la culture des céréales. Sans doute donc, par cette cérémonie, il voulait inculquer au peuple que le grain est indispensable à l'entretien de chacun, même de l'empereur, et que par conséquent les campagnards doivent avoir le plus grand soin de le cultiver en quantités suffisantes. Or ne va-t-il pas sans dire que dans un état dont l'empereur ordonnait des prières pour la pluie et commandait que l'on implorât les dieux d'accorder au peuple une grande abondance de grain, dans un état dont en outre le chef mangeait, pour encourager l'agriculture, des espèces de céréales dont la récolte n'était pas encore faite, le peuple lui-même devait se sentir porté à offrir aux dieux et aux ancêtres du grain de l'année précédente, afin d'obtenir de vivifiantes pluies sur les céréales qui croissaient encore?

Il est très naturel que maintenant, dans les provinces méridionales de la Chine, par exemple dans le Fouhkien, le riz prenne la place du millet sur les tables d'offrande le 5 du cinquième mois, puisqu'en effet il en prend la place dans la consommation. Le millet est la céréale du Nord, le riz celle du Midi.

Dans le passage du « Livre des Rites » que nous citions tout à l'heure il est question d'une offrande *pour la pluie* (雩). Remarquons en passant que le second mois de l'été donne généralement peu de pluie aux cultivateurs, quoique justement les produits des champs eussent grand besoin de l'eau du ciel en approchant de leur maturité. C'est sur cette particularité météorique que nous baserons notre théorie de l'origine de la fête des bateaux-dragons, laquelle dans notre opinion n'a d'autre but que d'agir sur le dieu de l'Eau, le dragon, pour qu'il se décide à envoyer la pluie.

[1] 乃命百縣雩、祀百辟卿士有益於民者、以祈穀實。是月也農乃登黍、天子乃以雛嘗黍、羞以含桃、先薦寢廟.

Ainsi ne saurait-il y avoir de doute que l'offrande de riz et de millet que les Chinois actuels font, le 5 du cinquième mois, aux dieux domestiques et aux tablettes ancestrales, n'ait été à l'origine une sœur jumelle de l'offrande pour la *pluie* et de l'offrande aux dieux qui se faisaient dans une très haute antiquité, au dire du «Livre des Rites», en vertu d'un ordre impérial, dans le mois du milieu de l'été. Quant aux friandises et aux mets divers qu'à la même date on offre actuellement à Emoui au dieu de la Richesse partout où son culte est en honneur [1], cette offrande parle plus clair encore dans le même sens En effet, comme nous l'avons fait voir aux pages 153 et 149, cette divinité n'est qu'une transformation postérieure de la déesse-Terre, qui s'est déjà de fort bonne heure comme qui dirait partagée et a donné naissance aux dieux des différentes contrées; et il est donc évident que nos Chinois d'Emoui offrent le 5 du cinquième mois au fond aux mêmes divinités dont parle le «Livre des Rites». Nous le savons, puisque les commentateurs des principales éditions de cet ouvrage disent que les «princes, nobles et sages» dont il y est question «sont les seigneurs du Sol, Ku Loung, le dieu du Blé et autres semblables de l'antiquité» [2].

Une autre offrande se trouve très probablement dans un rapport étroit avec celles de l'antiquité et de notre époque dont nous venons de parler. C'est celle dont le philosophe du septième siècle avant notre ère présenté par nous au lecteur à la page 221, Kouan Tsz', fait mention, dans les écrits de lui cités par nous au même endroit, en ces termes: «Au solstice de l'été, «alors le froment est mûr, et le Fils du Ciel sacrifie dans le grand temple «ancestral» [3]. Il en est peut-être de même de l'offrande à la Terre dont parlent les «Ecrits historiques» [4] de Sz' Ma Ts'ien. «Au solstice de l'été», dit cet auteur, «on fait sur une hauteur quadrangulaire une offrande à la déesse de la Terre» [5], et on entend probablement parler de la même que celle que l'empereur en personne a actuellement coutume de faire à Pékin. En

[1] Nous avons, à la page 154, énuméré quelques-unes des localités où cela est le cas.

百辟卿士謂古者土公句龍后稷之類.

夏至而麥熟、天子祀於太宗. *Kouan-tsz'*, ch. 24, § 85.

[4] Voy. la page 162.

夏至祭地祇於方邱. Voy. l'Encylopédie intitulée «Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu», ch. VI, 夏.

effet, à l'époque indiquée, le Fils du Ciel offre, sur l'autel carré situé au nord de la ville, un grand nombre de plats de viande, de fruits et d'autres comestibles, avec du vin, du jade et des étoffes de soie, que l'on enterre après la cérémonie au côté nord-ouest de l'autel [1], — et quoique dans le fond il lui appartienne à lui seul, comme prêtre suprême de l'empire, de présenter des offrandes aux deux plus hautes divinités de la Nature, c'est-à-dire au Ciel et à la Terre, le peuple n'en suit pas moins son exemple, mais aussi n'honore ces dieux que cachés sous le masque d'un Empereur de jade et d'un dieu de la Richesse. Remarquons enfin que déjà les empereurs de la dynastie de Hia (2205—1766 av. J. C.) « offraient à la déesse de la Terre dans le cinquième mois » [2].

II. *Méthodes pour préserver le corps des influences malsaines.*

« Le peuple appelle le cinquième mois un mauvais mois » [3], dit le calendrier de

[1] Edkins, « Religion in China », ch. II.

[2] 夏以五月祭地祇. Voy. « Examen exact d'Ecrits et de Rapports », déjà cité à la page 9. Ch. 76, f° 1.

Quelques détails au sujet de cet important ouvrage ne seront pas déplacés ici. L'auteur, Ma Twan Lin, était fils d'un mandarin haut placé, au service des derniers empereurs de la dynastie de Soung, et naquit dans la province de Kiangsi. Il parvint lui-même à de hauts emplois sous le dernier monarque de la dynastie. Quand l'empire eut été conquis par les Mongols, il se retira dans la vie privée et se consacra exclusivement à la composition du grand répertoire historique qui porte le titre de *Wun-hien-t'oung-k'ao* 文獻通考, « Examen exact d'Ecrits et de Rapports », et qui fut publié en 1319, après la mort de l'auteur, sur l'ordre de l'empereur.

Cet immense travail embrasse 348 chapitres, où sont traités par ordre de matières presque tous les sujets de quelque importance dont il est question dans les annales de l'empire. « On est certain », dit M. de Rémusat, « de trouver sous chaque matière les faits qui y sont relatifs, disposés chronologique-« ment suivant l'ordre des dynasties et des règnes, année par année, jour par jour. On ne peut se « lasser d'admirer l'immensité des recherches qu'il a fallu à l'auteur pour recueillir tous ces matériaux, « la sagacité qu'il a mise à les classer, la clarté et la précision avec lesquelles il a su présenter cette « multitude d'objets dans tout leur jour. On peut dire que cet excellent ouvrage vaut à soi seul toute « une bibliothèque, et que, quand la littérature chinoise n'en offrirait pas d'autre, il vaudrait la peine « qu'on apprît le chinois pour le lire. On n'a qu'à choisir le sujet qu'on veut étudier, et traduire ce « qu'en dit Ma-twan-lin ». « Nouveaux Mélanges Asiatiques », II, page 166.

Au seizième siècle Wang K'i 王圻, composa en 254 chapitres un supplément de l'ouvrage de Ma Twan Lin. Un second supplément, compilé sous la surveillance impériale, le continue jusqu'au dix-huitième siècle.

[3] 五月俗稱惡月. D'après Douglas (« Dictionary of the Amoy Vernacular », p. 110) cela viendrait de ce que le mot de *gō*, qui, pour les Chinois d'Emoui, signifie « cinq », a aussi dans leur langue les significations de « se tromper » 誤 et de « mettre dans l'embarras, dérouter » 悮. Nous croyons quant à nous que le motif de ce dicton a plus de réalité et qu'il faut le chercher dans le caractère malsain de la saison d'été et dans les désagréments que causent les grandes chaleurs. Les Chinois sans doute aiment les jeux de mots, auxquels leur langue se prête si bien par sa pauvreté de

King-Tch'ou. C'est à bon droit. C'est l'époque où le soleil verse ses plus intenses chaleurs, accompagnées de maladies, comme cela arrive aussi en mainte autre contrée. Les Chinois attribuent ces maladies à d'assez vagues influences malfaisantes, à des esprits qui portent le nom de *siá* [1] dans la langue des habitants d'Emoui. Ils désignent par ce mot tout ce qui fait obstacle à ce qui est bon de sa nature et produit le bonheur. Ils ne connaissent guère d'autres préservatifs contre ces *siá* que la guerre qui se fait au moyen d'amulettes, de sortilèges et d'incantations, et l'on peut donc s'imaginer que l'emploi de ces armes est surtout fréquent dans le cinquième mois, pendant lequel le vent brûlant et malsain de l'ouest vient contribuer avec les ardeurs solaires à menacer la santé des habitants. Les Européens qui ont subi l'influence de ce vent ne l'oublient plus. Surchauffé dans son voyage à travers les immenses plaines calcinées de la Tartarie et du Tibet, il se précipite en Chine avec une grande violence, qui souvent ne diminue pas pendant plusieurs journées de suite; le thermomètre monte rapidement, même jusqu'à 100° Fahrenheit, et cela dure tant que le vent souffle, sans que la nuit le calme ou apporte quelque raffraichissement de la température [2]. Les charpentes se dessèchent et se fendent, les campagnes perdent toute humidité, l'atmosphère est étouffante, le soleil bout derrière un voile vaporeux. On comprend que les hommes souffrent; leur peau est sèche et se tanne, ils se sentent affaissés, épuisés, et il n'est pas surprenant que souvent ils finissent par tomber positivement malades. C'est le désagrément du climat du Fouhkien, splendide le reste de l'année.

Mais les Chinois sont fort loin d'être seuls à attribuer à des esprits et à

sons. Ils se plaisent à faire des rapprochements entre la signification de mots qui se prononcent de la même manière ou presque de la même manière, comme nous en avons déjà donné aux pages 25 et 86 quelques exemples auxquels nous en joindrons encore quelques autres à la page 334. Mais justement cette habitude des Chinois doit rendre très circonspect toutes les fois qu'il s'agit d'expliquer quelque coutume en se fondant sur le son des mots. Si l'on se fie trop à ce que les Chinois disent en ces matières, on risque très fort de faire fausse route, parce qu'eux-mêmes se contentent beaucoup trop aisément d'explications imaginaires, suggérées uniquement par l'oreille.

On peut voir que c'est vraiment à cause du climat que le peuple a si mauvaise opinion du cinquième mois par le fait que les Hakka nomment *t'ouk-nyit* 毒 日, «jours venimeux», tantôt les neufs jours qui séparent le 4 du 14 de ce mois, tantôt le 5, le 6 et le 7, le 15, le 16 et le 17, le 25, le 26 et le 27. Cette expression est trop énergique pour qu'elle se fonde uniquement sur une ressemblance de prononciation entre les mots cinq, mettre dans l'embarras et tromper.

[1] 邪.

[2] Ces vents brûlants portent à Emoui le nom de *hé-t'aï* 火 ○ (颸), «typhons de feu».

des fantômes les maux qui affligent l'humanité. Presque tous les peuples peu civilisés ont cette superstition ; aussi, sans aucun doute, la forme sous laquelle elle existe actuellement en Chine est-elle un héritage de l'époque antique où la civilisation en était dans cet empire encore à ses débuts. « Savages », dit Sir John Lubbock [1], « almost always regard spirits as evil beings. We can, I « think, easily understand why this should be. Amongst the very lowest races, « every other man — amongst those slightly more advanced, every man of « a different tribe — is regarded as naturally, and almost necessarily hostile. « A stranger is synonymous with an enemy, and a spirit is but a mem- « ber of an invisible tribe ». D'une manière analogue les Hottentots, à ce que dit Thunberg, ont des idées très vagues au sujet d'une divinité bienfaisante; mais « they have much clearer notions about an evil spirit, whom « they fear, believing him to be the occasion of sickness, death, thunder « and every calamity that befalls them » [2]. Les Bétchuanas aussi attribuent tous les maux à un dieu invisible qu'ils appellent Murimo, « and never he- « sitate to show their indignation at any ill experienced, or any wish un- « accomplished, by the most bitter curses » [3]. Au dire de Carver [4], les peaux-rouges vivent dans la crainte continuelle des attaques des esprits, et, de même que les Chinois, ils ont recours pour les écarter aux amulettes et à de bizarres cérémonies sacerdotales. Les tribus de la Caroline attribuent toutes les indispositions à de mauvais esprits [5], et soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, on rapporte les mauvaises actions [6], les maladies et les maux de tous genres à des démons qui prennent possession du corps des hommes [7]. Enfin la croyance aux elfes, esprits qui causent les maladies,

[1] « Origin of Civilisation and primitive Condition of Man », ch. V, p. 212.

[2] « Pinkerton's Voyages », vol. XV, p. 142.

[3] Lichtenstein, « Travels in South-Africa », vol. II, p. 332.

[4] « Travels in North-America », p. 388.

[5] Jones, « Antiquities of the Southern Indians », p. 31. — Lubbock, dans l'ouvrage de lui que nous avons cité, s'étend assez longuement sur ce sujet.

[6] Voy. par exemple 1 Sam. XVI, 14 et suiv., 23; XVIII, 10; XIX, 9, etc.

[7] « Et comme ils sortaient, on lui présenta un homme muet, démoniaque.

« Et le démon ayant été chassé, le muet parla.

« Mais les pharisiens disaient: Il chasse les démons par le prince des démons ».

(Matth. IX, 32 et suiv. — Voy. aussi Matth. XII, 22 et suiv.)

« Et quand il fut descendu à terre, il vint au-devant de lui un homme de cette ville-là, qui était possédé des démons depuis longtemps. Il ne portait point d'habits, et il ne demeurait point à la maison, mais dans les sépulcres.

« Dès qu'il vit Jésus, il poussa un grand cri, et se jetant à ses pieds, il dit à haute voix: Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, fils du Dieu très haut? Je te prie, ne me tourmente point!

est généralement répandue parmi les tribus gauloises, germaines et leurs congénères. Ces elfes habitent dans les forêts et les bois et apportent des insectes qui, des arbres, passent aux hommes et aux animaux et leur occasionnent toute sorte de maux et de maladies [1]. Toutes ces conceptions et d'autres analogues se retrouvent chez le peuple chinois; mais, quoique naturellement les esprits et les fantômes soient fort redoutés dans l'empire du Milieu, il ne s'ensuit pas de là qu'on les considère comme plus puissants ou plus rusés que les hommes, et que ceux-ci ne croient pas pouvoir leur résister et les chasser. Déjà Koh Houng, écrivain taoïque du quatrième siècle, plus connu sous le nom de Pao P'oh Tsz' [2], indique divers moyens de se garantir de leur influence. Il dit:

« All mountains are inhabited by spirits, who are more or less powerful « in proportion to the size of the mountain. If the traveller has no protection, « he will fall into some calamity. He will be attacked by sickness, or pier- « ced by thorns, or witness strange sights or sounds. He will see trees « moving without wind, or stones will fall without any apparent cause from « some rocks above, and strike him. He will lose his way and fall down « precipices, or be assailed by wolves and tigers ...... A lucky day should « be chosen for setting out. Fasting and purification for several days before « is also necessary, and a suitable charm to be worn on the person » [3].

Tout ce que l'on fait pour neutraliser et combattre les influences malfaisantes et pour chasser les esprits et fantômes qui causent le malheur, que l'on emploie les amulettes, les incantations, la magie ou quoi que ce soit d'autre, s'appelle *p'ik-siâ* [4] dans la langue d'Emoui. Nous allons passer en revue

« Car Jésus commandait à l'esprit immonde de sortir de cet homme, dont il s'était saisi depuis longtemps; et bien qu'il fût gardé, lié de chaînes, et qu'il eût les fers aux pieds, il rompait ses liens, et il était emporté par le démon dans les déserts.

« Et Jésus lui demanda: Comment t'appelles-tu? Et il répondit: Je m'appelle Légion; car plusieurs démons étaient entrés en lui.

« Et ils le priaient de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme.

« Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne; et ils le priaient qu'il leur permît d'entrer dans ces pourceaux, et il le leur permit.

« Les démons, étant donc sortis de cet homme, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita avec impétuosité dans le lac, et y fut noyé».

(Luc VIII, 27 et suiv. Même récit dans Marc V).

Voyez en outre Matth. IV, 24; VIII, 16, etc.

[1] Voy. Mannhardt, « Baumcultus der Germanen », ch. I, § 7.

[2] Voy. page 256, note 5.

[3] « Transactions of the China-branch of the Royal Asiatic Society », V, année 1855, art. 4, p. 92.

[4] 辟邪.

les moyens mis en œuvre par les Chinois de cette ville pendant le cinquième mois afin d'obtenir un résultat si désirable.

Les lettrés, les étudiants et quiconque se pique de sagesse, de culture et de science, s'efforcent de se prémunir contre les incommodités qu'amènent les chaleurs du cinquième mois en observant une grande sobriété et une philosophique abstinence. Ils évitent avec soin les excès de table, s'abstiennent de tout commerce sexuel, ne font rien qu'avec calme et mesure. Ils suivent en un mot exactement le précepte du «Livre des Rites», où on lit: «Dans ce mois, le noble jeûne. Il s'enferme certainement dans sa demeure, «ne se meut pas avec précipitation et fait cesser la musique et la volupté» [1].

Quant aux petites gens, ce n'est pas aux leçons des anciens sages qu'ils ont recours pour régler leurs actions. Ils se contentent de formules magiques pour écarter de leurs demeures les mauvais esprits qui causent les maladies, d'amulettes pour préserver leurs corps de l'influence pernicieuse de ces êtres, de médicaments pris à l'avance, pour prévenir les maladies à venir. Voici comment on s'y prend pour parvenir à ces diverses fins. De grand matin, le jour de la fête principale de l'été, on remplit un bassin ou une coupe avec du vin ou de l'eau dans lequel on a mis, pulvérisé, un minéral appelé *hîn-hông* [2] à Emoui. Les Chinois attribuent à cette substance une grande vertu pour purifier le corps. C'est une pierre rouge, que l'on triture pour en faire une poudre, puis une pâte, et que l'on applique ainsi, comme remède externe, sur les pustules et les ulcères. «Elle est en état de détruire tous les poisons, «d'écarter toutes les influences pernicieuses et de tuer le poison des vers intestinaux. Quand on en porte sur le corps, les fantômes et les esprits n'osent pas «approcher, et les tigres et les hyènes des forêts des montagnes se cachent» [3], dit le neuvième chapitre de la pharmacopée des Chinois [4].

Telles sont les admirables vertus que possède le *hîn-hông*, et qui font que le 5 du cinquième mois tous les habitants du logis dans les maisons d'Emoui en boivent dans du vin ou de l'eau. Cela se fait dès que l'offrande

[1] 是月也、君子齋戒。處必掩身、毋躁、止聲色. Dans le chapitre des «Prescriptions mensuelles».

[2] 雄黃.

[3] 雄黃能殺百毒、辟百邪、殺蠱毒。人佩之、鬼神不敢近人、山林虎狼伏.

[4] Déjà mentionnée à la page 49.

du jour a eu lieu. On a même parfois la précaution d'en mettre un peu avec un petit bâton sur le front, la figure et le cou des enfants, afin de les préserver des boutons et éruptions de la peau qu'amène l'été. Quelques personnes leur en enduisent tout le front, puis répandent tout ce qu'il en reste sur le sol des appartements dans la maison entière, afin d'en chasser aussi les mauvaises influences, et, dit-on, d'en éloigner en même temps les araignées, les blattes et autre vermine.

Les femmes surtout ont bien d'autres recettes encore pour neutraliser chez leur progéniture les mauvais effets des chaleurs estivales. Elles font des sachets bigarrés, auxquels elles donnent la forme de tigres, d'insectes, d'oiseaux, d'éventails, des animaux et des objets les plus divers, les remplissent de quelque parfum et les suspendent en guise d'amulette au cou des enfants. On se plait à orner ces sachets de broderies et à employer du fil d'or ou d'argent pour les confectionner; mais quoique rien n'en règle la forme, la couleur en est moins capricieuse, en ceci du moins qu'il est très rare que le rouge n'y prédomine pas. Tout à l'heure nous indiquerons en peu de mots pourquoi.

Ces parfums ont un double but. Premièrement on croit qu'ils détruisent les vapeurs ou influences qui ont pénétré dans le corps, et qu'ainsi ils en préviennent les pernicieux effets. En second lieu on est persuadé qu'ils décomposent les exhalaisons maladives et les agents de contagion, et en font disparaître le danger. D'autres peuples aussi ont attribué ou attribuent encore aux parfums une grande vertu curative. Ainsi on lit qu'une fois on guérit Bouddha d'une maladie en lui faisant respirer une fleur de lotus [1], et Démocrite, sentant venir sa fin, réussit à prolonger sa vie jusqu'après les fêtes de Cérès simplement en aspirant l'odeur de pain chaud placé sous son nez. Les Juifs et les Mahométans brûlent des substances odorantes quand ils préparent les morts pour l'ensevelissement et l'exposition, et bien d'autres peuples

[1] «On a certain occasion, when Budha was sick, it was thought that if he were to take a little «opening medicine, he would be better; and accordingly Ananda (son disciple préféré) went to Jiwaka «(célèbre médecin) to inform him that the teacher of the world was indisposed. After making «the proper enquiries, Jiwaka discovered that there were three causes of the disease; and in order «to remove them he prepared three lotus-flowers, into each of which he put a quantity of medicine. «The flowers were then given to Budha at three separate times, and by smelling at them his bowels «were moved ten times by each flower. By means of the first flower the first cause of disease passed «away; and by the other two the second and third causes were removed». — Spence Hardy, «Manual of Budhism», p. 246.

font de même. Il n'est pas besoin d'aller en Asie ou de remonter aux coutumes de la Grèce antique pour trouver des preuves de la croyance dans la vertu désinfectante des parfums; car il n'y a personne qui n'ait pu en constater l'existence partout en Europe. C'est ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, que beaucoup de personnes ont soin d'allumer un cigare s'il leur faut pénétrer dans quelque endroit où elles redoutent l'infection. Quant aux Chinois, puisque c'est l'époque des grandes chaleurs de l'été qui leur ramène les maladies et les épidémies, c'est aussi à l'approche de cette époque, le 5 du second mois estival, qu'ils renouvellent leurs amulettes remplis de parfums. D'ordinaire, après avoir fabriqué ces préservatifs, on les expose quelque temps sur la table d'offrande; puis, le culte des dieux et des ancêtres terminé, on les suspend au cou des enfants. Notons encore que cet usage remonte fort haut, mais qu'il semble avoir été suivi pour d'autres motifs encore qu'actuellement; car le philosophe taoïste Pao P'oh, cité à la page 323, écrivait déjà au quatrième siècle: « Il y en a qui demandent quel « est le moyen de se préserver des armes (des blessures). La réponse est: « faites le 5 du cinquième mois de puissants amulettes rouges et placez-les « devant le cœur » [1].

On comprend fort bien que notre philosophe recommande ici la couleur rouge et aussi que cette couleur soit prédominante dans les sachets parfumés que maintenant encore on suspend au cou des enfants chinois. En effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer en passant dans la note de la page 7, le rouge est la couleur des fleurs du pêcher, et l'on attribue au pêcher la vertu d'écarter les mauvais esprits, et, avec eux, leurs influences malignes. Il est donc fort naturel que la couleur des fleurs de pêcher prédomine dans des amulettes destinés à écarter les êtres malfaisants invisibles de la mi-été. Ceci sera plus évident encore au lecteur quand il aura pris connaissance, dans notre article sur le dernier jour de l'année, de ce que nous avons à dire de l'origine et de la signification des inscriptions placées sur les portes.

En Chine les hautes classes suivent plus encore que les classes inférieures l'usage de se suspendre des objets au corps; même on le considère presque comme

[1] 或問辟兵之道。答曰、五月五日作赤靈符著於心前. Voyez le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI, 夏.

un devoir, à cause de l'exemple donné par Confucius. « Quand le noble avait dé-« posé le deuil, il portait tout ce qui appartient à la ceinture » [1], lit-on dans les « Discussions et Allocutions » [2]. Les commentateurs disent à ce sujet : « Quand le noble n'était pas en deuil, le jade ne quittait pas son corps. « Il portait de même tout ensemble sur lui un stylet ou un poinçon avec une « pierre à repasser et les autres accessoires. Certainement donc quelque « chose doit être suspendu aux vêtements ; mais si l'on est en deuil il « faut se garder absolument d'avoir des objets suspendus au corps. Dépose-« t-on toutefois le deuil, alors que l'on porte sur soi du jade et toutes les « choses dont on a besoin pour son usage, sans exception. On porte le « jade pour représenter la vertu, et des instruments, pour subvenir aux « besoins qui se présentent » [3].

On lit aussi dans le « Livre des Rites » : « Que le fils qui sert ses parents . . . . « porte le sceptre dans sa ceinture. Qu'il porte de droite et de gauche sur « lui des objets utiles : à gauche une lavette et un essuie-mains, un couteau « avec la pierre à repasser, un petit poinçon (servant à défaire les nœuds), « un miroir ardent en métal ; et à droite qu'il porte un doigtier [4], un bra-« celet [5], un « kouan » [6], une gaîne de couteau, un grand poinçon et un instru-« ment de bois à faire du feu (au moyen de la chaleur développée en perçant). « Que la femme serve les parents de son mari comme elle sert les siens « propres . . . . Qu'elle porte sur elle à gauche une lavette et un essuie-mains, « un couteau avec pierre à repasser, un stylet et un miroir ardent en métal ; « à droite un étui à aiguilles, du fil et de la soie non filée serrés dans un « sac, un poinçon et un instrument de bois à faire du feu » [7].

[1] 君子去喪無所不佩.

[2] *Loun-yu*, X, 6.

[3] 君子無故、玉不去身。觿礪之屬亦皆佩也。服必有佩、居喪固不用佩矣。去喪則玉與應用之物無所不佩于身。佩玉以象德、佩器以備用。

[4] Bague qu'aujourd'hui encore les archers portent au pouce de la main droite, pour le protéger en amenant à eux la corde de l'arc. Voyez le commentaire qui se trouve dans l'édition *Kiaï-tsz'-youen* du *Li-ki*. Cet objet fait aussi partie du costume des mandarins militaires et, comme tel, porte à Emoui le nom de *pan-tsí* 頒指.

[5] Porté par les archers à la partie supérieure du bras gauche, pour la protéger contre la corde de l'arc. Voy. comme ci-dessus.

[6] Objet dont on ne connaît pas la nature. Voy. comme ci-dessus.

[7] 子事父母○○○搢笏。左右佩用、左佩紛帨、刀礪、

Quiconque en Chine tient à passer dans quelque mesure que ce soit pour une personne comme il faut ou disciple du Grand Maître, aura donc garde de se montrer sans porter ostensiblement sur lui quelque objet utile ou outil, de préférence en miniature. Les lettrés ne se demandent naturellement pas quelle pensée a présidé à la naissance de cet usage. Confucius l'a recommandé et consacré par son exemple, et cela dit tout pour eux. Pourtant il se trouve en Chine des gens à qui cela ne suffit pas et qui cherchent une explication qui explique. La pierre précieuse que l'on doit porter sur soi, disent-ils, conduit véritablement le porteur à la vertu; car elle le modère, le fait s'abstenir d'actes violents et passionnés, l'éloigne des querelles et des rixes, en un mot l'écarte de tout ce qui fait courir quelque risque à son joyau. Aussi est-il fort bon de se passer au poignet un bracelet de jade, d'ivoire, d'argent ou d'or, et de se suspendre de même sur la poitrine de grosses perles de verre, des morceaux d'ambre et autres objets analogues. C'est un moyen d'inspirer à celui qui porte ces ornements la prudence, le calme, la modération, l'indulgence, l'amour de la paix, bref les vertus mêmes qui font plus que toutes autres le *koun-tsoû* [1], « fils royal », c'est-à-dire, dans le langage des Chinois, le mortel orné des plus excellentes qualités.

Voilà l'ordre de motifs qu'allègue le Chinois cultivé en faveur de la coutume qui nous occupe. Quant aux gens des basses classes ils y rattachent des idées tout autres. Eux aussi suspendent une multitude d'objets à leur corps, mais c'est uniquement parce qu'ils y attribuent une vertu miraculeuse et qu'ils sont parfaitement convaincus d'écarter ainsi les esprits malfaisants, leurs influences malignes, les accidents et les malheurs. Ainsi une citrouille ou calebasse, environ d'un ou deux pouces de diamètre et faite de bois de saule, est un préservatif particulièrement puissant. On se la suspend sur la poitrine en compagnie d'un sabre en miniature, aussi en bois de saule, coupé, de même que celui dont la calebasse a été faite, le 5 du cinquième mois. Cela se fait probablement pour les motifs qui suivent. Comme on

小觿、金燧。右佩玦、捍、管、遰、大觿、木燧。婦事舅姑如事父母 ○○○ 左佩紛帨、刀礪、小觿、金燧、右佩箴管、線纊、施縏袠、大觿、木燧. *Li ki*, ch. V, § 12, « des règles de conduite pour l'intérieur » : 內則.

[1] 君子.

l'a vu lorsque nous avons parlé de la fête des tombeaux [1], le saule est consacré au soleil et sert donc de symbole de la force vivifiante de cet astre. Or le soleil atteint pendant la fête estivale des Chinois son maximum de puissance et excite la vie de la nature de façon à lui communiquer la plus grande activité productrice possible; c'est donc le moment de s'emparer d'un morceau du bois solaire et de le suspendre à son corps, puisque c'est le moyen de faire entrer en soi-même, à son apogée, cette puissante vie de la nature, dont le soleil est le dispensateur, et dont le saule, représentant du soleil, est le dépositaire. En outre le soleil est le grand médecin de la nature, puisqu'il délivre la terre de tous les maux de l'hiver et qu'il la réveille au printemps de la léthargie dans laquelle la saison des frimats l'avait plongée [2]: nouveau motif de tailler des amulettes dans le bois de l'arbre du soleil justement à l'époque où les principales maladies menacent les hommes, et où par conséquent l'on a plus que jamais besoin du secours du grand médecin. Ceci explique en même temps pourquoi on donne à ces amulettes la forme de la calebasse, puisque les apothicaires chinois se servent, pour garder leurs médecines, de calebasses vidées ou d'imitations de ce fruit faites d'argile. En outre la calebasse joue dans l'Empire du Milieu le rôle de la corne d'abondance, et il est par conséquent naturel que l'on taille de petites calebasses en bois de l'arbre du soleil au moment où l'astre, parvenu au plus haut point de sa puissance créatrice, dispense le plus abondamment aux hommes les trésors de la nature. Ainsi ces amulettes n'ont pas seulement la vertu, comme représentants du médecin suprême, d'éloigner les influences maladives de celui qui les porte; mais il y a bien plus encore; ils communiquent à l'homme les trésors de vie que la corne d'abondance, remplie par le puissant soleil de l'été, répand sur la face de la terre.

Ainsi une gourde ou calebasse de bois de saule, fabriquée le jour où le grand médecin de la nature exerce son plus grand pouvoir, n'est pas seulement un préservatif puissant contre les maux, mais aussi un très efficace moyen de se procurer le bonheur. On donne aussi aux amulettes fabriqués ce jour-là la forme de petits sabres. Ceci ne peut avoir d'autre but que celui d'effrayer les démons qui occasionnent les maladies et les accidents;

[1] Voy. page 252.
[2] Voy. pages 273—275.

le bois déjà leur fait peur; mais si ce bois a la forme d'une arme terrible, leur frayeur en deviendra d'autant plus grande. On comprend en effet du premier coup que le bois de saule en sa qualité de représentant du soleil doit être l'expulseur naturel des mauvais esprits et de toute la mauvaise sequelle invisible, puisque, de même que chez nous les fantômes sortent de leurs cachettes à minuit et disparaissent quand l'aube s'annonce, en Chine non plus ils ne peuvent pas soutenir la lumière du soleil et ils s'enfuient dès que le chant du coq salue les premières lueurs du crépuscule [1].

Il existe à Emoui un antique usage, dont le but est aussi de procurer le bonheur à la famille et qui mérite par son originalité une mention spéciale. Au matin de la fête du cinquième mois, les femmes réunissent leurs enfants, puis elles leur attachent au poignet des fils multicolores en soie qu'elles prennent à un paquet déposé sur la table de l'offrande; ces fils sont le symbole d'une longue vie, et les mères s'en servent ainsi pour assurer à leurs enfants une existence prolongée. De là vient le nom de ces fils dans la langue écrite, «fils de soie pour une longue vie» [2]. Les femmes cependant y attachent une croyance plus superstitieuse encore et attribuent à ces fils la vertu de fortifier la mémoire; aussi appellent-elles l'acte de les attacher au poignet *kat kì-sì^ng* [3], «nouer la mémoire». Il arrive souvent que des familles amies s'envoient réciproquement de ces fils de soie, afin de se procurer les unes aux autres le bonheur qu'ils garantissent à ceux qui les portent; et le choix de la mi-été pour se souhaiter ainsi mutuellement une longue vie vient sans doute aussi de ce que c'est le moment où la source de la vie, le soleil, atteint le plus haut point de sa course et où la vie de la nature est le plus intense. Car, de même que l'hiver est la période de la mort, l'été est celle de la vie, et cela essentiellement au second mois de cette saison, pendant lequel le soleil parvient à son apogée.

L'usage de s'attacher à l'avant-bras des fils de soie multicolores est déjà mentionné dans le calendrier de King-Tch'ou, qui date du sixième siècle et qui est déjà connu du lecteur. On y lit au sujet du cinquième jour du cinquième mois:

«On nomme l'acte d'attacher à l'avant-bras des fils de soie de cinq

[1] Nous avons déjà touché ce point à la page 226, et nous y reviendrons dans notre article sur le dernier jour de l'année.

[2] 長命縧.

[3] 結記性.

« couleurs écarter les armes (les blessures), et par là on fait qu'on ne soit « atteint d'aucune maladie ou épidémie. Et avec des fils séparés et d'autres « choses on tisse des rubans et toutes sortes d'objets que l'on s'envoie en cadeau » [1]. « Parce que » — ajoute le commentateur — « au milieu de l'été les larves « des vers à soie commencent à sortir et les femmes teignent alors et font « cuire la soie, celles-ci ont toutes leurs occupations. Elles font alors en « forme de soleils, de lunes, d'étoiles et de constellations, d'oiseaux et « d'animaux des broderies en fil d'or et les livrent à leurs supérieurs. « (Les fils que l'on attache aux bras) s'appellent fils d'une longue vie, « ou fils pour la continuation de la vie. D'autres les nomment soie pour « écarter les blessures, ou soie de cinq couleurs, ou encore cordonnets « rouges, et je soupçonne que les noms sont très nombreux. On cout « aussi des carrés devant la poitrine, pour faire voir que les femmes inven- « tent de beaux ouvrages » [2].

On voit que l'usage de la soie au poignet est fort ancien. Il nous semble aussi que le passage qu'on vient de lire nous reporte à une forme archaïque d'un autre usage mentionné par nous à la page 325, celui de porter à la même date des sachets très ornés et affectant toutes sortes de formes, où l'on met du parfum. Nous voulons dire qu'à notre avis, tant ces animaux et ces petits oiseaux dont parle le commentateur du calendrier de King-Tch'ou, que les carrés d'étoffe que l'on se cousait anciennement sur la poitrine, sont les ancêtres des sachets parfumés actuels.

Nous avons décrit bien des méthodes en usage pour éloigner les influen-

[1] 以五綵絲繫臂名曰辟兵、令人不病瘟。又有條達等織組雜物、以相贈遺.

[2] 按仲夏繭始出、婦人染練、咸有作務。日月星辰鳥獸之狀文繡金縷、貢獻所尊。一名長命縷、一名續命縷、一名辟兵繒、一名五色絲、一名朱索、名擬甚多。襞方綴於胸前、以示婦人計功也. Le calendrier nomme donc 襞方 les carrés d'étoffe en question. Le premier de ces deux caractères est composé de 衣 « vêtements », et de 辟 qui signifie « écarter » (voy. page 323); le second caractère signifie simplement « carré ». Ce nom indique ainsi clairement que ces carrés d'étoffe servaient d'amulettes, et sans doute c'est d'eux que sont plus tard sortis les sachets parfumés, actuellement en usage, dont nous avons parlé à la page 325.

ces mauvaises. Mais tout cela ne suffit pas encore au peuple. Il veut posséder un préservatif universel contre tout, quoi que ce puisse être, ce qui menace les gens en quelque façon. Ce sont des poupées en papier qui servent à ce but. On les achète ou on les fait à la maison, en nombre égal à celui des membres de la famille. Chaque poupée est censée représenter un des individus qui habitent la maison et se charger de tous les maux qui pourraient se nicher dans celui qu'elle représente. De là leur nom de *t'ŏï-sin* [1], « remplaçants du corps ». On a aussi dans beaucoup de familles l'habitude de donner à chaque poupée le nom de celui qu'elle représente et de lui inscrire ce nom sur la poitrine au moyen du pinceau et de l'encre. On réunit tous ces remplaçants dans une sorte de corbeille faite de papier et de bambou, et l'on exprime ainsi l'espérance que la famille pourra rester sans se disperser. Au milieu de la corbeille on place une offrande de plats de viande en miniature, car le meilleur moyen d'attirer dans les poupées les êtres invisibles, qui se sont casés dans les membres de la famille, c'est de leur offrir un bon repas en guise d'appât. Quelques personnes vont même jusqu'à porter à leurs lèvres de ce vin mêlé de *hîn-hŏng* dont nous avons parlé à la page 324. Quand l'offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres est achevée, l'aîné de la famille s'avance et fait prendre des deux mains par quelque autre membre de la famille la poupée qui le représente, pour l'agiter tout près de lui de haut en bas, en disant: « Remplaçant qui portes le nom de famille *Sung*, s'il y a quelque chose, prends-le sur toi »: *t'ŏï-sin sìng Sung, oū soū tam-tung* [2]. Cela fait, on remet la poupée dans la corbeille, et l'on passe à une autre, en continuant jusqu'à ce que chaque membre de la famille ait eu son tour, et que l'on puisse procéder à brûler tous les remplaçants, soit dans le four, soit sur un tamis à riz. Ce dernier ustensile sert à disperser la cendre dans tous les sens en la secouant, et ainsi à faire disparaître dans l'air tous les maux de la famille, pris sur elles par les poupées.

Dans le cinquième chapitre de cet ouvrage, où nous nous proposons de soumettre à un examen systématique les notions des Chinois sur le monde invisible des esprits et sur les influences qu'on attribue à ces derniers, nous

1 替身.

2 替身姓桑有事担當. Le nom de famille *Sung* est pris évidemment ici dans le sens de N. N., et il a été choisi probablement parce qu'il rime bien avec *tung*.

reviendrons (au § 6) sur les remplaçants du corps et nous hasarderons un essai d'explication de leur origine.

III. *Préservation des maisons contre les influences malignes.*

De grand matin, le jour de la fête de l'été, on orne partout en Chine avec de la verdure les portes et les fenêtres des maisons, usage qu'il vaut la peine de relever, en particulier parce qu'il joue aussi en Europe un rôle le jour de la St. Jean (24 juin). A Emoui on lie ensemble quelques tiges d'acore [1] avec un bouquet d'armoise et une botte d'ail, plante complète, avec racines, feuilles et fruit; puis on fixe le tout aux deux montants ou au linteau de la porte ainsi qu'aux fenêtres de la façade donnant sur la rue. Quelques personnes jettent aussi sur le toît un bouquet de ces plantes. Le but principal est d'écarter de la maison les influences malignes des mauvais esprits, et cet usage ne diffère dans le fond en rien des autres pratiques qui ont lieu à l'intérieur de la maison et qui, comme le lecteur a pu s'en assurer, ont de même pour but d'assurer à la famille la santé, une longue vie et le bonheur.

Pourquoi justement ces trois plantes et point d'autres? Sans doute c'est en premier lieu parce que ces plantes répandent une forte odeur, et passent pour cela pour être très propres à neutraliser les exhalaisons infectes et malsaines. On les suspend donc aux portes et aux fenêtres pour la même raison pour laquelle on porte sur la poitrine des sachets parfumés, dont on renouvelle le contenu au milieu de l'été, quand les influences malsaines font le plus de mal et que par conséquent les amulettes doivent avoir le plus de force. Cependant nous croyons qu'en ce qui concerne l'acore, cette raison n'est pas la seule. Cette plante est la *principale* de celles qu'on attache aux portes et aux fenêtres lors de la fête de l'été, et pour cela il doit y avoir un motif spécial.

Cherchons premièrement ce que peut nous apprendre le nom de la plante. C'est *tch'iong-iâng* 昌陽 [2]. La traduction littérale en est «la lumière brillante du soleil», car le caractère qui se lit *tch'iong* est composé de deux soleils (日); et *iâng* est le nom du principe mâle de la nature, représenté

[1] *Acorus gramineus*, *A. calamus*, *A. terrestris?*
[2] Voy. le chapitre XIX de la pharmacopée, mentionnée à la page 49, note 5.

par le soleil, qui en est le principal agent [1]. L'acore porte aussi le nom de *tch'iong-pó* 菖蒲. Dans le premier caractère on a évidemment placé exprès, au-dessus des deux soleils dont il vient d'être question, la clef *herbe* (艹) pour indiquer qu'il s'agit d'une *plante* qui s'appelle *tch'iong*, c'est-à-dire qui porte le même nom que la plus éclatante lumière du soleil imaginable, celle-ci figurée par deux soleils placés au-dessus l'un de l'autre. Enfin le caractère qui représente *pó* signifie la « première (甫) herbe (艹) aquatique (氵) » [2]. Ce sont à notre avis ces noms de *tch'iong* et de *tch'iong-iâng* [3] qui, par la signification de « lumière éclatante du soleil » qu'ils ont aussi, ont donné lieu à faire de l'acore un symbole du soleil d'été, qui atteint son plus grand éclat et sa plus grande force dans le cinquième mois de l'année chinoise. Nous avons montré déjà (pages 25 et 86) que l'orange est devenue le symbole du bonheur parce que les noms de *kiet* et de *kam* que porte ce fruit signifient aussi, l'un, bonheur, l'autre, douceur. Les Chinois aiment en effet très fort à donner une intention symbolique à la signification des noms des objets; nous le prouverons par deux autres exemples encore. Une rencontre veut que le nom du cerf, à Emoui *lók* [4], signifie aussi « avantage pécuniaire » [5], et que celui de la cicogne, à Emoui *hók* [6], signifie aussi, avec une légère modification dans l'intonation, « bonheur » [7]. Cela suffit aux Chinois pour faire de ces deux animaux des symboles de la richesse et de la prospérité [8], et pour en porter sur eux des images en miniature faites de métal. Les femmes aussi en suspendent parfois à la tête de leurs

[1] Comp. page 60, note 4.

[2] L'exactitude de cette analyse est confirmée par les « Annales du Printemps et de l'Automne de Lu Pouh Weï », déjà citées à la page 128, où on lit: « Cinquante-sept jours après le solstice d'hiver l'acore commence à se montrer; il est donc *le premier-né d'entre les plantes* »: 冬至後五旬七日菖始生、百草之先生者也. Voy. « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. 80.

[3] L'acore a déjà fort anciennement porté le nom de *tch'iong-iâng*, comme le prouve « l'Explication de la grande Lumière » du philosophe Liou Ngan, du deuxième siècle avant notre ère. L'auteur parle de l'acore aux chapitres XVII et XX, et en écrit le nom 昌羊. Dans cette combinaison, le second caractère, qui sans cela signifie « brebis », sert uniquement à désigner le son *iâng*.

[4] 鹿.

[5] 祿.

[6] 鶴.

[7] 福.

[8] C'est un motif analogue qui a fait en Angleterre de la rue (*Ruta graveolens*) le symbole du deuil, ce qui montre que les Chinois ne sont pas les seuls à se complaire à ce genre de jeux de mots. En

épingles à cheveux. Eh bien! c'est de ce genre de symbolisme que l'acore présente un exemple. Son nom signifiant aussi « la lumière éclatante du soleil », on attache cette plante aux portes justement à l'époque où le soleil répand sa lumière la plus brillante, parce que l'on désire faire pénétrer dans les maisons la vertu bienfaisante de ce puissant soleil de l'été, source de vie, d'abondance et de bonheur.

Il n'est point impossible en outre que l'apparence même de l'acore ait contribué à établir la coutume d'en orner les maisons le 5 du cinquième mois. Ses feuilles longues et plates le désignent tout naturellement pour servir de symbole de la longue vie que l'on désire obtenir pour soi-même au moment où la force vitale de la nature entière a son plus haut degré d'intensité. Si cette hypothèse est fondée, ce serait un même ordre d'idées qui ferait mettre de l'acore aux portes et aux fenêtres et qui fait attacher des « fils de longue vie » au poignet des enfants. Enfin on a peut-être trouvé un dernier motif d'élever cette plante au rang de symbole de la vie dans le grand pouvoir de reproduction qui la caractérise, et dans la rapidité avec laquelle on la voit ressortir des terrains marécageux après qu'on l'a coupée et, semblait-il, anéantie. Notons même, ce qui n'aura pas été sans influence, que son rhizome repousse on peut-dire à l'infini, et qu'il a des vertus digestives et est donc favorable à la santé et à la prolongation de la vie des hommes. Tous ces faits réunis expliquent surabondamment que l'on ait attribué à l'acore une vertu productrice, et que « l'Investigateur des Mœurs et Coutumes » [1] dise que, « si l'on mange des fleurs qui en sont tombées, on verra ses années se prolonger » [2]. C'est ainsi qu'on lit dans les « Livres de la dynastie de Liang » [3] que « la mère de l'empe-« reur Wou [4] vit un acore en fleur sans que les personnes qui l'entou-

effet, en saxon, le nom de cette plante, *rue*, signifiait aussi tristesse, douleur, remords (allemand *Reuhe*, hollandais *rouw*): aussi Shakespeare fait-il dire au jardinier du duc d'York:

« Poor queen! . . . . .
. . . .
« Here did she drop a tear; here in this place
« I'll set a bank of rue, sour herb of grace:
« Rue, even for ruth, here shortly shall be seen,
« In the remembrance of a weeping queen ».

King Richard II, Act. III, sc. IV.

[1] Voy. page 149.

[2] 菖蒲放花人食之延年.

[3] 梁書.

[4] 502—550 ap. J. C.

« raient l'aperçussent du tout, qu'elle en avala la fleur et mit ensuite l'em-« pereur au monde » [1]; et l'on raconte du patriarche taoïste Ngan K'i Chung [2], qui a vécu au troisième siècle avant notre ère, qu'il avait atteint l'âge de mille ans et même l'immortalité, uniquement en mangeant des tiges d'acore [3].

Ajoutons, pour terminer, que beaucoup de Chinois se contentent, pour toute explication de la vertu préservatrice attribuée à l'acore, de la forme des feuilles, qui ressemblent à de longs sabres, de sorte, dit-on, que lorsque le vent les agite, cela effraye les mauvais esprits qui essayent de se glisser dans la maison.

Quant à ce qui concerne l'armoise et l'ail, on ne saurait douter que ce ne soit la forte odeur que ces plantes dégagent qui leur a fait attribuer par la superstition populaire les mêmes qualités curatives, désinfectantes et purifiantes qu'à l'acore. L'armoise (*Artemisia*) porte à Emoui le nom de *hiā*ⁿ [4]. Elle est très recherchée à titre de médicament, comme aidant à la digestion et comme vermifuge. Le peuple dit qu'il faut la cueillir le 5 du cinquième mois pour qu'elle ait toute sa vertu. L'ail enfin, par ses longues feuilles et son odeur pénétrante, participe aux qualités de l'acore, et est pour cela considéré comme capable d'éloigner les maladies contagieuses et les êtres invisibles malfaisants. Notons finalement, pour ne rien omettre, que, d'après le calendrier de King-Tch'ou et son commentateur, « l'armoise se « cueillait le 5 du cinquième mois, avant le chant du coq, et que les qua-« tre classes du peuple en cueillaient ce jour-là pour en faire des poupées, « que l'on suspendait au-dessus des portes pour conjurer les exhalaisons « méphitiques » [5].

Mais on fait appel, dans une plus grande mesure encore que ce qui précède ne l'indique, le jour de la grande fête de l'été, aux vertus curatives de l'armoise et de l'acore, et à leur puissance pour conjurer les dé-

[1] 武帝母見菖蒲生花、傍人皆不見、呑之已而生帝. Voy. le « Miroir et Source de toute Recherche », chap. 68.

[2] 安欺生.

[3] Mayers, « Reader's Manual », 523.

[4] 艾.

[5] 以五月五日雞未鳴時採艾、五月五日四民採艾以爲人、懸門戶上、以禳毒氣.

mons. En effet on fait avec les tiges une décoction, dont les membres de la famille se servent pour se laver le corps, ce qui, entendu à la chinoise, veut simplement dire s'essuyer le buste avec un linge humide. Hommes et femmes pratiquent cette purification, et en outre ces dernières placent dans leur chevelure et dans celle de leurs enfants des feuilles d'armoise, afin que leurs corps, comme la maison qu'elles habitent, soient protégés contre les entreprises et les influences funestes.

Les lustrations faites lors de la grande fête de l'été au moyen d'une décoction de plantes très odoriférantes semblent, de même que tous les autres usages qui se rattachent à cette journée, remonter à une antiquité fort reculée. Du moins l'ancien calendrier de la dynastie de Hia, que nous avons mentionné à la page 88, dit que le 5 du cinquième mois on « recueillait des orchidées pour en préparer de l'eau lustrale » [1]. A notre avis, c'est encore l'odeur qui a fait choisir cette plante.

Quelques femmes tressent avec de l'armoise, parfois aussi avec de la soie, de petites figures de tigres, qu'elles se placent dans les cheveux à titre d'amulettes; car le tigre sert d'épouvantail contre les esprits et démons, comme il a été dit en note à la page 133, et comme nous aurons l'occasion de l'expliquer plus en détail lorsque nous parlerons du dernier jour de l'an.

Beaucoup de Chinois fixent des rameaux de saule ou de figuier aux portes et aux fenêtres le 5 du cinquième mois aussi. Mais nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit de cet usage à propos de la fête des tombeaux. Nous avons à cette occasion exposé tout au long ce qui concerne les attributs de ces arbres et le rôle qu'ils jouent en qualité de symboles de la lumière solaire, de la force vitale et de l'immortalité, et, quant à l'emploi de leur verdure qui se fait le jour de la mi-été, le lecteur a déjà compris qu'on la place aux portes et aux fenêtres pour le motif principal qui y fait attacher de l'acore.

Les Chinois d'Emoui ont les rimes suivantes comme expression de la puissance magique résidant dans le figuier et dans l'armoise:

tsʿah tchʿîng
kʿah kiā^{n} lîng;

[1] 蓄蘭爲沐浴也.

ts^{c}*ah hiā*^{n}
ōï tûng miā^{ng} [1]:

« en fichant des rameaux de figuier (dans la porte), on devient plus fort « qu'un dragon (c'est-à-dire rempli de force vitale), et en plantant de l'armoise « (dans la porte ou dans ses cheveux), on peut jouir d'une longue vie » (parce que cette plante éloigne toutes les mauvaises influences). D'autres disent :

ts^{c}*ah hiā*^{n}
ōï k^{c}*in kiā*^{n} [2] :

« en plantant de l'armoise (dans la porte ou dans ses cheveux) on devient « agile et fort » (parce qu'alors les influences maladives sont éloignées de la maison ou de la personne qui porte la plante préservatrice). Pour confirmer et consolider pour ainsi dire l'influence bienfaisante que toutes les plantes conjuratrices que nous avons énumérées doivent faire reposer sur la maison et ses habitants, on colle à l'intérieur des montants de la porte de petites bandes de papier rouge, sur lesquelles on inscrit une formule de bonheur avec de l'encre rouge — puisque le rouge est la couleur du bonheur et repousse les mauvais esprits. Ces bandes de papier s'appellent *gō-sî sou* [3], « inscriptions du solstice d'été ». Voici un exemple de ce qu'on y lit : « Puis- « sent les feuilles de l'armoise, comme des drapeaux, appeler des centaines « de bénédictions [4], et les pointes de l'acore ressembler à des glaives et

[1] 插榕更健龍、插艾能長命·
[2] 插艾能輕健·
[3] 午時書·
[4] On comprendra les mots « comme des drapeaux » si l'on sait que souvent, dans les fêtes de leurs dieux, les Chinois font flotter au haut de grandes perches des pavillons et des banderoles, où sont écrites des prières de bonheur ou des formules en l'honneur des puissances supérieures. Cet usage est pent-être un emprunt fait an lamaïsme. Les adhérents de cette religion croient — et ce n'est pas à tort — que les prières produites par nne force mécaniqne, par propnlsion, au moyen de l'eau, au moyen de l'air, ont autant de valenr et de vertu que celles qui sont émises par le mouvement machinal des lèvres. Ainsi il suffit de faire tourner sur elle-même une prière écrite ponr que cela soit équivalent à la récitation. C'est ponr cela qne l'on peut voir partont dans le Tibet, et ici et là aussi dans l'Inde et en Chine, des cylindres creux, couverts et remplis de prières écrites; ils sont portés snr un axe et on pent les faire tonrner à la main, de sorte que chaque tour fait que chaqne formule a comme été marmottée une fois. Parfois même on se sert de l'eau ou du vent ponr mettre en monvement ces moulins à prières. Le pavillon à prières n'est qu'un moulin à prières modifié. C'est une œuvre très méritoire qne d'en planter un, puisque chaque ondulation de l'étoffe vant la récitation du formnlaire qui y est écrit, et que la bénédiction qui en découle s'étend snr tont l'entourage, en commençant naturellement par celui qui a érigé le pavillon. Comp. Köppen, « Die Religion des Buddha », p. 557, et « Die Lamaïsche Hierarchie und Kirche », p. 303.

«décapiter des milliers de fantômes» [1]. Les inscriptions étant en encre rouge sur papier rouge, elles sont à peu près illisibles pendant les premiers temps. Peu à peu cependant la couleur du papier pâlit et les caractères apparaissent alors distinctement. Beaucoup de personnes du reste les écrivent à l'encre noire. Le « Supplément des Histoires de la dynastie de Han [2] », histoires qui embrassent l'époque qui va de 206 av. J. C. à 220 de notre ère, mentionne déjà ces inscriptions sous le nom de «sceaux de pêche» ou de « sceaux à couleur de pêche » [3]. Il leur donne six pouces de long et trois de large, c'est-à-dire à peu près les mêmes dimensions qu'elles ont aujourd'hui, et il dit que «le 5 du cinquième mois des cordons rouges et «des sceaux de cinq couleurs étaient les ornements des portes, afin d'en«traver et d'arrêter les influences malignes» [4].

IV. *Les herbes de la St Jean en Europe, etc.*

Voyons maintenant si les pays occidentaux ne présentent point de parallèles des usages en vigueur le 5 du cinquième mois chez les Chinois d'Emoui, et des superstitions auxquelles ces usages se rattachent. Il ne nous sera pas difficile de montrer que ces parallèles existent, et que les Européens n'ont pas du tout le droit de reprocher aux Chinois leur confiance dans la vertu de certaines plantes pour conjurer les mauvais esprits, puisque chez nous aussi le peuple croit que des rameaux verts et des fleurs portent bonheur et protègent contre les êtres invisibles malfaisants. Les chrétiens en particulier auraient mauvaise grâce à accuser les Chinois de superstition, eux dont les prêtres bénissaient encore au XVIe siècle des palmes en y joignant des exorcismes contre le diable. Ainsi on lit dans « The Doctrine of the Masse Booke», ouvrage publié en 1554 et qui traite de la consécration de l'eau, du pain, des cierges, de la cendre, du feu et d'autres choses semblables, ce qui suit:

« When the Gospel is ended, let ther follow the halowyng of flouers and

[1] 艾葉如旗招百福、蒲尖似劍斬千妖.

[2] Voy. page 92, note 1.

[3] 桃印. Au cinquième chapitre. Dans notre article sur le dernier jour de l'année nous nous étendrons sur l'origine et la signification des inscriptions placées sur les portes. Ce sera le moment de rechercher d'où vient l'expression de «sceaux de pêche».

[4] 以五月五日朱索五色印爲門戶飾以難止惡氣.

«braunches by the priest, being araied with a redde cope, upon the «thyrde step of the Altere, turning him toward the South: the Palmes, «wyth the flouers, being fyrst laied aside upon the Altere for the Clar-«kes, and for the other upon the steppe of the Altere on the South syde. «Prayers —

«I conjure the, thou Creature of Flouers and Braunches, in the name «of God the Father Almighty, and in the name of Jesu Christ hys Sonne «our Lord, and in the vertue of the Holy Ghost. *Therfore be thou rooted «out and displaced from this Creature of Flouers and Braunches, al thou «strength of the Adversary, al thou Host of the Divell, and al thou power «of the enemy, even every assault of Divels, that thou overtake not the «foote steps of them that haste unto the Grace of God.* . . . Amen»[1].

La coutume d'orner les maisons avec de la verdure à la mi-été est répandue dans presque toute l'Europe. Par exemple Stow dit dans son «Survey of London» que «on the vigil of St John Baptist, every man's «door being shadowed with green birch, long fennel, St John's wort, orpin, «white lilies, and such like, garnished upon with garlands of beautiful «flowers, had also lamps of glass, with oil burning in them all the night». Le rameau de bouleau est bien ici le pendant du rameau de saule ou de figuier de la fête de l'été des Chinois, de même que le fenouil odoriférant est celui de l'acore ou de l'ail que les habitants d'Emoui suspendent aux portes.

Il serait fastidieux, en même temps qu'il n'est point nécessaire au but poursuivi dans cet ouvrage, d'énumérer, en vue de la comparaison, les mille formes qu'a prises en Europe la verdure de la Saint Jean. Ceux que ce sujet intéresse n'ont qu'à consulter l'ouvrage très exact et strictement scientifique du docteur Mannhardt sur le «Baumkultus der Germanen und ihrer Nachbarstämme», et, avec ce secours, ils assigneront très aisément aux plantes estivales des Chinois la place qui leur revient dans la mythologie végétale du monde. Nous citerons seulement, sur l'autorité de Mannhardt, le mat d'été, surmonté d'un coq, symbole du soleil, qu'on érige partout à la Saint Jean en Suède et en Norvège, et qui se rattache étroitement à la verdure et aux fleurs dont en même temps on décore chambres et maisons, aussi bien dans les villes qu'à la campagne; — l'arbre que, non seu-

[1] Brand, «Observations on popular Antiquities», p. 64.

lement au premier mai, mais aussi à Pentecôte et à la Saint Jean, on va processionnellement chercher et que l'on plante dans les campagnes allemandes, slavonnes occidentales, anglaises, françaises, et celtiques et germaines diverses; cet arbre semble partout étroitement rattaché à la verdure que l'on met aux portes et aux toits, pour que les vaches donnent plus de lait *et pour chasser les sorcières*. Chez la plupart des peuples occidentaux l'arbre aussi bien que les herbes de la Saint Jean ont d'étroits rapports avec l'arbre et la verdure de mai, qui ont joué un si grand rôle quelques semaines avant la mi-été [1], et qui sans doute de leur côté ont une grande parenté avec la verdure et les fleurs qu'en Chine on apporte dans les maisons et on se place dans les cheveux lors de la fête des tombeaux [2].

« Dans certaines localités de la Russie », dit de Gubernatis [3], « on place « les herbes recueillies la nuit de Saint Jean sur le toît des maisons, spé- « cialement des étables, pour en éloigner les mauvais esprits ». — Car « les herbes de la Saint Jean chassent tous les démons » [4], surtout l'armoise, l'« herbe de la Saint Jean » par excellence, que les habitants de la Picardie attachent en compagnie d'autres plantes aux portes des étables et des maisons [5], tout comme les Chinois font lors de leur fête de l'été.

Pour en revenir un instant à l'armoise, nous avons déjà fait remarquer à la page 336 que les Chinois la cueillent le 5 du cinquième mois, fermement persuadés que ses vertus atteignent leur plus grande force ce jour-là. Nous avons aussi rapporté que ces mêmes Chinois placent le même jour de l'armoise à leurs portes et sur leurs toîts, et que leurs femmes et leurs enfants s'en mettent dans les cheveux, pour éloigner les maladies et les maux de tous genres; — voyons maintenant si cette plante ne joue pas presque de tous points le même rôle en Europe. En Europe on vous assurera comme chose absolument indubitable que le jour de la Saint Jean on peut trouver sous les racines de l'armoise un charbon, qui protège quiconque en porte sur soi, contre la peste, les ulcères, la foudre, la fièvre et l'incendie, et dont la vertu est si grande que l'on n'entend jamais se plaindre d'un malaise ceux qui en sont munis. C'est Brand qui donne ce remarquable échan-

[1] Mannhardt, III, §§ 4 et suiv.
[2] Voy. pages 244 et suiv., et page 239.
[3] « La Mythologie des Plantes, ou les Légendes dn Règne végétal », I, page 187.
[4] *Ibid.* p. 191.
[5] *Ibid.* p. 189.

tillon de superstition populaire, en citant plusieurs auteurs à l'appui de son dire. A la suite d'une de ces autorités, il donne de cette croyance l'éclaircissement suivant, qui semble fort acceptable: «For the falling sickness», dit-il, «some ascribe much to coals pulled out on St John Baptist's Eve from «under the roots of mugwort; but those authors are deceived, for they are «not coals, but old acid roots, consisting of much volatile salt, and are «almost always to be found under mugwort: so that it is only a certain «superstition that those old dead roots ought to be pulled up on the Eve «of St John Baptist, about twelve at night» [1]. Ainsi, en Europe aussi bien qu'en Chine, on va cueillir l'armoise à la mi-été dans la conviction qu'alors elle possède sa plus grande vertu. On est convaincu, dans l'une de ces deux parties du monde aussi bien que dans l'autre, que l'armoise a la vertu d'éloigner la maladie et les accidents, et pour cela on en porte sur le corps; enfin, en Europe tout comme dans l'extrême Orient, on se figure que c'est la nuit qu'il faut la recueillir. Il ne faut pas oublier, en effet, que d'après le calendrier de King-Tch'ou on cueillait cette plante avant le chant du coq [2].

«En plaçant de l'armoise dans ses cheveux, on devient agile et fort», disent les Chinois [3]. «Artemisiam et elelisphacum alligatas qui habeat viator, negatur lassitudinem sentire», disait Pline [4]. Et dans son «Art of Simpling» Cole dit: «If a footman take mugwort and put into his shoes in the morning, he may go forty miles before noon, and not be weary» [5].

Il n'y a en réalité pas de doute qu'en Europe comme en Chine n'existe, au sujet des branchages et des plantes qui jouent un si grand rôle au milieu de l'été, la croyance superstitieuse que ces végétaux procurent le bonheur en éloignant les mauvais esprits. Aussi Scot, dans son «Discovery of Witchcraft», donne-t-il sans ambages le conseil de suspendre aux portes des étables, *pour repousser les sorcières*, des rameaux bénits le jour du solstice d'été [6]. Que l'on se rappelle aussi les lignes empruntées à Clavel, que nous avons reproduites à la page 279, et où le rôle que les herbes de la Saint

[1] Brand, *ouvr. cité*, page 183.
[2] Voy. page 336.
[3] Voy. page 338.
[4] «Naturalis Historiæ», lib. XXVI, c. 15, *ad verrucas tollendas.*
[5] Brand, p. 750.
[6] Brand, p. 183.

Jean jouent en France est si clairement décrit ; ce passage confirme pleinement ce que nous disons ici.

Le saule, avons-nous dit plus haut, est en Chine un symbole de la force vitale, entre autres motifs, « parce qu'il est très flexible et tendre et qu'il croît facilement, qu'on le plante de travers et en biais, ou bien la tête en bas » [1]. Nous avons aussi fait remarquer à la page 337 qu'il est consacré, de même que l'acore, au soleil, qui au cinquième mois parvient au plus haut degré de sa puissance et répand la force vitale dans la nature entière, et que le désir d'attirer cette vitalité sur les habitants de la maison est le motif qui a porté à ficher des rameaux de saule dans les portes. Or les traces de conceptions semblables se retrouvent en Europe, seulement elles ont une autre plante pour thème. On lit dans la traduction du Herball de Dodoen faite par Lyte (1578) : « *Orpyne* (grassette). — The people of the countrey delight much to set it « in pots and shelles *on Midsummer Even*, or upon timber, slattes, or tren- « chers, dawbed with clay, and so *to set or hang it up in their houses*, « *where as it remayneth greene a long season and groweth*, if it be some- « times oversprinckled with water ». Gerarde suggère l'explication de cet usage, en parlant de la grassette comme notre auteur chinois cité tout à l'heure parlait du saule. « *This plant is very full of life* », dit-il. « *The stalks set* « *only in clay, continue greene a long time, and, if they be now and then* « *watered, they also grow* » [2]. Donc la grassette, en sa qualité de plante très vivace, joue en Angleterre au solstice d'été le même rôle que le saule en Chine : — n'est-on pas alors en droit de supposer qu'on en apporte dans les maisons pour le même motif que le saule en Chine, c'est-à-dire afin d'assurer une longue vie aux habitants? Le jour de la Saint Jean, en effet, on attachait aussi de la grassette à la porte d'entrée, comme les Chinois le font avec les rameaux de saule. Cela ressort du passage du « Survey of London » de Stow que nous avons cité à la page 340.

On croit donc en Europe aussi bien qu'en Chine à la puissance protectrice de certaines plantes contre les influences invisibles venant de sorciers, d'esprits, de démons, et cette croyance n'est pas limitée à l'époque du solstice d'été, ni, quant aux plantes qui en sont l'objet, à celles que nous avons énumérées. Pour ne citer que quelques exemples, déjà du temps d'Aristote

[1] Voy. page 253.
[2] Brand, p. 181 et 182.

on se suspendait au cou de la rue (*rhyta*) en guise d'amulette pour préserver des sortilèges et dans un âge plus récent cette plante a continué de jouer un rôle dans les exorcismes de l'église catholique [1]. « The Anatomie of the Elder » (1655) dit de son côté que les gens du commun considèrent les feuilles de sureau, lorsqu'on les a cueillies à la fin d'avril, comme constituant un excellent vulnéraire, et qu'en outre ils en mettent aux portes et aux fenêtres pour se garantir des charmes des sorcières [2].

En Espagne, aux processions que le clergé fait le dimanche des Rameaux, on porte un grand nombre de palmes bénites. La bénédiction s'en fait avec beaucoup d'apparat, et on en envoie aux dévots, *pour les attacher aux balcons afin de détourner la foudre.* En Hollande aussi le clergé catholique distribue aux croyants de ces rameaux bénits, en même temps qu'une partie de l'eau qui a été bénite dans les églises le samedi saint ou quelque jour rapproché de celui-là. Ceux qui les reçoivent les placent souvent dans des bénitiers suspendus aux murs des appartements, naturellement sans avoir d'idée nette de l'utilité que devrait avoir cette pratique. En Belgique les prêtres bénissent une multitude de rameaux verts, le dimanche des Rameaux, avant la messe. Les paysans emportent ces rameaux bénits; *ils en attachent*, *pour éloigner la foudre*, *sous le toît et dans toutes les chambres des maisons*, *dans les écuries et les granges*; ils s'en mettent un petit morceau dans les cheveux (de même que les Chinois font avec des fleurs et avec l'armoise lors de la fête des tombeaux et de celle de l'été), et ils placent aussi de ces rameaux aux coins des champs, *pour les protéger contre la grêle et les maléfices des sorcières.* De même en Westphalie les palmes sont employées pour préserver les maisons et les écuries contre la foudre et *pour empêcher les forces dangereuses à la santé et à la vie d'y pénétrer; car il n'est pas possible à une sorcière* (*elfe ou esprit causant les maladies*) *de passer par une fenêtre défendue par une palme.*

Ce ne sont là qu'un petit nombre d'exemples empruntés en partie à une liste beaucoup plus étendue donnée par Mannhardt [3] dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut. Ils suffisent cependant à démontrer l'étroite analogie qui existe entre la mythologie végétale de l'Europe et celle de la Chine. Du

[1] Brand, p. 751.
[2] Brand, p. 735.
[3] Pages 287 et suiv.

reste ces croyances sont très anciennes sur notre continent. Les peuples qui l'habitaient avant notre ère admettaient la vertu de certaines plantes pour éloigner les malheurs et les esprits malfaisants. Aux Palilies, le 21 avril, on plaçait à Rome des rameaux verts dans les étables et l'on suspendait des guirlandes aux portes, *afin de repousser les influences nuisibles et d'écarter les maladies des animaux et des hommes;* — on attachait le 1r juin de l'aubépine blanche aux portes pour éloigner tout malheur (*noxas*, les *siă* des Chinois, voy. page 321) et surtout les *striges*, ou démons qui rongent les entrailles des enfants [1]. En Grèce on plantait des rameaux de laurier devant les maisons et on ornait les portes d'aubépine dans le même but. Car «wo sich Lorbeer befindet — heisst es — *stellt sich ebensowenig die Epilep-* «*sie ein*, *als der Blitz dahin komme*, *wo er stehe; er halte die Dämonen* «*ab und zerstreue den Zauber*» [2].

Il est enfin digne de remarque que l'ail, qui figure aussi parmi les plantes que les Chinois placent aux portes et aux fenêtres à la fête de l'été, paraît avoir joué un rôle important chez les anciens occidentaux. Cette plante était vénérée à Ascalon et en Egypte; on plaçait de l'ail et des oignons dans les arches saintes qui figuraient dans les mystères d'Isis et de Cérès, et l'ail joue un rôle dans les hiéroglyphes égyptiens. Les Druides aussi accordaient une grande attention à cette plante [3]. Nous avons déjà dit (page 333) que certains Chinois jettent sur leur toît un bouquet de plantes au nombre desquelles se trouve l'ail, et il est permis de se demander si cet usage ne repose pas sur la même superstition que celui de ces Hollandais qui plantent de la joubarbe (*huislook*) au faîte de leur habitation. Beaucoup d'entre eux croient que cela détourne la foudre.

Les détails qui précèdent, et qu'il n'aurait pas été difficile de multiplier, auront sans doute convaincu le lecteur qu'il existe des points frappants de ressemblance entre les idées populaires de la race chinoise et celles de la race indo-européenne, et aussi entre les mœurs et usages des deux côtés. En constatant de tels faits on est entraîné comme malgré soi à penser à cette unité primitive de la race humaine qui semble former le thème favori d'un grand nombre de savants européens.

[1] «Ovidii Fastorum», IV, 737—8, 748, 763—4; VI, 129 et suiv.

[2] Mannhardt, III § 9, p. 295—6.

[3] Brand, «Observations», p. 54.

Passons maintenant à la description de la fête proprement dite des « bateaux-dragons », qui nous fournira de son côté l'occasion d'attirer l'attention sur quelques nouveaux points remarquables de ressemblance entre les idées et les usages des Européens et ceux des Chinois.

§ 2.

COURSES DES BATEAUX-DRAGONS.

Lorsque, le 5 du cinquième mois, l'offrande domestique a été présentée dans toutes les règles aux dieux et aux ancêtres [1], et que dans les écoles les enfants ont présenté leurs hommages aux dieux de la Litérature [2], toutes les maisons se vident, car chacun s'empresse d'aller voir « voguer les bateaux-dragons », *pé lîng-tsoûn* [3]. Les marchands même, pour peu que leurs affaires le leur permettent, quittent leurs boutiques et s'accordent quelques heures de délassement; les artisans se donnent une demi-journée de congé. Chacun endosse ses plus beaux habits, on va prendre ses amis ou ses connaissances, et l'on se dirige rapidement vers le bord de l'eau. Mêlons-nous à la foule et regardons avec elle.

Quand les habitants d'un quartier ont résolu de célébrer la fête nautique, on fait une collecte, dont le produit est remis à une commission d'organisation. Souvent cependant l'initiative est prise par le temple de la paroisse. Le corps des administrateurs du temple [4] est alors tout indiqué pour remplir les fonctions de commission d'organisation. Ils prennent ce qu'ils peuvent dans les fonds du temple, font circuler pour ce qui manque une liste de souscription, engagent une troupe de comédiens pour égayer la fête par des pièces dramatiques et de la musique, et invitent d'autres rues à prendre leur part du plaisir qui s'apprête. On loue les bateaux nécessaires pour les courses et l'on achète des présents destinés aux vainqueurs. Ce sont des morceaux de soie rouge, des éventails, des mouchoirs, de ces bourses que les Chinois portent suspendues devant l'abdomen, de beaux chapeaux-parapluies en rotang et en bambou, des pipes à tabac; on donne aussi de

[1] Ci-dessus, § 1, I.
[2] Voy. page 177.
[3] 爬龍船.
[4] Voy. pages 55 et 56.

petites sommes d'argent comme prix. Les riches ajoutent souvent quelques cadeaux, et s'il se trouve qu'un mandarin vienne voir le fête, il se doit à lui-même et à son rang d'offrir une récompense aux meilleurs pagayeurs. Les objets destinés à ce but sont exposés dans une sorte de pavillon érigé à cet effet. On en réserve cependant un petit nombre, pour les suspendre à une perche surmontée d'un drapeau, que l'on plante dans l'eau ou que l'on assujettit à un bateau, et qui marque le point de départ pour les courses.

Les bateaux de course sont de diverses dimensions; il y en a qui ont jusqu'à cinquante pieds de long, mais ils sont tous très étroits, et il serait difficile d'en trouver dans lesquels on pût placer l'une à côté de l'autre plus de deux personnes. Les rameurs qui les montent, parfois jusqu'au nombre de soixante, se servent de pagaies. A la poupe un pilote gouverne au moyen d'une rame attachée à l'arrière, dans le prolongement du bateau. Les commandants sont placés à la proue; de là ils marquent la mesure du mouvement des pagaies, soit à la main, soit au moyen d'un petit drapeau. Enfin au centre de l'embarcation se trouvent des tambours et des joueurs de gong, dont la fonction consiste à entretenir l'ardeur des rameurs. Souvent les bateaux doivent représenter des dragons; alors la proue affecte la forme d'une tête à machoire béante et armée de grandes dents coniques, qui ressemble à une tête de crocodile; l'arrière est sculpté de façon à former une queue recouverte d'écailles, qui s'enroule en se redressant. Du reste, cette décoration n'est point indispensable; beaucoup de bateaux n'ont la prétention de ressembler à rien d'autre qu'à ce qu'ils sont, des bateaux. Comme on aime à exagérer la longueur de ces embarcations tout en les faisant aussi légères que possible, il arrive qu'elles ne puissent pas porter leurs équipages trop nombreux, et qu'elles chavirent ou se rompent par le milieu, tellement que dans mainte ville les mandarins se sont vus dans le cas de prendre des mesures pour prévenir le danger.

Vers le milieu du jour, lorsque l'on juge que les cérémonies du culte domestique sont partout achevées, les rameurs prennent tumultueusement place dans les bateaux. D'ordinaire les jouteurs appartiennent aux plus basses classes de la population; car, quoique il n'y ait rien de contraire à la bonne façon à donner des prix ou des contributions en argent afin de faire réussir la fête, ce serait déroger que de mettre personnellement la main à la pagaie. Ce ne sont guère que les coulis et gens de cette sorte qui s'y prêtent.

Les rameurs naturellement font les plus grands efforts pour se distancer les uns les autres; leurs chefs les encouragent et les excitent, accélérant la mesure à grands gestes; tambours et gongs soutiennent le mouvement; et les pagaies de plonger et replonger dans l'eau avec frénésie. Enfin la route prescrite a été parcourue au milieu de vociférations assourdissantes; le bateau qui est revenu le premier au point de départ enlève la perche servant de signal avec les cadeaux qui y sont suspendus; on la porte en triomphe au pavillon des prix et la distribution commence. Tout ne se passe pas sans querelles et même voies de fait. Il y a, comme partout, des mécontents et des envieux. Cependant dans la règle les commissaires parviennent à étouffer les disputes naissantes, non pas tant, il faut le dire, par leur ascendant moral que par de plus persuasives pièces de monnaie au moyen desquelles ils satisfont ceux qui se disent lésés.

Les joutes continuent souvent deux ou trois jours consécutifs, même sans qu'il y ait des prix, tant la passion de la lutte est vivante chez l'homme. Les équipages rament alors pour l'honneur, ou simplement parce que les ancêtres le faisaient déjà. Bien entendu que l'éclat de la fête et l'enthousiasme du peuple dépendent de la grandeur des sommes recueillies par souscription ou données par la caisse du temple. Aussi telle année voit-on les bateaux voler par dizaines à la surface de l'eau, tandis que telle autre il n'y en aura que deux ou trois qui joutent. Or cette fête étant moins une fête religieuse que simplement populaire, tout dépend, peut-on dire, du caprice ou de l'entraînement momentané des habitants du quartier.

Mais ce qui donne à la fête des bateaux-dragons sa plus grande animation, ce sont les nacelles et embarcations diverses remplies de curieux, hommes, enfants, femmes même, qui par centaines sillonnent les eaux. Tous sont en habits et en humeur de fête; on mange et boit, on cause et plaisante; on joue des instruments; et quand passe comme une flèche un bateau-dragon, on applaudit à outrance. Bref, on s'en donne de gaieté et de plaisir comme dans pas une autre occasion de toute l'année. Les hauteurs qui dominent la rive sont couvertes de spectateurs, de même que les vaisseaux à l'ancre, tout vivants de pavillons et de banderoles. Ce spectacle est l'un des plus animés que l'on puisse imaginer, et qui en a été témoin ne l'oubliera plus.

Mais on ne se contente pas de faire manœuvrer des bateaux-dragons sur l'eau; on en porte aussi processionnellement dans les rues, avec bannières et

musique, plusieurs jours du mois. Ils sont en bois très mince, ou bien en bambou, en rotang et en papier, et on les transporte d'ordinaire sous un dais en toile, soit directement sur les épaules, soit au moyen de perches à porter; le soir on les orne de lampes et de lanternes. Ces grandes machines, accompagnées de musiciens, entourées d'une nuée de porte-bannières et de gamins battant du tambour et frappant les gongs, ont quelque chose de fantastique et d'étrange. Quand les chefs du cortège jugent que la marche a été assez longue, on porte le bateau au bord de la mer, on y met un équipage en papier, et on allume le tout. C'est le moyen de détruire, en les envoyant au loin sur la mer, toutes les mauvaises influences que le bateau a recueillies dans les quartiers qu'il a visités. Le dragon a donc été un «remplaçant du corps», agissant, toutefois en grand, comme nous avons dit à la page 332.

Voilà, à grands traits, la fête nautique de l'été, où le dragon joue un rôle considérable, on peut dire le rôle principal. Il en faut rechercher l'origine. Auparavant toutefois nous allons prendre connaissance des traditions populaires qui sont censées résoudre cette question. Nous montrerons l'inanité des explications que ces histoires prétendent donner; puis nous en chercherons une meilleure, en prenant pour guide les attributs du dragon en relation avec l'aspect que la nature présente au cinquième mois de l'année. Nous nous appuierons chemin faisant sur d'abondantes citations tirées d'écrivains chinois, et nous croyons de cette manière suivre la seule méthode sure.

Quand on demande aux Chinois, lettrés ou non lettrés, d'où vient la fête des bateaux-dragons, ils répondent d'ordinaire par un récit qui, à ce qu'ils prétendent, explique tout. Nous commencerons par reproduire cette légende, et nous suivrons dans ce but l'ouvrage le plus digne de confiance qui traite de l'histoire ancienne chinoise, le *Çhi-ki*, «Ecrits historiques» de Sz' Ma Ts'ien, dont il a été déjà fait mention à la page 162 [1].

Quatre siècles avant notre ère, le roi Hoaï [2] occupait le trône du royaume de Tch'ou [3], qui a existé sous la dynastie de Tcheou environ de l'an 740 à

[1] L'épisode qu'on va lire est emprunté au chapitre 84 du *Chi-ki*.

[2] 懷王.

[3] 楚. Ce royaume embrassait les provinces actuelles de Hounan et de Houpeh et une grande partie de celles de Honan et de Kiangsou. La capitale était King-Tcheoufou 荆州府, qui existe encore, et

l'an 330 avant J. C. Son ministre K'ouh Youen [1], ou K'ouh P'ing [2], jouissait de sa haute confiance [3], et il le méritait, car son habileté incomparable lui faisait rendre à son prince des services signalés toutes les fois qu'il y avait des mesures à prendre pour le maintien de la paix publique ou qu'il fallait faire des lois. Aussi ne promulguait-on aucun décret avant de le lui avoir soumis. La faveur dont il était l'objet suscita la jalousie d'un haut fonctionnaire nommé Kin Chang [4], qui résolut de provoquer sa chute. Ce méchant homme réussit en effet par ses intrigues et ses calomnies à faire perdre tout crédit à son rival, qui tomba en disgrâce. Se sentant innocent, le ministre méconnu se consola en composant un poëme intitulé «la Tristesse dissipée» [5], dans lequel il fit l'apologie de sa politique gouvernementale jugée d'après les préceptes des célébrités anciennes. Des écrivains postérieurs ont commenté cet ouvrage et aussi tâché de l'imiter, ce qui donna naissance à un nouveau genre appelé «Elégies de Tch'ou» [6], qui se distingue par un style à part et qui jette beaucoup de jour sur l'état des belles-lettres de l'époque. C'est pour cela que les ouvrages bibliographiques de la dynastie de Souï (589—618 ap. J. C.) ont placé les Elégies dans une catégorie spéciale que l'on a toujours maintenue depuis [7].

Peu de temps après que les machinations de Kin Chang eurent forcé K'ouh Youen à se retirer de la vie publique, il surgit de graves difficultés

se trouve sur la rive septentrionale du Yang-tsz'-kiang, dans la province de Houpeh, par 109° 44′ 50″ de longitude et 30° 26′ 40″ de latitude. Le calendrier de King-Tch'ou, que nous avons si souvent cité, traite des mœurs et coutumes de ce royaume.

[1] 屈原. [2] 屈平.

[3] Il était ce que l'on appelait ministre de gauche 左徒. Il est difficile de définir les fonctions de ce dignitaire, parce que les «Rites de la dynastie de Tcheou» (voy. page 210) n'en traitent pas, et qu'en même temps elles ne s'exercent plus dans l'empire chinois. Peut-être étaient-ce les mêmes fonctions que celles de 大司徒 des princes de Tcheou, c'est-à-dire celles de président du second ministère (地官 du *Tcheou-li*), chargé du cadastre de l'empire, du recensement, de l'instruction publique, de l'agriculture, de l'impôt foncier, etc. Si cette supposition est conforme aux faits, K'ouh Youen était un ministre de l'intérieur à compétence aussi étendue que possible.

[4] 靳尙.

[5] 離騷.

[6] 楚辭.

[7] Wylie, «Notes on Chinese Literature», p. 181.

entre les royaumes de Tsʿin [1] et de Tsʿi [2], tous deux touchant aux frontières septentrionales de Tchʿou. Hwouï [3], roi de Tsʿin, n'osa toutefois pas commencer les hostilités tant que durait une alliance qui avait été conclue entre Tsʿi et Tchʿou. Il envoya donc avec de riches présents son ministre Tchang I [4] au roi Hoaï et fit promettre à ce prince une augmentation de territoire de six cents milles, s'il voulait rompre avec Tsʿi. Il réussit; mais lorsque le royaume de Tchʿou eut été détaché de celui de Tsʿi et que les embassadeurs de Hoaï voulurent prendre possession au nom de leur maître du territoire qui lui avait été promis, Tchang I prétendit avoir promis six milles et non pas six cents milles. Furieux d'avoir été joué, Hoaï voulut se venger par les armes; mais ses troupes furent mises en déroute et celles de Tsʿin envahirent la partie de son territoire qui était située entre le Hoang-ho et le Yang-tsz'-kiang. Il réunit avec beaucoup de peine une nouvelle armée avec laquelle il espérait porter la guerre sur le territoire ennemi; mais elle fut repoussée comme la première, et il ne resta au malheureux roi qu'à acheter une paix humiliante en abandonnant à ses ennemis le pays entre les deux fleuves.

Sur ces entrefaites Kʿouh Youen, après un séjour qu'il avait fait à Tsʿi, probablement dans le but de renouer l'alliance que l'on avait si malencontreusement rompue avec ce royaume, était revenu à la cour de son maître infortuné. Son retour fut connu du prince qui venait de monter sur le trône de Tsʿin, Tchao Siang [5], qui craignit que Hoaï, s'appuyant sur le royaume de Tsʿi, ne renouvelât la guerre et se décida à le prévenir. Il l'attaqua à l'improviste, lui infligea une troisième grande défaite et l'invita à une entrevue dans le but de conclure avec lui un traité de paix et d'alliance. Hoaï se trouvait entre deux feux. S'il refusait l'entrevue, il se sentait certain que son ennemi recommencerait une guerre à laquelle il ne prévoyait d'autre issue que la perte de son royaume; mais il était tout aussi dangereux d'ac-

[1] 秦. Cet état fut fondé vers l'an 897 av. J. C. et s'étendit ensuite de plus en plus sur les provinces de Chensi et de Kansouh. Il était donc situé au nord-ouest du royaume de Tch'ou. L'an 221 av. J. C. il soumit même l'empire chinois d'alors tout entier, lorsque Chi-Hoang (voy. la page 166), le fameux fondateur de la grande muraille et le destructeur des livres, fut monté sur le trône.

[2] 齊. Ce royaume s'étendait sur une partie des provinces actuelles de Chantoung et de Tchihli. Il était donc situé au nord-est de Tch'ou et à l'est de Ts'in. Il fut fondé environ neuf siècles avant notre ère et fut annexé l'an 224 avant J. C. au royaume de Ts'in.

[3] 惠. [4] 張儀. [5] 昭襄.

cepter, car il avait à craindre que l'invitation de son mortel adversaire ne fût un piège pour s'emparer de sa personne. K'ouh Youen le conjurait de se défendre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que d'aller se jeter dans la gueule du lion; mais on ne l'écouta pas. Hoaï se laissa décider par la considération des liens de parenté qui l'unissaient à la famille royale de Ts'in; il se rendit auprès de Tchao Siang, et ce que K'ouh Youen avait prévu arriva; il fut retenu prisonnier et ne revit jamais son royaume.

Son fils aîné K'iung Siang [1] prit aussitôt les rênes du pouvoir; et comme il subissait plus encore que son père l'ascendant de Kin Chang, l'adversaire juré de K'ouh Youen, ce fidèle serviteur du trône tomba pour la seconde fois en disgrâce, et fut banni de la cour.

Errant et accablé, l'exilé arriva au bord du fleuve Poh-lo [2]. Il y vit un pêcheur auquel il raconta son infortune en termes touchants, puis, prenant une lourde pierre entre ses bras, il se jeta dans l'eau. Cela se passait à l'endroit où anciennement se trouvait la ville de Lo-Hien [3], c'est-à-dire à soixante milles au nord-est du chef-lieu d'arrondissement actuel Siang-Yin [4] et par conséquent non loin de la rive méridionale du lac de Toung-t'ing [5].

Voilà ce que racontent les «Ecrits historiques» de Sz' Ma Ts'ien. Les «Mémoires des divers Royaumes de la dynastie orientale de Tcheou» [6], roman historique très estimé, qui mérite d'être consulté lorsqu'il s'agit des croyances populaires des Chinois, ajoutent: «Ce jour fut le 5 du cin-«quième mois. Les villageois, apprenant que K'ouh Youen s'était noyé, «voguèrent à qui mieux mieux vers la rivière dans de petites nacelles afin «de le tirer de l'eau; mais personne n'y réussit. Alors ils firent de petits «paquets de millet cornus et les jetèrent dans le fleuve pour lui en faire «l'offrande; ils y attachèrent des fils de soie multicolores, de crainte que les ««kiao-loung» [7] ne s'en emparassent pour les dévorer. Et les courses des

[1] 頃襄. [2] 汨羅. [3] 羅縣.
[4] 湘陰. [5] 洞庭.

[6] 東周列國志. Ce roman embrasse la période qui s'étend entre le 8e et le 3e siècle avant J. C., époque du règne de la dynastie de Tcheou, pendant laquelle la Chine était fractionnée en un grand nombre d'états féodaux. Il s'écarte si peu des récits des chroniques vraiment historiques qu'il acquiert presque le rang de source.

[7] 蛟龍. Les Chinois distinguent neuf espèces de dragons ou «loung» (en langue d'Emoui, *lîng*), qui tous appartiennent au genre saurien, si l'on s'en rapporte à la description qu'en donne

«bateaux-dragons *tirent leur origine de cette tentative pour sauver K'ouh «Youen*; elles ont été transmises jusqu'à maintenant et sont devenues une «coutume populaire. Les villageois érigèrent en secret un temple en son «honneur [1], et pendant la période Youen-foung [2] de la dynastie de Soung, «K'ouh Youen reçut de l'empereur le titre de «Duc, ardent de Pureté». «Plus tard il fut de nouveau anobli comme «Prince, ardent de Fi-«délité»» [3].

Le «Supplément des Ecrits concordants» [4], petite collection de légendes qui a été compilée à l'époque de la dynastie de Liang [5], explique comme suit l'usage d'enrouler des fils de soie autour des offrandes faites à K'ouh Youen:

«Le 5 du cinquième mois K'ouh Youen se jeta dans le fleuve Poh-lo. «Le peuple de Tch'ou le regretta, remplit ce jour-là des tubes de bam-«bou avec du riz et les jeta dans l'eau pour lui en faire l'offrande. «Dans la période Kien-wou [6] de la dynastie de Han, un certain Ngeou «Hwouï de Tch'ang-Cha [7] vit, sans s'y attendre, un monsieur, qui se fit «connaître à lui comme étant le ministre des trois villages» [8] et qui

le *Pun-ts'ao-kang-mouh* cité à la page 49, qui fait autorité en ces matières. Le type du genre, le «loung» proprement dit, n'est peut-être pas autre que le crocodile ou caïman gigantesque, disparu depuis longtemps des eaux de la Chine septentrionale, pour ne survivre que, sous le nom de dragon, parmi les animaux mythologiques. Nous reviendrons aux pages 361 et suiv. plus en détail là-dessus. Dans l'ouvrage cité (chap. 43) le «kiao-loung» est décrit comme long de dix pieds, avec un corps semblable à celui d'un gros serpent, et quatre pattes. C'est donc peut-être une grande salamandre (*Amblyrinchus*), et, par la description qui en est faite, il se rapproche de l'*Iguanodon* antédiluvien, et plus encore de l'iguane de Java (*Varanus bivittatus?*)

[1] Il se trouve encore un temple en son honneur près de l'endroit où, selon la légende, il perdit la vie. Gray, «China», ch. XI.

[2] 1078—1086 ap. J. C.

[3] 其日乃五月五日。里人聞原自溺、爭棹小舟出江拯救、已無及矣。乃爲角黍、投於江中以祭之、繫以綵線、恐爲蛟龍所攫食也。又龍舟競渡之戲亦因拯救屈原而起、至今相沿成俗。里人私爲原立祠、至宋元豐中封原爲清烈公。後復加封原爲忠烈王. Ch. XX.

[4] 續齊諧記, de Wou Kiun 吳均.

[5] 梁, 502—557 ap. J. C.

[6] 25—56 ap. J. C.

[7] Voy. page 116. Cette ville est située au sud de l'endroit où périt K'ouh Youen.

[8] 三閭大夫. Un commentateur de la «Tristesse dissipée» (voy. p. 350) dit qu'un fonc-

«lui dit: «J'ai appris que vous venez de me visiter pour me faire des of-««frandes, et cela est excellent; mais toutes les années les kiao-loung les ««enlèvent. Si maintenant vous voulez me faire une faveur, il vous faut les ««boucher avec des feuilles du *Melia azederach* [1] et les envelopper de fils ««de soie multicolores, car les kiao-loung ont peur de ces deux choses». «Hwouï suivit ce conseil, et voilà la coutume héréditaire de faire main-«tenant encore le 5 du cinquième mois des *tsàng* et de les envelopper «dans des feuilles du *Melia azederach* et dans de la soie de cinq couleurs» [2].

Ce sont là les principaux récits chinois touchant l'origine de la fête des bateaux-dragons. Le lecteur a remarqué qu'ils prétendent aussi donner l'origine des petites pyramides de riz et de millet que l'on offre à Emoui le même jour lors du culte domestique, car dans les *tsàng* dont il a été question à la page 317, il n'a pas eu de peine à reconnaître les paquets de millet *cornus* et les tubes de bambou pleines de riz que les habitants de Tchʿou jetèrent dans l'eau pour servir d'offrande à Kʿouh Youen, lorsque ce dernier, de désespoir, se noya. Toute la différence est que les habitants actuels d'Emoui placent le riz sur les tables-autels et qu'au lieu de l'enfermer dans des tubes de bambou, ils l'enveloppent dans des feuilles de cette même plante. Pour le reste, quelle valeur ont les légendes que nous avons rapportées?

tionnaire portant ce titre était anciennement chargé des affaires concernant les trois noms de famille de la maison impériale. Ces noms de famille représentaient probablement le clan personnel de l'empereur, celui de sa femme et celui de sa mère, qui différaient presque toujours de noms, parce qu'une loi consacrée par la coutume a toujours prohibé en Chine les mariages entre personnes portant le même nom de famille. Jusqu'à présent même les habitants de chaque village appartiennent presque sans exception au même clan et portent le même nom de famille; de là l'expression de «ministre des trois *villages*». Il existe encore à Pekin un département administratif chargé des affaires de famille de la maison impériale et du soin des généalogies. Il est composé de cinq membres.

[1] Comp. Hoffman et Schultes, «Noms indigènes d'un choix de plantes du Japon et de la Chine», 358.

[2] 屈原五月五日投汨羅水。楚人哀之、至此日以竹筒子貯米投水以祭之。漢建武中長沙歐回忽見一士人自云三閭大夫、謂回曰、聞君當見祭、甚善、常年爲蛟龍所竊。今若有惠當以楝葉塞其上、以綵絲纏之、此二物蛟龍所憚。回依其言、今五月五日作粽并帶楝葉五花絲遺風也.

Nous estimons que la mort tragique de K^couh Youen n'explique pas du tout d'une manière satisfaisante la fête des bateaux-dragons. Il est inadmissible que le triste sort d'un ministre d'état, qui se tue parce qu'il est tombé en disgrâce, fasse une impression si profonde que le souvenir s'en perpétue dans une fête des plus populaires, qui se célèbre partout, de Pékin à Batavia. Et la Chine est bien le dernier pays où cela pourrait se concevoir, puisque les particuliers ne s'y préoccupent aucunement de la politique, que le peuple ne s'y soucie généralement point de savoir qui le gouverne, ni comment on le gouverne, pourvu qu'on ne le prive ni de son riz, ni de la liberté communale. Enfin, lors même qu'il serait démontré que les paysans des bords du fleuve dans lequel K^couh Youen avait cherché la mort se seraient réellement empressés de chercher son cadavre pour lui faire des obsèques solennelles, on ne peut pourtant pas se figurer qu'ils eussent recommencé leurs recherches juste un an plus tard, puis persévéré à le faire d'année en année, de siècle en siècle.

Mais il faudrait un homme d'état bien extraordinaire, pour que sa mémoire restât même un an si chère au bas peuple. Nous estimons absurde la simple supposition de la chose. Bref, une fête comme celle des bateaux-dragons n'est point expliquée par le fait qu'on lui attribue une semblable origine, et nous croyons devoir placer notre récit dans la même catégorie que celui qui se reporte à Kiaï Tsz' T^coui pour expliquer la défense de faire du feu [1], et que celui qui fait remonter à Hoang Tch^cao l'usage d'orner les maisons de verdure le jour de la fête des tombeaux [2]. Ce sont des traditions basées sur des évènements plus ou moins historiques, dont les Chinois se sont emparés sans l'ombre de motif, afin d'avoir une explication quelconque d'usages dont le vrai sens leur échappait.

On peut d'autant moins accorder de valeur à l'explication de la fête des bateaux-dragons que les Chinois cherchent dans la légende de K^couh Youen, qu'il y a des siècles déjà d'autres écrivains de la même nation ont eu recours à un second évènement analogue pour en tirer l'explication désirée, ce qui montre que l'on a hésité et tâtonné. Voici ce que rapporte le commentaire du Calendrier de King-Tch^cou, c'est-à-dire de l'ouvrage qui décrit

[1] Voy. page 212.
[2] Voy. page 246.

les mœurs et usages de la contrée habitée par K^couh Youen, et qui pour cela a droit à être entendu :

« Quant à ce qui concerne les courses de bateaux qui se font le 5 du « cinquième mois, comme K'ouh Youen s'était jeté dans l'embouchure du « Poh-lo, le peuple fut très affligé de sa mort et alla tout ensemble « avec des bateaux et des perches pour le tirer de l'eau. On prend parmi « les bateaux ceux qui sont les plus légers et les plus effilés, que l'on « nomme canards volants, et de l'un on fait un chariot d'eau et de l'autre « un cheval d'eau. Les chefs de département vont tous ensemble avec le « peuple du pays vers le fleuve pour en être témoins. A Choun, près de « Han-Tan [1], est écrit sur la pierre de Ts'ao Ngo : « Le 5 du cinquième « « mois, lorsqu'il allait à la rencontre du prince Wou, il vogua contre « « les vagues et fut englouti par l'eau ». Ce (la fête) serait donc une cou- « tume de l'état oriental de Wou, et c'est sur Tsz' Sou que la chose se « base et non sur K'ouh P'ing. Les « Traditions de la contrée de Youeh » « disent qu'elle s'établit sous Keou Tsien, roi de Youeh, et qu'on ne peut « pas l'expliquer » [2].

Il faut ici des éclaircissements. Environ deux siècles avant K'ouh Youen vivait dans le même royaume de Tch'ou un certain Wou Ché [3], premier ministre d'état. Il succomba aux intrigues d'un rival, fut disgracié et mis à mort avec son fils aîné. Son fils cadet, nommé Wou Youen [4] ou Tsz' Sou, s'échappa et parvint à se réfugier à la cour de Wou. Cet état avait été fondé onze siècles avant notre ère et s'étendait sur une partie des provinces actuelles de Tchehkiang et de Kiangsou. Wou Youen conquit chez ses nouveaux maîtres une grande influence et un haut rang ; mais, après

[1] Ville située dans l'angle sud-ouest de la province actuelle de Tchihli.

[2] 按五月五日競渡、俗爲屈原投汨羅口傷其死、故並合舟檝以拯之。舸舟取其輕利、謂之飛鳧、一自以爲水車、一自以爲水馬。州將及士人悉臨水而觀之。邯鄲淳曹娥碑云、五月五日時迎伍君逆濤而上、爲水所淹。斯又東吳之俗、事在子胥、不關屈平也。越地傳云起於越王勾踐、不可詳矣.

[3] 伍奢.

[4] 伍員.

avoir servi très fidèlement deux princes de suite et avoir commandé plusieurs expéditions contre Tch‘ou, il fut disgracié par le roi Fou Tch‘aï [1] qui s'irrita de ce qu'il protestait contre sa vie dissolue. Il fut condamné en l'an 483 av. J. C. à se tuer lui-même, et quand il eut accompli son suicide, on cousit son cadavre dans un sac de cuir et on le jeta dans le fleuve à l'endroit où se trouve actuellement la ville de Sou-Tcheoufou [2]. Le peuple reconnaissant lui érigea plus tard des temples; même, dans le cours du temps, comme il avait été confié aux flots, on le divinisa en qualité d'esprit des Eaux [3].

Le voluptueux Fou Tch‘aï n'échappa pas au châtiment qu'il avait mérité. A peine un an s'était-il écoulé depuis qu'il avait contraint son sage conseiller à se tuer que ses troupes furent complètement défaites dans une campagne contre le royaume de Youeh, qui était situé au sud du sien, et qui s'étendait sur une partie des provinces actuelles de Tchehkiang et de Fouhkien. Réduit à l'extrémité, se maudissant lui-même pour avoir méprisé les avis de Tsz' Sou, il mit lui-même fin à ses jours. Keou Tsien, roi de Youeh, envahit son royaume et l'annexa au sien [4].

En l'an 180 avant J. C. vivait dans la contrée de Hwouï-K‘i [5], dans la province actuelle de Tchehkiang, une jeune fille appelée Ts‘ao Ngo. Son père, habile au jeu de harpe et aux chants magiques, remonta le courant en bateau le 5 du cinquième mois pour aller à la rencontre de l'esprit des ondes, le prince Wou [6]; mais il tomba de sa barque à l'eau et se noya. Sa fille, qui n'avait que quatorze ans, ne pouvait se séparer du fleuve, sur les bords duquel elle erra, pleurant et sanglottant nuit et jour pendant

[1] 夫差.

[2] 蘇州府, dans la province de Kiangnan, par 118° 8' 55" de long. et 31°23' 25" de lat.

[3] Ce trait d'histoire est amplement traité dans le *Chi-ki*, chap. 66, et dans les «Annales de Wou et de Youeh» 吳越春秋, du chap. I § 3 au chap. III; enfin dans la «Fin de Youeh» 越絕, chap. I, III, VI et XIV, et dans Mayers, «Chinese Reader's Manual», 879.

[4] Mayers, ouvr. cité, 139 et 276.

[5] Déjà mentionnée à la page 166.

[6] L'ouvrage intitulé 會稽典錄, «Ecrits authentiques de Hwouï-K‘i», rapportant cette tragique histoire, emploie l'expression de «l'esprit des ondes» 波神; toutefois l'inscription de la pierre de Han-Tan, citée plus haut, a simplement «le prince Wou» 伍君. C'est donc un seul et même personnage qui est entendu sous ces deux dénominations.

toute une semaine, puis finit par se jeter dans le courant. Quelques jours plus tard son cadavre remonta sur l'eau, tenant embrassé celui de son père [1].

Ainsi donc le commentateur même des mœurs et usages de la patrie de K'ouh Youen et de Tsz' Sou nous donne la preuve que les Chinois ne sont point entièrement d'accord entre eux au sujet de l'origine de la fête des bateaux-dragons. Seules les « Traditions de la contrée de Youeh » [2] avouent sans ambages que cette origine « est inexplicable », ce qui montre qu'anciennement déjà il y a eu des Chinois qui n'attachaient aucune créance à ce qu'on prétend d'un rapport entre la fête et les légendes de K'ouh Youen et de Tsz' Sou. Nous nous rangerons à leur avis, sans même essayer de donner quelque préférence à l'une de ces fables sur l'autre, puisque toutes deux ont évidemment été coulées dans le même moule. En effet, les deux hommes d'état commencent et finissent de même, par un grand crédit suivi de la disgrâce et de la chute; tous deux mettent eux-mêmes fin à leurs jours; tous deux sont engloutis par les eaux; tous deux enfin sont cherchés par le peuple. Ce dernier point semble peut-être au lecteur moins évident que les autres; mais la légende de la jeune Ts'ao Ngo montre qu'anciennement on allait le 5 du cinquième mois en bateau à la rencontre du prince Wou aussi bien que de K'ouh Youen. Or, ce prince Wou n'étant autre que Tsz' Sou, qui fut déifié après sa mort comme esprit des Eaux, parce que les eaux l'avaient reçu dans leur sein, comme nous l'avons vu, tout porte à conjecturer que là où la légende parle de la recherche d'un K'ouh Youen et d'un Tsz' Sou, dans la réalité *on a mis des embarcations à l'eau pour conjurer le dieu des Eaux, dont la faveur était des plus nécessaires pendant les chaleurs et la sécheresse de la mi-été*. Et en effet c'est là, pensons-nous, que se trouve le point de départ de la fête. Dans cette hypothèse on comprend immédiatement aussi pourquoi le dragon joue maintenant encore un rôle si proéminent dans le cinquième mois; puisque le dieu des Eaux est en Chine, depuis l'antiquité la plus reculée, précisément ce dragon. En même temps notre hypothèse rend compte, bien mieux que la légende de K'ouh Youen, de l'offrande de petites pyramides de millet et de riz qu'à la page 317 nous avons vu figurer sous le nom de *tsàng*

[1] Voy. les « Ecrits authentiques de Hwouï-K'i », dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI, 夏.

[2] Voir le passage que nous en avons cité à la page 356 d'après le calendrier de King-Tch'ou.

sur les autels des habitants actuels d'Emoui; car, quoique la version de la légende donnée par le «Supplément des Ecrits concordants» [1] fasse dériver ces pyramides des tubes de bambou remplies de riz que les habitants de Tch'ou auraient jetées dans l'eau, à titre d'offrande faite au grand homme d'état, nous tenons pour inadmissible que ces gens aient imaginé immédiatement après la mort de K'ouh Youen une offrande spéciale en son honneur, tandis que rien ne s'oppose à supposer une antique offrande au dieu des Eaux, que l'on devait, nous le répétons, éprouver tout particulièrement le besoin de se concilier à l'époque du solstice de l'été, afin de préserver les récoltes d'être détruites par la sécheresse [2]. Nous avons déjà à la page

[1] Voy. p. 354.

[2] On ne saurait s'étonner de ce que les Chinois sacrifient à un dieu des Eaux, si l'on considère que cela s'est non seulement fait en Europe aussi à une époque très reculée, mais même que cela s'y fait encore maintenant. «On a suggéré que les anciens habitants de la Suisse ont peut-être adoré les lacs, «et que les magnifiques bracelets etc., qn'on y trouve, étaient des offrandes faites à la divinité. Il «semble en effet, d'après d'anciens historiens, que les Ganlois, les Germains et d'autres peuples véné-«raient certains lacs. M. Aymard (Etnde archéologique snr le lac du Bouchet. Le Puy, 1862) a re-«cneilli qnelques prenves de cette sorte. Selon Cicéron (De nat. deor., lib. III, 30), Justin (XXXII, 3) «et Strabon (Geog., vol. IV) il y avait auprès de Tonlouse un lac dans lequel les tribus avoisinantes «avaient contume de déposer des offrandes d'or et d'argent. Au VIe siècle même, Grégoire de Tours, «qni est cité par M Troyon et par M. Aymard, nous dit (De Glor. Confess. chap. II) qu'il y avait «snr le mont Helanus un lac, objet du culte popnlaire. Chaqne année les habitants du voisinage y «apportaient des offrandes consistant en vêtements, en peanx, en fromages, en gâteaux etc. On peut «encore trouver dans quelqnes parties éloignées de l'Ecosse et de l'Irlande des traces d'une snperstition «semblable. En Ecosse, j'ai visité une sonrce sacrée, entourée des offrandes des paysans voisins, qui sem-«blaient penser que les gros sons étaient le sacrifice le plus agréable à l'esprit des eaux. Cette hypothèse «expliqnerait comment il se fait que les ornements de bronze, trouvés dans les lacs (de la Snisse), «sont presque tous neufs; car selon le professeur Desor, bien pen semblent avoir été portés». («L'Homme avant l'Histoire», par J. Lubbock, ch. V).

Le culte des rivières n'était point inconnu aux Grecs. Pélée consacra une mèche de chevenx d'Achille an flenve Sperchius; on sacrifiait un tanreau au fleuve Alphée; Themis convoque les fleuves en conseil sur l'Olympe; Oceanus, la mer, et nombre de sonrces et fontaines étaient considérés comme des divinités (Gladstone, «Juventns Mundi», p. 190). La Rome païenne célébrait le 13 octobre les *Fontinalia*, et l'on jetait à cette occasion dans l'eau des bonqnets de fleurs en l'honneur des nymphes des sources et des fontaines. «At St. Fillan's well, at Comrie, in Perthshire, nnmbers of persons in search «of health, so late as 1791, came or were brought to drink of the water and bathe in it. All those «walked or were carried three times deasil (sunwise) round the well. They also threw each a white «stone on an adjacent cairn, and left behind a scrap of their clothing as an offering to the genins of «the place» (Forbes Leslie, «Early Races of Scotland», I, p. 156). Il serait difficile de trouver en Ecosse ou en Irlande une paroisse qui n'ait pas sa source sainte (Forbes Leslie, p. 145) et snr le continent circulent par centaines les récits et légendes concernant les esprits des sonrces et des puits. En Hollande le pnits de St. Willebrord à Heilo, celui des martyrs de Gorkum à la Brille, et bien d'autres encore, sont connns de tout le monde. Ils sont demeurés en témoignage de l'étonnante persistance de certaines notions de l'époque païenne, que le christianisme a si bien adoptées qu'il les a ainsi conservées vivantes jusqu'à maintenant. Nons avons déjà noté à la page 27 que les Chinois aussi peuplent leurs puits avec des esprits.

Les peuples de l'Hindoustan adorent le Gange, le Koloran et maint cours d'eau, et font en leur

317, en nous appuyant sur l'autorité du célèbre « Livre des Rites », montré qu'anciennement des offrandes, dans le but d'obtenir la pluie, étaient ordonnées par décret impérial dans le mois moyen de l'été, et un peu plus loin [1] nous sommes entrés dans certains détails touchant la sécheresse qui règne à cette même époque. Que le lecteur veuille bien maintenant jeter de nouveau un coup d'œil sur ces passages, et il se convaincra sans peine que, du moment que le pouvoir suprême ordonnait de faire des offrandes pour avoir la pluie, il est plus que naturel que le peuple invoquât son dieu de la Pluie à lui, le dragon, et lui offrît le produit des champs qui avant tout réclamait sa bénédiction. D'après le « Supplément des Ecrits concordants » on attachait des fils de soie multicolores autour des tubes de bambou remplis de riz que les habitants de Tch'ou jetaient dans le fleuve, pour empêcher les iguanes de dévorer ce riz: peut-être ces voraces animaux étaient-ils en effet effrayés par la ressemblance de ces fils de soie avec des lignes à pêcher et des pièges.

Avant d'exposer en détail la théorie que nous venons d'indiquer sur la vraie origine de la fête des bateaux-dragons, il sera bon de mieux faire connaître au lecteur le dieu des Eaux et de la Pluie, le dragon; car le rôle que cet animal soi-disant mythologique joue en Chine explique parfaitement jusque dans la moindre particularité la fête qui nous occupe, bien mieux que toutes les légendes d'un K'ouh Youen ou d'un Tsz' Sou. En même temps il ne faut pas perdre de vue le fait que l'identification de ces deux hommes d'état avec un dieu, ici celui de la Pluie, est tout à fait conforme au génie

honneur des offrandes et d'autres cérémonies religieuses (Clavel, « Histoire des Religions », ch. IX). Les Javanais peuplent de divinités presque toutes leurs eaux, et offrent des substances alimentaires à Ratou Loro Kidoul, la vierge souveraine de la mer du Sud, dont l'embassadeur Lampor, de même que le dragon des Chinois, traverse les airs en faisant un bruit effroyable et cause les hautes marées (Veth, « Java », I, p. 316 et suiv.). De même les nègres et les peaux-rouges sacrifient à la mer, aux fleuves et aux rivières, et il serait difficile de désigner un peuple chez lequel le culte des eaux n'existe pas sous une forme ou sous une autre. Chez quelques nations bouddhistes existe la fête de la consécration des rivières ou de l'eau. Cependant cette cérémonie n'est évidemment pas bouddhique d'origine, mais, d'après Köppen (« Religion des Buddha », p. 579), c'est une ancienne fête naturiste de l'époque du chamanisme, forme religieuse qui entraîne des offrandes aux esprits des courants d'eau et des lacs. On la retrouve à Siam comme chez les Kalmouks, et il n'y a rien d'impossible à ce qu'elle ait passé des Mongols aux Russes, auquel cas, dans la bénédiction annuelle de la Newa à St. Pétersbourg, le métropolitain remplirait sans le savoir les fonctions d'un chaman, son prédécesseur.

On peut encore consulter sur ce sujet, par exemple, Lubbock dans son « Origin of Civilisation and primitive Condition of Man », ch. VI; Brand, « Observations on popular Antiqnities », p. 108, 516 et suiv.; etc. etc.

[1] Page 321.

chinois. Rappelons à ce sujet, outre certains exemples moins frappants mentionnés en divers endroits du présent ouvrage, nos articles sur le dieu du Ciel (page 36, §§ 1 et 5) et sur la déesse de la Terre (page 146, § 1); puis les pages 165 et 174, où l'on a vu les dieux de la Littérature Wung Tch'ang et K'oueï Sing s'incarner dans des personnages célèbres; enfin la fusion qui s'est opérée entre la déesse de la Grâce divine et le personnage fabuleux de Miao Chen (pages 188 et suiv.), etc.

A. LE DRAGON EN CHINE ET SPÉCIALEMENT DANS LA FÊTE DE L'ÉTÉ.

Le dragon, ce monstre si important dans la mythologie de peuples nombreux, personnification du mal dans nombre de fables et légendes religieuses de l'Europe, est dans l'extrême Orient le symbole de la pluie, de la fécondité, et même de la dignité impériale; aussi y est-il l'objet d'une grande et générale vénération. Se trouver dans la présence même du Fils du Ciel, c'est en chinois «contempler la face du Dragon» [1]; son trône s'appelle «le siège du Dragon» [2]; sa personne, «le corps du Dragon» [3]; le drapeau de son empire fait voir un dragon noir sur fond jaune; bref «the «Old Dragon, it might be almost said, has coiled himself around the em- «peror of China, one of the greatest upholders of his power in this world, «and contrived to get himself worshipped through him by one third of man- «kind», dit, plus poétiquement qu'exactement, le savant missionnaire Wells Williams [4].

Nous disons plus poétiquement qu'exactement, parce qu'il n'est point exact du tout d'identifier le dragon de la Chine avec le Satan des chrétiens, le dragon de l'Apocalypse, le Typhon des Egyptiens, l'Ahriman des Perses. Le dragon chinois, comme nous allons l'exposer, est le symbole des pluies fécondantes, en particulier de celles du printemps; mais tous ces autres êtres représentent, chacun à sa manière, le principe négatif de la nature, sans cesse en guerre contre la lumière, la chaleur, la vie, s'efforçant opiniâtrement d'entraver ce principe positif lorsqu'il répand annuellement ses bien-

[1] 覲龍顏.
[2] 龍位. [3] 龍體.
[4] «The Middle Kingdom», ch. VII.

faits sur la terre [1]. Typhon est l'irréconciliable ennemi d'Osiris, et il domine sur lui depuis le moment où le soleil est chassé à travers l'équinoxe d'automne dans l'hémisphère sud, jusqu'au jour où, atteignant l'équinoxe du printemps, il remonte de son Tartare et triomphe à son tour, rendant les jours plus longs que les nuits. Ahriman soutient d'année en année la même lutte contre Ormuzd, le dieu de la Lumière des Perses; mais le dragon des Chinois ne fait rien de semblable; il faut se garder de voir en lui une forme du Diable.

Maint écrivain chinois a décrit le dragon, et quoique tous, ou peu s'en faut, sacrifient largement au genre fabuleux, on peut recueillir chez eux des données de nature à justifier un rapprochement entre l'animal mythologique dont ils parlent et un monstre aquatique dont la race n'a pas encore disparu, quoique il faille maintenant en chercher les représentants dans les eaux les plus méridionales de la Chine. Nous avons dit plus haut [2] que cet animal porte en Chine le nom de Loung et que la pharmacopée chinoise, l'ouvrage le plus compétent par rapport aux végétaux et aux animaux qui ait jamais été écrit dans l'empire du Milieu, réunit sous cet appellatif neuf espèces de sauriens. Elle décrit celui qu'elle appelle le Loung proprement dit, donc le type du genre, « comme étant plus grand que tout autre animal à écailles » [3], donc comme étant le plus grand des animaux aquatiques. Le Loung de notre autorité est donc un saurien plus grand que l'iguane actuel de la Chine [4], et ne peut être qu'un crocodile ou un alligator. Cette conclusion se trouve confirmée par ce qu'on lit chez d'autres auteurs chinois. « Le dragon vit dans l'eau » [5], disait déjà Kouan Tsz' au VII[e] siècle avant notre ère. « Il est aussi ovipare » [6], et on trouve ses ossements partout dans les vallées des rivières du Chansi, du Chantoung et du Tchihli [7]. « Avec les poissons il fait sa nuit des jours de l'automne, et il « descend à l'équinoxe d'automne, ce qui veut dire qu'il se cache dans les

[1] Comp. page 60, note 4.
[2] Page 352, en note 7.
[3] 龍者鱗蟲之長. *Pun-ts'ao-kang-mouh*, ch. 43.
[4] Signalé ci-dessus, page 352 en note 7.
[5] 龍生於水. *Kouan-tsz'*, ch. XIV, § 39.
[6] 龍亦卵生. *P'i-ya*, dans le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 90.
[7] Pharmacopée, chap. cité.

« marais pour son sommeil d'hiver »[1]. Ces citations, auxquelles il serait aisé d'en joindre d'autres semblables, ne peuvent point laisser de doute; et si l'on tient compte du fait qu'en Chine la saison sèche commence avec l'hiver et se termine au printemps, on comprendra pourquoi il est dit qu'en automne le dragon va se cacher dans la fange des marécages. Il paraît qu'il n'y a plus de crocodiles dans la Chine proprement dite, soit que la race soit éteinte, soit que les habitants les aient exterminés; mais les grands sauriens y ont certainement existé. C'est plus ou moins prouvé pour les provinces septentrionales par les restes fossiles du Loung, qui s'y trouvent en grande abondance, comme nous venons de le dire[2]; et pour les provinces du Sud par les noms de Ngoh et de Ngok[3], qui ne sont pas ceux d'animaux fabuleux, mais bel et bien ceux de crocodiles des époques historiques. A Emoui le crocodile ou le caïman existe encore dans le souvenir du peuple sous le nom de *gók-hî*[4].

[1] 魚龍以秋日爲夜、按龍秋分而降則蟄寢于淵. *P'i-ya*, et « Miroir et Sonrce de toute Recherche », ch. 90.

[2] Il est cependant prudent de ne se fier qne sous réserves aux témoignages de ce genre que l'on trouve dans les auteurs chinois; car les habitants de la Chine en sont encore à devoir apprendre les tout premiers éléments de la géologie et de l'archéologie, ce qui fait qu'ils commettent des bévues énormes quand ils essayent de déterminer des os fossiles. Presque tous les droguistes ou apothicaires un pen assortis vendent à titre de remède ce qu'ils appellent des dents de dragon. M. Waterhouse, attaché au Mnsée brittaniqne, a examiné plusieurs de ces dents, qni, au dire des Chinois, provenaient de la province de Chensi ou de celle de Chansi, et il a trouvé que toutes appartenaient à des pachydermes, des genres *Rhinoceros tichorhinus*, *Mastodon*, *Elephas*, *Equus* et *Hippotheria* (« China Review », V, p. 69).

Les figures monstrueuses qui passent partont en Chine ponr des portraits dn dragon pourraient donner peut-être lieu à se demander si an fond la tradition ne serait pas dominée par le vague sonvenir d'un monstre anté-historique, plutôt qne par celui d'une race de crocodiles éteinte à une époque relativement récente. On pourrait par exemple penser à l'ichthyosaure avec sa tête et ses dents de crocodile, ses nageoires de baleine, son poitrail d'oiseau et son mnseau de dauphin; ou bien au mésasaure, le lézard de mer qui atteignait la taille d'une baleine; ou bien encore an plésiosaure, à mâchoire et à tête de crocodile, à nageoires de baleine et à cou de cygne. Mais tous ces monstres sont des animanx marins, tandis que le souvenir du dragon est resté vivant jusque dans les recoins les plus éloignés de l'océan de l'immense empire chinois; bien plus, tous ces êtres monstrueux ont existé à nne époque où probablement aucun œil humain n'a pu les contempler. Par conséquent il n'y a pas à spéculer sur leur ressemblance avec le dragon. Il est bien plus raisonnable, comme nous le proposons, de considérer celui-ci comme représentant une espèce éteinte de crocodiles, ou tout au plus le téléosaure, forme de transition entre les monstres antédiluviens et le crocodile actuel. Quant aux formes fantastiqnes des dragons dessinés par lcs Chinois, il faut les mettre sur le compte de l'imagination de ces artistes grotesques, ce qui est beaucoup plus conforme à la nature des choses que de vouloir y trouver la preuve de l'antiqnité vertigineuse de leur race et de leurs traditions.

[3] On écrit à volonté ces deux mots 鱷 et 鰐.

[4] 鱷魚.

Les ouvrages historiques des Chinois n'ont conservé que peu, bien peu de traditions touchant le crocodile des provinces méridionales. Le principal renseignement qu'ils nous donnent, renseignement reproduit aussi dans le Dictionnaire impérial de K'ang Hi, se trouve dans les Histoires officielles de la dynastie de T'ang [1], au chapitre intitulé « Traditions touchant Han Yu » [2]. Homme d'état, poète et philosophe, Han Yu, plus connu sous le nom de Han Wun Koung [3], a vécu de l'an 768 à l'an 824 de notre ère. Il fut fait gouverneur de la contrée, alors encore à demi barbare, de Tch'ao-Tcheou [4], dans la province actuelle de Kouangtoung, et y passa une grande partie de sa vie, appliqué à civiliser ses administrés. Entre autres mesures, il débarrassa le pays des crocodiles qui causaient beaucoup de malheurs. Lorsqu'il arriva dans le pays, dit l'historien, il y trouva une population consternée des ravages faits par les crocodiles, qui dévoraient bêtes et gens. Il jeta alors dans la rivière un mouton et un porc à titre d'offrande, et le soir soufflèrent de grands vents accompagnés de forts orages; cela fut cause que plusieurs jours de suite le lit des rivières fut tout à fait à sec, et depuis cette époque Tch'ao-Tcheou n'a jamais eu à souffrir des crocodiles.

Quelque légendaire que soit l'ensemble de ce récit, il nous semble, sous le voile de la fable, cacher le souvenir d'un fait authentique, c'est-à-dire d'une dernière guerre d'extermination qui fut faite au vorace amphibie. Les caractères d'écriture expressifs du mot de Ngoh, reproduits ci-dessus, ne se trouvent, pour autant que nous avons pu nous en assurer, dans aucun ouvrage antérieur à la dynastie de T'ang (618—905 ap. J. C.). Ils datent donc évidemment d'une époque relativement moderne, et donnent lieu de penser que les auteurs des Histoires de la dynastie de T'ang ne se rendaient plus compte de l'identité du dragon et du crocodile, sans quoi sans doute, en Chinois épris de tout ce qui a un parfum d'antiquité, ils auraient fait usage du signe séculaire qui sert à désigner Loung, plutôt que du signe récemment inventé pour Ngoh. D'un autre côté, le fait que l'on a imaginé ce nouveau signe ne prouve point du tout une absence de rapports entre les deux animaux. En effet, il se peut fort bien, et il est même probable, qu'au nord du bassin du Yang-tsz'-kiang, qui pendant de longs siècles a été

[1] 唐書. [2] 韓愈傳. [3] 韓文公. [4] 潮州.

la limite extrême de l'empire chinois et de sa civilisation, le saurien géant se fût éteint depuis longtemps pour devenir le Loung qui n'appartient plus qu'au royaume de la fable, avant que pénétrassent jusqu'au berceau véritable de la littérature chinoise les premiers renseignements touchant le Ngoh qui y sont venus de contrées plus méridionales. S'il en est ainsi, les lettrés du Nord n'avaient pas plus vu le Ngoh dont ils entendaient parler que leur propre dragon, et il n'est point étonnant qu'au lieu de hazarder entre les deux une identification qui peut même ne s'être pas présentée à leur esprit, ils aient reproduit dans leurs écrits l'expression méridionale de Ngoh. Cependant déjà au septième siècle un écrivain chinois [1] fait la remarque que, d'après les habitants de Canton, «l'âme du Ngoh peut produire le tonnerre et les éclairs, le vent et la pluie, ce qui le rapproche des «êtres surnaturels et du dragon et de son espèce» [2].

Le fait que le dragon ou crocodile, ce géant des fleuves et des rivières, se tient de préférence dans l'eau, et qu'en Chine il se retirait au fond des marécages pendant les mois d'hiver qui y sont très secs, a été probablement la première cause qui a conduit à ce qu'on fît de lui le symbole de l'élément liquide. Mais quand l'hiver était passé et que les premières pluies étaient tombées, il secouait sa torpeur, se montrait au jour, et annonçait ainsi, en compagnie du nouveau soleil printanier, les fertilisantes pluies de la saison naissante [3]. Voici donc le dragon revêtu des fonctions de messager des pluies, à quoi les ouvrages chinois font continuellement allusion. «Son «souffle forme les nuages» [4]; «c'est un être de l'élément humide, et quand «il se montre l'humidité se change en vapeurs et forme ainsi les nuages» [5].

[1] Li Choun Foung 李淳風, historien, astronome et mathématicien renommé.

[2] 其靈能爲雷電風雨、此殆神物龍類. Voy. le 感應經, qui est cité dans le «Miroir et Source de toute Recherche», ch. 93.

[3] Von Humboldt («Ansichten der Natur; über Steppen und Wüsten»), cité par M. Schlegel, («Uranographie chinoise», p. 52), dit: «Quelquefois on voit, aux bords des marais, le limon humide «s'élever lentement et par couches. Avec un fracas véhément, comme dans une éruption de petits «volcans de boue, la terre agitée est lancée à une grande hauteur en l'air. Celui qui connaît ce «phénomène en fuit la vue, car un serpent aquatique gigantesque, ou un crocodile cuirassé, sortent «de la fosse, réveillés de la mort léthargique par les premières pluies».

[4] 呵氣成雲. Pharmacopée, chap. 43.

[5] 龍爲陰物、出則濕氣蒸、然成雲. Voy. les «Conversations et Ecrits» 語錄 de I Tch'ouen 伊川, dans le «Miroir et Source etc», ch. 90.

C'est ainsi que Liou Ngan [1], le célèbre philosophe du deuxième siècle avant J. C., raconte dans le sixième chapitre de son «Explication de la grande Lumière» que Nu Koua [2], la sœur de l'empereur fabuleux Fouh Hi, que l'on place en tête de la liste des souverains de la Chine (2852 avant notre ère), «tua un dragon noir, afin de secourir la contrée (inondée) de Ki» [3]; car, ajoute le commentateur, «le dragon noir est la quintescence des eaux, c'est «pourquoi on le tuait pour faire cesser la pluie» [4]. Ces allusions au dragon faiseur de pluie sont vraiment innombrables dans les écrits chinois, et actuellement encore, lorsqu'on s'est rendu maître d'une inondation ou que l'on a réussi à faire rentrer un cours d'eau dans son lit, on écrit, dans le rapport officiel que l'on adresse à l'empereur, que le dragon a été saisi et soumis [5]. C'est ainsi que le personnage de l'antiquité sémi-fabuleuse de la Chine dont nous avons parlé à la page 148 comme ayant rétabli l'équilibre entre l'eau et la terre, porte le nom de Ku Loung, c'est-à-dire «celui qui dompte les dragons». Aussi le peuple croit-il encore fermement que l'apparition d'un dragon, même d'un «kiao-loung» [6] seulement, à défaut d'un dragon véritable, amène des pluies, des débordements et de grands orages. Le passage suivant, que nous empruntons à la «China-Review» (VII, p. 351), pourra prouver le bien fondé de cette assertion:

««Raise the crocodile» [7] means «deluges» or «disastrous floods». The «watery phenomena, known as «crocodiles» are said to occur only in the «interior provinces, and to be especially frequent in Hu Nan. The «croco-«dile» takes several years to incubate, and during this period lies con-«cealed deeply imbedded in a gently undulating mound, which is never «covered with snow. If, therefore, it is observed that any given spot is not «covered with snow when the rest of the ground is so covered, notice is «taken of the fact, and persons are sent annually to make examination of «the spot, and observe if the absence of snow is repeated. If the spot be

[1] Voy. page 49.
[2] Voy. page 92, note 5.
[3] 殺黑龍以濟冀州. Ki est l'une des neuf parties de la Chine au début des temps historiques. Il embrassait la province actuelle de Chansi et une partie de celle de Tchihli.
[4] 黑龍水精、殺之以止雨.
[5] Dennys, «Folk-lore of China», p. 108.
[6] Voy. page 352.
[7] 起蛟.

«uncovered during three successive years, the «crocodile» is unmistakably «there, and must be dug out. At a great expenditure of time and labour «this is accordingly done, and the animal (whose appearance as described «answers to that of a small alligator), is carefully conveyed to the sea. «If he is not dug out, when he himself comes forth and «rages», he «speeds like a blight all over the land, cutting through every obstacle, «and carrying behind him a huge «tidal wave». All this too in the interior!» [1].

A Canton le peuple attribue à des dragons volants les terribles coups de vent qui se produisent dans les typhons; on trouve même des gens qui soutiennent avoir vu ces monstres dans leur course à travers les airs. Les personnes qui ont quelque instruction n'attachent pas d'importance à ces propos, ce qui ne les empêche pas de dire «dragon à courte queue» [2] pour parler d'une trombe ou d'un grain violent [3]. Dans la langue d'Emoui une trombe s'appelle *lîng ká tsoúi* [4], «de l'eau que le dragon fait sortir en tordant».

Le Neptune chinois porte, en harmonie avec ces notions, le nom de Roi-dragon des Mers [5]. Il vient probablement du bouddhisme, du Sagara, originaire de l'Inde; mais ce Sagara ne s'en est pas moins intimément fondu avec l'ancien dragon, ce qui a donné la forme sous laquelle le dieu océanien est actuellement connu dans l'empire du Milieu. Sagara, disent les légendes, a atteint un si haut degré de sainteté qu'il est devenu bodhisattva; son influence est douce et bénigne. C'est lui qui étend les nuages sur la face du ciel et qui fait descendre la pluie sur la terre, là où elle est nécessaire aux hommes. Il a dans sa dépendance spéciale un nombre immense de dragons ou nagas, tous nés d'un œuf, d'une matrice, ou bien par transformation, ou de l'humidité. Ils évitent les vents brûlants et le contact du sable échauffé, de peur que leur peau, leurs chairs et leurs os ne soient calcinées. Ils éprouvent toujours de l'anxiété quand ils quittent leurs palais pour aller se jouer dans les flots; car l'oiseau Garouda guette constamment leur absence pour dévorer

[1] On peut lire dans «The Celestial Empire» du 1r sept. 1882, p. 185, d'intéressantes considérations au sujet de ces notions.

[2] 斷尾龍.

[3] «Notes and Queries on China and Japan», vol. II, p. 122.

[4] 龍絞水.

[5] Voy. page 195.

leurs petits [1]. On reconnaît dans cette peinture le crocodile ou le caïman, le monstre sur lequel les Hindous représentent assis Varouna ou Pratcheta, celle de leurs divinités qui habite dans l'océan, les lacs et les rivières, et qui féconde la terre. En nombre de leurs hymnes les brahmânes chantent les louanges d'Indra, le dieu du Ciel, l'esprit bienfaisant, dont la foudre partage les nuages, et qui vainc le démon ou dragon qui retient enfermées les eaux fécondantes du ciel [2].

Revenons à l'apparition du dragon au printemps. D'après le Dr. Schlegel [3], c'est sa résurrection au printemps qui a donné lieu aux anciens astrologues chinois d'appeler Dragon azuré [4], lorsqu'ils ont voulu composer un calendrier naturel pour le peuple, la partie du ciel qui correspond à peu près à nos constellations de la Vierge, des Balances et du Scorpion. Cette désignation continue maintenant à être employée dans les documents chinois, de même qu'elle se trouve déjà dans les plus vieux ouvrages d'astronomie de la Chine. Il y a eu réellement une époque où Spica de la Vierge, l'étoile dont les Chinois font la tête du Dragon bleu, se montrait au commencement du printemps à l'horizon en même temps que le soleil, et où, à mesure que la saison progressait, on voyait chaque jour quelque nouvelle partie du monstre céleste apparaître au bord du ciel en même temps que le roi du jour. Cette époque, que le Dr. Schlegel, en se fondant sur la précession des équinoxes, fait remonter à environ 160 siècles avant notre ère, aurait d'après lui donné naissance aux dénominations en majeure partie encore existantes de la sphère chinoise. Si cette hypothèse est juste, il faut attribuer aux traditions astronomiques de l'extrême Orient, et par conséquent aussi à la race chinoise actuelle, un âge aussi grand, si ce n'est plus grand, que celui de l'homme antédiluvien de l'Europe!

C'est ici que nous pourrons le mieux nous acquitter de la promesse faite à la page 140, et revenir sur les processions du printemps qui y ont été mentionnées, et où le dragon joue un rôle proéminent. Nous espérons mieux expliquer ces processions en les rapprochant des considérations touchant le

[1] Clavel, « Histoire des Religions », livre II, ch. 2; « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 90.

[2] Köppen, « Religion des Buddha », p. 4.

[3] « Uranographie chinoise », pages 55 et suiv.

[4] 蒼龍 ou 青龍. Les Chinois considèrent le bleu comme étant la couleur spéciale du printemps. Comp. page 92.

dragon que nous venons de donner. On voit pendant le premier mois de l'année, mais surtout le soir de la fête des lanternes, promener dans les rues, porté sur des perches de telle façon qu'on lui imprime des mouvements serpentins, un immense dragon fait de toile, de bambou et de papier. Le monstre est illuminé au moyen de bougies et de lanternes placées à l'intérieur, et en avant des porteurs marche un homme qui tient au haut d'un bâton une lanterne ronde, fortement illuminée pour qu'elle ait l'apparence d'un globe de feu. Le porteur de cette boule la fait s'incliner tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, et la tête du dragon en suit les mouvements, comme s'il s'efforçait d'engloutir le globe de feu. Cette lanterne représenterait-elle peut-être le soleil du printemps d'il y a 18000 ans, et ce dragon en toile serait-il la reproduction du Dragon azuré de la sphère céleste chinoise, dont la tête, c'est-à-dire l'étoile Spica, à la même époque si reculée dans la nuit des temps se levait et se couchait en même temps que le soleil du commencement du printemps? Le phénomène astronomique d'alors pouvait réellement se décrire comme un dragon s'avançant de plus en plus à la poursuite du soleil et finissant par l'engloutir; et si les processions qui se font actuellement en ont été originairement une reproduction, l'imagination reste stupéfaite devant l'immense série d'âges à travers lesquels elles se sont maintenues. Nous avons cru distinguer dans le baptême de feu du tigre, qui a lieu aussi à la fête des Lanternes (page 135), une imitation analogue des phénomènes naturels, quoique d'origine infiniment moins antique; et nous ne croyons pas que soit l'une soit l'autre des deux coutumes puisse être expliquée d'une manière satisfaisante, si l'on ne consulte pas le seul livre durable, indélébile, le ciel étoilé, qui conserve en caractères de feu le secret de maint épisode de la vie de l'homme préhistorique.

C'est là aussi peut-être que l'on trouvera pourquoi depuis de longs siècles les Chinois décrivent le dragon comme ayant une perle ou quelque autre pierre précieuse au front ou dans la gueule. Ce joyau pourrait bien représenter le soleil printanier, qui il y a 180 siècles se trouvait dans la tête du Dragon azuré; et la perle passant chez les Chinois pour un des plus purs de tous les joyaux, il était naturel qu'elle servît de symbole au pur feu céleste du printemps.

Terminons par quelques mots sur le dragon en qualité de symbole de la dignité impériale.

Il est vrai que ce qui précède n'explique pas directement pourquoi notre

monstre a pris place dans les armoiries impériales; toutefois il s'y trouve des données d'où peut se déduire cette explication. Il va de soi qu'une nation agricole telle que la nation chinoise l'est par excellence depuis un temps immémorial, doit attacher une haute importance aux pluies qui fécondent le sol. Or le dragon dispense la pluie et est par là le grand bienfaiteur de la nation; il l'est plus même que l'empereur, quoique celui-ci consacre sa vie — du moins en théorie — à travailler au bien-être de ses sujets. On comprend donc que les Fils du Ciel, soit pour montrer qu'ils avaient leur vocation à cœur, soit mus par une sorte de fatuité, se soient comparés eux-mêmes à ce dieu bienfaisant des Eaux, et aient placé son image sur tout ce qui devait porter la marque impériale officielle.

En réalité les anciens ouvrages chinois comparent souvent une bonne administration au dragon et à la pluie fécondante. Le « Livre des Métamorphoses », très ancien document que nous avons eu l'occasion de mentionner à la page 61, parle déjà dans son premier chapitre de la vertu qui doit distinguer les princes, en ces termes: « Les procédés du Ciel sont immuables, et « de même l'homme excellent ne cesse pas de se rendre lui-même constant. « Un dragon enfoncé dans les profondeurs des eaux est inutile et comme « la lumière du soleil après son coucher; mais un dragon qui fait son apparition dans les champs répand des bienfaits partout; .... tel donc qu'est « le dragon volant au ciel, telles sont les actions d'un grand homme »[1]. On lit aussi dans Mencius: « Lorsque T'ang[2] rangea à l'Orient le pays sous son « pouvoir, les barbares de l'Occident murmurèrent; et quand il soumit le peu- « ple dans le Sud, les barbares du Nord furent mécontents. Ils disaient: Pourquoi « nous en préfère-t-il d'autres? Les peuples donc le désiraient, de même que « lors d'une grande sécheresse on soupire après les nuages et l'arc-en-ciel! .... « Car, il châtiait leurs princes, mais consolait le peuple, qui pour cela se « réjouissait grandement, comme lorsque la pluie tombe au bon moment »[3].

[1] 天行健、君子以自彊不息。潛龍勿用、陽在下也、見龍在田、德施普也○○○飛龍在天大人造也.

[2] Fondateur de la dynastie de Chang. Il régnait dix-huit siècles avant notre ère.

[3] 湯東面而征西夷怨、南面而征北狄怨。日、奚爲後我。民望之、若大旱之望雲霓也○○○誅其君而弔其民、若時雨降民大悅. Livre I, 2e partie, ch. 11. Voy. aussi livre III, 2e partie, ch. 5.

Dans le *Chou-king* l'empereur P'an Kung [1] s'adresse comme suit à son nouveau ministre: « Comme si l'année était très sèche je t'emploierai comme une averse » [2]; et, pour ne plus donner qu'un seul exemple parmi un très grand nombre, le *Chi-king* ou « Livre des Odes » chante comme suit à la louange de la dynastie de Tcheou: « Les champs de millet étaient « beaux et ils étaient rendus fertiles par d'humides pluies, car partout les « royaumes avaient leur prince » [3].

Il n'est cependant pas tout à fait impossible que ce soit en qualité de symbole de la force que le dragon ait pris place dans le blason impérial, auquel cas il devrait cet honneur à la même cause qui l'a procuré au lion et à l'aigle dans mainte armoirie de princes et d'états de l'Occident. C'est douteux pour la Chine, parce qu'il n'y a pas dans les écrits de ce pays d'allusions indicatives de cette signification. On fera donc mieux de voir dans le dragon impérial un être bienfaisant plutôt qu'un monstre dévorant et cruel, ce qui du reste est tout à fait en harmonie avec le caractère pacifique et fort peu belliqueux de la nation.

Le dragon à la fête de l'été.

Le dragon étant un dieu des Eaux et les Chinois étant une nation agricole, le culte du dieu a dû être très répandu chez cette nation. Aussi trouve-t-on partout des temples érigés en son honneur; il fait même partie des divinités dont le culte a été officiellement prescrit [4], de sorte que pour ainsi dire chaque dignitaire, depuis l'empereur jusqu'au dernier mandarin, lui adresse des supplications en temps de sécheresse, et s'efforce de le conjurer quand les pluies tombent trop longtemps. Il faut donc bien qu'il joue un grand rôle au gros de l'été, lorsque, comme nos lecteurs le savent, les vents brûlants du Nord pénètrent jusqu'à Emoui et à Canton et l'empire souffre de la sécheresse. Dans la partie méridionale du Fouhkien le peuple appelle ces vents des typhons de feu [5], et parfois aussi « (vents) septentrionaux

[1] 盤庚. XIVe siècle av. J. C.
[2] 若歲大旱用汝作霖雨. IVe partie, livre 8, 說命上.
[3] 芃芃黍苗、陰雨膏之、四國有王. Ie partie, livre 14, IV.
[4] Doolittle, « Social Life of the Chinese », ch. XI.
[5] Voy. page 321.

des bateaux-dragons », *lîng-tsoûn pak* [1], désignation qui sans aucun doute fait allusion aux étroits rapports qui existent entre la sécheresse et la grande fête aquatique du cinquième mois.

Cette sécheresse du reste n'est pas de fort longue durée, car les pluies recommencent à tomber dans le sixième mois, et anciennement le peuple s'en montrait si joyeux que c'était une occasion de félicitations. « Dans le « sixième mois il tombe certainement trois fois de la pluie. Les laboureurs « la considèrent comme une douce fructification, et dans les villes et les « villages on se félicite les uns les autres en disant: « Réjouissez-vous de la « pluie! » » [2]. Mencius aussi fait allusion à la même chose lorsqu'il dit: « Dans le septième et le huitième mois [3], pendant la sécheresse, les jeunes « plantes se flétrissent; mais le ciel se couvre d'épais nuages et fait des- « cendre des pluies copieuses, de sorte que les jeunes tuyaux se redressent « soudain » [4]. C'est cette pluie que l'on s'efforce encore actuellement de conjurer dans le cinquième mois, et pour cela l'on s'adresse au dragon, le faiseur de pluie.

C'est une croyance populaire généralement répandue qu'un dragon dans l'air amène infailliblement la pluie, et de là sont nées dans le cours des siècles d'innombrables locutions, fables et légendes. Il n'est cependant pas nécessaire à l'intelligence de la fête des bateaux-dragons d'insister là-dessus; mais bien sur ce point particulier-ci de la superstition populaire, que c'est surtout quand des dragons se battent entre eux dans l'air qu'il tombe de grandes pluies. S'élancent-ils les uns sur les autres, l'eau se précipite par torrents sur la terre; se séparent-ils au contraire, immédiatement les averses cessent. C'est ce qu'on peut lire dans les « Ecrits sur les cinq Eléments » [5], comme suit: « Sous le règne de l'empereur Tsing de la dynastie de Tcheou

[1] 龍船北.

[2] 六月必有三時雨。農家以爲甘澤、邑里相賀曰、嘉雨. « Miroir et Source de toute Recherche », ch. IV, 雨.

[3] D'après la manière de compter de la dynastie de Tcheou, sous laquelle Mencius a vécu (372—289 av. J. C.). L'année commençait alors au solstice d'hiver. Le 7e et 8e mois d'alors coïncident donc à peu près avec le 5e et le 6e de l'année actuelle.

[4] 七八月之閒、旱、則苗槁矣、天油然作雲、沛然下雨、則苗浡然興之矣. Livre I, 1e partie, ch. 6.

[5] 五行記.

«il y eut dans l'été de l'an 580, dans le Young-Yang [1], au nord des «eaux de la Pien une bataille de dragons. Premièrement on vit une lu-«mière blanche, qui vint dans le ciel directement de l'orient, et un dragon «blanc de plus de dix brasses de longueur se dirigeait vers le nord-ouest, «se léchait les griffes et criait. Et du nord-ouest vint un dragon noir, de «même monté sur des nuages; le vent et le tonnerre s'attaquèrent, et sui-«vant qu'ils s'approchaient ou se séparaient l'un de l'autre il tomba de «grands torrents de pluies violentes depuis le midi jusqu'à la troisième «heure. Alors le dragon blanc monta au ciel, et le noir tomba sur la terre» [2].

Dans le onzième chapitre de son ouvrage intitulé «The Folk-lore of China», Dennys mentionne toute une série d'apparitions de dragons dans le ciel, accompagnées de nuages, de vent et de pluie. Ainsi en 1605 deux dragons se battirent à Whampoa [3], déracinèrent un grand arbre et détruisirent des dizaines de maisons; vers le milieu du sixième mois de 1667 on vit encore de ces monstres se combattre dans l'air; des vents violents et des pluies torrentielles détruisirent plusieurs maisons et l'eau monta de quatre à cinq pieds; — en 1739 et 1787 se passèrent des faits du même genre. Il est inutile de dire que tous ces récits se rapportent à des trombes et à des pluies diluviennes que l'on ne savait pas s'expliquer; mais ils ont de l'intérêt, parce qu'ils montrent clairement quelles sont les idées du peuple sur le dragon comme auteur de la pluie. Certaines autres notions que les Chinois ont au sujet de la sécheresse et des pluies du cinquième et du sixième mois se rattachent visiblement à ces batailles de dragons, *dont nous considérons les joutes des bateaux-dragons comme étant une imitation.* «Parmi «le peuple circule un récit touchant la séparation des dragons au commence-«ment de l'été; car à cette époque les dragons commencent à se séparer pour «régler la pluie chacun dans une contrée assignée, qu'ils ne peuvent pas

[1] District dans la province de Honan. Son chef-lieu, qui porte le même nom, est situé environ par 34° 52′ 40″ de lat. et 111° 14′ 30″ de long.

[2] 周靖帝大象元年夏榮(熒?)陽汴水北有龍鬬。初見白光直屬天自東方而來、有白龍長十許丈西北向、舐掌而鳴。西北有黑龍亦乘雲而至、風雷相擊、乍合乍離暴雨大注自午至申。白龍升天、黑龍墜地. «Miroir et Source de toute Recherche», ch. 90.

[3] Ancrage des vaisseaux étrangers à Canton, situé un peu au-dessous de la ville.

« dépasser » [1]. « Et la pluie du 26 du cinquième mois s'appelle pluie des dra- « gons séparés, et le peuple du Fouhkien nomme ainsi la pluie qui tombe « après le solstice d'été » [2].

Il n'est pas difficile d'expliquer ces affirmations chinoises. Dès que les pluies abondantes du printemps réveillent les sauriens, ceux-ci se cherchent pour s'accoupler. Ils se trouvent dans leur élément, ils sont pleins de vie, et on les voit souvent, par couples ou par troupes; ils jouent et se battent, et en même temps il tombe pendant cette saison des pluies incessantes. L'effet est pris pour la cause, erreur fort commune. « Les nuages suivent le dragon » [3], redit le peuple après le vieux « Livre des Métamorphoses », tandis qu'il faudrait dire: « Le dragon suit la pluie ». Mais à peine la saison humide fait-elle place à l'été, que le crocodile, qui craint le sec, commence à disparaître. Il se sépare de ses congénères et va se cacher en solitaire dans le peu d'eau qui reste dans les mares et les marécages. Un moment vient où l'on n'aperçoit plus un seul dragon, et il faut donc avoir recours à des moyens artificiels pour les faire ressortir, afin que la pluie vienne arroser les récoltes dans les campagnes. On se rend donc en bateau sur l'eau en se donnant beaucoup de mouvement et en faisant grand bruit; on court en foule au bord des cours d'eau et sur le rivage de la mer. Cela se faisait probablement déjà aux époques qui se perdent dans l'obscurité du passé, et cela se fait encore maintenant partout où se célèbre la fête de l'été.

On comprend qu'à cette occasion on ait fabriqué des représentations du dragon et qu'on les ait fait flotter comme bateaux-dragons, en qualité de symboles des faiseurs de pluie que l'on désirait appeler au jour. Il n'y avait pas loin de là à faire lutter ces bateaux entre eux, puisque c'est lorsque les dragons se combattent que viennent les grandes pluies; et il semble

[1] 俗有立夏分龍之說、蓋龍於是時始分界而行雨各有區域、不能相踰. Voy. l'ouvrage intitulé « Les cinq Mélanges » 五雜組, cité dans le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 90.

[2] 五月二十六日雨爲分龍雨、閩俗以夏至後爲分龍雨. Voy. « l'Explication étendue des Prescriptions mensuelles », déjà mentionnée à notre page 12, qui est citée dans le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. IV, 雨.

[3] 雲從龍. *Yih-king*, ch. I.

donc que ce n'est point se livrer à de trop aventureuses suppositions que de conjecturer que là se trouve la véritable origine des joutes de la mi-été. Ceci admis, on comprend aussi la procession des bateaux-dragons que nous avons mentionnée à la page 349; elle se rattache aux courses sur l'eau, et donc, de même que celles-ci, ne peut guère être qu'une méthode directe pour faire venir la pluie. En effet les Chinois ont en commun avec d'autres peuples l'habitude de porter processionnellement dans les rues l'image de la divinité qu'ils invoquent. Ainsi, nous avons vu aux pages 70—72 que l'on porte dans la procession qui se fait lors des prières pour la pluie, et que l'on expose dans le temple, le *siong-iông*, l'oiseau que l'on considère comme messager de pluie, à cause d'un épisode de la vie de Confucius que nous avons rapporté au même endroit [1]. Ce n'est pas pour un autre motif qu'au gros de l'été on porte processionnellement le grand dieu de la Pluie, le dragon; car le peuple se figure que si le véritable dragon n'est pas là, son image au moins fera descendre l'eau du ciel.

Cette idée semble être très ancienne en Chine, car déjà le philosophe Liou Ngan, qui vivait au second siècle avant notre ère, écrivait dans le quatrième chapitre de son ouvrage philosophique « qu'un dragon d'argile fait venir la pluie » [2]. C'est pourquoi, dit un commentateur, « T'ang [3] « fabriqua lors d'une sécheresse un dragon d'argile pour symboliser que les « nuages suivent le dragon » [4]. On trouve aussi consignés dans les écrits chinois d'époques plus récentes de remarquables exemples de cet usage. Un contemporain de Confucius, « le duc de Cheh [5] dans le pays de Tch'ou « avait une prédilection pour les dragons et fit peindre ces monstres par-

[1] Faisons remarquer en passant que c'est naturellement surtout dans le courant du cinquième mois que l'on voit des processions pour avoir la pluie telles que celle qui a été décrite aux pages 67 et suiv.

[2] 土龍致雨. Voy. aussi les chapitres 16 et 17 de « l'Explication de la grande Lumière ».

[3] L'empereur mentionné à la page 370, qui a vécu dix-huit siècles avant notre ère.

[4] 湯遭旱作土龍以象雲從龍也. « Miroir et Source de toute Recherche », ch. IV, 祈雨.

[5] District de ce royaume de Tch'ou qui a si souvent été mentionné dans cet article comme patrie de K'ouh Youen. Un gouverneur ou préfet de ce district nommé Tch'un Tchou Liang 沈諸梁, qui vivait du temps de Confucius, s'arrogea le titre de « koung » 公, qui correspond assez à celui de duc. Le nom du district a subsisté jusqu'à maintenant; le chef-lieu Cheh se trouve par 33° 43' de lat. et environ 111° de long., dans le Midi de la province de Honan. Comp. Legge, « The Chinese Classics », I, p. 65.

« tout sur les murs, les plateaux à servir et les plats, et ainsi la pluie « ne manquât jamais dans le pays qu'il gouvernait » [1]. C'est du moins ce que prétend Wang Tch'oung [2], l'un des plus remarquables écrivains chinois du premier siècle de notre ère. Le même auteur rapporte en outre que « c'était « un précepte de Toung Tchoung Chou », le sage conseiller de l'empereur Wou (140—86 av. J. C.) de la dynastie de Han, « d'ériger, lorsque l'on faisait « des offrandes pour avoir la pluie, un dragon en argile, en guise de « stimulant » [3].

Ces notions ont passé de l'antiquité aux temps modernes, de sorte que l'image du dragon a toujours conservé ses fonctions de faiseur de pluie lorsque l'on prie pour avoir la pluie. Dans la période K'aï-youen [4] de la dynastie de T'ang il y eut une grande sécheresse, et l'empereur ordonna au prêtre bouddhique Yih Hang [5] de faire des supplications pour avoir la pluie. Mais celui-ci dit : « Alors il me faut un objet sur lequel se trouve une image de dragon ; alors je pourrai faire venir de la pluie ». Il fut là-dessus ordonné de haut lieu que l'on eût partout à chercher dans les trésors renfermés ; mais chacun rapporta que l'on n'avait point trouvé d'objet de ce genre. Quelques jours après on montra à Yih Hang un miroir antique avec

[1] 楚葉公好龍、墻壁槃盂皆畵龍、是則葉公之國常有雨也. *Loun-hung*, chap. 16.

[2] 王充. Il est surtout connu pour les efforts qu'il fit afin de faire perdre leur crédit aux idées superstitieuses des anciens philosophes. Il n'épargna pas même Confucins et Mencius. Aussi, quoique ses connaissances étendues attirassent sur lui l'attention générale, le fruit qu'il recueillit de ses efforts fut de voir les lettrés se ligner contre lui et réussir à le faire exclure des postes officiels et des dignités. Son ouvrage, qui est intitulé *Loun-hung* 論衡, ce qui revient à « Discussions et Critiques », est comme on peut l'imaginer une source excellente pour la connaissance des mœurs et des idées de son temps.

[3] 董仲舒雩祭之法設土龍以爲感也. *Loun-hung*, chap. 6. On trouvera au commencement du chap. 5 du « Supplément de l'Histoire de la dynastie de Han », cité par nous à la page 92, une description détaillée de la manière dont, à l'aide de dragons, on priait pour avoir la pluie, pendant et avant la dynastie de Han.

[4] 713—742 ap. J. C.

[5] 一行. C'est le titre qu'il prit en entrant dans les ordres. Son vrai nom était Tchang Souï 張遂. Il a été l'astronome et le mathématicien le plus renommé de son temps et a écrit plusieurs ouvrages sur ces branches de la science. « Im Jahr 721 soll er beauftragt worden sein, eine Trian« gulation durch das ganze Reich auszuführen. Derselbe soll seine Assistenten nach Tongking, Cochin« china und der Mongolei geschickt haben, um die Länge der Tage und Nächte festzustellen und die « in Hsi-ngan-fu nicht sichtbaren Sterne zu beobachten. Selbst bis nach Indien sollen sich seine Mes« sungen des Schattens des Gnomon erstreckt haben ». Von Richthofen, « China », I, p. 390.

une poignée qui représentait un dragon replié sur lui-même; plein de joie, il s'écria: « Voici le vrai dragon! » Quand on eut porté le miroir là où les prêtres fonctionnaient, il plut [1].

Un exemple plus remarquable encore se trouve dans les « Histoires des cinq Dynasties » [2], qui traitent de l'époque intermédiaire entre la dynastie de T'ang et celle de Soung; cette époque va donc de l'an 907 à l'an 960. On lit dans cet ouvrage qu'un certain « Li Youen I, magistrat des districts « de Ts'ing-Tcheou [3] et de Poh-Haï [4], pria pour avoir la pluie en faisant « usage d'un dragon d'argile. N'ayant pas été exaucé, il ordonna de châtier « le dragon en lui administrant la bastonnade, et le même jour la pluie « tomba en quantité suffisante » [5]. Encore sous la dynastie de Soung (960—1280 ap. J. C.) on a continué à ériger des images de dragons quand on priait pour la pluie, puis, la cérémonie faite, on jetait les images à l'eau [6].

Après ce que nous avons dit à la page 72, il serait superflu de nous étendre sur ces exemples parlants du fétichisme en Chine. Il est clair que les peuples de l'extrême Orient n'ont point encore abondonné, comme appartenant à un passé vermoulu, cet échelon du développement religieux; ils y ont encore un pied, tout aussi bien que les peuples de notre continent. Quand on lit que dans plusieurs contrées de l'Allemagne la populace lance de la boue, des immondices et de l'eau contre les images de St. Paul et de St. Urbain et les traîne à la rivière, si le temps est froid et pluvieux aux jours de fête de ces saints (25 janvier et 25 mai) [7], on ne peut pas s'étonner outre mesure de ce que les Chinois battent leur dragon et torturent leurs dieux urbains lorsque la pluie fait défaut.

[1] Voy. les «Mélanges de (la contrée de) Yeou-Yang» 酉陽雜俎, ouvrage de Twan Tch'ing Chih 段成式 écrit au huitième siècle. On s'y meut surtout dans le domaine du surnaturel et de l'extraordinaire, ce qui n'empêche pas que ce livre ne soit fort utile pour faire connaître l'antiquité. C'est ce qui fait qu'il est fort estimé de ceux qui s'occupent de littérature chinoise.

[2] Voy. page 244, note 3.

[3] Voy. page 100.

[4] Voy. page 106.

[5] 李元懿爲青州北海縣令、泥龍求雨。無應、李令笞龍責之、卽日雨足.

[6] « Miroir et Source de toute Recherche », chap. IV, 祈雨.

[7] Brand, « Observations on popular Antiquities », pages 22 et 152.

Nous avons fait remarquer que l'on donne au dragon qui parcourt les rues des villes chinoises pour faire la pluie, la forme d'un bateau, dans lequel se rassemblent toutes les influences malfaisantes (pages 349 et 375). Il est très aisé d'expliquer pourquoi cela se fait. En effet, en sa qualité de dieu des pluies fécondantes, le monstre est le représentant de la fertilité et de toutes les richesses du sol. S'il ouvre les écluses des cieux, il dispense les bienfaits et le bonheur, et en été il tempère ainsi les chaleurs et chasse les maladies, les effets insalubres du climat, les épidémies et les infirmités. On met donc en action son image, symbole de cette influence bienfaisante, pour détruire les maux du cinquième mois, qui est si malsain, et on en fait comme un «remplaçant du corps» (voy. page 349) en grand, sur lequel passent toutes les influences malignes, afin de les brûler et de les envoyer au loin sur la mer avec lui.

B. LE DRAGON EN EUROPE.

Si nous avons réussi à mettre en lumière le vrai caractère du dragon en Chine, celui d'un dieu bienfaisant, que l'on invoque surtout pendant la sécheresse de l'été et à qui on demande la pluie, on ne risquera pas de le confondre avec le dragon de la mythologie des chrétiens, qui, identifié avec Satan sous la forme de l'Hydre de la sphère céleste [1], est souvent représenté comme la personnification du mal même, l'auteur de la chute et du malheur de l'humanité par le péché d'Adam. Mais il n'est pas seulement ce monstre de la Genèse et de l'Apocalypse, que l'on retrouve sous différents noms dans la mythologie de la plupart des peuples connus; il n'est pas seulement ce représentant de l'hiver et des ténèbres qui, sous la forme tantôt d'un Satan, tantôt d'un Ahriman, tantôt d'un Typhon, s'est créé un royaume dans le pays des légendes et fables cosmogoniques de l'Occident; — le dragon, en sa qualité d'esprit des eaux, semble, à côté du dragon-Satan plus connu, avoir pénétré jusqu'en Europe et s'y être maintenu jusqu'à l'époque actuelle, avec les fêtes qui se rattachent en Chine à son culte vers le solstice de l'été. Quelques citations démontreront la chose.

C'est avant tout dans l'Europe septentrionale et centrale que l'on trouvera le dragon avec des attributs semblables à ceux que les Chinois lui donnent.

[1] Comp. la page 274.

Mais aussi il existe, comme mainte page de ce livre l'a fait voir, tant de points de contact entre les usages et les idées et notions des peuples de notre continent, d'un côté, et, de l'autre côté, ce qui s'observe chez les Chinois du Fouhkien, que l'on en vient à se demander s'il n'y a pas communauté d'origine entre ces habitants de deux extrémités du globe. Déjà Klaproth a conjecturé que la race indo-germanique serait descendue de l'Himalaya et du Caucase vers l'Occident, une trentaine de siècles avant notre ère. Cette question a fait depuis l'objet de nombreuses études; l'hypothèse de Klaproth a été complétée et rectifiée et l'on admet généralement à l'heure qu'il est que la race indo-européenne [1] procède d'une souche-mère qui a habité au nord-est de l'Iran. Trois grands courants d'émigration, trois branches seraient sorties de ce tronc. L'une, se dirigeant vers le sud-est, aurait fini par envahir l'Hindoustan, où elle aurait apporté sa religion et sa langue et formé les castes supérieures. La seconde se serait étendue vers l'ouest, peuplant la Perse et avançant de proche en proche toujours plus loin dans la même direction. La troisième aurait pénétré directement en Europe par le Caucase, allant donc au nord-ouest. C'est des deux dernières branches que descendraient toutes les sous-races âryennes de notre continent. D'autres recherches ont conduit à admettre comme probable que les Chinois proprement dits sont originaires de l'Asie centrale. Ils sont partis, semble-t-il, de ce berceau à une époque préhistorique, ont poussé vers l'Orient, ont soumis les habitants primitifs de ce qui est maintenant la Chine, et ne sont parvenus que depuis le commencement de l'ère chrétienne à s'assimiler, à absorber la population des provinces méridionales, à l'exception des Miao-tsz', qui habitent des montagnes inabordables. L'unité primitive de la race mongole et de la race caucasique est loin d'être déjà démontrée, quoique bien des choses tendent à la faire admettre comme probable. La philologie comparée s'est occupée de cette question [2]. Puisse la comparaison des mœurs et des coutumes contribuer à faire résoudre le problème.

On trouve dans l'Edda, la principale source pour la connaissance de la

[1] Quoique l'on persiste dans beaucoup de publications à dire *indo-germanique*, nous estimons cette appellation tout à fait inexacte, puisqu'elle ne tient aucun compte des peuples gréco-latins, slaves et scandinaves, qui font partie de la race indo-européenne au même titre que les peuples germains.

[2] Voy Edkins, « China's place in Philology », et Schlegel, « Sinico-Aryaca ».

religion et de la mythologie des anciens Scandinaves, la mention d'un dragon, désigné comme monstre des eaux. Loki, personnification du côté négatif, destructif, opposé à la production, de l'univers, et en cette qualité ennemi d'Odin, l'esprit de la lumière et du bien, engendra trois enfants, dont l'un est Iörmungand, ou le serpent Midgard. Comme les Ases ne pouvaient attendre que du mal de cette progéniture, Alfadur, la grande divinité de l'Univers, laquelle a existé de toute éternité, jeta le serpent Midgard *dans la mer* qui environne toutes les terres. Là il grandit tellement qu'il embrasse tous les pays dans ses replis [1].

Evidemment Loki est frère jumeau du Yin des Chinois, lui aussi principe négatif de la nature, que nous avons vu au milieu de son éternelle lutte contre Yang (Odin), principe positif ou mâle de l'univers [2]. La philosophie des anciens Chinois faisait de ce Yin aussi la base de l'élément aqueux, comme nous l'exposerons en détail dans notre description du 15 du 8e mois (§ 2, C). Yin est donc à sa manière le procréateur du dragon chinois, représentant de l'eau, comme Loki l'est du serpent Midgard. C'est surtout dans la description que l'Edda fait de la destruction du monde que la ressemblance, pour ne pas dire l'identité des deux monstres, est manifeste.

« Il viendra un temps, un temps du glaive, où les frères se combattront « et s'entre-tueront, les parents briseront les liens du sang les uns à l'égard « des autres, personne ne restera fidèle à un autre, et le mal et l'adultère « empoisonneront le monde. Alors le serpent qui enlace la terre reniflera « avec fureur; *le dragon* (*ormr*) *agitera les flots*; les montagnes s'écrouleront, « et Thor, le fils d'Odin, combattra vaillamment contre le dragon, mais il « périra dans la lutte. *Le dragon fonce* (*dreki*) *traversera alors l'air en* « *volant*, *de sorte que le soleil sera obscurci*, la terre tombera dans l'océan, « les étoiles tomberont du firmament, et des flammes monteront jusqu'à la « voûte du ciel » [3].

Voici maintenant un passage de l'ouvrage intitulé « de Festo Sancti Johannis Baptistae » [4] qui montrera la ressemblance entre les idées des Chinois et celles des Européens du moyen-âge au sujet du dragon:

[1] Lüning, « die Edda », p. 80.
[2] Voy. page 60.
[3] L'Edda, chap. Völuspa.
[4] De de Homily, cité par Brand, « Observations on popular Antiquities », p. 166.

«In worshyp of Saynt Johan the people waked at home, and made three «maner of fyres: one was clene bones, and no woode, and that is called a «Bone Fyre; another is clene woode, and no bones, and that is called a «Woode Fyre, for people to sit and wake therby; the thirde is made of «woode and bones, and it is called Saynt Johannys fyre. The first fyre, «as a great clerke Johan Belleth telleth he was in a certayne countrey, so «in the countrey *there was so greate hete the which causid that dragons «to go togyther* in tokenynge that Johan dyed in brennynge love and cha-«ryte to God and man, and they that dye in charyte shall have parte of «all good prayers, and they that do not, shall never be saved. *Then as «these dragons flewe in th'ayre, they shed down to that water froth of «ther kynde*, and so envenymed the waters, and caused moche people for «to take theyr deth therby, and many dyverse sykenesse. Wyse clerkes «knoweth well that dragons hate nothyng more than the stenche of bren-«nynge bones, and therefore they gaderyd as many as they mighte fynde, «and brent them; and so with the stenche thereof they drove away the «dragons, and so they were brought out of greate dysease».

Sans nous arrêter à critiquer cette naïve explication de l'origine du mot *bonfire*, ni la savante opinion des «wyse clerkes» sur la crainte que les dragons éprouvent pour l'odeur des os que l'on brûle, nous voulons seulement faire ressortir que, d'après ce passage, *l'on a aussi supposé en Europe que des dragons volent dans les airs et font tomber de l'eau. Le passage tout entier forme un parallèle évident des idées des Chinois au sujet des influences pernicieuses de la mi-été et au sujet de la pluie faite par le dragon.* Quant à ces feux de la St. Jean qui saluent le soleil, lorsque au solstice d'été il atteint son plus grand éclat, ils n'ont pas à notre connaissance de parallèle en Chine. En revanche on avait anciennement vers le milieu de l'été dans ce dernier pays une sorte de défense de faire du feu, qui se promulguait, probablement par mesure d'hygiène, contre la cuite de la chaux, la fonderie des métaux, la cuisson des poteries, etc [1].

On trouve dans un ouvrage intitulé «A Wonderful History of all the Storms, Hurricanes, Earthquakes, etc.» (1704) le curieux passage que voici sur les *Fiery Dragons* et les *Fiery Drakes* qui apparaissent dans l'air: «These hap-

[1] Voy. le «Livre des Rites», ch. des «Préceptes mensuels»; l'«Explication de la grande Lumière» de Liou Ngan, ch. V; le «Supplément de l'Histoire de la dynastie de Han», ch. V; etc.

« pen when the vapours of a dry and fiery nature are gathered in a heap in « the air, which, ascending to the region of cold, are forcibly beat back with « a violence, and by a vehement agitation kindled into a flame. *Then the « highest part appeareth as a Dragon's neck smoking; the last part turned « upwards maketh the tail, and so with impetuous motion it flies terribly « in the air,* to the great terror of them that behold it. Some call it a Fire « Drake; others have fancied it is the Devil, and, in popish times of ignor- « ance, various superstitious discourses have gone about it ».

Voici donc en Europe la foudre attribuée au même monstre à l'action duquel dans les airs les Chinois attribuent leurs averses, leurs orages et leurs trombes. Le dragon faiseur de nuages et de foudre a ainsi existé une fois dans les notions populaires de notre continent. Ceci est confirmé par Baring Gould [1], qui dit : « As late as 1600 a German writer would illustrate « a thunderstorm destroying a crop of corn by a picture of a dragon, de- « vouring the produce of the field with his flaming tongue and iron teeth « (Wolfii Memorabil., II, p. 505) ». Du reste l'apparition de dragons dans les airs ne semble point avoir été rare en Europe; car on lit dans la « Contemplation of Mysteries » de Hill qu'en 1532 on observa dans plusieurs contrées des dragons volants à groin de porc, et que parfois on en avait vu des troupes de quatre-cents [2].

Dernièrement, dans un article sur « les Serpents et les Dragons dans les croyances et traditions populaires » [3], M. Henry Carnoy a dit :

« Les dragons remplissent les fables de l'antiquité et les traditions actu- « elles . . . Si l'immonde animal est vaincu, s'il vient à crever, de son corps « sortent des torrents d'eau qui dévastent la campagne et peuvent former des « lacs et des étangs. Ainsi dans les Pyrénées raconte-t-on la légende du lac d'Isabit !

« Ces antiques légendes, ces croyances singulières partout identiques n'ont « pas été sans frapper les chercheurs et les érudits. Et on a surtout voulu « voir dans les récits particuliers aux dragons une représentation mythique « des ouragans. Voici ce que dit à ce propos l'abbé Ch. Braun, qui a donné « un volume de légendes d'Alsace :

« « . . . . Ainsi l'orage avec ses ailes de vent, avec son arsenal de grêle

[1] « Curious Myths of the Middle-Ages », Schamir.

[2] Brand, « Observations on popular Antiquities », p. 176.

[3] « Revue de l'Histoire des Religions », tome IX, pages 98 et 99.

«et de foudres et ses torrents d'eau, ne fut plus à leurs yeux qu'un horrible dragon, monstre aîlé, à l'baleine de feu et à la queue de poisson, «figurant tout à la fois l'air, le feu et l'eau, et la terre même par ses «énormes pattes. L'orage venait-il à éclater sur un point, c'était le dragon «qui se déchaînait; une inondation avait-elle lieu, c'était le dragon qui «était descendu dans la vallée et qui l'avait ravagée; et lorsque l'inondation «laissait après elle la fièvre, la famine et la mortalité, c'était encore le «dragon dont le souffle avait empesté l'air et dont le seul regard suffisait «pour donner la mort. C'est lui, c'est le dragon qui garde ces trésors d'eau «que la sombre nuée porte dans ses flancs, que le lac profond recèle dans «son gouffre. Un dragon sera le gardien de tous les trésors de la nature. «Dragon de feu ou d'air dans le ciel, dragon d'eau dans les abîmes, selon «l'élément qu'il représente, le monstre se divise et se subdivise comme «les éléments. La source même aura un petit dragon»».

Il y a autre chose encore où apparaît la parenté entre le dragon chinois et le dragon européen. Ce sont certaines solennités qui avaient lieu anciennement en Europe au milieu de l'été et qui se sont partiellement maintenues jusqu'à maintenant. En effet, dans ces occasions, de même qu'à Emoui vers l'époque du solstice, on promenait en grande pompe un dragon dans les rues. Dans son histoire d'Oxfordshire, Plott dit que le soir de la St. Jean (24 juin) on faisait toutes les années à Burford un dragon, que l'on promenait ensuite en grand apparat avec une poupée gigantesque, dont l'auteur dit lui-même ignorer la signification. Quant à la procession elle-même du dragon il en cherche l'explication, fort à tort, dans un évènement local. Il y eut, dit-il, l'an 750, près de Burford, un combat entre les guerriers de Cuthred, roi des West-Saxons, et Ethelbald, roi de Mercia. Ce dernier fut vaincu, et perdit son étendard, sur lequel était représenté un dragon d'or, et c'est en mémoire de ce fait d'armes que la procession du dragon aurait été instituée [1]. L'impossibilité de cette explication devient évidente, dès que l'on considère que cette même procession se fait actuellement encore en plusieurs autres endroits. C'est le cas par exemple à Anvers, où cette fête est très populaire. L'auteur de cet ouvrage y a une fois assisté, et il a pu voir comment on faisait chevaucher sur le monstre

[1] Brand, «Observations», p. 177. Strutt, «Sports and Pastimes of the People of England», livre IV, ch. III, 24.

des enfants, qui s'amusaient *à jeter de l'eau* aux spectateurs. Le géant qui fait presque toujours partie du cortège semble indiquer une origine druidique de la solennité; car il représente très probablement l'ancien dieu solaire Hesus, dont jadis on faisait une immense image en osier, pour la remplir de victimes, même humaines, que l'on brûlait en son honneur avec l'image. Cette supposition se trouve confirmée par le fait que d'ordinaire, après la marche du cortège, on fait *consumer par le feu* [1] l'énorme figure, qui souvent est faite d'osier et de toile, et par cet autre fait que dans beaucoup d'endroits, par exemple à Dunkerke et à Douai, elle se meut avec des personnes dedans [2]. Ce mannequin est ainsi l'ombre du vieux Moloch des Carthaginois, ce qui reste du dieu solaire dont on célébrait la fête à l'époque de son plus grand éclat, vers le solstice d'été; et ce n'est point du tout, comme maint Anversois l'affirme, l'image du terrible géant du péage de l'Escaut, qui abattait les mains de ses victimes et les jetait dans l'eau, ce qui donna son nom à Anvers [3].

Ainsi, en Europe comme en Chine, le dragon figure avec le dieu du soleil dans les processions de l'été. A Emoui, le lecteur peut s'en souvenir, le soleil y est représenté par un globe de feu, et non pas comme chez nous par un être cruel, qui n'a cessé de dévorer des victimes jusqu'à ce que l'Eglise chrétienne vînt mettre un terme à sa voracité. On retrouve même en Europe un lointain et faible écho de ces *tsàng* [4] qu'en Chine on jetait anciennement dans l'eau à titre d'offrande faite au dragon, et qui maintenant encore figurent sur les tables-autels. Du moins lit-on dans l'« Histoire de Paris » de Dulaure [5]:

« Un usage de la plus haute antiquité, qui pourrait bien remonter au « temps du paganisme, se pratiquait dans cette église cathédrale (Notre « Dame) comme dans plusieurs églises de France. Aux processions des Ro- « gations (dimanche avant l'Ascension) le clergé de Notre Dame portait la « figure d'un grand dragon d'osier, *et le peuple prenait plaisir à jeter dans « la gueule énorme et béante de ce dragon des fruits et des gâteaux*. Cet « usage a duré jusque environ l'an 1730; alors le chef de la procession a

[1] On fait de même dans l'Ile de France: Mannhardt, « Baumkultus der Germanen », p. 523.

[2] Milner, « History of Winchester »; Mannhardt, *op. et loc. cit.*

[3] En flamand Anvers s'appelle Antwerpen; main est *hand*, jeter est *werpen;* d'où le jeu de mots *handwerpen = Antwerpen.*

[4] Voy. pages 317 et 354.

[5] Vol. I, p. 208.

«borné la cérémonie *à donner sa bénédiction à la rivière*» [1]. Cette dernière phrase n'indique-t-elle pas que le dragon a eu en Europe un rôle aquatique?

Remarquons encore avant de clore cet article que les Latins aussi, quand ils décrivent leur *draco*, mentionnent une pierre que l'animal a dans la tête, et qu'ils partagent donc la croyance chinoise dont nous avons parlé à la page 369. Cette pierre, dit Solin, ne se trouve que dans la cervelle du dragon, et encore, pour s'en emparer, faut-il la prendre dans l'animal vivant, car au moment où il meurt sa pierre disparaît avec son âme [2]. Solin copie ici évidemment Pline [3].

Ce serait sortir de notre cadre que de chercher des preuves plus complètes de la parenté du dragon asiatique avec le nôtre; mais nous espérons bien que d'autres se chargeront de cette tâche, qui n'est point ingrate, car on ne saurait douter que celui qui s'en acquittera d'une façon vraiment scientifique contribuera beaucoup à dissiper les brouillards qui enveloppent encore le problème intéressant de l'origine des peuples et de leurs rapports de parenté.

Notons enfin que la fête chinoise des bateaux-dragons a pénétré dans le Japon, où elle se célèbre sous le nom de *tango no sekkou*, «fête du *toan-ngǫ́*» [4], le même jour que dans l'empire du Milieu. Cependant les hommes faits abandonnent généralement les joutes aux jeunes gens, qui rament de toutes leurs forces en criant «Peï-ron, Peï-ron». D'après la légende, Peï-ron est le nom d'un prince qui avait régné sur une des îles voisines de Formose. Il fut averti en songe que son royaume serait englouti par les flots dès qu'apparaîtrait une tache rouge sur la figure de deux idoles très vénérées dans le pays. Un sceptique voulut lui démontrer la folie d'ajouter croyance à de semblables rèves et alla pour cela pendant la nuit marquer de rouge la figure des idoles. Le téméraire fit ainsi arriver la catastrophe prédite. Le prince se sauva en toute hâte sur les côtes de la Chine, où l'on institua une fête en mémoire de cet évènement [5]. La fin de ce récit

[1] Schlegel, «Uranographie Chinoise», p. 801.

[2] *Exciditur ex cerebris draconum dracontias lapis; sed lapis non est, nisi detrahatur viventibus; nam si obeat prius serpens, cum anima simul evanescit, durities soluta.* «Collectanea Rerum Memorabilium», chap. XLIII.

[3] «Naturalis Historiae», lib. XXXVII, cap. 10, *de dracontites.*

[4] Voy. page 316.

[5] Clavel, «Histoire des Religions», livre II, ch. 5.

— qui, du reste, à ce que nous sachions n'est pas connu dans la province de Fouhkien, située en face de Formose — montre que le *tango* est venu de Chine au Japon. Le mot de Peï-ron confirme la chose, car il ne peut être qu'une corruption, soit de *pê liông-tsoûn* [1], expression dont les habitants du continent autour d'Emoui se servent pour « mener les bateaux-dragons à la pagaie », soit de *poï-lióng* [2], « dragon volant ». Il n'y a du reste rien d'étonnant à ce que les Japonais, qui tiennent des Chinois les éléments de leur civilisation, de leur littérature et de leur industrie, même de leurs systèmes religieux, leur aient aussi emprunté une des principales fêtes de leur calendrier.

[1] Voy. page 346.
[2] 飛龍.

TREIZIÈME JOUR DU CINQUIÈME MOIS.

SECOND JOUR DE FÊTE DU DIEU DE LA GUERRE.

Ce jour se célèbre à peu près de la même manière et avec les mêmes cérémonies que le premier jour de fête du dieu de la Guerre, et se marque surtout par des offrandes et des représentations théâtrales qui se font dans son temple. Nous pouvons par conséquent nous contenter de renvoyer à notre article sur le treizième jour du premier mois (pages 94 et suiv.).

SIXIÈME JOUR DU SIXIÈME MOIS.

OUVERTURE DES PORTES DU CIEL.

Maturité imminente du blé et des fruits. Offrande d'actions de grâce présentée au Ciel. Le miroir et le baquet plein d'eau dont on se sert pour tâcher d'apercevoir quelque chose au-delà des portes du ciel. Ce qu'on voit. Offrande à la Terre pour lui rendre grâce et pour qu'elle bénisse les produits qui achèvent de murir. Origine très antique de ces offrandes au Ciel et à la Terre. On aère les habits.

Pendant le mois qui précède cette fête, l'été en son plein a fait grossir les fruits de la terre et les vivifiantes pluies appelées par la fête des bateaux-dragons sont enfin venues. Les épis du riz et du blé se balancent sur de plantureuses tiges, et la maturité se fait successivement dans les diverses espèces de plantes utiles. L'abondance se répand sur toute la face du sol; «les portes du ciel s'ouvrent» *t'ien-boûn k'aï* [1], disent les Chinois d'Emoui. Les hommes ne témoigneraient-ils donc pas leur gratitude au seigneur du Ciel [2]? Certes rien n'est plus naturel. On lui présente en effet, le 6 du sixième mois, une offrande pour lui rendre grâce de ses bienfaits. Des sucreries, des petits gâteaux, du thé et autres dons usités dans ce but s'exposent sur la table d'offrande, soit devant la porte de la maison, laissée ouverte, soit devant l'autel domestique; on allume des cierges et de l'encens et l'on brûle une quantité plus qu'ordinaire de papier d'offrande; en même temps les dévots s'inclinent très humblement jusqu'à terre et, agenouillés, touchent à plusieurs fois le sol de leur front. Quelques personnes joignent à l'offrande des gâteaux-chaînons, tels que ceux dont nous avons parlé en détail aux pages 48 et 127.

[1] 天門開.

[2] Il faut par là entendre la divinité dont nous avons esquissé la biographie dans notre article sur le 9e jour du premier mois, pages 35 et suiv.

Il y a néanmoins à Emoui beaucoup de familles qui ne font point d'offrande ce jour-là et qui même le laissent passer entièrement inaperçu. Les superstitieux — c'est-à-dire ceux qui le sont plus que la généralité — placent un miroir dans un baquet à laver en bois, neuf, que l'on a rempli d'eau, et l'épient curieusement dans l'espérance d'y voir les portes du ciel ouvertes, ce qui leur promettrait un très grand bonheur. Ceux qui prétendent avoir été favorisés de cette grâce particulière ne sont pas à court pour dire ce qu'ils ont vu dans le ciel. C'est d'ordinaire une longue table couverte d'un tapis rouge, à laquelle est assis un vieillard à barbe blanche, vêtu de rouge, un beau chapeau ou une couronne sur la tête. C'est le gardien du ciel, dit le peuple; mais il y a des gens qui soutiennent que c'est le seigneur du Ciel en personne, qui prend solennellement place dans toute la gloire de son cortège de génies, d'esprits et de satellites divers.

On s'explique aisément pourquoi ceux qui voient le ciel ouvert comptent sur la richesse et une abondance de bénédictions C'est que tous les produits de la nature s'épanchent au sixième mois par les portes célestes, et que celui qui le voit, et donc est présent à ce spectacle, est par cela même le premier et le mieux servi; car, il y a longtemps qu'on s'en est aperçu, celui qui a le coin le plus rapproché du foyer est celui qui se chauffe le mieux, dit un proverbe hollandais.

Tout le monde cependant n'est pas d'accord sur le but dans lequel le ciel s'ouvre. On dit aussi que c'est pour que les dieux puissent examiner les actions des hommes, et que par conséquent, le jour de l'ouverture des portes d'en haut, on fait bien de se conduire avec la plus grande discrétion, de peur d'attirer malencontreusement sur soi l'attention des critiques en observation.

Ce n'est pas au dieu du Ciel seul que les hommes sont redevables de tous les biens qui viennent les enrichir. La déesse de la Terre, la mère féconde de tout ce qui vit et respire, répand elle aussi libéralement les bienfaits et a droit de son côté aux hommages reconnaissants de ses enfants. Comme prête au service des humains, elle se laisse féconder au commencement du printemps par les riches pluies du ciel et accueille dans son sein les vivifiants rayons qu'il envoie. Aussi se couvre-t-elle bientôt d'un manteau verdoyant et fleuri, puis elle fait germer, gonfler, se remplir les fruits qui servent à la nourriture de l'homme et veille avec sollicitude sur les blés que le laboureur a remis avec confiance à ses soins. Enfin, quand

s'achève l'été, elle paye au centuple les sueurs du cultivateur en lui donnant une riche moisson de beaux grains bien remplis. Aussi éprouve-t-on une vive reconnaissance des bienfaits de cette bonne mère, et maintenant encore maint habitant d'Emoui se fait un devoir de lui consacrer le 6 du sixième mois une offrande composée à peu près des mêmes denrées que certaines familles présentent au dieu du Ciel.

Ce sont cependant surtout les agriculteurs, les campagnards qui habitent la banlieue, qui ont cette offrande à cœur. Toutefois ils ne la présentent pas directement à la déesse de la Terre, mais au dieu de la Richesse ou aux dieux du Sol et du Blé, c'est-à-dire à ces puissances que le lecteur a appris à connaître, aux pages 149 et suiv., comme des modifications ou si l'on veut des dérivés abâtardis de la déesse-Terre.

Une espèce spéciale de gâteaux de riz, qui se confectionnent pour la circonstance et prennent place sur les tables d'offrande, sont indicatifs de la signification de la cérémonie dans le sens d'une offrande d'actions de grâce, et en même temps dans celui de prière pour les moissons. Ceux qui ont déjà moissonné leur riz en tout ou en partie font ces gâteaux avec du grain de leur récolte, et pour eux c'est la signification de l'action de grâce qui subsiste; mais à cette époque de l'année le riz est pour la plus grande partie encore sur pied, ce qui fait qu'il sera probablement plus exact d'entendre en général l'offrande au Ciel et aux dieux du Sol dans le sens de la prière pour le succès de la moisson. L'offrande principale d'actions de grâce à la Terre ne vient qu'environ deux mois plus tard, au milieu de l'automne [1], de sorte que nous n'aurons à nous en occuper que dans le troisième chapitre de cet ouvrage.

L'offrande du sixième mois au Ciel et à la Terre date évidemment de très loin, de même du reste que la plupart des offrandes que les habitants d'Emoui font à ces deux grandes divinités. On lit en effet dans le « Livre des Rites » que « dans ce mois l'empereur ordonnait aux quatre surinten-« dants de réunir dans les cent districts [2] les quantités arrêtées d'herbe pour « la nourriture des animaux de sacrifice, et aussi au peuple pour que cha-« cun sans exception fît ses efforts en vue des offrandes au suprême em-« pereur du Ciel et aux divinités des montagnes renommées, des grands « fleuves et des quatre points cardinaux, ainsi que des offrandes aux

[1] Voy. plus loin, au 15 du 8e mois, § 1.
[2] Il faut probablement entendre par là les biens domaniaux de l'empereur.

« âmes des temples des ancêtres et des divinités du Sol et du Blé; par ces « offrandes il implorait des bénédictions sur le peuple » [1]. La dynastie de Yin aussi (1766—1122 av. J. C.) « sacrifiait à la déesse-Terre dans le sixième mois » [2].

Cette offrande existait aussi au neuvième siècle avant notre ère, et ce n'était pas en théorie seulement qu'on la faisait, mais bien en réalité. C'est ce qui ressort du *Chi-king* ou « Livre des Odes » [3], cette inestimable collection de chansons et de poésies antérieures à Confucius (elles vont de 1765—585 av. J. C.) que ce philosophe a composée avec le plus grand soin, que les générations subséquentes nous ont conservée, et qui jette un grand jour sur les mœurs et coutumes des anciens Chinois, ainsi que sur l'état de choses qui existait parmi eux. On trouve dans cet ouvrage une élégie, dans laquelle Suen [4], prince de la dynastie de Tcheou, supplie les puissances supérieures de faire cesser une sécheresse, et dont nous extrayons le passage suivant: « Comment se fait-il que je me sens tellement abattu « par cette sécheresse? Je ne sais pas du tout quelle en est la cause. « J'ai déjà très tôt prié pour avoir une année heureuse, et je n'ai pas « été en retard quand il s'est agi *d'offrir aux points cardinaux et aux* « *dieux du Sol.* Le suprême empereur du glorieux ciel ne se soucie donc « pas de moi » [5]. On ne saurait douter qu'il ne s'agisse ici des sécheresses de la fin de l'été ou du commencement de l'automne, que Suen voyait avec douleur faire dépérir les récoltes de la saison; c'est-à-dire des mêmes sécheresses que l'on s'efforce encore maintenant de prévenir en les conjurant dans la fête de la mi-été au moyen d'offrandes et de joutes de

[1] 是月也、命四監大合百縣之秩芻以養犧牲、令民無不咸出其力以共皇天上帝名山大川四方之神、以祠宗廟社稷之靈、以爲民祈福. Voy. le chapitre des « Préceptes mensuels ». De son côté l'« Explication de la grande Lumière » de Liou Ngan dit au cinquième chapitre à peu près la même chose.

[2] 殷以六月祭地祇. Voy. l'« Examen exact d'Ecrits et de Rapports » de Ma Twan Lin, ch. 76, f° 1.

[3] Voy. la page 121, note 4.

[4] 宣王, 827—781 av. J. C.

[5] 胡寧瘨我以旱。憯不知其故。祈年孔夙、方社不莫。昊天上帝則不我虞. IIIe partie, livre 3, IV.

bateaux-dragons; les sécheresses enfin contre les menaces désastreuses desquelles a probablement une fois été instituée l'offrande du sixième mois, dont le « Livre des Rites » vient de nous donner une description sommaire. Et cette offrande est évidemment celle à laquelle Suen en appelle pour se rendre à lui-même le témoignage qu'il n'a du moins pas négligé de présenter aux divinités les hommages qui leur reviennent, et qu'ainsi ce n'est pas sa faute à lui si son peuple est atteint par la calamité.

Il y aurait peu d'utilité à poursuivre jusqu'à l'époque actuelle l'histoire de l'offrande du sixième mois. Il suffit d'en avoir établi la haute antiquité et désigné en quelque mesure l'origine. Nous nous en tiendrons donc là, ajoutant seulement la particularité que le jour de l'ouverture des portes du ciel est considéré par les habitants d'Emoui comme spécialement favorable pour aérer les vêtements. Aussi ceux qui tiennent à ce que leurs habits restent pendant toute l'année à l'abri des gerces et autres insectes, négligent rarement d'au moins suspendre au dehors leur garderobe le 6 du sixième mois.

Cet usage aussi remonte probablement à une haute antiquité. Il paraît en effet qu'à une époque depuis longtemps écoulée il a été défendu en Chine de suspendre des tissus au soleil pendant le cinquième mois, c'est-à-dire quand le soleil, et avec lui le principe mâle de la nature, se trouve à l'apogée de sa force. Du moins lit-on dans le « Livre des Rites »: « Dans « ce mois le Fils du Ciel ordonne au peuple de ne point aérer de tissus « au soleil »[1]; car, ajoutent les commentateurs, « les tissus sont un produit « du travail *féminin*, et il n'est pas permis d'offenser le principe *mâle* « de la nature à son plein déploiement par l'ouvrage des êtres secon- « daires »[2]. Il est tout naturel qu'une semblable défense ait eu pour conséquence qu'aussitôt qu'était écoulé le mois durant lequel les vêtements restaient renfermés dans des habitations étouffantes au moment des grandes chaleurs, on les suspendît à l'air pour les faire sécher et rafraichir. De plus, la nation chinoise est si foncièrement conservatrice que l'on comprend fort bien que cet usage, une fois entré dans les mœurs, se soit maintenu jusqu'à aujourd'hui, quoique la défense formulée dans le « Livre des Rites » ne soit plus observée d'une manière appréciable; tout au plus est-elle suivie

[1] 是月也、天子乃令民毋暴布. Chapitre des « Préceptes mensuels ».
[2] 布者陰功所成、不可以小功干盛陽也.

par quelques lettrés clair-semés, de ces orthodoxes qui font dépendre le salut de l'humanité de la minutieuse observation des préceptes du livre vénéré.

Quant au peuple d'Emoui, il ne se rend pas compte du motif de cet usage et la seule réponse que nous ayons pu y obtenir des Chinois que nous avons essayé d'interroger à ce sujet a toujours été: «L'empereur aère son manteau de dragon [1], et par conséquent nous le faisons aussi». On lit dans le «Livre curieux pour devenir riche» [2]: «Le 6 du sixième mois on aère «ses livres, dessins, vêtements, outils, etc. On choisit pour cela le plein «soleil et l'on cesse lorsque la journée est finie» [3]. Autrefois cependant à ce qu'il semble on aérait aussi des vêtements le 7 du septième mois. En effet on lit dans les «Mélanges sur la capitale occidentale» [4] que «le bâtiment «de l'empereur Wou [5] de la dynastie de Han, destiné à aérer les habits, se «trouvait à l'occident de l'étang de T'aï-yih, et que le 7 du septième mois «les dames du palais portaient les vêtements de l'impératrice dehors pour «les aérer» [6]. Les «Récits des Générations» [7], ouvrage du cinquième siècle, disent aussi que «l'on doit aérer les vêtements le 7 du septième mois» [8].

[1] Sur la signification de cette expression voy. la page 361.

[2] L'ouvrage de T'ao Tchou Koung 陶朱公 que nous avons déjà mentionné à la page 153.

[3] 六月六日曝書畫衣服器用之類。以取太陽之光、盡日而止. Ch. 月令、季夏.

[4] 西京雜記. Cette capitale est Tch'ang-Ngan, ancienne résidence des empereurs de la dynastie de Han. Nous l'avons déjà mentionnée à la page 105. On n'a pas de certitude au sujet de l'auteur du livre que nous citons, quoique probablement ce soit ce Wou Kiun, du sixième siècle, dont il a déjà été question à la page 353.

[5] 140—86 av J. C.

[6] 太液池西有漢武帝曝衣樓、七月七日宮女出后衣曝之. Nous avons emprunté cette citation à l'encyclopédie intitulée «Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu», ch. VI 七夕, n'ayant pas réussi à la trouver dans l'exemplaire de l'ouvrage original que nous avons en notre possession.

Actuellement encore il existe un vivier du nom de T'aï-yih dans le palais impérial à Pékin. Voy. Bretschneider, «Recherches archéologiques et historiques sur Pékin et ses environs», p. 58.

[7] 世說. Ce livre traite d'une série d'évènements secondaires allant de la dynastie de Han à celle de Tsin, et embrasse ainsi une période de temps qui commence à la fin du second siècle et va jusqu'au commencement du quatrième. Il a pour auteur un nommé Liou I K'ing 劉義慶.

[8] 七月七日當晒衣.

QUINZIÈME JOUR DU SIXIÈME MOIS.

FÊTE DU MILIEU DE L'ANNÉE.

§ 1. — Offrande de farine de riz etc. faite aux dieux domestiques et aux ancêtres. Description des denrées qui composent l'offrande et explication du but de la cérémonie.

§ 2. — La Parque chinoise. Son rôle et son influence sur le sort des humains. Ses auxiliaires féminins. Culte de ces anges gardiens femmes le 15 du sixième mois. Les « manteaux d'argent de la Dame-Mère ». Représentations de la Parque et de ses auxiliaires. Elle est aussi la patronne des sages-femmes et des matrones enceintes. Occasions diverses auxquelles on rend hommage aux déesses tutélaires. La Parque en rapport avec l'enfer et le Rhadamanthe chinois.

---

§ 1.

OFFRANDE AUX DIEUX DOMESTIQUES ET AUX ANCÊTRES.

Quand l'année chinoise n'a point de mois intercalaire, elle compte juste douze lunes [1]; et par conséquent, lorsque arrive le 15 du sixième mois, la moitié de l'année ne s'est pas encore écoulée. Néanmoins les habitants d'Emoui appellent, abusivement, la fête qui a lieu à cette date *tsòï poàⁿ-nîⁿ* [2], « fêter la demi-année ». On commence la veille, ou même plus tôt encore, à préparer des boulettes de farine de riz destinées à être offertes aux dieux domestiques et aux ancêtres. Dans ce but on fait séjourner des grains de

[1] Voy. la page 4.

[2] 做半年.

riz dans l'eau pour les amollir, après quoi on les triture, on presse la farine dans de petits sacs sur lesquels on place des pierres ou d'autres objets lourds, et, après l'avoir ainsi débarrassée de son excédent d'eau on pétrit la pâte, en y ajoutant du sucre, et l'on en fait des boulettes que l'on fait cuire à la vapeur ou dans l'eau. Dès l'aube du 15 on place des plats et des assiettes avec ces boulettes devant les dieux domestiques et les ancêtres. On brûle ce qu'il faut de papier d'or et d'argent, sans oublier un nombre convenable de cierges et de bâtons d'encens, pendant que le chef de la maison présente l'offrande aux lares et aux ombres avec les marques de respect et les génuflexions prescrites par la loi de la coutume. Quelques personnes ajoutent des mets choisis à cette offrande, du moins si leur dévotion et leurs ressources vont jusque là.

Peut-être cette offrande a-t-elle été instituée pour remercier les dieux des dons de la nature, ou pour invoquer leur bénédiction sur le riz qui, dans le Midi de la Chine, forme la base de l'alimentation, et qui commence à murir à la fin de l'été. La forme ronde des boules de pâte a, dit-on, aussi sa signification. En effet, comme il a été dit à la page 25, les Chinois considèrent la sphère, qui est régulière, sans angles ni solutions de continuité, comme le symbole de la perfection; et pour cela les boules que l'on offre seraient symboliques de la perfection du bonheur matériel que l'on demande aux puissances supérieures. En raison de cette idée, beaucoup de gens joignent à l'offrande des imitations d'oranges, c'est-à-dire du fruit qui est un des principaux représentants du bonheur et de la prospérité aux yeux des Chinois, comme le lecteur l'a vu aux pages 25 et 86.

§ 2.

LA PARQUE CHINOISE.

Les Egyptiens et aussi les disciples de Pythagore croyaient que des gardiens invisibles accompagnaient chaque homme et exerçaient une influence sur toutes ses actions; les Romains croyaient que tout individu avait son bon et son mauvais génie planant sur son existence; presque partout en Occident l'imagination populaire a créé des esprits tutélaires qui veillent sur le sort des mortels, surtout des enfants, et l'Eglise catholique a presque fait de leur existence un article de foi. De même les Chinois, sur-

tout leurs femmes, croient en toute une armée de gardiennes des enfants, qui rappellent sous plus d'un rapport la Clothon, la Lachésis et l'Atropos des Grecs, et aussi la Wara, la Werdenda et la Zala des Scandinaves. Yama, le dieu chinois des lieux infernaux, reçoit dans son empire, ainsi qu'il a été dit à la page 192, les âmes de ceux qui ont achevé leur carrière terrestre. Il décide de leur sort dans le monde qui suit le monde actuel; *Tsoù-si^{ng} Nioû^{ng}-nioû^{ng}* [1], la «Dame-Directrice de la Vie», dispose, disent les Chinois, des âmes qui, affranchies du Sansara, ou cycle infini de la migration des âmes [2], sont rendues à la terre; elle détermine quel sera leur sort et le cours de leur vie. Elle ne peut cependant s'acquitter de ses fonctions sans l'aide de déesses qui lui sont subordonnées. Comment pourrait-elle toute seule déterminer la marche de l'existence terrestre de tant de millions de créatures et s'assurer que le sort qu'elle leur a destiné à chacune se réalise? Elle a donc sous ses ordres une légion d'anges gardiens féminins, dont chacune est chargée sous son haut patronage de veiller au destin d'un enfant. Ce sont ces gardiennes qui dirigent et protègent les enfants depuis leur naissance jusqu'à leur seizième année, et qui forment leur caractère d'après les intentions de la Parque; elles disposent donc de la carrière, de l'avenir, de la santé et du bonheur de la génération grandissante; aussi sont-elles un objet de culte tout spécial, non seulement de la part des jeunes garçons et des jeunes filles, mais aussi de celle de toute mère qui prend à cœur le destin de ses enfants. Différents jours de l'année sont désignés pour la pratique de ce culte et le 15 du sixième mois en est un.

Notons en passant que ces gardiennes des enfants reçoivent des gens du peuple à Emoui les noms de *Tsiá-Boú* [3] ou de *Pô-Tsiá* [4], que l'on ne peut guère traduire que par «Mère» ou «Dame-Mère».

Voyons maintenant ce qui se fait en leur honneur. Comme c'est le lit qui naturellement sert de théâtre principal pour l'activité de ces esprits tutélaires, c'est ce meuble qui sert d'autel le jour de fête du milieu de l'année. On y place un nombre quelconque d'objets propres aux offrandes. Tout ce qui se mange peut servir dans ce but, mais généralement on se contente

[1] 註生娘娘.
[2] Comp. la page 192, note.
[3] 姐母. [4] 婆姐.

de riz, de gâteaux et de légumes, sans viandes puisque les déesses sont censées appartenir au panthéon bouddhique (comp. page 199). On préfère ne pas allumer de cierges, de peur qu'ils ne mettent le feu au lit, et l'on se contente à la place d'une petite lampe; c'est simplement un petit vase ouvert, plein d'huile dans laquelle flotte un lumignon fait de moëlle de roseau, qui brûle sans étincelles. Quand tout est prêt, les enfants s'approchent pour brûler de l'encens et faire les actes d'hommage prescrits par l'usage. Pendant ce temps la mère prie à haute voix ou en murmurant doucement la déesse de bénir ses enfants, et quelque autre membre de la famille livre au feu une espèce particulière de papier d'offrande, appelé *Pô-Tsiá-goûn-ó* [1], «manteaux d'argent pour la Dame-Mère». Ce sont des masses de petites feuilles de papier argenté sur lesquelles sont représentés des vêtements divers. Probablement elles doivent aider la Parque à s'acquitter de ses fonctions, puisque il lui faut une provision immense d'articles de vêtement pour tant de millions et de millions d'enfants qui sont confiés à ses soins et à ceux de ses auxiliaires. Comme son culte est très répandu, et qu'on l'invoque dans toutes sortes de circonstances qui se présentent dans la vie des enfants, on a continuellement besoin de ces papiers, ce qui fait qu'on en voit tous les jours des débitants qui les colportent par les rues.

L'offrande qui se fait sur le lit ne s'adresse pas seulement, on le comprend, aux mères gardiennes individuelles de chaque enfant, mais en même temps à la Mère de tous les enfants, à laquelle toutes les autres obéissent et que nous avons appelée la Parque, puisqu'elle règle le sort de ceux qui lui sont confiés. D'ordinaire on représente cette déesse entourée de trente-six de ses auxiliaires, plus ou moins, dont la plupart portent chacune un enfant dans ses bras. On ne voit presque nulle part, peut-être même absolument nulle part dans les maisons, d'images d'elle autrement qu'en dessin ou en peinture. Elle ressemble fort dans ces représentations à *Má-Tsọ́-Pô*, la patronne des marins et des femmes en couches, dont nous avons donné la biographie dans notre article sur le 23 du troisième mois. Comme elle détermine le destin futur des enfants avant même leur naissance, on ne l'invoque pas seulement en qualité de protectrice des jeunes garçons et des jeunes filles, mais aussi comme patronne des sages-femmes et des mères enceintes. En

[1] 婆姐銀襖.

cette qualité il est naturel qu'on la confonde aisément avec les Mères protectrices qu'elle charge de veiller directement sur chaque enfant pris individuellement, et c'est aussi ce qui a fréquemment lieu.

Il serait presque impossible d'énumérer toutes les circonstances dans lesquelles on invoque et honore la Parque, identifiée et confondue ou non avec ces auxiliaires. On s'adresse à elle pour obtenir une grossesse, pour avoir des descendants mâles, pour avoir des couches heureuses; les femmes brûlent de l'encens en son honneur dans son temple ou chez elles quand les enfants sont difficiles, quand ils sont malades, quand on ne sait pas comment apaiser leurs cris. Quand on lave l'enfant trois jours après sa naissance; quand il atteint son quinzième jour de vie, ou son premier mois; quand il a quatre mois, et que l'on invite les amis et parents à cette occasion; dès lors chaque fois que revient l'anniversaire de sa naissance: dans toutes ces circonstances une mère qui n'est pas dénaturée, une mère qui a de la piété et de l'amour pour ses enfants, doit remercier la déesse-Mère que cela concerne en lui offrant des aliments, et invoquer la continuation de ses bontés. Bref, la déesse a part à chaque phase quelque insignifiante qu'elle soit de la vie des enfants, ce qui fait que son culte le cède à peine en importance à celui des dieux domestiques et des ancêtres, avec cette différence très grande toutefois, que les femmes seules s'y adonnent et que les hommes n'en font que peu ou point de cas. Les garçons aussi y renoncent d'ordinaire dès qu'ils atteignent leur seizième année et qu'ils cessent d'être sous la garde de leur mère.

On fait aussi des offrandes à la Parque et à ses auxiliaires dans mainte fête du calendrier. Ainsi, le 15 du premier mois, le jour de la grande fête de l'été, le 15 du septième et du huitième mois, le 9 du neuvième mois, lors de la fête du solstice d'hiver, et le dernier jour de l'année, plusieurs mères de famille lui font sur le lit une offrande spéciale; beaucoup de femmes même lui présentent en outre régulièrement leurs hommages le 1 et le 15 de chaque mois.

Si l'on compare les fonctions de la Parque avec celles du dieu des Murailles et Fossés [1], on comprendra du coup pourquoi son image se voit beaucoup dans les temples de ce dieu, exposée à la vénération des dévots.

[1] Voyez sa monographie dans notre article sur le dernier jour de l'année.

Tous deux en effet président au destin des âmes. Le dieu urbain de chaque ville est — le lecteur le verra plus tard — le vicaire, le représentant de Yama, dieu des lieux infernaux; il lui remet les âmes des morts, pour qu'elles soient convenablement purifiées dans son empire et tourmentées suivant ce qu'elles ont mérité; mais la Parque reçoit à son tour de Yama les âmes, après qu'elles ont été purifiées, et c'est elle qui décide dans quels corps elles entreront sur la terre. Les deux divinités forment donc deux anneaux indispensables de la chaîne qui relie ensemble la terre et l'enfer, et le peuple n'a donc point tort de les réunir dans les mêmes temples. Cela n'empêche pas que maintes villes possèdent aussi des bâtiments spécialement consacrés au culte et à l'invocation de la Parque.

DIX-NEUVIÈME JOUR DU SIXIÈME MOIS.

SECOND JOUR DE FÊTE DE KOUAN YIN, DÉESSE DE LA GRÂCE DIVINE.

Voir à la page 199 ce qui a déjà été dit de ce jour de fête.

